

ENSEIGNEMENTS BIBLIQUES SITE BIBLIQUEST

<http://www.bibliquest.org/>

Volume n°7C

Jésus-Christ

<i>Le FILS de DIEU par J. G. BELLETT</i>	page 001
<i>COURTE MÉDITATION SUR LA GLOIRE MORALE DU SEIGNEUR JÉSUS CHRIST par J.G. Bellett</i>	page 031
<i>Noms, titres et caractères du Fils de Dieu tels qu'ils nous sont révélés dans les Écritures</i>	page 048
<i>La personne du Seigneur JÉSUS dans des types ou images de la Bible</i>	page 058
<i>Personne du Seigneur Regroupement d'articles par E.A. Bremicker</i>	page 059
<i>Lettre sur L'HUMANITÉ de CHRIST par AJAL (Adrien Ladrière, principalement)</i>	page 065
<i>La merveilleuse histoire du Fils de Dieu devenu homme par Adrien Ladrière</i>	page 082
<i>Le MINISTÈRE de CHRIST dans le PASSÉ, le PRÉSENT et l'AVENIR par Auteur : inconnu</i>	page 113
<i>Quelques paroles de Jésus par Vevey Édition</i>	page 118
<i>Lettre sur la DIVINITÉ de CHRIST par AJAL (principalement Adrien Ladrière)</i>	page 136
<i>Le sang précieux de Jésus Christ par Arend Remmers.</i>	page 146
<i>Les Sept Paroles de la Croix Par Paul REGARD</i>	page 153
<i>LE TITRE (ou : écriteau) DE LA CROIX d'après les Évangiles par Paul F. Regard</i>	page 170
<i>Christ dans la barque — Marc 4:35-41 par C. H. Mackintosh</i>	page 175
<i>SA PRÉSENCE — Luc 24:13-53 et Jean 20:11-23 par Rossier Henri</i>	page 176
<i>JÉSUS ET LA MORT par Gibert André</i>	page 177
<i>Jésus assis en haut dans l'épître aux Hébreux par André GIBERT</i>	page 180
<i>L'HABITATION DE DIEU SUR LA TERRE par André Gibert</i>	page 182
<i>CHRIST NOTRE AVOCAT H.L. Heijkoop</i>	page 184

Bibliquest: <http://www.bibliquest.org/>

Un site pour la diffusion de l'évangile et de la vérité chrétienne selon la Bible (ou Saintes Écritures). Ce site a pour but

-de donner un accès commode et libre à la Parole de Dieu (= Bible = Saintes Écritures = Écriture Sainte. Elle comprend Ancien et Nouveau Testament)

-d'aider le lecteur à trouver le salut pour son âme

-de présenter les éléments essentiels de la vérité chrétienne selon la Bible

-d'aider le lecteur dans la compréhension de la Bible, qui est la Parole de Dieu

-de fournir des sources approfondies et abondantes pour aller plus avant dans la connaissance de la vérité chrétienne avec la Famille de sites complémentaires

-d'offrir la possibilité de correspondre pour trouver des réponses aux questions supplémentaires que vous vous posez.

« *Que dis-tu de toi-même ? Il dit : Moi, je suis la VOIX de celui qui crie dans le désert : Faites droit le chemin du Seigneur* » Jean 1:23

Ce que nous sommes

N'ayant d'autre objectif que d'amener les âmes à Christ et à la connaissance de Christ et à la marche avec Christ, nous n'aimons pas parler de nous (mais nous n'avons rien à cacher !) Quoi qu'il en soit, ce que nous sommes ressort de ce que nous publions, et l'orientation chrétienne évangélique en est évidente.

Ce que nous croyons

Bibliquest, comme les auteurs des ouvrages proposés, est profondément convaincu que les Saintes Écritures (la Bible tout entière) sont inspirées de Dieu. Ils en reconnaissent l'entière et immuable autorité et désirent encourager chacun à les lire chaque jour avec prière.

« *Toute écriture est inspirée de Dieu et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice* ».

2ème épître de Paul à Timothée chapitre 3 verset 16

Parmi les points fondamentaux de «la vérité de l'évangile» que nous a fait connaître Jésus, le Fils de Dieu, on peut citer bien incomplètement :

Les Saintes Écritures

La divine inspiration et l'autorité souveraine de la Bible (Ancien et Nouveau Testament) qui est la Parole de Dieu, exempte d'erreur dans les originaux.

Dieu

Un seul Dieu, Tout Puissant, en trois personnes : Père, Fils et Saint-Esprit - Créateur de l'univers et de la terre, et de tout ce qui existe.

Jésus-Christ

Vrai Dieu et vrai homme, sa préexistence éternelle, sa naissance d'une vierge, sa vie parfaite parmi les hommes, sa mort sur la croix pour expier nos péchés, sa résurrection et son ascension corporelles, son retour personnel, effectif et prochain, pour chercher les siens et juger le monde. Jésus est vivant et glorieux.

L'Homme et le Pêché

La responsabilité de tout homme devant Dieu : tous ont péché et méritent la condamnation.

Le Salut

-La justification, opérée par la grâce de Dieu en Jésus-Christ et reçue uniquement par la foi (repentance indispensable) ; la nécessité de la nouvelle naissance conduisant à une vie de piété, de sainteté et de témoignage à la gloire de Dieu, par l'action du Saint-Esprit.

-Le pardon des péchés et la vie éternelle offerts gratuitement à celui qui croit au Seigneur Jésus ; la condamnation éternelle de celui qui ne croit pas.

L'Église

-La descente de l'Esprit Saint sur la terre après l'ascension du Christ, pour former l'Église.

-L'Église (ou l'assemblée) est composée de tous les chrétiens nés de nouveau. Ils sont unis à Jésus Christ en un seul corps par l'Esprit Saint, comme les membres du corps à la tête.

-Localement les chrétiens se rassemblent autour du Seigneur Jésus, reconnaissent son autorité et se soumettent à la direction du Saint Esprit et non à celle d'un homme.

-Les dons de l'Esprit Saint et son action pour l'édification, la croissance du corps de Christ.

L'Avenir

-L'attente du Seigneur Jésus qui va venir ressusciter les croyants déjà morts, changer le corps des croyants vivants et les enlever ensemble au ciel avec lui.

-Le règne à venir de Christ sur la terre et le jugement final des vivants et des morts qui n'auront pas cru.

-La félicité éternelle des rachetés ; le châtement éternel des pécheurs.

Qu'il puisse être dit de tous ceux qui aujourd'hui lisent ou entendent les Saintes Écritures

« *Vous avez accepté, non la parole des hommes mais (ainsi qu'elle l'est véritablement) la Parole de Dieu, laquelle opère en vous qui croyez* ». 1ère épître de Paul aux Thessaloniens chapitre 2 verset 13

Décharge de responsabilité

le contenu de ce site se veut ouvertement en faveur de la Bible et de la vérité qu'elle contient. Certains sujets relèvent de la controverse et les positions prises peuvent être considérées comme inacceptables par certaines personnes qui n'aiment pas la vérité biblique. Certaines conduites ou propos y sont positivement désapprouvés, voire condamnés : certaines personnes pourraient interpréter cela comme de l'incitation à la haine. Ce serait à tort, car Dieu aime le pécheur, même s'il hait le péché. Ceci AVERTIT le lecteur qui lit à ses propres risques.

Le FILS de DIEU par J. G. BELLETT

Table des matières

- 1 CHAPITRE PREMIER — Son existence éternelle et sa divinité.
- 2 CHAPITRE 2 — Son humanité
- 3 CHAPITRE 3 — Sa dépendance.
- 4 CHAPITRE 4 — «Élevé dans la gloire»
- 5 CHAPITRE 5 — Sa domination sur toutes choses
- 6 CHAPITRE 6 — Il remet le royaume

1 CHAPITRE PREMIER — Son existence éternelle et sa divinité.

«Le Fils unique qui est dans le sein du Père» (Jean 1:18).

Rien n'est plus à redouter que les raisonnements dans les choses où les affections doivent nous animer; rien de plus dangereux que d'abandonner le domaine de la puissance vivante pour la région des spéculations ou des théories. Les mystères de Dieu sont eux-mêmes tous de la plus haute valeur pratique, pour fortifier dans le service, consoler dans l'épreuve, ou élargir la communion de l'âme. L'apôtre Paul parle de lui-même et de ses compagnons de service comme étant des «serviteurs de Christ», et des «administrateurs des mystères de Dieu». Nous aussi, dans notre mesure, nous sommes appelés à être des serviteurs pratiquement et personnellement actifs et dévoués en tout, patients, diligents et utiles dans les labeurs. Mais nous devons aussi être des «administrateurs des mystères», gardant pures et inviolées les vérités révélées de Dieu. Les raisonneurs de ce siècle peuvent ne pas les recevoir: la croix leur est une folie, et les «chefs de ce monde», les philosophes qui se disent sages, n'ont pas connu «la sagesse de Dieu en mystère». Toutefois ce mystère ne doit être concédé en aucune manière. L'administration nous en a été confiée, et ce qui est requis d'un administrateur, c'est qu'il soit fidèle (1 Cor. 4:1-2).

Maintenir la gloire personnelle du Fils de Dieu et y rendre témoignage, est une partie importante de cette haute et sainte administration. L'apôtre Jean le fait avec un soin jaloux. Lorsqu'il s'agit des judaïsants ou d'autres faux docteurs qui corrompaient la vérité, Paul les combat par divers arguments. Dans l'épître aux Galates, où il défend la simplicité de l'évangile, il mêle aux raisonnements les plus serrés et les plus pressants, des appels pleins de tendresse et des supplications ardentes. Mais, dans les épîtres de Jean, tout est péremptoire. Il écarte sommairement et tient à distance tout ce qui n'est pas de cette «onction de la part du Saint» qui fait connaître le Fils, aussi bien que le Père, qui n'admet pas qu'aucun mensonge vienne de la vérité, et qui dit nettement: «Quiconque nie le Fils n'a pas non plus le Père».

Cette diversité de procédés dont use l'Esprit Saint dans sa sagesse a son importance, et nous devons y faire attention. L'observation des jours ou l'abstention des viandes étaient des choses qui, en réalité, dépréciaient la pleine gloire et la liberté de l'évangile. Toutefois il fallait les supporter (Rom. 14). Mais la dépréciation de la Personne du Fils ne saurait être tolérée; nous ne pouvons à cet égard passer un décret d'indifférence.

Un simple voyage d'Égypte en Canaan n'aurait pas constitué un vrai pèlerinage. Plusieurs avaient parcouru cette route sans être des étrangers et des pèlerins de Dieu. Les fatigues et les difficultés inhérentes à la traversée d'un désert aride et sans chemin frayé, n'en auraient pas fait un pèlerinage divin ou céleste. Il ne suffit pas d'une vie de labeurs et de renoncement poursuivie même avec ce courage moral qui convient à ceux qui, pour Dieu, sont étrangers sur la terre. Pour faire de ce voyage celui du Dieu d'Israël, il fallait que l'arche fût au milieu des pèlerins, portée par un peuple que le sang avait racheté d'Égypte, et qui se dirigeait vers Canaan dans la foi en la promesse.

Telle était la vocation des enfants d'Israël dans le désert. Ils avaient à suivre l'arche, à l'accompagner et à la sanctifier. Leur faiblesse a pu se trahir et attirer sur eux, de plus d'une manière et en plus d'une occasion, le châtement et la discipline; mais du moment qu'ils abandonnaient l'objet direct de leur vocation, tout était perdu. C'est ce qui arriva. En face de l'arche de Jéhovah, ils portèrent le tabernacle de Moloch et l'étoile de Remphan, et, en conséquence, leurs pas furent tournés vers Babylone ou Damas (Amos 5; Act. 7).

Et quelle est l'arche qui, maintenant, est au milieu des saints pour les conduire sûrement, saintement et à la gloire de Dieu, à travers le désert de ce monde? N'est-ce pas le nom du Fils de Dieu? Quel est le mystère confié à notre administration et à notre témoignage, sinon celui-là? «Celui qui demeure dans la doctrine (la doctrine de Christ), celui-là a le Père et le Fils. Si quelqu'un vient à vous et n'apporte pas cette doctrine, ne le recevez pas dans votre maison et ne le saluez pas, car celui qui le salue participe à ses mauvaises oeuvres» (2 Jean 9-11). Les saints doivent élever un mur de séparation entre eux et ce qui déshonore Christ.

Arrêtons-nous pour considérer, pendant quelques moments, la personne du Seigneur Jésus comme Fils de Dieu, et s'il daigne lui-même nous assister, le sujet de notre méditation sera en bénédiction pour nos âmes.

Nous sommes baptisés «au nom du Père, et du Fils, et du Saint Esprit». Ces paroles renferment la déclaration formelle du mystère de l'essence divine, la Trinité, le Fils y étant reconnu comme une personne divine, aussi bien que le Père et le Saint Esprit.

Ce mystère — le Père, le Fils et le Saint Esprit, trois Personnes dans l'unité de la gloire ou de l'essence divine — est présenté dans d'autres parties des Écritures, d'une manière différente et à un point de vue plutôt moral. Elles le montrent dans sa grâce et sa puissance, et dans son application à nos besoins, à notre vie et à notre édification. C'est ce que l'on voit spécialement dans l'évangile de Jean, qui n'énonce pas ce mystère sous la forme précise qu'il a dans les paroles du baptême, mais qui le place devant l'intelligence des saints, le présente à nos affections, à nos consciences, et le met en notre possession dans la foi et la communion.

C'est ainsi qu'au v. 14 du premier chapitre de Jean, on entend les saints interrompre, pour ainsi dire, l'histoire des gloires de Jésus, et sceller de leur témoignage cette grande vérité «La Parole devint chair». Dans la ferveur qui convenait à un tel moment, le courant de leurs pensées est comme brisé. Après avoir commencé à parler de la Parole devenue chair, avant d'avoir achevé leur témoignage, ils proclament (dans une parenthèse) sa gloire personnelle qu'ils disent avoir vue — «la gloire comme d'un Fils unique de la part du Père». Et bientôt après (v. 18), il est parlé de ce Fils unique comme étant «dans le sein du Père» — paroles profondément précieuses pour nos âmes (*).

(*) Il est πρωτοτοκοV ou premier-né en différents sens — et sous ce rapport nous sommes en relation avec Lui: il est πρωτοτοκοV ou premier-né parmi plusieurs frères. Mais il est aussi μονογενη, ou Fils unique. Comme tel il est seul.

Le Seigneur, sans doute, est appelé «le Fils de Dieu», à différents points de vue. Il est nommé ainsi comme né de la vierge Marie (Luc 1:35). Il est dit Fils de Dieu par un décret divin, comme aussi en résurrection (Ps. 2:7, Act. 13:33; Rom. 1:4). Cela est et demeure vrai, bien que d'autres révélations nous soient données quant à sa filiation divine. Il est le Fils, et cependant il a reçu le nom de Fils (Héb. 1:1-5). Matthieu et Marc ne font mention pour la première fois de sa relation avec Dieu comme Fils, qu'à son baptême. Luc va plus loin, il parle de lui comme Fils du Très-haut avant sa naissance dans ce monde. Mais Jean remonte plus haut encore, jusque dans l'incommensurable et ineffable distance de l'éternité, et nous l'annonce comme Fils dans le sein du Père.

Sans doute, tous ne le discernaient pas avec la même clarté; il y avait chez ceux qui s'adressaient à lui différentes mesures de foi touchant sa Personne. Lui-même, par exemple, reconnaît que la foi du centurion qui saisissait sa gloire personnelle, dépassait ce qu'il

avait trouvé en Israël. Mais tout cela n'affecte en rien ce que nous apprenons touchant sa Personne, savoir qu'il était le Fils «dans le sein du Père», ou «la vie éternelle qui était auprès du Père», et qui nous a été manifestée.

Nous ne devons pas, bien-aimés, toucher à ce précieux mystère. Craignons d'obscurcir la lumière de cet amour, dans lequel nos âmes sont invitées à marcher en poursuivant leur chemin, vers le ciel. Et — si j'ose exprimer cette pensée plus douce et plus profonde — craignons d'admettre aucune confession de foi (ou plutôt d'incrédulité) qui priverait le sein de Dieu de ses éternelles et ineffables délices, qui nous dirait que notre Dieu n'a pas connu de toute éternité, la joie d'un Père, et que notre Seigneur ne goûtait pas de toute éternité, la joie d'un Fils quand il reposait dans le sein du Père.

Si dans l'essence divine, il y a des Personnes, comme nous savons qu'il y en a, ne devons-nous pas aussi reconnaître qu'il existe entre elles des relations? Le Père, le Fils et le Saint Esprit ne sont-ils pas révélés à notre foi, le Fils engendré et le Saint Esprit procédant du Père? Assurément. Les Personnes dans cette gloire ne sont pas indépendantes l'une de l'autre, mais en relation l'une avec l'autre. Et ce n'est pas dépasser notre mesure que de dire que le grand architype de l'amour, le précieux modèle ou l'original de toute affection de relation, se trouve dans cette relation entre les Personnes divines.

Pouvons-nous accepter cette pensée d'incrédulité qu'il n'y a pas de Personnes dans l'essence divine, et que le Père, le Fils et le Saint Esprit ne sont que différentes manifestations de la même Personne? La substance même de l'évangile en serait détruite. Et cette autre pensée d'incrédulité que ces Personnes divines ne sont pas en relation entre elles, jetterait une ombre sur l'amour révélé dans l'évangile.

On me demandait un jour si le «sein du Père» n'avait existé qu'au jour où le petit enfant naquit à Bethléhem. À cette question, je réponds avec une entière assurance: Certainement le sein du Père a existé de toute éternité. Il était l'habitation éternelle dont jouissait le Fils, et où il était l'ineffable délice du Père. C'est «la retraite cachée de l'amour», a dit quelqu'un, «de l'amour ineffable plus élevé que la gloire, car la gloire peut être révélée, mais non pas cet amour». Il est insondable.

L'âme peut n'avoir pas été exercée touchant ces vérités, mais les saints ne peuvent admettre qu'on les nie. L'âme n'ose livrer ce mystère aux pensées des hommes. La foi défend ce terrain contre «la philosophie et les vaines déceptions». Les Juifs même réfutent la difficulté que plusieurs trouvent à l'admettre. Ils comprenaient qu'affirmer être Fils de Dieu, comme le faisait le Seigneur, c'était se dire égal à Dieu. Dans leur pensée, se dire Fils, bien loin d'impliquer qu'il s'agissait d'une Personne secondaire ou inférieure, affirmait l'égalité. Dans une autre occasion, ils accusent Jésus de blasphème, disant qu'il se faisait Dieu parce qu'il revendiquait sa relation de Fils avec Dieu, son Père (Jean 5, 10). C'est ainsi que les Juifs, à plus d'une reprise, réfutent cette misérable difficulté que soulèvent l'incrédulité et les vaines déceptions des hommes. Ils étaient assez sages pour ne pas vouloir soumettre au prisme des raisonnements humains la lumière où Dieu habite.

«Personne ne connaît le Fils si ce n'est le Père», est une parole qui doit arrêter nos raisonnements, et la déclaration que la vie éternelle nous a été manifestée, pour que nous ayons communion avec le Père et le Fils (1 Jean 1: 2), exprime distinctement l'ineffable mystère du Fils comme étant une Personne dans l'essence divine, comme étant «la vie éternelle» auprès du Père. Il est aussi écrit: «Le Fils unique qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître». Et je le demande, quel autre que Dieu peut faire connaître Dieu? En un certain sens, on peut définir Dieu. Mais le cœur de l'Église ne saurait se contenter de ces définitions, bien que la sagesse du monde ne connaisse rien d'autre. Il nous faut une connaissance ou une révélation de lui-même que lui seul peut donner. Le Fils dans le sein du Père, le Fils qui a fait connaître Dieu, peut-il donc être autre qu'une Personne divine?

Rien ne saurait répondre à tout ce que l'Écriture nous dit de ce grand mystère, sinon la foi en ceci: le Père et le Fils sont dans la gloire de l'essence divine, et, quoique égaux en gloire, il y a entre eux cette relation de Père et de Fils. «Celui qui était auprès de Dieu au commencement, éternel comme Dieu, Dieu lui-même, était aussi le Fils de Dieu», a dit quelqu'un; puis il ajoute: «Dieu permet que plusieurs choses restent des mystères, en partie, je le pense, afin d'éprouver de cette manière l'obéissance de nos esprits, car il demande de nous cette obéissance d'esprit, tout autant que celle en action. Cette sujétion de l'esprit à Dieu est une partie de la sainteté, et c'est une chose que l'Esprit de Dieu seul peut donner. Lui seul est capable de calmer et d'humilier ces puissances intérieures de l'esprit qui s'élèvent et osent juger des choses de Dieu, refusant de recevoir ce qu'elles ne comprennent pas; désobéissance et orgueil qui n'ont leurs pareils que dans la désobéissance et l'orgueil de Satan». Garantie sainte et bien à propos pour nos âmes! «Qui est le menteur», demande l'apôtre, «sinon celui qui nie que Jésus est le Christ?» Et immédiatement après, il ajoute: «Celui-là est l'antichrist qui nie le Père et le Fils», et encore: «Quiconque nie le Fils n'a pas non plus le Père», paroles bien sérieuses que l'Esprit Saint nous donne. Comment aurions-nous la connaissance du Père sinon par le Fils et dans le Fils? Le Père peut-il être connu autrement? C'est pourquoi il est écrit: «Quiconque nie le Fils, n'a pas non plus le Père?» Je puis dire: «Abba, Père», dans l'esprit d'adoption; — un poète a pu dire «Car aussi nous sommes sa race»;—mais Dieu n'est pas connu réellement comme le Père, si le Fils n'est pas reconnu comme étant dans la gloire de l'essence divine.

Nous avons l'assurance, sous la sanction de l'autorité divine, que si l'onction que nous avons reçue demeure en nous, nous demeurerons dans le Fils et dans le Père.

Le Fils peut-il être honoré comme le Père (Jean 5:23), s'il n'est pas reconnu comme étant dans l'essence divine? La foi en lui ne consiste pas à croire qu'il est un Fils de Dieu, ou Fils de Dieu comme né de la vierge, ou comme ressuscité d'entre les morts, bien que ce soient des vérités qui le concernent. La foi en lui est la foi en sa propre Personne. Je ne puis pas appeler Jésus «Fils de Dieu», sauf dans la foi en sa relation divine comme Fils. L'intelligence qui nous a été donnée, l'a été, «afin que nous connaissions le Véritable», et comme étant «dans le Véritable, savoir dans son Fils Jésus Christ». À cela l'apôtre ajoute: «Lui est le Dieu véritable et la vie éternelle».

«La vérité», dans le sens que lui donne la seconde épître de Jean, n'est-elle pas «la doctrine du Christ», ou l'enseignement de l'Écriture touchant la personne de Christ? Et la vérité de la relation de Fils dans l'essence divine n'y est-elle pas renfermée? Oui, car il y est dit: «Celui qui demeure dans la doctrine, celui-là a le Père et le Fils». Et la porte doit être fermée contre ceux qui n'apportent pas cette doctrine du Christ — la même épître parlant de lui comme du «Fils du Père», paroles qui ne sauraient s'appliquer à lui comme né de la vierge par l'opération du Saint Esprit.

Mais de plus, l'amour de Dieu peut-il être compris selon l'Écriture, si la divinité du Fils n'est pas reconnue? Cet amour ne tire-t-il pas son caractère de cette doctrine même? N'est-ce pas sur ce fondement-là que nos cœurs sont touchés et attirés? «Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle». Et encore: «En ceci est l'amour, non en ce que nous, nous ayons aimé Dieu, mais en ce que lui nous aime, et qu'il envoya son Fils pour être la propitiation pour nos péchés». Et auparavant, l'apôtre avait dit: «En ceci a été manifesté l'amour de Dieu pour nous, c'est que Dieu a envoyé son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par lui,... et nous avons vu et nous témoignons que le Père a envoyé le Fils pour être le Sauveur du monde».

Cet amour ne perdra-t-il pas immédiatement son incomparable gloire, si la vérité de la divinité éternelle du Fils est mise en question? Que répondraient nos âmes à celui qui nous dirait que ce n'est pas son propre Fils que Dieu n'a point épargné, et a livré pour nous

tous? Combien cela desséchait le cœur d'apprendre que Celui que Dieu a ainsi livré (voy. Rom. 8:32), n'était son Fils que comme né de la vierge, et que ces paroles: «Il n'a pas épargné son propre Fils», se rapportent à ce qui en lui est humain, et non à ce qui est divin. Prenons bien garde d'amoinrir la portée de la précieuse parole de Dieu, pour l'accommoder aux préjugés de l'homme. Était-ce avec son serviteur, ou avec un étranger, ou avec quelqu'un qui fût simplement né dans sa maison, qu'Abraham se rendait à Morija? Était-ce avec un fils d'adoption, ou bien avec son propre fils, son fils même, son fils unique qu'il aimait? Nous savons comment répondre à ces questions. Et je ne sais pas comment je pourrais parler du Fils de Dieu qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi, si je ne le recevais point par la foi comme le Fils dans le sein du Père, le Fils dans la gloire de l'essence divine.

Le Fils est le Christ. Dieu, dans la personne de son Fils, a entrepris pour nous toute l'oeuvre officielle, toute l'oeuvre pour laquelle était nécessaire un Christ, oint de Dieu. Il l'a fait dans la personne de Jésus. En conséquence, nous disons: «Jésus Christ, le Fils de Dieu». Le Fils unique, le Christ, Jésus de Nazareth, sont une même personne. Mais c'est dans sa gloire personnelle et essentielle, dans son office, et dans l'humanité qu'il a prise, que nous le voyons sous ces noms différents.

Nous pouvons suivre son merveilleux sentier depuis la gloire jusqu'à ce qu'il hérite de toutes choses. Quelles découvertes, bien-aimés, nous faisons touchant sa Personne! Lisez ce que disent de lui les passages suivants: Prov. 8:23-31; Jean 1: 1-3, Éph. 1:10; Col. 1:13-22; Hébr. 1:1-3, 1 Jean 1: 2; Apoc. 3:14. Méditez sur sa Personne, telle qu'elle vous est présentée dans ces glorieuses Écritures. Laissez-les vous pénétrer de leurs diverses lumières pour voir Celui en qui vous vous confiez, Celui qui a tout quitté pour vous, Celui qui a foulé, et foule encore, un tel sentier — et dites-moi si vous pouvez vous séparer de Lui ou de ce sentier? Il était dans le sein du Père — il était là la vie éternelle auprès du Père, Dieu, et cependant auprès de Dieu. En conseil il était alors établi, avant le commencement de la poussière du monde. Ensuite, il fut le Créateur de toutes choses dans leur beauté et leur ordre primitifs; puis, dans leur état de péché et de ruine, le Réconciliateur de toutes choses, et bientôt, dans leur réunion en un, il sera l'Héritier de toutes choses. Notre foi le contemple ainsi, et parle ainsi de lui. Nous disons: Il était dans les conseils éternels, dans le sein de la vierge, dans les afflictions de ce monde, dans la résurrection d'entre les morts; il est couronné dans le ciel de gloire et d'honneur, et sera, avec toute autorité et louange, Héritier et Seigneur de toutes choses.

Admettez qu'il n'était pas dans le sein du Père de toute éternité, puis demandez à votre âme si elle n'a rien perdu de l'intelligence et de la joie de ce précieux mystère, déroulé ainsi devant elle d'éternité en éternité. Je ne puis comprendre un saint soutenant une telle chose, et je ne pourrais consentir à me joindre à une confession de foi, disant de mon Père céleste qu'il n'a pas donné son propre Fils pour moi.

Quelle bénédiction il y aurait pour nous — Si nous étions capables de suivre cette pensée — de contempler le Seigneur tout du long de ce sentier jusqu'au trône de la gloire!

Et j'ajouterai: à chaque pas de sa course nous le voyons, objet dans le cœur de Dieu des mêmes et parfaites délices; toute sa joie à la fin, autant qu'au commencement, bien qu'avec ce privilège et cette gloire, qu'il faisait ses délices d'une manière bienheureuse et merveilleusement variée. L'Écriture nous permet de suivre cette précieuse pensée. Nous ne parlons pas de cette joie que le Fils avait dans le sein du Père de toute éternité. Nous ne le pourrions pas. Le sein du Père était «la retraite cachée de l'amour» — et la joie qui accompagnait cet amour est aussi inexprimable que lui-même.

Mais lorsque son Bien-aimé fut établi comme centre de toutes les opérations divines et fondement de tous les conseils de Dieu, il était encore les délices de Dieu. C'est dans cette position et dans ce caractère, que nous le voyons au chap. 8 des Proverbes (v. 22-31). Dans ce merveilleux passage, la Sagesse, ou le Fils, est vue comme l'origine, l'auteur et le soutien de toutes les oeuvres et de tous les conseils divins; établi selon les desseins de Dieu avant que le monde fût, ainsi que nous le présentent plusieurs passages du Nouveau Testament (Voy. Jean 1: 3; Éph. 1:9-10; Col. 1:15-17).

En tout cela, il peut dire de lui-même: «J'étais alors à côté de lui son nourrisson, j'étais ses délices tous les jours, toujours en joie devant lui».

Et lorsque l'accomplissement du temps est arrivé, le Fils de Dieu vint dans le sein de la vierge. Qui peut dire ce mystère? Il est réel, mais nul ne peut le sonder. C'est un autre moment de joie et une nouvelle occasion de la faire naître; des anges viennent proclamer le mystère et l'annoncer aux bergers dans les campagnes de Bethléhem.

Alors, sous une nouvelle forme, le Fils de son amour commença une autre carrière. À travers les souffrances et dans son service comme Fils de l'homme, on le voit sur la terre, mais toujours et sans mélange les délices ineffables du Père, comme dans les siècles cachés de l'éternité. «Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir»; «voici mon serviteur que je soutiens, mon élu en qui mon âme trouve son plaisir», telles sont les paroles du Père, exprimant sa joie immuable en suivant les pas de Jésus sur cette terre souillée.

Or cette même voix: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir», se fit entendre une seconde fois sur la sainte montagne, au jour de la transfiguration, de même qu'on l'avait entendue à son baptême sur les rives du Jourdain. La transfiguration était le gage et la figure du royaume, de même que le baptême était l'entrée dans son ministère et son témoignage. Mais le sein du Père jouit toujours des mêmes délices là où se trouve le Fils, soit que son regard le suive le long du sentier solitaire ou, comme serviteur Jésus traversa un monde souillé, soit qu'il le contemple sur les hauteurs où, comme Roi de gloire, il dominera sur le monde millénaire.

Ce sont ses délices en lui, délices parfaites et toujours les mêmes d'éternité en éternité. Aucun arrêt, aucune interruption, dans la joie de Dieu en lui, bien qu'elle soit variée — joie immuable dans sa plénitude et sa profondeur, quelles que soient les occasions qui la font naître. Celui qui la cause est toujours et en tout le même, et telle est aussi la joie. Elle ne connaît pas différentes mesures, bien que les sources en soient diverses.

Or ce Jésus fut sans souillure dans tout son sentier d'éternité en éternité; aussi saint dans le sein de la vierge, que dans le sein du Père; aussi pur et sans tache à la fin de son voyage ici-bas, que lorsqu'il le commença; aussi parfait comme serviteur, que comme Roi; une perfection infinie caractérisant le tout, et le bon plaisir du Père reposant en toutes choses sur lui.

Si seulement l'âme était pénétrée de la pensée que ce précieux Seigneur (contemplé soit où il est, soit tel qu'il est) est le même qui, de toute éternité, était dans le sein du Père, si cette pensée était retenue avec force par la puissance du Saint Esprit, plus d'une tendance dans notre esprit qui maintenant le souille, serait arrêtée. Celui qui était dans le sein de la vierge, est le même qui était dans le sein du Père! Quelle pensée! L'Éternel des armées, assis sur son trône haut et élevé, comme Ésaïe le vit, Celui que les séraphins ailés adoraient, était Jésus de Galilée! Aussi pur comme Homme qu'il l'était comme Dieu — sans tache dans le vase humain, comme il l'était dans le sein éternel — aussi immaculé au milieu des souillures du monde, que lorsqu'il était tous les jours les délices du Père, avant que le monde fût! Quelle ineffable pensée!

Si l'âme est pénétrée de ce mystère, bien des pensées qui surgissent dans notre esprit, trouveront immédiatement leur solution. Qui oserait, en présence d'un semblable mystère, parler légèrement, comme plusieurs l'ont fait? Que sa gloire apparaisse à l'âme, et, comme les séraphins, nous nous voilerons la face, et tels que Moïse, nous ôterons les sandales de nos pieds.

Les divins raisonnements de la première épître de Jean montrent, je le pense, que nos vues touchant le Fils de Dieu affectent la communion de l'âme. Car, dans cette épître, l'amour est manifesté dans le don du Fils, et nous demeurons dans l'amour. Si donc j'estime que le Père en donnant le Fils, n'a fait don que de la semence de la vierge, l'atmosphère dans laquelle je demeure est obscurcie. Mais si ce don est pour moi celui du Fils qui, de toute éternité, est dans le sein du Père, mon sentiment de l'amour s'élève, et avec lui le caractère de ce en quoi je demeure. C'est ainsi que la communion de l'âme est affectée par notre appréciation du Fils. En conversant avec les saints, on peut voir, il est vrai, que plusieurs, à cause de la simplicité de leur foi, bien que n'ayant qu'une faible mesure de vérité, en jouissent plus que d'autres qui en ont une plus considérable. Mais cela ne touche en rien les pensées et les raisonnements de l'Esprit dans cette épître. Il reste toujours vrai que l'amour est ce en quoi nous demeurons, et notre communion tirera son caractère de la manière dont nous apprécierons l'amour. Et pourquoi, je le demande, chercherions-nous à affaiblir la jouissance de la communion, et ainsi notre jouissance en Dieu? Le mal gît en ceci — si j'ose parler pour d'autres — c'est que nous nous soucions trop peu des choses précieuses que nous avons en Lui.

Le Fils, le Fils unique, le Fils du Père, s'est «anéanti lui-même», afin d'accomplir le bon plaisir de Dieu, en servant de misérables pécheurs. Mais le Père souffrira-t-il que les pécheurs, pour qui toute cette humiliation a été endurée, en prennent occasion pour déprécier le Fils? Cela ne peut être, comme nous le dit Jean 5:23. Jésus avait déclaré que Dieu était son Père, «se faisant ainsi égal à Dieu». Mettrions-nous en question que Dieu l'ait soutenu dans sa déclaration? Que font donc ceux qui nient que le Fils soit dans l'essence divine? Le Père n'acceptera pas l'honneur qu'on voudrait lui rendre, si, en même temps, il n'est pas rendu au Fils, car «celui qui n'honore pas le Fils, n'honore pas le Père qui l'a envoyé».

L'Esprit fut donné aux disciples par Jésus ressuscité, lorsqu'il souffla en eux (Jean 20). Le Saint Esprit procéda alors de lui, et ainsi l'Esprit fut (*). Mais dira-t-on pour cela, qu'il n'était pas auparavant dans l'essence divine? Jamais un saint n'aura cette pensée. Il en est ainsi du Fils. L'Esprit Saint vint sur Marie; la puissance du Très-haut la couvrit de son ombre, et c'est pourquoi la sainte chose qui naquit d'elle fut appelée Fils de Dieu. Mais cela ne touche en rien la vérité qu'auparavant il était le Fils dans l'essence divine.

(*) Voyez Jean 7:39 (Note du trad).

Considérons encore la première épître de Jean. Il s'adresse aux pères, aux jeunes gens et aux petits enfants. Les «pères» sont ceux qui ont «connu Celui qui est dès le commencement». Ils demeurent dans «la doctrine de Christ» et ont «le Père et le Fils». L'onction de la part du Saint est puissante en eux, si je puis m'exprimer ainsi. Ils ont écouté avec un profond recueillement d'âme, la déclaration du Père par le Fils (Jean 1:18). Ayant vu le Fils, ils ont aussi vu le Père (Jean 14: 7-11). Ils gardent les paroles du Fils et du Père (Jean 14:21-23). Ils savent que le Fils est dans le Père, eux dans le Fils et le Père en eux. Ils ne sont pas orphelins (Jean 14:18-20).

Les «jeunes gens» sont ceux qui ont «vaincu le méchant», celui qui agit dans le monde en niant le mystère du Christ (1 Jean 4: 1-6) Mais ils ne sont pas établis dans la pleine puissance de ce mystère, comme les pères le sont et ils ont besoin d'exhortations. L'apôtre les avertit donc contre tout ce qui appartient au monde parce qu'ils ont déjà vaincu cet esprit qui, dans le monde, s'oppose à Christ.

Les «petits enfants» sont ceux qui ont «connu le Père». Mais ils ne sont que de petits enfants; ils ont donc besoin d'être enseignés et exhortés. Leur connaissance du Père a quelque chose qui manque de maturité, et qui n'est pas aussi liée que celle des pères avec la connaissance du Fils, de «Celui qui est dès le commencement». L'apôtre les met donc en garde contre les antichrists, les décrivant comme s'élevant contre «la vérité» ou «la doctrine du Christ». Il leur dit que «celui qui nie le Fils, n'a pas non plus le Père», que si l'onction qu'ils ont reçue demeure en eux, ils demeureront sûrement dans le Fils et dans le Père, et que la maison de Dieu porte ce caractère qu'aucun de ceux qui ne goûtaient pas cette onction, ne pouvait y rester. Il leur rappelle que la promesse que le Fils a promise, est la vie éternelle. Et enfin, il les exhorte à demeurer dans ce que cette onction enseigne, afin qu'eux, les apôtres, ne soient pas couverts de honte au jour de l'apparition du Fils.

Tout ce précieux passage des Écritures traite donc de la Personne du Fils, ou de «la doctrine du Christ». C'est leur progrès dans cette vérité, leur relation avec elle, et non leur caractère général de chrétien, qui les distingue comme pères, jeunes gens, et petits enfants. Ces exhortations ont donc en vue le grand sujet de toute l'épître, c'est-à-dire le Fils de Dieu. En effet, c'est lui qui la caractérise d'un bout à l'autre. C'est le sang du Fils qui purifie. Nous avons un avocat auprès du Père, et qui est-il, sinon le Fils? C'est dans le Fils que l'onction que nous avons reçue nous fait demeurer. C'est le Fils qui a été manifesté pour détruire les oeuvres du diable. C'est dans le nom du Fils qu'il nous est dit de croire. C'est le Fils qui a été envoyé pour manifester ce qu'est l'amour. C'est la foi dans le Fils qui donne la victoire sur le monde. C'est touchant le Fils qu'est le témoignage de Dieu. C'est dans le Fils que nous avons la vie. C'est le Fils qui est venu pour nous donner une intelligence, et c'est en lui que nous sommes. C'est le Fils qui est le Dieu véritable et la vie éternelle. Nous trouvons tout cela dans cette épître, et ainsi c'est le Fils qui est le grand objet qu'elle nous présente. L'apôtre distingue les pères, les jeunes gens et les petits enfants, selon leur relation avec cet objet; d'après la mesure selon laquelle leurs âmes le saisissent. Ainsi tout, dans cette épître, se trouve être conséquent d'une manière divine et précieuse.

Jean, dans le même écrit, parle beaucoup d'amour et de justice, comme ce qui découle nécessairement du fait que nous sommes nés de Dieu, et en est la preuve. Mais, en même temps il parle d'une vraie ou d'une fausse confession de Christ. Considère-t-il les premières choses comme pratiques et vivantes, et les autres comme spéculatives? Il ne nous autorise en rien à faire cette distinction. Toutes sont traitées comme ayant le même caractère, et il nous fait connaître que l'exercice de l'amour et la pratique de la justice ne complèteraient pas le témoignage d'une âme née de Dieu, sans la connaissance et la confession du Fils.

Si, dans la vision, Ésaïe avait pu suivre le sentier de Jésus parcourant les villes et les villages de son pays natal, dans quelle adoration perpétuelle n'aurait-il pas été? Il avait vu sa gloire. Il l'avait contemplant sur son trône haut et élevé, les pans de sa robe remplissant le temple et les séraphins se voilant la face, en reconnaissant en Jésus la gloire de la Dété. Ésaïe «vit sa gloire, et parla de lui» (Jean 12, Ésa. 6). Et nous avons besoin de la voir ainsi par la foi — la foi dans le Fils, la foi en Jésus, la foi en son Nom; nous avons besoin de saisir sa Personne, d'avoir le sentiment de sa gloire, cachée derrière un voile plus épais que l'aile d'un séraphin, le voile d'un Galiléen humble et rejeté du monde.

En terminant, rappelons-nous ce que dit le Seigneur touchant les serviteurs qui ont à donner aux autres la nourriture dans le temps convenable (Matt. 24; Luc 12). Ils doivent avoir soin de ne pas corrompre cette nourriture. Ils ont à «paître l'assemblée de Dieu, laquelle il a acquise par le sang de son propre Fils», dit un apôtre. «Paissez le troupeau de Dieu qui est avec vous», dit un autre. Et l'Assemblée de Dieu et le troupeau de Dieu doit croître de «l'accroissement de Dieu». Merveilleuses paroles!

Veillons, bien-aimés, sur les tentatives de l'ennemi pour corrompre la nourriture des esclaves du Seigneur. Les enseignements de Jean touchant le Fils de Dieu, et ceux de Paul touchant l'Assemblée de Dieu, sont la nourriture qui convient au temps actuel, et nous ne devons pas accommoder au goût et aux raisonnements des hommes la nourriture que Dieu a mise en réserve pour ses saints. La manne doit être recueillie telle qu'elle vient du ciel, et apportée au camp des voyageurs pour les nourrir du pain des anges.

«Et maintenant, je vous recommande à Dieu et à la parole de sa grâce, qui a la puissance d'édifier et de vous donner un héritage avec tous les sanctifiés»; telles sont les paroles de Paul, bien applicables aussi de nos jours.

2 CHAPITRE 2 — Son humanité

«Et la Parole devint chair, et habita au milieu de nous».

Dans l'histoire de la chair et du sang qui nous est donnée dans les Écritures, nous apprenons que, par le péché la mort est entrée dans le monde. Pour tous ceux qui sont représentés comme étant en Adam, la sentence était: «Au jour que tu en mangeras, tu mourras certainement». Mais touchant la semence de la femme qui n'était pas ainsi représentée, il avait été dit au serpent: «Tu lui briseras le talon». La mort de cette semence devait avoir un caractère aussi particulier que sa naissance. Selon celle-ci, il devait être la semence de la femme, et dans sa mort, avoir son talon brisé. Quand les temps furent accomplis, Celui qui avait été promis naquit «de femme». Le Fils de Dieu, Celui qui sanctifie, participa à la chair et au sang; il devint «la sainte chose» qui naquit de Marie.

La mort avait-elle aucun droit sur lui? Non, aucun. Selon l'alliance éternelle, il devait avoir le talon brisé, mais la mort n'avait aucun droit sur sa chair et son sang. Dans cet Être béni, il y avait, si j'ose ainsi l'exprimer, la capacité de répondre au dessein divin, que son talon serait brisé; mais en aucune manière il n'était exposé à la mort.

Sous l'alliance éternelle, pour accomplir le dessein de Dieu et selon son propre bon plaisir divin, il s'était livré lui-même, disant: «Voici, Je viens». En vue des grandes fins que Dieu se proposait: déployer sa gloire et donner la paix au pécheur, il avait pris «la forme d'esclave». Au temps convenable, il fut «fait à la ressemblance des hommes», et étant «en figure comme un homme», il poursuivit sa course d'humiliation volontaire «jusqu'à la mort de la croix» (*) (Philippiens 2).

(*) C'est ce qu'il n'aurait pu faire, s'il n'eût été égal à Dieu. En effet, toute créature, tout être moindre que Dieu, est déjà serviteur de son Créateur. Un Juif pouvait être le serviteur volontaire d'un autre Juif — un serviteur dont l'oreille avait été percée (Ex. 21). Mais aucune créature ne saurait être serviteur volontaire de Dieu, parce que toute créature est déjà tenue d'être telle, à cause de sa relation avec Dieu comme Créateur.

C'est ainsi que nous le voyons durant toute sa vie. Il voile sa gloire, «la forme de Dieu» sous celle «d'esclave»; il ne cherchait pas la gloire de la part des hommes. Il honorait le Père qui l'avait envoyé et non pas lui-même. Il ne voulait pas se faire connaître. Il ne voulait pas se montrer au monde. C'est ce que nous lisons de lui. Tout cela convenait à la «forme» qu'il avait prise, et nous en trouvons la parfaite illustration dans les récits des évangiles.

Sous cette forme humble, qui cache celle de Seigneur de la terre et de la mer, il consent à payer le tribut. On le lui demande, ou au moins on demande à Pierre: «Votre Maître ne paie-t-il pas les didrachmes?» Le Seigneur déclare sa liberté de le faire ou non, mais de peur de scandaliser, il paie pour lui et pour Pierre. Mais quel était celui qui se soumettait ainsi au tribut? C'était Celui duquel il est écrit: «La terre appartient à l'Éternel, et tout ce qu'elle contient». Et, en effet, il commande à un poisson de la mer de lui apporter la pièce d'argent même qui lui était nécessaire et qu'il fait donner aux préposés à l'impôt (Matt. 17).

Quel exemple frappant de ce qu'est le précieux mystère de la piété! Celui qui était «en forme de Dieu», et qui «ne regardait pas comme un objet à ravir d'être égal à Dieu», se servant des trésors du grand abîme et commandant comme étant toutes à lui, aux créatures formées par la main de Dieu, Celui-là avait pris la forme d'un «esclave!» Quelle gloire nous voyons briller à travers le nuage, en considérant cette circonstance passagère et aussi vulgaire! Tout se passait entre le Seigneur et Pierre, mais c'était une manifestation de la «forme de Dieu» cachée sous la «forme d'esclave», de quelqu'un qui était soumis à la puissance humaine. Tout ce que la terre contient lui était tributaire, au moment même où il consentait à être tributaire des hommes. Dans une autre occasion, le convive sans apparence qui se trouvait à un festin de noces, faisait les frais de la fête, non seulement comme s'il eût été «l'époux», mais comme le Créateur de tout ce qui y était servi. Là encore, «il manifesta sa gloire, et ses disciples crurent en lui».

Il est aussi écrit de lui: «Il ne contestera pas et ne criera pas; et personne n'entendra sa voix dans les rues»; il ne voulait pas briser le roseau froissé, mais plutôt se retirer. Et c'était parce qu'il avait pris «la forme de serviteur», comme le dit le passage de l'Écriture que cite l'évangile: «Voici mon serviteur que j'ai élu» (Matthieu 12).

Tous ces incidents montrent d'une manière significative quelle était sa voie. «Montre-nous un signe du ciel», disaient les pharisiens (Matt. 16). C'était une nouvelle tentation placée devant lui pour l'engager à s'élever lui-même, comme lorsque Satan cherchait à lui persuader de se précipiter du haut du temple, ou lorsque les siens lui disaient: «Montre-toi au monde toi-même». Mais que répond le parfait serviteur? Il ne sera pas donné d'autre signe que celui de Jonas — un signe d'humiliation, un signe que le monde et le prince de ce monde remporteraient en apparence et pour un moment, un avantage sur lui, au lieu d'un signe qui aurait frappé de terreur et réduit au silence le monde forcé de se soumettre à lui.

Elles sont d'une excellence et d'une beauté exquises, ces traces du parfait serviteur de Dieu. David et Paul se tenant, pour ainsi dire, de chaque côté de sa Personne, comme Moïse et Élie sur la sainte montagne, reflètent l'image de Celui qui, comme serviteur, se cachait lui-même. David avait frappé le lion et l'ours, et Paul fut ravi au troisième ciel — mais ni l'un ni l'autre ne parlèrent de ces faits. Ces actes étaient de brillants reflets du parfait serviteur. Mais David et Paul comme d'autres mentionnés dans l'Écriture, ou ceux que nous rencontrons parmi les saints, sont trop loin du grand Modèle pour que nous puissions le mesurer. Il cachait «la forme de Dieu» sous «la forme d'esclave». C'est lui qui avait été la force de David quand celui-ci frappa le lion et l'ours, et il était le Seigneur de ce ciel où Paul fut ravi, mais il était ici-bas sous la forme de quelqu'un qui n'avait pas «où reposer sa tête».

Il en est de même au sommet, puis au pied de la sainte montagne. Au sommet, durant un moment fugitif, il se montre à ses élus comme le Seigneur de gloire. Redescendu dans la plaine, il était seulement Jésus, défendant à ses disciples de dire à personne la vision, jusqu'à ce que le Fils de l'homme eût été ressuscité d'entre les morts (Matt. 17).

Observez-le encore dans la nacelle sur le lac durant l'orage. Il était là comme un travailleur fatigué auquel le sommeil était doux. Telle était la forme dans laquelle il se manifestait. Mais sous ce voile était «la forme de Dieu». Il se lève, et comme Celui «qui a rassemblé le vent dans le creux de ses mains, et qui a serré les eaux dans un manteau» (Prov. 30:4), il reprend le vent, et dit à la mer: «Fais silence, tais-toi!» (Marc 4).

C'est dans les pleines et diverses gloires du Jéhovah d'Israël, que notre Jésus passe parfois devant nous. Autrefois, le Dieu d'Israël avait commandé aux créatures du grand abîme, et «un grand poisson» avait été préparé pour engloutir Jonas, et être pour lui un tombeau pendant le temps fixé. De même, en son temps, Jésus se montra le Seigneur de «cette mer grande et vaste» et de tout ce qu'elle contient, et commanda à une multitude de poissons de se rassembler dans le filet de Pierre (Luc 5). «Les animaux, les petits avec les grands», qui s'ébattent dans les eaux, reconnaissaient dans les premiers temps comme dans de plus rapprochés, la voix de Jéhovah — Jésus.

Ainsi le Dieu d'Israël, comme Seigneur de tout ce que la terre aussi bien que la mer contiennent, se servit facilement d'une ânesse muette pour réprimer la folie du prophète. Et il se montre encore plus dans ce caractère, lorsque l'arche dut être ramenée du pays des Philistins. Le Dieu d'Israël fit éclater sa puissance sur ce que la nature a de plus fort, en obligeant les jeunes vaches attelées au char qui portait l'arche, à se diriger, sans se détourner ni à droite ni à gauche, vers Beth-Shémesh sur les frontières d'Israël, en dépit des fortes résistances de tous leurs instincts naturels.

Aussi tard, le Seigneur Jésus agit en affirmant de la manière la plus frappante la même gloire et la même puissance du Dieu d'Israël. Lui, la vraie arche, avait aussi à retourner en son lieu, Le moment vint, dans la suite de son histoire, où, comme l'arche aux jours de

Samuel, il devait être transporté de la place où il était dans ce monde. Il avait à visiter Jérusalem entouré de sa gloire. Il était nécessaire que, comme Roi de Sion, il entrât dans la cité royale, et il prend un ânon, le petit d'une ânesse, pour lui rendre ce service. Il le fait, dans la conscience de sa dignité et de ses droits comme Seigneur de toute la terre. Le possesseur de l'ânon écoute ce message: «Le Seigneur en a besoin», et contrairement à la nature, en opposition à tout ce que le coeur de l'homme aurait pu dire touchant son droit, «il l'envoie aussitôt».

Ainsi Jésus brillait de la gloire qui caractérisait le Dieu d'Israël. Le voile pouvait être épais et il l'était. C'était Jésus de Nazareth, le charpentier, le fils du charpentier (Matt. 13:55; Marc 6:3), mais si épais que fût le voile, la gloire qu'il couvrait était infinie. C'était la gloire de Jéhovah dans toute sa plénitude, toute la divine splendeur que ses rayons brillants venaient affirmer et exprimer. «Il n'a pas regardé comme un objet à ravir d'être égal à Dieu», bien qu'il se soit «anéanti lui-même». La foi saisit cette gloire voilée, et le coeur la garde et l'entoure comme d'une muraille de feu. «Qui est monté dans les cieux, et qui en est descendu? Qui a rassemblé le vent dans le creux de ses mains? Qui a serré les eaux dans un manteau? Qui a établi toutes les bornes de la terre? Quel est son nom, et quel est le nom de son fils, si tu le sais?» (Prov. 30:4). Nous n'essaierons pas de le dire — mais comme Moïse, tandis que Jésus passe, nous nous prosternerons et adorerons (Ex. 34).

Qu'ils sont beaux ces exemples dans lesquels l'Écriture nous montre la forme d'esclave cachant la gloire de Dieu! Ils ont le même caractère et la même signification, j'ose le dire, ces cas dans lesquels il semble s'abriter du danger, ou mettre en sûreté sa vie. Et c'est toujours pour l'âme une tâche précieuse et bénie de découvrir ainsi sa beauté et sa gloire cachées aux yeux des hommes. Mais plusieurs qui, à aucun prix, ne voudraient ternir sa gloire, sont encore inaptes à la saisir, et souvent se trompent sur la manière dont elle se manifeste, ou sur la forme qu'elle prend.

Le Fils vint dans le monde en contraste complet avec l'homme qui est encore à venir, et devant lequel, comme il est écrit, «la terre tout entière sera dans l'admiration» (Apoc. 13:3). Jésus aussi le dit lui-même: «Moi, je suis venu au nom de mon Père, et vous ne me recevez pas; si un autre vient en son propre nom, celui-là vous le recevrez». En accord avec ce principe, quand sa vie était menacée, il n'étonnait pas le monde par quelque acte qui commandât l'admiration: au contraire. Il s'était anéanti lui-même. Il ne voulait être ni quelqu'un ni quelque chose. Il refusait absolument d'être grand aux yeux des hommes — admirable et glorieux contraste avec celui «dont la plaie mortelle avait été guérie», de sorte que toute la terre frappée d'étonnement l'adorait, et dont l'image avait reçu la vie et la parole, afin que tous, petits et grands, reçussent sa marque sur leur front.

Le Fils de Dieu offrait un parfait contraste avec tout cela. Il vint au nom de son Père, et pas en son propre nom. Il avait la vie en lui-même. Il était égal à Dieu, duquel il est écrit «qu'il possède seul l'immortalité», mais il cachait cette splendeur de la gloire divine sous la forme de quelqu'un qui semblait protéger sa vie par les moyens les plus ordinaires et les plus méprisés. Cette pensée nous serait précieuse, si nous avions seulement des coeurs disposés à adorer. Celui qui viendra bientôt en son propre nom pourra recevoir par l'épée une blessure mortelle et cependant vivre, de sorte que le monde en sera dans l'étonnement, mais le Fils de Dieu fuit en Égypte.

Manquerions-nous d'intelligence spirituelle au point de ne pas voir de telles choses? La vue de sa gloire est-elle tellement voilée qu'elle doive nous être imposée? S'il en est ainsi, que le Seigneur veuille nous supporter, et qu'il daigne nous donner de la voir. Car sous ce voile se trouve une gloire qui, semblable aux flammes de la fournaise des Chaldéens, aurait pu détruire en un instant tous ses ennemis. En effet, à la fin, quand le moment fut venu, la puissance des ténèbres devait avoir son heure, les serviteurs de cette puissance, en présence de la gloire du Seigneur, «reculèrent et tombèrent par terre», nous montrant que, si Jésus fut saisi par eux, il était un captif entièrement volontaire, de même que plus tard il fut une victime volontaire (*).

(*) Lorsque je me rappelle qui il était — la semence de la femme, le Fils de Dieu, Dieu manifesté en chair, quand je me rappelle aussi que la mort, sous quelque forme qu'elle se présentât, n'avait aucun droit sur lui, je ne puis avoir d'autre pensée que celle-ci qu'il était une victime volontaire. Envisagé comme étant dans la chair et le sang qu'il avait pris, la mort n'avait aucun droit, parce qu'en lui, il n'y avait point de péché; envisagé dans sa Personne, la mort ne pouvait pas le toucher, à moins qu'il ne la rencontrât selon l'alliance éternelle. Ainsi l'âme se refuse absolument à admettre la pensée qu'il sauvait sa vie dans le sens ordinaire du mot.

En rapport avec ce que je viens de dire, contemplons-le dans l'occasion à laquelle j'ai déjà fait allusion (Matt. 12:14-15). Le Seigneur craignait-il en ce moment la colère des pharisiens, et croyait-il devoir mettre sa vie en sûreté? Je ne le pense pas. Il prenait une position qui convenait parfaitement au sentier admirable qu'il suivait comme serviteur, ne cherchant point à s'acquérir un nom honoré dans le monde, mais, à travers l'humiliation et la mort, un nom tel que les gentils pussent se confier en lui, et que les pauvres pécheurs fussent sauvés par la foi en ce nom.

Considérez-le dans un autre moment, quand l'épée d'un Hérode le menaçait une seconde fois. Comment le Seigneur agit-il devant ce danger et le domine-t-il? C'est dans la conscience que, en dépit de toute la ruse du roi, et dût Hérode y ajouter la violence, lui, Jésus, suivrait jusqu'au bout le chemin qui lui était tracé, accomplirait son oeuvre, puis serait consommé. Et cette consommation dont il parle, devait venir, nous le savons, non du fait qu'Hérode ou les Juifs l'auraient emporté sur lui, mais de ce qu'il se livrerait lui-même pour devenir le chef de notre salut et serait «consommé par les souffrances». Et dans la même occasion, le Seigneur dit que, bien que comme prophète, il dût mourir à Jérusalem, c'était afin que Jérusalem comblât la mesure de ses péchés, car il était le Dieu de Jérusalem qui, pendant tant de siècles de patience et d'amour l'avait supportée, avait plaidé avec elle, mais qui bientôt, exerçant le jugement, la laisserait désolée (Luc 13:31-35).

Je le répète: que de gloires étaient voilées sous l'humble forme de Celui que menaçait la colère d'un roi, et qui avait à rencontrer le mépris et l'inimitié de son peuple!

Je voudrais encore relever un ou deux incidents plus frappants que ces derniers. Considérons le Seigneur dans sa propre ville, aux premiers jours de son ministère. Nous y voyons le même grand principe. Pour moi, le bord escarpé de la montagne sur laquelle Nazareth était bâtie n'est pas un lieu où la vie de Jésus fût en danger, mais ce que le faite du temple avait été pour lui (Voy. Luc 4:9, 29). Le diable n'avait pas la pensée que le Seigneur se donnerait la mort en se précipitant, du haut du temple. Il le tentait comme autrefois il avait tenté la femme dans le jardin. Il voulait l'induire à se glorifier lui-même, et, si j'ose dire ainsi, à se faire semblable à Dieu, comme il l'avait dit à Ève. Il cherchait à corrompre en Christ les sources secrètes, comme il l'avait fait en Adam, et à mettre en mouvement un des principaux ressorts — «l'orgueil de la vie». Mais Jésus garda la forme de serviteur. Il ne voulut pas se précipiter lui-même, mais rappela avec soumission cette parole: «Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu».

Il en fut ainsi sur la montagne de Nazareth. Le lieu d'où l'on voulait précipiter Jésus n'était pas plus élevé que le faite du temple. Jésus ne courait pas plus de danger en un endroit que dans l'autre. Il serait arrivé sain et sauf au pied de la montagne comme au bas du temple. Mais comment aurait été accomplie l'Écriture qui annonce qu'il ne chercherait point sa gloire? Lui donc, «passant au milieu d'eux, s'en alla». Il se retira sans être remarqué ni connu, restant sous sa forme de serviteur, et manifestant sa grâce dans les pensées de ses saints.

Nous n'osons pas dire qu'il sauva ainsi sa vie. Une telle pensée est contraire à la gloire de sa personne, «Dieu manifesté en chair». Dans les jours de sa chair, Jésus était constamment rafraîchi dans son coeur, lorsque la foi découvrait sa gloire cachée sous le voile. Quand le Fils de David, ou le Fils de Dieu, ou le Jéhovah d'Israël, ou le Créateur du monde, était discerné par la foi sous la forme de

Jésus de Nazareth, Jésus se réjouissait en esprit. Et maintenant aussi, nous pouvons le dire, lorsqu'il est présenté de nouveau à nos pensées sous la forme de serviteur, il se réjouit dans les saints contemplant sa gloire derrière le nuage.

La «fuite» en Égypte, comme nous pouvons la nommer, pendant les jours du jeune enfant de Bethléhem, est un incident d'une beauté spéciale. Nous nous rappelons qu'au temps de Moïse, les enfants d'Israël en Égypte étaient comme un buisson au milieu du feu; mais à cause de la sympathie et de la présence du Dieu de leurs pères, le buisson n'était pas, consumé. Jéhovah était au-dessus du Pharaon; celui-ci aurait voulu détruire le peuple, mais Jéhovah le gardait et le faisait multiplier au coeur même du pays du Pharaon. Et cela s'opérait «non par force, ni par pouvoir», car Israël ne valait pas plus qu'un buisson, un buisson de ronces, qu'une étincelle aurait consumé. Mais le Fils de Dieu était dans le buisson. C'était là le secret. Il était avec Israël en Égypte, comme plus tard dans la fournaise avec Shadrac, Méshac et Abed-Nego, et, bien que le buisson fût en feu, et que la fournaise fût chauffée sept fois plus qu'à l'ordinaire, l'odeur du feu n'avait point passé sur eux.

«Grande vision», en effet, que celle que Moïse contempla — le buisson en feu qui ne se consumait pas — vision telle qu'il se détourna pour la voir. Et nous pouvons encore, dans le même esprit que Moïse, nous détourner et visiter le même lieu. Lisons Ex. 1-15, et regardons encore cette vision merveilleuse; comment le buisson était en feu sans être consumé, comment ce faible buisson d'Israël fut gardé sain et sauf au milieu de la fournaise d'Égypte, parce que le Fils de Dieu était là.

Que l'ardeur du feu fût augmentée de plus en plus, il ne pouvait l'emporter. Et comment enfin Israël quitta-t-il l'Égypte? De la même manière que les trois jeunes hommes sortirent de la fournaise que Nebucadnetsar avait fait chauffer. Ce fut en triomphe, sans que rien fût brûlé, sinon les liens qui les enchaînaient. Pharaon et son armée périrent dans la mer Rouge, tandis qu'Israël en sortait sous la bannière de l'Éternel.

Mais Israël en Égypte jouissant des sympathies du Fils de Dieu, était-il plus en sécurité que Jésus, «Dieu manifesté en chair?» Le buisson israélite aurait-il été à l'épreuve de la fournaise d'Égypte, et la chair de Jésus dans son humiliation, lorsque Dieu lui-même était manifesté dans cette chair, n'aurait-elle pas été inattaquable, malgré l'inimitié complète de l'homme, la haine d'un roi, l'envie des scribes et la rage de la multitude? Tout le mystère du buisson en feu et non consumé, est là. Israël ne pouvait pas souffrir au delà de ce que Dieu avait prescrit, à cause des sympathies du Fils de Dieu; Jésus ne pouvait pas être touché au delà de ce qu'il voulait, parce qu'il était l'incarnation du Fils de Dieu.

«J'ai appelé mon Fils hors d'Égypte», était vrai de Jésus comme d'Israël. Jésus et Israël étaient, chacun dans leur jour, des buissons en feu mais non consumés — faibles en apparence et au jugement des hommes, mais inattaquables. Tous deux eurent leurs douleurs dans cette Égypte du monde, mais leur vie est à l'abri de toute atteinte; Israël à cause des sympathies dont il jouissait, Jésus à cause de ce qu'il était dans sa Personne.

Était-ce donc pour sauver sa vie que le petit enfant fut conduit en Égypte? Israël autrefois quitta-t-il l'Égypte pour échapper à la mort? Shadrac et ses compagnons sortirent-ils de la fournaise pour que leur vie fût à l'abri? La vie d'Israël était en sûreté en Égypte comme hors d'Égypte. Les trois jeunes gens juifs étaient aussi peu touchés par le feu dans la fournaise que dehors. Israël quitta l'Égypte pour rendre témoignage à la gloire de Jéhovah, son Sauveur, il en fut de même des trois jeunes hommes en Chaldée; et de la même manière, et pour la même fin, le petit enfant fut conduit hors de la Judée loin de la colère du roi Hérode. Le Fils de Dieu avait pris la forme de serviteur. Il n'était pas venu en son propre nom, mais au nom de son Père. Il s'était anéanti lui-même, il avait pris cette humble forme d'esclave, et c'est comme tel qu'il commença sa course, tandis qu'il était encore «petit enfant». Il fut ainsi, parmi d'autres humiliations, obéissant même jusqu'à fuir en Égypte, comme pour sauver sa vie de la colère du roi, et c'était pour la gloire de Celui qui l'avait envoyé.

Nous devons être attentifs à ne pas prendre occasion de ces exemples de sa vie de parfait serviteur, pour déprécier sa Personne. Il était inattaquable. Jusqu'à ce que son heure fût venue et qu'il fût prêt à se livrer lui-même, les capitaines et leurs cinquantes devaient tomber avant de pouvoir le saisir; mais lui, avant cette heure, il s'abaissait, et s'abaissait encore, allant en Égypte dans une occasion, et ensuite d'un village à un autre, — Fils de l'homme, méprisé et rejeté.

Traiterons-nous avec un esprit insouciant et léger ce mystère de l'assujettissement volontaire du Fils de Dieu? Lèverons-nous avec irrévérence le voile qui le couvre? Et c'est ce que l'on ferait si l'on voulait se servir des exemples que j'ai cités et d'autres semblables, pour démontrer que la condition de chair et de sang que le Seigneur avait prise, était assujettie à la mort. Ce serait vouloir lever le voile d'une main irrespectueuse et inhabile. Et ce serait plus encore. Nous lui porterions un double déshonneur. Nous déprécierions sa Personne dans des actes qui manifestent sa grâce et son amour infinis pour nous, son assujettissement et son dévouement à Dieu.

On dit cependant de nos jours que la nature, ou la violence, ou un accident, auraient pu porter atteinte à la vie du Seigneur Jésus, et causer sa mort comme à nous. Une telle pensée, je le demande, ne rattache-t-elle pas le péché à sa Personne? On dira que ce n'est pas ce que l'on entend. C'est possible, mais en réalité, ce n'est pas autre chose, car dans l'histoire de l'homme que trace l'Écriture inspirée (et notre sagesse ne doit pas aller au delà de ce qui est écrit), la mort ne s'attache à lui que par le péché. Si la chair et le sang dans la Personne de Jésus étaient exposés à mourir, ou si, par leur nature et leur condition, ils étaient sujets à la mort (sauf lorsque, dans sa grâce, il s'est livré lui-même), ne seraient-ils pas rattachés au péché? Est-ce ainsi que Christ est devant l'âme? Cette suggestion le traite comme quelqu'un qui est exposé à mourir. Il n'aurait alors jamais pu entreprendre d'accomplir tout ce que comporte la forme de serviteur — l'obéissance jusqu'à la mort. À part ce qu'il avait entrepris dans ce caractère de serviteur, il n'était assujéti à rien.

Il y a, dans la pensée que nous combattons, quelque chose qui fait craindre que «les portes du hadès» ne tentent de nouveau d'assaillir le Roc sur lequel l'Église est fondée, je veux dire la Personne du Fils de Dieu. Et si l'on cherche à la justifier sous le prétexte que l'on a voulu faire ainsi ressortir la réelle humanité du Seigneur, l'excuse elle-même doit d'autant plus éveiller nos soupçons. Est-ce simplement l'humanité que j'ai dans la Personne de Christ? N'est-ce pas infiniment plus, savoir Dieu manifesté en chair? Il ne pourrait être mon Sauveur à moi, s'il n'était pas le compagnon de Jéhovah. Chaque créature doit au Créateur tout ce qu'elle peut lui rendre. Celui-là seul qui ne regardait pas «comme un objet à ravir d'être égal à Dieu», a pu prendre la forme de serviteur — tout autre est déjà serviteur, ainsi que nous l'avons dit. Aucune créature ne peut sans rébellion vouloir faire au delà de ce qu'elle est obligée de faire. Personne n'était qualifié pour être garant de l'homme, si ce n'est Celui qui, sans prétention, revendiquait le droit d'être égal à Dieu et par conséquent d'être indépendant.

La vraie humanité en Adam était susceptible de pécher; le fait le prouve. Nous pouvons affirmer avec plus de certitude qu'Adam avait la capacité de pécher que la capacité de mourir. Son histoire démontre la première chose, mais ne nous permet pas d'affirmer la seconde, car il nous est dit que la mort est entrée par le péché. Par nature, il y avait en lui la capacité de pécher mais il ne nous est pas dit qu'il y eût la capacité de mourir.

Si donc quelqu'un, pour démontrer la vraie humanité de Christ, voulait suggérer qu'il y avait en lui la capacité ou la possibilité de pécher, que lui dirions-nous? Je laisse la réponse à ceux qui connaissent Jésus. Soyons sûrs que le diable est derrière tous ces assauts contre le Roc de l'Église, qui est la Personne du Fils de Dieu (Matt. 16:18). Car son oeuvre, son témoignage, ses souffrances, sa mort même, ne seraient absolument rien pour nous, s'il n'était pas Dieu. Sa Personne donne sa valeur à son sacrifice, et c'est ainsi

qu'elle est notre Rocher. Ce fut une confession de sa Personne, faite par un disciple qui, à ce moment, était ignorant de son oeuvre et de son sacrifice, qui conduisit le Fils de Dieu à parler de lui-même comme du Roc sur lequel son Assemblée serait bâtie, et aussi à annoncer cette vérité ou ce mystère contre lequel les portes du hadès, la force et la subtilité, devaient déployer tous leurs efforts. C'est ce qui eut lieu dès le commencement, et ce qui a encore lieu maintenant. La pleine gloire de «Dieu manifesté en chair», a été, dans les temps passés, obscurcie par les Ariens et les Sociniens, au moyen de raisonnements plus ou moins spécieux et faux. Plus récemment, la nature morale de l'homme Christ Jésus, «sur toutes choses, Dieu béni éternellement», a été assaillie par l'Irvingisme, ternie et souillée autant que la pensée mauvaie de l'homme pouvait le faire. Plus récemment encore, les relations dans lesquelles Jésus se trouve auprès de Dieu, et les expériences d'âme par lesquelles il fut exercé, ont été l'objet des spéculations de l'esprit humain, et maintenant, sa chair et son sang, le «temple de son corps», a été profané. Mais il est aisé de voir dans toutes ces attaques le même dessein — celui de déprécier la gloire du Fils de Dieu. D'où vient cela? Nous le savons. Et d'où viennent l'énergie et la puissance qui s'y opposent? Le Père est jaloux de la gloire de son Fils; il la maintient contre tout ce qui tend à la déprécier, que les attaques soient grossières ou subtiles. Lisez, bien-aimés, les paroles du Seigneur aux Juifs dans le chap. 5 de Jean. Là est découvert ce secret, que bien que le Fils se soit abaissé lui-même, et, comme il le dit, ne puisse «rien faire de lui-même», le Père veille à ce que par là, il ne soit en rien déshonoré, ni déprécié — il veille sur les droits, sur tous les droits divins du Fils, et le déclare par ces paroles qui dénotent son soin jaloux pour la gloire de son Bien-aimé: «Celui qui n'honore pas le Fils, n'honore pas le Père qui l'a envoyé».

La patience dans l'enseignement, la patience envers ceux qui sont simplement ignorants est assurément la voie divine, la voie de l'Esprit de grâce. C'est celle que suivait lui-même le Seigneur: «Je suis depuis si longtemps avec vous et tu ne m'as pas connu, Philippe?» disait-il. Mais permettre ou tolérer la moindre chose qui porte atteinte à Christ, n'est pas cette voie divine. Les écrits de Jean nous le prouvent — ils sont la portion la plus solennelle des oracles de Dieu si particulière et précieuse à la fois, parce qu'elle traite de la gloire personnelle du Fils. Et ils me semblent montrer que ceux qui voudraient souiller cette gloire, ou qui seraient insoucieux de la maintenir, n'ont à attendre que peu de miséricorde, si même aucune.

J'ajouterai que d'autres faits dans l'histoire du Seigneur, tels que la faim, la soif et la fatigue, ne peuvent être allégués pour soutenir la pensée que, dans la chair et le sang auxquels il participait, il fut sujet à la mort. Le Fils de Dieu, Dieu manifesté en chair, n'était exposé à rien. Aucune chose en dehors du jardin d'Éden n'était sa portion. Il avait soif et était fatigué lorsqu'il s'assit au puits de Sichar. Il dormait dans la nacelle après une journée de service pénible. Mais tout ce qu'il connut de ces choses, dans ce lieu de ronces et d'épines, de douleurs, de peines et de labeurs, il le connut et l'endura seulement pour accomplir ce qui convenait à la forme de serviteur qu'il avait prise.

Quand les Juifs s'adressaient à lui, l'Homme de douleurs, il leur apparaissait comme âgé de près de cinquante ans. Ce que j'apprends de ce fait, c'est seulement combien il avait supporté de labeurs dans le service qu'il accomplissait pour notre bénédiction et pour la gloire de son Père. J'y vois la réalisation de ce qui est écrit: «Son visage était défait plus que celui d'aucun homme», à cause de tout ce qu'il endura pour nous et de la contradiction des pécheurs, mais non pas, dans la moindre mesure, l'effet du déclin causé par l'âge, comme si ce déclin pouvait s'attacher à lui.

Les Juifs sont plus d'une fois, dans l'Écriture, accusés d'avoir été ses meurtriers (Act. 2:36; 3:15; 7:62), et c'est avec justice. Nous sommes tous sous la même condamnation. C'est le crime de meurtre qui pèse sur nous. Dans un sens entièrement judiciaire, ils livrèrent et mirent à mort le Juste; ils furent ses meurtriers. Et cependant, si étrange que cela semble à la raison, ce que nous lisons est parfait aux yeux de la foi: «Personne ne me l'ôte, mais moi, je la laisse de moi-même; j'ai le pouvoir de la laisser, et j'ai le pouvoir de la reprendre: j'ai reçu ce commandement de mon Père». Il était libre et cependant assujéti à un commandement. Chose étrange, je le répète, pour la raison et l'incrédulité, mais parfaite pour la foi.

Le Fils de Dieu mourut sur la croix, ou les mains iniques de l'homme l'avaient cloué, et selon le dessein éternel et la grâce de Dieu. C'est là qu'il mourut, et il mourut parce qu'il était là. L'Agneau fut immolé. Qui voudrait contredire ce fait? Des mains iniques l'ont mis à mort, et Dieu s'est pourvu de lui comme d'un Agneau pour son autel. Qui oserait toucher à un mystère si précieux et si nécessaire pour nous? Et cependant l'Agneau s'est livré lui-même en sacrifice. Ce ne furent ni l'épuisement causé par les souffrances, ni les douleurs de la crucifixion qui amenèrent sa mort. Il laissa sa vie de lui-même. En signe qu'il était en pleine possession de la vie qu'il laissait, — «il cria d'une forte voix», puis «rendit l'esprit». Le récit ne nous permet pas d'avoir une autre pensée, ni, ajouterai-je, les affections des saints qui l'adorent. Pilate s'étonna qu'il fût déjà mort; il avait peine à le croire et eut à s'en assurer. Le temps qui s'était écoulé depuis la crucifixion n'était pas suffisant pour avoir amené la mort; aussi les jambes des deux autres crucifiés avec Jésus, furent-elles brisées. Mais lui était déjà mort. Pilate dut faire une enquête et s'en assurer par des témoins oculaires. La vérité que nous maintenons interprète ainsi seule le sens strict et littéral du récit. Nos âmes devraient bénir Dieu de nous avoir présenté un tel tableau de son Agneau immolé, de notre Sauveur crucifié par des meurtriers, et mourant pour nous. Mettons-nous de côté le récit qui nous le montre comme l'Agneau immolé, ou faisons-nous taire le cantique qui, dans le ciel, célèbre ce mystère, lorsque nous disons que l'Agneau immolé a laissé de lui-même sa vie? L'histoire du Calvaire qu'a tracée le Saint Esprit affirme cette pensée; ce que nous soutenons interprète seul le récit strict des faits. Jésus était libre et cependant assujéti à un commandement. La foi saisit tout cela. Et selon ce mystère, quand l'heure fut venue, comme nous le lisons: «Ayant baissé la tête, il remit son esprit» (Jean 19:30). Il reconnaissait le commandement qu'il avait reçu, et cependant de lui-même il donnait sa vie; obéissant jusqu'à la mort, c'était cependant lui qui laissait sa vie.

La foi n'a aucune difficulté à comprendre ces choses — et même elle saisit que c'est en cela seul que consiste le vrai et parfait mystère. Il mourut selon les conseils éternels, auxquels il se soumit volontairement, étant le «Compagnon» de «l'Éternel des armées». Mais, ainsi que nous l'avons déjà dit à sa louange, le Fils de Dieu sur la terre cachait toujours sa gloire — la forme de Dieu — sous la forme de serviteur. Sa gloire avait été reconnue dans toutes les sphères de la domination de Dieu. Les démons, les corps et les âmes des hommes, la mort et le sépulcre, les bêtes des champs et les poissons de la mer, le blé et le vin, reconnaissaient sa puissance. Lui seul, si j'ose le dire, n'y prétendait pas, car son sentier ici-bas était de voiler sa gloire. Il était «le Seigneur de la moisson», mais il se montrait comme un des ouvriers dans le champ; il était le Dieu du temple, et le Seigneur du sabbat, mais se soumettait aux attaques et aux défis d'un monde incrédule.

Tel était le voile ou la nuée sous lesquels sa gloire se retirait. Et c'est ainsi, comme nous l'avons déjà dit, qu'il agissait dans les diverses occasions où sa vie était menacée. Sous des formes méprisées, il cachait sa grandeur. Parfois, la faveur du commun peuple le mettait à l'abri (Marc 11:32; 12:12; Luc 20:19); d'autres fois, il se retirait lui-même, ou d'une manière ordinaire ou d'une manière plus miraculeuse (Luc 4:30; Jean 8:59; 10:39), d'autres fois encore, l'ennemi ne pouvait mettre la main sur lui, parce que son heure n'était pas venue (Jean 7:30; 8:20); et dans une occasion remarquable, comme nous l'avons vu, la fuite en Égypte l'éloigna de la colère d'un roi qui cherchait sa vie.

En toutes ces choses, du commencement à la fin, ce que nous voyons, c'est le Seigneur de gloire s'effaçant comme quelqu'un qui vient au nom d'un autre, et non en son propre nom. Toutefois il était «le Seigneur de gloire» et «le Prince de la vie». Il était un captif volontaire, ainsi que nous l'avons remarqué, et tout à la fin, il fut une victime volontaire. «Il a donné sa vie en rançon pour plusieurs» (*)

(*) Le Fils s'est placé lui-même sous le commandement du Père, en vue de la gloire de Dieu dans notre salut (Jean 10:18; 12:49), et maintenant le Père nous donne un commandement: c'est de rendre tout honneur divin au Fils; en d'autres termes, de marcher dans la vérité de sa Personne (Jean 5:23; 1 Jean 3:23; 2 Jean 4-6).

En d'autres jours, l'arche de l'Éternel était tombée entre les mains des ennemis. Elle fut prise par les Philistins à la bataille d'Ében-Ézer. Là, Dieu «livra à la captivité sa force, et sa magnificence dans les mains de l'ennemi», mais elle était inattaquable. En apparence, c'était une chose faible, faite de bois et d'or; mais sa présence troublait les incirconcis et frappait leurs dieux, leurs personnes et leurs terres. Elle était toute seule, sans aide aucune, au milieu d'ennemis enivrés de leur victoire; pourquoi donc ne la mirent-ils pas en pièces? L'écraser contre une pierre semblait chose facile, et elle eût été détruite. Elle les gênait, et semblait pourtant à leur merci. Pourquoi donc ne pas s'en débarrasser? Ils ne le pouvaient pas. L'arche parmi les Philistins était un autre buisson dans les flammes et qui ne se consumait pas. Elle semblait être à la merci des incirconcis, mais elle était inattaquable. Les Philistins pouvaient l'envoyer d'Asdod à Gath, et de Gath à Ékron; mais aucune main ne pouvait la toucher pour la détruire (Voyez 1 Sam. 4-6)

(*)

Il en était ainsi de la vraie arche — du Fils de Dieu, Dieu manifesté en chair. Il pouvait être comme le jouet des incirconcis pendant un temps, Pilate l'envoyant à Hérode, et Anne à Caïphe; la multitude le conduisant à Pilate, et Pilate le livrant à la multitude; mais sa vie était en dehors de leur atteinte. Il était le Fils de Dieu, et bien que manifesté en chair, il était toujours le Fils comme dans l'éternité. Par quelques douleurs qu'il eût passé, quelques fatigues qu'il eût endurées, la faim, la soif, les labeurs, en toutes ces choses il accomplissait ce qui convenait à la forme de serviteur qu'il avait prise. Mais il était le Fils qui avait «la vie en lui-même», l'arche inviolable, le buisson ne pouvant être consumé, même au milieu des flammes dévorantes de la haine sans mélange du monde. Tel était le mystère.

Mais en disant cela, en continuant cette méditation avec quelque satisfaction dans mon âme et aussi quelque profit, j'en ai la confiance, il n'y a rien que j'aimerais autant que d'éprouver les sentiments de tout vrai Israélite, au jour où l'arche de Dieu revint du pays des Philistins. Il aurait eu le cœur rempli de joie et d'adoration; il aurait mis tous ses soins à s'assurer que ce grand événement avait eu lieu, en effet, même s'il eût vécu loin de la scène. Comme tout Israélite, de quelque tribu qu'il fût, ce fait le concernait profondément — que l'arche eût été délivrée, qu'elle ne fût plus maniée par les mains des incirconcis, ni envoyée par eux d'une de leurs cités à une autre. Mais une fois convaincu de cela, il devait veiller à ne pas la toucher, à ne pas regarder dedans, de peur de pécher comme les Bethshémites, lorsqu'elle fut revenue de chez les Philistins.

Nous devons, j'en ai la ferme conviction, repousser ces pensées sur la condition mortelle du corps de notre précieux Seigneur. Toutes ces paroles et ces spéculations ressemblent à la manière profane dont les mains des Philistins incirconcis se portaient sur l'arche. Et nous avons à montrer l'erreur de ces pensées, en même temps que leur irrévérence. Rien que la pleine délivrance de l'arche des mains des ennemis, et son retour vers nous, ne doit nous satisfaire. Mais un autre devoir nous incombe. Nous n'avons pas à la manier, ou à la scruter, comme si c'était un objet ordinaire. Nous ne devons pas nous étendre en paroles à cet égard, car «dans la multitude des paroles la transgression ne manque pas». On ne doit se permettre aucune considération d'ordre physique sur un tel sujet, quand même elle serait saine et ne pourrait être contredite. Ce n'est point là la voie de l'Esprit de Dieu, ni de sa sagesse. Le corps du Seigneur était un temple, et il est écrit: «Vous révérez mon sanctuaire: moi, je suis l'Éternel».

Si quelqu'un refusait de suivre ces spéculations, et au lieu d'y répondre, les repoussait, je n'aurais rien à dire. Il peut y avoir chez plus d'une âme un saint sentiment qui la porte à refuser de s'ingérer dans ce qui doit toujours être au-dessus de nous, au delà de la portée de qui que ce soit, et de ce que l'Écriture présente. Je me rappelle les paroles: «Ne réponds pas au sot selon sa folie, de peur que toi aussi, tu ne lui ressembles». Mais ces spéculations sur la Personne du Fils de Dieu tirent leur origine d'autre part. L'arche est tombée en des mains incirconcises, et ce que j'ai pris sur moi d'écrire, est un essai de la recouvrer. Mon désir est de la faire descendre, avec tout le respect et la sainteté qui conviennent à l'âme en accomplissant ce service, du «chariot neuf» où la pensée humaine l'a placée (1 Chr. 13:7).

J'ajouterais que toute la question actuelle peut profiter à l'âme. Quelque repoussante que fût la carcasse du lion, elle dut fournir autrefois du miel, agréable au goût et propre à nourrir (Juges 14). Paul eut à s'occuper de la tâche pénible de défendre la doctrine de la résurrection contre plusieurs d'entre les saints à Corinthe; mais comme de la carcasse du lion, il en sortit une nourriture salubre. Car non seulement il présente la défense de la doctrine elle-même, mais devant son âme se déroulent les diverses gloires qui appartiennent à ce mystère. Il lui est donné par l'Esprit de voir la résurrection dans son ordre, ou à ses différentes époques, l'intervalle qui les sépare, et ce qui se fait dans chacune d'elles, selon les dispensations divines, la scène qui doit succéder à la dernière de ces époques, et aussi la grande ère de la résurrection des saints dans toute sa puissance et sa magnificence, avec le cri de triomphe qui l'accompagne (1 Cor. 15). Là était le miel, et encore du miel tiré de la carcasse d'un lion, car telle est la controverse entre frères.

Mais comme il est écrit (car il en est encore ainsi, dans la grâce abondante et invariable de Dieu): « De celui qui dévorait est procédée la nourriture, et du fort est sortie la douceur».

«Non point à nous, ô Éternel, non point à nous, mais à ton nom donne gloire, ni cause de ta bonté, à cause de ta vérité».

3 CHAPITRE 3 — Sa dépendance.

«Je me confierai en lui» (Héb. 2:13).

Quel moment que celui où le Seigneur calma la fureur du vent sur la mer de Galilée! Que cette scène dut être belle et merveilleuse pour ceux qui en furent les témoins, et combien elle le serait encore pour nous maintenant, eussions-nous, pour y penser, des cœurs sensibles aux gloires de Christ! On peut parler de la force nécessaire des principes ou des lois de la nature, et du cours absolu des choses; mais assurément, la première loi de la nature est qu'elle obéisse à son Créateur. Et ici (voir Marc 4), en un clin d'oeil, la mer de Galilée sentit la présence et répondit à la parole de Celui qui, à son gré, change le cours de la nature, ou par un signe la bouleverse tout entière.

C'était Jésus Jéhovah. C'était le Dieu à qui autrefois le Jourdain et la mer Rouge avaient obéi: «Qu'avais-tu, mer, pour t'enfuir; toi, Jourdain, pour retourner en arrière? Vous, montagnes, pour sauter comme des béliers; vous, collines, comme des agneaux? Devant la face du Seigneur, tremble, ô terre!» (Ps. 114). La réponse est là, soit que nous écoutions la voix de la mer Rouge aux jours de l'exode, ou celle de la mer de Galilée aux temps de l'évangile la présence de Dieu, tel est le secret. «Il a parlé, et la chose a été».

Quand le soleil et la lune s'arrêtèrent au milieu des cieux, il est dit que l'Éternel écouta la voix d'un homme. Josué parla à l'Éternel, et l'Éternel combattit pour Israël. La chose était tout à fait merveilleuse; l'Esprit Saint qui la rapporte la caractérise ainsi: «Cela n'est-il pas écrit dans le livre de Jashar? Et le soleil demeura au milieu des cieux, et ne se hâta point de se coucher, environ un jour entier. Et il n'y a point eu de jour comme celui-là, ni avant ni après, où l'Éternel écoutât la voix d'un homme» (Josué 10). Mais Jésus agit immédiatement, et de lui-même et sans que l'écrivain sacré en fasse une chose merveilleuse. Tout l'étonnement manifesté vient des cœurs mal préparés et incrédules des disciples qui ne connaissaient pas la gloire du Dieu d'Israël. Mais sous l'enseignement de l'Esprit qui prend de ce qui est à Christ et nous l'annonce, nous, bien-aimés, devrions mieux la comprendre, comme aussi mieux la

discerner, soit à la mer Rouge, dont les eaux se fendirent pour laisser passer Israël, soit au Jourdain qui retourna en arrière, soit aux vagues calmées du lac de Galilée.

Mais à la mer Rouge, nous voyons plus touchant Jésus, que le fait de fendre les eaux.

La nuée qui apparut à Israël aussitôt qu'il eut été racheté par le sang en Égypte, la nuée qui l'accompagna à travers le désert, était le guide du camp. Mais elle était aussi la voile qui couvrait la gloire. Tel était le mystère admirable qui se trouvait au milieu d'Israël. Ordinairement c'était une gloire cachée, parfois elle était manifestée, mais elle était toujours là — le guide et le compagnon d'Israël, mais son Dieu aussi. Celui qui était assis entre les chérubins, marcha à travers le désert devant les pas d'Éphraïm, de Benjamin et de Manassé (Ps. 80). La gloire demeurait dans la nuée pour conduire Israël, mais elle était aussi dans le sanctuaire, et ainsi, tandis que, sous sa forme humble et voilée, elle guidait le camp, elle réclamait les honneurs divins du sanctuaire.

Or tel était Jésus, «Dieu manifesté en chair», — habituellement voilé sous la forme de serviteur, mais toujours, pour la foi et l'adoration des saints, Celui qui ne regardait pas comme un objet à ravir d'être égal à Dieu, et parfois se manifestait en grâce et en autorité divines.

En approchant de la mer Rouge, Israël avait besoin de protection. La nuée accomplit ce service de miséricorde. Elle vient se placer entre les Égyptiens et le camp, obscurité pour les uns, lumière pour les autres, de sorte qu'ils n'approchèrent point les uns des autres de toute la nuit. Quand enfin, le matin, l'Éternel, dans la colonne de nuée, regarda l'armée des Égyptiens, il la mit en désordre. C'est ainsi que, dans une occasion semblable, Jésus agit comme le firent alors la nuée et la gloire. Il se place entre ses disciples et ceux qui les poursuivent: «Si c'est moi que vous cherchez», dit-il, «laissez aller ceux-ci». Il les abrite comme autrefois par sa présence. Il regarde comme autrefois à travers la nuée qui voile sa gloire, et jette le trouble parmi la troupe ennemie. «Jésus leur dit: C'est moi. Quand donc il leur eut dit: C'est moi, ils reculèrent et tombèrent par terre». Il montra cette fois encore que son bras n'était pas raccourci. Avec la même facilité et la même autorité que le Dieu d'Israël agit au passage de la mer Rouge, Jésus agit au jardin de Gethsémané (Ex. 14, Jean 17). Les dieux d'Égypte s'inclinèrent devant lui à la mer Rouge, comme les dieux de Rome à Gethsémané, et quand il sera manifesté une seconde fois au monde, il sera dit: «Que tous les anges de Dieu l'adorent».

Il y a plus. La suite de l'histoire des fils d'Israël montre qu'ils eurent besoin d'être réprimandés et avertis, aussi bien que protégés; d'être disciplinés aussi bien que rachetés. C'est ce que nous voyons, lorsqu'ils quittent la mer Rouge pour entrer dans le désert. Mais la gloire cachée dans la nuée opéra cette oeuvre divine pour eux, tout comme elle fit la première. Dans toutes les occasions où ils provoquèrent la sainteté de l'Éternel, aux jours de la manne, des espions et de l'affaire de Coré, comme aux eaux de Meriba, la gloire se montre dans la nuée en témoignage du ressentiment divin (Ex. 16, Nomb. 14, 16, 20). Il en était de même de Jésus. Attristé (comme l'était la gloire dans la nuée) de la dureté de coeur ou de l'incrédulité des disciples, il donne quelque signe, quelque expression de sa puissance divine, et, en même temps, leur adresse des paroles de répréhension. C'est ainsi que, dans l'occasion à laquelle j'ai fait allusion, lorsqu'il était avec ses disciples au milieu de la tempête il leur dit: «Pourquoi avez-vous peur?» puis il reprit le vent et dit à la mer: «Fais silence!» Il agit de même à maintes et maintes reprises, lorsque les disciples montrent leur ignorance et leur incrédulité touchant sa Personne. Par exemple, il dit à Philippe, dans une occasion remarquable: «Je suis depuis si longtemps avec vous, et tu ne m'as pas connu, Philippe? Celui qui m'a vu, a vu le Père; et comment toi, dis-tu: Montre-nous le Père?» N'était-ce pas là ce que ressentait la gloire cachée dans la nuée?

Assurément, nous sommes là en face du même mystère. Le Seigneur était encore là pour confondre la désobéissance ou l'incrédulité d'Israël. La gloire se montrait dans la nuée comme aux jours dont j'ai parlé plus haut; les formes sous lesquelles se manifestait la puissance divine correspondaient exactement. La nuée était la chose habituelle; la gloire qu'elle cachait se manifestait de temps à autre, mais était toujours là. Celui qui guidait et accompagnait le camp était aussi le Seigneur du camp. Et tout cela n'est-il pas Jésus en mystère? La gloire était le Dieu d'Israël (voy. Éz. 43:4; 44:2), et Jésus de Nazareth était le Dieu d'Israël ou la gloire (Comp. Ésa. 6:1; Jean 12:41). Le Nazaréen voilait une lumière, ou manifestait dans la chair une gloire qui, dans sa propre plénitude, était «inaccessible» à l'homme.

Il est beau de voir Moïse refuser la gloire, mais Jésus la cachait. Moïse, «devenu grand, refusa d'être appelé le fils de la fille du Pharaon», et ce fut une belle victoire remportée sur le monde. Nous aimons à être honorés, à faire valoir autant que possible ce que nous sommes, et même à nous élever plus que nous n'en avons le droit, si les hommes sont disposés à se faire illusion en notre faveur. Moïse sut s'abaisser lui-même dans le palais du roi d'Égypte, et ce fut une victoire signalée de la foi sur le cours et l'esprit du monde. Mais Jésus fit davantage. Il n'avait, il est vrai, ni serviteurs, ni courtisans à enseigner, car il fut étranger aux palais. Mais les habitants de la pauvre Nazareth le connaissaient comme «le fils du charpentier», et il voulut bien porter ce nom. La Gloire des gloires, le Seigneur des anges, le Créateur des bouts de la terre, le Dieu des cieux, était caché sous cette humble désignation qu'il acceptait sans rien dire.

L'Esprit Saint, en Hébr. 2, nous ouvre les sources de ce grand mystère. La grâce de Dieu voulait se répandre, — précieuse pensée! — et la louange de Celui «pour qui et par qui sont toutes choses», réclamait, pour ainsi dire, le mystère (Voy. Hébr. 2:9-10). Là, ces choses nous sont dites; là, nous voyons ces sources abondantes d'où découlent le grand dessein et l'opération de Dieu, le mystère ineffable de la rédemption par l'humiliation du Fils de Dieu qui doit imprimer son caractère à l'éternité. La grâce divine cherchait à se satisfaire elle-même et la gloire divine voulait se déployer d'une manière parfaite. Tout sort de ces deux sources. Celui qui sanctifie a participé à la chair et au sang; il a passé par la mort; comme ses frères, il a enduré les tentations, à part le péché, il a connu les relations avec Dieu, les expériences dans son âme et les sympathies pour les saints; il a su ce qu'était la vie de la foi sur la terre avec ses larmes et ses supplications adressées à Celui qui pouvait le sauver de la mort, et, dans le ciel, la vie d'intercession. Il avait tout ce qui était nécessaire pour être une victime parfaite et un sacrifice accompli: la capacité pour secourir et la dignité pour purifier. Toutes ces choses, ainsi que la résurrection, l'ascension, l'attente présente et le royaume et les gloires à venir, ont leur origine et leur source dans la grâce et la gloire divines.

C'est en vue de toutes ces choses que le Fils de Dieu a pris sa place ici-bas. Il a été dépendant, obéissant, plein de foi, de confiance et d'espérance; il a été affligé, souffrant, méprisé, crucifié et enseveli; il a passé par tout ce que nécessitait le grand et éternel dessein de Dieu. Pour cela il s'est anéanti, mais tout ce qu'il a fait était infiniment digne de sa Personne. La parole qu'il prononçait au commencement: «Que la lumière soit, et la lumière fut», n'était pas plus digne de lui que ne l'étaient les prières et les supplications qu'il offrait «avec de grands cris et avec larmes», durant les jours de sa chair. Il n'aurait jamais pu être associé à rien qui fût indigne de la divinité, bien qu'il se trouvât entièrement et à tous ses dépens, dans les conditions et les circonstances où l'avaient amené notre culpabilité et sa grâce qui s'en chargeait pour l'ôter.

Le petit enfant dans la crèche était la même Personne que celui qui fut cloué sur la croix. C'était Dieu manifesté en chair. Et c'est en gardant le plein sentiment de cette gloire que nous pouvons parler de lui, comme s'étant humilié et abaissé depuis le premier jusqu'au dernier moment du chemin qu'il a suivi sur la terre. Dans la crèche, il fut adoré par les bergers et acclamé par les anges. Les mages de l'Orient, conduits par Dieu, vinrent lui apporter leurs hommages. Siméon aussi, dans cette première période de la vie de Christ, l'adore dans le temple, et, chose étrange, dont rien ne peut rendre compte, sinon la lumière de l'Esprit Saint, dont il était rempli, il bénit la mère

et non point l'enfant. Il le tenait dans ses bras, et il aurait semblé naturel que dans cette occasion il eût béni l'enfant. Mais non, car celui qu'il tenait dans ses bras n'était pas un faible enfant qu'il avait à recommander aux soins de Dieu: c'était le Salut de Dieu. C'est dans ce caractère glorieux, au moment où il était dans toute la faiblesse de la nature humaine, que Siméon l'élevait dans ses bras et se glorifiait en lui. «Le moindre est béni par celui qui est plus excellent». Ce n'était pas à Siméon de bénir Jésus, mais sans lui faire tort et sans rien usurper, il pouvait bénir Marie.

Anne, la prophétesse, reçut Jésus dans le même esprit. Avant cela, alors qu'il n'était pas encore né, il fut adoré, j'ose le dire, par l'enfant qui ressuscita de joie dans le sein d'Élisabeth, à l'ouïe de la salutation de Marie. De même aussi, avant qu'il fût conçu, l'ange Gabriel le reconnaît comme le Dieu d'Israël, devant la face duquel devait marcher le fils de Zacharie; et Zacharie lui-même, par l'Esprit Saint qui l'animait, le célébrait comme le Seigneur, le Dieu d'Israël, et comme «l'Orient d'en haut».

L'obéissance et l'abnégation parfaites, une soumission qui n'appartenait qu'à lui, est donc ce que l'on voit dans chaque acte et à toutes les époques de la vie du Seigneur. Et comment Celui envers qui il était rendu, estimait-il ce service? Comme né dans ce monde, circoncis, baptisé et oint de l'Esprit Saint, comme serviteur, comme affligé et crucifié, puis comme ressuscité, il a passé ici-bas sous le regard de la faveur de Dieu. Dans le secret du sein de la vierge, dans les solitudes de Nazareth, dans l'activité et le service au milieu des villes et villages d'Israël, dans le suprême sacrifice de lui-même sur la croix, et ensuite dans la fraîcheur de la nouvelle vie de résurrection, cet homme «merveilleux» a été l'objet des délices divines — parfait, sans tache, renouvelant, mais plus parfaitement, la joie que le cœur de Dieu éprouva dans l'homme, lorsque celui-ci fut créé à son image, et faisant plus qu'annuler le repentir divin d'avoir fait l'homme sur la terre (Genèse 6).

Sa Personne prêtait à tout son service et à son obéissance, une gloire qui leur donnait une valeur infinie. Ce n'est pas simplement parce qu'il accomplissait volontairement ce service et cette obéissance. Il y avait quelque chose de beaucoup plus grand; c'est ce que communiquait la Personne elle-même, «l'homme qui est mon compagnon, dit l'Éternel des armées». Qui peut peser ou mesurer une telle gloire?

Nous connaissons bien cela dans ce qui a lieu parmi nous — je veux dire dans son genre. Plus celui qui nous sert est élevé en dignité — en dignité personnelle — plus est grande la valeur que nos pensées attribuent à son service. Et cela est juste, parce qu'il y a plus d'abnégation et de dévouement que si le service est rendu par un inférieur; et notre cœur saisit instinctivement que c'est vraiment notre avantage qui est en vue, ou que la satisfaction de nos désirs et de nos besoins est l'objet de la pensée de celui qui sert. Le service ne nous fait pas oublier la personne. Il en est ainsi dans le précieux mystère sur lequel nous méditons. Le service et l'obéissance de Jésus étaient parfaits, sans mélange et infiniment dignes de toute acceptation.

Mais au delà de la qualité du fruit, il y avait la Personne qui le produisait, et cela lui donnait, comme nous l'avons dit, une valeur et une gloire ineffables.

La même valeur qui rendait inestimables les services de sa vie ici-bas, caractérisa aussi sa mort. Ce fut sa Personne qui donna tout son prix à sa mort ou à son sacrifice, comme ce fut sa Personne qui répandit une gloire toute spéciale sur sa vie entière d'abaissement et d'obéissance volontaires. Et le bon plaisir que trouvait Dieu dans cette dernière, était aussi parfait que son acceptation judiciaire de la première. La foi contemple plusieurs symboles — tels que, par exemple, celui du voile déchiré — comme exprimant le souverain délice que Dieu trouvait dans chaque acte de la vie de Jésus (*). Oh! que nous eussions des yeux pour voir et des oreilles pour entendre, tandis que nous suivions les voies de Jésus de la crèche à la croix! Mais que nous les voyions ou non, elles demeurent dans tout ce qu'elles ont d'ineffable. Le bon plaisir de Dieu reposait au delà de tout ce que la pensée peut concevoir, sur tout ce qu'il faisait et tout ce qu'il était, à travers sa vie d'obéissance. Ainsi qu'on l'a dit: «La sagesse divine est la voie de notre salut par Jésus Christ, «Dieu manifesté en chair», destiné à glorifier l'état d'obéissance. Dieu a rendu cet état incomparablement plus aimable, plus désirable et plus excellent, qu'il n'aurait jamais apparu dans l'obéissance de tous les anges dans le ciel et de tous les hommes sur la terre, y eussent-ils persévéré, en ce que son Fils, le Fils éternel, y est entré, et a pris sur lui la forme ou la condition de serviteur pour Dieu».

(* Je parle du voile déchiré comme du symbole de l'acceptation divine. L'obéissance de Christ dans sa vie, ne pouvait déchirer le voile; il fallait sa mort.

Ces pensées touchant les voies de Jésus sont fortifiantes. Son sentier de service et de soumission à Dieu prend à nos yeux son caractère spécial; l'obéissance a été glorifiée dans sa Personne et a été manifestée dans toute son ineffable beauté et dans tout ce qu'elle a de désirable, de sorte que nous pouvons dire non seulement que le bon plaisir de Dieu en lui s'est toujours maintenu dans sa plénitude, mais qu'il va au delà de la pensée de toute créature intelligente.

«La forme d'esclave», en lui, était tout autant une réalité que «la forme de Dieu»; une réalité qu'il avait aussi vraiment prise, que l'autre était une réalité essentielle, intrinsèque en sa Personne. Étant ainsi, «en forme d'esclave», ses voies étaient celles d'un serviteur, de même qu'étant Fils, ses gloires et ses prérogatives étaient celles de Dieu. Il priait — il passait des nuits entières en prière. Il vivait par la foi, modèle parfait du croyant, ainsi qu'il nous est dit qu'il est «le chef et le consommateur de la foi». Dans la souffrance, il prenait Dieu pour son refuge. En présence de ses ennemis, «il se remettait à celui qui juge justement». Il ne faisait pas sa propre volonté, toute parfaite qu'elle fût, mais la volonté de Celui qui «l'avait envoyé». Dans toutes ces voies et d'autres semblables, il manifestait «la forme d'esclave»; elle était vue et connue en lui d'une manière parfaite. C'était une grande et vivante réalité. Du commencement jusqu'à la fin, la vie de ce Serviteur fut la vie de la foi.

Dans l'épître aux Hébreux, nous sommes enseignés à considérer Jésus comme «l'apôtre et le souverain sacrificateur de notre confession»; et aussi comme «le chef et le consommateur de la foi» (3:1; 12:2-3). Dans le premier passage, il est placé devant nous pour le soulagement de nos consciences et comme notre ressource dans les moments de tentation; dans le second, il nous est présenté pour encourager nos cœurs à vivre de la même vie de foi. Comme «apôtre et souverain sacrificateur de notre confession», il est seul; comme «chef et consommateur de la foi», il est associé à une grande nuée de témoins. Dans le premier cas, il agit pour nous; dans le second, il va devant nous. Mais même quand il va devant nous dans le combat et la vie de la foi, il y a à le distinguer de ceux qui suivent ce sentier. Le Saint Esprit nous appelle à contempler le Chef et le Consommateur de la foi d'une manière dont il ne parle pas quand il s'agit des autres. Il parle de ceux-ci comme nous environnant, mais nous invite à fixer les yeux sur lui.

Ce fut «la contradiction de la part des pécheurs contre lui-même», qui fit de la vie de Jésus une vie d'épreuve et de foi. Ces paroles ne peuvent s'appliquer d'une manière particulière qu'à lui seul. D'autres engagés comme lui dans le combat de la foi, ont eu à subir les moqueries cruelles et les coups; ils ont été éborgés par l'épée, ont été éprouvés par les liens et par la prison, ont enduré les tortures, et ont dû chercher leur refuge dans les cavernes de la terre. Ils ont souffert toutes ces choses par l'inimitié de l'homme. Mais il n'est point parlé de leur combat dans les termes qui s'appliquent à Jésus. Il n'est pas appelé «la contradiction de la part des pécheurs contre eux-mêmes». Ces expressions ont une force et une élévation qui ne conviennent qu'à la vie de foi que Jésus a menée et dans laquelle il a combattu.

Combien parfaits sont tous les détails, souvent les plus minutieux, que l'Esprit, dans sa sagesse, nous donne dans la Parole! Le Ps. 16 nous décrit Jésus dans cette vie de la foi. Là, le Fils de Dieu est quelqu'un en qui «la foi est l'assurance des choses qu'on espère, et la conviction de celles qu'on ne voit pas», comme en Hébr. 12:2-3. Il jouit de la portion actuelle d'un homme sacerdotal. Il s'est toujours

proposé l'Éternel devant lui, et sait que, comme il est à sa droite, lui ne sera pas ébranlé. Il attend aussi les plaisirs qui sont à la droite de Dieu, et la joie de sa présence sur une autre scène que celle de ce monde.

Le Ps. 116 est le couronnement de sa vie de foi, en résurrection, en joie et en louange; et l'apôtre, «dans le même esprit de foi», peut attendre de partager la même joie de résurrection avec son divin Seigneur et Précurseur (2 Cor. 4:13-14).

«Je me confierai en lui», c'est là, on peut le dire, ce qu'exprime toute la vie de Jésus. Mais sa foi était de l'or, de l'or pur, rien que de l'or. Éprouvé par la fournaise, il en ressortait tel qu'il y était entré, car il n'y avait aucun alliage. Les saints, au contraire, ont à être purifiés dans la fournaise. Il faut que l'impatience, ou l'égoïsme, ou les murmures, soient réduits au silence, comme on le voit dans les Ps. 73 et 77. Job fut vaincu: il fut atteint par le trouble et il faillit, bien que souvent il eût fortifié les mains défaillantes et soutenu par ses paroles ceux qui tombaient. «Les plus forts», a dit un ancien écrivain, «sont souvent ceux qui se montrent les plus faibles». Pierre s'endort au jardin de Gethsémané, puis, au prétoire, il ment et blasphème. Mais il y a eu un homme dont la valeur précieuse au delà de toute expression, a été manifestée dans la fournaise chauffée sept fois.

Lisez le magnifique chap. 22 de Luc. Contemplez-y Jésus à l'heure de l'épreuve de la foi. Tout d'abord, il se trouve en présence de la douleur qui l'attend, puis nous le voyons avec ses disciples, ensuite avec le Père, et enfin avec ses ennemis; remarquez, bien-aimés, combien tout cela est indiciblement parfait; contemplez la valeur sans mélange de sa foi quand elle est éprouvée par le feu. Mais la vie entière de Jésus était la vie et l'obéissance de la foi. D'un côté, c'était assurément la vie du Fils de Dieu sous «la forme d'esclave», s'abaissant lui-même jusqu'à la mort bien qu'il fût en «forme de Dieu», et qu'il ne regardât point «comme un objet à ravir d'être égal à Dieu»; mais de l'autre, c'était la vie de la foi: «Je me confierai en lui». «Je me suis toujours proposé l'Éternel devant moi; parce qu'il est à ma droite, je ne serai point ébranlé». Telles étaient les expressions par lesquelles il exhalait les sentiments de son âme, et dans notre mesure, nous célébrons sa vie de foi en chantant:

Témoin fidèle au sein de l'infidélité

Et dans la nuit pure lumière,

Tu proclamais le nom du Père

Et ton plaisir était sa sainte volonté.

À toute cette précieuse vie de foi et de dépendance répondirent les soins et la protection de Dieu: «Celui qui habite dans la demeure secrète du Très haut logera à l'ombre du Tout-puissant» (Ps. 91). La foi de Celui qui servait sur la terre était parfaite, et parfaite aussi la réponse de Celui qui habitait dans les cieux.

La sollicitude de Celui qui veillait sur lui fut incessante, depuis le sein de sa mère jusqu'à son tombeau. L'Esprit l'avait autrefois déclaré par la bouche des prophètes: «C'est à toi que je fus remis dès la matrice; tu es mon Dieu dès le ventre de ma mère». «Tu m'as donné confiance sur les mamelles de ma mère». Et à travers tout, cette sollicitude ne se lassa point. «Tu maintiens mon lot... Même ma chair reposera en assurance. Car tu n'abandonneras pas mon âme au shéol, et tu ne permettras pas que ton saint voie la corruption». Ces secours, ces soins, cette vigilance de la part du Père, que nous voyons dans l'histoire de Jésus, étaient tout pour lui. Ils s'exercèrent envers lui, dans la nuit même où l'Ange avertit Joseph de fuir en Égypte. C'était la joie ineffable du Père en cette heure d'étendre sa main pour protéger son Fils, Celui qui gardait cet Israël, ne sommeillait point alors.

Mais tout ce que nous venons de dire, bien loin d'être incompatible avec les divines prérogatives de sa Personne, en tire son caractère spécial. La gloire de cette relation, de la joie et du bon plaisir du Père qui en étaient la conséquence, est perdue, du moment que la Personne de Jésus n'est pas défendue et honorée. Si grande était la dignité de la Personne, que son entrée dans cette relation était un acte d'anéantissement de sa part. Au lieu de ne commencer sa carrière de dépendance qu'au moment de la fuite en Égypte ou quand il était dans la crèche, il avait pris «la forme d'esclave» en conseil, avant que le monde fût, et comme conséquence, il fut «trouvé en figure comme un homme». Tous ses actes et tout son service, du commencement à la fin, furent les voies de quelqu'un qui s'est anéanti lui-même. Car il était aussi réellement «Dieu manifesté en chair», lorsqu'il allait en Égypte, porté dans les bras de sa mère, que lorsqu'en Gethsémané, dans la gloire et la puissance de sa Personne, il se présenta à ses ennemis venus «pour dévorer sa chair, mais qui ont bronché et sont tombés» (Ps. 27). Il était aussi réellement Emmanuel comme enfant à Bethléhem, qu'il l'est maintenant à la droite de la Majesté dans les cieux (*). Tout du sein de Marie à la croix, ne fut autre chose que l'abaissement de lui-même. Douter de cela, c'est méconnaître sa Personne. Mais en contemplant ce glorieux mystère sous un autre aspect nous avons à voir dans la position que Jésus avait prise, les tendres soins, et la constante et parfaite sollicitude du Père envers lui. Ce sont là des points de vue, ou des caractères différents sous lesquels les évangélistes présentent le Seigneur, comme nous le savons. Il était l'objet des soins du Père, et cependant le compagnon de Jéhovah, et nous pouvons considérer son sentier dans la lumière pure dont la sollicitude et la vigilance divines l'entourent, aussi bien que le contempler dans cette lumière plus brillante et cette gloire très excellente dans laquelle ses droits et ses prérogatives comme Fils de Dieu nous le présentent. S'il était dans cette relation de dépendance, qu'il avait prise selon les conseils éternels, d'autre part, toutes les créatures, terrestres ou célestes, angéliques ou humaines, dans tout l'univers, se trouvent envers lui dans cette même relation, c'est-à-dire dépendantes de lui.

(*) Je ne veux pas dire que, lors du voyage en Égypte, «le jeune enfant» exerçât une volonté. Ce serait aller au delà de ce que dit l'Écriture. Mais cet acte, comme tout ce qu'il a fait de Bethléhem au Calvaire, a porté le caractère de l'obéissance volontaire de quelqu'un qui s'abaisse lui-même.

C'est à cause de ces divers faits également vrais qu'il pouvait dire, d'une part: «Détruisez ce temple, et en trois jours je le relèverai», et que, d'un autre côté, l'Esprit Saint disait de lui que Dieu l'avait ramené d'entre les morts. Ses ennemis qui cherchaient sa vie tombent à ses pieds, lorsqu'il dit: «C'est moi», et cependant, sa foi parfaite reconnaît les soins parfaits et la protection de Dieu, quand il prononçait ces paroles: «Ne puis-je pas maintenant prier mon Père, et il me donnera plus de douze légions d'anges?» Il pouvait, d'un seul attouchement, guérir l'esclave du souverain sacrificateur dont Pierre avait coupé l'oreille droite, et dans la même nuit avoir son front saignant sous la couronne d'épines. Parfait dans la position d'humiliation qu'il avait prise, il demandait à ses disciples leur sympathie, et disait: «N'avez-vous pu veiller une heure avec moi?» et quelques heures après, dans un moment bien plus sombre en un sens, il se montre comme étant au-dessus de la compassion des filles de Jérusalem qui pleuraient sur lui, et honore la foi d'un malfaiteur mourant, en lui promettant le paradis avec lui. Car dans l'éclat de la gloire dont il resplendit, même au moment de son plus profond abaissement, il fait savoir aux pécheurs que ce n'est pas la compassion des hommes que ses douleurs recherchent, mais leur foi — qu'il ne demande pas qu'avec les émotions humaines ils sentent ce qu'est cette heure, mais que, dans la foi de leurs coeurs et pour la pleine paix de leur conscience, ils soient bénis par cette heure — qu'il désire non qu'on s'apitoie sur ses souffrances à la croix, mais que l'on s'appuie sur elle, et que, tout en étant un symbole de faiblesse, sa croix est la colonne même qui soutient éternellement la création de Dieu.

C'est ainsi que, sous diverses formes, mais qui s'harmonisent entre elles, nous apprenons à connaître la vie du Fils de Dieu. Une forme est-elle moins réelle, parce que l'autre est vraie? Les larmes de Jésus sur Jérusalem étaient tout à fait réelles, comme s'il n'y avait eu dans son coeur rien d'autre que le chagrin d'un Seigneur et Sauveur rejeté par un peuple incrédule et rebelle; et cependant sa

joie en contemplant les desseins de la sagesse et de la grâce divines avaient la même réalité sans mélange, sans partage. Le «Malheur à toi, Chorazin», et ensuite le «Je te loue, ô Père», étaient des sentiments également vivants et vrais dans l'âme de Jésus. Rien ne manquait à la réalité de chacun d'eux, et ainsi «la forme d'esclave», avec tous ses parfaits résultats, et la «forme de Dieu», dans toutes les gloires qui lui appartiennent, étaient également des mystères réels et vivants dans la même Personne.

N'est-il pas à propos, tandis que nous repassons soit les actes de sa vie, soit les secrets de son amour et de sa vérité, de faire de temps en temps comme Moïse, de nous «détourner» pour contempler plus attentivement sa Personne? Faire ainsi, est un des traits de l'obéissance de la foi. «La crainte de l'Éternel est pure» — mais il y a une crainte qui n'est pas tout à fait pure, parce qu'il s'y mêle un certain esprit de servitude et d'incrédulité. C'est de là que peut venir le refus de se détourner pour contempler ces grandes visions. Le «mystère» est là, je l'accorde, et il est «grand». C'était une vision grande et mystérieuse que celle vers laquelle Moïse se détournait pour la voir — mais, ses sandales ôtées de ses pieds, il put regarder et écouter. Ne l'eût-il pas fait, il s'en serait allé sans avoir goûté la bénédiction. Mais il écouta jusqu'à ce qu'il eut découvert que Celui qui se nomme «JE SUIS» était dans le buisson, et que c'était le Dieu d'Abraham. Lieu étrange pour qu'une telle gloire s'y enfermât! Cependant il en était ainsi: le Dieu Tout-puissant se trouvait dans le buisson.

Gravissons le Calvaire et contemplons là le «Berger frappé»; et si nos yeux sont ouverts, ne découvrirons-nous pas en lui, l'homme qui est le Compagnon de l'Éternel des armées? (Zac. 13). Et si nous nous mêlons à la foule qui entourait le siège judiciaire de Pilate à Jérusalem, qui verrons-nous sous les traits de cet homme souillé par les crachats, accablé d'outrages et de railleries, si ce n'est Celui qui autrefois dessécha la mer Rouge et revêtit de ténèbres les cieux de l'Égypte? (Ésa. 50:3, 6).

Je le demande, quand j'aurai ainsi contemplé ces grandes choses, quand, par la lumière de l'Esprit dans les prophètes, j'aurai fait ces merveilleuses découvertes, me hâterai-je de me retirer? Où irai-je pour trouver des sources plus rafraîchissantes pour mon âme? Si ma foi découvre, dans ce Jésus affligé et insulté au milieu des courtisans d'Hérode et des officiers romains, le Dieu qui, dans les jours anciens, remplit la terre de Cham des signes de sa puissance, ne dois-je pas m'arrêter sur cette montagne de Dieu, et comme Moïse, me détourner pour voir et écouter? Cette vue serait-elle trop grande pour moi? Non, je ne puis croire que ce soit la pensée de l'Esprit. En contemplant ces grandes choses, je dois réprimer toute liberté d'esprit qui dépasserait les bornes — mais s'y arrêter pour adorer n'est pas transgresser. Je parle de principes, non d'expériences. Les exercices du cœur sur ce sujet sont ternes et froids, et, si je puis parler pour d'autres, le mal est, non pas que nous arrêtons trop notre pensée sur le mystère de la Personne du Fils de Dieu, mais que nous la laissons trop vite s'égarer sur d'autres objets.

Cette glorieuse Personne sera «la merveille éternelle et l'ornement de la création de Dieu».

Plusieurs reconnaissent, d'une manière générale, l'humanité et la divinité dans la Personne de Christ. Mais nous avons aussi à reconnaître sa gloire pleine, parfaite et sans tache, de l'une comme de l'autre. Ni l'âme ou l'homme moral ni le temple de son corps ne doivent être profanés. Nous avons à défendre et à honorer l'homme tout entier (*). Et quoique la relation dans laquelle Jésus se trouvait avec Dieu, les soins qu'elle comportait et l'obéissance qu'elle impliquait, soient des objets bien dignes d'attirer la vue de notre âme, cependant nous ne verrons pas juste et ne pourrons contempler cette position de Jésus dans ce qu'elle a de glorieux, si nous oublions en quelque manière que ce soit la Personne qui s'y trouvait.

(*) Un des martyrs du temps de Marie (reine d'Angleterre) écrivait de sa prison: «Il a fait toutes choses, a acheté toutes choses, et a payé chèrement pour tout: avec son propre corps immaculé, il a déchargé nos corps du péché, de la mort et de l'enfer; et avec son précieux sang il a payé entièrement notre rançon une fois pour toutes et pour toujours».

Les divins enseignements de l'épître aux Hébreux, entre autres choses, nous montrent que l'efficacité de la sacrificature de Christ dépend entièrement de sa personne. C'est ce que nous trouvons essentiellement dans les sept premiers chapitres. Quel merveilleux écrit!

Il faut que notre sacrificateur soit un homme, capable de secourir ses frères, ayant été tenté comme eux. C'est pourquoi nous devons voir notre grand souverain sacrificateur traversant les cieux après avoir passé par les souffrances et les douleurs de la scène d'ici-bas. Mais en lui aussi, nous avons besoin de trouver le Fils, parce que dans aucun autre, participant à la chair et au sang, il n'y avait «la puissance d'une vie impérissable». C'est pourquoi Melchisédec représente la Personne, aussi bien que les vertus, les dignités, les droits et l'autorité du véritable sacrificateur de Dieu (voyez Hébr. 7:1-3), ainsi que nous lisons de lui: «Sans père, sans mère, sans généalogie, n'ayant ni commencement de jours, ni fin de vie, mais assimilé au Fils de Dieu, il demeure sacrificateur à perpétuité».

Quelle connaissance tout ceci nous donne «du souverain sacrificateur de notre profession!» Il vint du ciel dans la pleine gloire personnelle du Fils, et au temps convenable, il remonta au ciel y portant la vertu de son sacrifice pour le péché, et ces compassions et cette sympathie qui viennent en aide aux saints!

La foi apprend à connaître tout ce sentier de Jésus. Elle reconnaît en lui le Fils, tandis qu'il habitait en chair au milieu de nous, et quand sa carrière d'humiliation et de souffrance eut pris fin ici-bas, la foi confesse comme glorifié dans le ciel, l'homme qui a été rejeté et crucifié, car c'est la même Personne: Dieu manifesté en chair ici-bas, l'Homme caché là-haut dans la gloire. C'est ce qui nous est dit de lui-même et de sa voie bénie et merveilleuse: «Dieu a été manifesté en chair, a été justifié en Esprit, a été vu des anges, a été prêché parmi les nations, a été vu au monde, a été élevé dans la gloire» (*)

(*) Il était en réalité vrai homme et vrai Dieu en une Personne. Tout dépend de ce «grand mystère». Sans lui, la mort de la croix ne serait rien, comme tout ne serait rien sans cette mort.

Sous la forme de Dieu, il était vraiment Dieu; sous la forme de serviteur, il était vraiment serviteur. Il ne regardait pas «comme un objet à ravir d'être égal à Dieu», exerçant toutes les prérogatives divines, et se servant avec une pleine autorité de tous les trésors, de toutes les ressources divines; et cependant il s'est anéanti lui-même et est devenu obéissant. Cela nous dit le secret. Tout ce qui apparaît dans l'histoire est expliqué par le mystère. Nous trouvons encore ici la gloire dans la nuée. Celui qui accompagnait le camp d'Israël, «en détresse dans toutes leurs détresses», était le Seigneur du camp. La gloire qui traversait le désert, en suivant Israël dans ses campements, était la gloire qui demeurait entre les chérubins dans le Saint des saints.

Mais les paroles qui suivent dans ce passage (Phil. 2:5-11), nous invitent à nous y arrêter encore un peu: «C'est pourquoi aussi Dieu l'a haut élevé». De nouvelles merveilles se découvrent à nous dans ces paroles. Qu'est-ce qui pouvait élever Jésus? pourrions-nous demander. Avant d'entrer dans sa carrière de «souffrances» et de «gloires» — les gloires qui devaient suivre ces souffrances — il était en lui-même infiniment grand et béni. Rien ne pouvait personnellement l'exalter, étant comme il l'était, «le Fils». Sa gloire était divine, ineffable et infinie. Aucuns honneurs autres ne pouvaient accroître sa gloire personnelle; et cependant nous le voyons poursuivre un sentier qui le conduit encore à la gloire et à l'honneur.

Mystère étrange et d'une beauté exquise! Encore plus étranges et excellentes sont, nous pouvons le dire, ces gloires nouvelles et acquises, et dans un sens les plus précieuses pour lui. L'Écriture nous autorise à parler de la sorte, comme elle nous révèle bien des traits de sa grâce que le cœur n'aurait jamais pu concevoir. Si nous comparons les choses divines aux choses humaines, comme aussi l'Esprit le fait pour nous instruire, ce dont je parle se voit parmi les hommes. Que quelqu'un d'une haute naissance, un prince, un fils de roi, acquière des honneurs, quoique ces honneurs ne puissent lui procurer un rang personnel plus élevé que celui qu'il occupe,

ils seront pour lui ses distinctions les plus chères, et formeront dans l'estime des autres les matériaux choisis de son histoire. Nous comprenons tous cela. Or dans l'ineffable et précieux mystère de Christ, il en est ainsi du Fils de Dieu. Selon les conseils éternels, il s'est mis en avant pour le combat, et les honneurs qu'il a acquis, les victoires qu'il a remportées ou qu'il doit encore remporter, diront sa joie durant l'éternité. Ils formeront la lumière dans laquelle il sera connu, et les caractères dans lesquels il sera célébré à jamais, bien que personnellement, il habite «la lumière inaccessible, qu'aucun homme n'a vu, ni ne peut voir». C'est là ce qu'il estime: Jéhovah-Jiré, Jéhovah-shalom, Jéhovah-tzidkenu, Jéhovah-nissi, sont des noms qui rappellent tous des honneurs qu'il a acquis (*). Combien leur valeur prévaut pour lui selon les voies ineffables de sa grâce infinie! En Exode 3, il communique son nom personnel à Moïse, en disant du milieu du buisson: «Je suis celui qui suis». Mais ensuite, lui faisant connaître aussi le nom qu'il s'est acquis, il se proclame «le Dieu d'Abraham, et le Dieu d'Isaac, et le Dieu de Jacob», et à ce nom qu'il s'est acquis, il ajoute: «C'est là mon nom éternellement, et c'est là mon mémorial de génération en génération», paroles qui nous disent avec force combien il estimait cette gloire qu'il a acquise dans ses actes de miséricorde envers de pauvres pécheurs. Dans le tabernacle aussi, comme dans le temple, où son nom était inscrit, c'était celui qu'il avait acquis, et non pas son nom personnel, qui était écrit et lu. Les mystères de sa maison ne parlaient pas de ses attributs essentiels, toute-puissance, toute-science, éternité, ni d'autres gloires semblables, mais ils proclamaient Celui en qui la miséricorde se glorifie vis-à-vis du jugement, et qui avait découvert un chemin pour ramener à lui ceux qui étaient bannis de sa présence.

(*) Nous rappelons que ces noms signifient: «L'Éternel y pourvoira» (Genèse 22); «l'Éternel de paix» (Juges 6); «l'Éternel notre justice» (Jérémie 23); «l'Éternel mon enseigne» (Exode 17) (Note du trad).

Tout cela assurément rend témoignage du prix qu'il attache au nom qu'il a gagné dans son service pour nous. Mais «Dieu est amour», nous explique tout et nous révèle le secret. Si les manifestations sont excellentes et merveilleuses, les sources cachées qui sont ouvertes en lui, nous donnent la clef de tout.

Nous avons à le connaître comme «né sous la loi», aussi bien que nous le connaissons dans sa gloire personnelle, bien au dessus de toute loi. Toute sa vie a été la vie d'un homme obéissant. Et ainsi, le Dieu sur toutes choses, le Jéhovah d'Israël, et le Créateur des extrémités de la terre, était aussi l'Homme Christ Jésus. Il était Jésus de Nazareth, oint du Saint Esprit, allant de lieu en lieu en faisant du bien, et guérissant tous ceux qui étaient opprimés par le diable, car Dieu était avec lui. C'est sous ces divers aspects que nous le voyons et que nous lisons sa merveilleuse histoire. Il communiquait le Saint Esprit, et il était lui-même oint du Saint Esprit.

Le Fils vint participer à la chair et au sang. Ainsi le voulait la grâce des conseils éternels, ainsi le requéraient nos besoins. Il fut trouvé «en figure comme un homme». Il fut exercé dans une vie d'entière dépendance de Dieu, et subit une mort qui (entre autres vertus) était en entière soumission à Dieu. C'était sa place selon l'alliance éternelle, et, dans cette place, il agit et souffrit d'une manière parfaite. De là le service et les afflictions, les cris et les larmes, les labeurs et les douleurs du Fils de l'homme sur la terre. Mais plus encore — même maintenant qu'il est dans le ciel, c'est, dans un sens, la même vie. Une promesse lui a été faite, il en attend là-haut l'accomplissement: «Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que j'aie mis tes ennemis pour marchepied de tes pieds», lui fut-il dit quand il monta en haut, et, dans la foi et l'espérance en cette promesse, il a pris sa place dans les cieux: «Il s'est assis à la droite de Dieu, attendant désormais jusqu'à ce que ses ennemis soient mis pour marchepied de ses pieds». L'espérance répondait à la promesse et se trouvait dans le cœur de Jésus lorsqu'il montait au ciel et s'asseyait à la droite de Dieu, de même que, sur cette terre où nous sommes, il fut Celui qui croyait, qui espérait, qui obéissait et servait. Plus tard, dans ces voies de gloire à venir, ne sera-t-il pas encore assujéti? «Toute langue confessera qu'il est Seigneur», mais ne sera-ce pas «à la gloire de Dieu le Père»? Et quand il aura remis le royaume, n'est-il pas dit: «Alors le Fils aussi lui-même sera assujéti à celui qui lui a assujéti toutes choses, afin que Dieu soit tout en tous».

Et dans ces mêmes régions de gloire à venir, où il sera assujéti à Celui qui a mis toutes choses sous ses pieds, sa grâce trouvera ses délices à servir ses saints, comme il est écrit: «Il se ceindra, et les fera mettre à table, et s'avancant, il les servira»; et encore: «Celui qui est assis sur le trône dressera sa tente sur eux. Ils n'auront plus faim et ils n'auront plus soif, et le soleil ne les frappera plus, ni aucune chaleur, parce que l'Agneau qui est au milieu du trône les paîtra, et les conduira aux fontaines des eaux de la vie, et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux».

4 CHAPITRE 4 — «Élevé dans la gloire»

(1 Timothée 3:16)

Aux jours d'autrefois, les anges avaient désiré regarder de près dans les choses qui concernent Christ (1 Pierre 1:12). Leur désir fut exaucé, quand les choses elles-mêmes furent manifestées et accomplies. Dans les évangiles, nous les voyons, en effet, témoins oculaires de ce qu'ils avaient longtemps souhaité de contempler. Ils eurent le privilège d'avoir leur place dans l'histoire de Christ — dans «le mystère de la piété» — «Dieu manifesté en chair», et d'en jouir, de même qu'autrefois ils avaient eu cette place dans le sanctuaire. Là, il est vrai, tout était pour l'usage et le bien des pécheurs. Les autels, la cuve, le propitiatoire, étaient tous ordonnés en vue de nous. L'activité et la grâce de la sacrificature dans la maison de Dieu étaient pour les pécheurs; mais les chérubins établis dans le sanctuaire contemplaient ces merveilles, et plongeaient leurs regards dans les plus profonds mystères.

Il en fut de même au jour où les types trouvèrent leur réalisation, au jour des choses célestes elles-mêmes, quand «Dieu fut manifesté en chair». Alors aussi tout était pour le service et le salut des pécheurs. Dieu ainsi manifesté devait être «prêché parmi les nations» et «cru au monde»; mais, en même temps, c'était pour être «vu des anges».

Ainsi la place qu'ils occupaient dans le sanctuaire, ils la prennent dans le grand mystère lui-même. Ils en sont les témoins oculaires — ils le regardent et le contemplent avec autant d'intensité et d'intérêt que les chérubins dans le saint des saints. «Les chérubins étendaient les ailes en haut, couvrant de leurs ailes le propitiatoire; et leurs faces étaient l'une vis-à-vis de l'autre, les faces des chérubins étaient tournées vers le propitiatoire». Tels ils sont vus dans l'histoire de Christ, lui la vraie arche.

L'ange du Seigneur vient avec son message céleste, annoncer aux bergers de Bethléhem la naissance de Jésus. Mais dès qu'il a accompli sa mission, il y a soudain avec lui «une multitude de l'armée céleste, louant Dieu et disant Gloire à Dieu dans les lieux très hauts; et sur la terre paix, et bon plaisir dans les hommes». Plus tard quand le temps d'un autre grand événement est arrivé, et que «Dieu manifesté en chair», est ressuscité d'entre les morts pour être bientôt après «élevé dans la gloire», les anges sont encore là. Marie de Magdala se tient près du sépulcre et se baisse pour y regarder, «et elle voit deux anges, vêtus de blanc, assis un à la tête, et un aux pieds, là où le corps de Jésus avait été couché». Puis, au moment solennel de l'ascension nous les retrouvons, instruisant les «hommes galiléens», des voies à venir de Celui qui venait d'être élevé dans le ciel.

Que nous dit ce regard des anges tourné vers le propitiatoire? L'hymne de louanges de l'armée céleste dans les champs de Bethléhem ne faisait pas partie du message apporté aux hommes, c'était un acte d'adoration envers Dieu. Ils n'instruisaient pas les bergers, et même ne s'adressaient pas à eux d'une manière formelle, mais ils exhalaient le ravissement que causaient à leurs esprits la pensée de Celui qui venait de naître. Il en est de même au sépulcre. Quand Marie apparaît, ils ont, il est vrai, une parole de sympathie pour elle; mais ils étaient là avant son arrivée, et ils y auraient été alors même qu'elle n'y fût pas venue. Ils étaient là, placés

comme les chérubins qui, sur l'arche, tournaient leurs regards vers le propitiatoire; ils étaient l'un à la tête et l'autre aux pieds à l'endroit où le corps de Jésus avait été couché.

Quelles saintes contemplations! «Dieu a été manifesté en chair — a été vu des anges». Avec quelle ardeur, bien-aimés, devrions-nous désirer de contempler, de louer et d'adorer ainsi! Nous avons lieu de nous humilier et de nous affliger à cause de tout ce qui nous manque sous ce rapport. Nous aurions besoin d'être attirés plus que nous ne l'avons été par ces choses merveilleuses. Nous sommes souvent plus arrêtés à considérer la lumière de la connaissance des dispensations divines, qu'à ressentir la chaleur émanant des mystères de Bethléhem, du jardin et du mont des Oliviers, mystères révélés aux anges ravis. Et ainsi nous avons perdu, oui, beaucoup perdu de cette communion intime qui a caractérisé autrefois le sentier et l'esprit d'autres saints. C'est pourquoi, considérant l'état de choses autour de nous et parmi nous, j'ai désiré contempler avec vous cette grande vision — l'objet glorieux placé devant nos yeux, l'adorable Personne toujours la même, «Dieu manifesté en chair», suivi par la foi de la crèche à la croix; de la croix à la résurrection dans le ciel où il est à présent, et de là, plus tard, dans les siècles à venir.

Le Saint Esprit, d'une manière que nous nous arrêterons à considérer pendant un moment, se plaît dans sa grâce à nous aider dans la contemplation de cette vision de la foi, en déroulant soigneusement devant nous, pour ainsi dire, les anneaux qui relient entre elles les différentes étapes de ce merveilleux voyage, depuis «Dieu manifesté en chair», jusqu'à «élevé dans la gloire». Comme nous l'avons vu précédemment, le Saint Esprit, par le ministère de l'apôtre Jean, révèle ou proclame tout spécialement le lien qui existe entre «Dieu» et «la chair», dans la personne de Jésus. C'est ce que nous trouvons au commencement de son évangile et de son épître. Toutes les Écritures d'ailleurs, selon leurs divers caractères, supposent ou expriment cette vérité aussi bien que Jean. Mais c'est un autre anneau: celui qui unit «Dieu manifesté en chair», et «la gloire», ou le ciel, qui fera maintenant le sujet de notre méditation. Avec les évangélistes et les anges, nous passerons de Bethléhem au jardin du sépulcre, et au mont des Oliviers.

L'évangile de Matthieu rend témoignage d'une manière générale à la résurrection. L'ange auprès du sépulcre l'atteste; les femmes retournant à la ville saisissent les pieds du Sauveur ressuscité, et les disciples le rencontrent sur la montagne en Galilée.

Marc parle de plusieurs apparitions du Seigneur après sa résurrection. D'abord, il se montre à Marie de Magdala; puis aux disciples qui étaient en chemin, et enfin aux onze, comme ils étaient à table.

Luc insiste davantage sur les preuves que Jésus donna à ses disciples pour leur montrer que c'était lui-même, et non un autre, qui était de nouveau au milieu d'eux. Il mange devant eux; il leur montre ses mains et ses pieds percés; il leur dit de le toucher, parce qu'un esprit n'a ni chair ni os, comme ils voyaient qu'il avait; et enfin, il leur fait voir par les Psaumes et les prophètes, qu'il devait en être ainsi.

Jean, dans le style qui lui est particulier, joint son témoignage à celui des autres évangélistes. Dans son évangile, tout ce qui se rapporte au Seigneur est puissance et victoire, et au sépulcre il en est de même. Lorsque les disciples y viennent, ils voient les linges à terre, et le suaire qui avait été sur la tête du Seigneur, plié en un lieu à part. Point d'apparence de désordre, nul indice d'effort ni de lutte, aucun signe qui indiquât que quelque chose de difficile se fût accompli là. Tout s'y présente comme trophée et témoin de la victoire, plutôt que comme marque de l'ardeur et de la violence du combat. «Gloire, gloire au Vainqueur qui a été immolé», est la voix qui sort de la tombe, telle qu'elle est ouverte devant nous par Jean. Et si le lieu du triomphe nous parle ainsi, le Seigneur agit ensuite de la même manière. Il ne donne pas de sa résurrection les mêmes preuves qu'en Luc; des signes aussi sensibles, que c'est lui-même qui est de nouveau au milieu d'eux. Il ne mange pas avec eux, comme nous le voyons dans ce dernier évangile; le poisson cuit et le rayon de miel qu'il prend devant ses disciples, ne sont pas rappelés comme montrant avec évidence que c'est lui qui est devant eux. C'est dans des régions plus élevées, pour ainsi dire, que la vérité de sa résurrection est rapportée. Il l'atteste aux cœurs et aux consciences de ses disciples. Sa voix venant frapper l'oreille de Marie, lui dit qui il était, parce que le cœur de Marie était familier avec ce nom sortant de la bouche de son Seigneur; et il montre à ses disciples ses mains et son côté percés, afin de parler de paix à leurs consciences par l'assurance du sacrifice accepté, de sorte que, du secret et des profondeurs de l'âme de l'un d'entre eux s'échappe le cri d'une entière conviction: «Mon Seigneur et mon Dieu!»

Ainsi les évangélistes nous conduisent au jardin du sépulcre pour nous montrer Christ ressuscité. Mais le mont des Oliviers a aussi ses témoins — les témoins de l'ascension de Jésus, comme ils l'ont été de sa résurrection.

Cependant, ni Matthieu, ni Jean, n'en parlent. L'évangile de Matthieu se clôt, quand le Seigneur est encore sur la montagne en Galilée. Jean ne nous conduit ni à Béthanie, ni au mont des Oliviers. Dans une action figurative, comme je le pense, après que les disciples eurent dîné en sa présence sur le bord de la mer de Galilée, il leur donne à entendre qu'il va dans la maison de son Père, et qu'ils l'y suivront; mais ce n'est pas l'ascension elle-même, ce n'est pas la scène à Béthanie, ce n'est pas la translation effective du Seigneur de la terre au ciel.

Marc affirme le fait de l'ascension du Seigneur en ces termes: «Le Seigneur donc, après leur avoir parlé, fut élevé en haut dans le ciel, et s'assit à la droite de Dieu». Ici le fait — le moment même de l'ascension — est indiqué. Mais c'est tout. C'est simplement l'élévation dans le ciel de Celui à qui appartenaient tous les droits et les honneurs qui l'attendaient là-haut. Mais il n'y a point de communion en esprit de la part des disciples avec cet événement. Marc ne nous dit même pas d'une manière positive si les disciples en furent les témoins oculaires.

Luc nous donne bien davantage. Dans son évangile, l'ascension du Seigneur est contemplée par les yeux et les cœurs d'hommes qui y avaient — et ils le sentaient — leur propre et immédiat intérêt personnel: «Et il les mena dehors jusqu'à Béthanie, et levant ses mains en haut, il les bénit. Et il arriva qu'en les bénissant, il fut séparé d'eux, et fut élevé dans le ciel. Et eux, lui ayant rendu hommage, s'en retournèrent à Jérusalem avec une grande joie. Et ils étaient continuellement dans le temple, louant et bénissant Dieu».

Ainsi, comme homme ressuscité, du milieu d'une foule de témoins qui pouvaient attester qu'il était bien leur Jésus, il atteint les cieux. Et bien qu'une nuée le recevant, l'emportât de devant leurs yeux, ils savaient qu'il était au delà, dans les lieux très hauts, toujours le même Jésus. Jésus, qui avait mangé avec eux dans les jours où il était ici-bas au milieu d'eux, avait mangé avec eux dans les jours de sa résurrection; Jésus, qui avait autrefois amené des multitudes de poissons dans leurs filets, l'avait aussi fait après sa résurrection; Jésus qui, dans le lieu désert, avait béni les pains et les leur avait donnés, venait de le faire de la même manière; et c'était lui qui maintenant, à leur vue, montait au ciel. Combien distinctement, bien que d'une manière variée, tous les pas de ce merveilleux voyage sont retracés pour nous, par le même Esprit, dans les évangiles. C'est toujours la même Personne bénie que nous avons devant nos yeux, à Bethléhem, dans le jardin de la résurrection et sur la montagne de l'ascension. Manifesté en chair, le Fils poursuit sa course de Bethléhem au Calvaire. Ressuscité d'entre les morts, avec ses mains et son côté gardant l'empreinte des blessures qui lui avaient été faites sur la croix, il se fait voir à ses disciples durant quarante jours; puis, avec les mêmes mains et le même côté blessés, il monte au ciel. Après, comme avant sa résurrection, il leur donne ses enseignements; il leur confie un message et un ministère; il les connaît et les appelle par leurs noms; puis enfin, tandis qu'ils le regardaient s'en allant au ciel, comme s'ils l'avaient perdu pour toujours, les anges leur apparaissent pour leur dire que ce même Jésus avait encore d'autres voies à accomplir à leur égard: «Hommes galiléens, pourquoi vous tenez-vous ici en regardant vers le ciel? Ce Jésus, qui a été élevé d'avec vous dans le ciel, viendra de la même manière que vous l'avez vu s'en allant au ciel».

Et c'est là le secret ou le principe de toute religion divine. C'est «le mystère de la piété». Rien ne ramène l'homme à la connaissance et à l'adoration de Dieu, si ce n'est l'intelligence et la foi de ce mystère, par l'Esprit. C'est la vérité qui forme et remplit la maison de Dieu: «Dieu a été manifesté en chair, a été justifié en Esprit, été vu des anges, a été prêché parmi les nations, a été cru au monde, a été élevé dans la gloire».

Gardons-nous, bien-aimés, constamment et d'une manière vivante, cette adorable Personne devant les yeux de notre coeur? Il a passé ici-bas à travers les fatigues et les douleurs de la vie, il est mort sur la croix; il est sorti ressuscité des profondeurs du sépulcre et est monté s'asseoir au plus haut des cieux. Les anneaux sont formés et ne seront jamais brisés, bien qu'ils unissent ce qu'il y a de plus élevé avec ce qu'il y a de plus abaissé. L'Esprit Saint les place devant nous, tels qu'il les a formés, et les maintient devant nos yeux avec délices. Avec quel souffle divin, dans les Ps. 23 et 24, il transporte le prophète de la vie d'abaissement, de foi, de dépendance et d'espérance, que Jésus a vécu ici-bas dans les jours de sa chair, aux jours de son entrée comme «l'Éternel puissant dans la bataille», «l'Éternel des armées», «le Roi de gloire», dans «les portes éternelles», de sa Jérusalem millénaire!

Sommes-nous aussi, en esprit, sur ce chemin avec lui? Et posons à nos âmes cette autre question, bien propre à nous humilier de nouveau: Sommes-nous, en vivante et réelle puissance, avec notre Seigneur dans la période actuelle de ce mystérieux voyage? Car, dans ce monde, il est encore le Christ rejeté. À quel degré sommes-nous, en esprit, avec lui comme tel? Comprenons-nous ce pauvre; persévérons-nous avec lui dans ses tentations? (Ps. 41:1; Luc 22:28). «Hommes et femmes adultères, ne savez-vous pas que l'amitié du monde est inimitié contre Dieu?» Jésus n'était pas davantage quelqu'un dans le monde après sa résurrection qu'il ne l'avait été avant. La résurrection ne fait quant à cela aucune différence. Le monde n'était pas plus pour lui alors qu'il ne l'avait été aux jours où, comme nous le savons, il n'avait pas où reposer sa tête. Il le laissa alors pour le ciel, comme il l'avait auparavant laissé pour le Calvaire. Lorsqu'il naquit, la crèche de Bethléhem le reçut; maintenant, ressuscité d'entre les morts, le ciel l'a reçu. Né dans ce monde, il se proposa lui-même à la foi et à l'acceptation d'Israël, mais Israël ne voulut pas de lui. Ressuscité, il fut de nouveau présenté à Israël par les apôtres, mais Israël le refusa de nouveau — et Jésus est encore l'étranger ici-bas. Le temps actuel est encore celui où il est rejeté. Bien qu'il fût l'Homme ressuscité, il était solitaire sur la route de Jérusalem à Emmaüs, comme il l'avait été dans son chemin de Bethléhem au Calvaire. Mais, bien-aimés, est-ce dans ce caractère que vous et moi, nous nous sommes joints à lui dans ce chemin?

Plus d'une pensée serait trop grande et trop élevée pour nous, si nous n'étions pas formés pour la recevoir selon la méthode de la sagesse divine: «J'ai encore beaucoup de choses à vous dire; mais vous ne pouvez les supporter maintenant», dit notre divin Maître, et c'est ainsi que sa «débonnairété» nous «agrandit» (2 Sam. 22:36). Nous sommes préparés pour recevoir de lui de plus grandes communications. Jésus peut annuler les distances, de même qu'il peut mettre un frein aux oppositions. Sur le lac de Galilée, il marchait sur les eaux agitées; puis, dès qu'il entre dans la nacelle, elle prend terre au lieu où ils allaient (Jean 6:18-21).

Lorsque les rayons de cette gloire cachée viennent à percer la nue et entrent dans l'âme, comme ils sont les bienvenus! Et qu'avons-nous à faire, sinon à ouvrir toutes les avenues de notre âme pour laisser entrer Jésus? La foi écoute. Le Seigneur voulait que la pauvre Samaritaine au puits de Sichar l'écoutât simplement, du commencement à la fin. Elle peut parler et elle parle, en effet, mais ce qu'elle dit ne fait que rendre témoignage de ce fait que l'intelligence, la conscience et le coeur, étaient ouverts aux paroles du Seigneur. Et lorsque le vase tout entier fut ouvert, Jésus le remplit de lui-même.

C'est cette attitude recueillie de la foi, que nous désirons garder plus simplement, et surtout en nous occupant de ces sujets si saints et si profonds.

Nous avons brièvement retracé, d'après les évangiles, les liens qui unissent les diverses parties de ce grand mystère, les moments de transition dans le chemin suivi par notre Seigneur Jésus Christ, le Fils de Dieu. En d'autres termes, nous avons été avec les anges et avec les disciples à Bethléhem, au jardin du sépulcre et au mont des Oliviers.

En entrant immédiatement après dans le livre des Actes, on est frappé de voir que ce qui remplit la pensée des apôtres et forme le grand thème de toutes leurs prédications, c'est que Jésus, Jésus de Nazareth, l'homme rejeté et crucifié ici-bas, est maintenant dans le ciel. Pierre rattache d'abord et constamment toute la grâce et la puissance qui (aux jours de son témoignage) se déployaient du ciel au milieu du peuple juif, au fait de l'ascension de Jésus de Nazareth.

Après la descente du Saint Esprit, le jour de la Pentecôte, la prophétie de Joël devient proprement et naturellement, je dirai même nécessairement, le texte des discours de Pierre. Mais en le développant, il y trouve et y montre Jésus de Nazareth, le crucifié. Il annonce que l'Homme qui récemment avait été approuvé de Dieu au milieu d'eux par des miracles et des signes était maintenant dans le ciel, et que, comme étant le Dieu dont il est parlé dans cette prophétie, il avait répandu le Saint Esprit promis. De plus, l'apôtre déclare que ce même Jésus était le Seigneur que la prophétie mentionne, Celui dont le nom était maintenant pour le salut, mais dont le jour serait bientôt pour le jugement. Tel est le discours et l'exhortation de Pierre sur le texte de Joël. C'est l'Homme qui maintenant est dans le ciel, qu'il trouve et annonce dans toutes les parties de ce magnifique oracle.

Si Jean voit Jésus sur la terre dans la plénitude de sa gloire sans tache, Pierre voit dans le ciel, dans le lieu de toute grâce, du salut et de la puissance, le Fils de l'homme, le Nazaréen, autrefois méprisé et rejeté ici-bas.

Dans le chapitre suivant, c'est Jésus de Nazareth — le nom couvert de mépris et d'opprobre parmi les hommes — c'est Jésus, maintenant glorifié en haut, dont Pierre parle et par lequel il agit. Le mendiant boiteux à la «belle porte» du temple est guéri par la foi en ce nom, et ensuite l'apôtre annonce que le ciel a reçu et gardera ce même Jésus jusqu'au temps où sa présence, quand il reviendra, apportera avec elle le rafraîchissement et le rétablissement de toutes choses. Sommé par les gouverneurs du peuple, dans le chapitre suivant, de dire par quelle puissance ils avaient opéré ce miracle, Pierre proclame ce même Jésus de Nazareth, le méprisé, comme étant la pierre rejetée ici-bas par ceux qui bâtissaient, mais devenue, dans le ciel, la maîtresse pierre du coin.

C'est là le nom et le témoignage — soit que nous voyions les apôtres en face de la puissance du monde, ou au milieu des douleurs des enfants des hommes, c'est leur unique pensée — en cela consiste tout leur art, leur vertu et leur force. Et aussitôt après leur déclaration devant le sanhédrin, c'est ce même nom de Jésus qui est le fondement de leur confiance en la présence de Dieu et par lequel ils se présentent devant lui. L'homme faible aux yeux du monde, le «saint serviteur Jésus», contre lequel se sont élevés Israël et les gentils, Hérode et Pilate, les rois de la terre et les gouverneurs, et qu'ils ont rejeté, est Celui en qui ils espèrent devant Dieu. Ils savent que Jésus est maintenant dans le sanctuaire. Ils le connaissent là, comme auparavant ils l'avaient connu devant les hommes. Et remarquez les manières variées dont ils emploient ce nom. Remarquez l'assurance avec laquelle ils le présentent à ceux qui sont dans le besoin, la hardiesse avec laquelle ils le défendent devant le monde, et la tendresse de coeur avec laquelle ils s'appuient sur ce nom devant Dieu. Le lieu où ils ont ainsi parlé à Dieu en ce nom est ébranlé, et ils sont tous remplis de l'Esprit Saint. Toute puissance est reconnue dans le ciel comme appartenant à ce nom. Comme auparavant toute puissance en avait découlé ici-bas. C'est par ce nom que le mendiant à la porte du temple avait été guéri, et le souffle puissant d'en haut vient ébranler le lieu où ce nom avait été invoqué. Il y a plus; le monde et l'enfer même, sont émus en l'entendant, car les principaux sacrificateurs et les sadducéens sont remplis d'indignation et font jeter dans la prison publique ceux qui rendent témoignage à ce nom. En même temps, Pierre établit pleinement la faiblesse et l'humiliation de Jésus qu'il avait ainsi, à diverses reprises, proclamé être élevé au plus haut des cieux. Cela

est un trait frappant de ces premières prédications. Jésus a été mis à mort, dit Pierre, couvert d'opprobre, livré, renié, saisi, crucifié, tué, pendu au bois. Il emploie sans restriction ces expressions, et semble se glorifier dans le nom méprisé de «Jésus de Nazareth». Il l'a constamment sur ses lèvres. Dans son style puissant et plein de vie, sous l'onction nouvelle de l'Esprit Saint, il rappelle et énumère toutes les formes de douleurs et d'ignominie que le «Prince de la vie, le Saint et le Juste», a endurées et portées dans son coeur, dans son corps, dans les circonstances où il se trouvait ici-bas au milieu des hommes. C'est là Celui en qui il se glorifie dans tous ces chapitres qui retracent son ministère des premiers jours auprès des Juifs (Actes 2-5). Et cependant, Celui dont il vient de parler ainsi, en termes qui décrivent son profond abaissement, il le proclame comme étant l'homme des desseins de Dieu: «Seigneur et Christ». Un homme dans le ciel qui était le Seigneur de David, la semence d'Abraham qui avait été suscitée pour bénir, le prophète promis, semblable à Moïse, qui était monté en haut, voilà la parole que Pierre prêchait avec hardiesse.

De même que cette onction de l'Esprit Saint conduit Pierre à rendre témoignage à l'Homme dans le ciel, à Jésus de Nazareth renié ici-bas, mais maintenant exalté en haut, ainsi peu de temps après, Étienne, rempli de l'Esprit Saint, rend le même témoignage (chap. 7). Pierre parle de Jésus dans le ciel; Étienne le voit là. L'apôtre le proclame sans crainte, le martyr le voit sans un nuage: «Mais lui, plein de l'Esprit Saint, et ayant les yeux arrêtés sur le ciel, vit la gloire de Dieu, et Jésus debout à la droite de Dieu; et il dit: Voici, je vois les cieux ouverts, et le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu».

C'est ainsi que l'Esprit Saint place Jésus, élevé dans le ciel, sur les lèvres et le présente aux yeux de ses différents témoins. Mais il est précieux d'ajouter que Jésus dans le ciel était une aussi grande réalité pour Pierre que pour Étienne, bien que Pierre ne connût le mystère que sous l'onction seulement, tandis qu'Étienne le connaissait étant ravi par l'Esprit. Puissent nos âmes, bien-aimés, le connaître davantage dans la même puissance! Puissions-nous en jouir dans la lumière de l'Esprit Saint maintenant, comme nous en jouirons dans une vision plus claire durant l'éternité!

Telle est la première prédication dans les Actes, après que le grand lien a été formé entre «Dieu» et la «chair» (*), et entre «Dieu manifesté en chair», et le «ciel». Mais quelle vaste et merveilleuse scène est ainsi placée devant les yeux de la foi pour notre bénédiction, notre lumière et notre joie. Nous voyons les liens entre le ciel et la terre, entre Dieu et les pécheurs, entre le Père et la crèche de Bethléhem, entre la croix du Calvaire et le trône de la Majesté dans les lieux très hauts. La pensée de l'homme aurait-elle jamais pu former une semblable scène; aurait-elle pu jamais y atteindre? Mais elle est là devant nous, une grande réalité actuellement et pour l'éternité. «Or, qu'il soit monté, qu'est-ce, sinon qu'il est aussi descendu dans les parties inférieures de la terre? Celui qui est descendu est aussi le même qui est aussi monté au-dessus de tous les cieux, afin qu'il remplit toutes choses». L'Esprit avait révélé le Dieu de gloire dans le petit enfant de Bethléhem, et maintenant, quand toute puissance et toute grâce sont manifestées du ciel par l'effusion de l'Esprit Saint, la guérison des souffrances des hommes, le salut des pécheurs, la promesse des jours de rafraîchissement et de rétablissement, tout se trouve et est proclamé être dans et par l'Homme glorifié dans le ciel. Quels divins mystères! Combien ils surpassent toutes les conceptions du coeur! «Qui disent les hommes que je suis, moi, le Fils de l'homme?» demandait le Seigneur dans les jours de son humiliation; et la seule vraie réponse était: «Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant». Et lorsqu'au temps où les apôtres prêchaient, on leur demande: «Par quelle puissance, ou par quel nom avez-vous fait ceci?» la réponse divine est: «C'est par le nom de Jésus de Nazareth, que vous, vous avez crucifié, et que Dieu a ressuscité d'entre les morts: c'est par ce nom que cet homme est ici devant vous, plein de santé».

(*) Ici, comme en d'autres endroits où il parle de Christ devenu homme, l'auteur entend par la «chair», l'humanité (Note du trad).

C'est Jésus, toujours le même, l'Unique. Il a laissé son mémorial dans «les parties les plus basses de la terre», et l'a porté avec lui en haut, «au-dessus de tous les cieux». Il remplit toutes choses. Dieu a été ici-bas, l'Homme est là-haut. La foi avait saisi autrefois que Dieu était sur la terre dans sa pleine gloire, le Fils unique parmi les enfants des hommes, et de même la foi saisit maintenant que l'Homme est dans le ciel, ayant passé là de la scène d'ici-bas où il fut dans le mépris, l'opprobre, la faiblesse et l'humiliation. Oui, la foi s'empare de ce mystère que c'est lui, le même, l'unique — que Celui qui est monté est Celui qui est descendu, que Celui qui est descendu est aussi le même qui est monté.

Quelqu'un a dit: S'il était glorieusement propre à accomplir tous les actes et les devoirs de son office de Médiateur, c'est à cause de l'union de ses deux natures dans la même Personne. Celui qui fut conçu et qui naquit de la vierge était Emmanuel, Dieu manifesté en chair: «Un enfant nous est né; un Fils nous a été donné,... et on appellera son nom: Merveilleux, Conseiller, Dieu Fort, Père du siècle, Prince de paix». Celui qui parlait aux Juifs, comme un homme n'ayant pas encore trente ans, était «avant qu'Abraham fût» (Jean 8). L'oeuvre parfaite et complète dans chaque acte de sa charge de Médiateur, en tout ce qu'il fit, en tout ce qu'il souffrit, en tout ce qu'il continue à accomplir, est l'acte et l'oeuvre de sa Personne tout entière.

Tel est le mystère. La foi le saisit avec une pleine assurance et écoute avec intelligence et joie cette parole: «Justifié en Esprit, prêché parmi les nations, cru au monde». Dieu, bien que manifesté en chair, fut justifié en Esprit. Tout en lui était gloire morale parfaite; tout, pour la pensée et l'acceptation divines, était infiniment et ineffablement juste. Nous, nous avons besoin d'une justification en dehors de nous, accomplie par un autre. Rien en nous ne peut se justifier par soi-même; en lui, tout le pouvait. Pas un mot, pas un soupir, pas un mouvement qui ne fût une offrande agréable, un parfum de bonne odeur: «Il était sans tache aussi bien comme homme, qu'il l'était comme Dieu; aussi pur au milieu des souillures du monde, que lorsqu'il faisait chaque jour les délices du Père avant que le monde fût». La foi reconnaît cela, sans qu'un nuage vienne l'obscurcir. Elle sait aussi que les travaux et les douleurs, la mort et la résurrection de cet Être béni, «Dieu manifesté en chair, justifié en Esprit», n'étaient pas pour lui-même, comme s'il en eût besoin, mais pour les pécheurs, afin que sa précieuse histoire pût être «prêchée parmi les nations», et «cru au monde». Dans le sacrifice qu'il a accompli, dans la justice qu'il a opérée et introduite, il est présenté aux pécheurs, même les plus éloignés, quels qu'ils soient, près ou loin, Juifs ou gentils, afin qu'ils se confient en lui, et soient assurés par lui de leur justification.

Le temps manquerait pour suivre et contempler dans la parole de Dieu, tout ce qui se rapporte à ce mystère; je voudrais seulement ajouter que, parmi toutes les épîtres, qui viennent après le livre des Actes, celle aux Hébreux le présente à nos âmes d'une manière prééminente. «Reçu dans la gloire», est la voix qui se fait entendre d'un bout à l'autre de ce divin oracle. Oh! que notre âme eût en puissance ce dont notre esprit jouit en écoutant cette voix! Je ne puis écrire sinon avec ce sentiment, et ne voudrais pas écrire sans le confesser.

Chaque chapitre de cette merveilleuse épître, chaque phrase de l'argumentation de l'apôtre, présente à nos regards Jésus monté au ciel. Elle s'ouvre par cela tout à coup et directement. Elle semble nous imposer ce sujet d'une manière pour ainsi dire abrupte. Et cela certes est bienvenu à l'âme. Le Fils, le resplendissement de la gloire de Dieu, l'empreinte de sa substance, est contemplé, après avoir fait la purification des péchés, assis à la droite de la Majesté dans les hauts lieux, héritier là d'un nom plus excellent que les anges, possédant un titre au trône qui demeure aux siècles des siècles, et occupant en haut la place de la dignité et de la puissance, jusqu'à ce que ses ennemis soient mis pour marchepied de ses pieds.

Le second chapitre nous présente le même objet sous un autre aspect. Celui qui sanctifie ayant condescendu à participer à la chair et au sang, à n'avoir pas honte d'appeler frères ceux qui sont sanctifiés, à prendre en main leur cause, est ensuite, dans l'humanité qu'il a prise, considéré comme remonté dans le ciel pour y accomplir pour nous tous les services d'un miséricordieux et fidèle souverain

sacrificateur. Et l'épître est tellement remplie de cette pensée, que le même chapitre nous la présente une seconde fois, en nous montrant, dans le Ps. 8, cet «homme, fait un peu moindre que les anges», mais maintenant «couronné de gloire et d'honneur».

Les chapitres qui suivent (3 et 4), forment comme une parenthèse se rapportant aux enseignements précédents; mais cependant Christ y demeure toujours placé de la même manière devant nos yeux. Nous le voyons ici sur la terre, tenté comme nous en toutes choses, à part le péché; mais ayant traversé les cieus, il est là, dans le sanctuaire, Jésus, le Fils de Dieu, afin que nous trouvions grâce et que nous soyons aidés au moment opportun.

Dans le sujet de la sacrificature, traité dans les chap. 5, 6 et 7, nous avons encore devant nous le Seigneur monté en haut. Le Fils est déclaré être sacrificateur «élevé plus haut que les cieus». Il était descendu du ciel afin de naître de la tribu de Juda, et afin d'être consommé (*) dans les jours de sa chair ici-bas, mais étant remonté en haut, il est devenu l'auteur du salut éternel pour tous ceux qui lui obéissent.

(*) «Consommer», ou «rendre parfait», c'est, dans l'épître aux Hébreux, faire tout ce qui est nécessaire pour initier à un office (Note du trad).

Il en est de même dans le grand sujet traité ensuite — celui des alliances (chap. 8 et 9). Dès le début, nous voyons Jésus «assis à la droite du trône de la Majesté dans les cieus, ministre des lieux saints et du vrai tabernacle que le Seigneur a dressé, non pas l'homme», ministre et médiateur d'une meilleure alliance.

Et dans le chapitre suivant, où la victime est la pensée dominante, comme l'avaient été la sacrificature et les alliances dans les chapitres précédents, c'est encore le même Jésus monté au ciel que nous avons sous les yeux (Chap. 10). C'est Celui qui pouvait dire: «Voici, je viens!» qui, révélé comme ayant sanctifié les pécheurs dans le corps qui lui avait été préparé sur la terre, est ensuite monté aux cieus, nous ouvrant le chemin pour entrer en pleine liberté dans les parvis des plus hauts lieux, dans la sainte et ravissante présence de Dieu.

C'est ici que se termine la partie doctrinale de l'épître, nous montrant sous ses caractères différents et sous des aspects divers, la même admirable et glorieuse Personne, le Fils de Dieu monté au ciel.

Mais si riche et abondante est cette épître en traitant ce sujet, si fidèle est-elle à retenir la même pensée, que la doctrine ayant été exposée, nous retrouvons dans les exhortations pratiques le même grand mystère — Christ dans les cieus. Jésus, «le Chef et le Consommateur de la foi», à la fin de sa vie de foi ici-bas, est vu dans le ciel: «Fixant les yeux sur Jésus, le chef et le consommateur de la foi, lequel, à cause de la joie qui était devant lui, a enduré la croix, ayant méprisé la honte, et est assis à la droite du trône de Dieu». Ainsi, nous le voyons dans le ciel sous ce nouveau caractère — la vie de foi l'y a conduit, ainsi que tout ce qu'il a fait et souffert pour nous en grâce divine. Et c'est là qu'il brille aux yeux de la foi; et eussions-nous de l'intelligence pour le discerner et un coeur pour en jouir, nous saurions que le ciel lui-même resplendit d'une beauté et d'une gloire qui lui étaient inconnues avant que Jésus y fût entré, revêtu de tous ses caractères conquis et acquis sur la terre pour nous pécheurs.

Et voici le mystère: le Fils a participé à la chair et au sang; il a ainsi pris en main la cause de la semence d'Abraham, et ensuite cette Personne adorable a été reçue dans le ciel. «Dieu a été manifesté en chair — a été élevé dans la gloire». Heureuse et bénie est cette occupation de l'âme qui cherche, comme nous l'avons fait, à découvrir les liens mystérieux qui unissent ces deux points extrêmes; liens formés pour ne pouvoir jamais être brisés, bien que reliant ensemble des choses séparées par des distances que nulle pensée d'une créature ne saurait mesurer. L'Esprit Saint les place devant nous, tels qu'il les a formés pour la gloire et les délices divines, selon les conseils éternels de Dieu. «La Parole devenue chair» de Jean, est ce «quelque chose de bon» venu de Nazareth (Jean 1). L'Emmanuel de Matthieu était le petit enfant couché dans la crèche et adoré à Bethléhem (Matt. 1; Luc 2). Au milieu du trône se voit un Agneau comme immolé (Apoc. 5). Dans la Personne de Celui dont les lèvres parlaient avec une sagesse qui s'adaptait aux choses journalières de la vie humaine, nous trouvons Celui qui, dans le secret de la Dité en trois Personnes, avait été établi comme le fondement de toute voie divine (Prov. 8). Dans le buisson d'Horeb, se trouvait le Dieu d'Abraham; dans la nuée au désert, c'était la gloire; l'homme ayant une épée nue en sa main près de Jéricho, était le Chef de l'armée de l'Éternel; l'étranger qui visitait Gédéon dans son aire et Manoah dans son champ, était le Dieu à qui seul est dû l'hommage de toute la création. Ce sont là quelques-uns des témoins qui montrent comment, en grâce infinie et pour le bon plaisir et la gloire de Dieu, les choses les plus basses et les plus élevées sont unies ensemble: «Personne n'est monté au ciel, si ce n'est celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme qui est dans le ciel».

Avec quelle beauté exquise cette pensée de l'apôtre écrivant aux Éphésiens, surgit devant le coeur renouvelé: «Or, qu'il soit monté, qu'est-ce, sinon qu'il est aussi descendu dans les parties inférieures de la terre?» Les dignités et les offices dont il est revêtu, les services qu'accomplit et rend Celui qui est monté au ciel, sont d'un caractère si éminent, qu'ils nous disent que Celui qui était descendu avait déjà été dans le ciel au-dessus de toutes choses, ainsi qu'il est écrit: «Celui qui vient du ciel est au-dessus de tout». La dignité et la grandeur de sa Personne sont renfermées dans ce mystère: Il est monté et il est descendu. Le passage d'Éph. 4:8-9 semble l'indiquer, et l'épître aux Hébreux en développe pleinement les raisons. En effet, elle nous dit qu'avant de monter au ciel, il avait accompli l'oeuvre de la purification des péchés, qu'il avait détruit celui qui avait le pouvoir de la mort et délivré ses captifs; qu'il avait été consommé comme auteur du salut éternel pour ceux qui lui obéissent (Chap. 1, 2, 5). C'est dans ces caractères qu'il est monté en haut, et maintenant qu'il s'y trouve, il remplit le vrai sanctuaire dans les cieus, le tabernacle que Dieu a dressé et non point l'homme, et il est là pour nous assurer un héritage éternel (Chap. 8, 9).

Qui aurait pu s'élever dans une telle gloire et une telle puissance, sinon Celui qui avait déjà été dans le ciel, «au-dessus de tout»? «Or, qu'il soit monté, qu'est-ce, sinon qu'il est aussi descendu?» Les offices qu'il remplit nous disent qu'il est. Ses souffrances, sa faiblesse et son humiliation même, nous disent la gloire divine de sa Personne.

Mais il est dit aussi: «Celui qui est descendu est le même que celui qui est aussi monté au-dessus de tous les cieus, afin qu'il remplît toutes choses». Cela nous dit l'étendue sans bornes de sa souveraineté, de même que ce qui est mentionné auparavant nous avait révélé la dignité de sa Personne. Dans ses oeuvres, dans ses allées et ses venues, dans ses triomphes, il a visité et parcouru les régions les plus élevées et les plus basses. Il a été sur la terre, dans les parties inférieures de la terre. Il a été dans le sépulcre, le domaine du pouvoir de la mort. Il est maintenant dans les plus hauts cieus, au-dessus des principautés et des puissances. Ses royaumes et l'étendue de sa domination sont ainsi placés devant les yeux de notre foi. Ni le faite du temple, ni le sommet le plus élevé de la plus haute montagne, n'auraient pu offrir une telle vue. Mais la foi la contemple. «Celui qui est descendu est le même que celui qui est aussi monté au-dessus de tous les cieus, afin qu'il remplît toutes choses».

Tel est le mystère. C'est le même Jésus, Emmanuel, le Fils unique, et cependant Celui qui a participé à la chair et au sang, qui a pris la postérité d'Abraham. Mais ici, je me sens appelé à le dire: nous ne devons pas confondre les deux natures dans cette Personne glorieuse et bénie. Je m'incline avec foi devant cette vérité que Celui qui sanctifie a participé à la chair et au sang. Je reconnais de toute mon âme la vraie humanité de sa Personne; mais ce n'était pas une humanité imparfaite; elle n'était en aucune manière dans la condition ou sous les résultats du péché. Mais je demande en même temps: N'y aurait-il pas dans l'esprit de plusieurs, à l'égard du

mystère de la Personne de Christ, quelque incrédulité inconsciente et cependant réelle? L'indivisibilité de sa Personne dans toutes les périodes et les transitions de sa glorieuse et mystérieuse histoire, est-elle bien gardée devant les yeux de l'âme?

Combien je désirerais la grâce de pouvoir me réjouir des termes dans lesquels l'Esprit Saint parle, et proclamer «l'Homme Christ Jésus!» L'homme qui est ressuscité est le gage de notre résurrection (1 Cor. 15:20). L'homme monté au ciel, nous donne la pleine assurance que nos intérêts sont à chaque instant sauvegardés devant Dieu dans le ciel (1 Tim. 2:5). L'homme qui doit revenir bientôt du ciel, sera la joie et la sécurité du royaume à venir (Ps. 8) Le mystère de l'homme obéissant, mort, ressuscité, monté au ciel et en revenant, supporte peut-on dire, tout le conseil de Dieu. Mais, je le répète, l'âme doit garder avec soin l'unité de sa Personne. L'oeuvre parfaite et complète de Christ dans chaque acte de son ministère, dans tout ce qu'il a fait, dans tout ce qu'il a souffert, dans tout ce qu'il continue à accomplir, est l'oeuvre de sa Personne tout entière. Oui, certes, et toute sa Personne était sur la croix, comme partout ailleurs. La Personne était la victime et dans cette Personne était le Fils, «sur toutes choses Dieu béni éternellement». Il remit son esprit, bien que mourant sous le jugement de Dieu contre le péché, et bien que crucifié, mis à mort par les mains d'hommes iniques. Et cela est une grâce infinie.

C'était Lui, bien-aimés, Lui-même, du commencement à la fin. Il traça lui-même son mystérieux sentier, mais il le traça seul, sans être aidé par personne. Nul autre que lui, «Dieu manifesté en chair», n'eût pu le faire. Le Fils devint l'Agneau pour être immolé sur l'autel ici-bas, et ensuite l'Agneau qui avait été immolé a atteint la place de gloire au-dessus de tous les cieus. C'est la gloire de cette Personne qui donne son efficacité à toute son oeuvre. Les services et les douleurs ne seraient rien, la mort, la résurrection et l'ascension ne seraient rien, si Jésus n'était pas Celui qu'il est. Sa Personne est le Rocher, et c'est pourquoi son oeuvre est parfaite. Là est le mystère des mystères. Mais il ne nous est pas présenté pour que nous le discutons, il est placé devant nous comme l'objet de notre foi, de notre confiance, de notre amour et de notre adoration.

Dieu et l'homme, le ciel et la terre, sont ensemble devant les pensées de la foi dans ce grand mystère. Dieu a été ici-bas, sur la terre, et il y a été en chair; et l'Homme glorifié est en haut dans le ciel. Ce sont les liens entre ces grands objets que j'ai cherché à considérer en détail; et cet exercice de l'âme est bien propre à rendre réels et à rapprocher de nos coeurs le ciel et l'éternité. Les distances morales sont infinies, mais les distances elles-mêmes ont disparu maintenant. La nature humaine, envahie par les convoitises et la mondanité, rend difficile à l'âme d'entrer dans ces choses, mais la distance en elle-même n'est rien. Jésus, après être monté dans le ciel, se montra «en un moment, en un clin d'oeil» à Étienne, hors de la cité des Juifs; et dans un intervalle de temps tout aussi rapide, il resplendit sur le chemin de Saul de Tarse, alors que celui-ci se rendait de Jérusalem à Damas. Nous n'avons pas aujourd'hui de telles manifestations de la gloire, mais sa proximité et sa réalité sont garanties et confirmées à nos âmes, par la vue de ces grands mystères. Le royaume à venir ne sera-t-il pas la manifestation des résultats de ces liens mystérieux qui unissent le ciel et la terre? Tous deux, de différentes manières, en seront les témoins et les célébreront. «Que les cieus se réjouissent et que la terre s'égaye». L'Église, une avec l'Homme exalté et glorifié, sera en haut, au-dessus des principautés et des puissances. L'échelle que vit Jacob, sera établie, le Fils de l'homme sera le centre aussi bien que le soutien de tout ce système à venir de gloire et de gouvernement. Les nations n'apprendront plus la guerre. Le bois de Juda et celui d'Éphraïm seront un, et un seul roi sera leur roi à tous deux. «Et il arrivera, en ce jour-là, que j'exaucerai, dit l'Éternel, j'exaucerai les cieus, et eux exauceront la terre, et la terre exaucera le froment et le moût et l'huile, et eux exauceront Jizreël». Qu'est-ce que tout cela, sinon un fruit béni que l'on recueillera dans les jours du royaume à venir, fruit de ces liens qui ont déjà été formés, comme nous l'avons vu? Les germes et les principes de toutes ces manifestations dans les cieus et sur la terre, parmi les anges, les hommes, toutes les créatures, et la création elle-même, se trouvent à Bethléhem, au jardin du sépulcre et au mont des Oliviers.

Puissent nos consciences et nos coeurs apprendre cette leçon! Puissions-nous, associés plus intimement aux anges dans les champs de Bethléhem et au sépulcre de Jésus, contempler ces liens mystérieux dont nous avons parlé! Ou encore, avec le même coeur que les disciples sur la montagne des Oliviers, arrêter nos regards sur ce glorieux lien qui se formait entre Jésus et les cieus (Voyez Luc 24:44-52). Semblables à Israël, ils célébraient alors la fête des prémices (Lév. 23:9-14). Jésus, les vraies prémices, venait d'être recueilli, et lui, leur divin Maître, leur avait expliqué le mystère de cette première gerbe cueillie, c'est-à-dire la signification de sa résurrection. Ils contemplaient alors ce glorieux moment. Ils fixaient leurs regards sur leur Seigneur ressuscité qui montait au ciel, et ils célébraient la fête comme avec un sacrifice d'holocauste: «Eux, lui ayant rendu hommage, s'en retournèrent à Jérusalem avec une grande joie».

Assurément, nous pouvons dire: «Le mystère de la piété est grand: Dieu a été manifesté en chair, a été justifié en Esprit, a été vu des anges, a été prêché parmi les nations, a été cru au monde, a été élevé dans la gloire».

Il a été reçu glorieusement ou en gloire, aussi bien que dans la gloire. Il est entré dans la lumière des plus hauts cieus, mais il y est entré glorieux lui-même; et il est là, dans le corps de sa gloire, modèle de ce que seront les nôtres. L'humanité réelle est là, dans les plus hauts cieus, mais elle y est glorifiée. Et, bien que glorifiée, c'est cependant la vraie nature humaine. Jésus est au ciel, revêtu du même corps que celui qu'il avait ici sur la terre, quand il marchait au milieu des hommes. C'est cette «sainte chose», formée directement par le Saint Esprit dans le sein de la vierge. C'est là le «Saint» qui, bien que couché dans le tombeau, n'a point senti la corruption. C'est là ce corps qui fut offert pour nous, et dans lequel il porta nos péchés sur le bois. Cette nature humaine dans laquelle il souffrit toutes sortes d'insultes, d'ignominies, de mépris et de misères, est maintenant assise pour toujours dans une gloire ineffable. Le corps qui autrefois fut percé, et nul autre, est celui que tout oeil verra. Ce tabernacle ne sera jamais abattu. La Personne de Christ qui comprend sa nature humaine sera l'objet éternel et divin de la gloire, de la louange et de l'adoration. Sa position actuelle est celle de la gloire la plus élevée, de l'exaltation au-dessus de toute la création de Dieu, et au-dessus de tout nom qui se nomme ou qui peut être nommé.

Il a été «élevé dans la gloire», avec l'amour ineffable et l'acceptation sans limites et sans réserve de Dieu le Père, après avoir opéré et accompli le dessein de sa grâce dans la rédemption des pécheurs.

Il a été reçu en triomphe ayant emmené captive la captivité et dépouillé les principautés et les puissances, et il s'est assis à la droite de la Majesté dans les lieux très hauts, toute autorité lui étant donnée dans le ciel et sur la terre.

Il a été reçu en haut comme le Chef de son corps, l'Église, de sorte que de la plénitude de la Dité, qui habite en lui corporellement, elle «croisse de l'accroissement de Dieu», par le Saint Esprit qui nous a été donné.

Il a été reçu en haut comme dans un temple, où il paraît pour nous en la présence de Dieu, assis là comme ministre du vrai tabernacle, faisant continuellement intercession pour nous, et en cela, comme en d'autres voies de grâce, servant dans son corps devant le trône.

Il a été élevé et est entré comme notre précurseur dans la maison du Père, pour y préparer une place pour les enfants, afin que là où il est, lui, nous, nous y soyons aussi.

Et de plus, s'il s'est assis dans le ciel, c'est comme quelqu'un qui attend. Il attend, en effet, le moment où il viendra à la rencontre de ses saints dans les airs, afin qu'ils soient avec lui pour toujours. Il attend jusqu'à ce qu'il vienne apporter à la terre des temps de rafraîchissement par sa présence. Il attend jusqu'à ce que ses ennemis soient mis pour marchepied de ses pieds.

Notre affection est bien froide et notre énergie bien petite, mais en principe je ne sache rien qui soit digne de ces visions de la foi, si ce n'est cet esprit de dévouement qui peut dire avec Paul: «Je sais être abaissé, je sais aussi être dans l'abondance», et cet esprit de désir qui s'élançait vers lui et dit: «Viens, Seigneur Jésus», viens promptement.

Bien-aimés, notre Dieu a ainsi lui-même uni sa divinité à l'humanité qu'il a prise, par des liens qui ne peuvent jamais être rompus, et que le délice et la gloire qu'il y trouve, aussi bien que son conseil et sa force, rendent sûrs et stables pour toujours. Nous les avons contemplés, ces liens, mystérieux et précieux à la fois. Lui-même les a formés, lui-même les constitue, la foi les saisit, et, établi sur le Rocher des siècles, le pêcheur croyant se repose en paix et en sécurité.

De toute mon âme, je dis: Puissent ces méditations aider à rendre plus réels et plus rapprochés de nous ces objets de la foi! Elles seront sans valeur, si elles ne tendent pas à le glorifier dans nos pensées, à le donner, lui, avec une fraîcheur et une force nouvelles à nos cœurs.

Plus près de Toi, mon Dieu,
Toujours plus près de Toi.

Que ce soit le soupir de nos âmes jusqu'à ce que nous le voyions! Amen.

5 CHAPITRE 5 — Sa domination sur toutes choses

«Tu as assujéti toutes choses sous ses pieds» (Hébreux 2:8).

En lisant le commencement de l'évangile de Luc, on est frappé d'y trouver et d'y sentir la profonde et vive expression de l'intimité qui existe entre le ciel et la terre. Ce sont les besoins et la faiblesse de l'homme qui ouvrent les portes du ciel; mais une fois ouvertes, elles le sont largement.

Zacharie et Élisabeth «étaient tous deux justes devant Dieu, marchant dans tous les commandements et dans toutes les ordonnances du Seigneur, sans reproche». Ils étaient de la famille sacerdotale, de la postérité d'Aaron. Mais ce ne fut pas leur justice qui ouvrit pour eux le ciel; ce furent leurs besoins et leurs infirmités. Élisabeth était stérile, et tous deux étaient fort avancés en âge; et la raison de leur réelle bénédiction était là, dans leur douleur et leur faiblesse. Pour la femme stérile et le mari sans enfants, Gabriel vient avec une promesse du ciel. Mais ainsi que je l'ai dit, le ciel une fois ouvert, il l'est largement. Les anges sont tout activité et joie; peu importe que ce soit le temple dans la royale et sainte cité, ou un village reculé de la Galilée méprisée, Gabriel est prêt à se rendre dans l'un ou dans l'autre. La gloire de Dieu éclate dans les champs de Bethléhem, tout autant qu'au milieu des armées célestes. Le Saint Esprit rempli de sa divine lumière et de sa puissance les vaisseaux élus, et le Fils lui-même devient un homme. Le ciel et la terre sont très rapprochés l'un de l'autre. L'activité et la joie commencées en haut, sont ressenties et trouvent leur réponse sur la scène d'ici-bas. Les bergers, les femmes favorisées de Dieu, le vieux sacrificateur, et l'enfant dans le sein de sa mère, partagent le saint enthousiasme du moment, et les saints qui attendaient voient s'accomplir leurs désirs.

Je ne sache pas de passages des Écritures qui présentent ce caractère avec plus de beauté (Luc 1, 2). C'est comme en un moment, en un clin d'oeil, qu'une transition bénie s'accomplit:

«Le ciel descend pour saluer nos âmes».

La terre apprend de la bouche de ces merveilleux témoins qu'en vérité la porte des cieux lui était toute grande ouverte. L'intimité la plus profonde accompagnait les services de la grâce. L'ange appelle par leurs noms Zacharie et Marie, et en leur parlant nomme aussi Élisabeth. Le cœur comprend immédiatement ce langage.

Nous pouvons bénir le Seigneur qui nous fait connaître ces choses, et nous le bénirions, sans doute, si nous marchions avec plus de simplicité et de foi, dans le sentiment de la proximité et de la réalité du ciel.

Jacob et Étienne, chacun dans son jour, virent de la même manière le ciel s'ouvrir devant eux, et il leur fut donné de connaître l'intérêt personnel qu'ils y avaient. Jacob contemple une échelle dressée, dont le sommet pénètre dans les cieux tandis que le pied repose sur la terre, à l'endroit même où il était couché. C'était un lieu méprisable et déshonoré, témoin à la fois de son péché et de sa misère. Mais là se trouvait l'échelle, et la voix du Seigneur qui trônait dans sa gloire au-dessus de ce lieu, parle à Jacob de bénédiction, de sécurité, d'héritage, et lui promet de le conduire.

De même, Étienne voit aussi le ciel ouvert et en contemple la gloire; mais le Fils de l'homme est debout à la droite de Dieu. Le martyr apprenait ainsi, comme l'échelle l'avait dit au patriarche, que lui et les circonstances où il se trouvait en ce moment même, occupaient les pensées du ciel.

Il en était ainsi, selon les mêmes voies, dans ces jours éloignés où vivaient Jacob et Étienne éloignés l'un de l'autre comme ils le sont de nous. Mais l'intervalle des temps ne fait aucune différence. La foi voit les mêmes cieux ouverts maintenant et apprend comme les hommes d'autrefois, que ces cieux sont à nous. Elle apprend qu'il existe des liens entre eux et nous, dans les circonstances où nous sommes. L'oeil de la foi a une échelle devant lui, le ciel est ouvert, et il y contemple «l'Homme Christ Jésus», le Médiateur de la nouvelle alliance, le grand souverain Sacrificateur, l'Avocat auprès du Père, Celui qui sympathise et qui est aussi notre Précurseur dans ces régions de gloire.

Jésus est monté en haut, et la foi reconnaît que ce qu'il accomplit actuellement dans les cieux est entièrement «pour nous». Il se souvient là de nos besoins, aussi bien que de nos douleurs. Les souffrances de Jacob étaient celles d'un homme repentant, celles d'Étienne, d'un martyr, mais le ciel de Jacob était aussi celui d'Étienne.

Cela n'est pas tout. La foi connaît un autre mystère dans le ciel. Elle sait que, si le Seigneur a pris là sa place dans ces divers caractères de grâce envers nous, il l'occupe aussi comme Celui que l'homme a méprisé et que le monde a rejeté. C'est aussi ce que la foi saisit dans les cieux où le Seigneur Jésus, le Fils de Dieu, est maintenant assis.

Jésus mourut sous la main de Dieu. Son âme fut mise en oblation pour le péché. «Il plut à l'Éternel de le meurtrir», et il ressuscita comme Celui qui était mort de cette manière: sa résurrection rendant témoignage de l'acceptation de son sacrifice. Il monta ensuite au ciel dans le même caractère, afin d'y poursuivre le dessein de grâce que Dieu avait en vue dans cette mort et dans cette résurrection. Mais le Seigneur Jésus mourut aussi sous la main de l'homme, c'est-à-dire que la main méchante de l'homme eut sa part dans cette mort, tout autant que celle de la grâce infinie de Dieu. Il fut rejeté par «les cultivateurs», haï du monde, chassé, crucifié et tué. C'est là un autre caractère de sa mort. Et sa résurrection et son ascension sont selon ce caractère aussi des parties de l'histoire de Celui que le monde a rejeté. En effet, sa résurrection est le gage du jugement du monde (Actes 17: 31), et son ascension l'a placé dans l'attente du jour où ses ennemis seront mis comme marchepied de ses pieds (Héb. 10:13).

Ces distinctions nous font comprendre les différents aspects sous lesquels la foi, à la lumière de la Parole, considère Jésus monté en haut. Elle le voit là, dans la grâce de sa sacrificature, intercédant pour nous; et, en même temps, attendant le jugement de ses ennemis.

L'évangile proclame le premier de ces mystères, c'est-à-dire la mort du Seigneur Jésus sous la main de Dieu pour nous, et sa résurrection et son ascension, dans un caractère en harmonie avec cette mort. Et c'est dans cet évangile que nous pouvons à bon

droit nous glorifier comme étant celui de notre parfait salut (*). Mais en se glorifiant dans le premier de ces mystères, on pourrait oublier le second. Ce serait une sérieuse lacune dans l'âme d'un saint et dans le témoignage de l'Église. Car si ce grand fait, la mort du Seigneur sous la main de l'homme, est oublié sur la terre, il n'est sûrement pas oublié dans le ciel. Ce mystère n'est pas, il est vrai, le mobile de l'action qui se passe actuellement dans le ciel; ce qui l'est, c'est la mort de la Victime et les intercessions du sacrificateur en vertu de cette mort. Mais ce sera la mort du divin martyr, la mort du Fils de Dieu par la main de l'homme, qui caractérisera bientôt l'action qui aura lieu dans le ciel.

(*) Quand on pêche l'évangile, le péché que l'homme a commis en mettant à mort le Seigneur de gloire, doit certainement être toujours mis en évidence, mais c'est la mort du Seigneur comme Agneau de Dieu qui est le fondement de la grâce publiée par l'évangile. C'est ce que je veux dire ici.

Ces distinctions sont nettement et clairement tracées et maintenues dans l'Écriture. Le ciel, tel qu'il nous est ouvert dans l'Apocalypse, est un ciel tout autre que celui qui nous est présenté dans l'épître aux Hébreux. Les pensées, les actions, les occupations, diffèrent entièrement, tout autant que la mort du Seigneur Jésus considérée comme perpétrée par la main de l'homme, c'est-à-dire par nous, diffère de cette mort venant de la main de Dieu, c'est-à-dire accomplie pour nous. Les mêmes objets s'y trouvent, mais dans des relations différentes.

Par exemple, nous voyons dans le ciel de l'épître aux Hébreux et dans le ciel de l'Apocalypse, un trône et un temple, mais le contraste entre eux est très soigneusement maintenu. Dans l'épître aux Hébreux, le trône est un trône de grâce, et nous y trouvons et obtenons tout ce que requièrent nos peines et nos besoins du temps présent. Dans l'Apocalypse, c'est un trône de jugement devant lequel et autour duquel sont les agents et les instruments de la colère et de la vengeance. Dans les Hébreux, le sanctuaire ou le temple est occupé par le Souverain Sacrificateur de notre profession, le Médiateur d'une meilleure alliance, servant là en vertu de son propre et très précieux sang. Dans l'Apocalypse, le temple retentit des sons et resplendit des lumières qui annoncent le jugement. Des éclairs, des voix et des tonnerres, en accompagnent l'ouverture. C'est le temple vu par le prophète, rempli de fumée, et dont les fondements des seuils sont ébranlés, en signe que le Dieu auquel appartient la vengeance était là dans sa gloire (Ésa. 6).

La vue que nous avons du ciel dans l'Apocalypse est donc très solennelle. C'est le lieu où la puissance se prépare des instruments pour le jugement. Les sceaux sont ouverts, les trompettes retentissent, les coupes sont versées, mais c'est comme introduction à quelque terrible calamité sur la terre. L'autel qui est là n'est pas celui de l'épître aux Hébreux, celui où la sacrificature céleste mange du pain de vie, mais c'est l'autel qui fournit le feu du châtement pour la terre. Et là aussi, il y a guerre, et à la fin il s'ouvre ce ciel devant Celui dont le nom est «la Parole de Dieu», qui est vêtu d'un vêtement teint dans le sang, et de la bouche duquel sort une épée aiguë à deux tranchants, afin qu'il en frappe les nations.

Assurément, c'est là le ciel sous un nouveau caractère, et le contraste avec celui des Hébreux est très solennel. Ce n'est pas le ciel tel que la foi le saisit maintenant, un sanctuaire de paix rempli des provisions et des témoignages de la grâce, mais un ciel qui nous apprend que, bien que le jugement soit pour le Seigneur une oeuvre inaccoutumée, cependant c'est son oeuvre au temps convenable. Car le ciel, dans ses diverses phases, est le lieu du témoignage de la grâce, du jugement et de la gloire. C'est maintenant le ciel de la grâce; il deviendra le ciel du jugement au temps qui commence en Apocalypse 4, et se continue durant toute l'action du livre, jusqu'à ce qu'aux chap. 21 et 22, il devienne le ciel de la gloire.

L'âme doit s'accoutumer à cette sérieuse vérité, que le jugement précède la gloire; je parle ainsi par rapport à l'histoire de la terre ou du monde. Car pour ce qui est du croyant, il est passé de la mort à la vie; pour lui, il n'y a pas de condamnation; il ne ressuscite pas pour le jugement, mais pour la vie. Mais il doit savoir que, dans la suite de l'histoire divine de la terre ou du monde, le jugement précède la gloire. Le royaume sera vu dans l'épée ou «la verge de fer», avant d'être contemplé dans le sceptre. L'Ancien des jours est assis en vêtements blancs sur un trône de flammes de feu, avec les livres ouverts devant lui, avant que le Fils de l'homme vienne jusqu'à lui avec les nuées des cieux pour recevoir la domination (Ps. 2; Dan. 7).

Ces leçons sont très clairement enseignées et distinguées dans les Écritures. Dans la période qui s'ouvre en Apocalypse 4, c'est Christ rejeté par l'homme, et non pas Christ accepté de Dieu pour des pécheurs, qui est devenu l'objet et la pensée du ciel. Et en conséquence, des préparatifs sont faits pour venger sur le monde les torts qu'y a soufferts le Seigneur Jésus, et pour revendiquer ses droits sur la terre. En d'autres termes, c'est le ciel commençant cette série d'actes qui doit établir le Seigneur dans son royaume après le jugement de ses ennemis.

Mais tout ceci nous montre de nouveau, selon la pensée dominante de ces méditations sur «le Fils de Dieu», que c'est la même Personne qui est gardée devant nous, pour être connue de nous, dans toutes les phases ou périodes du même grand mystère. À quelque point que nous soyons arrivés, nous marchons toujours dans la compagnie du même Jésus. En effet, ces distinctions, que j'ai déjà fait remarquer, nous disent qu'il a été reçu dans le ciel, et qu'il y est maintenant assis dans les caractères mêmes sous lesquels il avait été auparavant connu et manifesté sur la terre. Car il a été ici-bas comme Celui qui accomplissait parfaitement la grâce de Dieu envers nous pécheurs, et comme Celui qui endura dans toute sa plénitude l'inimitié du monde. Or c'est sous ces deux caractères, comme nous l'avons vu, qu'il est assis dans le ciel.

Mais il ne se hâte point de revêtir ce second caractère, ou d'apparaître agissant dans le ciel comme Celui qui a été méprisé sur la terre. Il retarde, pour ainsi dire, le moment d'entrer dans le ciel de l'Apocalypse. Et dans ce trait de son caractère, en différant l'heure du jugement, en demeurant encore dans le lieu de la grâce, il dévoile à nos yeux une très douce expression du coeur que la foi nous a appris à connaître. C'est ainsi que, lorsqu'il était ici-bas, il approchait à pas lents de Jérusalem comme le Dieu de jugement. Il disait à la cité coupable: «Que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes», avant de prononcer ces paroles: «Voici, votre maison vous est laissée déserte». Il s'attardait dans les plaines, visitant chaque cité et chaque village du pays, dans son patient service de grâce avant de s'asseoir sur la montagne des Oliviers pour annoncer le jugement et la désolation de Sion (Matt. 24:1). Et maintenant, de Celui qui s'avançait ainsi lentement sur la route qui le conduisait au lieu d'où il prononçait le jugement, il est écrit: «Il est patient envers vous ne voulant pas qu'aucun périsse, mais que tous viennent à la repentance» (*) (2 Pierre 3).

(*) L'expression «Fils de l'homme» caractérise sa Personne, lorsqu'il est présenté dans sa gloire judiciaire comme aussi lorsqu'il s'agit de sa domination sur la terre (Voyez Ps. 8; Jean 5:27; Matt. 19:28).

Ainsi, nous avons devant nous la même Personne, avec le même caractère, soit que nous la considérions comme il était sur la terre, soit comme il est maintenant dans le ciel, une seule et même Personne, moralement la même, malgré les changements de scène et de condition. «La grâce qui était en Christ dans ce monde est la même qui est en lui maintenant dans le ciel». Paroles consolantes et propres à encourager! Comme nous devrions savoir réellement que nous parlons selon la vérité, quand nous disons: «Je le connais!» Nous l'avons contemplé dès le commencement. Nous l'avons vu descendant du ciel, prenant naissance dans le sein de la vierge, couché dans la crèche; il traversa ensuite la terre revêtu d'une gloire parfaite, complète, sans souillure, bien que voilée; il mourut et fut enseveli; il ressuscita et retourna au ciel, et comme nous l'avons déjà envisagé, la foi le voit là, Lui que la foi avait connu pour avoir

vécu ici-bas, lui-même, le ministre et le témoin de la grâce de Dieu envers l'homme, Celui qui a porté pleinement l'inimitié de l'homme contre Dieu, et qui cependant est le Dieu qui diffère le jugement.

Mais je dois faire remarquer quelque chose de plus, touchant le même Jésus, quelque chose qui est encore plus immédiatement en rapport avec le sujet de ma présente méditation.

Lorsque le Seigneur Jésus était ici-bas, il attendait son royaume. Il se présenta lui-même à la fille de Sion, comme étant son Roi, le Fils de David. En entrant dans la cité, «débonnaire et monté sur une ânesse», il se manifestait comme Celui que les prophètes avaient autrefois annoncé. Autrefois son étoile, l'étoile du royal enfant de Bethléhem, était apparue en Orient, appelant les gentils à venir au Fils de David, dans la ville de David. Mais il ne trouva point ce qu'il attendait alors: «Il vint chez les siens, et les siens ne l'ont pas reçu». Toutefois il emporta avec lui dans le ciel cette même pensée, ce même désir de son royaume: «Un homme noble s'en alla dans un pays éloigné, pour recevoir un royaume». Il pense à son royaume, maintenant qu'il est assis sur le trône du Père, comme il y pensait et l'attendait lorsqu'il était ici-bas. Et, je le répète ici, combien, sous ce beau caractère de roi, nous sommes gardés en communion avec le même Jésus. Il fut autrefois sur la terre, il est maintenant dans le ciel; mais, où que ce soit, nous le connaissons comme le même Seigneur, un dans sa Personne, un dans ses desseins et ses désirs, bien que les lieux et les conditions changent. Il était roi d'Israël ici-bas, et, avec désir, réclamait son royaume; mais ses concitoyens le lui ayant refusé, il l'a reçu dans le ciel. Au temps convenable, au jour de la joie de son cœur, il reviendra pour l'administrer ici-bas où d'abord il était venu le chercher. «Je voyais dans les visions de la nuit, et voici quelqu'un comme un Fils d'homme vint avec les nuées des cieux, et il avança jusqu'à l'Ancien des jours, et on le fit approcher de lui. Et on lui donna la domination, et l'honneur, et la royauté, pour que tous les peuples, les peuplades et les langues, le servissent. Sa domination est une domination éternelle, qui ne passera pas, et son royaume, un royaume qui ne sera pas détruit».

C'est là aussi l'hommage que nous rendons au même Jésus, et le cœur l'apprécie lorsque nous y pensons. Mais il y a un autre trait de cette identité qui surpasse de beaucoup tout ce que nous avons fait remarquer.

Lorsqu'il était ici-bas, il désirait être connu de ses disciples; il désirait que leurs regards, pauvres pécheurs qu'ils étaient, découvrirent quelques rayons de ses gloires cachées. Il se plaisait de même à communiquer à la foi les trésors de sa grâce. La foi qui comptait sur lui sans réserve, la foi qui en simplicité avait recours à lui en toute occasion, la foi qui subsistait, bien que repoussée ou traitée avec une apparente froideur, cette foi-là lui était précieuse. Le pécheur qui s'attachait à lui, malgré le mépris du monde, ou qui se confiait en lui sans être soutenu ou encouragé par d'autres, recevait de lui l'accueil le plus bienveillant. L'âme qui, en liberté, recherchait sa présence, qui désirait entrer en communion avec lui, assise à ses pieds ou penchée sur son sein, pouvait obtenir de lui ce qu'elle voulait, ou, comme Abraham lorsqu'il intercédait, pouvait demeurer avec lui aussi longtemps qu'il lui plaisait.

Il désirait l'union avec ses élus; une union complète, personnelle, et permanente, prêt comme il l'était à partager avec eux le nom que le Père lui avait donné, l'amour dans lequel il était auprès du Père, et la gloire dont il était héritier.

Il recherchait la sympathie; il soupirait après la communion, dans ses joies comme dans ses douleurs. Or nous ne saurions en aucune manière apprécier la souffrance de son cœur lorsqu'il ne la rencontrait pas. C'était pour lui un sentiment bien plus profond, nous pouvons le dire, que lorsque se présentant pour réclamer un royaume, il ne le recevait pas. Quelle douleur dans ces paroles: «Ainsi, vous n'avez pas pu veiller une heure avec moi!» N'y voyons-nous pas l'expression d'un cœur solitaire?

Il y a plus encore. Il se proposait, lorsqu'il était ici-bas, de partager son trône avec les siens. Il ne voulait pas être seul; il voulait faire part à ses élus des honneurs et de l'héritage qui lui appartenaient, de même qu'il aurait voulu qu'eux, en sympathie avec lui, comprissent et partageassent ses joies et ses douleurs.

Et maintenant — mystère excellent et merveilleux qui nous le fait entendre — tout cela est ou sera réalisé pour lui dans l'Église et par l'Église. L'Église est appelée à répondre aux désirs du Seigneur Jésus en toutes ces choses, à être pour lui tout ce que son cœur demandait, soit à présent par le Saint Esprit, soit bientôt dans le royaume. Elle est appelée à entrer maintenant, en esprit, dans ses pensées et dans ses affections, ses joies et ses douleurs, et ensuite à resplendir dans sa gloire et à s'asseoir sur son trône.

Quel mystère! L'Église à qui le Saint Esprit a été donné pour demeurer en elle, et qui est destinée à s'asseoir, glorieuse elle-même, dans l'héritage de la possession du Seigneur, l'Église est la réponse à ces désirs les plus profonds du cœur de Jésus, le Fils de Dieu, dans les jours de sa chair. Je le répète: Quel mystère! Nous pouvons bien admirer ces harmonies qui nous parlent du même Jésus, de sa Personne, toujours la même dans les différentes parties de ses voies merveilleuses. Lorsqu'il était ici-bas, il cherchait et réclamait un royaume, et désirait les sympathies de ses saints. Mais son peuple n'était pas préparé à reconnaître sa royauté, ses saints n'étaient pas capables d'entrer dans cette communion. Toutefois, il reçoit maintenant un royaume dans le ciel, et il reviendra l'administrer ici-bas. Il commence maintenant, par l'Esprit Saint qui demeure dans ses élus, à trouver cette communion qui sera pleinement réalisée pour lui au jour où ils auront atteint la perfection. Le royaume sera sa gloire et sa joie. Il est appelé «la joie du Seigneur», car il sera dit à ceux qui le partageront avec lui: «Entre dans la joie de ton Seigneur». Mais la communion dans laquelle l'Église sera avec lui, lui sera bien plus précieuse. C'était ici-bas son désir le plus intense; ce sera bientôt sa plus riche jouissance. Ève était pour Adam bien plus que la domination sur toutes choses.

Avons-nous, bien-aimés, assez de puissance dans nos âmes pour nous réjouir dans la pensée que le cœur du Seigneur Jésus sera ainsi satisfait? Nous pouvons découvrir et retracer les joies diverses qui l'attendent au jour de ses épousailles, au jour des délices de son cœur; mais avons-nous la capacité, en esprit, de faire davantage? Il est humiliant d'avoir à adresser de semblables questions à notre âme, nous pouvons le dire en toute sincérité.

Le royaume et l'Église seront au Seigneur.

Le royaume lui appartiendra à plus d'un titre. Il le prendra en vertu de l'alliance, ou selon les conseils existants en Dieu, avant la fondation du monde. Il l'obtiendra par son droit personnel, car lui, le Fils de l'homme, n'a jamais perdu l'image de Dieu, et il ne le pouvait pas, parce que, tout en étant Fils de l'homme, il était le Fils du Père. Il ne la perdit pas, et l'ayant conservée, la domination lui appartient à titre personnel, selon les premiers grands décrets de puissance et de gouvernement formulés ainsi: «Et Dieu dit: Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance, et qu'ils dominent sur les poissons de la mer, et sur les oiseaux des cieux, et sur le bétail, et sur toute la terre, et sur tout animal rampant qui rampe sur la terre». Il prendra aussi le royaume en vertu de son obéissance, ainsi que nous le lisons: «Étant trouvé en figure comme un homme, il s'est abaissé lui-même, étant devenu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix. C'est pourquoi aussi Dieu l'a haut élevé et lui a donné un nom au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus, se ploie tout genou». Sa mort aussi lui donne un titre au royaume, car nous lisons encore: «En lui, toute la plénitude s'est plue à habiter, et, par lui, à réconcilier toutes choses avec elle-même, ayant fait la paix par le sang de sa croix, par lui, soit les choses qui sont sur la terre, soit les choses qui sont dans les cieux». Et la croix, où il subit la mort, portait, sans qu'il eût été permis d'en effacer une seule lettre, maintenues intactes par la puissante main de Dieu, ces paroles: «Celui-ci est Jésus, le Roi des Juifs».

Ainsi la domination appartient au Fils de l'homme en vertu de l'alliance, par le titre personnel qu'il y a, par son titre de service ou d'obéissance, et par celui d'achat que sa mort lui a donné. Je puis y ajouter aussi, par droit de conquête, car les jugements qui lui fraieront le chemin au trône et qui retrancheront du royaume tous les scandales et ceux qui commettent l'iniquité, seront exécutés,

comme nous le savons, par sa main puissante. «Portes, élevez vos têtes! et élevez-vous, portails éternels, et le Roi de gloire entrera. Qui est ce Roi de gloire? L'Éternel fort et puissant, l'Éternel puissant dans la bataille». Quelles solides fondations sont ainsi posées pour la domination du Fils de l'homme! Combien chaque titre contribue à l'honneur et à la gloire de son nom. Ainsi que nous le voyons en Apoc. 5, personne dans le ciel, ni sur la terre, ne pouvait prendre le livre, si ce n'est l'Agneau qui avait été immolé, le Lion de la tribu de Juda. Mais aussitôt qu'il s'avance, Celui qui est assis sur le trône, le lui laisse prendre de sa main, et alors l'Église dans la gloire, les anges et toutes les créatures dans les différentes parties des vastes domaines de la création, exaltent en triomphe les droits et les titres de l'Agneau. Et si son droit est ainsi assuré, scellé comme il l'est par des milliers et des milliers de témoins, s'il est merveilleux aussi, tels seront la puissance et le royaume que maintient ce droit. Tout le grand dessein de Dieu dans le gouvernement de toutes choses revit et est rétabli en Christ, le Fils de Dieu, «le Seigneur venu du ciel», aussi bien que le «Fils de l'homme». Nous pouvons dire que si «toutes les promesses de Dieu sont oui en lui, et amen, en lui», de même toutes les destinées de l'homme sous le gouvernement de Dieu sont «oui et amen» en lui.

La domination fut donnée à Adam. À Noé fut confié le gouvernement. Abraham fut établi père de plusieurs nations. À David appartient le jugement et à Salomon la royauté. Mais en Christ toutes ces gloires seront réunies et brilleront ensemble. En lui et sous lui, se fera «le rétablissement de toutes choses». Il portera «plusieurs diadèmes», et plusieurs noms lui sont donnés. Son nom de «Seigneur», dans le Ps. 8, n'est pas son nom de «Roi», dans le Ps. 72. La gloire qui appartient à chacun est spéciale. Les couronnes sont différentes, mais l'une et l'autre sont à lui. Il est également «Père d'éternité»; Roi et cependant Père, le Salomon et l'Abraham de Dieu. En lui tout sera béni, et cependant devant lui, tout genou fléchira. L'épée aussi est à lui, et «la verge de fer», aussi bien que le sceptre de justice. Il jugera comme David et régnera comme Salomon.

Comme Fils de David, il prend en main la puissance pour l'exercer dans une certaine sphère de gloire. Comme Fils de l'homme, il exerce la puissance dans une sphère de gloire bien plus vaste. Il vient dans sa propre gloire, dans la gloire du Père et dans la gloire des saints anges. Comme Homme ressuscité, il prend aussi la puissance. Nous le voyons en 1 Cor. 15:23-27. Et ce caractère s'exerce aussi dans une sphère spéciale. Il foule aux pieds la mort, le dernier ennemi. Et comme tout le reste, il est convenable et parfait à sa place, qu'au temps voulu ce soit l'Homme ressuscité qui abolisse la mort.

Des scènes diverses de gloire l'entoureront, et des caractères variés de gloire s'attacheront à sa Personne. Le caractère même du royaume consistera en ceci: il sera rempli des gloires de Christ, gloires variées, mais s'harmonisant et se fondant toutes ensemble. La croix nous a déjà présenté un exemple de cette oeuvre parfaite. Là se sont rencontrées «la bonté et la vérité». Là Dieu se montra «juste» et cependant «justifiant» le pécheur. Il en sera dans les jours à venir de la puissance, comme autrefois dans les jours de la faiblesse. De même que la bonté et la vérité, la justice et la paix, se sont rencontrées et embrassées, ainsi l'autorité et le service, la bénédiction et le gouvernement, un nom de toute majesté et de toute puissance, et cependant un nom qui descendra d'en haut «comme une pluie fine sur l'herbe tendre», seront connus et appréciés ensemble. Il y aura la domination universelle de l'homme sur l'étendue entière des oeuvres de Dieu, les honneurs du royaume dans le gouvernement de toutes les nations, avec la présence du Père d'éternité pour répandre et maintenir partout la bénédiction. «On appellera son nom Merveilleux, Conseiller, Dieu fort, Père du siècle, Prince de paix».

Tout tend vers l'établissement de cette bénie et glorieuse seigneurie et suprématie du Fils de Dieu, bien que, pour plusieurs, ce soit à travers des océans de tribulations, et à travers le jugement complet de ce «présent siècle mauvais». Dieu conduit à ce dénouement, et l'homme ne peut l'empêcher, quoiqu'il cherche à fixer la terre sur ses fondements actuels, refusant de voir qu'ils sont vermoulus, que la terre et toutes les choses en elle, vont être dissoutes, et que Christ seul en soutient les colonnes. «Le faisceau des vivants», comme le disait celle qui reconnaissait la gloire de David au temps de son abaissement, est un faisceau ferme, compact et sûr, parce que le Seigneur est en lui, de même qu'autrefois il était dans le buisson ardent. Mais en dehors de ce faisceau faible et méprisé dans les pensées de l'homme, et semblable à un buisson d'épines sans valeur, tout est chancelant, et les temps approchent qui le feront connaître comme un fait historique à ceux qui ne veulent pas ou ne cherchent pas à l'apprendre en esprit dans la vigilance et la prière. L'épée et le sceptre de ce jour de puissance à venir sont seuls dans leurs gloires respectives. Nulle autre épée, nul autre sceptre, n'est et ne peut leur être semblables. L'épée doit être «enivrée dans les cieux» (Ésa. 34:5). Quelle expression! Le soleil sera changé en ténèbres, et la lune en sang; les puissances des cieux seront ébranlées, l'obscurité sera sous ses pieds, et les épaisses nuées du ciel l'accompagneront au jour où l'épée sera tirée pour le carnage. Sa puissance foulera la cuve de l'indignation et de la colère du Dieu le Tout-puissant. Tout ce qui est haut et élevé, les principautés et les puissances qui régissent les ténèbres de ce monde, la bête et son prophète, les rois, les capitaines et les hommes puissants, aussi bien que le dragon, le serpent ancien, qui est le diable et Satan, sont parmi les ennemis qui sentiront le poids de cette épée — «l'armée d'en haut, en haut, et les rois de la terre, sur la terre». Les sources aussi bien que les agents du mal seront sondées et visitées par la lumière et la puissance de l'épée redoutable du Seigneur.

N'est-elle pas unique dans sa gloire? L'épée de Josué ou celle de David auraient-elles pu opérer de semblables conquêtes? Les principautés des ténèbres auraient-elles cédé devant elles? La mort et l'enfer s'y seraient-ils soumis? «Tireras-tu le Léviathan avec un hameçon?» Mais «Celui qui l'a fait lui a fourni son épée».

Dans quelles mains donc cette épée doit-elle être placée pour subjuguier de telles armées? Son emploi même dans ce jour de puissance, comme tout le service du Seigneur, dans la faiblesse ou dans la force, nous dit quel est le vainqueur. Qu'il agisse ou qu'il souffre, il y a par lui, touchant lui, et autour de lui, une lumière brillante et une divine puissance qui s'affirment elles-mêmes. Nous les avons retracées et admirées, quoique bien faiblement, et nous voulons encore les proclamer et les adorer. Les victoires de ce Dieu des combats ont toujours eu, en d'autres temps, ce même caractère de grandeur. Autrefois, comme aujourd'hui, elles révélaient sa Personne et sa gloire, ainsi qu'il est écrit: «L'Éternel est un homme de guerre; l'Éternel est son nom». La guerre qu'il conduit — l'Esprit Saint le déclare — révèle sa souveraineté, sa gloire, son Nom, sa Personne. Les dieux d'Égypte, comme ceux des Philistins et de Babylone, sentiront le poids de sa main. Dagon tomba «la face contre terre, devant l'arche de l'Éternel»; «Bel s'est affaissé, Nebo se courbe». Ce sont les faits opérés par la même main.

Et tel qu'est l'épée, tel est le sceptre. Celui de Salomon n'en était qu'une ombre bien légère, et devant lui s'éclipsent la domination donnée à Adam et le gouvernement confié à Noé.

Le monde entier lui sera assujéti; la création aussi bien que les nations. «Chantez à l'Éternel un cantique nouveau; chantez à l'Éternel, toute la terre! Chantez à l'Éternel, bénissez son nom, annoncez de jour en jour son salut! Racontez parmi les nations sa gloire, parmi tous les peuples ses oeuvres merveilleuses». Sous l'ombre de ce sceptre et à la lumière de ce trône de gloire, habiteront d'un bout de la terre à l'autre les nations justes et de bonne volonté. Il y aura une alliance entre les hommes et les bêtes des champs. Le désert aussi se réjouira. Le boiteux sautera comme un cerf et la langue du muet chantera. Le soleil de ce royaume ne se couchera pas, et la lune ne se retirera pas, car l'Éternel en sera la lumière perpétuelle. On ne fera point de tort et on ne détruira pas dans toute la sainte montagne de Dieu, car la terre sera remplie de la connaissance de la gloire de l'Éternel.

Israël vivra; les os secs seront rappelés à la vie. Les deux bois de Juda et d'Israël seront rapprochés de nouveau pour ne faire qu'un. La cité sera appelée: «L'Éternel est là». Du pays, il sera dit: «Cette terre qui était désolée est devenue comme le jardin d'Éden». Et de

nouveau elle sera saluée en termes qui parleront de ses saintes dignités: «L'Éternel te bénisse, demeure de justice, montagne de sainteté!»

Les gentils seront amenés à une intelligence saine, la raison leur reviendra. Le monde insensé, bien que formé par Lui, ne l'avait pas connu. Les rois et les gouverneurs de la terre s'élevèrent contre l'Oint de l'Éternel. Ils regimbèrent contre les aiguillons, trahissant ainsi l'excès de leur folie. Mais ils recouvreront l'intelligence. On reconnaîtra dans ce qui arriva à Nebucadnetsar un mystère non moins qu'un fait historique. La raison fut rendue à celui que représentait la tête d'or, le grand chef de la puissance gentile. Il la retrouva après que les sept années de folie — juste châtement de son orgueil — eurent passé sur sa tête, et qu'il eut reconnu et confessé que les cieus dominant. Et c'est ainsi que bientôt le monde, cessant de renier dans sa folie son Créateur, le reconnaîtra et le confessera avec un sentiment aussi profond qu'avait été autrefois son incrédulité insensée. Car «des rois fermeront leur bouche en le voyant», en signe de profonde adoration. «Le coeur de bête» leur sera ôté, et il leur sera donné «un coeur d'homme» (Dan. 7). Il ne leur sera plus reproché d'être au-dessous du «boeuf qui connaît son possesseur», ou de «la cigogne qui connaît sa saison», et «de la tourterelle, de l'hirondelle et de la grue, qui prennent garde au temps où elles doivent venir», mais ils voleront «comme les colombes vers leurs colombiers». «Voici, ceux-ci viendront de loin; et voici, ceux-là, du nord et de l'ouest, et ceux-ci, du pays de Sinim».

Les oeuvres de la main de Dieu, aussi bien qu'Israël et les nations, se réjouiront sous le même sceptre. «Le loup habitera avec l'agneau, et le léopard couchera avec le chevreau». Le sol lui-même connaîtra de nouveau les bienfaits de «la pluie de la première et de la dernière saison», et le travail du divin laboureur. «Tu as visité la terre, tu l'as abreuvée, tu l'enrichis abondamment: le ruisseau de Dieu est plein d'eau. Tu prépares les blés, quand tu l'as ainsi préparée».

Quel sceptre que celui du Seigneur! N'est-il pas, de même que l'épée, unique dans sa gloire? Quel sceptre lui fut jamais semblable? La puissance a-t-elle jamais pu être en une main pareille à la sienne? Ce qu'Adam a perdu sur la terre, ce qu'Israël a perdu dans la terre d'élection et de la promesse, ce qu'Abraham a perdu dans sa semence dégradée, rejetée et dispersée, ce que la maison de David a perdu dans le trône, ce que la création elle-même a perdu à cause de celui qui l'a assujettie à «la servitude de la corruption», — tout sera réuni et maintenu et manifesté, par la présence et la puissance du Fils de l'homme en son jour.

«Le Fils» seul pouvait prendre un tel royaume. L'efficacité du sacrifice accompli, comme nous l'avons déjà vu en méditant sur ce divin sujet, repose sur la Personne de la victime; de même, le sanctuaire est rendu agréable et accessible par la Personne du souverain sacrificateur et du Médiateur qui le remplit et y exerce ses fonctions; et ainsi, les gloires et les puissances du royaume à venir, ne peuvent être déployées, exercées et administrées que par la même Personne. Le Fils de Dieu accomplit son service dans la condition la plus humble ou la plus élevée, dans la pauvreté et dans la richesse, dans l'honneur et dans le déshonneur, comme le Nazaréen et comme le Bethléhémite, sur la terre et dans le ciel, dans le monde des gloires millénaires, à la fois terrestres et célestes; mais tout ce service, du commencement à la fin, et quels que soient les phases ou les changements de ce grand mystère, nous dit qui il est. S'il n'eût pas été sur la croix la même Personne glorieuse qu'il était il ne pourrait l'être davantage maintenant qu'il est assis sur le trône du Père. La foi ne s'occupe pas du lieu où elle le voit, ni du chemin où elle le suit; elle a devant elle le même radieux Objet ineffablement précieux, et sent douloureusement toute parole qui, même inconsciente, porterait atteinte à sa gloire.

Mais nous avons encore à contempler d'autres gloires de ce royaume à venir qui lui appartient.

«Le second homme est venu du ciel», et son apparition doit être accompagnée d'une gloire à laquelle la domination de Salomon ne saurait être mesurée. Oui, en la présence de Celui qui «est venu du ciel», les gloires les plus brillantes de Salomon seront surpassées. «La lune rougira, et le soleil aura honte; car l'Éternel des armées régnera en la montagne de Sion et à Jérusalem, et devant ses anciens, en gloire». Dans ce royaume, il y aura des choses célestes, aussi bien que des choses terrestres restaurées. Adam possédait le jardin d'Éden dans toute sa riante beauté et son abondance de fruits. Outre cela, l'Éternel Dieu venait y marcher avec lui. Noé, Abraham, et d'autres encore, dans les jours des patriarches, avaient de riches troupeaux et du bétail, et Noé avait reçu la puissance et la suprématie sur la terre. Mais, privilège bien plus grand, ils étaient visités par les anges, et même le Seigneur des anges venait s'entretenir avec eux dans des visions, ou sous leur tente. La terre de Canaan était un bon pays, riche et agréable, un pays de lait, d'huile et de miel; mais de plus, la gloire s'y trouvait, et le témoignage de la présence divine y demeurait entre les chérubins.

Il en sera de même, en ces jours à venir où se manifesterà la puissance du Fils de Dieu. Le ciel fera resplendir sur la scène une gloire toute nouvelle et toute spéciale, aussi certainement qu'autrefois l'Éternel Dieu se promenait dans le jardin d'Éden, aussi certainement que les anges montaient et descendaient, dans la vision du patriarche, ou que la présence divine se trouvait dans le sanctuaire à Jérusalem, au pays de la promesse. Or non seulement ces visites divines à la terre se renouvelleront, non seulement la gloire se manifesterà du ciel, mais tout revêtira un caractère nouveau et merveilleux. La terre recevra le témoignage de ce mystère étrange et excellent, c'est qu'elle-même, du sein de sa poussière et de son asservissement, a donné une famille aux cieus, famille qui, resplendissante de gloire, reviendra la visiter, bienvenue plus que les anges, et qui, avec l'autorité et la puissance qui lui sont destinées, sera au-dessus d'elle pour gouverner et pour répandre la bénédiction. «Car ce n'est point aux anges qu'il a assujetti le monde habité à venir dont nous parlons; mais quelqu'un a rendu ce témoignage quelque part, disant. Qu'est-ce que l'homme que tu te souviennes de lui?»

Quels liens nous voyons entre ce qu'il y a de plus élevé et ce qu'il y a de plus abaissé! «Le second homme est venu du ciel». La sainte cité descendra du ciel, ayant la gloire de Dieu, et en sa présence sera administré le gouvernement du royaume ou la puissance sur la terre. Que seront en comparaison, la souveraineté d'Adam et la gloire du règne de Salomon?

Dans la scène qui eut lieu sur la sainte montagne, et qui est décrite en Matt. 7, et lors de la royale visitation faite à la sainte cité, en Matt. 21, ce jour de la puissance du Fils de Dieu, ce «monde à venir», est vu en mystère et dans les lieux célestes, et sur la terre. La gloire céleste brille sur la sainte montagne; Jésus est transfiguré. Son visage resplendit comme le soleil, ses vêtements deviennent blancs comme la lumière et Moïse et Élie apparaissent en gloire avec lui. De même, à l'occasion de son entrée royale dans la cité sainte, l'humble Jésus, mais toujours le même Jésus, prend un caractère glorieux. Il se montre comme Seigneur de la terre et de tout ce qu'elle contient, et comme le Fils de David reçu en triomphe. Ici, sur la route qui conduit de Jéricho à Jérusalem, on le voit, en un moment mystique, revêtu de ses droits et dignités terrestres, comme en un autre moment semblable, il était apparu, «à l'écart sur une haute montagne», dans sa gloire personnelle et céleste.

Ces occasions solennelles présentaient, chacune dans sa propre sphère, une transfiguration, bien qu'autre soit la gloire céleste et autre la gloire terrestre. Mais dans ces deux circonstances différentes, Jésus fut glorifié, sorti pour un instant du sentier d'humiliation qu'il parcourait, lui, le Fils de Dieu, abaissé, brisé, rejeté. Les deux grandes régions du monde millénaire se sont alors déroulées devant nous en vision ou en mystère. Ce n'étaient que des ombres passagères, bientôt perdues pour nous, mais ce qu'elles présentaient et ce dont elles étaient le gage, demeurera dans toute sa splendeur et sa force durant le jour de gloire qui approche. Car ce jour de lumière, ce monde de bonheur, sera rempli des gloires du Fils de Dieu. C'est cette plénitude qui lui donnera son caractère et sa valeur, comme nous l'avons dit précédemment. Chef de la famille ressuscitée, ou soleil de la gloire céleste, il sera alors Seigneur de la terre et de sa plénitude, Roi d'Israël et des nations. D'une manière étrange et mystérieuse, dans ce système de gloires diverses,

toutes choses seront unies ensemble, «les parties les plus basses de la terre», et ce qui est «au-dessus de tous les cieux». «Dieu a été manifesté en chair — reçu dans la gloire». Le «second homme» n'est rien moins que le Seigneur «venu du ciel» (*).

(*) La puissance de bonheur et de joie du monde millénaire reçoit aussi de frappants témoignages. Pierre, sur la sainte montagne, parle de la joie qu'il partageait avec ses compagnons, en sorte qu'il aurait voulu rester là avec eux pour toujours, s'il eût été possible. Mais ce n'était pas lui qui parlait, c'était la puissance de ce lieu qui parlait en lui. De même, sur la route royale de Jéricho à Jérusalem, le possesseur de l'âne se soumet avec une entière promptitude aux droits du Seigneur de la terre, et les multitudes du peuple d'Israël exaltent le Fils de David; les palmes dans leurs mains, leurs vêtements étendus sur le chemin, proclament leurs hommages et leur joie comme en une fête des Tabernacles. Mais ici encore, à proprement parler, ce n'était pas eux qui agissaient et parlaient mais la puissance des circonstances au milieu desquelles ils se trouvaient.

Quels mystères! Quels conseils de Dieu touchant les fins de la création, cachés dans la profondeur des siècles avant les commencements de cette création! Puissent les affections de nos cœurs être réveillées par ces méditations! Puissent-elles nous conduire à adorer! Le Fils qui est de toute éternité dans le sein du Père, fut dans le sein de la vierge, participant avec les enfants à la chair et au sang; comme Fils de l'homme Dieu manifesté en chair, il traversa les âpres sentiers de la vie humaine, les achevant par la mort sur la croix; il laissa le tombeau pour la gloire, les parties inférieures de la terre pour monter au-dessus de tous les cieux, et il va revenir sur la terre revêtu de ses dignités, entouré de louange, dans tous les droits, les honneurs et l'autorité d'une grandeur et d'une splendeur ineffables, pour remplir le monde à venir de joie et de bonheur.

Or avant que cette scène de gloire — le monde à venir — puisse être inaugurée selon les voies de Dieu, il faut qu'un autre mystère s'accomplisse. L'Église doit être introduite dans les cieux, comme son Seigneur l'a déjà été.

Le sentier de l'Église à travers le monde est celui d'un étranger qui passerait inaperçu. «Le monde ne nous connaît point, parce qu'il ne l'a point connu». Et comme son passage sur la terre n'attire point l'attention, il en sera de même à son départ de la terre. Tout ce qui la concerne est le fait d'une étrangère ici-bas. Et comme le monde qui l'entoure ne connaît pas l'Église, et ne sera pas témoin de l'acte de sa translation au ciel, elle-même en ignore le moment. Mais nous savons que ce lien entre nous et les cieux sera formé avant que le royaume, ou «le monde à venir», soit manifesté. Car les saints seront les compagnons du Roi dans son royaume lors des premiers actes qu'il accomplira, c'est-à-dire quand il prendra l'épée du jugement pour purifier la scène où s'exercera le règne de la paix et de la justice. Il l'a promis: «Celui qui vaincra, et celui qui gardera mes oeuvres jusqu'à la fin, je lui donnerai autorité sur les nations; et il les paîtra avec une verge de fer».

«Je lui donnerai l'étoile du matin». Cela ne nous donne-t-il pas l'idée d'un lien, d'une action commune?

Le soleil est dans les cieux le luminaire qui regarde directement la terre, les intérêts et les actes des enfants des hommes. Le soleil domine sur le jour, la lune et les étoiles ont domination sur la nuit. Mais l'étoile du matin n'est pas nommée dans ce système: «Il a fait la lune pour les saisons; le soleil connaît son coucher. Tu amènes les ténèbres, et la nuit arrive: alors toutes les bêtes de la forêt sont en mouvement; les lionceaux rugissent après la proie, et pour demander à Dieu leur nourriture... Le soleil se lève: ils se retirent, et se couchent dans leurs tanières. Alors l'homme sort à son ouvrage et à son travail, jusqu'au soir». L'étoile du matin n'a aucune place dans ces arrangements. Les enfants des hommes se sont couchés et, par la divine miséricorde, goûtent un doux sommeil, tandis que l'étoile du matin orne le firmament.

Le temps pendant lequel le soleil brille est le nôtre. Je veux dire que le soleil est le compagnon de l'homme. Mais l'étoile du matin n'appelle pas l'homme à son travail. Elle apparaît à une heure qui lui est propre: ce n'est pas le jour et ce n'est pas la nuit. Celui qui devance l'aube l'homme qui est debout avant le soleil, le veilleur qui a passé la nuit, la voient seuls.

Le soleil, selon le langage et les pensées de l'Écriture, est pour le royaume. «Celui qui domine parmi les hommes», est-il écrit, «sera juste, dominant en la crainte de Dieu, et il sera comme la lumière du matin, quand le soleil se lève» (2 Sam. 23:3-4, voyez aussi Matt. 13:43; 17:2-5).

Je le demande donc: N'y a-t-il pas pour nous une lumière qui brille avant celle du royaume? N'y a-t-il pas dans les cieux des signes qui annoncent les temps et les saisons? Ces astres n'ont-ils pas des voix? L'étoile du matin apparaissant à son heure solitaire, n'est-elle pas un mystère, aussi bien que le soleil se levant avec puissance sur la terre? N'est-elle pas dans les cieux le signe de Celui dont l'apparition n'est pas pour le monde, mais pour son peuple, attendant: un Seigneur qui vient bientôt et qui n'est pas de la terre? L'espérance d'Israël, peuple terrestre salue «l'Orient d'en haut» (Luc 1:78) — mais l'Église tourne les yeux vers l'étoile du matin. «Je suis la racine et la postérité de David, l'étoile brillante du matin. Et l'Esprit et l'épouse disent: Viens» (Apoc. 22:16-17).

Tout est à nous; mais parmi toutes ces choses glorieuses, l'étoile du matin est pour notre transfiguration à l'image de Jésus, et le soleil levant pour le jour de notre puissance avec Jésus.

Comme ces liens mystérieux sont admirablement formés, comme ces merveilleuses voies se retracent et se poursuivent du commencement à la fin, d'éternité en éternité. Nous ne les perdons jamais de vue, l'intérêt que nous y prenons n'est jamais diminué, non, pas même dans le moment le plus sacré, le plus intime. Dans la suite de nos méditations sur le glorieux sentier du Fils de Dieu, nous venons de contempler dans les cieux un astre qui précède la lumière de l'aurore, astre que Jésus, le Fils de Dieu, parmi ses autres gloires, réclame comme étant lui-même, et veut partager avec ses saints: «Je lui donnerai l'étoile du matin».

Et lorsque l'Étoile du matin aura brillé pendant le temps de sa courte apparition, le soleil se lèvera à son heure: «Alors les justes resplendiront comme le soleil dans le royaume de leur Père». Et ce sera «un matin sans nuages: par sa clarté l'herbe tendre germe de la terre après la pluie». «Que les cieux se réjouissent, et que la terre s'égaie; que la mer bruie, et tout ce qui la remplit; que les champs se réjouissent, et tout ce qui est en eux! Alors tous les arbres de la forêt chanteront de joie devant l'Éternel; car il vient, car il vient pour juger la terre». Scènes qui, dans leur réalité, dépassent tout ce que l'imagination de l'homme peut concevoir.

Quelqu'un a dit: «La foi a un monde qui lui est propre». Assurément nous pouvons le dire, après avoir contemplé le Fils de Dieu dans son abaissement profond et son exaltation suprême, reliant ensemble les choses les plus élevées et les plus basses, et les introduisant toutes dans la splendeur de son royaume, — oui, la foi a un monde à elle. Puissions-nous avoir dans nos âmes la puissance pour y marcher! Mais cette puissance réside dans le sérieux et la ferveur de la foi, et cette ferveur n'est autre que la simplicité et la réalité de la foi. David et Abigaïl marchaient dans ce monde de la foi, quand ils se rencontrèrent au désert de Paran. Selon les apparences et dans l'estime des hommes, David à ce moment n'était que le jouet des méchants, errant dans les cavernes et les antres de la terre. Il aurait consenti, pour un morceau de pain, à être le débiteur d'un homme riche. Mais la foi découvrait en David quelqu'un d'autre. Aux yeux d'Abigaïl, tout était nouveau. À cette heure bénie, bien qu'invisible à d'autres, à cette heure où les saints de Dieu se rencontraient au désert, le royaume était manifesté en esprit. Le désert de Paran était le royaume dans la communion de pensées des saints. Le fugitif dans le besoin, poursuivi et persécuté, était à ses propres yeux, comme à ceux d'Abigaïl, le Seigneur du royaume à venir, l'Oint du Dieu d'Israël. Abigaïl se prosterna devant lui comme devant son roi, et lui, avec la grâce d'un roi, «accueille avec faveur sa personne». Les provisions qu'elle apportait, son pain, son vin, ses gâteaux de raisins secs et de figues, n'étaient pas l'expression de sa libéralité envers David, dans le besoin, mais le tribut qu'un sujet porté de bonne volonté apportait à David, son roi. Elle s'estimait elle-même trop heureuse et trop honorée d'être la servante des serviteurs du roi. C'est ainsi que, par la foi, dans cette

circonstance si belle, elle entrait dans un autre monde, et témoignait qu'en effet «la foi a un monde qui lui est propre». Ce monde-là avait, pour le cœur d'Abigaïl, une importance infiniment plus grande que tous les avantages que lui présentait la maison de son opulent mari. Le désert avait pour elle plus de charmes que les champs et les troupeaux du mont Carmel. Son esprit s'y abreuvait de ces joies que sa foi avait découvertes dans les pures, bien que distantes, régions de la gloire.

Heureux sommes-nous, bien-aimés, lorsque nous avons la même puissance pour entrer et demeurer dans le monde qui nous appartient en propre. N'était-ce pas un tel monde que possédait Noé, lorsqu'il bâtit une arche qui semblait faite pour la terre et non pour les eaux? Abraham n'avait-il pas aussi ce monde en vue, lorsqu'il quittait son pays, sa famille et la maison de son père? N'était-ce pas aussi ce même monde qui occupait la pensée de Paul, quand il disait: «Notre bourgeoisie est dans les cieux, d'où aussi nous attendons le Seigneur Jésus Christ comme Sauveur, qui transformera le corps de notre abaissement en la conformité du corps de sa gloire?» N'avons-nous pas tous un monde qui nous est propre, quand, par la foi, nos âmes ont accès «à cette faveur dans laquelle nous sommes»? Cette grâce ou cette faveur est actuellement la demeure paisible et heureuse de la conscience lavée et purifiée; elle est aussi la demeure lumineuse de l'espérance qui de là contemple «la gloire de Dieu», et s'en réjouit (Rom. 5:1-2). Ce sont des choses faiblement connues, si j'ose parler pour d'autres comme pour moi, mais elles sont à nous. Et au milieu de toute cette infirmité dont nous avons conscience, notre foi n'a qu'à glorifier le Fils de Dieu, car jouir de lui plus profondément est le progrès le plus divin.

En terminant cette méditation dans laquelle, selon notre faible mesure, nous avons contemplé «le monde à venir», je voudrais ajouter qu'il y a peu de choses qui doivent occuper nos cœurs dans le jour actuel, comme la rejection de Christ. La chose est naturellement à sa place, car aussi certainement qu'il doit être glorieux dans le monde, il est maintenant rejeté dans ce «présent siècle mauvais».

On l'oublie aisément; le dieu de ce monde veut qu'il en soit ainsi, et il y travaille. Il y a de grands perfectionnements dans la société et une civilisation très raffinée — des progrès sociaux, intellectuels, moraux et religieux, mais tout cela n'a pour résultat que de faire oublier un Christ qui n'est pas de ce monde. Mais la foi contemple un Jésus rejeté et un monde jugé. La foi sait que si la maison a été «vidée, balayée et ornée», elle n'a pas changé de maître, mais a été seulement rendue plus propre à servir ses desseins.

Erreur fatale, bien-aimés, que de songer à cultiver et à orner le monde actuel pour le Fils de Dieu!

Si David, dans une occasion, ne recherche pas la pensée de Dieu relativement au transport de l'arche, il fut ignorant aussi de cette même pensée, en voulant bâtir pour l'arche une maison de cèdre. Il cherchait à donner à l'Éternel une demeure permanente dans un pays incirconcis et souillé. Il se trompait grandement, ne connaissant pas la pureté de la gloire de l'Éternel. Il en est ainsi de ceux qui veulent unir le nom du Seigneur Jésus Christ, le Fils de Dieu, à la terre telle qu'elle est maintenant, ou aux royaumes du siècle présent. Quelle que soit leur droiture et la sincérité du désir de leur cœur, comme dans le cas de David, nous répétons encore avec une profonde conviction qu'ils errent grandement, ne connaissant pas la pureté de la gloire du Seigneur. C'est un enseignement que nous avons besoin de saisir avec une puissance croissante. Le Fils de Dieu est encore un étranger sur la terre. Il ne la revendique pas, mais il veut en retirer un peuple qui y soit pour un temps étranger avec lui, au milieu des vanités et des ambitions qui, à chacune de ses époques, constituent l'histoire de ce monde.

«Vous êtes ceux qui avez persévéré avec moi dans mes tentations. Et moi, je vous confère un royaume, comme mon Père m'en a conféré un».

6 CHAPITRE 6 — Il remet le royaume

«Alors le Fils de Dieu sera assujéti à celui qui lui a assujéti toutes choses» (1 Cor. 15:28).

C'est pour l'âme une chose heureuse et fortifiante, de se rappeler avec une foi vivante que le même Jésus qui fut autrefois sur la terre, est maintenant dans le ciel et que nous le connaissons pendant l'éternité. Si nous gardons cette pensée dans notre cœur et notre mémoire, chaque trait de sa vie ici-bas nous apparaît dans une nouvelle lumière, et nous sentons et reconnaissons que nous avons à méditer dans les évangiles une page plus merveilleuse, et en un sens plus heureuse et plus bénie aussi, que nous n'avions pensé.

Aux jours où il séjourna parmi nous, tout était une réalité pour lui; tout était vivant et personnel. Il ne s'arrêtait pas à la surface. Lorsqu'il guérissait une blessure ou une douleur, en un sens, il la ressentait. «Lui-même a pris nos langueurs et a porté nos maladies». Son esprit buvait aux sources aussi bien qu'aux eaux qui en découlaient, car non seulement ses joies, ses douleurs, ses craintes étaient réelles, mais il entrait dans le caractère tout entier de chaque incident qui les faisait naître. Il connaissait le langage muet de l'âme affligée qui le touchait dans la foule, et comprenait toute la signification de cet attouchement. Il éprouvait une joie profonde devant la foi de ce gentil qui voyait à travers le voile épais de son humiliation, et découvrait la gloire divine qui brillait sous ce voile. De même son cœur était rafraîchi par la hardiesse de foi de la pécheresse qui, à travers le nuage épais de ses propres péchés et de sa honte, saisissait la grâce divine qui pouvait tout guérir (Voyez Luc 7). Il comprenait l'empressement avec lequel Zachée courait en avant de la foule et montait sur le sycomore, et il connaissait les méditations de Nathanaël sous le figuier. Il entendait les disputes des disciples entre eux sur la route de Jérusalem, il les entendait dans le tumulte des convoitises qui s'agitaient en eux, avant qu'elles éclatassent en querelles au dehors. Il connaissait l'amour aussi bien que la confiance en soi-même qui poussait Pierre à venir vers lui en marchant sur les eaux.

Assurément, quand nous lisons la merveilleuse histoire de Jésus, nous avons, en gardant ces faits dans notre souvenir, à l'y chercher lui-même en tout, soit que nous pensions à la main qui accomplit les œuvres, soit que nous suivions les traces des pieds qui foulèrent ce sentier. Alors chacun de ses actes, chacune de ses paroles produira sur nous une impression toute nouvelle, et quels progrès bénis ne ferons-nous pas? Ne serons-nous pas édifiés dans le sens le plus élevé du mot, si nous acquérons une connaissance plus réelle d'un Jésus vivant et personnel? Dans les jours où nous sommes, bien-aimés, il y a une tendance à oublier sa Personne, à le perdre de vue au milieu du témoignage rendu d'une manière si étendue à son œuvre. On peut relever le plan des régions de la doctrine, pour ainsi dire, comme avec la règle et le niveau, au lieu de les contempler avec un cœur rempli d'admiration et d'adoration, comme étant le lieu où se manifestent les gloires du Fils de Dieu. Et cependant, c'est là ce qu'il apprécie en nous. Il nous a faits personnellement les objets dont son cœur s'occupe, et il désire être l'objet du nôtre.

N'est-ce point là, en un sens, «la pierre du faite»? Ce désir personnel de Christ à notre égard, ne domine-t-il pas toutes ses voies de grâce? L'élection, la prédestination, le pardon l'adoption, la gloire et le royaume, n'ont-ils pas leur unique couronnement dans ce désir de Christ de faire de nous un objet pour lui-même? Assurément, c'est là ce qui est au-dessus et au delà de tout, une plénitude plus riche et plus élevée que toute autre chose. L'adoption et la gloire, la réception dans la famille et une part dans le royaume, seraient incomplètes, s'il n'y avait pas aussi ce mystère — le Fils de Dieu trouvant en nous un objet désirable. Il renferme toutes les autres œuvres et tous les conseils de la grâce, et ainsi les dépasse tous.

L'Esprit prend plaisir à parler de l'œuvre de Christ, et à l'apporter au cœur et à la conscience dans toute sa valeur et sa suffisance. Nous ne pourrions subsister un seul moment, si cette œuvre n'avait pas été tout juste ce qu'elle a été, selon les conseils et les plans de Dieu. Mais l'œuvre du Seigneur Jésus peut être un sujet important pour l'âme, tandis que lui-même reste à l'arrière-plan, et c'est une grande perte.

Ces méditations sur le Fils de Dieu qui maintenant touchent à leur terme, me suggèrent une autre pensée.

Quand nous considérons les parties les plus profondes et les plus distantes des voies de Dieu, nous avons parfois le sentiment que c'est trop pour nous, et nous cherchons à nous soulager du poids de cette grandeur, en revenant à des vérités plus élémentaires et plus simples. Il n'est pas nécessaire qu'il en soit ainsi. Si nous avons mieux pénétré le sens de ces mystères plus avancés, nous saurions que nous n'avons pas besoin de nous retirer de leur contemplation pour éprouver du soulagement, puisqu'ils ne sont en réalité que des expressions différentes et plus profondes de la même grâce et du même amour que nous avons appris à connaître dès le commencement. Ils ne sont qu'un flot plus abondant de la même rivière coulant dans un lit plus large, précisément parce qu'elle est plus éloignée de sa source.

Jusqu'à ce que nous ayons cette assurance dans notre âme, nous sommes mal préparés à penser à ces vérités. Si nous craignons qu'en contemplant les gloires, nous abandonnions les affections, nous faisons tort à la vérité et à nos âmes. Il n'en est nullement ainsi. Plus les gloires se déploient pleinement, plus se révèlent les richesses de la grâce. La naissance d'une rivière à sa source, quand nous l'embrassons d'un seul coup d'oeil, sans effort, présente assurément un charme particulier; mais lorsqu'elle devient, sous nos yeux, un fleuve puissant, avec ses courants et ses bords variés, nous comprenons beaucoup mieux pourquoi elle a commencé à couler. C'est cependant toujours la même eau, et nous trouvons le même plaisir à remonter jusqu'à sa source ou à redescendre le long de ses divers canaux. Lorsqu'en esprit nous atteignons «les nouveaux cieux et la nouvelle terre», nous nous trouvons avec la même glorieuse Personne, et jouissant de la même grâce illimitée que nous avons apprise et connue dès le commencement.

Que, par la grâce de Dieu, le fruit de ces méditations soit la même Personne réelle pour l'âme, et rapprochée d'elle: «Jésus Christ le même, hier, aujourd'hui, et éternellement»; ce qu'il est dans sa propre gloire et ce qu'il est pour nous.

Aux jours d'autrefois, il y eut des manifestations du Fils de Dieu. Dans ces apparitions, tantôt sa gloire était voilée, tantôt elle se montrait sans voile. Pour Abraham, à la porte de sa tente, pour Jacob à Peniel, pour Josué sous les murs de Jéricho, comme pour Gédéon et Manoah, un voile couvrait sa gloire, et la foi, dans une mesure plus ou moins grande, pénétrait au delà et discernait Celui que ce voile cachait. À Ésaïe, à Ézéchiël, à Daniel, le Fils de Dieu apparut dans une gloire sans voile, et la grâce trouva le moyen de leur en faire supporter la splendeur (Ésa. 6; Ézé. 1; Dan. 10).

Mais, avec ou sans voile, sa Personne demeurait la même. Lorsqu'il eut participé à la chair et au sang, sa gloire était aussi voilée, et la foi avait à la découvrir comme au temps d'Abraham et de Josué; puis, après qu'il fut monté au ciel, il apparut à Jean dans une splendeur de gloire telle que la grâce dut intervenir, comme dans le cas d'Ésaïe et de Daniel, pour que l'apôtre pût en supporter la présence (Apoc. 1).

A cet égard, les temps et les saisons ne font aucune différence. Il est vrai que jusqu'à ce que la plénitude fût venue, le Fils n'était pas «né de femme». Alors il devint «Celui qui sanctifie», participant à la chair et au sang, comme les enfants y avaient eu part (Héb. 2:14), mais ce ne fut qu'à ce moment qu'il devint de la semence d'Abraham: «Il dut, en toutes choses, être rendu semblable à ses frères». Pour que cela eût lieu, il fallait le moment fixé, «la plénitude des temps», les jours de la vierge de Nazareth. Mais les manifestations du Fils de Dieu, dans les jours qui précédèrent, étaient les prémices de ce grand mystère, qu'au temps convenable, Dieu enverrait son Fils, né de femme. Elles étaient, si j'ose dire, les ombres préfigurant ce qui devait venir. Or je voudrais faire observer, comme étant plein d'intérêt pour nos âmes, que ces ombres étaient merveilleusement exactes. Elles montraient d'avance, sous des formes à la fois de gloire et de grâce, les voies de Celui qui plus tard séjourna ici-bas et traversa la terre dans un amour humble, dévoué, plein de sympathie, et qui maintenant est assis glorifié dans le ciel, Fils de l'homme, pour toujours.

Il y a du charme pour l'âme à suivre et à étudier ces ressemblances et ces préfigurations exactes. Si, dans l'aire d'Ophra, nous voyons une gloire voilée, il en est de même au puits de Sichar; si nous contemplons la splendeur d'une gloire sans voile sur les rives du fleuve Hiddékel, nous la retrouvons dans l'île de Patmos. Le Fils de Dieu apparut aux regards d'Abraham, comme un voyageur marchant pendant la chaleur du jour, et c'est ainsi qu'il se montre aux disciples sur la route d'Emmaüs, quand le jour était sur son déclin. Il participe au repas qu'Abraham lui avait préparé, «un veau tendre et bon», comme il mange «d'un poisson cuit et d'un rayon de miel», au milieu des disciples à Jérusalem. Dans les jours de sa résurrection, il revêtit des formes diverses, afin de répondre, en grâce divine, aux besoins du moment, comme il l'avait fait autrefois, se montrant soit comme un étranger, soit comme un visiteur; apparaissant simplement comme «un homme de Dieu», à Manoah et à sa femme, ou comme un chef d'armée, à Josué près de Jéricho.

Or c'est là, comme j'ai désiré le montrer dans ces méditations, ce qui est d'un prix infini, de voir Jésus toujours le même, si près de nous, si réel pour nous. Nous avons besoin que nos yeux soient purifiés, pour qu'ils s'habituent à contempler avec bonheur un ciel, tel que celui où Jésus se trouve. Ne sera-ce rien, ô mon coeur, de passer l'éternité avec Celui qui, regardant en haut, rencontra les yeux de Zachée dans le sycomore, et qui fit tressaillir son âme de joie, en laissant tomber son nom de ses lèvres; avec Celui qui, sans une parole de reproche, remplit le coeur convaincu et vivifié d'une pauvre pécheresse samaritaine, et le fit déborder de joie et de liberté? Ce qui nous manque, c'est une foi simple et enfantine, car nous ne sommes pas à l'étroit en lui, et il n'y a rien qui lui soit plus précieux qu'un coeur croyant. Cela le glorifie plus que même le service qui lui sera rendu durant l'éternité.

La nature ne peut entrer dans ces choses. Il faut pour que cette foi et cette confiance existent, l'oeuvre intérieure et le témoignage du Saint Esprit. La chair se trouve accablée. Elle ne peut jamais, ainsi que le dit l'apôtre, «atteindre à la gloire de Dieu». Lorsqu'Ésaïe fut placé en présence de la gloire de Dieu, il ne put en supporter l'éclat. Il se souvint de ses souillures et s'écria: «Malheur à moi! je suis perdu». Tout ce qu'il avait devant lui était la gloire, tout ce qu'il sentait en lui-même était son indignité et l'incapacité où il était de subsister devant elle. C'était la nature en lui, qui sous l'action de la conscience, de même qu'Adam dans le jardin d'Éden, cherchait à être délivrée de la présence de Dieu. L'homme naturel, chez le prophète, ne savait pas découvrir l'autel qui se trouvait sur la même scène que la gloire. Il n'apercevait pas ce qui pouvait parfaitement lui donner une tranquillité et une assurance entières, et le rendre propre, tout pécheur qu'il fût en lui-même, à la présence de la gloire dans toute sa splendeur. La chair ne saurait arriver à cette connaissance. Le messager de l'Éternel des armées la donne, l'applique aussi, et le prophète aussitôt se trouve à l'aise, en possession d'une pureté ou d'une sainteté qui sont à la hauteur du «Saint des saints» lui-même, et de la splendeur de son trône.

L'Esprit agit en nous au-dessus de la nature, oui, en contradiction même avec elle. La nature en Ésaïe, comme en chacun de nous, est confondue devant les choses d'en haut, incapable d'y élever ses regards — l'Esprit nous attire intérieurement et nous conduit en liberté au-dessus de la terre. Lorsque Siméon est amené par l'Esprit en présence de la gloire, il s'en va rempli à la fois de confiance et de joie. Il prend l'enfant Jésus dans ses bras. Il ne demande pas à la mère de le lui permettre; il ne se sent débiteur à personne du précieux privilège qu'il possède d'embrasser «le salut de Dieu», que ses yeux contemplaient. Par l'Esprit, il avait découvert l'autel, et dès lors la gloire n'était pas au-dessus de sa portée (Ésa. 6; Luc 2).

Ces choses sont vraies aujourd'hui, aussi vraies qu'aux jours d'Ésaïe et de Siméon. L'Esprit nous mène dans un sentier que la chair n'a jamais foulé. La chair reste à part, saisie de frayeur, ou bien fait entendre des paroles de blâme quand la foi est en pleine liberté. Nous ferons bien de nous rappeler ces voies si différentes de la nature et de la foi, afin d'être consolés, réjouis et encouragés, lorsque nous contemplerons encore le Fils de Dieu, et que nous méditerons sur les mystères et les conseils de Dieu qui se rapportent à lui. Nos méditations ont suivi le Seigneur depuis l'éternité où il était dans le sein du Père, jusqu'aux jours à venir du royaume millénaire. Nous avons contemplant les diverses phases de son abaissement et de son élévation, et indiqué les liens qui rattachent entre elles les

différentes parties de ce grand mystère, c'est-à-dire les moments de transition dans les époques de ce merveilleux voyage. L'Écriture — notre unique guide — ne nous permet guère de le suivre plus loin. Les Psaumes et les Prophètes ouvrent la porte du royaume à venir, et l'ouvrent toute grande; mais ils ne nous conduisent pas beaucoup au delà. Tout au plus nous laissent-ils entrevoir qu'il y a des régions plus lointaines, sans jamais nous les faire contempler.

Il est parlé à diverses reprises du royaume à venir comme étant éternel dans sa durée. Cela est exact, je n'ai pas besoin de le dire, mais dans ce sens qu'il ne sera remplacé par aucun autre royaume. Comme Daniel le dit: «Ce royaume ne passera point à un autre peuple». Il ne peut pas plus être transféré que la sacrificature du même Christ, le Fils de Dieu. Il doit durer autant que la royauté, continuer aussi longtemps que l'autorité «ordonnée de Dieu» existera; car il ne cessera pas, tant que Celui «à qui toute autorité a été donnée», aura encore à opérer quelque oeuvre au moyen de cette puissance. Mais en son temps, le royaume aura accompli tout ce à quoi il doit servir, et alors il prendra fin.

Le Psaume 8 nous fait entrevoir ce mystère, la cessation ou la remise du royaume. Il célèbre la domination du Fils de l'homme, au jour de sa puissance, sur les oeuvres de la main de Dieu. Mais, comme nous le fait comprendre le commentaire inspiré de ce passage en 1 Cor. 15:27-28, ce Psaume renferme l'indication que ce jour de puissance doit faire place à un autre ordre de choses.

Nous avons aussi des indications morales concernant ce même mystère. Par exemple, le siècle futur doit être, comme nous l'avons vu, un royaume, le temps où un sceptre gouvernera, et comme tel, doit prendre fin. Un sceptre pourrait-il être le symbole de l'éternité divine, de l'éternité de la présence de Dieu? Un sceptre peut exercer sa prérogative de puissance pendant un temps, mais selon l'Écriture, ce ne pourrait être le symbole de notre éternité en la présence bénie de Dieu. On peut à peine dire qu'Adam ait tenu un sceptre. Il avait la domination, mais était-elle exactement celle d'un roi? À lui appartenaient plutôt la seigneurie et l'héritage, mais non un royaume. Ce n'était pas une autorité royale, bien qu'il y eût la plus entière soumission de la création envers lui, et l'ordre le plus parfait. Dans la suite des voies de Dieu et selon sa sagesse, il n'exista pas de royaume durant un long temps. Ces pensées nous font voir que, lorsqu'arrive le temps d'un royaume, l'autorité d'un sceptre, ou l'exercice du pouvoir royal, un tel état de choses ne saurait être final ou éternel. Ce n'est pas là, me semble-t-il, que s'arrêteront des pensées spirituellement ou scripturairement exercées à l'égard de Dieu et de ses voies. Un sceptre de justice n'est pas une notion aussi élevée ou aussi éternelle qu'un lieu où la justice habite, et c'est ce que confirme l'Écriture (2 Pierre 3:13).

Une autre indication morale de la même vérité, c'est que le royaume à venir sera un état de choses imparfait. Nous n'avons pas besoin de déterminer jusqu'à quel point la puissance sera nécessaire et devra s'exercer, mais elle sera là, prête à se faire sentir. Comme nous l'avons dit, les prophètes contemplent et décrivent largement ce royaume dans sa force, son étendue, sa durée, sa gloire, sa félicité et la paix qui y régnera; mais le mal et la douleur s'y trouveront, bien qu'avec l'autorité pour réprimer l'un et des ressources pour soulager l'autre.

Ce fait ne nous indique-t-il donc pas moralement que cet ordre de choses doit céder la place à un meilleur? Il y a plus: le royaume est une chose déléguée, un ministère, et comme tel, selon la pensée scripturaire et divine, il implique une responsabilité, une fonction dont il faut rendre compte. Mais ici, bien-aimés, nos âmes sont de nouveau invitées à s'occuper de Jésus, du Fils de Dieu lui-même.

Sous le caractère dont je viens de parler, son royaume est semblable à ce qu'a été, dans le passé, son temps d'humiliation sur la terre, et actuellement sa sacrificature dans le ciel. Chez le Seigneur, dans un sens général, tout a été, est, et sera un ministère. Il vint sur notre terre pour faire la volonté de Dieu, et lorsqu'il l'eût accomplie, il se livra lui-même en sacrifice par un dernier acte d'obéissance. Sa séance actuelle dans les cieux est aussi un ministère. Comme souverain sacrificateur établi là, il est «fidèle à Celui qui l'a établi, comme Moïse aussi l'a été dans toute sa maison». Il en sera de même de son royaume à venir et de sa puissance. Ce sera, comme tout le reste, un ministère. Bien que ce doive être une chose nouvelle, qui ne lui avait pas encore été confiée auparavant, une chose glorieuse et excellente — ce n'en sera pas moins un ministère. Comme tel, il viendra un temps où il faudra en rendre compte et le remettre en d'autres mains. Un tel mystère remplirait nos âmes de béatitude si nous avions la foi et les affections nécessaires pour en jouir. Car, selon ces voies merveilleuses, l'assujettissement et l'obéissance à Dieu — que l'homme qui n'est que poussière, rejette et lui refuse — reçoivent, à cause de la gloire ineffable de la Personne qui s'y soumet, une valeur telle, que l'obéissance ininterrompue et complète de toutes les créatures n'aurait pu y atteindre. C'est là une précieuse vérité que l'âme perd dans la mesure où l'ennemi la prive d'une juste appréciation de ce qu'est la Personne du Fils.

Le Fils lui-même trouve ses délices à être le serviteur ou l'administrateur de la volonté de Dieu, en grâce ou en gloire, en humiliation ou en puissance. Et quand nous considérons, dans un esprit d'adoration, qui est Celui qui passe par toutes ces phases, nous comprenons que ces divers changements de circonstances et de conditions, soit basses, soit élevées, ne sont rien en réalité. Dans un sens, qu'est-ce qui pourrait élever une telle Personne? Serait-ce la gloire et un royaume? La foi n'a pas plus de peine à reconnaître en lui l'administrateur de la puissance, de la domination, et des honneurs royaux, quand il viendra s'asseoir sur son trône, qu'elle n'en a à le voir traverser comme serviteur le sentier d'ici-bas, dans la faiblesse et l'humiliation. De telles distances, en un sens, ne sont rien lorsqu'il s'agit du Fils. Dans un autre sens, nous le savons, la distance entre ces différentes positions est immense; car il est entré dans la douleur au temps convenable, de même qu'il entrera dans la joie quand le moment en sera venu. Comme nous l'avons dit, pour lui, tout a été, tout est, tout sera réel, et par conséquent, la distance est immense. «L'homme de douleurs» prendra la «coupe du salut». Ne sera-ce rien? Tout genou se courbera devant Celui qui a été méprisé et rejeté, insulté et raillé, et toute langue confessera son nom. Mais à travers tout, la Personne reste la même, Dieu et homme en un seul Christ. La foi accepte donc qu'ayant été, dans les jours de son humiliation, le ministre de la volonté et de la grâce du Père, il sera encore l'administrateur du royaume du Père, dans les jours de son exaltation et de sa force.

L'Écriture nous le fait connaître en plus d'un passage. «Quand je recevrai l'assemblée», dit Christ en anticipant le royaume, «je jugerai avec droiture». Il reconnaît ainsi que, dans le royaume, il aura cette place d'administrateur. De même, il dit que le temps pour lui de recevoir le royaume et le moment de la répartition des récompenses et des honneurs du royaume, n'est pas entre ses mains, mais dans celles du Père (Marc 13:32; Matt. 20:23). En ce jour-là, toute langue assurément confessera que Jésus Christ est Seigneur, mais ce sera «à la gloire de Dieu le Père». Lui-même le nomme le royaume de «son Père». Il sera oint pour l'administrer, de même qu'il fut oint pour son ministère dans les jours de sa chair (Voyez Ésa. 11:1-3; 61:1-2).

Il y a plus; il sera dépendant de Dieu durant le jour de sa puissance, ainsi qu'il l'a déjà été, ou comme il le fut autrefois, en son jour de douleur et de faiblesse. C'est pourquoi nous lisons: «On priera pour lui continuellement» — de même que Salomon, le roi en type, plaça le royaume qu'il avait reçu sous les soins du Dieu d'Israël, par un acte public d'intercession (Voyez Ps. 72 et 2 Chr. 6).

Tout nous indique ainsi moralement que le royaume doit être remis à Dieu, car tout nous montre qu'il est une chose déléguée et à administrer; et cette indication morale, comme nous l'avons dit, est confirmée par la citation du Ps. 8, et le commentaire divin qui en est fait en 1 Cor. 15. Tout pour Christ est assujettissement et service: les jours royaux de puissance, les jours de renoncement et de douleur, ainsi que les jours célestes du ministère sacerdotal.

De même que «Christ ne s'est pas glorifié lui-même pour être fait souverain sacrificateur», mais que «celui-là l'a glorifié qui lui a dit: Tu es mon Fils, moi je t'ai aujourd'hui engendré», ainsi nous pouvons dire qu'il ne s'est pas non plus glorifié lui-même pour être fait Roi,

mais que celui-là l'a glorifié qui lui a dit: «Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que j'aie mis tes ennemis pour marchepied de tes pieds». «Je voyais dans les visions de la nuit, et voici, quelqu'un comme un fils d'homme vint avec les nuées des cieux, et il avança jusqu'à l'Ancien des jours, et on le fit approcher de lui. Et on lui donna la domination, et l'honneur, et la royauté».

Tel est l'établissement du royaume à venir de Christ. Et ainsi, c'est une chose déléguée qui, reçue des mains d'un autre, doit en son temps être remise. Le Fils sera certainement trouvé fidèle là où tous les autres ont manqué. Des hommes, il est écrit: «Dieu se tient dans l'assemblée de Dieu; il juge au milieu des juges». Mais du Fils, il est dit: «Ton trône, ô Dieu, est pour toujours et à perpétuité; c'est un sceptre de droiture que le sceptre de ton règne. Tu as aimé la justice et haï la méchanceté; c'est pourquoi Dieu, ton Dieu, t'a oint d'une huile de joie au-dessus de tes compagnons» (Héb. 1; Ps. 45 et 82). Tout cela nous montre que le Seigneur Jésus ne tient le royaume que comme une administration qui lui est confiée pour un temps. Que ce soit l'épée ou le sceptre qu'il tienne entre ses mains; qu'il agisse comme David ou comme Salomon, il sera également fidèle. Quand il sortira pour exercer le jugement ou pour combattre les batailles de l'Éternel, ce sera vrai de lui, comme il est dit: «Le Seigneur, à ta droite, brisera les rois au jour de sa colère», et encore: «Venez, voyez les actes de l'Éternel, quelles dévastations il a faites sur la terre!» Et ce sera encore vrai quand il s'assiéra sur le trône, ou gouvernera le royaume en paix: «Je marcherai dans l'intégrité de mon cœur, au milieu de ma maison», dit Christ le Roi. Et de lui, il est dit à Jéhovah: «Il jugera ton peuple en justice et tes affligés avec droiture». Mais je le répète, tout cela suppose un pouvoir délégué, bien que confié à une main spéciale.

De même que la mort du Seigneur a accompli autrefois pour toujours l'oeuvre pour laquelle il la subissait, et que sa sacrifice céleste s'exerce maintenant, jour après jour, d'une manière parfaite, ainsi son royaume accomplira tout ce qui le concerne. Et alors, tout étant accompli, il déposera son sceptre, et le royaume prendra fin, ainsi qu'il est écrit: «Ensuite la fin, quand il aura remis le royaume à Dieu le Père... alors le Fils aussi lui-même sera assujéti à celui qui lui a assujéti toutes choses, afin que Dieu soit tout en tous».

«Que Dieu soit tout en tous». Oui, Dieu, par le Fils, a fait les mondes. Et quand les mondes et les siècles auront achevé leur course et accompli leur oeuvre, quand les dispensations auront manifesté les conseils, les oeuvres et les gloires qui leur étaient assignés — le Fils, comme Celui en qui toutes ces choses étaient fondées et par qui elles étaient ordonnées, sera lui-même assujéti à Celui qui lui avait assujéti toutes choses, afin que Dieu soit tout en tous.

C'est remettre la charge confiée; c'est la sujétion de Celui sous les pieds duquel toutes choses avaient été mises, à Celui qui les lui avait assujétiées. Quand à la Personne, bien différente de la charge, elle est éternelle. Le Fils est dans la gloire de l'essence divine, de même que le Père et le Saint Esprit.

La Personne est le mystère des mystères que nous contemplons. Lorsque nous pensons à Christ dans la réalité de ce qu'il est, tout l'éclat même du royaume à venir n'est qu'un voile jeté sur Sa gloire inhérente. La splendeur du royaume pourrait-elle déployer ce qu'il est en lui-même? Les honneurs du royaume de Salomon et même de tous les royaumes du monde, ne voileraient-ils pas la gloire du Fils, aussi réellement que les outrages du prétoire de Pilate ou la couronne d'épines et l'opprobre du Calvaire? Le fait d'être né à Bethléhem comme fils de David, aux acclamations des anges, est-il la mesure de sa gloire personnelle, plus que le nom de Nazarénien? La foi discerne le Serviteur dans les jours d'exaltation comme dans les jours d'abaissement et de douleurs. Il a servi comme Serviteur; il sert comme Sacrificateur; il servira comme Roi.

Ce mystère que nous contemplons ici, est le lien des liens; dans la foi à ce mystère, toutes les distances et tous les intervalles disparaissent. Le ciel et la terre, Dieu et l'homme, Celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés, les choses les plus élevées et les plus abaissées, sont associées l'une à l'autre pour la gloire de Dieu et pour notre bénédiction.

Quels anneaux! quels mystères et quelles harmonies! Quels conseils touchant les fins de la création dans les âges cachés de l'éternelle et divine Sagesse avant que le monde fût! «Si vaste que soit la course tracée par l'Écriture, c'est toujours un cercle, et sous cette forme parfaite, elle revient au point d'où elle est partie. Le ciel qui avait disparu, au chap. 3 de la Genèse, reparaît dans les derniers chapitres de l'Apocalypse. L'arbre de vie se trouve de nouveau près du fleuve d'eau vive, et il n'y a plus de malédiction.

Les différences même de formes sous lesquelles reparaît le royaume céleste sont profondément caractéristiques. Elles montrent non seulement que tout a été reconquis, mais retrouvé sous une forme plus glorieuse, parce que c'est par le Fils que cette restauration est accomplie. Ce n'est plus le paradis, mais la Jérusalem céleste; ce n'est plus le jardin produisant son fruit spontanément et sans labeur, comme il convenait au bonheur de l'homme dans son état d'innocence, c'est la cité, plus somptueuse, plus magnifique, plus glorieuse, mais en même temps le résultat de labeurs et de souffrances; édifiée pour être une habitation plus splendide et plus durable, mais formée de pierres qui, d'après le modèle de la «maîtresse pierre du coin, élue et précieuse», ont été, chacune en son temps, laborieusement taillées et péniblement équarries pour occuper la place qui leur était destinée».

Ayant ainsi atteint le moment où le royaume est remis, nous sommes arrivés aux confins du «nouveau ciel et de la nouvelle terre». Les cieux et la terre de maintenant auront été la scène sur laquelle le Fils a exercé son action et auront rendu témoignage de ses perfections en grâce et en gloire, en humiliation et en puissance, dans ses ministères comme Serviteur, Sacrificateur et Roi, dans la vie de la foi et dans la seigneurie sur toutes choses. Puis, quand le Fils aura été ainsi manifesté, dans la faiblesse et dans la force, sur la terre et dans le ciel, de la crèche jusqu'au trône, comme Nazaréen et Bethléhémite, comme Agneau de Dieu et Oint, comme Seigneur sur toutes choses, selon tout ce à quoi il était prédestiné dans les conseils éternels, alors les cieux et la terre d'à présent auront accompli tout ce qu'ils avaient à faire. Lorsque tout ce qui manifeste le Fils aura été déployé, ils auront fini leur temps. Ils passeront, et l'âme qui les a contemplés accomplissant leur service, sera préparée à entendre cette parole du prophète de Dieu: «Je vis un nouveau ciel et une nouvelle terre; car le premier ciel et la première terre s'en étaient allés».

Mais comme nous l'avons dit précédemment, l'Écriture — notre seul guide — ne nous donne pas la liberté de suivre le Seigneur plus loin que le royaume. L'Esprit Saint en passant et occasionnellement, nous donne cependant quelques caractères des nouveaux cieux et de la nouvelle terre. Ésaïe nous dit que l'on ne se souviendra plus du premier ciel et de la première terre quand la nouvelle création sera introduite, montrant ainsi combien celle-ci surpassera la première en excellence. Il dit aussi que les nouveaux cieux et la nouvelle terre subsisteront devant Dieu (*), suggérant ainsi la pensée que c'est l'état éternel. Paul dit qu'après que le royaume aura été remis au Père, Dieu sera «tout en tous», voulant dire par là, je pense, qu'alors tout pouvoir délégué, tout ministère, même ce qui a été remis entre les mains du Fils, auront pris fin, comme ayant accompli le dessein pour lequel ils avaient été établis. Pierre parle des nouveaux cieux et de la nouvelle terre comme étant la demeure de la justice, et transporte ainsi notre pensée au delà de l'époque où la justice tient le sceptre, où elle règne.

(*) Les passages d'Ésaïe 65 et 66, auxquels l'auteur fait allusion, se rapportent à l'état millénaire. Voici ce que nous lisons dans les «Études sur la Parole»: «Jéhovah introduira alors un ordre de choses entièrement nouveau, dans lequel la vérité de ses promesses sera reconnue, et les choses précédentes totalement oubliées — il y aura de nouveaux cieux et une nouvelle terre, nouveaux non pas par rapport à un changement physique, mais l'ordre moral sera entièrement nouveau. Ce ne sera pas seulement un nouvel ordre de choses sur la terre que la puissance du mal dans les cieux pourra gêner, comme dans les jours précédents; l'état des cieux lui-même sera nouveau. Nous apprenons ailleurs que Satan en sera précipité et que son pouvoir dans le ciel aura pris fin pour toujours».

Un autre auteur encore a dit: «La vraie clef de ce passage (Ésa. 66:17-19) est que le changement des choses présentes qui a été annoncé, a son point de départ au commencement du jour du Seigneur et n'est complet que lorsque ce jour fait place à l'éternité... Ainsi il est dit déjà maintenant du chrétien en Christ: «Les choses vieilles sont passées, voici toutes choses sont faites nouvelles», tandis qu'en fait, cela ne sera complètement exact que lorsqu'il sera transformé à l'image de Christ à sa venue. Ainsi le commencement du jour du Seigneur sera aussi un commencement d'accomplissement de la promesse des nouveaux cieux et de la nouvelle terre, quand Jéhovah «crée Jérusalem pour être une jubilation, et son peuple une joie». Mais l'accomplissement entier n'aura lieu qu'à la fin du jour millénaire, lorsqu'à la lettre, toutes choses seront faites nouvelles, les cieux et la terre de maintenant n'étant pas seulement ébranlés, mais dissous. Alors la mer n'est plus, et un ciel nouveau et une terre nouvelle apparaissent, où la justice habite, et où Dieu sera tout en tous. Le Nouveau Testament parle naturellement du plein résultat final renfermé dans la prophétie (2 Pierre 3; Apoc. 21). Le prophète juif s'arrête aux bénédictions qui sont l'aurore de ce jour, et dont jouiront Israël, son pays et sa capitale».

Mais Jean, dans l'Apocalypse (chap. 21), est plus explicite: « Et je vis », dit-il, «un nouveau ciel et une nouvelle terre; car le premier ciel et la première terre s'en étaient allés, et la mer n'est plus». Puis il ajoute, en parlant de ce nouvel état de choses: «Voici, l'habitation de Dieu est avec les hommes, et il habitera avec eux; et ils seront son peuple, et Dieu lui-même sera avec eux, leur Dieu. Et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux; et la mort ne sera plus; et il n'y aura plus ni deuil ni cri, ni peine, car les premières choses sont passées». Combien cela est précieux! Les premières choses sont passées; les larmes sont passées, la mort est passée, douleurs, cris et deuil ne sont plus. Il ne reste aucune trace des choses précédentes où le péché et la mort avaient imprimé leur sceau. La terre millénaire avec toutes ses bénédictions, est loin de répondre à un ordre de choses aussi élevé, car le péché et la mort s'y trouvent encore (Ésa. 65). «Les premières choses sont passées». Ce n'est pas que nous devions perdre quoi que ce soit de ce qui nous a été donné ou communiqué selon ses conseils de grâce et de gloire, par le ministère du Fils et par les opérations de l'Esprit. Rien de ce que nous avons reçu dans le cours des dispensations divines ne sera perdu pour nous. Cela ne se pourrait pas. Même les rafraîchissements de l'Esprit que nous goûtons en passant, et que troublent si souvent les mouvements de la chair ne sont pas perdus pour nous. Ils sont le témoignage de ce qui est éternel dans son essence même. De même on jouira, dans ses plus éclatants résultats, de toute la sagesse si diverse de Dieu, qui a été déployée dans les différentes dispensations. Elle est essentiellement éternelle, et ne peut être perdue pour nous. Ces manifestations de Dieu dans sa sagesse, dans sa puissance, dans sa grâce et dans sa gloire, se sont montrées et déployées dans la suite des siècles, et ont rencontré la lutte et l'opposition sur la scène de notre monde gâté, ruiné et dégradé. Mais dans les nouveaux cieux et sur la nouvelle terre, tout conflit aura disparu, et ces manifestations seront connues dans leurs complets, glorieux et triomphants résultats.

Devant Celui qui est assis sur le «cheval blanc», les pouvoirs apostats de «ce présent siècle mauvais» sont frappés à l'heure du plus entier développement de leur orgueil et de leur audace, et le Seigneur avec ses saints règne en justice sur la terre durant l'âge millénaire. Devant Celui qui est assis sur le grand trône blanc, le ciel et la terre d'à présent s'enfuient et disparaissent, et Celui qui est assis sur le trône dit: «Voici, je fais toutes choses nouvelles». Ce sont assurément des choses distinctes, d'une haute signification, et indiquant le développement successif des conseils et des voies de Dieu.

Ce ne sera plus sur la terre nouvelle, le sceptre de la justice, mais son habitation; et par conséquent, ce ne sera pas le trône du Fils, mais le tabernacle ou l'habitation de Dieu. Ce n'est plus l'autorité divine s'exerçant sur la scène, mais l'habitation de Dieu sur une scène heureuse et nouvelle.

Ce ne sera plus la terre sur laquelle a coulé le sang de Christ, la terre, sépulcre de milliers de générations: ce sera une nouvelle terre. Ce ne seront plus ces cieux revêtus «de noirceur» et auxquels «un sac est donné pour couverture», desquels les tonnerres, le vent de tempête et le déluge sont descendus, pour opérer l'oeuvre de jugement et porter témoignage de la juste colère de Dieu: ce sera un ciel nouveau.

Celui qui aura soif boira de la fontaine d'eau de la vie; celui qui vaincra héritera de toutes choses (Apoc. 21:6-7). Caractères bénis qui distinguent les saints, mais souvent bien peu réalisés! Mais bénis et précieux cependant, lorsque nous lisons ce qu'ils sont et que nous y pensons — soupirez après le Dieu vivant, et vaincre au milieu de ce monde mauvais!

Je ne voudrais ajouter que peu de paroles. Nous ne devons pas faire de spéculations, là où nous ne pouvons donner des enseignements positifs. Nous ne devons pas écouter ce que nous n'apprenons pas du Seigneur. Sa Parole écrite est la règle des pensées de tous ses saints, bien que quelques-uns se soient plus largement que d'autres, mis en possession de cette Parole par l'Esprit Saint. Nous devons tous connaître la règle commune, et chacun de nous doit aussi connaître sa mesure personnelle dans l'Esprit. Je voudrais donc m'arrêter ici, ajoutant seulement une pensée qui m'a été en bénédiction: c'est que, bien que nous ne puissions discerner ces régions lointaines, nous pouvons y croire et les espérer avec confiance, ou plutôt nous confier en Celui qui en est le Seigneur. Nos coeurs peuvent être assurés qu'elles seront tout ce qu'ils désirent, tout ce que demanderont les nouvelles conditions où nous nous trouverons. Le ciel a toujours été ce qui répondait aux besoins de la terre. Au commencement, le soleil a été établi pour dominer sur le jour, et la lune et les étoiles pour dominer sur la nuit. Ils étaient alors placés dans le ciel, parce qu'ils satisfaisaient à ce qu'il fallait à la terre. Mais il n'y avait pas d'arc-en-ciel dans la nuée, parce que la terre n'avait pas besoin d'un signe et d'un gage que, si Dieu agissait encore en jugement, il épargnerait la terre. Le jugement était alors chose inconnue. Mais lorsque la conscience eut été réveillée, que le jugement fut compris et redouté, quand Dieu fut connu comme un Dieu juste par les actes qu'il avait accomplis, et que la terre eut besoin d'être assurée que, dans sa colère, il se souviendrait d'avoir compassion, alors dans le ciel apparut le gage de cette miséricorde, déployé au front même des nuées, signe du jugement.

Ainsi le ciel a déjà été changé, ou s'est revêtu d'une manière nouvelle, selon les besoins variés de la terre; et le passé est une garantie pour l'avenir, bien «qu'un ciel nouveau et une terre nouvelle» doivent être révélés. Mais je puis ajouter que la terre millénaire, en son jour, connaîtra la même fidélité du ciel envers elle. Elle y verra le sanctuaire de la gloire, comme la foi y contemple maintenant le sanctuaire de la paix, et la cité céleste de cet âge-là sera vue descendant du ciel, dans le caractère même qu'elle devra avoir pour satisfaire aux besoins des nations de la terre et de leurs rois, qui se réjouiront en elle et lui apporteront leur gloire et leur honneur. Le Dieu du ciel et de la terre, dans son infinie et infatigable bonté, poursuivant toujours sans dévier et d'une manière constante ses voies d'ancienneté, se montrera toujours fidèle en bénissant ses créatures. «Tout ce qui nous est donné de bon et tout don parfait descend d'en haut, du Père des lumières, en qui il n'y a pas de variation ou d'ombre de changement». Les nouveaux cieux et la nouvelle terre raconteront à jamais l'histoire de cette bonté variée et inépuisable.

Ce dont nous avons besoin, c'est de posséder l'heureuse foi qui rend réelles pour l'âme toutes ces grandes et précieuses vérités. La maison du Père n'est plus à une distance effrayante pour nous. Nous en sommes approchés, et nous y entrons avec une sainte et heureuse hardiesse par le sang de Jésus. Notre pensée n'aurait jamais pu concevoir un amour tel que celui du Père, de notre Père. Mystérieux amour qui nous amène tout près de lui!

Puissent ces méditations nous aider à connaître cette proximité et la réalité des choses précieuses qui appartiennent à la foi. Amen.

COURTE MÉDITATION SUR LA GLOIRE MORALE DU SEIGNEUR JÉSUS CHRIST par J.G. Bellett

Bibliquest

les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest

«Et quand quelqu'un présentera une offrande de gâteau à l'Éternel, son offrande sera de fleur de farine, et il versera de l'huile sur elle, et mettra de l'encens dessus; et il l'apportera aux fils d'Aaron, les sacrificateurs; et le sacrificateur prendra une pleine poignée de la fleur de farine et de l'huile, avec tout l'encens et il en fera fumer le mémorial sur l'autel: c'est un sacrifice par feu, une odeur agréable à l'Éternel» (Lév. 2:1-2).

Table des matières

- 1 Introduction
- 2 Gloires personnelles et officielles cachées — Gloire morale non cachable — Gloire morale : une combinaison de vertus
 - 2.1 Sachant être abaissé — Abaissement volontaire
 - 2.2 Étranger, mais très proche des besoins
 - 2.3 Ensemble insondable de gloires morales
 - 2.4 Dans le monde, mais pas du monde — Distinguant entre choses
 - 2.5 Douceur selon Dieu (pas de miel dans les sacrifices) — Lumière brillante malgré des apparences contraires
 - 2.6 Un temps de garder, un temps de jeter (Eccl. 3:6) — Renonçant aux avantages terrestres
 - 2.7 Jugement juste, non pas selon les apparences
 - 2.8 Joie dans la conversion des pécheurs
 - 2.9 Fidélité malgré la confusion — Non contaminé par la souillure
 - 2.10 Pauvre, mais enrichissant plusieurs
 - 2.11 Parole de grâce assaisonnée de sel ; parole à propos
 - 2.12 Parfois méprisé, dédaigné, dans la faiblesse — Parfois dans la puissance et dans l'honneur
 - 2.13 Prêtant sans rien espérer
 - 2.14 Répondant à la foi
 - 2.15 Jamais lassé ni surmonté par le mal
 - 2.16 «Le Même» malgré ruines, changements, abandons, peurs, incrédules, persécutions
 - 2.17 Communiquant Sa paix, Sa vie — Fidélité à Ses promesses — Restauration de Pierre
 - 2.18 Donnant sans cesse, approuvant rarement — La plénitude d'une oeuvre dépassant nos pensées
 - 2.19 Incompris des uns; attirant ceux dont l'Esprit avait ouvert les yeux et le coeur
 - 2.20 Lumière brillante : que nous la reflétons, apprenant par elle ce que Christ est
 - 2.21 Le ministère du Seigneur dans sa relation avec Dieu
 - 2.22 Le ministère du Seigneur dans sa relation avec Satan
 - 2.23 Le ministère du Seigneur dans sa relation avec l'homme
- 3 CONCLUSION
 - 3.1 Maintenant le Fils de l'homme est glorifié et Dieu est glorifié en Lui. Si Dieu est glorifié en Lui, Dieu aussi le glorifiera (Jean 13:32)
 - 3.2 La manifestation de la gloire morale doit précéder le royaume ; l'heure est venue pour que le Fils de l'homme soit glorifié (Jean 12:23)
 - 3.3 Méditation sur les gloires de Christ et culte pratique

1 Introduction

C'est la gloire morale, c'est-à-dire le caractère, du Seigneur Jésus, qui fait le sujet de cette méditation. Tout en lui montait vers Dieu comme un sacrifice de bonne odeur. Chacune des expressions de ce qu'il était en lui-même, quelle qu'elle quelle fût, même la moindre, et à quelque circonstance qu'elle se rattachât, tout était un parfum d'encens. En lui, mais en lui seulement, l'homme fut réconcilié avec Dieu. En lui, Dieu retrouva son bon plaisir en l'homme, et cela avec un inexprimable gain; car en Jésus, l'homme est plus cher à Dieu qu'il ne l'aurait été dans une éternité d'innocence adamique.

Mais dans cette méditation sur la gloire morale du Seigneur Jésus, je ne suis très certainement parvenu à saisir qu'une bien faible partie de cet admirable sujet. Toutefois, je pourrai, je l'espère, éveiller dans d'autres âmes des pensées profitables, et cela sera un bien.

C'est de la personne du Seigneur, Dieu et homme en un seul Christ, que je désire m'occuper. Je parlerai aussi de son oeuvre, de ce service de douleurs ou de cette effusion de sang faite à la croix, par laquelle la réconciliation est accomplie et où elle est prêchée pour l'acceptation et la joie de la foi.

2 Gloires personnelles et officielles cachées — Gloire morale non cachable — Gloire morale : une combinaison de vertus

Les gloires du Seigneur Jésus sont de trois natures différentes: elles sont personnelles, officielles et morales. Sa gloire personnelle, Jésus la voilait, sauf là où la foi savait la découvrir et où le besoin du moment l'exigeait. Sa gloire officielle, il la voilait également: il n'allait pas de lieu en lieu comme le Fils de Dieu qui vient du sein du Père, ni comme le fils de David dans son autorité royale. Ces gloires-là restaient habituellement cachées, quand il passait, jour après jour, par les circonstances diverses de la vie. Mais sa gloire morale ne pouvait être cachée: Jésus ne pouvait pas être autrement que parfait en toute chose; — ce caractère lui appartenait, c'était ce qu'il était. Son excellence même rendait cette gloire trop éclatante pour le regard de l'homme; et l'homme se trouvait continuellement repris par elle. Mais elle resplendissait, que l'homme pût ou non la supporter; et maintenant elle illumine chacune des pages des quatre évangiles, comme elle illumina jadis chacun des sentiers dans lesquels le Seigneur marcha ici-bas.

On a dit du Seigneur Jésus, que «son humanité était parfaitement naturelle dans son développement». Cette observation est très belle et très vraie. Le chapitre 2 de Luc le constaterait au besoin. Il n'y avait en Jésus aucun progrès qui ne fût naturel: sa croissance était régulière en tous points; sa sagesse marchait de front avec sa stature et son âge; il fut d'abord enfant, ensuite homme. Comme homme (l'homme de Dieu dans le monde), il rendra témoignage du monde que ses oeuvres sont mauvaises, et il sera haï du monde; mais comme enfant (un enfant selon le coeur de Dieu), il sera soumis à ses parents, et sous la loi, et il le sera comme quelqu'un de parfait. C'est dans de telles conditions que Jésus avançait en faveur auprès de Dieu et des hommes.

Mais quoiqu'il y eût en lui un progrès, comme nous le voyons, il n'y avait cependant aucune obscurité, aucun mauvais penchant, aucune erreur: en ceci, il est différent de tous. Il est, dit de Marie, qu'elle gardait par devers elle les choses qui avaient été dites touchant Jésus et qu'elle les repassait dans son cœur; toutefois des nuages, du trouble, des ténèbres même assiégèrent son esprit, et le Seigneur eut à lui dire: pourquoi me cherchez-vous? (Luc 2:49). Tandis que, chez Jésus, le progrès n'était qu'une seule et même forme de beauté morale; sa croissance était régulière et toujours ce qu'elle devait être; et je puis ajouter que, comme son humanité était parfaitement naturelle dans son développement, son caractère aussi était entièrement humain dans ses expressions: tout ce qui le manifestait était commun à l'homme.

Il était l'arbre planté près des ruisseaux d'eau, qui rend son fruit en sa saison (Ps. 1); et toutes choses ne sont belles qu'en leur saison. La gloire morale de l'enfant Jésus brille en sa saison et en sa génération; et lorsqu'il est devenu homme, la même gloire ne fait que se montrer sous d'autres aspects. Jésus savait quand il fallait reconnaître les droits de sa mère, lorsqu'elle les mettait en avant; quand il fallait y résister, bien qu'elle les fit valoir; quand il fallait y répondre, alors qu'ils n'étaient pas revendiqués (Luc 2:51; 8:21; Jean 19:27). Et à mesure que nous avançons, en suivant les traces de Jésus, il en est de même. Il connût Gethsémani en sa saison ou selon son vrai caractère, comme il connût la sainte montagne en sa saison: saisons d'hiver ou d'été pour son âme. Il connût le puits de Sichar, et le chemin qui le conduisait à Jérusalem pour la dernière fois. Il suivit chaque sentier, et se trouva à chacun des lieux où il passa, dans la pensée qui s'accordait avec le caractère qu'ils avaient aux yeux de Dieu. — Il en fut de même dans les occasions qui demandaient plus de force morale encore. — Quand il s'agit de la profanation de la maison de son Père, la parole du prophète se réalise en lui: Le zèle de ta maison m'a dévoré; est-il question d'une insulte faite à lui-même par quelques villageois samaritains, il supporte tout et passe outre.

Tout était parfait comme combinaison et comme moment. Jésus pleura quand il arriva devant le tombeau de Lazare, bien qu'il sût qu'il portait en lui-même la vie pour celui qui était mort. Lui, qui venait de dire: «Je suis la résurrection et la vie», il pleura. La puissance divine laissait les sympathies humaines suivre librement leur cours.

C'est l'assemblage ou la combinaison des vertus qui constitue la gloire morale. Jésus savait, selon l'expression de l'apôtre, être dans l'abondance et être abaissé; il savait user des moments de prospérité, si on peut les appeler ainsi, comme des moments d'abaissement; car, pendant son passage à travers la vie, il apprit à connaître et les uns et les autres.

Ainsi, lors de la transfiguration, il fut pour un moment introduit dans la gloire, et ce fut une heure radieuse; il apparut là avec les honneurs qui lui appartiennent. Comme le soleil, la source de toute lumière, il resplendissait, et des personnages éminents tels que Moïse et Élie étaient là, enveloppés de sa gloire et brillant avec lui. Mais quand il descendit de la montagne, il commanda à ceux qui avaient été «les témoins de sa majesté», de ne raconter à personne ce qu'ils avaient vu. Et arrivé dans la plaine, et comme le peuple accourait pour le saluer (Marc 9:15), — sa personne reflétant sans doute encore, quoique faiblement, la gloire dans laquelle il venait de se trouver — il ne s'arrête pas pour recevoir l'hommage de la foule, mais il reprend aussitôt son service habituel; car il savait «être dans l'abondance». La prospérité ne l'enorgueillissait pas. Il ne cherchait pas une place parmi les hommes, mais il se renonçait lui-même, s'anéantissait lui-même, et voilait sa gloire pour n'être que le serviteur.

Il en fut de même une autre fois, après qu'il fut ressuscité, comme nous l'apprend le chapitre 20 de Jean. Nous le voyons là au milieu de ses disciples, revêtu d'une gloire telle que jamais homme n'en avait possédé, ou entrevu de semblable. Il est là comme le vainqueur de la mort, le destructeur du sépulcre. Et cependant, bien qu'il possédât ces gloires excellentes, il n'était pas venu pour recueillir les hommages de son peuple, comme ferait naturellement quelqu'un qui se retrouverait au sein de ses amis et de sa famille, après la fatigue, le danger et la victoire. Jésus n'était cependant pas indifférent à la sympathie; il la recherchait en temps convenable et en sentait l'absence quand il ne la rencontrait pas. Mais maintenant, ressuscité d'entre les morts, il est ici au milieu de ses disciples plutôt comme un visiteur d'un jour que comme un triomphateur; et il les entretient plutôt de leurs propres intérêts, qu'il ne leur parle de ce qui le concerne lui-même, dans les grandes choses qui viennent de s'accomplir.

C'était en effet faire usage d'une victoire, comme fit Abraham de celle qu'il remporta sur les rois confédérés; et savoir faire ainsi est chose plus difficile, dit-on, que de vaincre. C'était savoir «être dans l'abondance», «savoir être rassasié».

2.1 Sachant être abaissé — Abaissement volontaire

Mais Jésus savait aussi «être abaissé». Voyez-le devant les habitants de Samarie au chapitre 9 de Luc. Dès le début de cette scène, dans la conscience de sa gloire personnelle, il anticipe le moment de sa résurrection, et comme un homme qui veut faire connaître qu'un personnage de distinction s'avance, il envoie des messagers devant sa face. Mais l'incrédulité des Samaritains change l'aspect des choses. Ils ne veulent pas le recevoir. Ils refusent d'ouvrir un chemin devant les pas du Seigneur de gloire, et l'obligent à se chercher lui-même le meilleur chemin qu'il pût trouver comme l'homme rejeté; et il accepte aussitôt cette place, sans qu'il s'élève un murmure dans son cœur. Il redevient le Nazaréen (voyez Matt. 2), en se voyant repoussé comme le Bethléhémite; et il porte ce nouveau caractère en s'éloignant du village samaritan, aussi parfaitement qu'il avait porté le premier avant d'y arriver.

Ainsi Jésus savait comment «être abaissé». Nous le retrouvons dans des circonstances analogues au chapitre 21 du même évangile. Jésus entre dans Jérusalem comme le fils de David; tout ce qui pouvait le mettre en évidence en cette glorieuse qualité, l'environne et l'accompagne. Il apparaît alors dans sa gloire terrestre comme il avait été dans sa gloire céleste sur la sainte montagne. Cette gloire lui appartenait de droit, et quand l'occasion le demande, il sait la porter. Mais l'incrédulité de Jérusalem, comme précédemment celle de Samarie, transforme encore la scène, et Celui qui avait fait son entrée dans la ville comme son roi, est forcé d'en sortir pour se chercher un gîte pour la nuit. Et là, Jésus se trouve hors de Jérusalem comme il s'était trouvé hors de Samarie, «sachant être abaissé».

Quelle perfection! Si les ténèbres ne comprennent pas la lumière de la gloire personnelle ou officielle de Christ, sa gloire morale brille avec d'autant plus d'éclat. Car il n'y a rien de plus beau, comme principe moral ou comme caractère, que cet abaissement volontaire au milieu des hommes, avec cette conscience de gloire intrinsèque devant Dieu. Nous en avons des exemples remarquables dans les vies de quelques saints. Abraham fut volontairement un étranger parmi les Cananéens tous les jours de sa vie ne possédant pas un pouce de terre, ni ne cherchant à le posséder; mais il savait à l'occasion se placer au-dessus même des rois, dans la conscience de sa dignité devant Dieu, selon le conseil de Dieu lui-même. Jacob parle de son pèlerinage, de ses jours qui ont été courts et mauvais, s'anéantissant lui-même devant l'opinion du monde; mais au même moment, il donne sa bénédiction à l'homme qui alors était le plus grand de la terre sachant que devant Dieu, c'est lui qui est «le plus excellent» des deux. — David demande un pain, et le demande sans honte; il accepte en même temps l'hommage dû à un roi, et reçoit le tribut de ses sujets dans la personne d'Abigaïl. — Paul est lié de chaînes; il est prisonnier dans le palais du gouverneur et parle de ses liens; toutefois au même moment, il fait entendre à toute la cour et à tous les hauts personnages du monde romain, assemblés autour de lui, que, entre eux tous, il se sait l'homme béni, le seul homme heureux.

C'est cette réunion d'abaissement volontaire devant les hommes et de conscience de gloire devant Dieu, qui atteint chez notre Seigneur sa manifestation la plus élevée, la plus éclatante, que dis-je, sa manifestation parfaite! Et dans cette capacité de savoir «être

dans l'abondance» et de savoir «être abaissé», de savoir «être rassasié» et de savoir «être dans les privations», il y a une beauté de plus, car elle nous dit que le cœur de celui qui a appris cette leçon s'occupe plutôt du but du voyage que du voyage lui-même. Si notre cœur s'attache au voyage, nous n'aimerons pas ces traverses et ces difficultés, ces lieux rudes et ces lieux escarpés; mais si nous regardons au but, ces choses nous préoccupent peu. C'est ici, bien certainement, une leçon secrète pour plusieurs d'entre nous.

2.2 *Étranger, mais très proche des besoins*

Mais il y a dans le caractère du Seigneur d'autres détails qui doivent attirer notre attention. «Nul d'entre les hommes n'avait plus de grâce, n'était plus accessible», a dit de lui quelqu'un. «On remarque dans sa manière d'être une douceur et une bonté que l'on ne rencontre jamais dans les hommes, et pourtant on sent toujours qu'il était un «étranger» sur la terre». Il était un «étranger» ici-bas — un étranger, en tant que l'homme révolté remplissait la scène, mais se trouvant très près aussitôt que la souffrance ou le besoin le réclamait. L'éloignement dans lequel il se tenait, et l'intimité dans laquelle il se montrait, étaient tous deux parfaits. Il faisait plus que considérer la misère qui l'entourait, il y prenait part avec une sympathie qui avait tout entière sa source en Lui-même; et il faisait plus que repousser la corruption qui l'environnait, il maintenait la séparation de la sainteté elle-même d'avec tout contact avec le mal ou toute souillure.

Voyez-le, manifestant cette combinaison de distance et de proximité au chapitre 6 de Marc. C'est une scène touchante: les disciples sont de retour auprès de lui après une longue journée de service; il s'intéresse à eux; il sympathise à leur fatigue; il s'en occupe, et y pourvoit aussitôt en leur disant: «Venez à l'écart vous-mêmes dans un lieu désert, et reposez-vous un peu». Mais les foules l'ayant suivi, il se tourne vers elles avec le même amour; il prend connaissance de leur état, et après s'être occupé d'elles comme de brebis qui n'ont pas de pasteur, il se met à les enseigner. Dans tout ceci, nous voyons Jésus aller au-devant des divers besoins qui se présentent autour de lui; qu'il s'agisse de la fatigue des disciples ou de la faim et de l'ignorance de la multitude, il est là pour y pourvoir. Mais les disciples, mécontents des soins de Jésus pour les foules, l'engagent à renvoyer celles-ci; le cœur du Seigneur cependant est plein d'autres pensées, et à l'instant même il se forme entre ses disciples et lui une distance qui se fait sentir, peu de moments après, par l'ordre qu'il leur donne d'entrer dans la nacelle et d'aller devant lui à l'autre rive, pendant qu'il renverra les foules. Cette séparation ne fait que susciter un nouveau trouble aux disciples. Les vents et les flots leur sont opposés sur le lac, mais dans leur détresse, Jésus se trouve de nouveau auprès d'eux pour les secourir et les rassurer.

Quelle harmonie dans la combinaison de la sainteté et de la grâce Jésus est près de nous quand nous sommes las, quand nous avons faim, quand nous sommes en danger; mais il est éloigné de nos penchants naturels et de notre égoïsme. Sa sainteté fit de lui un étranger dans un monde souillé; sa grâce le maintint toujours actif dans un monde souffrant et misérable. La vie du Sauveur est ainsi mise en évidence sous un aspect remarquable de gloire morale, puisque, étant obligé de se tenir à l'écart, par le caractère de la sphère dans laquelle il se mouvait, la misère et l'affliction qui y régnaient le poussaient incessamment à agir. Et cette activité s'exerçait envers toutes sortes de personnes, et avait ainsi à revêtir toutes sortes de formes. Christ avait affaire à des adversaires, au peuple, à une troupe de disciples (les douze), à des hommes individuellement, et tous le maintenaient dans une activité non seulement continue, mais extrêmement variée; et il fallait qu'il sût (et assurément il le savait parfaitement) comment il fallait répondre à chacun.

À côté de tout cela, nous le voyons, en certaines occasions, assis à la table des autres; mais c'est seulement pour nous faire connaître de nouveaux traits de sa perfection. À la table des pharisiens, où il se trouve parfois, il n'adopte ni ne sanctionne la scène de famille: mais invité sous le caractère qu'il avait déjà acquis et soutenu en public, il est là pour agir selon ce caractère. Il n'est pas simplement un convive, qui jouit de la courtoisie et de l'hospitalité du maître de la maison, mais il est venu dans son propre caractère, et par conséquent il peut enseigner ou blâmer. Il est toujours la lumière et agit comme la Lumière, et il met ainsi en évidence les ténèbres dans l'intérieur de la maison comme il avait fait au-dehors (voyez Luc 7:11).

Cependant, si Jésus entrait souvent dans la maison du pharisien comme docteur, et si, agissant comme tel, il réprouvait l'état de choses qu'il trouvait là, c'était comme Sauveur qu'il entrait dans la maison du publicain. Lévi lui fit une fête dans sa maison et fit asseoir avec lui des publicains et des pécheurs. Les chefs religieux trouvent naturellement à redire à cela; alors Jésus se révèle comme Sauveur leur disant: «Ceux qui sont en bonne santé n'ont pas besoin de médecin, mais ceux qui se portent mal. Mais allez et apprenez ce que c'est que: «Je veux miséricorde et non pas sacrifice»; car je ne suis pas venu appeler des justes, mais des pécheurs» (Matt. 9:12-13). Paroles simples, mais frappantes et pleines de signification. Simon le pharisien désapprouvait qu'une pécheresse entrât dans sa maison et s'approchât de Jésus; le publicain Lévi réunit les pareils de cette femme pour être les convives du Seigneur Jésus; et en conséquence, celui-ci agit chez l'un comme un censeur, tandis que chez l'autre il se montre dans les richesses de grâce d'un Sauveur.

Mais Jésus s'assied à d'autres tables encore. Suivons-le à Jéricho et à Emmaüs (voyez Luc 19 et 24). Ce furent les désirs du cœur qui l'accueillirent à chacune de ces occasions, désirs éveillés toutefois sous des influences différentes. Zachée n'avait été jusqu'alors qu'un pécheur, un «homme naturel», corrompu, comme nous le savons, dans ses mobiles et son activité. Mais il avait été sous l'action du Père à ce moment précisément, et Jésus devenait l'objet de son âme. Il souhaitait de le voir, et parce que son désir était ardent, il s'était frayé un chemin à travers la foule et était monté sur un sycomore, pour tâcher d'apercevoir Jésus au moment où il passait. Le Seigneur le vit, et aussitôt s'invita lui-même chez lui. Chose remarquable: Jésus est un convive non invité, qui s'est invité lui-même dans la maison du publicain de Jéricho.

Les premiers mouvements de la vie chez un pauvre pécheur, les désirs éveillés par le Père, étaient là dans cette maison, pour accueillir Jésus; mais le Seigneur, d'une manière aussi bienveillante que significative, va au-devant de l'invitation et il entre. Il entre dans le caractère qui convient et répond au besoin du moment, pour aviver et affermir la vie nouvellement reçue, jusqu'à ce qu'elle se manifeste sous une des formes de sa puissance et produise un de ses bons fruits. «Voici, Seigneur, je donne la moitié de mes biens aux pauvres; et si j'ai fait tort à quelqu'un par une fausse accusation, je lui rends le quadruple» (Luc 19:8).

À Emmaüs nous voyons autre chose: non pas le désir d'une âme nouvellement attirée, mais le désir de saints relevés de leur chute. Les deux disciples avaient été incrédules; ils retournaient chez eux sous l'impression pénible que Jésus avait trompé leur attente. Le Seigneur les réprimande peu après les avoir rejoints sur la route en s'exprimant toutefois de manière à faire brûler leurs cœurs au-delà d'eux; et quand ils arrivent ensemble à la porte de leur demeure, Jésus fit comme s'il allait plus loin. Il ne voulait pas s'inviter lui-même comme il l'avait fait à Jéricho, ces disciples n'étant pas dans la condition morale où était Zachée; cependant, quand ils l'invitent à entrer, il entre, mais seulement pour fortifier le désir qui les avait poussés à l'inviter et pour répondre pleinement à ce désir; et les disciples pressés par la joie, retournent cette nuit même à Jérusalem, malgré l'heure avancée, pour faire part de tout à leurs frères.

Quelle variété de beauté dans toutes ces scènes! L'hôte du pharisien, celui du publicain, celui des disciples, le convive invité et non invité, est assis dans la personne de Jésus, toujours à sa place dans toute la beauté de la perfection. Je pourrais le montrer assis à d'autres tables; mais je ne parlerai plus que d'une seule. — À Béthanie, nous voyons Jésus s'associant à une scène de famille. S'il avait désapprouvé l'idée d'une famille chrétienne, il n'aurait pas pu se trouver à Béthanie comme l'Écriture nous l'y montre, et pourtant

nous ne le voyons là que pour découvrir en lui un nouveau trait de beauté morale. Jésus est à Béthanie comme un ami de la famille, trouvant dans le cercle qui l'entoure ce que nous trouvons encore aujourd'hui parmi nous: «un chez-soi». Les mots: «Or Jésus aimait Marthe, et sa soeur, et Lazare», nous le disent assez. L'affection de Jésus pour la famille de Béthanie n'était pas celle d'un Sauveur, ni d'un Berger, bien que nous sachions qu'il était pour elle l'un et l'autre: c'était l'affection d'un ami de la famille. Mais tout en étant un ami, et un intime ami, qui pouvait, quand il lui plaisait, trouver sous ce toit hospitalier un cordial accueil, jamais cependant il n'y intervint dans les arrangements domestiques. Marthe était la ménagère, la personne la plus occupée de la famille, utile et importante à sa place, et Jésus la laisse là où il la trouve. Ce n'était pas à lui de changer ou de régler ces choses. Lazare peut prendre place à côté de ses hôtes à la table de famille; Marie peut être absorbée et retirée dans son royaume à elle ou dans le royaume de Dieu au-dedans d'elle, et Marthe sera affairée et servira. C'est très bien. Jésus laisse tout cela tel qu'il le trouve. Celui qui ne voulait pas entrer dans la maison d'un autre sans y être invité, s'il entrait dans la maison de ces deux soeurs et de leur frère, ne voulait pas intervenir dans l'ordre et les arrangements qui y régnaient, et ceci est d'une parfaite convenance morale. Mais, lorsqu'un des membres de la famille, au lieu de garder sa place dans le cercle en sort pour enseigner dans la présence de Jésus, Jésus doit revendiquer et revendique ses droits supérieurs, et il rétablit les choses divinement, bien qu'il ne voulût pas s'en mêler ni y toucher domestiquement (Luc 10).

2.3 Ensemble insondable de gloires morales

Qui peut suivre toutes les traces de Jésus. Le vautour dira qu'elles dépassent la portée de son regard, et si aucun oeil humain ne peut sonder l'ensemble de ce seul objet, quel est le caractère humain qui, par ses ombres et ses imperfections, ne sert pas à en faire mieux ressortir l'éclat. Aucun de nous ne se représente Jean ou Pierre ou un des autres apôtres, comme ayant un coeur dur ou comme manquant de bonté: tout au contraire! Nous sentons que nous aurions pu leur confier nos peines et nos besoins. Cependant le court récit du chapitre 6 de Marc, dont j'ai parlé, nous fait voir qu'ils sont tous en défaut, qu'ils sont tous à distance quand les foules affamées s'adressent à eux, menaçant de les déranger; tandis que, au contraire, pour Jésus, c'était alors précisément le moment et l'occasion de s'approcher. Tout ceci nous dit ce que Jésus est, mes bien-aimés. «Je ne connais personne de bon, d'affable, comme lui», a dit quelqu'un, «personne qui soit descendu comme lui jusqu'à de pauvres pécheurs. J'ai plus de confiance en son amour que dans celui de Marie, ou de quelque saint que ce soit. Ce n'est pas seulement sa puissance comme Dieu, c'est la tendresse de son coeur comme homme, qui m'attire. Jamais personne ne montra autant de tendresse, ou n'en posséda autant; personne ne m'a inspiré autant de confiance. Que d'autres s'adressent aux saints ou aux anges s'ils le veulent, moi, j'ai plus de foi en la bonté de Jésus». Le chapitre 6 de Marc confirme ces paroles, en nous montrant l'étroitesse de coeur des meilleurs d'entre nous, tels que Pierre et que Jean, en même temps qu'il manifeste la grâce si pleine, si infatigable, si humble de Jésus.

Dans ses relations avec le monde, Jésus était à la fois un vainqueur, un homme de douleurs et un bienfaiteur. Quelle gloire morale dans un pareil assemblage! Il fut le vainqueur du monde, repoussant toutes ses séductions et toutes ses offres; il souffrit de la part du monde, rendant témoignage pour Dieu contre le train et l'esprit du monde; et il fit du bien au monde, dispensant continuellement son amour et sa puissance, rendant le bien pour le mal. Les tentations du monde ne servirent qu'à faire de lui un vainqueur; la corruption et la haine du monde ne purent que faire de lui un homme de douleurs, ses misères un bienfaiteur. Que de gloires morales se trouvent ici réunies!

2.4 Dans le monde, mais pas du monde — Distinguant entre choses

Le Seigneur Jésus fut la personnification vivante de cette parole: «Dans le monde, mais non pas du monde» — qui se lie sans doute à cette autre parole: «Je ne fais pas la demande que tu les ôtes du monde, mais que tu les gardes du mal» (Jean 17). Il fut la manifestation vivante de cet état pendant toute sa vie, car il était toujours dans le monde, travaillant au milieu de son ignorance et de sa misère; mais jamais il ne fut du monde, jamais il ne prit part à ses espérances ou à ses projets, ni ne respira l'esprit du monde.

C'est au chapitre 7 de l'évangile de Jean, il me semble, que Jésus se présente à nous tout particulièrement sous ce caractère. C'était l'époque de la fête des tabernacles, le temps du couronnement de la joie en Israël, l'anticipation du royaume à venir, la saison de la rentrée des récoltes, quand le peuple n'avait plus qu'à se souvenir qu'il avait été autrefois errant dans le désert, et avait demeuré sous des tentes. Les frères de Jésus lui proposent de profiter d'une occasion comme celle-là, alors que «le monde entier», comme on dit, se trouvait à Jérusalem. Ils auraient voulu qu'il se mît en avant, qu'il se posât, comme on dit encore, en «homme du monde». «Si tu fais ces choses», lui disent-ils, «montre-toi au monde toi-même». Jésus refuse. Le moment pour lui de célébrer la fête des tabernacles n'est pas encore venu. Il aura plus tard son royaume dans le monde, il sera grand et sa domination s'étendra jusqu'aux bouts de la terre quand son jour viendra; mais pour le présent, il marche vers l'autel et non pas vers le trône. Il ne veut pas aller à la fête pour être de la fête, bien qu'il doive s'y trouver; aussi, lorsqu'il est arrivé dans la ville, l'y voyons-nous occupé du service, et non dans les honneurs; non pas opérant des miracles comme ses frères eussent voulu qu'il fit, afin d'attirer l'attention des hommes, mais enseignant les autres, s'effaçant ensuite lui-même derrière cette parole: «Ma doctrine n'est pas mienne, mais de celui qui m'a envoyé».

Tout cela fait partie de la gloire morale de l'homme Jésus, de l'homme parfait, dans sa relation avec le monde: un vainqueur, un homme de douleurs, et un bienfaiteur dans le monde, mais non pas du monde. Ailleurs, avec une égale perfection, nous le voyons distinguer entre les choses aussi bien que manifester ces belles combinaisons. Ainsi, en s'occupant de l'affliction de ceux de dehors, il montre de la tendresse accompagnée de la puissance qui guérit; tandis que lorsqu'il s'agit de disciples, nous voyons en lui la fidélité en même temps que l'amour. Le lépreux du chapitre 8 de Matthieu était un étranger. Il vient à Jésus avec le mal dont il souffre et en obtient aussitôt la guérison. Le même chapitre nous montre des disciples s'adressant aussi à Jésus dans leurs angoisses pendant l'orage, mais ils sont repris aussi bien que rassurés. Jésus leur dit: «Pourquoi êtes-vous craintifs, gens de petite foi» Et pourtant le lépreux n'avait que peu de foi, tout comme les disciples. Si ceux-ci disaient: «Seigneur sauve-nous! nous périssons» l'autre avait dit: «Seigneur, si tu veux, tu peux me rendre net». Mais les disciples sont repris et le lépreux ne l'est pas, précisément parce que le cas était différent dans la pensée du Seigneur et l'était justement. Dans l'un des cas, il s'agissait simplement de l'affliction; dans l'autre, il s'agissait de l'âme aussi bien que de l'épreuve. Par conséquent, en répondant au lépreux, le Seigneur ne lui montre que de l'amour, tandis qu'envers les disciples il avait à être fidèle aussi bien que tendre. La différence de relations avec lui explique la différence dans l'intervention du Seigneur, et nous montre avec quelle perfection Jésus distinguait entre des choses qui avaient une grande analogie entre elles, mais qui, cependant, n'était nullement les mêmes.

Sous ce rapport, la perfection du Seigneur se manifeste davantage encore. Quoiqu'il censure lui-même il ne permet pas que d'autres le fassent légèrement; comme dans les âges précédents, Dieu pouvait humilier Moïse, mais il ne voulait pas que Marie et Aaron s'élevassent contre lui (Nomb. 11:12). Israël, dans le désert, sera maintes et maintes fois châtié par la main de Dieu, mais en face de Balaam ou de tout autre adversaire, Dieu sera Celui qui n'a pas aperçu d'iniquité dans son peuple, et qui ne permettra pas qu'aucun enchantement prévale contre lui. C'est ainsi également que le Seigneur intervient de la manière la plus frappante et la plus admirable entre les deux disciples et leurs compagnons qui les accusent (Matt. 20); et quoiqu'il eût envoyé, comme en secret, une parole

d'avertissement et d'admonition à Jean-Baptiste (parole que la conscience de Jean pouvait seule comprendre), il se tourne vers la multitude pour ne parler de lui qu'avec des expressions d'approbation et de satisfaction.

Nous trouvons d'autres exemples de cette grâce qui distingue entre les choses qui diffèrent. Même lorsqu'il s'occupe de ses disciples, il vient un moment, celui des adieux, où la fidélité ne peut être observée plus longtemps et où il ne reste à exercer que la tendresse toute seule (Jean 14 et 15). Le cœur revendique cette heure comme lui appartenant tout entière, et l'éducation de l'âme ne peut pas se poursuivre alors. Jésus révèle à ses disciples des secrets nouveaux, il est vrai, des secrets appartenant à la relation la plus chère et la plus intime, savoir leur relation avec le Père; mais il n'y a rien dans ses discours qui ressemble à un reproche. Il ne dit pas alors: «Gens de petite foi», ou: «Comment ne comprenez-vous point». Une seule parole qui a peut-être quelque analogie avec celles-ci, leur faisait connaître seulement une blessure dont le cœur avait souffert, afin qu'ils sussent quel était l'amour qu'il avait pour eux.

Tel était dans la pensée parfaite et pour le cœur de Jésus, le caractère sacré de la douleur du moment de la séparation. Nous le réalisons pour nous-mêmes dans notre chétive mesure, de sorte que nous sommes capables d'en apprécier et d'en admirer au moins la pleine expression en Jésus. «Il y a... un temps d'embrasser», dit l'Ecclésiaste, «et un temps de s'éloigner des embrassements». C'est une loi écrite dans le livre des statuts de l'amour, et Jésus l'observait.

2.5 Douceur selon Dieu (pas de miel dans les sacrifices) — Lumière brillante malgré des apparences contraires

Jésus ne se laissait pas entraîner à la douceur quand l'occasion exigeait de la fidélité, et pourtant il passa par bien des circonstances que la sensibilité humaine eût ressenties, et que le sens moral de l'homme eût jugé bien de ressentir. Jésus ne voulait pas gagner ses disciples par les pauvres voies d'une nature aimable. Le «miel», aussi bien que le «levain», était exclu des sacrifices faits par feu. Il n'y avait pas de miel dans les offrandes de gâteau (Lév. 2; 11); et Jésus, la vraie offrande de gâteau, n'en avait pas non plus. Ce n'était pas simplement des paroles aimables ou polies que les disciples entendaient de la bouche de leur Maître; il n'y avait pas chez lui cette courtoisie qui consulte les goûts d'autrui et cherche à les satisfaire; Jésus ne cherchait pas à être agréable, et pourtant il s'attachait les cœurs de la manière la plus étroite, et c'est là de la puissance. C'est toujours une preuve de puissance morale, quand la confiance est gagnée sans qu'elle soit recherchée, car alors le cœur a compris la réalité de l'amour. «Nous savons tous», a dit quelqu'un, «distinguer l'affection de ce qui n'est que de la prévenance, et il peut y avoir une grande mesure de celle-ci, sans qu'il y ait rien de celle-là. On dira peut-être que des manières aimables doivent gagner la confiance; mais nous savons bien que l'affection seule en est capable». L'amabilité, si elle n'est que cela, est du miel, et combien de cet ingrédient ne se trouve-t-il pas en nous. Nous sommes enclins à penser que tout va bien, et nous ne visons pas plus haut peut-être qu'à ôter le levain et à pénétrer de miel la pâte. Si nous sommes aimables, si nous remplissons convenablement notre rôle sur la scène bien ordonnée, polie et courtoise de la société, cherchant à plaire aux autres, et faisant de notre mieux pour qu'ils soient satisfaits d'eux-mêmes, nous sommes contents et les autres le sont de nous. Mais est-ce là servir Dieu? Est-ce là une offrande de gâteau? Pensons-nous que cela fasse partie de la gloire morale de l'homme parfait? Certainement non. Nous pourrions estimer peut-être que rien ne conviendrait mieux et n'atteindrait mieux et plus effectivement le but; néanmoins, c'est l'un des secrets du sanctuaire, que l'on ne faisait pas usage de miel pour donner une odeur agréable à l'offrande.

Ainsi, en développement, en à-propos, en combinaisons et en distinctions, tout était beauté et perfection dans toutes les voies de ce Fils de l'homme!

La vie de Jésus était la brillante lumière d'une lampe. Il était, dans la maison de Dieu, cette lampe qui n'avait pas besoin de «mouchettes et de vases à cendre» (Ex. 25); elle était continuellement arrangée devant le Seigneur, donnant la lumière d'une huile vierge et pure; et elle manifestait tout ce qui était autour d'elle, censurant et reprenant, mais gardant toujours sa propre place sans reproche.

Accusé par des disciples ou par des adversaires, comme il lui arrivait constamment, jamais le Seigneur ne cherche à s'excuser. En une occasion ses disciples se plaignent, disant: «Maître, ne te mets-tu pas en peine que nous périssions» (Marc 4:38), mais Jésus ne songe pas à justifier le sommeil dont ces paroles viennent de le tirer. Une autre fois ils objectent encore: «Maître, les foules te serrent et te pressent, et tu dis: Qui est-ce qui m'a touché» (Luc 8:42-48), mais il n'a pas besoin de cette remarque, et agit de manière à y répondre. Une autre fois encore Marthe lui dit: «Seigneur, si tu eusses été ici mon frère ne serait pas mort» (Jean 11); Jésus ne s'excuse pas de ne pas avoir été là, ni de s'être arrêté pendant deux jours au lieu où il se trouvait, mais il apprend à Marthe quel caractère merveilleux son retard donnait à cette heure.

Quelle glorieuse justification il y avait là de ce retard! Et il en était de même à chaque occasion semblable. Qu'il soit accusé ou blâmé, jamais Jésus ne rétracte une parole ou ne revient en arrière d'un seul pas; il impose silence à toute voix qui s'élève en jugement contre lui. Sa mère lui fait des reproches (Luc 2) mais au lieu de pouvoir maintenir son accusation, elle doit être convaincue des ténèbres et de l'erreur de ses pensées. Pierre ose reprendre Jésus: «Seigneur, Dieu t'en préserve, cela ne t'arrivera point» (Matt. 16); mais Pierre doit apprendre que c'était Satan lui-même qui l'excitait à parler ainsi. L'huissier, dans le palais du souverain sacrificateur, va plus loin encore; voulant corriger Jésus, il le frappe sur la joue (Jean 18); mais il est convaincu de violer les lois de la justice en présence même et dans le lieu de jugement.

Tout cela nous dit les voies parfaites du Maître. Les apparences pouvaient être quelquefois contre Jésus. D'où vient qu'il dormait dans la nacelle quand la tempête et les vagues mugissaient? Qu'il s'arrêtait en chemin quand la fille de Jaïrus était mourante. Pourquoi tardait-il à venir quand son ami Lazare était malade dans le village lointain de Béthanie? Mais tout cela n'est que l'apparence, et seulement pour un moment: nous connaissons ces voies de Jésus, ce sommeil, cet arrêt, ce retard; tout est parfait! Les apparences étaient contre le Dieu de Job, aux jours des patriarches: tant de messagers implacables et inexorables n'étaient-ils pas de trop. Mais le Dieu de Job n'avait pas à s'excuser, non plus que le Jésus de l'évangile.

C'est pourquoi, quand nous regardons au Seigneur Jésus comme à la lampe du sanctuaire, la lumière dans la maison de Dieu, nous trouvons que «les mouchettes et les vases à cendre» ne sont d'aucun usage: on reconnaît qu'il n'y a rien en lui qui leur corresponde. Aussi tous ceux qui tentaient d'accuser ou de reprendre Jésus quand il était ici-bas, devaient eux-mêmes s'en retourner repris et confondus. Ils avaient voulu se servir de mouchettes pour une lampe qui n'en avait pas besoin, et ils n'avaient fait que trahir leur folie: la lumière de cette lampe brillait d'autant plus, non pas parce qu'on s'était servi de mouchettes, mais parce qu'une preuve nouvelle était donnée chaque fois, qu'elle n'en avait que faire.

De tous ces exemples nous recueillons l'utile leçon qu'il vaut mieux nous tenir tranquilles et laisser faire Jésus. Nous pouvons regarder et adorer, mais sans intervenir et sans interrompre, comme tous faisaient alors, ennemis, parents ou même disciples. Ils ne pouvaient rendre plus éclatante cette lumière qui luisait; ils n'avaient qu'à s'en réjouir et à marcher à sa lueur, sans essayer d'y toucher. Que notre œil soit simple! et nous pouvons être assurés que la lampe du Seigneur, placée sur le chandelier, remplira de lumière tout le corps.

Mais poursuivons. De même que Jésus ne cherchait pas à s'excuser devant le jugement de l'homme, pendant le cours de son ministère, ainsi aussi à l'heure de la souffrance, quand les puissances des ténèbres sont toutes déchaînées contre lui, il ne cherche

pas la pitié des hommes. Quand il fut devenu le prisonnier des Juifs et des gentils, il ne les supplie, ni ne les implore; il n'en appelle à la compassion de personne; on ne l'entend pas plaider pour sa vie. Il avait prié le Père dans le jardin de Gethsémané; mais il ne cherche à émouvoir ni le souverain sacrificateur, ni le gouverneur romain. Tout ce qu'il dit à l'homme à cette heure doit rendre manifeste le péché que l'homme, Juif ou gentil, accomplissait dans ce moment même.

Quel tableau! Qui aurait pu en concevoir le sujet! Il a dû être manifesté avant que d'être décrit, comme on l'a fait observer il y a longtemps déjà. Oui, l'homme parfait, une fois, a marché ici-bas dans la plénitude de la gloire morale, et le Saint Esprit a projeté les rayons de cette gloire sur les pages des évangiles; et après la simple, heureuse et ferme assurance de son amour personnel envers nous (que le Seigneur l'augmente dans nos cœurs!), rien ne contribue davantage à nous faire désirer d'être avec lui, que de découvrir ce qu'il est Lui-même. J'ai entendu parler d'un homme qui après avoir suivi, dans les quatre évangiles, la voie lumineuse de Jésus, fut ému jusqu'aux larmes et s'écria: «Que ne suis-je avec lui!».

S'il est permis à un homme de parler pour les autres, chers amis, je dirai que c'est là ce dont nous avons besoin, et aussi ce après quoi nous soupirons. Nous connaissons ce qui nous manque, mais nous pouvons ajouter: Le Seigneur sait ce que nous désirons.

2.6 Un temps de garder, un temps de jeter (Eccl. 3:6) — Renonçant aux avantages terrestres

Le même livre de l'Ecclésiaste, que nous avons déjà cité plus haut, dit: «il y a... un temps de garder, et un temps de jeter» (Eccl. 3:6). Le Seigneur Jésus savait à la fois garder et jeter quand il le fallait.

Il n'y a pas de dilapidation dans les services du cœur et de la main qui servent Dieu, quelque prodigues qu'ils soient: «Tout vient de toi», disait David au Seigneur, «et ce qui vient de ta main, nous te le donnons» (1 Chr. 29:14).

Les bêtes qui paissent sur mille montagnes et la terre et tout ce qui est en elle, sont au Seigneur; néanmoins le Pharaon traite de paresse la demande que faisait le peuple d'Israël d'aller sacrifier à Dieu, et les disciples considèrent les trois cents deniers dépensés pour oindre le corps de Jésus, comme étant une perte (Matt. 26:6-13; Jean 12: 1-8). Mais donner au Seigneur ce qui lui appartient, l'honneur ou le sacrifice, l'affection du cœur ou le travail des mains, ou les biens de la maison, n'est ni la paresse, ni une perte: rendre à Dieu est le premier devoir.

Je désire m'arrêter ici un moment.

Renoncer à l'Égypte n'est pas de la paresse, et briser un vase de parfums sur la tête de Jésus, n'est pas de la dilapidation, bien que nous voyions que parmi les enfants des hommes, et même trop souvent parmi les saints de Dieu, on juge ainsi de ces choses. Des gens renoncent à certains avantages terrestres, ou négligent certaines perspectives mondaines, parce que le cœur a compris ce que c'est que d'être associé dans le chemin à un Seigneur rejeté. Mais aux yeux de plusieurs, tout cela est de la «paresse» et une «prodigalité». On aurait pu, pensent-ils, conserver les avantages que l'on possédait, et poursuivre et atteindre les perspectives mondaines, et ensuite en user pour le Seigneur. Ceux qui parlent ainsi sont dans une grave erreur. Ils veulent qu'on tienne à la position, et à l'influence humaine et terrestre qui s'y rattache, et considèrent ces choses presque comme «un don qui doit servir au profit, à l'édification et pour la bénédiction des autres» (comp. 1 Cor. 12:7, etc.; 14:1-3, 12, etc.). Mais un Christ rejeté par les hommes, s'il était connu spirituellement par l'âme, enseignerait une tout autre leçon! Cette position dans la vie, ces avantages mondains, ces occasions si recommandées, sont cette Égypte même que Moïse quitta: il refusa d'être nommé le fils de la fille du Pharaon. Les trésors de l'Égypte n'étaient pas pour lui des richesses, car il ne pouvait pas en faire usage pour le Seigneur. Il s'éloigna et le Seigneur le rencontra, et se servit de lui ensuite, non pas pour mettre en crédit l'Égypte et ses trésors, mais pour délivrer son peuple de la servitude.

Tout ce renoncement cependant, dont Moïse nous offre l'exemple, doit être accompli dans l'intelligence de la foi en un Seigneur rejeté, sinon il sera privé de ce qui en fait la vraie beauté et la réalité. Si l'on agit en vertu d'un principe simplement religieux, pour se faire à soi-même une justice et un mérite, on peut dire avec raison que ce qui est fait ainsi est pire que la paresse ou la dilapidation. Satan a remporté un avantage évident sur nous, au lieu que nous ayons remporté une victoire sur le monde. Mais si le sacrifice a été accompli dans la foi et pour l'amour d'un Maître rejeté, dans la conscience et l'intelligence de la relation de ce Maître avec ce présent siècle mauvais, c'est une offrande à Dieu.

Servir l'homme aux dépens de la vérité et des principes de Dieu, n'est pas du christianisme, bien que ceux qui font ainsi soient appelés du nom de «bienfaiteurs». Le christianisme se préoccupe de la gloire de Dieu aussi bien que du bonheur de l'homme; et dans la mesure dans laquelle nous perdons de vue ce point, nous serons tentés de regarder comme une perte de temps ou de biens, beaucoup de choses qui sont réellement l'expression d'un service saint, dévoué, intelligent et conséquent envers Jésus. Le Seigneur nous apprend cette leçon quand il justifie la femme qui répandait sur sa tête le parfum de grand prix (Matt. 26). Nous avons à considérer la gloire de Dieu dans ce que nous faisons, bien que les hommes puissent refuser de sanctionner ce qui ne contribue pas à l'avancement du bon ordre dans le monde ou au bien-être du prochain; et Jésus voulait maintenir les droits de Dieu dans ce monde égoïste, tout en reconnaissant (assurément comme nous le savons bien) les droits du prochain sur lui-même.

Il savait quand il fallait «jeter» et quand il fallait «conserver». «Laissez-la», dit-il à propos de la femme qui venait d'être blâmée pour avoir brisé sur lui le vase de parfums, «elle a fait une bonne oeuvre envers moi»; tandis qu'après avoir rassasié les foules, il disait: «Amassez les morceaux qui sont de reste, afin que rien ne soit perdu».

C'était l'observation du commandement divin: «Il y a un temps de garder, et un temps de jeter». Si le service prodigue du cœur ou de la main dans le culte de Dieu n'est pas une dilapidation, les miettes même de la nourriture de l'homme sont sacrées et ne doivent pas être jetées. Celui qui, dans l'une de ces occasions, justifia la dépense de trois cents deniers, dans l'autre, ne permit pas que les restes de cinq pains fussent laissés sur le sol. À ses yeux, ces restes étaient sacrés. Ils étaient la nourriture de la vie, l'herbe des champs que Dieu avait donnée à l'homme pour sa subsistance; et la vie est une chose sacrée: Dieu est le Dieu des vivants. Il avait dit à l'homme: «Toute herbe verte... et tout arbre... vous seront pour nourriture» (Gen. 1); c'est pourquoi Jésus sanctifiait ce que Dieu avait donné. «L'arbre des champs est la vie de l'homme», avait dit la loi (Deut. 20:19) (*), et elle avait en conséquence donné ce commandement à ceux qui étaient sous la loi: «Quand tu assiègeras une ville pendant plusieurs jours en lui faisant la guerre pour la prendre, tu ne détruiras pas ses arbres en levant la hache contre eux, car tu pourras en manger: tu ne les couperas pas... Seulement, l'arbre que tu connaîtras n'être pas un arbre dont on mange, celui-là tu le détruiras et tu le couperas». Il y aurait eu dissipation, profanation, à abuser ainsi de ce que Dieu avait donné pour être la nourriture de la vie, et Jésus, dans la même pureté, dans la perfection de l'ordonnance vivante de Dieu, ne voulait pas qu'un seul des restes fût perdu. «Amassez les morceaux qui sont de reste, afin que rien ne soit perdu».

(*) Lisez ainsi Deut. 20:19: «Tu ne les couperas pas (car l'arbre des champs est la vie de l'homme), pour t'en servir dans le siège». Ce ne sont là que des détails; mais toutes les circonstances de la vie humaine, quelque passagères, quelque petites qu'elles soient, à mesure que Jésus les traverse, sont ainsi ornées d'un rayon de cette gloire morale, qui éclairait toujours de sa lumière le sentier que foulaient les pieds du Sauveur. L'oeil de l'homme était incapable de le suivre, mais devant Dieu tout s'élevait comme un encens, comme un sacrifice de bonne odeur, un sacrifice de repos, l'offrande de gâteau du sanctuaire.

2.7 Jugement juste, non pas selon les apparences

Il faut remarquer encore que le Seigneur ne jugeait pas les autres en rapport avec lui-même, faute dans laquelle nous tombons tous. Nous sommes naturellement portés à juger les autres d'après leur manière d'être envers nous, et nous faisons de l'intérêt que nous leur portons, la mesure de leur caractère et de leur valeur. Le Seigneur n'agissait pas ainsi. Dieu est un Dieu de connaissance et il pèse les actions; il comprend chacune d'elles pleinement. Et l'image du Dieu de connaissance, notre Seigneur Jésus Christ, agit de même pendant les jours de son ministère ici-bas. Le chapitre 11 de Luc nous en offre un exemple. Il y avait une apparence de politesse et de bon vouloir envers le Seigneur chez le pharisien qui l'invitait à sa table; mais Jésus était le «Dieu de toute connaissance», et comme tel, il pèse cette action selon son véritable caractère.

Le miel de courtoisie, qui est le meilleur ingrédient pour la vie sociale du monde, ne pouvait pas pervertir le jugement de Christ, ni son appréciation des choses. Jésus approuvait celles qui sont excellentes. La politesse qui l'invitait ne pouvait pas influencer le jugement de Celui qui portait les poids et les mesures du sanctuaire de Dieu. C'est le Dieu de toute connaissance que la politesse du monde rencontre ici, et elle ne peut pas subsister devant lui. Quelle leçon pour nous!

L'invitation cachait un dessein prémédité: aussitôt que le Seigneur est entré dans la maison, l'hôte agit en pharisien et non pas en hôte; il montre son étonnement de ce que celui qu'il a convié ne s'est pas lavé avant de se mettre à table, et le caractère qu'il prend ainsi dès le début, se montre dans toute sa force à la fin. Le Seigneur agit en conséquence, car il pesait toutes choses comme le Dieu de connaissance. Quelques-uns estimeront peut-être que la politesse qu'on lui avait faite eût dû lui imposer silence, mais Jésus ne pouvait pas considérer ce pharisien seulement en rapport avec lui-même. La flatterie ne pouvait pas faire dévier son jugement. Jésus met à découvert et censure; et la fin de la scène le justifie. «Et comme il leur disait ces choses, les scribes et les pharisiens se mirent à le presser fortement; et ils le provoquaient à parler de plusieurs choses, lui dressant des pièges, et cherchant à surprendre quelque chose de sa bouche, afin de l'accuser» (Luc 11:53-54).

Le Seigneur agit d'une manière toute différente dans la maison d'un autre pharisien, qui, lui aussi, l'avait invité à sa table (voyez Luc 7), car Simon n'avait pas de but caché en invitant Jésus. Il peut paraître agir aussi en pharisien, accusant tout bas la pauvre pécheresse de la ville, et blâmant son hôte de ce qu'il supportait qu'elle s'approchât de lui; mais les apparences ne peuvent pas servir de base à un jugement juste; souvent les mêmes paroles prononcées par des lèvres différentes, ont un sens bien différent. C'est pourquoi le Seigneur, le juge qui pèse tout parfaitement selon Dieu, tout en reprenant Simon et en lui montrant ce qu'il est, le connaît par son nom, et quitte sa maison comme un hôte doit la quitter. Il distingue entre le pharisien du chapitre 7 de Luc et celui du chapitre 11, bien qu'il se soit assis à la table de tous les deux.

Ainsi encore au chapitre 16 de Matthieu, nous voyons Pierre, plein d'attention et d'une tendre affection pour son maître: «Seigneur», lui dit-il, «Dieu t'en préserve, cela ne t'arrivera point»; mais Jésus ne juge les paroles de Pierre que d'après leur valeur morale. Il est pour nous difficile de faire ainsi, lorsqu'on cherche à nous être agréable. Une nature simplement aimable n'eût pas dit: «Va arrière de moi, Satan»; elle se fût exprimée autrement. Mais, je le répète, le Seigneur n'écoute pas les paroles de Pierre simplement comme étant l'expression d'une bonté et d'une affection personnelles pour lui; — il les juge, il les pèse dans la présence de Dieu, et trouve aussitôt qu'elles procèdent de l'Ennemi; car celui qui peut se transformer en «ange de lumière», se cache souvent sous des paroles pleines de douceur et d'amabilité.

Jésus en agit de même envers Thomas au chapitre 20 de Jean. Thomas venait de lui rendre hommage; il avait dit: «Mon Seigneur et mon Dieu!». Mais des paroles même comme celles-là, ne pouvaient faire descendre Jésus de la hauteur morale où il se tenait, et d'où il écoutait et considérait toutes choses. Sans doute, ces paroles étaient vraies et provenaient d'un cœur qui, après avoir été éclairé de Dieu, s'était repenti et était revenu au Seigneur ressuscité, laissant ses doutes pour adorer maintenant. Mais Thomas s'était tenu éloigné aussi longtemps qu'il avait pu; il avait dépassé la mesure. Tous les disciples avaient été incrédules au sujet de la résurrection, mais Thomas avait déclaré qu'il persisterait dans l'incrédulité, jusqu'à ce que la vue et le toucher vinsent le convaincre. Telle avait été sa condition morale; et Jésus la jugeait ainsi, et il met Thomas à sa véritable place, comme il avait fait pour Pierre. «Thomas, dit-il, parce que tu m'as vu, tu as cru; bienheureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru».

Nos cœurs, en pareil cas, n'eussent-ils pas été pris par surprise. Auraient-ils résisté aux assauts de la bonne affection de Pierre et de l'hommage de Thomas. Mais notre Maître parfait se tenait là pour Dieu et sa vérité, et non pas pour lui-même. Les Israélites pouvaient rendre des honneurs à l'Arche de l'Alliance et l'amener à la bataille (1 Sam. 4), la mettant en demeure, pour ainsi dire, de faire tourner tout à bien par sa présence au milieu d'eux. Mais le Dieu d'Israël n'est pas conduit ainsi. Le peuple est défait par les Philistins, malgré la présence de l'Arche; et Pierre et Thomas sont repris, bien que Jésus, qui est toujours le Dieu d'Israël, fût honoré par eux.

2.8 Joie dans la conversion des pécheurs

Les anges se réjouissent de la repentance des pécheurs. «Il y a de la joie devant les anges de Dieu pour un seul pécheur qui se repent». De quel prix n'est-il pas pour nous d'avoir la révélation de ce secret du ciel, et d'en trouver les manifestations les unes après les autres, comme elles nous sont données au chapitre 15 de Luc.

Mais il y a plus. La joie, bien que Luc nous la montre réalisée dans le ciel, est une joie publique; elle a son expression et elle trouve de l'écho. Il convient qu'il en soit ainsi; il convient que toute la maison partage la joie et la trouve une joie commune. Mais, je le répète, il y a plus encore: il y a la joie du cœur de Dieu, aussi bien que cette joie du ciel. Le chapitre 4 de Jean nous en parle, comme le 15 de Luc nous parle de la joie du ciel. Et cette joie du cœur de Dieu, je n'ai pas besoin de le dire, est plus profonde; elle est pleine; silencieuse et personnelle; elle ne demande pas à être suscitée ou maintenue par les autres. «J'ai de la viande à manger que vous, vous ne connaissez pas»; ainsi parlait le cœur de Christ lorsqu'il goûtait cette joie. La gloire remplissait la maison, et il fallait que, pour un temps, les ministres du sanctuaire se tinssent à distance (1 Rois 8:11). Le Berger venait de rapporter au bercail la brebis égarée du troupeau, l'ayant mise sur ses épaules bien joyeux, et jusqu'alors la joie était tout entière sa joie. Toute la maison n'avait pas encore été appelée à se réjouir avec lui, quand la femme le laissa, une pécheresse sauvée et heureuse! Les disciples avaient conscience du caractère du moment: ils ne veulent pas le troubler. La graisse réservée à l'autel, la plus excellente portion de la fête, la «viande de Dieu», était servie, et les disciples se tiennent dans le silence et à l'écart. Ce fut un moment merveilleux, aussi bien que rare. La joie profonde, inexprimée du cœur divin se révèle ici, comme la joie publique du ciel se montre au chapitre 15 de Luc.

Mais celui qui pouvait être ainsi «nourri», était quelquefois fatigué; il pouvait avoir faim et soif, comme nous voyons dans ce même chapitre et au chapitre 4 de Marc. Il y a toutefois cette différence, que Marc nous dit comment Jésus est restauré par le sommeil, tandis que dans Jean, Jésus est nourri et réjouit sans aucun moyen extérieur. Et d'où cela venait-il? Dans le chapitre de Marc, le Seigneur avait passé par une journée de travail, et le soir étant arrivé, il était fatigué, comme est la nature humaine à la fin du jour. «L'homme sort à son ouvrage et à son travail, jusqu'au soir» (Ps. 104). Alors le sommeil lui est envoyé pour qu'il soit restauré, et qu'il puisse reprendre son service quand le matin sera revenu. Jésus fit l'expérience de toutes ces choses; il dormit sur un oreiller dans la nacelle. Au chapitre 4 de Jean, il est encore «lassé du chemin», et il a faim et soif. Il s'assied sur la margelle du puits comme un voyageur fatigué, attendant que les disciples s'en reviennent du village voisin avec des provisions. Mais quand ils arrivent, ils trouvent le

Seigneur rafraîchi et reposé, et cela sans qu'il ait mangé ou bu ou dormi. Sa fatigue avait trouvé un autre rafraîchissement que celui que le sommeil aurait pu lui apporter. Il avait été réjoui par le fruit de son travail dans l'âme d'une pauvre pécheresse, et elle avait été renvoyée dans la liberté du salut de Dieu. Mais au chapitre 4 de Marc, il n'y avait pas de femme de la Samarie.

Combien tout cela est vrai et facile à comprendre pour nous! Au chapitre 4 de Jean, le cœur du Seigneur était joyeux, si je peux m'exprimer ainsi; tandis qu'au chapitre 4 de Marc, il n'y avait rien pour le réjouir; et l'Écriture dit (et notre expérience confirme la vérité de cette parole) que «le cœur joyeux fait du bien à la santé, mais un esprit abattu dessèche les os» (Prov. 17). Ainsi, dans l'un des cas, le Maître peut dire: «J'ai de la viande à manger que vous, vous ne connaissez pas», et dans l'autre, il fera usage de l'oreiller, qu'une sollicitude attentive à ses besoins a préparé pour lui.

2.9 Fidélité malgré la confusion — Non contaminé par la souillure

Dans un temps où tout est confusion, on est tenté de tout abandonner, parce qu'on voit tout perdu sans ressource, et on serait tenté de dire qu'il est inutile désormais et que ce serait un travail sans fin, de s'appliquer encore à distinguer entre les choses. Tout est désordre et apostasie; pourquoi essayer encore de faire une différence. Il n'en était pas ainsi du Seigneur. Il se trouvait au milieu de la confusion, mais il n'en faisait pas partie; tout comme il était dans le monde, mais n'était pas du monde. Il avait affaire à toutes sortes de gens, dans toutes espèces de conditions, foule après foule, quand tous auraient dû être étroitement unis ensemble; et il poursuivait toujours sans distraction son étroit, uni et saint sentier. Les prétentions du pharisien, la mondanité de l'hérodién, la philosophie du sadducéen, la versatilité de la multitude, les attaques des adversaires, l'ignorance et l'infirmité des disciples, étaient les éléments moraux qu'il rencontrait et auxquels il avait à faire face chaque jour.

L'état des choses aussi bien que le caractère des individus exerçait le cœur du Seigneur: la monnaie de César circulait dans le pays d'Emmanuel; les murs de clôture étaient tous presque renversés; le Juif et le gentil, le pur et l'impur, étaient confondus, sauf là où l'orgueil religieux se prévalait à sa manière de privilèges nationaux ou autres. Mais le principe d'or de Jésus: «Rendez les choses de César à César, et les choses de Dieu à Dieu», exprimait la perfection de son passage au milieu de tout. Aux jours de la captivité, jours de confusion aussi, le résidu rendit un beau témoignage, distinguant entre ce qui différait, et ne rejetant pas tout comme si tout était perdu. Daniel était le conseiller du roi, mais il refusait de manger de sa viande; Néhémie servait dans le palais, mais il ne tolérait pas le Moabite ou l'Ammonite dans la maison de l'Éternel; Mardochee veillait sur la vie du roi, mais il ne s'inclinait pas devant l'Amalékite; Esdras et Zorobabel acceptaient les faveurs du roi perse, mais ils refusaient les secours des Samaritains et ils ne supportaient pas les mariages avec les gentils; les captifs priaient pour la paix de Babylone, mais ils ne voulaient pas chanter les cantiques de Sion dans la terre étrangère.

Tout cela est d'une grande beauté, et le Seigneur, dans son jour, manifesta parfaitement ce caractère du résidu. Nous aussi, nous vivons dans un temps qui, dans son caractère de confusion, n'est pas inférieur aux jours de la captivité ou aux jours de Jésus; et comme lui, nous sommes appelés à agir, non pas comme s'il n'y avait plus de ressources, mais comme sachant encore donner «les choses de César à César, et les choses de Dieu à Dieu». — Toute cette beauté morale devient un modèle pour nous.

Nous voyons Jésus aussi dans les rapports de Dieu avec le mal, position que naturellement nous, nous ne pouvons jamais occuper. Il touchait le lépreux et il touchait le cercueil, et cependant il n'était pas souillé: il était dans la relation de Dieu avec le mal; il connaissait le bien et le mal, mais il les dominait divinement, les connaissant comme Dieu les connaît. S'il n'avait pas été ce qu'il était, le contact du lépreux et du cercueil l'eût souillé; il eût dû être envoyé hors du camp, et passer par la purification prescrite par la loi; mais nous ne voyons rien de pareil en lui. Jésus n'était pas un Juif impur; non seulement il n'était pas souillé, mais il ne pouvait pas l'être; et cependant, tel était le mystère de sa personne, telle la perfection de son humanité unie à la divinité en lui, que la tentation était aussi réelle que l'impossibilité d'être souillé.

Arrêtons-nous un moment ici. Notre place en présence d'une grande partie de cette vérité nécessaire, bien que mystérieuse et infiniment précieuse, est de l'accepter et d'adorer, plutôt que de la discuter et d'en faire l'analyse. Il est doux toutefois pour le cœur, de remarquer les désirs ardents de quelques âmes simples, qui vous donnent le sentiment que c'est Christ lui-même qu'elles ont devant les yeux. Souvent nous discouons sur des vérités de telle façon, qu'à la fin nous arrivons à la pénible conviction que, bien qu'occupés ainsi, ce n'est pas à Christ lui-même que nous sommes parvenus: nous découvrons que nous avons erré sur la route.

2.10 Pauvre, mais enrichissant plusieurs

Le Seigneur était «pauvre», toutefois «enrichissant plusieurs» — «comme n'ayant rien, et possédant toutes choses». Ces glorieux caractères étaient manifestés en lui par des voies qui étaient et devaient lui être particulières. Il recevait du secours de quelques femmes pieuses qui l'assistaient de leurs biens, et en même temps il disposait des trésors de l'abondance de la terre, pour fournir aux besoins de tous ceux qui l'entouraient. Il pouvait nourrir des milliers d'hommes dans des lieux déserts, et en même temps avoir faim lui-même, attendant le retour de ses disciples qui avaient été chercher des vivres. C'était «ne rien avoir et toutefois posséder toutes choses». Mais tout en était ainsi pauvre, exposé à la fois au besoin et au danger, il n'y a rien en lui qui ressemble en quoi que ce soit à de la bassesse. Jamais il ne demande l'aumône, bien qu'il ne possède rien, car lorsqu'il a besoin d'un denier (Luc 20:20-26) (non pas pour son propre usage), il est obligé de demander qu'on lui en montre un. Jamais il ne s'enfuit, bien qu'exposé au danger et menacé dans sa vie là où il se trouve; il se retire ou s'éloigne inaperçu. Je le répète donc, rien de bas, rien qui soit en désaccord avec une parfaite dignité personnelle, ne s'attache à lui, quoique la pauvreté et le besoin soient son lot chaque jour.

Merveilleuse perfection! Qui pourrait maintenir devant nos yeux un objet aussi parfait, aussi irréprochable, aussi exquisément et aussi délicatement pur, dans les détails les plus ordinaires et les plus minutieux de la vie humaine. Paul était insuffisant pour cela. Jésus seul, l'homme Dieu, le pouvait. La nature particulière de ses vertus, au milieu de ce qu'avaient d'ordinaire les circonstances de sa vie, nous dit ce qu'il est. Il n'y a qu'une personne particulière, il n'y a que l'homme divin, si je puis le désigner ainsi, qui puisse nous présenter de semblables particularités dans des circonstances aussi ordinaires. Nous ne trouvons rien de pareil en Paul, je le répète. Il y avait en lui beaucoup de dignité et de grandeur morale, sans doute; s'il y a un homme en qui ces choses se trouvent, reconnaissons que cet homme, c'est lui; mais le chemin de Paul n'est pas celui de Jésus; sa vie est en danger et il se sert de son neveu pour sa protection; une autre fois, ses amis le descendent dans une corbeille du haut des murs de la ville. Je ne dis pas qu'il demande de l'argent, mais il reconnaît en avoir reçu; je ne rappelle pas comment il déclare devant l'assemblée composée de pharisiens et de sadducéens, qu'il est un pharisien, ni comment il parle du souverain sacrificateur qui le jugeait: Paul, dans ces circonstances, était moralement en défaut, et je ne parle que des cas qui, sans être moralement mauvais, sont cependant au-dessous de la parfaite dignité personnelle qui distingue les voies de Christ. La fuite en Égypte, comme on l'appelle, ne fait pas exception à ce caractère du Seigneur; car ce voyage fut entrepris pour accomplir la prophétie, et d'après l'ordre d'un oracle divin.

Tout ceci n'est pas simplement de la gloire morale, c'est une merveille morale; — et il est prodigieux qu'une plume, tenue par la main d'un homme, ait jamais pu tracer de telles beautés. Nous ne pouvons nous expliquer ce miracle que par le fait que c'est la vérité, une vivante réalité qui nous est présentée. Nous sommes forcément amenés à cette conclusion.

2.11 Parole de grâce assaisonnée de sel ; parole à propos

Avançant encore dans cette voie, nous trouvons qu'il est écrit: «Que votre parole soit toujours dans un esprit de grâce, assaisonnée de sel, afin que vous sachiez comment vous devez répondre à chacun» (Col. 4:6). Nos paroles devraient être telles, en effet, «toujours avec grâce», faisant du bien aux autres, «communiquant la grâce à ceux qui l'entendent». Toutefois elles revêtiront ce caractère souvent par la vivacité de l'admonition ou de la censure; quelquefois par leur décision et leur sévérité, par l'indignation même et le zèle dont elles seront l'expression; et c'est ainsi que les paroles seront «assaisonnées de sel». Réunissant ces belles qualités, étant pleines de grâce et pourtant assaisonnées de sel, nos paroles rendront témoignage que nous savons comment répondre à chacun.

Parmi toutes les autres formes de perfection morale, le Seigneur Jésus manifesta celle-ci. Il savait comment répondre à chacun par des paroles toujours profitables pour l'âme, que l'homme voulût les entendre ou qu'il leur fermât son oreille — des paroles parfois assaisonnées, oui, parfois fortement assaisonnées de sel.

Ainsi aussi, en répondant aux questions qu'on lui adressait, le Seigneur ne se proposait pas autant de répondre à la question elle-même, que d'atteindre la conscience ou l'état d'âme de celui qui l'interrogeait.

Dans son silence ou dans son refus de répondre, lorsqu'il se trouva devant le Juif ou le Gentil à la fin de sa course ici-bas, devant les sacrificateurs ou devant Pilate ou Hérode, nous pouvons remarquer la même convenance que dans ses paroles et dans ses réponses. Il rend témoignage devant Dieu, que parmi les enfants des hommes il s'en trouvait un du moins, qui savait qu'«il y a un temps... de se taire, et un temps de parler».

On remarque également une grande variété de ton et de manière chez le Seigneur dans toutes ces diverses circonstances de sa vie; et cette variété, quelque légère ou quelque marquée qu'elle fût, était une partie du parfum de bonne odeur qui montait devant Dieu. Tantôt la parole de Jésus était douce, tantôt elle était péremptoire; quelquefois Jésus raisonne, d'autres fois il blâme immédiatement; quelquefois le calme de son raisonnement s'élève jusqu'à l'ardeur brûlante de la condamnation; — car c'est par le côté moral qu'il envisage et pèse toutes choses.

Le chapitre 15 de Matthieu m'a frappé par la manière dont il fait ressortir cette perfection sous des aspects divers de beauté et d'excellence. Le Seigneur y est appelé à répondre tour à tour aux pharisiens, aux foules, à la pauvre Syrophénicienne affligée et à ses propres disciples, selon qu'ils manifestent leur ignorance ou leur égoïsme; et nous pouvons remarquer la différence qu'il y a dans le caractère de sa réprimande ou de son raisonnement, dans la manière dont il enseigne avec patience, ou dont il cherche à nourrir une âme fidèlement avec sagesse et avec grâce. Nous ne pouvons que reconnaître combien tout chez lui vient à propos, et est adapté au lieu ou à l'occasion qui fait appel à son activité.

La même beauté et la même convenance se retrouvent dans le fait qu'au chapitre 2 de Luc, il n'enseigne ni n'apprend, mais écoute seulement et interroge. Enseigner n'eût pas été de saison alors, car il était un enfant au milieu d'hommes qui le surpassaient en âge. Apprendre ne se fût pas accordé avec la pure et glorieuse lumière qu'il portait au-dedans de lui-même; car nous pouvons dire de lui, avec vérité, qu'il était plus intelligent que les anciens et qu'il surpassait en prudence tous ceux qui l'avaient enseigné (Ps. 119:99-100). Je ne parle pas ici de ce qu'il était comme Dieu, mais comme homme «rempli de sagesse», selon l'expression de la Parole. Il savait faire usage de cette plénitude de sagesse, selon la perfection de la grâce; c'est pourquoi l'évangéliste ne nous le présente pas dans le temple, au milieu des docteurs, à l'âge de douze ans, enseignant ou étant enseigné, mais il dit simplement qu'il les écoutait et les interrogeait. «L'enfant croissait et se fortifiait, étant rempli de sagesse; et la faveur de Dieu était sur lui». Et lorsque, comme homme, il conversa avec les hommes dans le monde, sa parole était toujours «assaisonnée de sel, avec grâce», comme la parole de quelqu'un qui sait comment répondre à chacun. Sa perfection était toujours en harmonie avec les différents âges de l'enfant et de l'homme fait.

2.12 Parfois méprisé, dédaigné, dans la faiblesse — Parfois dans la puissance et dans l'honneur

Jésus nous est présenté sous d'autres aspects encore. Parfois il est méprisé et dédaigné, épié et haï par des adversaires, obligé de se retirer pour mettre sa vie à couvert de leurs desseins et de leurs tentatives. Parfois il est dans la faiblesse, suivi seulement des plus pauvres d'entre le peuple: il est fatigué, il a faim et soif, il est redevable aux soins de quelques femmes dévouées, qui sentaient qu'elles lui devaient tout. D'autres fois, avec une bonté tendre et pleine de bienveillance, il a compassion de la multitude; ou bien il se joint à ses disciples dans leurs repas et dans leurs voyages, s'entretenant avec eux comme un homme le ferait avec ses amis. D'autres fois encore, il se montre à nous dans la puissance et dans l'honneur, faisant des miracles, laissant échapper quelques rayons de sa gloire; et bien que dans sa personne et dans sa position, il ne fût rien dans le monde, le fils d'un charpentier sans science et sans fortune, il produit un mouvement plus grand parmi les hommes, et même, à certains moments, dans les pensées de ceux qui gouvernent la terre, que ne le fit jamais aucun homme.

L'enfance, l'homme fait, la vie humaine dans toute sa variété, nous présentent ainsi la personne de Jésus. Puisse notre cœur seulement le garder! Il y a dans quelques-uns des plus petits détails, une perfection qui témoigne de la main divine qui les a retracés. Et quelle main si ce n'est celle que le Saint Esprit conduisait et gardait, eût pu tracer ce tableau de perfection sans en défigurer les traits! Ainsi, quand le Seigneur veut développer sa pensée au sujet de la monnaie courante du pays, il demande qu'on lui montre un denier, car il n'en a pas en sa possession; il n'en portait pas avec lui. La beauté morale de l'action découlait de la perfection intérieure qui le caractérisait.

Quand vient l'heure de Gethsémani, il demande à ses disciples de veiller avec lui; il ne leur demande pas de prier pour lui. Il cherchait de la sympathie: il l'appréciait dans les heures de faiblesse et d'angoisse, et désirait que les cœurs de ses compagnons fussent alors liés à lui. Un pareil désir avait sa source dans la gloire morale qui formait la perfection qui était en lui; mais s'il éprouvait ce désir, s'il l'exprimait à ses disciples, il ne pouvait pas leur demander de se tenir devant Dieu pour lui. Il voulait qu'ils se donnassent eux-mêmes à lui, mais il ne pouvait leur demander de se donner à Dieu pour lui; c'est pourquoi il leur demande encore une fois de veiller avec lui, mais il ne leur demande pas de prier pour lui. Lorsque immédiatement après, il unit ensemble la vigilance et la prière, c'est à eux-mêmes et à leurs besoins qu'il pense, disant: «Veillez et priez, afin que vous n'entriez pas en tentation». Paul pouvait dire à d'autres saints: «Vous aussi coopérant par vos supplications pour nous» (2 Cor. 7:11). — «Priez pour nous, car nous croyons que nous avons une bonne conscience» (Héb. 13:18). — Mais tel n'était pas le langage de Jésus, et je n'ai pas besoin de dire qu'il ne pouvait pas l'être; mais la plume qui retrace pour nous une vie comme celle-là, et qui nous dépeint un tel caractère, cette plume est conduite par l'Esprit de Dieu: — lui seul pouvait écrire ainsi.

2.13 Prêtant sans rien espérer

Jésus faisait du bien et prêtait sans en rien espérer; il donnait, et sa main gauche ne savait pas ce que faisait sa droite. Jamais, en aucune circonstance, il ne revendiqua un droit sur la personne ou sur le service de ceux qu'il avait délivrés et guéris. Jamais il ne se fit de la délivrance qu'il avait opérée, un titre à être servi. Il ne voulut pas que le Gadaréniens appelé «Légion», le suivît; il rendit à son père l'enfant qu'il guérit au pied de la montagne; la fille de Jaïrus fut laissée par lui au sein de sa famille; il rend à sa mère le fils de la veuve de Naïn; il n'exige rien d'aucun d'eux. Est-ce que Christ donne afin qu'on lui donne en retour est-ce que lui-même (Maître

parfait!) ne met pas en pratique sa propre parole: «Faites du bien, et prêtez sans en rien espérer» (Luc 6:35) La nature de la grâce est de donner aux autres et non pas de s'enrichir elle-même; et Jésus vint, pour qu'en lui-même et dans toutes ses voies, la grâce brillât dans toutes les immenses richesses et la gloire qui lui appartiennent. Il trouva des serviteurs dans le monde, mais il ne commença pas par les guérir, pour les réclamer ensuite pour lui-même; il les appela et leur conféra des dons. Ils étaient le fruit de l'énergie de son esprit et des affections éveillées dans des coeurs que son amour étreignait; et en les envoyant au loin, il leur dit: «Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement» (Matt. 10:8). — Assurément, il y a dans les traits d'un caractère comme celui-là, quelque chose qui dépasse la conception de la pensée humaine; on se le répète toujours de nouveau; et il est bien doux de pouvoir ajouter, que c'est sous les formes les plus simples que cette gloire morale du Seigneur reluit quelquefois, sous des formes qui sont intelligibles pour toutes les perceptions et pour toutes les sympathies du coeur.

2.14 Répondant à la foi

Jamais Jésus ne repoussa la plus faible foi, tout en accueillant et en satisfaisant avec bonheur la foi la plus hardie. La foi forte qui venait sans cérémonie et sans apologie, dans une pleine et immédiate assurance, était toujours la bienvenue auprès de lui; tandis que l'âme timide qui osait à peine s'approcher, était encouragée et bénie. La parole qui tombe des lèvres du Seigneur, ôte aussitôt du coeur du pauvre lépreux la seule chose qui s'appesantissait sur ce coeur comme un nuage: «Seigneur», dit-il, «si tu veux, tu peux me rendre net». «Je veux, sois net», dit Jésus. Toutefois immédiatement après, la même bouche exprime ce dont le coeur de Jésus était plein devant la foi évidente et positive du centurion gentil, et la foi hardie et profonde de la famille israélite qui perce le toit de la maison où Jésus se trouvait, pour faire descendre leur malade à ses pieds.

Quand une foi faible s'adressait au Seigneur, il accordait la bénédiction que celle-ci recherchait, mais il reprenait l'homme qui venait ainsi à lui. Toutefois ce reproche même est pour nous plein d'encouragement, car il semble nous dire: «Pourquoi ne vous servez-vous pas de moi plus librement, plus pleinement, avec plus de bonheur» — Si nous savions apprécier le donateur comme nous apprécions le don — le coeur de Christ aussi bien que sa main — le reproche qu'il fait à la foi faible nous serait aussi précieux que la réponse qu'il lui fait trouver.

Et si la foi faible est ainsi reprise, la foi forte sait être reconnaissante; et ainsi nous pouvons comprendre quel beau spectacle frappait les regards de Jésus, lorsque ces hommes dont nous avons déjà parlé, découvrirent le toit de la maison afin d'arriver jusqu'à lui. Ce devait être, en effet, un spectacle magnifique pour les yeux de notre généreux et divin Sauveur: son coeur a dû être envahi par cette action, comme fut la maison de Capernaüm.

2.15 Jamais lassé ni surmonté par le mal

Nous voyons des gloires et des humilités dans la personne du Seigneur. Celui qui était assis sur le puits de Sichar est le même que Celui qui est monté au-dessus de tous les cieus; Celui qui est monté est le même que Celui qui est descendu. La gloire souveraine et l'humble condescendance se trouvent réunies en Jésus. Il a une place à la droite de Dieu, et pourtant il se baisse pour laver les pieds des saints ici-bas! Il ne perd rien de sa grandeur, quoiqu'il s'adapte à notre misère; il ne manque de rien de ce qui peut nous servir, bien qu'il soit glorieux, sans tache et parfait en lui-même!

L'égoïsme se lasse de l'indiscrétion et de l'importunité, comme nous dit le passage: «Bien qu'il ne lève pas et ne lui en donne pas parce qu'il est son ami, pourtant à cause de son importunité, il se lèvera et lui en donnera autant qu'il en a besoin» (Luc 11). Il en est autrement de Dieu ou de l'amour, car le Dieu du chapitre 7 d'Ésaïe, v. 10-16, est le contraire de l'homme du chapitre 11 de Luc.

C'est l'incrédulité qui ne voulait pas s'adresser à lui qui fatiguait Dieu: ce n'était pas l'importunité, c'était plutôt le contraire: et cette gloire et cette excellence divines que nous trouvons chez le Jéhovah de la maison de David, réapparaissent chez le Seigneur Jésus Christ des évangélistes, et dans la différence de ses voies envers la foi faible et la foi forte. Mais quelle petite partie de toute cette gloire nous découvrons!

Nous savons de combien de manières nos frères nous troublent et nous éprouvent, comme nous aussi, sans doute, nous le faisons à leur égard. Nous voyons ou nous croyons voir en eux quelque mauvaise qualité, et il nous paraît difficile de continuer à soutenir des rapports avec eux. Cependant la faute en peut être à nous en grande partie, en ce que nous considérons comme une chose à blâmer ce qui n'est qu'un défaut de conformité ou de jugement avec nous.

Mais le Seigneur ne pouvait pas se tromper ainsi; et pourtant il n'était jamais «surmonté par le mal»; il surmontait toujours le mal par le bien, le mal qui était dans l'homme par le bien qui était en lui-même. La vanité, un mauvais caractère, l'indifférence envers les autres, la préoccupation de soi-même, l'ignorance après toute la peine qu'il se donnait pour instruire — telles étaient les choses dont il avait constamment à souffrir dans ceux qui l'entouraient. Sa vie au milieu des hommes était, dans son genre et dans sa mesure, un jour «d'irritation», comme l'avaient été les quarante années dans le désert. Israël tentait de nouveau l'Éternel, mais faisait aussi de nouveau l'expérience de ce qu'il était. Il est doux de le dire: ils tentèrent le Seigneur, mais en le tentant, ils mirent en évidence ce qu'il était. Il souffrait, mais il usa de patience; il ne les abandonne jamais. Il les avertissait, les enseignait, les reprenait, les condamnait, mais jamais il ne les abandonna; au contraire, à la fin de leur course en commun il est plus près d'eux que jamais.

Combien tout cela est parfait et excellent, et encourageant pour nous! Ce que le Seigneur fait pour atteindre la conscience ne refroidit jamais son coeur; nous ne perdons rien quand il nous reprend. Et Celui qui ne nous retire pas son amour quand il agit sur notre conscience, est prompt à restaurer nos âmes, pour que la conscience, si je peux m'exprimer ainsi, soit bientôt en état de quitter son école, et que le coeur retrouve auprès de lui sa première liberté, comme le dit ce cantique bien connu de plusieurs d'entre nous:

Mais si quelquefois un nuage.

Vient me dérober ta beauté,

Ami divin, après l'orage,

Comme avant, brille ta clarté!

2.16 «Le Même» malgré ruines, changements, abandons, peurs, incrédulités, persécutions

Je voudrais faire remarquer, en outre, que dans les caractères que le Seigneur Jésus est appelé à revêtir pendant le cours de son ministère, que ce soit pour une fois seulement ou en passant, nous voyons partout la même perfection et la même gloire morale que dans le sentier qu'il suit chaque jour: ainsi quand il apparaît comme Juge au chapitre 24 de Matthieu, ou comme Avocat ou Intercesseur au chapitre 22 du même évangile. Mais je ne fais que toucher ce sujet si riche. Chacun des pas de Jésus, chacune de ses paroles ou de ses actions, porte un rayon de cette gloire; et le regard de Dieu trouve dans la vie de Jésus plus de sujets de satisfaction que ne lui en eût présenté une éternité d'innocence adamique. Jésus marchait au milieu des ruines morales de l'humanité; et c'est de cette région de misère, qu'il a fait monter vers le trône de Dieu un plus riche sacrifice de bonne odeur, qu'Éden et l'Adam d'Éden, s'ils fussent demeurés purs, eussent jamais offert ou pu offrir.

Le temps n'apportait aucun changement dans le Seigneur. Les mêmes manifestations de sa grâce et de son caractère, avant et après sa résurrection, constatent cette vérité si importante pour nous. Nous savons ce que Christ est dans ce moment; et ce qu'il a été nous dit ce qu'il sera toujours, dans son caractère, comme dans sa nature, dans ses relations avec nous aussi bien qu'en lui-même: — «Jésus Christ est le même, hier, et aujourd'hui, et éternellement» (Héb. 13), et la mention seule de ce fait est douce pour nous. Parfois les changements peuvent nous affliger; d'autres fois nous les désirons: tous, de diverses manières, nous montrons ce qu'est cette nature inconstante et variable qui constitue la vie humaine. Non seulement les circonstances, mais les relations, les amitiés, les affections, les caractères, subissent continuellement des changements qui nous surprennent et nous attristent. Nous sommes entraînés d'une station de la vie à l'autre, mais il est rare que des affections non refroidies et des principes purs nous accompagnent, qu'il s'agisse de nous-mêmes ou de nos compagnons de route. Tandis que Jésus a été après sa résurrection, le même Jésus qu'il était avant, bien que les événements récents eussent placé ses disciples à une plus grande distance de lui, qu'il n'en exista et n'en pouvait exister jamais entre des «compagnons». Les disciples avaient trahi leurs coeurs infidèles en abandonnant leur maître, en fuyant loin de lui à l'heure de sa faiblesse et de son angoisse, pendant que lui, pour eux, avait passé par la mort, et une mort que jamais aucun autre n'eût pu subir sans être anéanti. Les disciples n'étaient toujours que de pauvres, faibles Galiléens; Jésus était glorifié, et revêtu de toute-puissance dans le ciel et sur la terre.

Rien de tout cela, cependant, n'amenait de changement dans le Seigneur: «ni hauteur, ni profondeur, ni aucune autre créature» ne pouvait le changer. L'amour défie tout; et Jésus revient auprès des siens le même Jésus qu'ils avaient toujours connu. Il coopère à leurs travaux après sa résurrection et même après son ascension, comme il l'avait fait durant les jours de son ministère et de son séjour parmi eux: le dernier verset de Marc nous l'apprend.

Au jour du chapitre 14 de Matthieu, les disciples, dans la nacelle sur la mer, croyaient voir un esprit, et ils crièrent de peur; mais le Seigneur leur fit comprendre que c'était lui-même qui était là auprès d'eux, en grâce aussi bien qu'en puissance divine et souveraine. Pareillement au chapitre 24 de Luc, c'est-à-dire après la résurrection, Jésus prend le rayon de miel et le poisson et mange devant eux, afin qu'avec la même pleine certitude et tranquillité de coeur, ils connussent que c'était lui. Il voulut qu'ils le touchassent et le vissent, leur disant qu'un esprit n'avait ni chair ni os, comme ils pouvaient s'assurer qu'il avait.

Au chapitre 3 de Jean, il amène à la lumière et dans le chemin de la vérité un docteur «lent à croire», qu'il supporte avec toute la patience de la grâce. Il agit de la même manière après sa résurrection, envers les deux disciples «sans intelligence et lents de coeur à croire», qui s'en retournaient chez eux à Emmaüs (Luc 24).

Au chapitre 4 de Marc, il apaise les craintes des siens avant de leur reprocher leur incrédulité; il dit aux vents et à la mer: Taisez-vous, faites silence, avant de dire aux disciples: «Comment n'avez-vous pas de foi» Il fait encore de même au chapitre 21 de Jean, quand il est ressuscité: il mange avec Pierre, dans une pleine et libre communion, avant qu'il interpelle son disciple et qu'il réveille sa conscience par ces mots: «Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu?».

Le Jésus ressuscité, qui apparaît à Marie de Magdala, l'évangéliste prend soin de nous le dire, est le même Jésus qui l'avait délivrée de sept démons; — et Marie reconnaît la voix qui l'appelle, comme une voix depuis longtemps familière à son oreille. Quelle identité entre le Christ dans l'humiliation et le Christ dans la gloire, entre le Sauveur des pécheurs et le Seigneur du monde à venir! Comme tout nous dit que, en caractère comme en gloire divine et personnelle, Celui qui est descendu est le même que Celui qui est monté! Jean aussi, près de son Seigneur ressuscité, nous est présenté comme étant le disciple qui, pendant le souper, était penché sur le sein de son Maître.

«Je suis Jésus» — telle est la réponse du Seigneur, du sein de la gloire où il est monté, quand Saul de Tarse demande: «Qui es-tu, Seigneur» (Actes 9: 5).

Tout cela est pour nous d'une application toute personnelle et individuelle; nous y sommes personnellement intéressés. Pierre pour lui-même connaît son Maître, le même pour lui avant et après sa résurrection. Jésus au chapitre 16 de Matthieu, le reprend; mais peu de jours après, il l'emmène avec lui sur la sainte montagne, en toute liberté de coeur, comme si rien ne s'était passé. Plus tard, le même Pierre est repris de nouveau (Jean 21): selon son habitude, il s'était préoccupé de ce qui était au-delà de sa mesure. «Seigneur, et celui-ci» avait-il dit en se tournant du côté de Jean; et son Maître doit derechef le remettre à sa place: «Que t'importe» Cependant, et comme à la face de cette réprimande vive et péremptoire, nous retrouvons le moment d'après Pierre avec Jean, suivant le Seigneur qui va monter au ciel. C'était un Pierre censuré qui autrefois était allé avec Jésus à la sainte montagne; et c'est un Pierre censuré, le même Pierre, qui accompagne le Seigneur s'en allant au ciel, montant ainsi une seconde fois sur la montagne de gloire, la sainte montagne de la transfiguration. De quelle puissante consolation ces choses ne sont-elles pas remplies. Nous avons devant nous Jésus, notre Seigneur, «le même, hier, et aujourd'hui, et éternellement»; le même pendant les jours de son ministère et après sa résurrection; le même dans les cieus où il est monté, le même pour toujours! Et comme il reste le même et se manifeste par la même grâce, après comme avant sa résurrection, ainsi aussi il accomplit toutes les promesses qu'il avait faites à ses disciples.

2.17 Communiquant Sa paix, Sa vie — Fidélité à Ses promesses — Restauration de Pierre

Que ce soit la voix de Jésus ou la voix de ses anges qui nous dise: «Ne crains point» (Matt. 14:27; Marc 5:36; Luc 5:10; etc.), cette parole nous est adressée maintenant comme alors — après la résurrection de Jésus comme avant la croix. Avant de mourir, Jésus avait parlé à ses disciples de leur donner sa paix; et après sa mort, nous voyons qu'il la leur donne en effet de la manière la plus formelle. Il leur dit: «Paix vous soit» (Jean 20:20-26); et ayant dit cela, il leur montra ses mains et son côté, où ils pouvaient lire en traits symboliques, quels étaient leurs droits à une paix accomplie et acquise pour eux par lui-même. C'était sa paix, sa paix à lui absolument, car il l'avait faite lui-même, et elle leur appartenait maintenant par un droit impérissable et imprescriptible.

Dans d'autres jours, le Seigneur leur avait dit: «Parce que moi je vis, vous aussi vous vivrez» (Jean 14:19); et maintenant, aux jours de sa résurrection, aux jours de l'Homme ressuscité, en possession d'une vie victorieuse, il leur communique cette vie dans une pleine et parfaite mesure, soufflant en eux et leur disant: «Recevez l'Esprit Saint» (Jean 20:22).

Le monde ne devait plus le voir, comme il le leur avait dit; mais les siens le verraient; et il en a été ainsi: il fut vu par ses disciples pendant quarante jours, et il les entretint des choses concernant le royaume de Dieu (Actes 1); mais tout se passa en secret: le monde ne l'a pas vu depuis l'heure du Calvaire, et ne doit plus le voir jusqu'à ce qu'il vienne pour le jugement.

Comme un témoin plus humble encore de son entière fidélité à toutes ses promesses, le Sauveur vint rencontrer les siens en Galilée, comme il le leur avait promis; et dans une expression plus complète de la même fidélité, il amène les disciples au Père dans le ciel, leur envoyant ce message: «Je monte vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu» (Jean 20:17). Ainsi, que ce soit dans notre Galilée sur la terre, ou dans sa demeure dans le ciel qu'il leur eût promis sa présence, il accomplit les deux promesses; et nous ne pouvons que tirer un grand profit à méditer, sur l'humilité, la fidélité, la plénitude, la simplicité, la grandeur, l'élévation de tout ce qui forme et distingue le chemin du Seigneur devant nous.

Le Seigneur, pendant qu'il exerçait son ministère au milieu de ses disciples, eut à s'occuper de Pierre plus que d'aucun des autres, et il en est de même après sa résurrection d'entre les morts. Pierre est celui qui occupe toute la place dans le dernier chapitre de l'évangile

de Jean; le Seigneur y poursuit à son égard l'oeuvre de grâce qu'il avait commencée avant de le quitter, et il la reprend au point même où il l'avait laissée. Pierre avait montré une grande confiance en lui-même: «Si tous étaient scandalisés en toi, moi, je ne serai jamais scandalisé en toi», avait-il dit; et «quand même il me faudrait mourir avec toi, je ne te renierai point» (Matt. 26:33-35). Le Seigneur lui avait dit combien de pareilles vanteries étaient vaines; mais il lui avait dit aussi qu'il avait prié pour lui pour que sa foi ne défailût point; et lorsqu'il fut démontré que les vanteries avaient été vaines, en effet, et que Pierre eut renié son Seigneur, même avec blasphème, son Seigneur le regarda, et ce regard exerça son action bienfaisante. La prière et le regard produisirent leur fruit: la prière avait préservé la foi de Pierre, le regard brisa son coeur. Pierre pleura, et «pleura amèrement» (Luc 22:62).

Au commencement du chapitre 21 de Jean, nous retrouvons Pierre dans la condition morale où l'avaient placé la prière et le regard de Jésus. La foi de Pierre n'avait pas failli; il peut en donner une preuve bien douce, car aussitôt qu'il apprend que c'est le Seigneur qui est sur le rivage, il se jette à l'eau pour aller à lui; non point toutefois comme un homme pénitent, comme s'il n'avait pas déjà pleuré, mais comme un homme qui pouvait se présenter devant Jésus avec une pleine assurance de coeur. C'est sous ce caractère que son bienheureux Seigneur l'accueille, et ils mangent ensemble sur le bord du lac. La prière et le regard avaient fait leur oeuvre dans le coeur de Pierre, et ne doivent pas se répéter. Le Seigneur poursuit simplement l'oeuvre ainsi commencée afin de l'amener à sa perfection, et en conséquence, la prière et le regard sont suivis par la parole. Après la conviction de péché et les larmes, vient le relèvement: Pierre est mis en position de fortifier ses frères, comme son Seigneur le lui avait annoncé, et aussi de glorifier Dieu par sa mort, privilège qu'il avait perdu par son incrédulité et son reniement.

Telle fut la parole qui releva Pierre, après que la prière eut soutenu sa foi et que le regard eut brisé son coeur. Au jour du chapitre 13 du même évangile, le Seigneur avait appris à ce même disciple bien-aimé, qu'un homme qui a tout le corps lavé n'a pas besoin d'être lavé de nouveau, mais seulement de se laver les pieds; et c'est dans ce sens précisément que Jésus agit envers Pierre. Il ne le fait pas passer une seconde fois par l'expérience du chapitre 5 de Luc, alors que la pêche miraculeuse l'avait accablé et qu'il s'était reconnu pécheur; mais le Seigneur lave les pieds souillés de Pierre; il le restaure et le replace dans sa vraie position (Jean 21:15-17). Maître parfait! Le même pour nous hier, et aujourd'hui et éternellement; le même dans son amour parfait et plein de grâce, continuant l'oeuvre qu'il avait commencée, reprenant auprès des siens, comme Seigneur ressuscité, le service qu'il avait laissé inachevé quand il fut séparé d'eux, et reprenant ce service au point même où il l'avait interrompu, rattachant ainsi le service passé au service présent, dans une grâce et une sagesse parfaites.

Un peu plus loin encore, nous voyons comment le Seigneur accomplit ses promesses. Je veux parler de ce qu'il nomme «la promesse du Père» et «la puissance d'en haut». Cette promesse fut donnée après sa résurrection (Luc 24) et elle fut accomplie après que Jésus fut monté au ciel et qu'il eut été reçu dans la gloire (Actes 2). Ceci n'est que la continuation de l'histoire et du témoignage de la fidélité de Jésus. Tout ce que nous apprenons de lui — sa vie avant qu'il souffrît, ses rapports avec ses disciples après qu'il fut ressuscité, et maintenant ce qu'il a fait depuis qu'il est monté au ciel — sont autant de preuves qu'il n'y a en lui aucune variation, ni ombre de changement.

Je ne voudrais pas passer sous silence une autre preuve de ce fait que nous trouvons dans le même chapitre de l'évangile de Luc. Le Seigneur ressuscité ramène ses disciples au point même où il les avait laissés lors de ses instructions précédentes, et il leur dit: «Ce sont ici les paroles que je vous disais quand j'étais encore avec vous, qu'il fallait que toutes les choses qui sont écrites de moi dans la loi de Moïse, et dans les prophètes, et dans les psaumes, fussent accomplies», leur rappelant ainsi qu'il leur avait dit déjà auparavant que l'Écriture était le grand témoignage de la pensée de Dieu, et que tout ce qui était écrit là devait être accompli ici. Et que fait le Seigneur alors? Il poursuit simplement et naturellement l'enseignement qu'il leur avait donné: «Alors il leur ouvrit l'intelligence pour entendre les Écritures»; sa puissance s'unit à ses précédentes instructions et il accomplit dans les siens ce qu'il leur avait déjà communiqué.

La nature même et l'esprit de ses rapports avec ses disciples, pendant ces quarante jours, sont en un sens les mêmes qu'auparavant: il les connaît par nom; il se manifeste à eux de la même manière; après comme avant sa résurrection, nous le voyons à table comme un hôte, quoiqu'il ne se trouve là que comme convié (Jean 2; Luc 24), et dans le sentiment profond et l'intelligence du moment, les disciples tiennent cette présence pour la même qu'elle avait été autrefois.

En revenant vers Jésus à la fontaine de Sichar, ils craignent d'être importuns, et se tiennent dans le silence. Pareillement, en l'abordant après la pêche de poissons (Jean 21), ils se taisent de nouveau, jugeant encore une fois d'après le caractère du moment, qu'ils doivent user de peu de paroles, bien que leurs coeurs soient remplis d'étonnement et de joie.

Qu'ils sont tendres et cependant puissants, les liens qui unissent ainsi Celui que nous avons déjà appris à connaître dans les détails ordinaires de la vie humaine, à Celui que nous connaissons pour toute l'éternité! Jésus descendit d'abord là où nous étions, pour nous introduire ensuite là où il est. Mais c'est ici où nous sommes que nous avons appris Christ, et que nous l'avons appris pour toujours. Cette vérité est d'un très grand prix; Pierre en est pour nous le témoin. J'ai déjà considéré cette scène à un autre point de vue; mais je désire m'y arrêter une seconde fois pour un instant.

Ce fut à l'occasion de la pêche miraculeuse ou avant la résurrection, que Pierre fut convaincu de péché: Pierre le pêcheur de poissons, devint à ses propres yeux Pierre le pécheur. «Seigneur, retire-toi de moi, car je suis un homme pécheur» (Luc 5:8). Le miracle de la pêche, qui prouvait que l'inconnu qui avait demandé à emprunter la barque, était le Seigneur de la mer et de tout ce qui est en elle, avait placé Pierre en esprit dans la présence de Dieu, et là il apprend à se connaître lui-même; car ce n'est que là, en effet, que nous pouvons apprendre cette leçon. Mais le Seigneur, à cet instant comme du haut de la gloire, parle à Pierre pour le rassurer; il lui dit: «Ne crains pas», et Pierre est sans crainte. La gloire ou la présence de Dieu, après avoir été un moyen de conviction, devient pour lui une demeure, et Pierre est devant le Seigneur avec un coeur parfaitement tranquille. Aussi, lors de la seconde pêche (Jean 21) après la résurrection, Pierre jouit de la même assurance, et il n'a qu'à mettre en pratique la leçon qu'il avait déjà apprise: et c'est ce qu'il fait. Il fait l'expérience que la présence du Seigneur de gloire est une demeure pour lui. Il éprouve en lui-même, et en rend témoignage pour nous, que ce qu'il a appris concernant Jésus, il l'a appris pour toujours. Il n'avait pas reconnu l'étranger qui se tenait sur le rivage; mais aussitôt que Jean lui eut dit que c'était le Seigneur, l'étranger n'est plus un inconnu pour Pierre, et il se hâte de s'approcher de lui le plus tôt et le plus près qu'il le peut.

Que ces choses sont douces pour le coeur! S'il y a de la joie à savoir que Jésus est toujours le même, dans notre monde à nous comme dans le sien, au milieu de notre misère comme dans sa gloire, quelle joie nouvelle de voir l'un de nous comme l'était Pierre, faisant l'expérience dans son âme du bonheur qui découle d'un pareil fait!

Jésus est le même, en vérité, fidèle et véritable! Tout ce qu'il avait promis à ses disciples avant de souffrir, il l'accomplit après sa résurrection. Tout ce qu'il avait été au milieu d'eux, il l'est encore.

2.18 *Donnant sans cesse, approuvant rarement — La plénitude d'une oeuvre dépassant nos pensées*

Le Seigneur donnait sans cesse, mais il approuvait rarement: il communiquait abondamment, là où il ne rencontrait que peu de communion ainsi se révèle et se magnifie sa bonté. Il n'y avait rien dans l'homme qui eût de l'attrait pour Jésus, et cependant il donnait

toujours. Il était comme le Père qui est aux cieux, duquel il parlait lui-même, faisant lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et envoyant sa pluie sur les justes et les injustes (Matt. 5:45). Nous apprenons ainsi ce que Jésus est, à sa gloire — et ce que nous sommes, à notre confusion.

Mais Jésus n'était pas seulement comme le Père qui est aux cieux — l'image de Dieu dans ce qu'il faisait, il était aussi dans le monde comme le «Dieu inconnu» dont parle Paul (Actes 17: 23). Les ténèbres ne le comprirent pas; le monde, ni par sa religion ni par sa sagesse, ne le connaît. Les abondantes richesses de sa grâce, la pureté de son royaume, le fondement et les droits sur lesquels seuls la gloire qu'il cherchait dans un monde comme celui-ci, pouvait être établie, tout cela était étranger aux pensées des enfants des hommes. On l'aperçoit aux profondes erreurs morales dans lesquelles ils tombent sans cesse. Lorsque, par exemple, les foules saluaient avec enthousiasme le Roi et le royaume dans sa personne (Luc 19), les pharisiens disent: «Maître, reprends tes disciples». Ils ne pouvaient supporter la pensée que le trône appartenait à un homme tel que lui: c'était, pensaient-ils, de la présomption en lui, Jésus de Nazareth, de permettre que des joies royales l'entourassent; ils ne connaissaient pas, ils n'avaient pas appris à connaître le secret de la véritable gloire dans notre monde menteur et déchu; ils ne connaissaient pas davantage le mystère du «rejeton... sortant d'une terre aride»; ils n'avaient pas discerné en esprit «le bras» du Seigneur (Ésaïe 53).

C'était là où l'Esprit du Seigneur lui-même conduisait le coeur, qu'on faisait des découvertes à son sujet, découvertes bien précieuses et aussi bien diverses dans leur mesure.

Au chapitre 1 de Marc, de nombreux appels sont faits au ministère de grâce et de puissance du Seigneur. Des malades, souffrant de toutes sortes de maladies, viennent à lui; des foules l'écoutent et reconnaissent l'autorité avec laquelle il parle; un lépreux apporte sa lèpre devant lui, le reconnaissant ainsi comme le Dieu d'Israël. À différents degrés, il y avait alors une certaine connaissance de Jésus, soit de ce qu'il était, soit de ce qu'il possédait; mais au chapitre 2 du même évangile, nous trouvons une connaissance de lui qui s'exprime d'une manière plus vive et plus excellente, et des exemples de la foi qui savait comprendre le Sauveur: et c'est la chose la plus profonde.

Les hommes de Capernaüm qui lui apportent leur ami paralytique, comprennent le Seigneur et en même temps se servent de lui; ils comprennent ce qu'il est en lui-même, dans son caractère, dans ses habitudes et dans les sentiments de son âme. La manière même dont ils s'y prennent pour arriver à lui nous le dit: ils ne s'approchent pas avec réserve, comme s'ils doutaient ou s'ils étaient intimidés; ils font plutôt comme Jacob, lorsqu'il dit: «Je ne te laisserai point aller sans que tu m'aies béni» (Gen. 32:26). Et cela est une chose plus agréable à Jésus et plus en rapport avec la manière dont l'amour aime que nous agissions. Ils ne demandent pas de permission, ils n'usent pas de cérémonie; mais ils ouvrent le toit de la maison pour arriver jusqu'à lui. Ils connaissaient donc le Seigneur en même temps qu'ils se servaient de lui; ils savaient qu'il trouvait sa joie à ce que, dans le besoin, les affligés se confiasse en sa grâce et fissent usage de sa puissance sans réserve. Lévi, peu de moments après, agit de même (Marc 2): il fait une fête et place des publicains et des pécheurs dans la compagnie de Jésus, montrant ainsi qu'il connaissait Jésus et savait quel était celui qu'il recevait chez lui, comme Paul savait en qui il avait cru (2 Tim. 1:12).

Cette connaissance du Seigneur est d'un grand prix. Elle est divine! La chair et le sang ne la donnent pas; les frères de Jésus ne la possédaient pas. Ils disaient de lui, alors qu'il se dépensait dans le service: «Il est hors de sens» (Marc 3:21). Mais la foi fait à son sujet de grandes découvertes, et elle agit en conséquence; elle peut paraître nous faire dépasser quelquefois de justes limites, et nous conduire au-delà de ce qui est convenable et mesuré; mais au jugement de Dieu, elle ne fait jamais ainsi. — Les foules disent à Bartimée de se taire, mais il refuse, car il connaît Jésus comme Lévi le connaît (Marc 10).

La plénitude de l'oeuvre de Christ dépasse nos pensées, et cependant c'est en cela qu'est sa gloire. Le Sauveur vient à nous dans tous nos besoins, mais en même temps il introduit Dieu; Jésus guérissait les malades, mais il prêchait aussi le royaume. Ceci toutefois n'allait pas à l'homme, quelque étrange que cela paraisse; car l'homme sait d'ordinaire fort bien apprécier son propre avantage; mais telle est l'inimitié du coeur charnel contre Dieu, que, lorsque la bénédiction arrive accompagnée de la présence de Dieu, elle n'est pas reçue avec joie; et de la part de Christ, elle ne pouvait pas venir autrement: le but de Christ est de glorifier Dieu aussi bien que de sauver le pécheur. Dieu a été déshonoré dans ce monde, comme l'homme y a été perdu — perdu par sa propre faute; et le Seigneur, le réparateur des brèches, fait une oeuvre parfaite: il revendique et maintient le nom et la vérité de Dieu, annonçant son royaume et ses droits et manifestant sa gloire, aussi bien qu'il sauve et vivifie le pécheur perdu et mort.

Nous l'avons déjà dit, ceci ne convient pas à l'homme: il veut bien que l'on s'occupe de lui, mais quant à la gloire de Dieu, en adienne que pourra! Tel est l'homme; — mais lorsque, par la foi, le coeur d'un pauvre pécheur a été changé et qu'il peut vraiment se réjouir dans la gloire de Dieu, c'est un beau spectacle. La Syrophénicienne nous en offre un exemple: la gloire du ministère de Christ parlait vivement et fortement à son âme. Cependant le Seigneur, dans la position qu'il prend malgré l'affliction de cette femme, maintient les principes de Dieu et laisse la Syrophénicienne de côté comme étrangère. «Je ne suis envoyé», lui dit-il, «qu'aux brebis perdues de là maison d'Israël... Il ne convient pas de prendre le pain des enfants et de le jeter aux chiens» (Matt. 15:24-26). La femme se soumet à cette déclaration: elle reconnaît le Seigneur comme le dispensateur de la vérité de Dieu, et ne veut pas supposer, même pour un seul instant, qu'il voulût renoncer en sa faveur et pour ses besoins, au dépôt qui Lui était confié, c'est-à-dire à la vérité et aux principes de Dieu. Elle veut que Dieu soit glorifié selon ses propres conseils, et que Jésus soit toujours le témoin fidèle de ces conseils, et le serviteur du bon plaisir de Dieu; peu importe ce qu'il en adviendra pour elle. «Oui, Seigneur», dit-elle, et elle maintient ainsi tout ce que le Seigneur lui avait dit; mais elle ajoute, en parfait accord avec les paroles de Jésus: «Car même les chiens mangent des miettes qui tombent de la table de leurs maîtres».

Tout cela est très beau; c'était le fruit de la lumière de Dieu dans l'âme. La mère de Jésus, au chapitre 2 de Luc, est bien inférieure à cette femme d'entre les gentils: Marie ne savait pas que Jésus devait être aux affaires de son Père, tandis que cette étrangère avait compris que c'était de ces affaires mêmes qu'il avait toujours à s'occuper. Elle voulait que les voies de Dieu, par la main fidèle de Christ, fussent magnifiées, quoiqu'elle-même fût ainsi mise de côté, même dans son affliction. C'était là connaître Christ; c'était l'accepter dans la plénitude de son oeuvre, comme Celui qui se tenait pour Dieu dans un monde révolté contre lui, aussi bien que pour le pauvre et indigne pécheur qui s'était perdu lui-même.

2.19 *Incompris des uns; attirant ceux dont l'Esprit avait ouvert les yeux et le coeur*

Il n'est pas bon d'être toujours compris; notre conduite et nos habitudes devraient être celles d'étrangers, de citoyens d'une autre patrie, dont le langage, les lois et les coutumes ne sont connus — ici que bien imparfaitement. La chair et le sang ne peuvent les apprécier; c'est pourquoi les saints de Dieu ne sont pas dans une bonne condition lorsque le monde les comprend.

Les parents même de Jésus ne le connaissaient pas: sa mère le connaissait-elle, quand elle l'engagea à manifester sa puissance en fournissant du vin pour la fête (Jean 2). Ses frères le connaissaient-ils, quand ils lui disent: «Si tu fais ces choses, montre-toi au monde toi-même» (Jean 7: 4). Quelle pensée! Essayer d'induire le Seigneur Jésus à faire de lui-même ce que nous appelons «un homme du monde»! Était-il possible qu'il y eût une connaissance réelle de Jésus chez ceux qui énonçaient une semblable pensée. Ils en étaient éloignés! aussi l'évangéliste se hâte-t-il d'ajouter: «Car ses frères ne croyaient pas en lui non plus» (Jean 7: 5). Ils comprenaient la

puissance du Seigneur, mais non pas ses principes; car, à la manière des hommes, ils rattachaient la possession de talents ou de puissance au service des intérêts de l'homme dans le monde.

Je n'ai pas besoin de dire que Jésus était l'opposé de ceci; et ses parents selon la chair, pleins de l'esprit du monde, ne pouvaient pas le comprendre. Les principes qui le faisaient agir étaient étrangers à un monde comme celui où nous vivons; ce même monde les méprisait, comme la fille de Saül méprisa David dansant devant l'Arche (2 Sam. 6:16).

Mais quelle puissance d'attraction n'y avait-il pas en Jésus pour les yeux et le coeur que l'Esprit avait ouverts! Les apôtres en sont la preuve: ils ne savaient que peu de chose de leur maître doctrinalement, et ils ne gagnèrent rien à demeurer avec lui, rien, je veux dire, dans ce monde. Leur condition ici-bas ne fut rien moins qu'améliorée par leur marche avec Jésus, et on ne peut pas dire qu'ils se prévalussent eux-mêmes de sa puissance miraculeuse: ils la mirent en doute plutôt qu'ils n'en usèrent: et cependant ils tenaient à lui. Ils ne se joignent pas à Jésus, parce qu'ils voyaient en lui le vase inépuisable qui renfermait tout ce qui pouvait satisfaire à tous leurs besoins: nous pouvons affirmer, je crois, qu'ils n'ont jamais fait usage de son pouvoir pour leur propre profit. Cependant, ils étaient là avec lui — troublés quand il parle de les quitter, et pleurant quand ils pensent l'avoir réellement perdu!

Nous le répétons encore: quelle puissance d'attraction ne devait-il pas y avoir en Jésus pour ceux dont les yeux et le coeur avaient été ouverts par l'Esprit, ou qui avaient été tirés par le Père (Jean 6:44). Avec quelle autorité aussi un seul regard de Jésus, une seule de ses paroles entraînait parfois dans le coeur! Ce seul mot de sa part: «Suis-moi!» suffit. Et cette autorité, cette attraction étaient senties par des hommes du caractère le plus opposé! Thomas, si raisonneur, si lent à croire, et Pierre, si ardent, si irréfléchi, sont maintenus tous les deux auprès et autour de ce centre merveilleux; et même Thomas, dans cette présence du Seigneur, respirera l'esprit dévoué de Pierre et dira, sous l'influence de cette attraction puissante: «Allons-y, nous aussi, afin que nous mourions avec lui» (Jean 11:16).

Que sera-ce donc quand bientôt nous verrons et nous éprouverons tout cela dans sa perfection. Lorsque toute la famille humaine de tout pays, de toute couleur, de tout caractère, sera rassemblée; que toute tribu et langue et peuple et nation sera avec le Seigneur, et autour de lui, dans un monde digne de lui! Il vaut la peine d'arrêter notre pensée sur ces exemples du prix qu'avait Jésus pour des coeurs semblables aux nôtres; accueillons-les comme des gages de ce qui, en espérance, nous appartient aussi bien qu'à eux.

2.20 Lumière brillante : que nous la reflétons, apprenant par elle ce que Christ est

La lumière de Dieu luit quelquefois devant nous, pour que, selon la puissance qui nous est donnée, nous puissions la discerner, en jouir, nous en servir et la suivre. Ce n'est pas seulement qu'elle nous accuse ou qu'elle exige de nous; mais comme je l'ai dit, elle luit devant nous pour que nous la reflétons, si nous avons de la grâce. Nous la voyons faire son oeuvre, de cette manière, dans l'église primitive à Jérusalem. La lumière de Dieu était là, n'exigeait rien; elle brillait avec clarté et puissance, mais voilà tout. Pierre parla le langage de cette lumière quand il dit à Ananias: «Si elle (ta terre) fût restée non vendue, ne te demeurait-elle pas? Et vendue, n'était-elle pas en ton pouvoir?» (Actes 5: 4). La lumière n'avait rien exigé d'Ananias; elle brillait simplement à ses côtés ou devant lui, dans sa beauté, afin qu'il y marchât selon sa mesure. C'est ainsi en grande partie que brille la gloire morale du Seigneur Jésus, et notre premier devoir, à l'égard de cette lumière, est d'apprendre par elle ce que Christ est. Nous n'avons pas à commencer à nous mesurer nous-mêmes péniblement et anxieusement à sa clarté: mais à apprendre avec calme, bonheur et actions de grâces, Christ dans toute la perfection morale de son humanité. Cette gloire nous a quittés! Son image vivante n'existe plus sur la terre! Les évangiles nous disent ce qu'elle a été, mais elle ne brille plus nulle part ici-bas!

Celui dont la gloire a été manifestée sur la terre s'en est allé auprès du Père; mais s'il n'est plus ici-bas, mes bien-aimés, il est cependant toujours ce qu'il était. Nous sommes appelés à le connaître, pour ainsi dire, par le souvenir et le souvenir ne crée pas de fictions; il ne peut que tourner des pages vivantes et vraies, et c'est ainsi que nous connaissons Christ pour l'éternité.

Les disciples connaissaient Christ personnellement: c'était sa personne, sa présence, c'était lui-même qui les attirait, et c'est là ce dont il nous faut une plus grande mesure. Nous pouvons être occupés à apprendre des vérités au sujet de Jésus, et faire des progrès dans ce chemin; — mais avec toute notre connaissance et malgré toute l'ignorance des disciples, ils peuvent nous laisser bien loin derrière eux quant à la puissance d'un vrai et entier attachement à la personne du Seigneur. Assurément, chers amis, il faudrait que les affections de nos coeurs pour Jésus dépassassent la mesure de connaissance que nous avons pu acquérir de lui; il deviendrait évident ainsi que nous l'avons compris lui-même réellement; et il y a encore des âmes simples chez qui cet attachement pour la personne de Christ lui-même se manifeste; mais en général il n'en est pas ainsi. De nos jours, la lumière que nous avons et notre connaissance de la vérité dépassent la mesure de ce que notre coeur ressent pour le Seigneur; et pour celui qui a quelque vraie sensibilité, cette découverte est pénible.

«Le privilège de notre foi chrétienne», a dit quelqu'un, «le secret de sa puissance, gît en ceci: c'est que tout ce qu'elle possède, tout ce qu'elle offre, est renfermé dans une personne. Ce qui fait sa force, alors que tant d'autres choses se sont montrées faibles, c'est — qu'elle a un Christ pour centre; c'est qu'elle n'a pas une circonférence sans un milieu; c'est qu'elle n'a pas un salut seulement, mais un Sauveur; pas une rédemption seulement, mais aussi un Rédempteur. Voilà ce qui rend la foi chrétienne ce qu'elle doit être pour des hommes pèlerins et voyageurs, ce qui la fait luire comme la lumière du soleil; tout le reste, si on le compare avec elle, n'est plus que comme la lumière de la lune, qui peut être claire, mais qui est froide et improductive; tandis qu'ici la lumière et la vie sont une seule et même chose». Le même écrivain dit encore: «Quelle différence n'y a-t-il pas entre nous soumettre à un code de règlements et nous jeter sur un coeur aimant, entre accepter un système et nous attacher étroitement à une personne? Notre bonheur — ne le perdons pas de vue — c'est que nos trésors sont renfermés dans une personne qui n'est pas pour une génération un docteur présent et un Seigneur vivant, et après, pour toutes les générations subséquentes, un docteur passé et un Seigneur mort, mais un maître et Seigneur présent et vivant à jamais». Ce sont là certainement de bonnes et de profitables paroles.

2.21 Le ministère du Seigneur dans sa relation avec Dieu

Le ministère du Seigneur, aussi bien que son caractère, nous présente une combinaison remarquable des mêmes gloires morales; et à ce point de vue de son ministère, nous pouvons considérer le Sauveur dans sa relation avec Dieu, avec Satan et avec l'homme. Dans sa relation avec Dieu, le Seigneur Jésus, en lui-même et dans ses voies, présentait toujours l'homme à Dieu tel que Dieu voulait qu'il fût. Christ restituait la nature humaine comme un sacrifice de paix ou de bonne odeur, un encens pur, une gerbe pure des premiers fruits provenant du terroir humain; il rendit à Dieu son bon plaisir en l'homme, que le péché ou Adam lui avait ôté. Le repentir de Dieu de ce qu'il avait fait l'homme (Gen. 6:16), se change en délices et en gloire dans l'homme. Et cette offrande fut faite à Dieu au milieu de toutes les oppositions, de toutes les circonstances contraires, de toutes les peines, les fatigues, les déceptions et les brisements de coeur! Merveilleux autel! Merveilleux sacrifice! Offrande plus riche que ne l'aurait été une éternité d'innocence adamique! Et de même que Jésus était la présentation de l'homme à Dieu, il était aussi la présentation de Dieu à l'homme.

Par suite de l'apostasie d'Adam, Dieu n'avait, plus son image ici-bas; mais maintenant en Christ, il avait une image de lui-même plus complète et plus brillante que jamais Adam n'aurait pu présenter. Christ faisait connaître ce que Dieu était, non pas à une création très bonne, mais à un monde souillé et perdu; il représentait Dieu en grâce, disant: «Celui qui m'a vu, a vu le Père» (Jean 14:10). Jésus

manifesta Dieu. Tout ce qui est de Dieu, tout ce qui se peut connaître de «la lumière» dont aucun homme ne peut approcher, a passé devant nos yeux en Jésus.

Si nous jetons un nouveau regard sur le ministère de Christ au point de vue de ses rapports avec Dieu, nous voyons Christ se souvenant toujours des droits de Dieu, toujours fidèle à la vérité et aux principes de Dieu, tout en s'occupant infatigablement chaque jour de soulager les besoins de l'homme. Quelle que fût la nature de la souffrance humaine qui fit appel à lui, jamais Jésus ne sacrifia ou n'abandonna pour elle rien de ce qui appartenait à Dieu. À sa naissance, les anges dirent: «Gloire à Dieu dans les lieux très hauts», aussi bien que: «Bon plaisir dans les hommes» (Luc 2:14), et en conséquence, pendant toute la durée de son ministère, Christ consulta la gloire de Dieu avec autant de jalousie qu'il se dévoua avec ardeur au service de la misère et de la bénédiction du pécheur. L'écho de ces paroles: «Gloire à Dieu» et «Sur la terre, paix», retentissait, si nous pouvons dire ainsi, à chaque occasion. L'histoire déjà mentionnée de la Syrophénicienne en est un exemple vivant. Jusqu'au moment où elle prit sa place en rapport avec les desseins et les dispensations de Dieu, Jésus ne pouvait rien pour elle; dès lors il put tout. Ce sont là des gloires dans le ministère de Jésus dans sa relation avec Dieu.

2.22 Le ministère du Seigneur dans sa relation avec Satan

Quant à Satan, Jésus le rencontra premièrement et cela au moment convenable, comme tentateur. Satan chercha, dans le désert, à faire pénétrer en Jésus cette corruption morale qu'il avait réussi à implanter en Adam et dans la nature humaine. La victoire sur le tentateur était l'introduction juste et nécessaire à tous les travaux et à tous les actes du Seigneur; c'est pourquoi ce fut l'Esprit qui le conduisit vers Satan, comme nous le lisons au chapitre 4 de Matthieu: «Alors Jésus fut emmené dans le désert par l'Esprit pour être tenté par le diable». Avant que le fils de l'homme pût entrer dans la maison de l'homme fort, pour piller ses biens, il fallait qu'il eût lié l'homme fort (Matt. 12:29). Avant de pouvoir condamner les oeuvres des ténèbres, Jésus devait montrer qu'il n'avait pas de communion avec elles (Éph. 5:11). Il faut qu'il tienne tête à l'ennemi et qu'il le tienne en dehors de lui-même, avant de pouvoir entrer dans son royaume pour détruire ses oeuvres.

C'est ainsi que Jésus réduisit Satan au silence: il le lia, et Satan dut se retirer comme un tentateur complètement vaincu. Il n'avait pu faire pénétrer en Jésus rien qui fût de lui, et avait trouvé, au contraire, que tout ce qui était là était de Dieu. Christ tint en dehors de lui-même tout ce que Adam, devant une tentation semblable, avait laissé entrer; et le Seigneur Jésus, ayant ainsi été démontré net, a un parfait titre moral pour condamner ce qui est souillé.

«Peau pour peau» (Job 2), a pu dire l'accusateur au sujet d'un autre homme, accusant et attaquant ainsi ou par d'autres paroles semblables, la nature corrompue de l'homme déchu; mais il n'avait rien à faire comme accusateur de Jésus devant le trône de Dieu: il était réduit au silence.

C'est ainsi que commencèrent les rapports de Jésus avec Satan; puis Jésus entre dans sa maison et pille ses biens. Le monde est cette maison; et là on voit le Seigneur, dans son ministère, effaçant les traces diverses et profondes de la puissance de l'ennemi. Chaque sourd ou aveugle qui est guéri, chaque lépreux qui est nettoyé, est un témoignage de cette oeuvre réparatrice de Jésus, qui s'étend à toute la misère de l'homme quelle qu'elle soit. Faire ainsi, c'était piller les biens de l'homme fort dans sa propre maison: après l'avoir lié, Jésus pille ses biens. À la fin, il se rencontre de nouveau avec Satan; il a affaire à celui qui a «le pouvoir de la mort» (Héb. 2). Le Calvaire fut l'heure du «pouvoir des ténèbres» (Luc 22:53): Satan y épuisa toutes ses ressources et y mit à l'oeuvre toute sa subtilité; mais il fut vaincu; Celui qui semblait être son captif fut son vainqueur. Par la mort, Jésus rendit impuissant celui qui avait l'empire de la mort; il abolit le péché par le sacrifice de Lui-même; la tête du serpent fut écrasée, et ainsi qu'on l'a dit: «ce fut la mort et non pas l'homme qui fut sans force».

Jésus donc, le Fils de Dieu, fut celui qui terrassa Satan, après l'avoir lié, et avoir pillé ses biens.

Mais il y a encore une autre gloire morale que l'on voit briller dans le ministère de Christ dans ses rapports avec Satan: Christ ne permet jamais à Satan de lui rendre témoignage. Le témoignage peut être vrai et même flatteur, exprimé en bonnes et belles paroles comme celles-ci: «Je te connais, qui tu es: le Saint de Dieu» (Marc 1:24); mais Jésus ne permet pas à Satan de parler. Le ministère du Seigneur était pur autant que plein de grâce, et il ne voulait pas dans ce ministère, accepter de secours de ce qu'il était venu détruire. Jésus ne pouvait pas avoir de communion avec les ténèbres dans son service plus que dans sa nature; il ne pouvait pas agir par un principe de convenance ou d'utilitarisme; c'est pourquoi, en réponse au témoignage que Satan veut lui rendre, il le censure et le fait taire (*).

(*) Le ministère de Christ, dans ce qui touche à ses rapports avec Satan, pour autant que les évangiles nous le font connaître, nous montre le Seigneur simplement comme celui qui écrase Satan, qui le lie et qui le pille. L'Apocalypse nous fait connaître les relations subséquentes de Jésus avec le même adversaire, et nous montre Christ précipitant Satan sur la terre; ensuite, quand le moment est venu, le jetant dans l'abîme, et plus tard, l'abandonnant dans l'étang de feu et de soufre (Apoc. 12:20). Nous pouvons suivre ainsi la victoire du Seigneur Jésus sur Satan, depuis le désert de la tentation jusqu'à l'étang de feu et de soufre.

2.23 Le ministère du Seigneur dans sa relation avec l'homme

Enfin, dans ses relations avec l'homme, les gloires morales du ministère de Christ brillent d'un vif éclat. Jésus soulageait et servait l'homme sans relâche, et dans toutes les variétés de sa misère, manifestant toutefois non moins clairement l'homme à lui-même, lui montrant qu'il avait une nature déchue, rebelle et apostate. En outre, il mettait l'homme à l'épreuve, et cette vérité mérite d'autant plus notre attention, qu'en général elle est peu remarquée. Dans son enseignement, le Seigneur éprouvait les hommes, quelle que fût la relation dans laquelle ils se trouvaient placés vis-à-vis de lui, comme disciples ou comme multitude, comme venant à lui dans leurs afflictions ou comme lui montrant de la bienveillance, ou bien encore comme ennemis, lui résistant comme tels. En marchant avec les disciples et en les enseignant, Jésus les faisait sans cesse passer par des exercices de coeur ou de conscience, et ceci a lieu si fréquemment, qu'il n'est pas nécessaire d'en citer des exemples.

Christ agissait de la même manière avec les foules qui le suivaient. «Écoutez et comprenez» (Matt. 15:10), leur disait-il, exerçant ainsi leurs esprits pendant qu'il les enseignait. À quelques uns de ceux qui venaient à lui avec leurs peines, il disait: «Croyez-vous que je puisse faire ceci» (Matt. 9:28). La femme syrophénicienne est un exemple remarquable de la manière dont le Seigneur Jésus mettait à l'épreuve cette classe de personnes. En s'adressant au bienveillant Simon (Luc 7), après lui avoir raconté l'histoire de l'homme qui avait deux débiteurs: «Dis donc», lui demande-t-il, «lequel des deux l'aimera le plus?»

Les pharisiens aussi, ses infatigables adversaires, il les exerce constamment; et il y a dans ce fait une voix qui nous parle avec force; il y a un témoignage puissant de ce que Christ est; nous y apprenons qu'il n'enveloppait pas les pharisiens dans un jugement sommaire, mais qu'il voulait les amener à la repentance; de même aussi, quand il exerce des disciples, il nous dit que nous n'apprenons ses leçons véritablement, qu'autant que nous sommes amenés à lui par quelque activité d'intelligence, de coeur ou de conscience.

Cette manière d'éprouver ceux qu'il conduisait ou enseignait, est certainement encore une des gloires morales qui distinguèrent le ministère de Christ.

Dans son ministère envers l'homme, Jésus prend souvent le caractère de censeur, et il ne pouvait en être autrement au milieu de la famille humaine telle que le péché l'a rendue; mais sa manière de censurer est bien digne de notre admiration. En reprenant les pharisiens, dont l'esprit mondain s'était soulevé contre lui, il use d'une forme de langage très solennelle: «Celui qui n'est pas avec moi, est contre moi» (Matt. 12:30); tandis que, en faisant allusion à ceux qui l'avaient reçu et qui l'aimaient, mais qui avaient besoin d'être fortifiés dans la foi ou d'être éclairés davantage, il s'exprime différemment et il dit: «Celui qui n'est pas contre vous est pour vous» (Luc 9:50).

Jésus se présente à nous sous le même caractère au chapitre 20 de Matthieu, lorsqu'il s'agit des dix disciples et des deux frères. Comme le Seigneur sait adoucir le reproche qu'il leur adresse, à cause du bien qui se trouve en ceux qu'il était obligé de reprendre. Il diffère en ceci de ses disciples indignés, qui n'eussent voulu voir épargner leurs frères en aucune mesure: il examine patiemment toute la question, et sépare ce qu'il y a de précieux de ce qu'il y a de vil.

C'est encore comme censeur que le Seigneur s'adresse à Jean, qui avait défendu à quelqu'un qui ne voulait pas marcher avec les disciples, de chasser les démons au nom de Jésus. Mais, à ce moment, le cœur de Jean venait de passer sous la discipline: à la lumière des paroles de Jésus, Jean avait découvert l'erreur qu'il avait commise, et il fait allusion à cette erreur, bien que le Seigneur ne l'eût aucunement mentionnée. Mais cela étant, et Jean ayant déjà conscience de sa faute et la confessant ouvertement, le Seigneur lui répond avec la plus grande douceur (voyez Luc 9:46-50).

Il en est de même quant à Jean-Baptiste: le Seigneur le blâme, tout en lui rendant un beau témoignage. Jean-Baptiste était alors en prison; quelle signification ce fait devait avoir pour Jésus à cette heure! Cependant Jean méritait d'être repris pour avoir envoyé à son Seigneur un message qui l'outrageait. La réprimande de Jésus est d'une délicatesse infinie: il répond à Jean par quelques paroles que lui seul pouvait apprécier: «Bienheureux est quiconque n'aura pas été scandalisé en moi» (Matt. 11:6). Même les disciples de Jean, qui avaient été les instruments de ses communications avec le Seigneur, ne pouvaient comprendre la portée de ces paroles. Jésus voulait manifester Jean à son propre cœur, mais non pas à ses disciples ni au monde.

Le reproche que Jésus adresse aux disciples d'Emmaüs et celui qu'il fait à Thomas après la résurrection, ont chacun leur propre excellence. Pierre est repris au chapitre 16 comme au chapitre 17 de Matthieu; il y a toutefois une grande différence dans la manière dont le reproche est fait dans chacune des occasions.

Toute cette variété est pleine de beauté morale; et nous pouvons dire assurément que, soit que Jésus s'exprime avec autorité ou avec douceur, avec vivacité ou avec ménagement; soit que la réprimande qui tombe de ses lèvres soit adoucie au point d'être à peine une réprimande, ou bien qu'elle devienne vive jusqu'à paraître repousser ou désavouer; cependant, si nous pesons la circonstance qui provoque les paroles de Jésus, nous découvrons que toutes ces nuances sont autant de perfections. Toutes les répréhensions du Seigneur sont «un anneau d'or et un joyau d'or fin», qu'ils soient ou non suspendus à des oreilles attentives (Prov. 25:12): « Que le juste me frappe, c'est une faveur; qu'il me reprenne, c'est une huile excellente; ma tête ne la refusera pas» (Ps. 141:5). Le Seigneur en fit faire l'expérience à ses disciples.

3 CONCLUSION

3.1 *Maintenant le Fils de l'homme est glorifié et Dieu est glorifié en Lui. Si Dieu est glorifié en Lui, Dieu aussi le glorifiera (Jean 13:32)*

Je viens de retracer quelques-uns des traits de la gloire morale du Seigneur Jésus Christ. Il présentait l'homme à Dieu, l'homme tel qu'il doit être, et Dieu se reposait en lui.

Cette perfection morale de l'homme Christ Jésus et son acceptation devant Dieu, sont typifiées dans l'offrande de gâteau, ce gâteau de fine fleur de farine, cuit sur la plaque ou dans la poêle, avec son huile et son encens (Lév. 2).

Pendant que le Seigneur Jésus était sur la terre, et qu'il était manifesté ainsi à Dieu comme homme, le bon plaisir que Dieu trouvait en lui s'exprimait continuellement. Jésus croissait devant Dieu dans la nature humaine et dans la manifestation de toutes les vertus humaines. Il n'avait besoin pour se recommander à quelque moment que ce fût, que de lui-même tel qu'il était. Dans sa personne et dans ses voies, l'homme était moralement glorifié, de sorte que lorsque sa course ici-bas fut accomplie, il put aller «incontinent» à Dieu, comme autrefois la gerbe des premiers fruits était directement et immédiatement tirée du champ telle qu'elle était, n'ayant à subir aucun procédé préparatoire pour être présentée à Dieu et être acceptée par lui.

Le titre de Jésus à la gloire était un titre moral. Il avait un droit moral à être glorifié; son droit se trouvait en lui-même. Au chapitre 13 de Jean, cette précieuse vérité est mise en évidence à sa vraie place: «Maintenant le fils de l'homme est glorifié», dit le Seigneur, au moment où Judas venait de quitter la table; car cette action de Judas était le sûr avant-coureur de celle dont les Juifs devaient se rendre coupables à l'égard de Jésus, comme celle-ci était le sûr avant-coureur de sa mise à mort par les gentils. La croix était la plénitude et la perfection de la forme complète de la gloire morale en lui; c'est pourquoi ce fut alors qu'il prononça ces paroles: «Maintenant le fils de l'homme est glorifié»; et ensuite: «Et Dieu est glorifié en lui».

Dieu était alors glorifié aussi parfaitement que l'était le Fils de l'homme, quoique la gloire fût une autre gloire. Le Fils de l'homme était glorifié en complétant cette forme parfaite de beauté morale qui avait resplendi en lui pendant toute sa vie. Aucun rayon de cette gloire ne devait manquer dans ce moment, de même que, depuis le commencement jusqu'à cette heure, rien ne s'y était jamais mêlé qui en fût indigne; et l'heure était venue où le Fils de l'homme devait faire briller le rayon qui rendrait complet l'éclat de sa gloire. Dieu aussi était glorifié, parce que tout ce qui était de lui était maintenu ou manifesté: ses droits étaient maintenus; — sa bonté était manifestée; la grâce et la vérité, la justice et la paix, étaient toutes, et également, maintenues ou satisfaites. La vérité de Dieu, sa sainteté, son amour, sa majesté, toute sa gloire en un mot, était manifestée et magnifiée d'une manière et selon une lumière, qui surpassaient tout ce qu'on avait pu connaître d'elle ailleurs. La croix, comme quelqu'un l'a dit, est la merveille morale de l'univers.

Mais le Seigneur ajoute encore: «Si Dieu est glorifié en lui, Dieu aussi le glorifiera en lui-même; et incontinent il le glorifiera». Jésus reconnaît ici son propre droit à la gloire personnelle: il avait déjà complété la forme entière de la gloire morale pendant sa vie et dans sa mort; il avait aussi revendiqué et maintenu la gloire de Dieu, comme nous l'avons vu: ce n'était donc qu'une chose juste qu'il entrât maintenant dans sa propre gloire personnelle; et c'est ce qu'il a fait quand il a pris sa place dans le ciel à la droite de la majesté, avec Dieu lui-même, et tout cela aussitôt ou «incontinent».

L'oeuvre de Dieu, comme Créateur, avait été promptement souillée entre les mains de l'homme. L'homme s'était corrompu, de sorte qu'il est écrit que «L'Éternel se repentit d'avoir fait l'homme» (Gen. 6:6). Quel changement dans la pensée de Dieu depuis le jour où «Dieu vit tout ce qu'il avait fait, et voici, cela était très bon!». Mais dans le Seigneur Jésus, Dieu a retrouvé son bon plaisir dans l'homme. Quelle bénédiction! Bénédiction rendue plus douce par le repentir qui l'avait précédée. C'était plus que la première joie, c'était le recouvrement du bonheur après la perte et le désappointement, et le recouvrement d'un bonheur plus grand que le premier et par une voie plus excellente que la première. De même que le premier homme, à la suite de son péché, avait été mis hors de la création, si je puis dire ainsi, le second homme (étant, comme il l'était aussi, le Seigneur du ciel), après avoir glorifié Dieu, fut placé à la tête de la création, à la droite de la majesté dans les hauts lieux. Jésus est dans le ciel comme un homme glorifié, parce que sur la

terre Dieu a été glorifié en lui, l'homme obéissant dans la vie et dans la mort. Jésus, nous le savons, est dans le ciel sous d'autres caractères encore: il est là comme un Vainqueur; comme celui qui attend; comme le Souverain Sacrificateur dans le tabernacle que Dieu a dressé; comme notre Précurseur et le Purificateur de nos péchés. Mais il est là aussi glorifié dans les lieux très hauts, parce que, en lui, Dieu a été glorifié ici-bas sur la terre.

La vie et la gloire appartenaient au Seigneur Jésus en vertu d'un droit personnel et par un titre moral. On aime à arrêter sa pensée sur une pareille vérité, et à y revenir sans cesse. Jésus n'encourut jamais la perte d'Éden. Sans doute, il marcha durant toute sa vie en dehors d'Éden, parmi les ronces et les épines, les douleurs et les privations d'un monde perdu; mais il le fit en grâce; il se plaça dans cette condition, mais il n'y était pas assujéti. Il ne se trouvait pas, comme Adam et comme nous nous trouvons tous, séparé de l'arbre de vie et du paradis par les chérubins et l'épée flamboyante. Dans l'histoire du Seigneur, nous voyons que les anges, au lieu de retenir Jésus hors du jardin, loin de l'entrée, viennent à lui après qu'il eut passé par la tentation et le servent; car il était là où Adam fut séduit et tomba. Par conséquent tout en étant un homme, vraiment et réellement un homme, il était «l'homme parfait».

Dieu fut glorifié en lui lorsque, en toute autre chose, il avait été déshonoré et déçu.

En un sens, cette perfection du Fils de l'homme, cette perfection morale, est toute pour nous; elle donne sa valeur au sang qui expie nos péchés; elle est comme le nuage d'encens, qui était porté dans la présence de Dieu avec le sang au jour de la propitiation (Lév. 16).

Mais, en un autre sens, cette perfection est trop grande pour nous; elle est si haute que nous n'y pouvons atteindre. Elle accable le sentiment moral, si nous regardons vers elle en nous souvenant de ce que nous sommes nous-mêmes; en même temps qu'elle nous remplit d'admiration, quand nous la considérons comme nous disant ce que Lui est. Lorsque dans les âges passés, la gloire judiciaire de Dieu apparut, elle était accablante: les plus favorisés d'être les enfants des hommes, tels que Ésaïe, Ézéchiël, Daniel, ne pouvaient se tenir devant elle; Pierre et Jean firent la même expérience; et cette gloire morale, nous manifestant de la même manière, est également accablante.

Mais la foi se trouve à l'aise devant elle. Le dieu de ce monde aveugle le cœur, pour qu'il ne comprenne pas cette gloire et n'en jouisse pas, tandis que la foi la salue avec bonheur.

Telle est l'histoire de la gloire ici-bas parmi les hommes. En sa présence même, les pharisiens et les sadducéens demandent ensemble un signe du ciel; la mère et les frères du Seigneur la méconnaissent, l'une par amour-propre, les autres par mondanité (Jean 2:7); les disciples eux-mêmes sont sans cesse repris par elle. L'huile, qui donnait cette lumière, était trop pure pour qui que ce fût; mais elle brûlait continuellement dans le sanctuaire, «devant l'Éternel». Nous apprenons dans la synagogue de Nazareth (Luc 4), combien l'homme est peu préparé pour elle: tous reconnaissaient les paroles pleines de grâce qui sortaient des lèvres du Seigneur; ils en sentaient la puissance; mais bientôt un flot puissant de corruption naturelle intervint, et résista à ce mouvement dans les cœurs et en triompha. L'humble témoin de Dieu, au milieu d'un monde orgueilleux et rebelle, est manifesté, et ils n'en veulent pas. Le «fils de Joseph» pourra dire de bonnes et de consolantes paroles, mais on ne le recevra pas: il est le fils d'un charpentier! Quel témoignage frappant de la profonde perversité de nos cœurs. L'homme a ses qualités aimables, il a ses goûts, ses vertus, ses sensibilités, comme nous l'apprend cette scène de Nazareth; les paroles pleines de grâce de Jésus font naître, pour un instant, un courant de bonnes pensées; mais que valait ce courant et qu'en advint-il quand Dieu le mit à l'épreuve. Ah! mes amis, malgré notre amabilité, malgré la considération dont nous sommes entourés, malgré nos goûts relevés et nos bons sentiments, nous pouvons toujours le dire: En nous, c'est-à-dire en notre chair, il n'habite point de bien! (Rom. 7:18).

Mais je le répète, la foi se trouve à l'aise auprès de Jésus. Pouvons-nous, je le demande; soupçonner Jésus ou le craindre? Pouvons-nous douter de lui? Se pourrait-il que nous nous fussions tenus loin de celui qui était assis sur le puits avec la femme de Sichar? Est-ce qu'elle-même se tenait à distance? Nous devrions rechercher l'intimité avec Jésus. Les disciples qui étaient avec lui ont toujours à apprendre les mêmes leçons, et nous savons nous-mêmes quelque chose de cela. Ils eurent chaque fois à découvrir de nouveau ce que Christ était, au lieu de jouir de lui comme ils avaient déjà appris à le connaître. Au chapitre 14 de Matthieu, ils sont obligés de s'écrier: «Véritablement tu es le Fils de Dieu», découvrant ainsi de nouveau ce que Jésus était. Si leur foi eût été simple, ils eussent dormi avec lui dans la nacelle (Marc 4). Quelle scène — à leur confusion et à sa gloire! Ils avaient parlé au Seigneur d'un ton de reproche, comme s'il était indifférent au danger qu'ils couraient. «Maître», avaient-ils dit, «ne te mets-tu pas en peine que nous périssions» Jésus se réveille à leur voix et aussitôt il les met en sûreté; mais ensuite il les reprend, non pas cependant à cause de l'injustice de leurs dures paroles, mais à cause de leur manque de foi.

Quelle perfection dans tout ceci! Assurément tout est parfait et tout est à sa place: les vertus humaines, fruit de l'onction que Jésus avait reçue, et ses gloires divines! Dans cette Personne, les deux natures ne sont pas confondues — mais l'éclat de la nature divine est tempéré, et ce qu'il y a de commun ou d'ordinaire dans la nature humaine est relevé. Il n'y a rien de — semblable, il ne pouvait y avoir rien de semblable dans toute la création. Cependant ce qui était humain en Jésus était véritablement humain, et ce qui était divin était véritablement divin: Jésus dort dans la nacelle — il était homme; il calme les vents et les flots — il était Dieu.

Cette gloire morale doit reluire, et d'autres gloires doivent s'effacer, jusqu'à ce que cela soit accompli. Les Grecs venus à Jérusalem pour adorer pendant la fête, s'enquière de Jésus et désirent le voir; c'était un avant-goût du royaume, ou de la gloire royale du Messie; représentation en petit du jour où les nations se rendront à la cité des Juifs pour faire la fête, et où Jésus comme Roi en Sion, sera Seigneur de tout, et Dieu de toute la terre.

3.2 La manifestation de la gloire morale doit précéder le royaume ; l'heure est venue pour que le Fils de l'homme soit glorifié (Jean 12:23)

Mais il y avait un mystère plus profond que celui-ci, et pour l'intelligence duquel il faut une connaissance plus juste des voies de Dieu que la simple attente d'un royaume. Cette connaissance, les pharisiens ne l'avaient pas lorsqu'ils demandaient au Seigneur, au chapitre 17 de Luc, quand le royaume viendrait. Jésus eut à leur parler d'un autre royaume, qu'ils n'attendaient pas, «qui ne vient pas de manière à attirer l'attention» — d'un royaume au milieu d'eux, d'un royaume présent, que l'on connaîtrait et dans lequel on entrerait avant que le glorieux royaume manifesté pût apparaître. Les disciples eux aussi avaient besoin de cette connaissance lorsque, au chapitre 1 des Actes, ils demandent à Jésus si c'était en ce temps-là qu'il rétablirait le royaume pour Israël; et le Seigneur eut à les entretenir aussi de ce qui aurait lieu avant que ce rétablissement pût s'accomplir, leur annonçant qu'ils recevraient de la puissance, le Saint Esprit, pour être des témoins pour lui dans le monde entier.

Il en est de même au chapitre 12 de Jean: le Seigneur nous apprend que la manifestation de la gloire morale doit précéder le royaume. Le moment viendra bientôt où Jésus apparaîtra dans la gloire du trône, et les gentils monteront alors à Sion, et verront le Roi dans sa beauté; mais avant que cela puisse avoir lieu, il faut que la gloire morale soit manifestée dans toute sa plénitude et sa pureté. Cette pensée occupait Jésus lorsque les gentils demandèrent à le voir: «L'heure est venue», dit-il, «pour que le fils de l'homme soit glorifié». Il s'agit ici de sa gloire morale, comme nous l'avons déjà dit à propos de Jean 13:31-32. Cette gloire avait brillé depuis sa naissance jusqu'à ce moment dans toutes les voies du Seigneur, et sa mort était ce qui devait la compléter; c'est pourquoi l'heure s'approchait où

elle brillerait du dernier rayon qui devait rendre sa manifestation parfaite. Le Seigneur communique ou introduit ainsi, comme il le fait au chapitre 17 de Luc et au chapitre 1 des Actes, la vérité — cette vérité additionnelle — pour l'intelligence de laquelle il fallait une connaissance plus juste et plus profonde des voies de Dieu: il faut que la gloire morale soit entièrement manifestée, avant que le Messie puisse se montrer dans la gloire royale jusqu'aux bouts de la terre.

Toutefois, cette gloire lui appartient et à lui seul! Notre coeur le sent bien! Quand les cieus s'ouvrirent au chapitre 10 des Actes, la toile descendit du ciel avant que Pierre reçût l'ordre de s'en approcher et d'avoir communion avec elle, ou avant qu'elle remontât et se perdît de nouveau dans les airs: ce que la toile renfermait devait être purifié ou sanctifié. Mais quand les cieus s'ouvrirent, au chapitre 3 de Matthieu, Jésus, qui était sur la terre, n'avait pas besoin d'être élevé dans le ciel pour y être approuvé; mais des voix et des visions d'en haut le scellèrent et lui rendirent témoignage tel qu'il était: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir». Et quand les cieus s'ouvrirent une autre fois encore (Matt. 27:51), lorsque le voile du temple se déchira en deux depuis le haut jusqu'en bas, tout était accompli, rien ne restait à faire: l'oeuvre de Jésus était scellée et reconnue telle qu'elle était alors. Un ciel ouvert au commencement, rendit témoignage à la pleine acceptation de la personne de Christ; un ciel ouvert à la fin, rendit témoignage à la pleine acceptation de son oeuvre.

3.3 Méditation sur les gloires de Christ et culte pratique

Je termine ici cette méditation, en faisant remarquer combien c'est une chose précieuse et douce pour nous, et une chose qui en même temps fait partie de notre culte, que de signaler ces traits de la voie et du ministère de Jésus ici-bas sur la terre, comme j'ai cherché à le faire dans cet écrit; car tout ce que Jésus a fait, tout ce qu'il a dit, son service tout entier, soit dans sa substance, soit dans sa manière, tout rend témoignage de ce que Jésus est, et il est pour nous le témoin de ce que Dieu est. C'est ainsi que nous parvenons jusqu'à Dieu, le Dieu béni, en suivant les sentiers du Seigneur Jésus dans les pages des évangiles. Chaque pas dans ces sentiers prend de la valeur pour nous. Tout ce que Jésus a fait et a dit, était une vraie et fidèle expression de lui-même, comme il était lui-même une vraie et fidèle expression de Dieu. Si nous sommes en état de comprendre le caractère de son ministère; si nous savons discerner la gloire morale qui se rattache à chaque moment et à chaque détail de la vie et du service du Seigneur ici-bas, apprenant ce qu'il est, et ainsi ce que Dieu est, nous parvenons jusqu'à Dieu dans une vraie et parfaite connaissance de lui, à travers les sentiers ordinaires et les activités de la vie de ce divin Fils de l'homme.

Noms, titres et caractères du Fils de Dieu tels qu'ils nous sont révélés dans les Écritures

La Bonne Nouvelle 1869 pages 177 à 179, 239 à 240.

Nous commençons aujourd'hui une liste de passages relatifs au Seigneur Jésus, dont vous pourrez, avec la grâce de Dieu, retirer de l'instruction, de l'édification et, par conséquent, de profit pour vos âmes. Pour cela voici ce que nous vous conseillons : cherchez dans vos bibles ces passages l'un après l'autre, et transcrivez-les dans un cahier, pour les relire et les méditer à loisir. Les divers titres que nous mettons en tête de nos subdivisions ont pour but d'indiquer les divers aspects de la Personne et des Gloires du Seigneur.

Table des matières

- 1 Christ comme Fils
- 2 Christ, vrai Dieu
- 3 Christ « Je suis »
- 4 Le Créateur
- 5 La Parole faite chair
- 6 Tu l'as fait un peu moindre que les anges — Hébr. 2:7
- 7 Christ comme serviteur
- 8 Son glorieux Nom
- 9 Christ comme un Agneau
- 10 Le Berger
- 11 L'Arbre de Vie
- 12 La Lumière du monde
- 13 Christ comme Rocher
- 13.1 Abri
- 13.2 Forteresse
- 13.3 Fondement
- 14 Notre Sanctuaire
- 15 Au-dedans du Voile
- 16 Le précieux Don de Christ
- 17 Fidèle et Véritable
- 17.1 Fidèle
- 17.2 Saint et Véritable
- 18 Chef au-dessus de tout
- 18.1 La première place pour Christ
- 18.2 La Force en puissance
- 18.3 Roi des Rois
- 18.4 Prince et Sauveur
- 18.5 Roi
- 19 Allusions, Emblèmes et épithètes donnés à la personne de Christ
- 20 IL a été :
- 21 IL est :
- 22 Le Seigneur est ma portion
- 23 Le Fils de Dieu

1 Christ comme Fils

« Ce sont elles qui rendent témoignage de moi ».

Et Simon Pierre, répondant, lui dit : Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant. Matth. 16:16.

Le Fils	1 Jean 4:14
Le Fils de Dieu	Jean 1:34
Le Fils du Dieu vivant	Matth. 16:16
Son Fils unique	Jean 3:16
Le Fils unique de Dieu	Jean 3:18
Le Fils du Père	2 Jean 3
Un Fils unique de la part du Père	Jean 1:14
Le Fils unique qui est dans le sein du Père	Jean 1:18
Le premier-né de toute la création	Col. 1:15
Son propre Fils	Rom. 8:32
Un fils nous a été donné	Ésaïe 9:6
Un unique fils bien-aimé	Marc 12:6
Mon Fils	Psaume 2:7
Le Fils de son amour	Col. 1:13
Le Fils du Très-haut	Luc 1:32
Le Fils du Béni	Marc 14:61

Car un enfant nous est né, un fils nous a été donné, et le gouvernement sera sur son épaule ; et on appellera son nom : Merveilleux, Conseiller, Dieu fort, Père du siècle, Prince de paix.	Ésaïe 9:6
---	-----------

Le nom	Référence	Celui qui utilise ce nom
Mon Fils bien-aimé	Matth. 17:5	Dieu le Père
Je suis le Fils de Dieu	Jean 10:36	Jésus lui-même
Jésus Christ, Fils de Dieu	Marc 1:1	L'Esprit dans la Parole
Le Fils de Dieu	Luc 1:35, 2:11	l'ange Gabriel
Celui-ci est le Fils de Dieu	Jean 1:34	Jean le baptiseur
Le Christ, le Fils de Dieu	Jean 20:31	l'apôtre Jean
Lui est le Fils de Dieu	Actes 9:20	Saul
Tu es le Fils de Dieu	Matth. 14:33	les disciples
Rabbi, tu es le Fils de Dieu	Jean 1:50	Nathanaël
Tu es le Christ, le Fils de Dieu	Jean 11:27	Marthe
Jésus Christ est le Fils de Dieu	Actes 8:37 note	l'eunuque
En vérité cet homme était Fils de Dieu	Marc 15:39	le centurion
Tu es le Fils de Dieu	Marc 3:11	les esprits immondes
Jésus, Fils du Dieu Très-haut	Marc 5:7	Légion

2 **Christ, vrai Dieu**

« Mais quant au Fils : « Ton trône, ô Dieu, [est] aux siècles des siècles » Hébr. 1:8.

Dieu	Jean 1:1 ; Matth. 1:23 ; Ésaïe 40:3
Ton trône, ô Dieu, est aux siècles des siècles	Hébr. 1:8
Dieu fort	És. 9:6
Le Dieu d'éternité	És. 40:28
Le Dieu Véritable	1 Jean 5:20
Mon Seigneur et mon Dieu	Jean 20:28
Dieu mon Sauveur	Luc 1:47
Dieu béni éternellement	Rom. 9:5
Dieu de toute la terre	És. 54:5
Dieu manifesté en chair	1 Tim. 3:16
Notre Dieu et Sauveur Jésus Christ	2 Pierre 1:1 ; Tite 2:13
Dieu avec nous	Matth. 1:23
Le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob	Exode 3:2, 6
Le Très-haut	Luc 1:76

3 **Christ « Je suis »**

En vérité, en vérité, je vous dis : Avant qu'Abraham fût, je suis. Jean 8:58
Saint, saint, saint est l'Éternel des armées. És. 6:3

L'Éternel	És. 40:3
Le Seigneur l'Éternel	És. 40:10
L'Éternel, mon Dieu	Zach. 14:5
L'Éternel des armées	És. 6:3
L'Éternel, le Dieu des armées	Osée 12:6
Le roi, l'Éternel des armées	És. 6:5
L'Éternel fort et puissant, l'Éternel puissant dans la bataille	Ps. 24:8
L'homme qui est mon compagnon	Zach. 13:7
L'Éternel notre justice	Jér. 23:6
Le Seigneur	Rom. 10:13 ; Joël 2:32
Le Seigneur de gloire	1 Cor. 2:8
Le Même	Héb. 1:12 ; Ps. 102:27 ; Deut. 32:39 ; Néh. 9:6, 7 ; 2 Rois 19:15 ; És. 41:4
JE SUIS CELUI QUI SUIS	Ex. 3:14
Je suis (avant qu'Abraham fût)	Jean 8:58
Je suis (la résurrection et la vie)	Jean 11:23
C'est moi (le Fils de l'homme élevé)	Jean 8:28
C'est moi. (Celui qu'ils cherchaient pour le tuer)	Jean 18:5, 6

4 **Le Créateur**

Il est avant toutes choses, et toutes choses subsistent par lui. Col. 1:17

Le Seigneur Dieu, celui qui est, et qui était, et qui vient	Apoc. 1:8
Le créateur de toutes choses	Col. 1:17
Le soutien de toutes choses	Héb. 1:3
Père d'éternité (cf note)	És. 9:6
Le commencement	Col. 1:18
L'alpha et l'oméga,	Apoc. 1:8
Le premier et le dernier	Apoc. 1:17
La vie	1 Jean 1:2
La vie éternelle	1 Jean 5:20
La vie éternelle, qui était auprès du Père	1 Jean 1:2
Je suis le vivant	Apoc. 1:17

5 **La Parole faite chair**

Personne ne vit jamais Dieu ; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître. Jean 1:18

La Parole	Jean 1:1
La Parole était auprès de Dieu	Jean 1:1
La Parole était Dieu	Jean 1:1
« La Parole de Dieu »	Apoc. 19:13
La parole de la vie	1 Jean 1:1
Elle était la vie	Jean 1:4
La Parole devint chair	Jean 1:14
L'image de Dieu	2 Cor. 4:4
L'image du Dieu invisible	Col. 1:15
L'empreinte de sa substance	Héb. 1:3
Le resplendissement de sa gloire	Héb. 1:3
La sagesse	Prov. 8:22
La puissance de Dieu et la sagesse de Dieu	1 Cor. 1:24
Mon messager	Ésaïe 42:19
Mon messager et l'Ange de l'alliance	Mal. 3:1
L'Ange de l'Éternel	Genèse 22:15
L'Ange de Dieu	Gen. 31:11 ; Ex. 14:19

L'Ange de sa face	És. 63:9
-------------------	----------

6 *Tu l'as fait un peu moindre que les anges — Hébr. 2:7*

La Bonne Nouvelle 1869 pages 262 à 263

Voici l'homme	Jean 19:5
L'homme Christ Jésus	1 Tim. 2:5
Homme approuvé de Dieu	Actes 2:22
Le second homme est venu du ciel	1 Cor. 15:47
Le fils de l'homme	Marc 10:33
Le fils de David, fils d'Abraham	Matth. 1:1
Le fils de Marie	Marc 6:3
Jésus, le fils de Joseph	Jean 1:45
La semence de la femme	Gen. 3:15
La semence d'Abraham	Gal. 3:16
Né de la semence de David	Rom. 1:3

7 *Christ comme serviteur*

Voici, je viens pour faire ta volonté. Hébr. 10:9

Un petit enfant	Luc 2:12
L'enfant	És. 7:16
Le petit enfant	Matth. 2:20
Un enfant nous est né	És. 9:6
L'enfant Jésus	Luc 2:43
Celui qu'il a envoyé	Jean 10:36
L'apôtre et le souverain sacrificateur de notre confession	Hébr. 3:1
Un prophète	Actes 3:22,23
Un grand prophète	Luc 7:16
Le prophète, qui est de Nazareth	Matth. 21:11
Un prophète puissant en œuvre et en parole	Luc 24:19
Prenant la forme d'esclave	Phil. 2:7
Mon serviteur que j'ai élu	Matth. 12:18
Tu es mon serviteur	És. 49:3
Mon serviteur, le Germe	Zach. 3:8
Mon serviteur juste	Ésaïe 53:11
Le serviteur de ceux qui dominent	És. 49:7
Le Nazaréen	Matth. 2:23
Le charpentier	Marc 6:3
Le fils du charpentier	Matth. 13:55
Il s'est anéanti lui-même	Phil. 2
Je suis devenu un étranger et un inconnu	Ps. 69:8
Un homme de douleurs	És. 53:3
Un ver et non point un homme	Ps. 22:6
Malédiction de Dieu	Deut. 21:23

8 *Son glorieux Nom*

La Bonne Nouvelle 1870 pages 47 à 48

Dieu lui a donné un nom au dessus de tout nom. Phil. 2:9, 10.

Jésus	Matth. 1:1
Jésus lui-même	Luc 24:15
Moi, Jésus	Apoc. 22:16
Un Sauveur, Jésus	Actes 13:23
Le Sauveur du monde	1 Jean 4:14
Un Sauveur, qui est Christ le Seigneur	Luc 2:11
Jésus Christ	Apoc. 1:5
Le Seigneur Jésus Christ	Col. 1:2

Notre Seigneur Jésus Christ lui-même	2 Thess. 2:16
Le Christ	Matth. 16:20
Jésus Christ, notre Seigneur	Rom. 5:21
Jésus Christ, le juste	1 Jean 2:1
Jésus Christ est le même, hier, et aujourd'hui, et éternellement	Héb. 13:8
Jésus le Nazaréen	Actes 22:8
Jésus Christ le Nazaréen	Actes 4:10
Seigneur Jésus	Actes 7:59
Le Christ Jésus	1 Tim. 1:15
Le Christ	Matth. 23:8
Le Messie qui est appelé le Christ	Jean 4:25
Son Oint	Ps. 2:2 ; Act. 4:26
Le Christ, le Seigneur	Luc 2:11
Le Seigneur Christ	Col. 3:24
Le Christ de Dieu	Luc 9:20
Le Christ du Seigneur	Luc 2:26
Le Christ, le Fils du Béni	Marc 14:21
Le Sauveur du monde	Jean 4:42

9 **Christ comme un Agneau**

Digne est l'Agneau qui a été immolé de recevoir la puissance, et richesse, et sagesse, et force, et honneur, et gloire, et bénédiction. Apoc. 5:12

L'agneau de Dieu	Jean 1:20
Un agneau sans défaut et sans tache	1 Pierre 1:19
L'Agneau qui a été immolé	Apoc. 5:12
Un agneau comme immolé	Apoc. 5:6
L'Agneau qui est au milieu du trône	Apoc 7:17
La femme de l'Agneau	Apoc. 21:9
L'époux	Matth. 9:15
Le Seigneur, Dieu, le Tout-puissant, et l'Agneau, en sont le temple	Apoc. 21:22
L'Agneau est sa lampe	Apoc. 21:23
L'Agneau les vaincra	Apoc. 17:14

10 **Le Berger**

La Bonne Nouvelle 1870 pages 70 à 72

Et je susciterai sur eux un pasteur qui les paîtra. Ézéchiel 34:23

Un seul berger	Jean 10:16
Mon (le) berger	Zach. 13:7
Le grand pasteur des brebis	Héb. 13:20
Le chemin	Jean 14:6
La porte des brebis	Jean 10:7
Un pasteur	Ézéchiel 34:23
Le berger et surveillant de vos âmes	1 Pierre 2:25
Le bon berger met sa vie pour les brebis	Jean 10:11
Le souverain pasteur	1 Pierre 5:4

11 **L'Arbre de Vie**

L'arbre de vie qui est dans le paradis de Dieu. Apocalypse 2:7

Une racine d'Isaï	Ésaïe 11:10
La racine de David	Apoc. 5:5
La racine et la postérité de David	Apoc. 22:16
Un rejeton du tronc d'Isaï	Ésaïe 11:1
Une branche de ses racines	Ésaïe 11:1
Germe	Zach. 6:12
Un germe de l'Éternel	Ésaïe 4:2

Un Germe de justice	Jér.33:15
Un Germe juste	Jér. 23:5
Le provin que tu avais fortifié	Ps. 80:15
Le cep	Jean 15:5
Le vrai cep	Jean 15:1
L'arbre de vie	Apoc. 2:7
Le grain de blé	Jean 12:24
Le pain de Dieu	Jean 6:33
Le véritable pain du ciel	Jean 6:32
Le pain descendu du ciel	Jean 6:41
Le pain qui descend du ciel	Jean 6:50
Le pain de vie	Jean 6:35
Le pain vivant	Jean 6:51
La manne cachée	Apoc. 2:17
Un plant de renom	Ézééch. 34:29
Le narcisse de Saron	Cant. des Cant. 2:1
Le lis des vallées	Cant. des Cant. 2:1
Un bouquet de myrrhe	Cant. des Cant. 1:13
Une grappe de henné	Cant. des Cant.1:14

12 *La Lumière du monde*

Je suis la lumière du monde ; celui qui me suit...aura la lumière de la vie. Jean 8:12

La lumière	Jean 12:35
La vraie lumière	Jean 1:9
Une grande lumière	Ésaïe 9:5
Une lumière venue dans le monde	Jean 12:46
La lumière du monde, la lumière de la vie	Jean 8:12
La lumière des hommes	Jean 1:4
La lumière pour la révélation des nations	Luc 2:32
Une lumière des nations	Ésaïe 42:6
Une étoile	Nomb. 24:17
L'étoile du matin	Apoc. 2:28
L'étoile brillante du matin	Apoc. 22:16
L'étoile du matin (ou du jour)	2 Pierre 1:19
L'Orient d'en haut	Luc 1:78
Le soleil de justice	Mal. 4:2

13 *Christ comme Rocher*

La Bonne Nouvelle 1870 pages 117 à 120

13.1 *Abri*

Le nom de l'Éternel est une forte tour. Prov. 18:10

L'abri de son peuple	Joël 3:16
Le refuge des enfants d'Israël	Joël 3:16
Un lieu fort (pour le misérable)	Ésaïe 25:4
Un lieu fort au pauvre dans sa détresse	És. 25:4
Un abri contre l'orage	És. 25:4 ; 32:2
Une corne de délivrance	Luc 1:69

13.2 *Forteresse*

Ils buvaient d'un rocher spirituel qui les suivait : et le rocher était le Christ. 1 Cor. 10 /4

Un rocher, une forteresse	Psaume 31:2
Le rocher des siècles	Ésaïe 26:4
Un rocher qui est trop haut pour moi	Psaume 61:2
Mon rocher et mon lieu fort	Psaume 31:3

Le rocher de ma force	Psaume 62:7
Le rocher de ma confiance	Psaume 94:22
Un rocher d'habitation	Psaume 71:3
Le rocher de mon cœur	Psaume 73:26
Le rocher de mon salut	2 Sam. 22:47
Mon rocher et mon rédempteur	Psaume 19:14
Un rocher spirituel qui les suivait	1 Cor. 10:4
Une ombre contre la chaleur	Ésaïe 25:4

13.3 **Fondement**

Car personne ne peut poser d'autre fondement que celui qui est posé, lequel est Jésus Christ. 1 Cor. 3:11

Celui qui a bâti	Héb. 3:3 ; Matth. 16:18
Un sûr fondement	És. 28:16
Une pierre	És. 28:16
Une pierre vivante	1 Pierre 2:4
Une pierre éprouvée	És. 28:16
Une maîtresse pierre de coin	1 Pierre 2:6
La principale pierre du coin	Ps. 118:22
La tête de l'angle	Dan. 2:34, 45

Mais à ceux qui sont désobéissants :	
Une pierre d'achoppement	1 Pierre 2:8
Un rocher de chute	1 Pierre 2:8

14 **Notre Sanctuaire**

Dans son palais, tout dit : Gloire ! Psaume 29:9

Le temple	Apoc. 21:22
Un sanctuaire	Ésaïe 8:14
Le ministre des lieux saints et du vrai tabernacle	Héb. 8:2
Le voile, (sa chair)	Héb. 10:20
Un autel	Héb. 13:10
S'étant offert lui-même	Héb. 7:27
L'offrande	Éph. 5:2
Le sacrifice	Éph. 5/2
Une rançon (sa vie)	Marc 10:45
L'Agneau	Apoc. 7:9
L'Agneau immolé	Apoc. 13:8

15 **Au-dedans du Voile**

Le précurseur (qui est entré pour nous, savoir Jésus)	Héb. 6:20
Le propitiatoire	Rom. 3:25
Le sacrificateur	Héb. 5:6
Le souverain sacrificateur	Héb. 3:1
Le grand souverain sacrificateur	Héb. 4:14
Le médiateur	1 Tim. 2:5
L'interprète (un messenger qui parle pour lui)	Job 33:23
L'intercesseur	Héb. 7:25
L'avocat	1 Jean 2:1
Le garant	Héb. 7:22

16 **Le précieux Don de Christ**

Le présent est une pierre précieuse aux yeux de celui qui le possède ; de quelque côté qu'il se tourne, il réussit. Prov. 17:8

Le don de Dieu	Jean 3:16 ; Jean 4:10
Son don inexprimable	2 Cor. 9:15
Mon Bien-aimé en qui mon âme a trouvé son plaisir.	Matth. 12:18

Mon élu en qui mon âme trouve son plaisir	Ésaïe 42:1
Ton saint serviteur Jésus	Actes 4:27
L'élu de Dieu	Luc 23:35
Le salut de Dieu	Luc 2:30
Le salut de la fille de Sion	Ésaïe 62:11
Le rédempteur viendra à Sion	Ésaïe 59:20
Shilo (Pacificateur)	Genèse 49:10
La consolation d'Israël	Luc 2:25
Le bienheureux	Psaume 72:17
Un objet de bénédiction à toujours	Psaume 21:6

17 **Fidèle et Véritable**

17.1 **Fidèle**

Jésus, fidèle à Celui qui l'a établi. Hébr. 3:2

La vérité	Jean 14:6
Le fidèle et le véritable	Apoc. 19:11
L'alliance du peuple	Ésaïe 42:6
Le testateur	Héb. 9:16,17
Le témoin fidèle	Apoc. 1:5
Le témoin fidèle et véritable	Apoc. 3:14
Un témoin aux peuples	Ésaïe 55:4
L'Amen	Apoc. 3:14

17.2 **Saint et Véritable**

Le saint, le véritable — Apoc. 3:7

Le juste	1 Pierre 3:18 ; Actes 7:52
Ton saint	Actes 2:27
Le saint et le juste	Actes 3:14
Le rédempteur d'Israël, son Saint	Ésaïe 49:7
Le Saint de Dieu	Marc 1:24
Saint, saint, saint	Ésaïe 6:3 ; Apoc. 4:8

18 **Chef au-dessus de tout**

La Bonne Nouvelle 1870 pages 140 à 144.

18.1 **La première place pour Christ**

Afin qu'en toutes choses il tienne, lui, la première place. Col. 1:18

Le commencement de la création de Dieu	Apoc. 3:14
Le premier-né	Psaume 89:27
Le premier-né d'entre les morts	Col. 1:18, Apoc. 1:5
Premier-né entre plusieurs frères	Rom. 8:29
Prémices de ceux qui sont endormis	1 Cor. 15:20
Le dernier Adam	1 Cor. 15:45
Le chef, le Christ	Éph. 4:15
Le chef du corps, de l'assemblée	Col. 1:18
Chef sur toutes choses à l'assemblée	Éph. 1:22
Le chef de tout homme	1 Cor. 11:3
Le chef de toute principauté et autorité	Col. 2:10

18.2 **La Force en puissance**

Ceins ton épée sur ton côté, homme vaillant, [dans] ta majesté et ta magnificence. Psaume 45:3

Le chef de l'armée de l'Éternel	Josué 5:14
Le chef de leur salut	Héb. 2:10
Le chef et le consommateur de la foi	Héb. 12:2
Le chef et commandant des peuples	Ésaïe 55:4
Un dominateur	Michée 5:2

Un conducteur	Matth. 2:6
Le libérateur	Rom. 11:26
Le lion qui est de la tribu de Juda	Apoc. 5:5
Une bannière des peuples	Ésaïe 11:10
Un porte-bannière entre dix mille	Cantique des Cant. 5:10
Une flèche polie	Ésaïe 49:2
Notre bouclier	Psaume 84:9

18.3 *Roi des Rois*

Toute autorité m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. Matth. 28:18

Le Seigneur Jésus	1 Cor. 12:3
Un seul Seigneur	Éph. 4:5
Dieu a fait et Seigneur et Christ ce Jésus	Actes 2:36
Seigneur des seigneurs	Apoc. 17:14
Roi des rois	Apoc. 17:14
Seigneur des morts et des vivants	Rom. 14:9
Seigneur du sabbat	Luc 6:5
Seigneur de paix	2 Thess. 3:16
Seigneur de tous	Actes 10:36

18.4 *Prince et Sauveur*

C'est lui que Dieu a exalté par sa droite prince et sauveur, afin de donner la repentance à Israël et la rémission des péchés : Actes 5:31

Le Messie, le prince	Dan. 9:25
Le prince de la vie	Actes 3:15
Prince et sauveur	Actes 5:31
Le Prince de paix	Ésaïe 9:6
Le prince des princes	Dan. 8:25
Le prince des rois de la terre	Apoc 1:5
Prince au milieu d'eux	Ézéchiel 34:24
La gloire de ton peuple Israël	Luc 2:32
Celui qui remplit tout en tous	Éph. 1:23

18.5 *Roi*

Il régnera aux siècles des siècles. Apoc. 11:15

Le juge	Actes 17:31
Le juste juge	2 Tim. 4:8
Le roi	Zach. 14:16
Roi des rois	Apoc. 19:16
Seigneur des seigneurs	Apoc. 19:16
Un sceptre s'élèvera d'Israël	Nom. 24:17
Le fils du roi	Psaume 72:1
David leur roi	Jér. 30:9
Le roi d'Israël	Jean 1:50
Roi de la fille de Sion	Jean 12:15
Le roi des Juifs (né)	Matth. 2:2 ; Marc 15:2
Le roi des Juifs (crucifié)	Jean 19:19
Roi des nations	Apoc. 15:3
Roi sur toute la terre	Zach. 14:9
Le roi de justice	Héb. 7:2
Le roi de paix	Héb. 7:2
Le roi de gloire	Psaume 24:10
Le roi en sa beauté	Ésaïe 33:17
Roi à toujours	Psaume 29:10
Couronné d'une couronne d'épines	Jean 19:2

Couronné de gloire et d'honneur	Héb. 2:9
Couronné d'une couronne d'or fin	Psaume 21:3
Couronné de plusieurs diadèmes	Apoc. 19:12

19 Allusions, Emblèmes et épithètes donnés à la personne de Christ

Comme un feu d'affineur	Mal. 3:2
Comme la potasse des foulons	Mal. 3:2
Comme la lumière du matin, quand le soleil se lève, un matin sans nuages	2 Sam. 23:4
Comme l'herbe tendre qui germe de la terre après la pluie.	2 Sam. 23:4
Comme un rejeton, et comme une racine [sortant] d'une terre aride.	Ésaïe 53:2
Comme la pluie sur un pré fauché, comme les gouttes d'une ondée sur la terre.	Psaume 72:6
Comme une protection contre le vent et un abri contre l'orage,	Ésaïe 32:2
Comme des ruisseaux d'eau dans un lieu sec,	Ésaïe 32:2
Comme l'ombre d'un grand rocher dans un pays aride.	Ésaïe 32:2
Comme un parfum répandu	Cantique des Cant. 1:3
Plus beau que les fils des hommes	Psaume 45:2
Le lieu de notre sanctuaire est un trône de gloire, un lieu haut élevé dès le commencement.	Jér. 17:12
Il sera un trône de gloire pour la maison de son père	Ésaïe 22:23
Pour couronne de beauté et pour diadème d'ornement au résidu de son peuple	Ésaïe 28:5
Comme une pierre précieuse	Prov. 17:8
Comme un clou dans un lieu sûr	Ésaïe 22:23
Comme un frère dans la détresse	Prov. 17:17
Tel ami plus attaché qu'un frère.	Prov. 18:24
L'ami aime en tout temps	Prov. 17:17
Son visage, comme le soleil [quand il] luit dans sa force.	Apoc 1:16
Son port, comme le Liban	Cantique des Cant. 5:15
Toute sa personne est désirable.	Cantique des Cant. 5:16
Tel est mon bien-aimé, tel est mon ami	Cantique des Cant. 5:16

20 IL a été :

La Bonne Nouvelle 1870 pages 164 à 166.

Obéissant	Phil. 2:8
Débonnaire et humble de cœur	Matthieu 11:29
Sans fraude	1 Pierre 2:22
Tenté	Héb. 4:15
Affligé	Ésaïe 53:7
Méprisé	Ésaïe 53:3
Délaissé	Ésaïe 53:3
Trahi	Matthieu 27:3
Condamné	Marc 14:64
Outragé	1 Pierre 2:23
Fouetté	Jean 19:1
Moqué	Matthieu 27:29
Blessé	Ésaïe 53:5
Meurtri	Ésaïe 53:5
Frappé	Ésaïe 53:4
Battu	Ésaïe 53:4
Crucifié	Matthieu 27:35
Abandonné	Psaume 22:1

21 IL est :

Miséricordieux	Héb. 2:17
Fidèle	Héb. 2:17
Saint, innocent	Héb. 7:26

Sans souillure	Héb. 7:26
Séparé	Héb. 7:26
Parfait (consommé)	Héb. 5:9
Glorieux	Ésaïe 49:5
Tout-puissant	Ésaïe 63:1
Justifié	1 Tim. 3:16
Exalté	Actes 2:33
Ressuscité	Luc 24:6
Glorifié	Actes 3:13

22 ***Le Seigneur est ma portion***

Mon mari, celui qui m'a faite	Ésaïe 54:5
Mon bien-aimé	Cantique des Cant. 1:13
Mon Sauveur	2 Pierre 3:18
Mon espérance	1 Tim. 1:1
Mon frère	Marc 3:35
Ma portion	Jér. 10:16
Mon aide	Héb. 13:6
Mon médecin	Jér. 8:22
Mon guérisseur	Luc 9:11
Mon affineur	Mal. 3:3
Mon purificateur	Mal. 3:3
Mon Seigneur et Maître	Jean 13:13
Mon serviteur	Luc 12:37
Mon exemple	Jean 13:15
Mon docteur	Jean 3:2
Mon berger	Psaume 23:1
Mon gardien	Jean 17:12
Mon pasteur	Ézéchi. 34:23
Mon conducteur	Ésaïe 40:11
Mon restaurateur	Psaume 23:3
Mon gîte	Jér. 50:6
Mon aliment (sa chair)	Jean 6:55
Mon breuvage (son sang)	Jean 6:55
Ma Pâque	1 Cor. 5:7
Ma paix	Éph. 2:14
Ma sagesse	1 Cor. 1:30
Ma justice	1 Cor. 1:30
Ma sanctification	1 Cor. 1:30
Ma rédemption	1 Cor. 1:30
Mon tout en tous	Col. 3:11

23 ***Le Fils de Dieu***

Car un enfant nous est né, un fils nous a été donné, et le gouvernement sera sur son épaule ; et on appellera son nom : Merveilleux, Conseiller, *Dieu fort, Père du siècle, Prince de paix. Ésaïe 9:6.

Et lui leur dit : Ô gens sans intelligence et lents de coeur à croire toutes les choses que les prophètes ont dites !

Et commençant par Moïse et par tous les prophètes, il leur expliquait, dans toutes les écritures, les choses qui le regardent.

Luc 24:25, 27.

Afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père. Celui qui n'honore pas le Fils, n'honore pas le Père qui l'a envoyé.

Jean 5:23.

La personne du Seigneur JÉSUS dans des types ou images de la Bible

ANCIEN TESTAMENT

Arche de Noé : Genèse 6 et 7

Échelle de Jacob : Genèse 28:10 - 22

L'Agneau Pascal : Exode 12

NOUVEAU TESTAMENT

Jésus nous sauve du jugement : 1Thes. 1:10

Jésus le chemin : Évangile de Jean 14:6

Jésus l'Agneau de Dieu : Év. de Jean 1:29

Le Chandelier : Exode 25:31 - 40
 La Manne : Exode 16:9 -36
 Le Serpent d'airain : Nombres 21:4 - 9
 Le Tabernacle : Exode 25 à 30

Jésus la lumière : Évangile de Jean 8:12
 Jésus pain de vie : Évangile de Jean 6:32 - 34
 Jésus élevé sur une croix : Évangile de Jean 3:14
 Jésus élevé dans le ciel : Épître aux Hébreux chap. 9

Il y a aussi des hommes dont les circonstances annoncent un des aspects de la vie du Christ

Joseph haï et vendu : Genèse 37
 Joseph, celui vers qui il faut venir pour trouver la nourriture :
 Genèse 41:53 - 57
 Moïse avocat, intercède pour le peuple : Exode 32

Jésus haï et vendu : Évangile de Jean 1:11 et 15:24
 Jésus celui qui donne et rassasie :
 Matthieu 11:28 Jean 7:37
 Jésus notre avocat : 1 Jean 2:1

Personne du Seigneur Regroupement d'articles par E.A. Bremicker

ME 2003 p. 65-72 + ME 2010 p. 60-64 + ME 2002 p. 80-83 + ME 2008 p. 41-44 + ME 2007 p. 168-175

Table des matières abrégée

- 1 JE SUIS
- 2 Les noces de l'Agneau — Apocalypse 19:6-9
- 3 Le travail du SEIGNEUR — pour Nous, par Nous
- 4 Un peuple acquis, zélé pour les bonnes œuvres — Tite 2:14
- 5 La belle confession

Table des matières détaillée

- 1 JE SUIS
 - 1.1 «Je suis» dans le premier livre de la Bible
 - 1.2 «Je suis» dans le dernier livre de la Bible
 - 1.3 Moi, Jésus
 - 1.4 J'ai envoyé mon ange
 - 1.4.1 1° Je suis la racine et la postérité de David
 - 1.4.2 2° Je suis l'étoile brillante du matin
 - 1.5 La réponse de l'Épouse
 - 1.6 Je viens bientôt
- 2 Les noces de l'Agneau — Apocalypse 19:6-9
 - 2.1 Ce qui nous en est dit
 - 2.2 Événements préalables aux noces
 - 2.3 L'Agneau
 - 2.4 Vêtement de l'épouse
 - 2.5 Joie de l'Époux
- 3 Le travail du SEIGNEUR — pour Nous, par Nous
 - 3.1 Son œuvre pour nous
 - 3.2 Son œuvre par nous
- 4 Un peuple acquis, zélé pour les bonnes œuvres — Tite 2:14
 - 4.1 Racheter
 - 4.2 Purifier
 - 4.3 Acquérir pour lui-même
 - 4.4 Zélé pour les bonnes œuvres
- 5 La belle confession
 - 5.1 Le cœur et la bouche
 - 5.2 Les deux côtés de la confession
 - 5.3 Christ devant Pilate
 - 5.3.1 Jésus Christ est le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs
 - 5.3.2 Le royaume du Seigneur n'est pas de ce monde
 - 5.3.3 Les disciples de Jésus n'imposent pas leur programme au monde par l'autorité et la force
 - 5.3.4 Ceux qui suivent le Seigneur témoignent de la vérité
 - 5.3.5 Dans le royaume de notre Seigneur, tout pouvoir vient d'en haut

1 JE SUIS

ME 2003 p. 65-72

À plusieurs reprises, dans l'Ancien Testament, nous entendons la déclaration solennelle de Dieu : «Je suis...». Et dans le Nouveau, le Seigneur lui-même utilise ces mots pour témoigner de ce qu'il est.

1.1 «Je suis» dans le premier livre de la Bible

Dans chaque expression «Je suis...», nous pouvons distinguer un élément de la grandeur et de l'infini de notre Dieu — ce qui nous conduit à l'admirer et à l'adorer. Selon ce qui nous est rapporté dans la Genèse, «le croyant Abraham» est le premier homme qui a entendu ces mots sortir de la bouche de Dieu. Le Tout-Puissant est venu à lui avec la promesse : «Ne crains point ; moi, je suis ton bouclier et ta très grande récompense» (15:1). Le patriarche pouvait apprendre par là ce que Dieu était pour lui. Ensuite Dieu lui a donné ce qui constitue les deux grandes révélations de l'Ancien Testament relativement à ce qu'il est en lui-même. «Et il lui dit : Moi, je suis l'Éternel, qui t'ai fait sortir d'Ur des Chaldéens, afin de te donner ce pays-ci pour le posséder» (v. 7). Et plus loin : «Et Abram était âgé de quatre-vingt-dix-neuf ans ; et l'Éternel apparut à Abram, et lui dit : Je suis le Dieu tout-puissant ; marche devant ma face, et sois parfait» (17:1).

Même si nous avons le privilège de connaître Dieu comme notre Père en Christ, il demeure aussi pour nous Celui qui est immuable — l'Éternel, le Rocher des siècles — et le Tout-Puissant, pour lequel rien n'est trop petit ni trop grand, et en qui nous pouvons mettre toute notre confiance.

1.2 «Je suis» dans le dernier livre de la Bible

Tout au long des Écritures, et de diverses manières, Dieu continue à révéler ce qu'il est. Dans le Nouveau Testament, cette révélation s'enrichit de façon merveilleuse, car Dieu parle «dans le Fils» (cf. Hébr. 1:2). L'évangile de Jean, en particulier, nous rapporte plusieurs déclarations «Je suis...» exprimées par le Seigneur.

Dans l'Apocalypse, le Seigneur Jésus se présente encore une fois en déclarant ce qu'il est. Au moment où il confie à Jean sa mission, il déclare : «Moi, je suis l'alpha et l'oméga, dit le Seigneur Dieu, celui qui est, et qui était, et qui vient, le Tout-Puissant». «Ne crains point ; moi, je suis le premier et le dernier, et le vivant ; et j'ai été mort ; et voici, je suis vivant aux siècles des siècles ; et je tiens les clefs de la mort et du hadès» (1:8, 17, 18). Et dans le dernier chapitre du livre, il répète : «Moi, je suis l'alpha et l'oméga, le premier et le dernier, le commencement et la fin» (22:13).

L'Apocalypse est un livre de jugements. Il nous montre la fin des voies de Dieu en rapport avec cette terre et avec les hommes qui y vivent. Le Seigneur Jésus apparaît comme Juge pour mettre de côté tout ce qui n'est pas en accord avec Dieu. Dans ce contexte, c'est un encouragement particulier pour les croyants de se souvenir qu'il est l'alpha et l'oméga, le premier et le dernier, le commencement et la fin. Notre Seigneur est éternel. Il était, avant que cette création ne soit appelée à l'existence ; et il sera toujours, alors que les cieux et la terre de maintenant auront depuis longtemps disparu sous son jugement.

Et pourtant, ce n'est pas sur cette pensée de jugement que se clôt l'Apocalypse. Encore une fois dans les derniers versets, nous entendons le Seigneur Jésus se présenter par un «Je suis...». Arrêtons-nous un moment sur cet ultime message. «Moi, Jésus, j'ai envoyé mon ange pour vous rendre témoignage de ces choses dans les assemblées. Moi, je suis la racine et la postérité de David, l'étoile brillante du matin» (22:16).

1.3 Moi, Jésus

Il ne peut y avoir le moindre doute quant à la personne qui nous parle maintenant — tout à la fin de la Bible : c'est Jésus lui-même. Il se présente par son nom d'homme. En tant que «Jésus de Nazareth», il a vécu sur cette terre, il est mort sur la croix et il est ressuscité en vainqueur. C'est lui dont Pierre peut dire : «Jésus le Nazaréen, homme approuvé de Dieu auprès de vous par les miracles et les prodiges...» (Act. 2:22). À Joseph, le mari de Marie, il avait été dit avant sa naissance : «Tu appelleras son nom Jésus, car c'est lui qui sauvera son peuple de leurs péchés» (Matt. 1:21). Nous avons devant nous celui qui «nous a aimés et s'est livré lui-même pour nous» (Éph. 5:2). Il se présente lui-même encore une fois dans toute sa grandeur afin que nous ayons un sentiment profond de la gloire de sa personne.

1.4 J'ai envoyé mon ange

Le Seigneur Jésus avait envoyé son ange pour rendre témoignage dans les assemblées de ce qui est révélé dans l'Apocalypse (cf. 1:1). Ce n'est pas la révélation de Jean, mais la «Révélation de Jésus Christ, que Dieu lui a donnée pour montrer à ses esclaves les choses qui doivent arriver bientôt». Il a transmis cette révélation à Jean au moyen d'un ange afin qu'elle puisse être communiquée aux assemblées. La description des jugements qui remplissent ce livre est ainsi donnée de manière indirecte, par l'ange du Seigneur. Mais maintenant, à la fin du livre, alors que la description des jugements est terminée, ce n'est plus un ange que nous entendons parler, mais le Seigneur lui-même. Il est là personnellement.

Il se présente sous un double aspect :

1.4.1 1° Je suis la racine et la postérité de David

Nous trouvons ici une nouvelle allusion au mystère de son Être merveilleux : Dieu et homme dans la même personne ! Il est le Dieu éternel — et David lui doit sa vie et son existence. En même temps, il est parfaitement homme — et à cet égard, il est descendant de David. L'apôtre Paul réunit aussi ces deux éléments lorsqu'il dit : Les «Israélites... desquels, selon la chair, est issu le Christ, qui est sur toutes choses Dieu béni éternellement. Amen !» (Rom. 9:4, 5). Nous pouvons voir distinctement ces deux aspects — tout en prenant garde de ne pas les séparer — mais nous ne pouvons pas comprendre comment ils s'allient. La personne de Christ est et reste un mystère insondable. Le Seigneur Jésus est un vrai homme. Il est né d'une femme et a vécu sur cette terre. En même temps il n'a jamais cessé d'être le Dieu éternel. Même lorsqu'il était un nouveau-né, emmailloté et couché dans une crèche, il était le Dieu créateur qui soutient toutes choses par la parole de sa puissance (Hébr. 1:3).

1.4.2 2° Je suis l'étoile brillante du matin

Il est l'espérance et l'attente des croyants durant la période de la grâce. C'est en vain que nous chercherions dans l'Ancien Testament une allusion à l'étoile du matin. Le Seigneur s'y présente — conformément à ce qu'attendaient les Juifs — comme le Soleil de justice. Dans le dernier livre de l'Ancien Testament, nous lisons : «Pour vous qui craignez mon nom, se lèvera le soleil de justice ; et la guérison sera dans ses ailes» (Mal. 4:2). «Le soleil de justice» se rapporte au «jour du Seigneur», au gouvernement glorieux du Messie pendant le règne de mille ans. Le peuple juif, ayant rejeté la lumière que Jésus a fait briller lors de sa venue sur la terre, est resté dans les ténèbres. Ces ténèbres prendront fin lorsqu'il viendra pour régner sur la terre et qu'il apparaîtra comme le «soleil de justice».

Bien que nous, chrétiens, nous devions aussi avoir notre part à ce règne — car Dieu nous appelle à son propre royaume et à sa propre gloire, selon 1 Thessaloniens 2:12 — notre espérance immédiate est dirigée vers le retour du Seigneur Jésus pour nous prendre auprès de lui. C'est pourquoi, dans le Nouveau Testament, il est présenté comme «l'étoile du matin», et cela à trois reprises :

En relation avec «la parole prophétique», Pierre parle de «l'étoile du matin» «levée dans vos cœurs» (2 Pierre 1:19).

Aux vainqueurs de Thyatire, l'étoile du matin est promise comme récompense : «Je lui donnerai l'étoile du matin» (Apoc. 2:28).

Et notre verset nous révèle clairement qui est cette étoile du matin : nul autre que le Seigneur Jésus lui-même. Il est l'espérance de nos cœurs ; c'est lui que nous attendons.

L'étoile du matin devient visible juste avant la fin de la nuit et le lever du soleil. Jésus va venir pour nous prendre auprès de lui avant que «le jour du Seigneur» arrive et que «le soleil de justice» se lève. Le début de ce «jour du Seigneur» sera marqué par une grande tribulation et des jugements. C'est «l'heure de l'épreuve qui va venir sur la terre habitée tout entière» (Apoc. 3:10), et c'est ce qui fait le sujet de l'Apocalypse. Nous serons préservés de ces jugements parce que le Seigneur Jésus reviendra auparavant, comme «l'étoile du matin», pour nous prendre auprès de lui.

Cette étoile est-elle réellement levée dans nos cœurs ? Attendons-nous vraiment Jésus chaque jour ? Est-il pratiquement l'espérance de notre vie ? N'éluons pas ces questions, mais prenons-les à cœur. Ce qui est terrestre (peut-être même le monde) est, hélas ! souvent si important pour nous que la lumière de l'étoile du matin ne luit que faiblement dans nos cœurs — si même elle brille encore.

1.5 *La réponse de l'Épouse*

Les paroles que le Seigneur vient de prononcer produisent dans le cœur de l'Épouse une réponse sans équivoque. L'Esprit opère en elle pour l'exprimer. «L'Esprit et l'épouse disent : Viens. Et que celui qui entend dise : Viens. Et que celui qui a soif vienne ; que celui qui veut prenne gratuitement de l'eau de la vie» (Apoc. 22:17).

Il y a trois éléments dans cette réponse :

L'Épouse s'adresse directement à l'Époux et dit : «Viens». Elle l'attend. Elle désire voir l'Étoile brillante du matin et être pour toujours unie avec son Époux. Elle attend les noces de l'Agneau, et le bonheur d'être éternellement auprès de Lui.

Elle s'adresse ensuite à ceux qui certes connaissent l'Époux, mais qui ne disent pas encore : «Viens». Il y a beaucoup de croyants qui sont convaincus que le Seigneur Jésus est mort pour eux, mais qui ne le connaissent pas comme l'Étoile brillante du matin. L'espérance chrétienne ne leur est pas connue. Nous avons vis-à-vis d'eux un devoir afin qu'ils puissent exprimer avec nous l'appel : «Viens».

L'Épouse s'adresse enfin à ceux qui n'ont encore aucune part au retour du Seigneur pour les siens. Ce sont toutes les personnes autour de nous qui, jusqu'à présent, n'ont pas encore reçu l'offre gratuite de «l'eau de la vie». Le Sauveur offre encore au monde cette eau qui désaltère la soif profonde de l'âme. C'est encore le temps d'inviter les gens à accepter la révélation de l'amour de Dieu.

Nous voici donc placés devant trois questions pratiques. Prions-nous le Seigneur en lui disant : «Viens» ? Reconnaissons-nous notre devoir envers nos frères et sœurs dans la foi qui ne sont pas encore pénétrés de l'espérance chrétienne, ou qui peut-être ne la connaissent même pas ? Et avons-nous à cœur d'inviter tous les hommes à venir au Seigneur Jésus ?

1.6 *Je viens bientôt*

«Celui qui rend témoignage de ces choses dit : Oui, je viens bientôt. — Amen ; viens, Seigneur Jésus !» (Apoc. 22:20). C'est la ferme promesse de notre Seigneur. Il vient bientôt. Cela devrait rendre plus instante notre prière : «Amen, viens, Seigneur Jésus !»

Le Nouveau Testament se termine sur la note de la grâce : «Que la grâce du Seigneur Jésus Christ soit avec tous les saints» (v. 21) — alors que l'Ancien se terminait par l'annonce du jugement (Mal. 4:6).

C'est la grâce qui nous a sauvés, c'est la grâce qui nous amènera dans la maison du Père, et c'est la grâce qui nous porte dans le temps actuel. Cette grâce, nous la possédons dans la personne du Seigneur Jésus, l'éternel «Je suis...»

2 *Les noces de l'Agneau — Apocalypse 19:6-9*

ME 2010 p. 60-64

2.1 *Ce qui nous en est dit*

Notre relation collective avec Christ est présentée dans le Nouveau Testament comme l'union divine de l'épouse avec l'époux. Christ est maintenant dans le ciel, et les croyants du temps de la grâce sont encore sur la terre. Ils constituent son assemblée. Ils sont actuellement « fiancés à un seul mari » pour être un jour « présentés au Christ comme une vierge chaste » (2 Cor. 11:2). Bientôt, Christ nous introduira dans la gloire pour être éternellement avec lui. Alors, il se présentera « l'assemblée à lui-même, glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable, mais... sainte et irréprochable » (Éph. 5:27). Ce sera le jour des noces, de l'union céleste de l'époux et de l'épouse — les « noces de l'Agneau ».

Cet événement est décrit dans le langage symbolique de l'Apocalypse. Une forte voix retentit : « Alléluia ! car le Seigneur, notre Dieu, le Tout-Puissant, est entré dans son règne » (19:6). Les cris de joie qui ont salué le juste jugement de Dieu sur « la grande Babylone », la fausse épouse, ont à peine cessé qu'éclatent de nouveaux cris de joie. Maintenant le chemin est libre pour l'établissement du règne de Dieu ; le Seigneur Jésus entre dans la gloire du Millénium. « Réjouissons-nous et tressaillons de joie, et donnons-lui gloire ; car les noces de l'Agneau sont venues ; et sa femme s'est préparée » (v. 7).

Des noces sont célébrées. Il y a l'époux, l'épouse et les invités au banquet des noces. L'épouse est parée de sa robe nuptiale, dont la pureté immaculée est un honneur pour elle. La joie est générale.

Ce banquet exprime la communion. Il est d'abord la communion de l'époux avec son épouse — du Seigneur avec nous. Ce sera une part commune pour l'éternité. Mais il est aussi pour les invités. Il y a une bénédiction commune avec les croyants de tous les temps — mais qui ne peut être comparée avec la communion de l'époux et de l'épouse.

2.2 *Événements préalables aux noces*

Avant qu'aient lieu ces noces, le Seigneur Jésus viendra d'abord pour prendre à lui tous les siens. Ce merveilleux événement constitue l'espérance chrétienne proprement dite. Nous n'attendons pas que certains événements aient lieu préalablement sur la terre, mais nous attendons la venue du Seigneur pour nous prendre à lui. Il a dit : « Je viens bientôt ». Rien n'empêche cet événement d'avoir lieu aujourd'hui.

Toutefois, les noces ne peuvent avoir lieu immédiatement après l'enlèvement des croyants. Deux événements doivent arriver au préalable, l'un sur la terre et l'autre dans le ciel. Sur la terre, la fausse église doit être mise de côté et jugée. Dans le ciel, les croyants doivent être « manifestés devant le tribunal du Christ » (2 Cor. 5:10). Nous apprendrons alors combien il y a eu de choses dans notre vie pour lesquelles le Seigneur Jésus a dû subir le châtement de Dieu à la croix. Mais nous découvrirons aussi ce que la grâce a pu opérer en nous. Et le jugement que nous porterons alors sur notre vie sera en parfait accord avec celui du Seigneur. Nous pouvons ainsi comprendre pourquoi il est dit : « sa femme s'est préparée » (v. 7). C'est seulement alors que les noces pourront avoir lieu.

2.3 *L'Agneau*

Ces noces sont appelées « les noces de l'Agneau » et le banquet est « le banquet des noces de l'Agneau ». Bien sûr, ce sont aussi les noces de l'épouse. Cependant ce n'est pas nous qui sommes au premier plan, mais le Seigneur dans son caractère d'Agneau.

Il vaut la peine de suivre l'histoire de « l'Agneau » dans la Bible, de la Genèse à l'Apocalypse. L'Ancien Testament en parle d'une manière très expressive, et le Nouveau Testament nous présente la manifestation de « l'Agneau de Dieu » sur la terre, de même que les résultats de son œuvre. Durant l'éternité, nous n'oublierons jamais que le Seigneur Jésus est allé de son plein gré jusqu'à la mort, dans un entier dévouement. Il est « l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde » (Jean 1:29). À la croix, il a fourni la preuve de son amour. Il « nous a aimés et s'est livré lui-même pour nous » (Éph. 5:2). Mais il a aussi « aimé l'assemblée et s'est livré lui-même pour

elle » (v. 25). Cette assemblée — l'ensemble de tous les croyants du temps de la grâce — sera unie à lui comme son épouse dans le ciel, dans la félicité éternelle.

2.4 *Vêtement de l'épouse*

L'épouse est vêtue d'un vêtement à la fois sobre et somptueux : « Il lui a été donné d'être vêtue de fin lin... » (v. 8). Elle fait contraste avec la fausse épouse du chapitre précédent qui « s'est glorifiée » (18:7) et qui, dans le déploiement de son luxe, a aussi utilisé le fin lin (18:12). Le fin lin dont il a été donné à l'épouse de Christ d'être vêtue, un fin lin éclatant et pur, « ce sont les justes des saints » — ou « les justes actes des saints » (19:8). Cela « lui a été donné », car Dieu a préparé à l'avance les bonnes œuvres dans lesquelles nous avons à marcher pendant que nous sommes sur la terre, et rien ne peut être accompli sans les forces qu'il donne. Et pourtant il y a aussi le côté de notre responsabilité. Ce que nous avons fait sur la terre par amour pour notre Seigneur n'est pas oublié. Il ne s'agit pas ici de la justice dans laquelle l'œuvre de Christ nous a placés devant Dieu, mais de la justice pratique dans laquelle nous vivons. Le vêtement que nous porterons avec bonheur au jour de la gloire de Christ est tissé au temps de son rejet, au milieu des difficultés de la terre. La pensée que les fils de ce vêtement peuvent être tissés par la marche fidèle des croyants devrait nous encourager à vivre dans un dévouement entier pour le Seigneur.

Ce vêtement nous apprend trois choses :

- Le fin lin est d'une régularité remarquable. Aujourd'hui, nos motifs ne sont pas parfaits et l'imperfection se mêle toujours à notre manière d'agir. Mais seul ce qui a l'approbation de Dieu se retrouvera là-haut.
- Le vêtement est éclatant, d'une blancheur rayonnante. Si nous pensons à la sainteté du Seigneur, nous pouvons comprendre ce que doit être le reflet de sa gloire.
- La pureté de ce vêtement est étroitement liée à son éclatante blancheur. Plus rien ne rappelle le péché ou la souillure.

La joie de l'épouse n'est pas décrite, mais il est parlé du bonheur de ceux qui sont conviés (v. 9). Si ceux-là sont proclamés « bienheureux », combien plus grand encore doit être le bonheur de l'épouse !

2.5 *Joie de l'Époux*

Et que devons-nous dire de la joie de l'époux ? Il se présente à lui-même son épouse qu'il a aimée et pour laquelle il s'est livré. C'est son épouse qu'il attend aujourd'hui, jusqu'à ce qu'elle soit pour l'éternité auprès de lui. C'est son épouse qui est « du fruit du travail de son âme », et pour laquelle, pendant qu'elle marchait sur la terre, il a tout fait.

Éphésiens 5:25-29 nous parle de cela.

- Dans le passé, il l'a aimée et s'est livré lui-même pour elle,
- dans le présent, il la sanctifie, la purifie, la nourrit et la chérit,
- et dans l'avenir, il se la présentera à lui-même glorieuse.

Lorsque les noces de l'Agneau seront arrivées, il aura atteint son but. Il se présentera « l'assemblée à lui-même, glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable, mais... sainte et irréprochable » (5:27). Notre Seigneur peut s'en réjouir. Elle sera là pour lui. Il se présentera « l'assemblée à lui-même, glorieuse ». Il se réjouira de la beauté de son épouse. Tout sera pour sa gloire à lui. Alors on ne verra en elle que perfection. Elle sera sainte et irréprochable. Dans ce but, Dieu nous a élus avant la fondation du monde, « pour que nous soyons saints et irréprochables devant lui en amour » (Éph. 1:4).

Un peu plus loin, lorsqu'il est accordé à Jean de jeter un regard dans l'état éternel, nous lisons : « Et je vis la sainte cité, nouvelle Jérusalem, descendant du ciel d'auprès de Dieu, préparée comme une épouse ornée pour son mari » (Apoc. 21:2). Au moins mille ans après les noces, elle est toujours vue « comme une épouse ornée pour son mari » — sans tache ni ride, dans sa première fraîcheur.

Que la méditation de ce sujet rafraîchissant nous fasse comprendre mieux notre glorieux avenir et nous amène à en occuper nos cœurs ! Cela aura des conséquences pratiques dans notre vie. N'oublions pas que le vêtement que nous porterons un jour à la gloire et pour la joie de notre Seigneur se tisse sur la terre, dans les circonstances de notre vie.

3 *Le travail du SEIGNEUR — pour Nous, par Nous*

ME 2002 p. 80-83 E.A. Bremicker

«Et eux, étant partis, prêchèrent partout, le Seigneur coopérant avec eux, et confirmant la parole par les signes qui l'accompagnaient» (Marc 16:30). C'est par ces mots que se termine l'évangile de Marc. Pendant toute sa vie ici-bas, le Seigneur Jésus avait travaillé inlassablement. Parfait Serviteur, il était venu sur la terre non pas «pour être servi, mais pour servir et pour donner sa vie en rançon pour plusieurs» (Marc 10:45). Mais son service ne s'est pas arrêté quand il a quitté la terre et est remonté au ciel. Au contraire, nous le voyons continuer à travailler, coopérant avec les siens sur la terre. Et il le fait aujourd'hui encore.

C'est ce que nous confirme le début du livre des Actes. Luc rappelle à Théophile le «premier traité» qu'il avait composé, dans lequel il décrivait «toutes les choses que Jésus commença de faire et d'enseigner, jusqu'au jour où il fut élevé au ciel» (Act. 1:1). Cela nous reporte au temps où le Seigneur Jésus vivait sur la terre, agissant et enseignant, ainsi que nous le présente l'évangile selon Luc. En entreprenant la rédaction de ce second traité — le livre des Actes — Luc désire manifestement décrire à Théophile la suite du travail du Seigneur Jésus, l'activité qu'il exerce en tant qu'Homme glorifié dans le ciel. Bien sûr, le livre des Actes nous raconte ce que les apôtres ont accompli, particulièrement Pierre, Jean et Paul. Mais nous savons qu'en fait, c'est bien le Seigneur glorifié qui opérait par son Esprit dans les apôtres et agissait sur la terre par leur moyen.

La main du Seigneur lui-même se discerne clairement dans tout le livre des Actes des Apôtres. Son action y est aussi réelle et puissante que dans les évangiles. Pourtant, il y a une différence qu'il ne nous faut pas manquer de voir : alors que les évangiles rapportent surtout ce que le Seigneur a fait pour les siens, nous découvrons dans le livre des Actes ce qu'il a fait par eux.

3.1 *Son œuvre pour nous*

Quelle joie de penser à ce que le Seigneur a fait pour nous ! Il est venu chercher et sauver ce qui était perdu. Il nous a ouvert le chemin jusqu'à Dieu, comme étant le seul Médiateur entre Dieu et les hommes. Il est venu pour laisser sa vie sur la croix. Avec l'apôtre Paul, nous pouvons nous réjouir en lui et dire de lui : il est le «Fils de Dieu» qui «m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi» (Gal. 2:20). Notre appréciation de la valeur de son œuvre pour nous est sans doute bien limitée. Mais cultivons dans nos pensées et dans nos cœurs le souvenir de ce qu'il a souffert pour nous à la croix, lorsqu'il s'est avancé, comme étant notre substitut, pour endurer le jugement du Dieu saint.

Pour un croyant qui vit dans la communion de son Seigneur, il ne peut guère se passer de jour dans lequel il ne le remercie pas de tout son cœur pour ce qu'il a accompli pour lui. Certes, nous nous rassemblons chaque premier jour de la semaine avec nos frères et sœurs pour nous souvenir ensemble de notre Sauveur et de ce qu'il a accompli à Golgotha. Mais ce souvenir et la reconnaissance qui

en découle ne doivent pas être limités à la réunion du dimanche pour le culte. Ils doivent être dans nos cœurs chaque jour de notre vie. «Offrons donc, par lui, sans cesse à Dieu, un sacrifice de louanges...» (Héb. 13:15).

3.2 *Son œuvre par nous*

Cependant, toute notre reconnaissance pour l'œuvre que le Seigneur a accomplie pour nous à la croix ne peut nous faire oublier qu'il désire maintenant agir à travers nous. Il n'a jamais cessé de coopérer avec les siens. Aujourd'hui encore, le Seigneur glorifié dans le ciel désire agir par son Esprit en chaque racheté et travailler par le moyen de chacun d'eux. Il a rappelé à ses disciples, juste avant de monter au ciel, que le Saint Esprit allait leur être envoyé et qu'ainsi ils recevraient de la force pour être ses témoins : «Vous recevrez de la puissance, le Saint Esprit venant sur vous ; et vous serez mes témoins à Jérusalem et dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'au bout de la terre» (Act. 1, 8). Le Seigneur voulait alors avoir ses témoins sur la terre, et il n'en est pas autrement aujourd'hui. C'est là notre mission à chacun, et notre ressource est le même Esprit qui jadis avait rendu les apôtres capables de rendre un témoignage si puissant.

Certes, il y a bien des différences entre le temps des premiers chrétiens et aujourd'hui. Il n'y a plus, comme au début du témoignage chrétien, un déploiement de puissance extraordinaire ; nous sommes dans les temps de la fin, marqués par la faiblesse. Cependant, ceci ne doit pas nous servir de prétexte. Le fait que le Seigneur désire opérer en nous et par nous n'a pas changé. La puissance du Saint Esprit, source de notre force, n'a pas diminué. Et la mission que le Seigneur a confiée aux siens — être ses témoins — est toujours la même qu'au commencement. Si quelque chose a changé, ce n'est donc ni le Seigneur, ni le Saint Esprit, ni notre mission — c'est nous.

C'est pourquoi, aujourd'hui, encourageons-nous l'un l'autre à être des témoins pour le Seigneur et à travailler dans sa dépendance. Nous reconnaissons bien sûr notre état de faiblesse, et nous sommes conscients que notre marche quotidienne est entachée de bien des faux-pas. Mais ne nous laissons pas arrêter par cela, afin que le Seigneur puisse opérer en nous et par nous. Plus nous serons reconnaissants de ce qu'il a fait pour nous, plus le désir de nos cœurs croîtra d'être à sa disposition et de témoigner pour lui.

Le temps où nous pouvons être des témoins pour le Seigneur est limité à la terre. Nous nous réjouissons du moment où il viendra nous chercher pour être toujours avec lui ; mais pensons qu'au même instant prendra fin le temps précieux où des hommes peuvent témoigner, sur la terre, de la grâce de Dieu révélée par Jésus Christ. Mettons à profit chaque jour qu'il nous reste pour rendre témoignage à celui qui nous a tant aimés et qui s'est livré pour nous.

4 *Un peuple acquis, zélé pour les bonnes œuvres — Tite 2:14*

ME 2008 p. 41-44

Les résultats de l'œuvre rédemptrice de notre Seigneur sont multiples, et nous ne sommes pas en mesure de les saisir tous d'un seul regard. Dieu nous en présente les différents aspects dans sa Parole. Voyons en particulier ce passage de l'épître à Tite :

« Jésus Christ..., s'est donné lui-même pour nous, afin qu'il nous rachetât de toute iniquité et qu'il purifiât pour lui-même un peuple acquis, zélé pour les bonnes œuvres » (2:14).

Si l'on pose la question : Pourquoi Christ s'est-il donné lui-même ? il y a ici deux réponses :

- Premièrement, il voulait nous racheter de toute iniquité. C'est là ce qu'il a fait pour nous.
- Deuxièmement, il voulait acquérir un peuple zélé pour les bonnes œuvres. C'est là ce qu'il voulait pour lui-même.

4.1 *Racheter*

Le mot « racheter » nous fait penser à un prix ou à une rançon. Il s'agit d'une libération par un paiement. Par nature, nous étions tous captifs, dans les liens du péché. Nous vivions dans « l'iniquité », c'est-à-dire que nous marchions sans loi, sans nous préoccuper de la volonté de Dieu. En même temps, nous étions asservis au péché. C'est une immense erreur de croire que les hommes sans loi sont des hommes libres qui peuvent faire ce qu'ils veulent. Romains 6:15-23 met cela en lumière. En fait l'homme sans loi est un « esclave du péché » (Rom. 6:17). Il est dans les liens de Satan et du péché. Il ne peut que pécher. Chaque homme est dans un tel esclavage par nature. Mais le croyant est devenu un autre homme. Il a été mis dans une vraie liberté. Lorsqu'il « marche par l'Esprit », il est capable de ne pas accomplir « la convoitise de la chair » (Gal. 5:16). Il peut alors être à la disposition de son Seigneur et Sauveur pour le servir.

4.2 *Purifier*

Nous n'étions pas seulement des captifs, nous étions aussi souillés. C'est pourquoi nous devons être purifiés. Cela aussi, Christ l'a fait par son œuvre à la croix. Il « nous a lavés de nos péchés dans son sang » (Apoc. 1:5). Ainsi nous sommes maintenant des êtres purifiés.

4.3 *Acquérir pour lui-même*

Mais cette purification n'a pas eu lieu pour être une fin en soi. Il est dit : « Afin..., qu'il purifiât pour lui-même un peuple acquis ». Christ désire avoir quelque chose pour lui-même. Par la purification, nous sommes rendus propres pour sa présence et nous serons un jour auprès de lui. Mais c'est déjà maintenant que nous pouvons être un peuple qui lui appartienne en propre et qui soit zélé pour les bonnes œuvres.

Israël, le peuple terrestre de Dieu, avait aussi été choisi pour être son peuple. Dieu avait dit : « Vous avez vu ce que j'ai fait à l'Égypte, et comment je vous ai portés sur des ailes d'aigle, et vous ai amenés à moi. Et maintenant, si vous écoutez attentivement ma voix et si vous gardez mon alliance, vous m'appartenez en propre d'entre tous les peuples ; car toute la terre est à moi » (Ex. 19:4, 5). Et plus loin : « Car tu es un peuple saint, consacré à l'Éternel, ton Dieu ; l'Éternel, ton Dieu, t'a choisi, afin que tu sois pour lui un peuple qui lui appartienne en propre, d'entre tous les peuples qui sont sur la face de la terre. Ce n'est pas parce que vous étiez plus nombreux que tous les peuples, que l'Éternel s'est attaché à vous et vous a choisis ; car vous êtes le plus petit de tous les peuples ; mais parce que l'Éternel vous a aimés » (Deut. 7:6-8).

Le peuple d'Israël n'a jamais vraiment répondu à cet appel. À la fin de l'Ancien Testament, il n'y avait plus qu'un petit résidu, mais l'Éternel dit à leur sujet : « Et ils seront à moi, mon trésor particulier » (Mal. 3:17).

Aujourd'hui les croyants constituent « un peuple pour son nom » (Act. 15:14), un « peuple acquis » (1 Pierre 2:9). Dieu désire se réjouir en nous. Ce qu'il n'a pas trouvé en Israël autrefois, il le cherche aujourd'hui en ceux qui ont reçu Jésus. Nous qui par nature étions des esclaves, nous pouvons maintenant vivre dans une condition nouvelle, avec des motifs nouveaux, et réjouir notre Seigneur.

Les chrétiens n'appartiennent plus à eux-mêmes, ni individuellement ni collectivement. Chacun d'entre eux est la propriété du Seigneur, et tous ensemble ils constituent son peuple. Nous ne disposons plus de nous-mêmes, mais nous avons à vivre pour l'honneur et pour la gloire de Celui qui nous a rachetés et nous a purifiés.

4.4 Zélé pour les bonnes œuvres

Il est encore ajouté : « zélé pour les bonnes œuvres ». Les chrétiens ne font pas des bonnes œuvres pour recevoir quelque chose, mais parce qu'ils ont reçu quelque chose. Cela distingue de façon très nette le christianisme de toutes les religions humaines, car dans celles-ci l'homme doit toujours faire quelque chose. Les chrétiens possèdent le salut de Dieu. Et parce que Christ s'est donné lui-même pour nous, nous nous donnons maintenant à lui (cf. 2 Cor. 8:5). C'est là notre réponse au grand salut de Dieu qui nous a été donné, par pure grâce, dans la personne de son Fils.

Remarquons qu'il n'est pas question de faire quelque bonne œuvre de temps en temps, mais que nous soyons « zélés » pour les bonnes œuvres. Sous la direction du Saint Esprit, nous pouvons abonder « toujours dans l'œuvre du Seigneur » (1 Cor. 15:58). Les bonnes œuvres sont celles « que Dieu a préparées à l'avance, afin que nous marchions en elles » (Éph. 2:10). En fin de compte, chaque manifestation de la vie nouvelle qui nous est accordée est une bonne œuvre. C'est pourquoi les incrédules ne sont absolument pas en mesure de faire de « bonnes œuvres » au sens divin, si nobles que leurs actes puissent être selon les critères de ce monde. Les « bonnes œuvres » sont plusieurs fois mentionnées dans l'épître à Tite. Elles peuvent être faites en faveur de nos semblables, qu'ils soient des croyants ou non. Dans le verset que nous avons considéré, elles ont pour premier but de plaire à notre Seigneur, afin qu'il soit glorifié par elles. Pour toute activité chrétienne, c'est assurément là le motif le plus élevé.

5 La belle confession

ME 2007 p. 168-175

5.1 Le cœur et la bouche

« Si tu confesses de ta bouche Jésus comme Seigneur et que tu croies dans ton cœur que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, tu seras sauvé. Car du cœur on croit à justice, et de la bouche on fait confession à salut » (Rom. 10:8-10).

Le cœur et la bouche ont chacun leur place. On croit dans son cœur et on confesse de sa bouche. En ce qui concerne notre sécurité éternelle, notre place dans le ciel, nous savons que nous sommes sauvés par la foi au Seigneur Jésus. C'est une affaire de cœur.

Mais lorsqu'il s'agit de notre position sur la terre, notre confession joue un rôle essentiel. Par elle, nous nous rangeons publiquement du côté d'un Seigneur méprisé et rejeté. Il est le Seigneur dont les hommes refusent de reconnaître les droits.

Pour être un chrétien dans le vrai sens du mot, il ne suffit pas de connaître le Seigneur Jésus comme son Sauveur. La relation du cœur avec Christ est d'une importance primordiale. C'est le fondement de tout. Mais le verset cité ci-dessus montre que la confession doit nécessairement s'y ajouter.

Un vrai chrétien croit dans son cœur en Jésus Christ mort et ressuscité et il confesse de sa bouche Jésus Christ comme son Seigneur. Il se place délibérément du côté de ce Christ rejeté et reconnaît ses droits dans sa vie quotidienne.

5.2 Les deux côtés de la confession

Même si nous avons saisi l'importance de la confession, nous sommes en danger de n'être attentifs qu'à l'un de ses aspects : à faire savoir autour de nous que nous avons Jésus Christ pour Sauveur — que nous avons trouvé en lui le salut et la vie éternelle. Mais elle a un autre aspect. Lorsque Paul exhorte Timothée, son compagnon d'armes, à combattre le bon combat, il lui rappelle la « belle confession » qu'il a faite « devant beaucoup de témoins » (1 Tim. 6:12). Et il ajoute aussitôt : « Je t'ordonne devant Dieu qui appelle toutes choses à l'existence, et devant le Christ Jésus qui a fait la belle confession devant Ponce Pilate... » (v. 13). Quelle est cette « belle confession » ?

Notre confession de foi va au-delà de la déclaration que Christ est notre Sauveur. Elle implique que nous le reconnaissons comme le Seigneur de notre vie, que nous le suivons et que nous sommes d'accord de partager son rejet sur la terre. Si Christ est notre Seigneur, il a autorité sur notre vie. Nous ne prenons pas nous-mêmes nos décisions, mais nous avons un Seigneur dans les cieux, et nous faisons sa volonté.

Dans ce passage de 1 Timothée nous sommes exhortés à vivre selon d'autres normes que les hommes de ce monde. Nous avons à manifester des caractères tels que la justice, la piété, la foi, l'amour, la patience et la douceur, vertus qui sont contraires aux valeurs de ce monde. En outre, nous avons à combattre le bon combat de la foi. C'est à ces choses que notre confession se lie. Seuls ceux qui reconnaissent Christ comme Seigneur dans leur vie pratique et se placent ouvertement de son côté sont à même de manifester de tels caractères.

Paul rappelle ensuite la belle confession que Jésus a faite devant Ponce Pilate et il lie cela au « Dieu qui appelle toutes choses à l'existence », le Dieu tout-puissant, Celui qui détient toute autorité.

En attendant le jour où les droits de Dieu seront publiquement établis sur la terre, nous avons à être fidèles dans notre confession. Celle du Seigneur Jésus devant Ponce Pilate, le gouverneur, est naturellement unique. Mais nous y trouvons des traits caractéristiques qui doivent marquer aussi notre témoignage.

5.3 Christ devant Pilate

Nous rappelons à nos cœurs le moment où Jésus s'est tenu devant Pilate, un juge de ce monde. Dans la personne de Christ, le royaume de Dieu est venu parmi les hommes, mais les Juifs ont rejeté leur roi et n'ont pas voulu qu'il règne sur eux. Nous voyons alors ce roi rejeté se tenir devant le représentant de l'empire romain — l'empire qui dominait le monde en ce temps-là. Le moment était-il venu d'établir le royaume de Dieu en puissance ? Nullement ! Le roi des Juifs se tenait devant le juge, lié et portant une couronne d'épines.

Au moment du rejet de Christ, le royaume de Dieu a pris pour un temps — qui dure encore aujourd'hui — une forme particulière. Il ne s'agit pas de règne et de gloire, mais de rejet et d'adversité, et cela non seulement pour le roi mais également pour ses sujets. Et la confession que le Seigneur a faite à ce moment-là est la nôtre aussi, du moins dans plusieurs de ses éléments essentiels.

Le récit inspiré de Jean 18 et 19 nous montre en quoi a consisté la belle confession du Seigneur Jésus. Nous en relèverons cinq points.

5.3.1 Jésus Christ est le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs

Pilate demande au prisonnier : « Toi, tu es le roi des Juifs ? » (18:33). Jésus ne répond pas directement, mais pose à son tour la question : « Dis-tu ceci de toi-même, ou d'autres te l'ont-ils dit de moi ? » On peut voir à la réaction de Pilate que cela lui est indifférent. Laconiquement, il demande : « Suis-je Juif, moi ? » Il n'avait rien à faire avec un roi des Juifs.

Le Seigneur lui fait alors clairement entendre qu'il est effectivement roi, et que ce n'est pas seulement des Juifs qu'il s'agit. « Mon royaume n'est pas de ce monde » (v. 36). Dieu lui a donné beaucoup plus que la souveraineté sur Israël, il lui a donné autorité et pouvoir dans le ciel et sur la terre. Le jour viendra où cela sera manifesté.

Pilate semble alors se douter que celui qui est devant lui est plus qu'un roi des Juifs, et il lui demande : « Tu es donc roi ? » Le Seigneur confirme : « Tu le dis que moi je suis roi » (v. 37). En fait il était le souverain de Pilate.

Le premier point de la confession est donc la déclaration publique du Seigneur qu'il est le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs. Cette dignité lui appartient fondamentalement. Il est vrai que, dans les épîtres du Nouveau Testament, il n'est pas présenté comme roi des chrétiens. Il est notre Seigneur. Mais quoi qu'il en soit, c'est à lui que Dieu a donné toute autorité et pouvoir. C'est ce dont nous avons à rendre témoignage dans un monde qui ne veut pas reconnaître son autorité.

5.3.2 Le royaume du Seigneur n'est pas de ce monde

Pilate pose aussi à Jésus la question : « Qu'as-tu fait ? » Et là non plus, le Seigneur ne répond pas directement, mais il dit : « Mon royaume n'est pas de ce monde ». Cela fait également partie de la belle confession. Le royaume de Dieu n'appartient pas au monde dans lequel nous vivons. Ses principes sont tout différents. Les chrétiens vivent dans le monde, mais ils ne sont plus de ce monde. Nous sommes bien la lumière du monde et le sel de la terre, mais nous faisons partie d'un royaume dont les principes sont célestes. Les droits et les devoirs dans le royaume de Dieu sont différents de ceux qui sont en vigueur dans les royaumes de cette terre. « Car le royaume de Dieu n'est pas manger et boire, mais justice, et paix, et joie dans l'Esprit Saint » (Rom. 14:17). Le royaume de Dieu ne se reconnaît pas à des manifestations publiques, mais à des types de conduite qui seront visibles sur la terre lors du règne de mille ans. Nous anticipons déjà dans notre vie ce qui caractérisera le jour où le Seigneur régnera publiquement sur la terre. Notre comportement, notre façon de parler et de penser sont différents de ceux des gens du monde. Ou du moins ils devraient l'être ! Voilà la confession que nous avons à faire, de notre bouche mais avant tout par notre comportement.

5.3.3 Les disciples de Jésus n'imposent pas leur programme au monde par l'autorité et la force

Ce point se lie directement au précédent. Le Seigneur dit : « Si mon royaume était de ce monde, mes serviteurs auraient combattu, afin que je ne fusse pas livré aux Juifs ; mais maintenant mon royaume n'est pas d'ici » (v. 36). Dans le royaume de Dieu, il y a des serviteurs que le Seigneur appelle ici « mes serviteurs ». Nous aussi, nous sommes serviteurs du royaume. Nous sommes appelés à partager le rejet du Seigneur, mais non à nous battre pour les droits du royaume. Les chrétiens qui, par exemple, s'engagent militairement ou politiquement pour améliorer la situation dans le monde agissent en contradiction avec les enseignements que le Seigneur nous donne ici.

L'Évangile de la grâce qui est annoncé aujourd'hui n'a pas pour but de changer les conditions du monde. Il change, au contraire, les hommes qui vivent dans de telles conditions. Nous ne tentons pas non plus d'amener le royaume de Dieu à s'imposer par des moyens politiques. Il sera un jour établi en puissance et en gloire. Alors les nations apprendront la justice. Mais ce n'est pas notre tâche de chercher à instaurer cet état durant la période du témoignage chrétien. Notre tâche est de montrer que nous ne revendiquons pas nos droits et ne luttons pas pour les faire valoir.

5.3.4 Ceux qui suivent le Seigneur témoignent de la vérité

Les paroles que le Seigneur prononce ensuite devant Pilate sont particulièrement solennelles : « Moi, je suis né pour ceci, et c'est pour ceci que je suis venu dans le monde, afin de rendre témoignage à la vérité. Quiconque est de la vérité, écoute ma voix » (v. 37). Mais le juge ne les comprend pas. Il se borne à poser la question : « Qu'est-ce que la vérité ? » puis il sort vers les Juifs.

Les paroles du Seigneur trouvent un écho auprès de ceux qui désirent le suivre. Être des témoins de la vérité est aussi notre tâche. C'est pour cela que nous sommes laissés dans ce monde. Auprès de qui le monde pourrait-il voir ce qu'est la vérité, si ce n'est auprès de ceux qui sont « de la vérité » ?

Le Seigneur Jésus pouvait dire de lui-même qu'il est la vérité, et Jean rend témoignage que la grâce et la vérité sont venues par lui (Jean 14:6 ; 1:17). Notre Seigneur est le seul dont on puisse dire cela. Cependant, ceux qui le suivent ont le privilège d'être témoins de la vérité. « Être de la vérité » ne signifie pas simplement être honnête et sincère. C'est un des caractères de ceux qui sont nés de Dieu (1 Jean 3:19), et cela doit se marquer dans leur façon de vivre.

5.3.5 Dans le royaume de notre Seigneur, tout pouvoir vient d'en haut

En Jean 19, nous voyons Pilate revenir encore au prétoire pour questionner Jésus. N'obtenant pas de réponse, il rappelle au prisonnier qu'il a le pouvoir de le relâcher ou de le crucifier. Le Sauveur ouvre encore une fois la bouche pour lui dire : « Tu n'aurais aucun pouvoir contre moi, s'il ne t'était donné d'en haut » (v. 11).

Le prophète Daniel a déjà fait allusion à ce fait lorsqu'il interprétait le songe de Nebucadnetsar : « Le Très-Haut domine sur le royaume des hommes, et... il le donne à qui il veut » (Dan. 4:25). En fait, « les cieus dominant » (v. 26). Malgré les apparences, ce ne sont pas les chefs de ce monde qui décident, mais ce sont les cieus qui détiennent l'autorité. Bien que nous vivions dans un monde qui est en totale contradiction avec le Seigneur et ses principes, nous savons — et nous en témoignons avec joie — que ce sont en réalité les cieus qui exercent le pouvoir. Ce pouvoir, aujourd'hui invisible et indirect, sera un jour manifeste et reconnu de tous.

Si nous sommes véritablement des serviteurs et des disciples du Seigneur, nous reconnaissons ses droits et nous obéissons à ses commandements aujourd'hui déjà. Nous le faisons parce que nous le connaissons et l'aimons. Nous suivons ses traces et lui rendons témoignage avec joie, même si cela implique l'incompréhension et les souffrances. Le jour vient où nous apparaîtrons en gloire avec lui. Cette certitude nous donne la force de nous placer ouvertement de son côté et de faire nous aussi « la belle confession ».

Lettre sur L'HUMANITÉ de CHRIST par AJAL (Adrien Ladrière, principalement)

Bibliques

1901 Les sous-sous-titres sont de Bibliques

Tables des matières

- 1 L'incarnation et l'enfance
 - 1.1 Un sujet important et délicat, lié à la divinité de Christ
 - 1.2 L'incarnation
 - 1.2.1 L'incarnation — Hébreux 10:5-7
 - 1.2.2 L'incarnation — Hébreux 2:14
 - 1.3 L'incarnation : Christ s'est-il uni à notre humanité ?
 - 1.4 Naissance de Christ
 - 1.4.1 Selon Marc
 - 1.4.2 Selon Matthieu

- 1.4.3 Selon Luc
- 1.5 L'enfance de Christ
 - 1.5.1 L'enfance de Christ jusqu'à 12 ans
 - 1.5.2 À 12 ans
 - 1.5.3 Après 12 ans
- 2 Le baptême et la tentation
 - 2.1 But de la venue du Fils de Dieu sur la terre
 - 2.1.1 La promesse du Libérateur
 - 2.1.2 Opérer la Rédemption
 - 2.2 Le baptême de Jésus
 - 2.2.1 Le baptême de Jean : un baptême de repentance
 - 2.2.2 Sens du baptême, pour Jésus
 - 2.2.3 L'Esprit Saint descend sur Lui
 - 2.3 La tentation
 - 2.3.1 Réalité de la tentation
 - 2.3.2 Différence entre la tentation pour nous et pour Jésus
 - 2.3.3 La tentation : les participants, l'enjeu
 - 2.3.4 Jésus pouvait-il succomber ? Pourquoi la tentation
 - 2.3.5 Jésus, modèle pour la victoire
- 3 Le caractère personnel de Christ
 - 3.1 Sa participation à la condition humaine, corps et âme — La mort
 - 3.2 Ses affections
 - 3.3 Sentiments d'indignation
 - 3.4 Sainteté
 - 3.5 Dévouement
 - 3.6 Douceur et fermeté
 - 3.7 Humilité, pauvreté
 - 3.8 Pas de rancune
 - 3.9 Souffrant de l'indifférence, l'opposition et l'incrédulité
 - 3.10 Communion avec le Père
 - 3.11 Adonné à la prière
 - 3.12 Confiance en Dieu — Foi
 - 3.13 Égalité de toutes ses qualités
- 4 Jésus serviteur et docteur
 - 4.1 Jésus serviteur
 - 4.1.1 Serviteur obéissant
 - 4.1.2 Serviteur dépendant de son maître
 - 4.1.3 Serviteur dépendant du Père
 - 4.1.4 Nature du service
 - 4.1.5 Serviteur partout
 - 4.1.6 Serviteur sans cesse
 - 4.1.7 Sentiments du Serviteur
 - 4.1.8 Ce qu'a rencontré le Serviteur
 - 4.2 Jésus docteur
 - 4.2.1 Donnant les enseignements divins
 - 4.2.2 Enseignant avec puissance et autorité
 - 4.2.3 Source de son enseignement
 - 4.2.4 Source de son enseignement : les Écritures
 - 4.2.5 Enseignant par l'Esprit
 - 4.2.6 Enseignement appuyé par la vie personnelle et par les oeuvres
 - 4.2.7 Envoyé de Dieu
 - 4.2.8 Enseignement faillible ?
 - 4.2.9 Infaillibilité seulement religieuse ?
 - 4.2.10 Sa connaissance était-elle limitée ?

1 L'incarnation et l'enfance

Mon cher ami,

1.1 Un sujet important et délicat, lié à la divinité de Christ

Vous avez exprimé le désir que je vous communique quelques pensées sur l'humanité de notre adorable Seigneur et Sauveur. Le sujet est d'une immense importance et d'un intérêt infiniment précieux pour le coeur du chrétien ; mais il faut, en le traitant, prendre un si grand soin de rester strictement dans ce que la parole de Dieu nous enseigne, et il est si facile et si dangereux de nous laisser aller aux spéculations de notre esprit, que j'ai longtemps hésité avant de vous répondre.

Avoir des idées précises et justes, selon l'Écriture, sur l'humanité de Christ, n'est pas moins nécessaire que d'être bien fondé sur la question de sa divinité éternelle. Du reste, l'une ne va pas sans l'autre, car il s'agit d'une seule et même Personne. Sans les confondre, nous ne pouvons les concevoir séparées, bien que nous puissions considérer à part ce qui appartient à l'une et à l'autre. Fils de David selon la chair et Dieu sur toutes choses béni éternellement ; Dieu manifesté en chair ; la Parole éternelle devenue chair ; le Fils de Dieu envoyé pour naître de femme ici-bas : telle nous est présentée la Personne de Jésus. Tout en contemplant la filiation éternelle, la préexistence avant les temps de Celui qui est le Créateur de toutes choses et qui les soutient par la parole de sa puissance, nous le voyons comme l'humble Jésus de Nazareth passant de lieu en lieu faisant le bien, comme l'homme de douleurs qui, en sympathie profonde, est entré dans nos misères et nos langueurs, et nous le connaissons comme l'homme glorifié maintenant dans le ciel, à la droite de Dieu, après avoir accompli la rédemption. Si, en établissant les preuves de sa divinité éternelle, nous l'avons vue briller

même quand il était ici-bas « en forme d'esclave, fait à la ressemblance des hommes », nous ne saurions oublier en parlant de Lui comme homme, qu'il est toujours « le Fils unique qui est dans le sein du Père ». Comme quelqu'un l'a dit : « Christ pouvait dire : J'ai soif ; mon âme est troublée ; elle est fondue comme de la cire au dedans de mes entrailles ; mais il pouvait dire aussi en parlant de Lui : « Le Fils de l'homme qui est dans le ciel », et « avant qu'Abraham fût, je suis ». Et autre part : « Christ est Dieu, Christ est homme, mais c'est Christ qui est l'un et l'autre ».

La Personne de Christ, en qui se trouvent unies d'une manière ineffable la Divinité en toute sa gloire et l'humanité, une humanité semblable à la nôtre, mais parfaite et pure, est comme un terrain sacré duquel on ne peut approcher que les pieds déchaussés et en sainte adoration. C'est ainsi qu'autrefois Moïse se tenait devant le buisson en feu dans lequel se trouvait Jéhovah lui-même, descendu pour délivrer son peuple. Tel apparaissait Jésus à l'âme de son disciple bien-aimé, quand celui-ci disait : « Et la Parole devint chair, et habita au milieu de nous, et nous vîmes sa gloire, comme d'un Fils unique de la part du Père ». Les froides spéculations et les vains raisonnements n'ont rien à faire ici : ils ne peuvent qu'égarer.

Mais où apprendrons-nous à connaître dans sa réalité Jésus homme ? Où, sinon dans ces Écritures qui nous ont révélé sa gloire divine. Comment peuvent-ils prétendre avoir de Lui une connaissance vraie, certaine et complète, ceux qui mettent en doute l'entière crédibilité des évangiles ? Ils disent que ce sont à peu près les seuls documents que nous ayons pour nous faire connaître Christ, puis ils nous les font voir comme des récits plus ou moins légendaires, plus ou moins entachés d'erreurs inhérentes à la faiblesse humaine de ceux qui ont écrit. Quel Christ peuvent-ils nous présenter ? Un Christ selon leurs conceptions et leur raison, fait en quelque sorte à l'image de l'homme pécheur, au lieu du vrai Christ qui nous apparaît dans les pages inspirées. C'est en effet en acceptant les évangiles comme réellement donnés de Dieu dans toutes leurs parties, que nous découvrirons en eux l'image vraie et vivante de l'homme Christ Jésus, ainsi que le nomme Paul, réunissant dans ces titres tout ce qu'il est dans sa Personne. Dieu, en nous donnant son Fils, aurait-il pu nous le faire connaître par des récits mélangés d'erreurs ? C'est impossible.

Sans nous arrêter aux diverses opinions émises par l'esprit humain sur la Personne de Christ, examinons donc ce que nous disent de Lui « ceux qui, dès le commencement, ont été les témoins oculaires et les ministres de la parole », ainsi que ceux à qui ces choses furent transmises et qui les ont rapportées étant guidés et gardés d'erreur par l'Esprit Saint. Mais auparavant, je désire, mon cher ami, appeler votre attention sur deux passages de l'épître aux Hébreux qui ont trait à l'incarnation du Fils de Dieu.

1.2 L'incarnation

1.2.1 L'incarnation — Hébreux 10:5-7

Le premier de ces passages nous dit, dès l'abord, ce qui caractérise son humanité parfaite, ce qui est le propre de l'homme selon la pensée de Dieu. Il se trouve au chap. 10, où l'écrivain inspiré cite le Ps. 40 : « C'est pourquoi, en entrant dans le monde, il dit : Tu n'as pas voulu de sacrifice, ni d'offrande, mais tu n'as formé un corps. Tu n'as pas pris plaisir aux holocaustes, ni aux sacrifices pour le péché ; alors j'ai dit : Voici, je viens, il est écrit de moi dans le rouleau du livre, pour faire, ô Dieu, ta volonté ». Qui parle ainsi ? C'est Christ, Celui qui, au commencement de cette épître, nous est présenté comme le Fils en qui Dieu a parlé, le resplendissement de sa gloire et l'empreinte de sa substance, Celui par qui les mondes furent créés, et qui soutient toutes choses par la parole de sa puissance. C'est le Fils de son amour (Col. 1), le Fils unique qui est dans le sein du Père et dont jamais le sein du Père n'a été privé, l'Objet éternel de ses délices. Et cette Personne glorieuse, nous la voyons se présenter pour accomplir les desseins éternels de Dieu écrits « dans le rouleau » ou « en tête du livre ». Le Fils de Dieu vient prendre volontairement la place d'humiliation et de dépendance comme homme — s'anéantissant ainsi Lui-même — pour faire la volonté de Dieu. En vue de cela, Dieu Lui a formé un corps. Christ a revêtu une humanité complète, corps et âme, comme l'implique le texte hébreu du Ps. 40 : « Tu m'as creusé des oreilles », rendu ici par : « Tu m'as formé un corps ». Dans ce corps, il venait pour être obéissant jusqu'à la mort, la mort même de la croix. Tout ce que renfermait la volonté de Dieu, quelle qu'elle fût, il venait l'accomplir. Homme parfait sous tous les rapports, il rendait une obéissance parfaite en toutes choses et dans toute leur étendue. Il devenait homme pour obéir à Dieu et le glorifier, pour être capable de prendre part à nos infirmités, pour souffrir et mourir pour nous, pour être le Modèle accompli de ce qu'est vraiment l'homme. « Quoiqu'il fût Fils, il a appris l'obéissance par les choses qu'il a souffertes » (Hébr. 5:8). Remarquez l'expression « quoiqu'il fût Fils ». L'idée ici est celle de sa relation éternelle avec le Père, non celle d'une subordination éternelle ; c'est une relation dans l'amour, relation où il se trouve comme l'Objet éternel des délices du Père ; mais devenu volontairement un homme selon les conseils de Dieu, il entre dans cette place de subordination qui convient à l'homme et la garde jusqu'au bout. Il apprend ainsi l'obéissance, chose nouvelle pour Lui. Il prie, il se soumet en toutes choses, il souffre et meurt, mais pour ressusciter, être couronné de gloire et d'honneur, puis régner, vaincre ses ennemis, assujettir toutes choses sous ses pieds, et alors remettre le royaume à Dieu le Père, et, comme homme, demeurer assujetti à Celui qui Lui a assujetti toutes choses (1 Cor. 15).

Ce passage : « Je viens pour faire ta volonté », et « tu m'as formé un corps », nous montre donc le Fils s'offrant pour faire la volonté de Dieu, devenant un homme pour cela, et prenant ainsi la vraie position, le vrai caractère de l'homme, qui est l'obéissance. « Il fallait être Dieu pour entreprendre d'accomplir tout ce que Dieu pouvait vouloir », a dit quelqu'un ; mais pour le réaliser ici-bas, il fallait être un homme, et, comme tel, la soumission de Christ est volontaire, absolue et complète. « Je viens pour faire ta volonté », dit-il ; il abdique donc entièrement la sienne pour accomplir celle de Dieu. C'est ce que nous voyons dans tout le cours de sa vie ici-bas, et ce qui ressort particulièrement dans l'évangile de Jean qui cependant insiste si fort sur sa divinité.

1.2.2 L'incarnation — Hébreux 2:14

Le second passage dont je parlais est celui-ci : « Puis donc que les enfants ont eu part au sang et à la chair, lui (Christ) aussi semblablement y a participé » (Hébr. 2:14), c'est-à-dire qu'il a été véritablement et réellement un homme au milieu des hommes qu'il venait délivrer. C'est ce qu'impliquent les mots « le sang et la chair », la chair, non dans le sens de nature corrompue. Il a voulu se trouver, et il le fallait, dans la même condition humaine, afin d'entrer dans tous les besoins, les misères et les infirmités de l'homme, et il s'est soumis à toutes les circonstances dans lesquelles celui-ci se trouvait. « Il a pris une vraie nature humaine », a dit quelqu'un, « pour souffrir et mourir et accomplir le dessein de Dieu. Dans cette nature, il a souffert, étant tenté, sans succomber jamais, mais souffrant dans la tentation ». Il a pris « le sang et la chair », afin, je le répète, de souffrir et mourir pour nous, et, par sa mort, d'annuler la puissance du diable. Remarquez bien que, tandis que « les enfants » — ceux qu'il délivre — ont eu part au sang et à la chair, comme étant par nature leur commun lot, Lui y a participé. « Il a pris cette nature humaine comme une chose en dehors de Lui, mais à laquelle il voulait participer pour accomplir le dessein de Dieu à l'égard de ceux qu'il appelle ses frères, les sanctifiés ». Il est donc entré dans cette condition sans que ce fût pour Lui une nécessité de nature : « il y a participé » (*), il y a pris part.

(*) Les mots rendus par « ont eu part » et « y a participé », sont différents dans l'original. Dans le premier cas, c'est kekoinwnhke ; dans le second, metesce.

1.3 L'incarnation : Christ s'est-il uni à notre humanité ?

Aussi est-ce «à part le péché» qu'il a été tenté comme nous en toutes choses (Hébr. 4:15). Dans cette nature humaine qu'il a prise, «il n'a pas connu le péché» (2 Cor. 5:21), bien que s'étant assujéti à la faiblesse, aux infirmités et aux souffrances qui, pour l'homme, sont, les suites du péché. Sa nature était celle d'une humanité réelle à tous égards, semblable à la nôtre, sauf le péché. Ainsi que quelqu'un l'a dit à propos de ce même passage : «Lui (Christ) et les sanctifiés (les enfants que Dieu lui a donnés) se trouvent tous ensemble devant Dieu, comme hommes, dans la même nature humaine et la même position. Quand je dis la même nature, je ne veux pas dire que ce soit dans le même état de péché, mais dans la même vérité de la position humaine devant Dieu».

Cela me conduit à vous faire observer qu'il n'est pas conforme à l'Écriture de dire que, dans son incarnation, Christ s'est uni à notre humanité, ni qu'il a uni notre humanité à Lui. Il y a pris part en devenant un homme, mais ne s'est pas uni à elle, ni ne l'a unie à soi, car, dans les deux cas, il se serait uni au péché. Il reste à part de l'humanité pécheresse. Quand, dans l'épître aux Hébreux, il se présente avec les enfants que Dieu Lui a donnés, ceux-ci ne sont pas tous les hommes, mais les «sanctifiés», les mis à part, en contraste avec les autres hommes. Lui est Celui qui sanctifie et s'associe les sanctifiés. Mais ce n'est qu'après ses souffrances, sa mort et sa résurrection, son entrée dans une vie impérissable, qu'il peut avoir ces enfants, les unir à Lui, et se présenter avec eux devant Dieu : le contexte le prouve (comp. avec Jean 20:17).

Jean 12:24, nous donne l'enseignement scripturaire, : «À moins que le grain de blé, tombant en terre, ne meure, il demeure seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit». Sans entrer dans l'examen complet de ce beau passage, de la circonstance qui a conduit Jésus à prononcer ces paroles et celles qui suivent, nous pouvons voir que le grain de pur froment, Christ, le second Homme venu du ciel au milieu des hommes pécheurs, demeurerait seul, Lui qui était sans péché. Pour pouvoir associer d'autres à Lui-même et porter ainsi «beaucoup de fruit», il Lui fallait mourir et accomplir la rédemption de ceux qu'il pourrait alors unir à Lui, les ayant purifiés du péché. Christ, il est vrai, est le chef d'une nouvelle race, mais elle n'est pas l'humanité restaurée ; elle se compose de ceux qui, tirés de la masse coupable des enfants d'Adam, sont lavés de leurs péchés et ont reçu de Christ une vie nouvelle et l'Esprit Saint qui les unit à Lui, mais cela n'a lieu qu'après la glorification du Seigneur. Il est dit que «nous sommes (nous les croyants) membres de son corps, de sa chair et de ses os» (Éph. 5:30), et non pas que Lui est de notre chair et de nos os. Je dis «nous les croyants», car personne ne peut supposer que des incrédules, des inconvertis, puissent être membres de Christ. L'enseignement de l'Écriture est donc qu'en devenant un homme, Christ ne s'est pas uni à l'humanité pécheresse, ni n'a uni à Lui cette humanité ; mais qu'ayant accompli pleinement la rédemption, il unit à Lui ceux qui croient.

Nous avons vu comment le Fils, répondant aux desseins éternels de Dieu, se présente et vient participer au sang et à la chair. «Tu m'as formé un corps» indique, me semble-t-il, une naissance spéciale dans ce monde. Ce n'est pas, comme pour Adam, le corps tiré de la poussière du sol, et l'esprit, souffle de vie, animant ce corps. Le second homme ne vint pas ainsi. Il devait être «la semence de la femme» et, par conséquent, être «né de femme», naître dans ce monde comme nous y naissons tous, mais avec un corps formé directement par la puissance divine dans le sein de la vierge Marie. Ainsi, d'une part, Christ se trouvait dans la condition et passait par les circonstances de l'homme pécheur, mais, d'un autre côté, aucune trace, aucune souillure de péché ne s'attachait à Lui. C'est à cette humanité sainte et pure que le Fils de Dieu s'est uni, telle est la Personne de l'Homme Christ Jésus, tel est le mystère insondable de l'incarnation de la Parole éternelle.

1.4 Naissance de Christ

Nous sommes ainsi amenés, mon cher ami, à considérer les récits des évangiles touchant l'entrée du Fils de Dieu dans le monde. Des quatre évangiles, ceux de Matthieu et de Luc seuls nous parlent de la naissance de Christ. Marc commence son évangile en présentant le Fils de Dieu au début de son ministère et nous montre essentiellement en Lui le prophète et le parfait serviteur. Jean, après avoir dit ce qu'il était de toute éternité, une Personne divine distincte : «Au commencement était la Parole ; et la Parole était auprès de Dieu ; et la Parole était Dieu», nous fait connaître ensuite ce qu'il devint : «La Parole devint chair». Il devint ce qu'il n'était pas, ce qu'il n'était d'aucune manière. Ainsi se trouvent renversées les opinions, fruits des spéculations de l'esprit humain, et qui prétendent qu'en Lui, avant l'incarnation, il y avait une sorte d'humanité, non corporelle sans doute, mais l'essence, la nature, le caractère moral de l'humanité, et, comme le dit un de leurs docteurs, que la plénitude de la nature divino-humaine se trouvait en Lui avant l'incarnation. L'Écriture ne nous enseigne rien de semblable. Elle nous dit simplement ce qu'il était, c'est-à-dire Dieu, puis ce qu'il devint, c'est-à-dire chair. «La Parole devint chair», c'est en quelques mots le fait mystérieux de son incarnation, sans autres détails. «Chair» désigne ici l'humanité qu'a prise le Fils de Dieu, humanité complète. Le but de Jean, dans son évangile, est de faire ressortir en Christ la Personne divine descendue du ciel et marchant ici-bas, — bien que toujours dans le ciel quant à sa nature divine : «le fils de l'homme qui est dans le ciel». «C'est Dieu lui-même comme Dieu, qui, dans un homme, se montre aux hommes». Voilà pourquoi, après avoir dit : «Et la Parole devint chair», l'évangéliste relève aussitôt l'excellence de Celui qui vint habiter au milieu des hommes «plein de grâce et de vérité», et ajoute : «Et nous vîmes sa gloire, une gloire comme d'un Fils unique de la part du Père». Puis, c'est ce Fils unique, toujours dans le sein du Père, qui nous fait connaître Dieu, qui, homme ici-bas, Le révèle dans sa Personne, qui Le manifeste dans ses deux caractères essentiels, «amour» et «lumière» : «la grâce et la vérité vinrent par Jésus-Christ». Je citerai ici quelques paroles d'un autre : «En comparant les vers. 14 et 18 (du 1^{er} chapitre de Jean), on voit que ce titre de Fils unique auprès du Père n'est pas seulement le caractère de sa gloire ici-bas, mais exprime ce qu'il était (ce qu'il a été, ce qu'il est toujours) dans le sein du Père lui-même, dans la divinité». Ainsi ressort d'une manière frappante, dans l'évangile de Jean, l'anéantissement, l'abaissement de Celui qui, «étant en forme de Dieu», a pris «la forme d'esclave, étant fait à la ressemblance des hommes».

Les quatre évangiles présentent, comme nous le savons, le récit de la vie du Christ comme homme ici-bas, avec des détails propres à chacun, suivant le caractère sous lequel l'Esprit Saint leur fait envisager le Sauveur. Mais les trois premiers retracent cette vie en considérant essentiellement Jésus historiquement comme homme au milieu des hommes, sans dire d'une manière formelle ce qu'il est dans sa gloire éternelle et divine comme Fils de Dieu. Ainsi que nous venons de le voir, c'est Jean qui le présente ainsi. Cependant la divinité de Christ apparaît clairement dans les trois évangiles synoptiques, comme je vous l'ai fait remarquer dans ma lettre précédente, et elle ne s'y montre pas seulement dans ses caractères moraux, comme plusieurs le prétendent, mais aussi dans ses attributs divins de toute-puissance et de toute-science, manifestant ainsi l'union dans sa Personne de la divinité et de l'humanité.

1.4.1 Selon Marc

J'ai déjà dit que Marc, présentant Jésus dans son caractère de prophète et de serviteur, ne dit rien de sa naissance, mais le prend au moment où il commence son service. Il a soin cependant de nous avertir que ce qu'il va écrire, c'est l'Évangile de Jésus Christ, Fils de Dieu. Dans son ministère d'amour, au milieu de l'humiliation et du renoncement, en butte à la contradiction des pécheurs, souffrant et mourant, il est le Fils de Dieu, car l'Esprit Saint sauvegarde toujours la grande et fondamentale vérité que l'Homme Christ Jésus est Dieu manifesté en chair.

1.4.2 Selon Matthieu

Matthieu, dans son évangile, retrace la présentation de Jésus comme Messie au peuple juif, et son rejet par celui-ci. Les Juifs savaient que le Christ devait être descendant d'Abraham et fils de David, de ceux auxquels les promesses avaient été faites. Matthieu commence donc par établir la filiation de Joseph par David jusqu'à Abraham. Marie étant femme de Joseph, celui-ci avait pour héritier légal le fils de Marie. Ensuite vient «la naissance de Jésus-Christ», et la manière dont elle arriva, en dehors des voies naturelles. Il n'en pouvait pas être autrement, car Celui qui allait naître, ne devait pas être seulement un roi puissant comme les Juifs l'attendaient, mais un Sauveur, le Sauveur d'Israël sans doute, mais aussi le Sauveur de l'homme pour le délivrer de ses péchés. Il fallait donc que, tout en étant véritablement un homme, il fût en dehors de la condition de péché où se trouve l'humanité, et qu'en même temps il fût plus qu'un homme, plus qu'une créature. C'est ce qui ressort de la brève narration de Matthieu.

Nous y lisons simplement que «Marie se trouva enceinte par l'Esprit Saint», et ensuite la déclaration, faite par l'ange à Joseph, de cette conception miraculeuse : «Ce qui a été conçu en elle est de l'Esprit Saint». C'était l'action directe et puissante du Saint Esprit, agent de toute création, qui formait dans le sein de la vierge Marie l'enfant qui devait naître, selon cette parole : «Tu m'as formé un corps». Et cela impliquait que cette «semence de la femme», annoncée aussitôt après la chute, était exempte du péché et de la souillure que celle-ci avait introduits et auxquels ont part les enfants nés selon la chair. Cette conséquence n'est pas indiquée par Matthieu ; nous la trouvons en Luc. Mais la suite des paroles de l'ange à Joseph fait voir que le fils de Marie serait plus qu'un enfant né miraculeusement à l'abri du péché, et qu'un mystère plus grand se rattachait à sa personne. Le nom que l'enfant devait porter, et la raison que l'ange en donne, nous apprennent que c'était Jéhovah lui-même qui, sous cette humble apparence, était descendu pour visiter son peuple (Luc 1:78 ; comp. Exode 3) et le sauver, non d'un esclavage temporel, comme dans le cas de celui d'Égypte, mais de ses péchés. Qui le pouvait, sinon Dieu ? J'insiste sur ce point, mon cher ami, parce qu'il nous montre dès l'abord dans cet enfant, Dieu, le Fils incarné, la Parole éternelle devenue chair. C'est ce qu'affirme l'évangile, en citant Ésaïe. Cet enfant est «Emmanuel, Dieu avec nous». Ce n'est pas seulement un homme innocent et saint, quoique cela soit vrai, mais, par un mystère insondable, c'est Dieu uni à l'homme.

1.4.3 Selon Luc

Luc entre dans plus de détails sur la conception et la naissance de Celui qui, Fils éternel de Dieu, venait être ici-bas Fils de l'homme. C'est surtout sous ce caractère de Fils de l'homme, dans lequel Jésus manifeste la grâce au milieu des hommes, que le troisième évangile le présente. L'ange du Seigneur est envoyé à Marie pour lui faire connaître que, par une faveur spéciale de Dieu, elle mettra au monde Celui que les prophètes avaient annoncé comme devant être fils de David et Roi sur Israël. Le nom, Jésus, qu'elle doit donner à, son enfant, est significatif, et, comme nous l'avons vu, découvre qu'il sera plus qu'un simple homme : C'est Jéhovah le Sauveur, titre que prend l'Éternel dans Ésaïe (chap. 41:14 ; 43:3, etc.). L'ange n'ajoute pas ce qu'il dit à Joseph, c'est-à-dire la raison de ce nom glorieux, mais il continue en déroulant devant Marie la grandeur du saint enfant qui naîtrait d'elle. Son titre sera Fils du Très-haut, son droit le trône de David, son règne une domination qui ne passera point. Tout cela est en parfaite harmonie avec ce que déclaraient d'avance les Écritures de l'Ancien Testament. Comme Marie, sans mettre en doute la parole de l'ange, mais dans l'ignorance, demande comment la chose pourra se réaliser, puisqu'elle n'est pas mariée, l'ange lui dévoile le secret de la conception et de la naissance de l'enfant qu'elle mettra au monde. C'est par l'action créatrice de l'Esprit Saint, par la toute-puissance du Très-haut qu'il sera formé dans son sein, ce qui, je le répète, rappelle ces paroles : «Tu m'as formé un corps». Ce qui naîtrait ainsi de Marie serait par là même exempt du péché qui entache tout enfant d'Adam, et c'est ce que déclare l'ange par ces paroles : «La sainte chose qui naîtra de toi». Il n'était pas simplement innocent comme l'était Adam sortant des mains du Créateur, il était saint absolument, sans souillure. Il n'a donc pas eu à s'élever de l'innocence à la sainteté, comme on l'a dit ; par sa conception et dès sa naissance, il était saint. Bien que participant à la chair et au sang, bien que vrai homme, avec un corps humain et une âme humaine, il était sans péché. Formé ainsi par la puissance divine qui opère sa conception, il sera appelé, dit l'ange : «Fils de Dieu».

Remarquons, mon cher ami, que ce nom qui Lui est donné par l'ange, n'a aucunement rapport à sa relation éternelle de Fils avec le Père. Le titre de Fils de Dieu est donné ici à Jésus comme né dans le monde par l'opération de la puissance de Dieu. Mais l'un suppose l'autre. En même temps qu'il est Fils de Dieu né dans le temps, selon la parole du Psaume 2 : «Tu es mon Fils, je t'ai aujourd'hui engendré», il est aussi le Fils unique dans le sein du Père, de toute éternité. Il l'est dès sa naissance ; à aucun instant de son apparition sur la terre, nous ne pouvons séparer sa divinité de son humanité (*). Que l'homme raisonne tant qu'il voudra ; c'est le mystère insondable de la piété : dans l'enfant qui naît de Marie et qui est couché dans la crèche, notre âme, avec les anges, adore le Sauveur qui est le Christ, le Seigneur, Jéhovah lui-même. Que signifieraient les paroles que, remplie de l'Esprit Saint, Élisabeth prononça à l'ouïe de la salutation de Marie entrant dans sa maison ? La mère de Jean le Baptiseur s'écrie dans un saint transport : «Tu es bénie entre les femmes, et béni est le fruit de ton ventre ! Et d'où me vient ceci que la mère de mon Seigneur vienne vers moi ?» (Luc 1:42, 43). L'Esprit Saint, par la bouche d'Élisabeth, rend témoignage à la dignité de Celui que Marie porte dans son sein. Nous n'avons pas à chercher à expliquer le secret de Dieu : «Personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père» ; l'incarnation est et restera le mystère insondable pour tout autre que Dieu ; mais dès sa conception, Jésus a été la Parole devenue chair. Sinon, à quel moment le serait-elle devenue ?

(*) Il faut nous souvenir que ce qui est dit de Christ dans le Nouveau Testament, est dit de Lui lorsqu'il a été manifesté en chair, de sa Personne complète, de Lui, homme sur la terre ; non pas que nous ne séparions point la divinité de l'humanité en pensée, mais en les séparant même, nous avons à penser à la seule et unique Personne à l'égard de laquelle nous faisons ainsi. Nous disons : Christ est Dieu, Christ est homme, mais c'est Christ qui est l'un et l'autre (J. N. D. Études sur la Parole de Dieu).

Mais poursuivons encore un peu le récit de Luc. L'enfant promis à Marie, conçu du Saint-Esprit principe de sa vie d'homme ici-bas — vient au monde au temps réglé pour la nature humaine. Il naît comme un simple fils d'homme. «Il était réellement et vraiment homme, né comme nous d'une femme, non pas quant à la source, ni quant à la manière de sa conception, mais quant à la réalité de son existence comme tel. C'était une personne vraiment et réellement humaine, redisons-le encore» (*). Le Fils de Dieu paraît donc ainsi dans ce monde, dans le plus profond abaissement, non seulement à cause des circonstances qui entourent sa naissance — «riche, il a vécu dans la pauvreté pour nous» — mais par le fait même qu'il vient et paraît comme un enfant, «participant ainsi à toute la faiblesse et à toutes les circonstances de la vie humaine ainsi manifestée». Il prend la nature humaine dans ce qu'elle présente de plus faible, de plus impuissant, un petit enfant couché dans une crèche. Mais ce petit enfant est le Fils de Dieu, le Fils éternel qui a bien voulu s'assujettir à cette position de faiblesse et de dépendance entières. Oui, vraiment, Celui qui était «en forme de Dieu, s'est anéanti lui-même, prenant la forme d'esclave, étant fait à la ressemblance des hommes ; et étant trouvé en figure comme un homme, il s'est abaissé lui-même» (Phil. 2:6-8). Il devient ce qu'il n'était pas, sans jamais cesser d'être ce qu'il était. Et c'est pour célébrer ce fait merveilleux, non moins que les résultats infinis et éternels qui en découlent, que la multitude de l'armée des cieux fait entendre sa voix : «Gloire à Dieu dans les lieux très hauts !»

(*) J. N. D. Études sur la Parole de Dieu.

1.5 L'enfance de Christ

Jésus a-t-il pu rester ce qu'il était sans en avoir la conscience ? Serait-ce là ce que signifie : «il s'est anéanti» ? Sans doute, il a été entièrement un fils d'homme ; il a voulu, en s'abaissant pour faire la volonté de Dieu, être d'abord un enfant soumis au développement progressif que nous voyons chez les enfants au point de vue physique, intellectuel et moral. Puis il devint jeune homme, et «avançait en sagesse et en stature, et en faveur auprès de Dieu et des hommes». Il atteignit l'état d'homme fait. Mais durant tout le temps de ce développement et durant sa vie entière, Jésus était «le Fils unique qui est dans le sein du Père» (Jean 1:18), «le fils de l'homme qui est dans le ciel» (Jean 3:13). En grandissant, à mesure que les facultés d'homme se formaient et se développaient en Lui, n'avait-il pas, en rapport avec chaque phase parfaite de son existence, la conscience de ce qu'il était ? Ne jouissait-il pas, comme un saint enfant le pouvait, de sa relation avec son Père et de sa communion avec Lui, résultant de ce qu'il était toujours le Fils ? Ce sont choses ineffables, mais pouvait-il en être autrement ?

1.5.1 L'enfance de Christ jusqu'à 12 ans

Deux ou trois passages relatifs à la période de la vie de Jésus qui précéda son entrée dans son ministère public, me semblent très significatifs à cet égard. Dieu a jeté par eux un rayon de lumière dans cette obscurité dont son Fils bien-aimé, homme dans ce monde, a voulu s'envelopper avant de paraître en Israël comme le Messie. Nous voyons ainsi que, même dans cette partie de sa vie d'abaissement et d'humiliation volontaires, Jésus, toujours le Bien-aimé du Père, jouissait de sa relation divine avec Lui.

Le premier passage est celui-ci : «L'enfant croissait et se fortifiait, étant rempli de sagesse ; et la faveur de Dieu était sur lui» (Luc 2:40). Tel il était dans l'espace de temps qui s'étend de sa naissance jusqu'au moment où il a douze ans. L'Écriture, dans son admirable sobriété, se tait sur les circonstances de la vie de ce divin enfant. L'évangile apocryphe de l'enfance a voulu, par ses légendes absurdes, combler ce que l'on regardait comme une lacune. L'Esprit Saint met de côté tout ce que l'imagination de l'homme a créé. Il ne veut pas satisfaire une vaine curiosité, mais, en quelques mots, nous décrit le développement physique et intellectuel de Jésus, comme le serait celui de tout enfant : «Il croissait et se fortifiait», en y ajoutant ces deux traits distinctifs et qui le mettent à part : «Étant rempli de sagesse», et objet spécial de «la faveur de Dieu». Elle était sur Lui, d'une manière non ostensible pour les hommes, mais tout aussi réelle que lorsque du ciel la voix divine déclara : «Tu es mon Fils bien-aimé ; en toi j'ai trouvé mon plaisir».

Comparez avec les paroles relatives à l'enfance de Jésus, celles qui concernent Jean le Baptiseur, et vous verrez quelle différence. «L'enfant croissait et se fortifiait en esprit», est-il dit de Jean, et c'est tout. Son corps et les facultés de son âme se développent comme chez les autres enfants. Il est dit davantage de Jésus. Le premier trait qui distingue ce saint enfant, et ce qui n'est pas dit de Jean, c'est qu'il est rempli de sagesse, et cela, remarquez-le, avant d'avoir été oint de l'Esprit Saint. C'était, si je puis dire ainsi, une chose inhérente à sa nature, à cette nature humaine qu'il avait prise, formée corps et âme par l'Esprit Saint, et dans laquelle à tout âge et à chaque moment de son existence ici-bas, il fut toujours parfait. La sagesse implique la connaissance de Dieu, des hommes et de soi-même, et comprend, dans son application pratique à la vie, la conduite à tenir envers l'un et envers les autres, ainsi que la connaissance de la relation qui subsiste entre Dieu, les hommes et nous. Elle discerne en tout ce qu'il convient de faire et comment agir. Cette sagesse caractérisait Jésus enfant. Il en était «rempli», et la manifestait dans toutes les circonstances de sa vie d'enfant. Il n'y avait aucune lacune, rien qui troublerait l'harmonie entre toutes les parties de son être. La lumière d'en haut éclairait sans intermission cette âme d'enfant ; l'amour de son Père la remplissait et était sa joie ; la communion dans laquelle il avait été avec Lui de toute éternité se continuait dans ce mode nouveau d'existence qu'il avait daigné prendre. Comment aurait-il pu cesser d'avoir conscience qu'il était le Fils, bien que maintenant, s'étant anéanti lui-même, il fût un enfant sur la terre ? Ce qui faisait sa perfection sur la terre, n'est-ce pas parce qu'il était toujours la Sagesse éternelle, même dans cette humble condition qu'il avait revêtue, Lui dont les délices étaient dans les fils des hommes ? (Prov. 8). L'aurait-il oublié ?

«Rempli de sagesse», Jésus enfant se développait ainsi à l'abri du mal, le connaissant sans doute par contraste en le voyant autour de Lui, mais l'écartant par la sainteté inhérente à sa nature ; Lui, «la chose sainte», le malin ne le touchait pas. Né dans le monde, il se développait avec la conscience constante de ce qui convenait ou non à la volonté de son Père, volonté qu'il était venu accomplir et qui fut toujours sa nourriture. Ce qu'il était, c'est-à-dire «à part le péché», se manifestait ainsi dans sa vie d'enfant, conséquence pratique du fait qu'il était «rempli de sagesse», de cette sagesse qui vient d'en haut, «pure, paisible, modérée, pleine de bons fruits» (Jacq. 3:17).

Aussi «la faveur de Dieu était sur lui». Tout en Jésus et dans sa vie était pleinement agréable à Dieu, à son Père, dans la communion duquel il poursuivait son humble existence d'enfant ignoré du monde. Il était ce gâteau de fleur de farine pétri à l'huile, sans levain, avec de l'encens, offert sur l'autel, et dont la bonne odeur montait vers l'Éternel à qui elle était agréable. Nous pouvons donc conclure, me semble-t-il, mon cher ami, que dans cette condition, sans en sortir, comme cela convenait à son âge, se développant et croissant comme tout enfant se développe et croît, Jésus avait conscience de sa relation divine, seule source de cette sagesse dont il était rempli, seule raison de la faveur de Dieu reposant sur Lui. Il était «le bon plaisir de Dieu dans les hommes».

1.5.2 À 12 ans

Le passage de Luc 2:41-52, qui nous montre Jésus à l'âge de douze ans, à Jérusalem, parmi les docteurs, vient ajouter un puissant témoignage à ce que nous venons de voir. Vous connaissez le récit. Jésus enfant est resté à Jérusalem, laissant partir Joseph et Marie. Il semble que c'était manquer à la sagesse dont l'évangéliste dit qu'il était rempli et qui Lui faisait un devoir de rester avec ses parents. Au point de vue humain cette remarque serait juste ; mais au contraire la sagesse divine qui réglait les pas de Jésus, se montre dans ce fait. Une volonté plus haute que ce qui aurait été le devoir pour un autre, régissait les voies de Jésus, et il en avait conscience. Il avait dit en entrant dans le monde : «Je viens, ô Dieu, pour faire ta volonté», et cette volonté dominait tout. C'est ainsi que, dans une autre circonstance de sa vie d'homme, nous le voyons mettre de côté les liens qui l'unissaient à sa famille terrestre (voyez Matth. 12:46-50).

On demande : Avait-il constamment conscience de sa relation éternelle avec son Père ? Le récit dont nous nous occupons le fait voir, me semble-t-il, d'une manière évidente. Jésus est resté à Jérusalem, parce que, selon un principe qui caractérise sa vie entière, il ne fait rien que ce que le Père lui commande. Ses parents le trouvent dans la maison terrestre de ce Père (Jean 2:16), dans le temple, sa demeure à Lui, comme Jéhovah. De quoi s'occupe-t-il ? De cette loi, parole de Dieu, qui «est au dedans de ses entrailles», en laquelle il met son plaisir. Que fait-il au milieu des docteurs qui enseignaient là leurs disciples ? Il les écoute et les interroge. Assurément il reste dans la position que Lui assigne son âge. Rien ne trahit en Lui un désir de s'ériger en docteur : il était là ce qu'un enfant doit être ; il agissait comme il convenait à un enfant «rempli de sagesse», et cette sagesse se manifestait dans l'intelligence qu'il montrait et les réponses qu'il faisait. Ce ne sont pas les docteurs qui l'instruisent, car les Juifs, plus tard, en voyant la connaissance qu'il avait des Écritures, s'écrient, étonnés comme ceux qui l'entouraient à l'âge de douze ans : «Comment celui-ci connaît-il les lettres, vu qu'il ne les a point apprises ?» (Jean 7:15). Nul docteur humain ne l'enseigna. Il n'était point allé s'asseoir aux pieds de Gamaliel ou de tel autre

rabbin célèbre : c'est dans sa communion avec son Père qu'il puisait cette intelligence des saintes lettres qu'il montre durant toute sa vie. Elles étaient d'ailleurs pour Lui l'autorité suprême.

Mais dans notre récit, il y a plus. Nous y voyons Jésus, à l'âge de douze ans, avoir pleinement conscience de sa relation avec son Père. Il est resté à Jérusalem pour y faire une première apparition au milieu des hommes, et rendre témoignage de ce qu'il est par ces paroles : «Ne savez-vous pas qu'il me faut être occupé aux affaires de mon Père ?» Marie et Joseph semblent avoir perdu de vue ce que l'ange leur avait dit avant sa naissance, ce que les bergers de Bethléhem leur avaient rapporté, et ce que les mages de l'Orient avaient exprimé à l'égard du petit enfant. Peut-être leur foi n'avait-elle pas tout à fait saisi ces témoignages rendus à sa grandeur. Mais pour Lui, ainsi que quelqu'un l'a dit, «quand le moment est arrivé de s'entretenir avec les hommes, il n'en a pas moins la conscience de sa relation avec son Père. Son humanité et sa relation avec le Père se trouvent réunis dans ce récit. Dans le développement de son humanité se manifeste le Fils de Dieu sur la terre» (*).

(*) J. N. D. Études sur la Parole de Dieu.

Il savait qu'il l'était, mais en même temps nous le voyons garder sa place d'homme et d'enfant. Laissons parler un auteur déjà cité. «S'il était Fils de Dieu et en avait toute la conscience, il était homme obéissant, essentiellement et toujours parfait et sans péché. Il était enfant obéissant, quel que fût d'ailleurs le sentiment d'une relation qui n'avait en elle-même aucun rapport avec celle de la soumission à des parents humains ; la conscience d'une de ces relations ne nuisait pas à sa perfection dans l'autre. Le fait que Jésus était Fils de Dieu assurait sa perfection comme homme et enfant sur la terre. Mais il y a une autre chose à remarquer ici : c'est que cette perfection ne venait pas de ce qu'il était oint du Saint-Esprit. Sans doute qu'il a accompli son ministère public dans la puissance et selon la perfection de cette onction ; mais sa relation avec son Père tenait à sa Personne même. Le lien subsistait entre Lui et son Père ; il en avait toute la conscience, quel que fût le moyen ou la forme de sa manifestation publique et de la puissance de son ministère. Il n'était que ce qu'un enfant doit être, mais c'était le Fils de Dieu qui était tel. Sa relation avec son Père Lui était aussi connue que son obéissance à Joseph et à sa mère était belle, convenable et parfaite» (*).

(*) J. N. D. Études sur la Parole de Dieu.

1.5.3 Après 12 ans

Après ce court moment où sa gloire a brillé, après cet épisode de sa vie d'enfant que Dieu son Père a voulu nous rappeler pour nous montrer que, dans son abaissement volontaire, Jésus, le Fils de Dieu, n'a pas cessé de connaître ce qu'il était et d'en jouir, il rentre dans l'obscurité. Là, durant dix-huit ans encore, il reste, obéissant, pour faire la volonté de Dieu, à ceux vis-à-vis desquels il s'était placé dans une position de subordination : «Il vint à Nazareth et leur était soumis». Touchant tableau que nous offre l'anéantissement de Celui qui, Créateur des mondes et les soutenant par la parole de sa puissance, naquit de femme ici-bas, humble enfant, circoncis le huitième jour, sous la loi, grandissant et se développant comme l'un de nous, et marchant dans une obéissance entière envers ceux qui ne comprenaient pas sa grandeur.

Là, à Nazareth, ville méprisée, il continue à se développer comme homme physiquement et moralement : «Et Jésus avançait en sagesse et en stature, et en faveur auprès de Dieu et des hommes». La sagesse dont il était rempli comme enfant continuait à se manifester à mesure qu'il croissait, et que d'adolescent, il devenait jeune homme et homme fait, et, toujours parfaite, elle s'appliquait à ces nouveaux stages de sa vie. Elle s'exerçait dans les circonstances diverses de son humble position terrestre, et dans ses relations avec ceux qui l'entouraient. En communion constante avec Dieu, il jouissait de sa faveur ; sage au milieu des hommes, il leur était agréable.

Remarquez que, dans toute cette période de l'existence de Jésus ici-bas, aucune oeuvre de puissance ne nous est rapportée. C'est l'humble vie d'un homme que l'on appellera «le fils du charpentier», mais c'est la vie d'un homme comme il n'y en eut pas d'autre tel que Lui sur la terre, d'un homme parfait, en communion jamais interrompue avec Dieu son Père, d'un homme d'une sainteté que nul mal ne pouvait ternir ni même approcher, d'un homme rempli d'une sagesse divine dès l'enfance. C'est la vie du Fils de Dieu marchant dans l'obscurité condition où il a voulu se cacher, jusqu'au jour où Dieu l'appellera à son ministère public.

Oui, il s'est vraiment anéanti, en prenant la forme d'esclave, d'un homme obéissant qui n'a d'autre volonté que celle de Dieu. Sous cette forme, il a voilé sa gloire comme Dieu, mais ne s'en est point départi, sa vie le démontre. Il ne cessait pas d'être le Fils unique dans le sein du Père. Homme ici-bas, manifestant Dieu en amour, en grâce, en vérité, en lumière, il n'usait pas toujours de sa toute-science et de sa toute-puissance. Il n'agissait que selon la volonté de Celui qui l'avait envoyé, mais ces attributs divins Lui appartenaient ; il ne s'en était pas dépouillé, et il les manifestait comme Lui appartenant. Ce n'est pas dans le dépouillement de ces attributs, ce n'est pas en oubliant ce qu'il était pour en reprendre la conscience, ce n'est pas en cela que consiste son anéantissement. C'est dans le fait que l'apôtre indique, savoir qu'il prend la forme d'esclave, couvrant sa gloire divine du voile de sa chair ; c'est dans le fait qu'il devient obéissant parfaitement et jusqu'à la mort, contraste saisissant avec le premier Adam ; c'est dans le fait que Lui qui était en forme de Dieu, devenu homme, s'abaisse jusqu'à l'ignominie de la croix, et, descendant plus bas encore, subit la puissance de la mort. Mais dans cet abaissement profond, dans cet anéantissement, il reste toujours, et il le sait, le Fils unique dans le sein du Père. Je m'arrêterai ici, mon cher ami. Je continuerai dans une prochaine lettre, si Dieu le permet, un sujet si important et si digne de notre intérêt comme chrétiens.

2 Le baptême et la tentation

Mon cher ami,

Dans ma précédente lettre, je me suis arrêté au moment où Jésus est à Nazareth, vivant dans l'obscurité, attendant l'ordre divin pour entrer dans son ministère public au milieu des hommes. Cette nouvelle période de la vie de Christ ici-bas s'ouvre par deux faits de la plus haute importance : le baptême et la tentation. — Mais avant d'examiner l'un et l'autre, je désire vous dire quelques mots sur le but de la venue du Fils de Dieu sur la terre.

2.1 But de la venue du Fils de Dieu sur la terre

Pour bien connaître le caractère de l'humanité de Christ, humanité véritable, semblable à nous en toutes choses, mais parfaite, car il était «à part le péché» — nous ne saurions trop insister sur ce point — il faut le suivre dans les diverses circonstances où la volonté de Dieu le faisait passer, et par lesquelles il convenait qu'il passât en vue de l'oeuvre qu'il avait à accomplir, afin de répondre au but de sa venue.

Quel était ce but ? Ce n'était pas simplement de présenter aux hommes un modèle parfait de sainteté, un idéal vers lequel ils doivent tendre ; non, le but de la venue du Fils de Dieu sur la terre était d'accomplir, pour la gloire de Dieu, les desseins éternels de sa grâce envers l'homme pécheur, selon les prophéties et les promesses relatives à un Libérateur à venir.

L'homme a péché à l'instigation de Satan. Il s'est ainsi séparé de Dieu. Dès lors son intelligence a été obscurcie, son coeur perverti est devenu ennemi de Dieu, et il est tombé dans l'assujettissement à Satan et à ses passions et ses convoitises. Il a déshonoré Dieu en se

ruinant lui-même. Mais, comme je l'ai dit, Dieu avait des desseins éternels de grâce envers l'homme déchu et coupable, et c'est pour les accomplir que Jésus, le second Homme, a paru sur la terre. Abolir le péché, détruire la puissance et les oeuvres de Satan et Satan lui-même, manifester et glorifier Dieu en tout ce qu'il est, vérité, sainteté, justice et amour : voilà le but de la venue de Christ, Fils de Dieu, la Parole éternelle devenue chair.

2.1.1 La promesse du Libérateur

J'entrerai ici dans quelques détails. Dieu n'avait pas voulu laisser ignorer aux hommes ses desseins. Les patriarches conservaient la connaissance d'un Dieu unique, la foi en Lui et en la parole prononcée dans le jardin d'Éden contre le serpent. Mais, comme vous le savez, les hommes s'écartèrent de plus en plus des vérités qui leur avaient été transmises et tombèrent dans une idolâtrie plus ou moins grossière qui flattait les convoitises du coeur en les tolérant et en les encourageant. Quelques traces seulement des vérités perdues se retrouvent dans les traditions religieuses des nations. Dieu, pour garder la grande vérité de son unité et pour conserver les révélations de ses desseins et de ses voies, révélations qu'il fit écrire par des hommes inspirés de son Esprit, fit choix d'un peuple, Israël, auquel il confia ses oracles et dans le sein duquel devait naître le Libérateur promis. Celui-ci, semence de la femme et qui devait briser la tête du serpent, postérité d'Abraham en laquelle toutes les nations seraient bénies, devait être aussi le descendant royal de David et régner sur Israël. C'était le Messie, le Christ, l'Oint par excellence. Né de femme, Israélite, et ainsi né sous la loi, Jésus, accomplissant les prophéties, est présenté à Israël comme son Messie attendu, comme son Roi qui doit le sauver de ses péchés. Il vient d'abord pour les brebis perdues de la maison d'Israël ; mais rejeté par son peuple, ainsi que les prophètes l'avaient annoncé, il se présente comme Fils de l'homme qui doit souffrir et mourir pour accomplir la rédemption et les desseins plus vastes de la grâce divine. Ce n'est plus pour Israël seul, mais pour tous qu'il est venu, afin de chercher et sauver ce qui était perdu. Israël est rejeté, mais pour un temps seulement ; le moment viendra où les pensées de Dieu à l'égard de son peuple terrestre auront leur réalisation. En attendant, selon des conseils divins cachés dès les siècles en Dieu, mais maintenant révélés, Dieu, par son Esprit, rassemble un peuple céleste racheté par Christ : c'est l'Église.

2.1.2 Opérer la Rédemption

Le grand but de la venue du Fils de Dieu sur la terre est donc d'abord d'opérer la rédemption, et pour cela de vaincre Satan, d'ôter le péché et d'annuler la mort. En vue de de cette grande oeuvre, il devait être un homme ; il l'a été. Ensuite il est venu pour le salut et la restauration d'Israël ; pour le rétablissement de toutes choses dont Dieu avait parlé par la bouche de ses saints prophètes de tout temps (Actes 3:21) ; pour le rassemblement et l'édification de l'Église, peuple céleste tiré de toutes les nations, et enfin pour la réunion en un de toutes choses en Lui lorsqu'il régnera. Ensuite viendra l'état éternel, lorsqu'il aura remis le royaume à Dieu le Père, après le jugement solennel des morts devant le grand trône blanc. Mais tout est fondé sur l'oeuvre qu'il a accomplie ici-bas. Il est venu pour vaincre le diable et détruire ses oeuvres. Pour cela, comme homme, il a dû passer par les souffrances et la mort. C'est en cela qu'a éclaté dans toute sa grandeur sa perfection humaine.

Sans doute il a été, dans sa vie d'homme, un Modèle parfait de sainteté. Mais cela n'était pas le but. Comme Modèle, nous avons à marcher sur ses traces, mais nous ne le pouvons pas, à moins d'avoir été rendus participants d'une vie nouvelle, vie qui est en Lui et que sa mort expiatoire seule pouvait nous rendre capables de posséder. En vain présenterez-vous Christ comme Modèle à l'homme naturel, à l'homme irrégénéré ; s'il est sincère, il verra bientôt l'impossibilité d'être imitateur de Christ sans la vie d'en haut et la puissance de l'Esprit Saint. Sans doute aussi, Christ fut un témoin fidèle de la vérité, souffrant pour la justice, martyr pour maintenir l'une et l'autre ; mais cela, bien que s'y rattachant, n'était pas le but suprême de sa venue.

Ayant ainsi devant nos yeux le grand but de la venue du Fils de Dieu ici-bas, nous comprendrons mieux sa vie comme homme, ses enseignements, ses souffrances et sa mort, comme aussi les gloires qui suivirent et dont son humanité est revêtue.

2.2 Le baptême de Jésus

2.2.1 Le baptême de Jean : un baptême de repentance

C'est à l'âge de trente ans que Jésus entre dans son ministère public. Il l'inaugure en recevant le baptême des mains de Jean, surnommé le baptiseur. Quelle était pour Jésus la signification de ce baptême ? Pour le peuple nous savons ce qu'il était : un «baptême de repentance pour la rémission des péchés». (Luc 3:3). Ce baptême supposait donc chez ceux qui venaient le recevoir un état de péché dont ils avaient conscience. En effet, à la voix du Baptiseur qui conviait à la repentance, les foules accouraient auprès de lui, confessant leurs péchés, et il les baptisait. La voie était ainsi préparée dans les coeurs pour la réception de Celui qui, par la rédemption, ôterait les péchés et la condamnation qui en est la suite. La confession des péchés, sur laquelle le baptême de Jean mettait son sceau, était donc le premier pas des coeurs qui se tournaient vers Lui et qui attendaient de Lui le salut.

2.2.2 Sens du baptême, pour Jésus

Pour Jésus, il n'en était pas ainsi. Il n'avait point de péché ; il n'avait ni à confesser, ni à se repentir. Il n'avait pas besoin de salut, Lui, le Sauveur. Jean le sent et le comprend. Il a reconnu Celui qui vient ainsi se mêler à la foule des repentants. Il sait quelle est sa dignité ; il n'est que son précurseur et il l'avoue avec humilité. Aussi résiste-t-il à la demande de Jésus et dit : «J'ai besoin d'être baptisé par toi, et toi, tu viens à moi !»

Quelle sublimité dans cette scène, n'est-il pas vrai ? Grandeur inconnue du monde ! Qu'y eut-il, et qu'y aura-t-il jamais sur cette terre de plus grand moralement que ces deux personnes ? Aux yeux des hommes, ce sont deux pauvres Juifs de condition inférieure. Quel rang, quelle place occupent-ils en comparaison des puissants de la terre ? Mais qu'ils sont grands aux yeux de Dieu ! L'un est le plus grand d'entre ceux qui étaient nés de femme, le plus grand prophète qui eût paru ; l'autre est le Fils même du Très-haut. Au refus de Jean, Jésus oppose cette parole qui nous donne la signification de son baptême : «Laisse faire maintenant, car ainsi il nous est convenable d'accomplir toute justice». Quelle était cette justice ? Celle selon laquelle il a agi durant toute sa vie. Il fait en tout ce qu'il doit faire, ce qui convenait à la place que Dieu Lui avait assignée, place d'humiliation, de soumission, de dépendance ; place aussi où se manifesterait la grâce. Encore ici, nous voyons le vrai caractère de son dépouillement, de son abaissement volontaire. Lui qui est sans péché, se place au milieu de ces pauvres pécheurs repentants comme s'il était, l'un d'eux. Venu pour les sauver, il se mêle à eux pour les conduire à ce salut qu'il devait leur acquérir.

Remarquez bien toutefois, qu'il ne s'identifie pas avec eux comme pécheurs ; il ne les unit pas non plus à Lui. Ils ne peuvent Lui être unis qu'après l'oeuvre de la croix. Jusqu'alors, comme nous l'avons vu, il est le grain de pur froment qui demeure seul, à moins qu'il ne meure. Mais Jésus descend où sont ces pécheurs repentants pour les encourager et témoigner qu'il les approuve dans la position d'humiliation qu'ils ont prise devant Dieu. Ils sont pour Lui ceux qui se mettent à part du monde, et ainsi «les excellents» de la terre (Ps. 16:3) — ce que ne pouvaient être ni les orgueilleux pharisiens, ni les incrédules sadducéens. Ils sont les excellents de la terre en qui sont toutes ses délices, parce qu'en se repentant, ils sont dans le chemin de Dieu. Avec qui s'associerait-il sur la terre, si ce n'est

avec ceux-là ? Et lorsqu'il commencera à prêcher la bonne nouvelle et à appeler les âmes à Lui, plusieurs de ceux qui avaient été baptisés avec Lui, s'en souviendront et s'attacheront à sa Personne (voyez Jean 1)

«Ainsi», comme l'a dit quelqu'un, «Jésus a pris sa place en justice et en obéissance au milieu des hommes, et plus spécialement au milieu des Juifs repentants» (*). Là, il ne portait pas les péchés ; il n'était pas fait péché ; c'est ce qui a eu lieu à la croix. Mais, dans sa grâce, il se plaçait au milieu de ceux qui répondaient à ce que demandait à l'égard de Dieu leur état de péché, de même que plus tard, sur la croix, pour parfaire son obéissance, il sera la victime pour leurs péchés. Tout cela nous fait voir d'une manière merveilleuse sa perfection comme homme, et nous comprenons comment étant tel, il accomplit toute justice en répondant aux pensées de Dieu. Et dans cette voie, le témoignage de l'approbation de Dieu ne Lui manque pas, et le sépare nettement de ceux au milieu desquels il avait pris place. En même temps, nous voyons les délices que Dieu trouve en cet homme parfait dans l'obéissance. Il est l'Objet unique sur la terre auquel les cieux s'ouvrent, le seul à qui, en suite de son excellence, les cieux puissent être ouverts. «C'est dans cette position d'homme juste, obéissant», dit l'auteur déjà cité, «qu'il est pleinement reconnu du Père comme son Fils bien-aimé, et qu'il est scellé par Lui de l'Esprit Saint».

(*) J. N. D. Études sur la Parole de Dieu.

2.2.3 L'Esprit Saint descend sur Lui

Remarquons soigneusement que Jésus est reconnu comme Fils de Dieu, ce qu'il est dans sa relation éternelle. Mais il est aussi Fils de Dieu comme né dans ce monde (Luc 1:35 ; Ps. 2:7), et c'est dans ce dernier caractère, comme homme, qu'il est scellé du Saint-Esprit. «L'Esprit Saint descend sur Lui comme une colombe», et, ajoute Jean, «il demeura sur lui» (Matth. 3:16 ; Jean 1:32). Jésus a donc et conserve la conscience de la présence immédiate de l'Esprit Saint avec Lui, et cette présence est en rapport avec le caractère d'humilité, de douceur et d'obéissance dans lequel le Seigneur a paru ici-bas.

Mais il faut aussi faire attention au fait que ce n'est pas l'Esprit Saint qui, en descendant sur Lui, crée en Jésus le caractère de perfection qui fait les délices du Père. Il avait été conçu du Saint-Esprit ; pas une tache, pas une souillure sur Lui ni en Lui. Il était l'homme parfait, digne que le ciel s'ouvrit sur Lui ; sa relation avec le Père existait déjà, et c'est comme tel que l'Esprit Saint le scelle. Il en est autrement de nous qui ne le recevons qu'en vertu de la rédemption, et après qu'ayant cru au Sauveur, nos coeurs ont été purifiés par la foi (Éph. 1:13 ; Actes 15:8, 9). L'Esprit Saint descend sur Jésus et le remplit (Luc 4:1) ; il ne lui est pas donné par mesure (Jean 3:34). Il le remplit sans que rien en Jésus vienne mettre obstacle à son action ; il n'y a en Lui ni la chair avec ses convoitises, ni le péché. C'est dans la puissance de l'Esprit qu'il agira toujours, sans intermittences, et cela est important à constater comme caractérisant sa humanité et le mettant ainsi à part de tous.

Quel homme pouvait être l'objet d'une telle grâce : voir les cieux s'ouvrir sur Lui, être scellé directement de l'Esprit Saint, être déclaré Fils du Père et ses délices ici-bas, sur cette terre souillée par le mal ? Ce ne pouvait être, n'est-il pas vrai, que Celui qui, Fils éternel de Dieu, était venu comme homme ici-bas pour glorifier Dieu et nous sauver. Serait-ce seulement à ce moment de sa vie que Jésus a eu conscience de sa relation avec Dieu ? Non ; le récit de Luc 2, nous fait voir qu'adolescent, il en avait pleinement conscience et jouissait d'une communion intime avec son Père. Mais nous avons, à son baptême, la déclaration publique de cette relation qui le mettait à part de ceux au milieu desquels il s'était placé en grâce. Son baptême scellait sa relation déjà existante avec le Père.

Le baptême de Jésus nous fait donc voir, d'une part, le caractère d'humilité et de tendre condescendance dans lequel il venait au milieu des hommes ; secondement, le caractère sous lequel Dieu, le Père, le reconnaît, et enfin la puissance dans laquelle comme homme il va accomplir sa mission de Messie, de serviteur et de prophète, comme Fils de l'homme plein de grâce, souffrant et mourant pour nous, mais toujours le Fils de Dieu qui est dans le sein du Père.

Combien tout nous parle de sa perfection humaine ! Quelles délices devait répandre dans son coeur la voix divine le déclarant Fils bien-aimé en qui le Père trouvait son plaisir, et cela au moment où il allait se trouver aux prises avec l'ennemi et commencer sa douloureuse carrière ! Quelle confiance absolue, sans réserve, dans ce coeur d'homme parfait ; quelle joie intime et profonde dans la communion non interrompue avec son Père, et quelle force il y puisait pour accomplir sa mission et glorifier Dieu ! (voyez Ps. 16).

2.3 La tentation

Nous sommes maintenant amenés à contempler la seconde scène qui précède l'entrée de Jésus dans son ministère : celle de la tentation. Et ici remarquez, mon cher ami, comme les voies de Dieu sont bien ordonnées. La tentation ne vient pas la première en sorte que, l'ayant surmontée, on eût pu dire de Jésus qu'il s'était montré digne d'être reconnu Fils de Dieu, après s'être élevé de l'innocence à la sainteté, ainsi qu'on l'a avancé. Non ; Jésus est d'abord proclamé Fils de Dieu par la voix du Père, Lui, l'homme parfait, et c'est dans la conscience de ce qu'il est, et plein de l'Esprit, qu'il est mené ou poussé par l'Esprit dans le désert, pour être tenté par le diable.

2.3.1 Réalité de la tentation

Nous n'avons pas à soulever le moindre doute quant à la réalité de la tentation. Les récits des évangiles la retracent comme une suite de faits positifs. Nous n'avons pas à nous demander sous quelle forme l'ennemi se présente à Jésus. Recevons simplement ce que la parole de Dieu nous dit à l'égard de cette scène solennelle où le Fils de l'homme et Satan se trouvent en présence. On ne peut manquer de remarquer la similitude de ce qui a lieu dans cette occasion avec ce qui se passa en Éden, bien que les circonstances diffèrent, ainsi que le caractère de Celui qui est tenté et le résultat de l'effort de l'ennemi. Ici, c'est le désert où l'action se passe, et non le jardin de délices où le premier homme innocent se trouvait entouré de toutes les bénédictions. C'est le désert avec ses privations et l'horreur de sa solitude. Mais Celui qui y a été conduit est le second Homme, l'homme saint et juste. Le diable va chercher à l'enlacer par ses ruses et ses mensonges afin de le faire tomber. Il s'efforcera de le faire sortir du sentier de l'obéissance. Mettons-nous en garde contre une erreur fatale et qui n'est que trop courante. Satan est un être personnel et non une simple influence. Si c'en était une, d'où viendrait-elle ? Serait-ce Dieu qui tenterait ? «Dieu ne peut être tenté par le mal, et lui ne tente personne» (Jacq. 1:13). Serait-ce l'esprit ou l'imagination de Jésus qui Lui aurait présenté des pensées propres à le séduire ? Ce serait un blasphème de le prétendre. Il était sans péché, sans aucun mal en Lui, le Saint par excellence, le seul sur qui le ciel pût s'ouvrir, le bon plaisir du Père. Non ; la tentation, les suggestions au mal, pour Jésus, comme pour le premier homme, venaient de cet être subtil et énergique en qui se concentre toute la puissance du mal, l'adversaire de Dieu qui veut entraîner avec lui dans la rébellion contre Dieu tous ceux qui sont susceptibles de céder à son action malfaisante.

2.3.2 Différence entre la tentation pour nous et pour Jésus

Pour nous, pécheurs de naissance, en qui la convoitise existe, la tentation vient du dedans : «Chacun est tenté, étant attiré et amorcé par sa propre convoitise». Satan trouve ainsi une entrée en nous ; il a en nous un auxiliaire. Il agit sur nous par nos convoitises, se servant des choses extérieures pour les exciter. L'imagination des pensées de notre coeur est mauvaise ; elle se comptait dans les

vanités et les passions coupables ; l'orgueil aussi qui nous est naturel cherche sa satisfaction. Pour Jésus, rien de semblable. Lui, l'être saint dès sa naissance, n'avait en Lui aucune convoitise, quoi qu'on ait pu dire, car la convoitise est péché. Il n'y avait chez Lui aucune propension au mal. Aussi la tentation, pour Lui, venait-elle tout entière de dehors. On ne peut dire de Lui «attiré et amorcé par sa propre convoitise». Mais Satan vient vers Lui, le second Homme, pour voir s'il réussira, comme avec le premier homme, à faire entrer en Lui une pensée de doute, de volonté propre ou d'orgueil, et il ne trouve en Jésus qu'obéissance parfaite et entière dépendance de Dieu.

La tentation n'en est pas moins réelle. Jésus, par trois fois, est sollicité par l'esprit du mal ; et ces suggestions de l'ennemi devaient être pour Lui infiniment douloureuses. En ce sens aussi, ne peut-on pas dire qu'il a appris l'obéissance par les choses qu'il a souffertes ? (Hébr. 5:8). Elles Lui ont été douloureuses à un point que nous ne pouvons que difficilement imaginer, car plus un être est pur, plus le contact avec le mal, alors même qu'il le repousse, lui est pénible. Nous, dans notre état naturel, nous éprouvons un attrait pour le mal lorsqu'il se présente : il trouve en nous une réponse à cause des convoitises qui sont au fond de notre être. Je sais qu'il est des natures délicates et pures, si j'ose dire ainsi, à qui le mal moral est odieux et duquel la vue les fait souffrir. Mais même pour ces personnes, il y a des choses qui ne sont pas de Dieu, et pour lesquelles elles éprouvent de l'attrait. Mais lorsqu'une âme possède la vie divine, et à mesure qu'elle se développe en elle, elle souffre de l'approche et du contact du mal, de plus en plus elle en a horreur. Que devait-il en être pour Christ, chez lequel, comme homme, la vie divine était suprême, en qui il n'y avait rien en dehors de cette vie ? Quelle souffrance intense ne devait-il pas ressentir quand l'esprit du mal s'approchait de Lui (Matth. 4:3), et cherchait à le faire sortir du chemin de la sainteté, par la désobéissance et l'action de la volonté propre ? Oui, vraiment «il a souffert, étant tenté» (Hébr. 2:18).

2.3.3 La tentation : les participants, l'enjeu

Quelle scène que celle qui se passe au désert ! Qu'elle est grande cette lutte qui va avoir lieu dans la solitude, loin des yeux des hommes, sous le regard de Dieu ! Que sont à côté d'elle les misérables conflits des hommes ? Il s'agit de savoir qui l'emportera, de Satan ou du second Homme. Satan connaissait bien cet homme que l'Esprit conduisait au désert. Il n'avait pas ignoré sa naissance et les circonstances qui l'accompagnèrent. Il avait reconnu dans l'enfant qui naissait à Bethléhem, Celui qui avait été annoncé en Éden, «la semence de la femme» qui devait annuler sa puissance. Fidèle à son rôle d'adversaire qui veut traverser et anéantir les desseins même de Dieu, il avait tenté de faire disparaître l'enfant de Marie. Le dragon revêtu des insignes de la puissance terrestre s'était tenu là, dans la personne d'Hérode, dont il excitait les craintes et les passions cruelles, pour dévorer le Fils qui naissait à Israël (Apoc. 12:1-4 ; És. 9:6).

Trente ans se sont écoulés depuis ce premier effort de Satan, et Jésus, après son baptême, va au-devant de l'ennemi. Il n'y va pas poussé par sa propre volonté, mais conduit par l'Esprit. C'est Dieu lui-même qui le place en présence de l'adversaire. C'est pour être tenté par le diable qu'il est mené au désert. Cette lutte était nécessaire. Il fallait montrer à l'homme fort un plus fort que lui. Homme parfait et Fils bien-aimé du Père, Jésus va entrer dans son rôle de Libérateur. Pour cela, il doit manifester qu'il en a les qualités, les vertus, la puissance, et nous faire voir comment, en marchant sur ses traces et nous attachant à Lui, nous pouvons aussi vaincre dans la tentation.

Le diable tenait dans ses chaînes l'homme pécheur. L'homme, en voulant se rendre indépendant de Dieu, était devenu l'esclave de Satan ; il avait été vaincu et asservi dans la personne du premier Adam. Christ, le dernier Adam, venait pour vaincre et lier l'homme fort, le diable, pour piller ses biens et mettre ses captifs en liberté. Satan n'ignorait pas ce qui s'était passé au baptême de Jésus ; comment Dieu avait déclaré : «Celui-ci est mon Fils bien-aimé», et comment l'Esprit Saint était descendu sur Celui en qui Dieu trouvait son plaisir. Néanmoins il ne recule pas devant la lutte. L'audacieux rebelle, celui qui avait dit : «Je monterai aux cieux, j'élèverai mon trône au-dessus des étoiles du Dieu Fort... je monterai sur les hauteurs des nues, je serai semblable au Très-haut» (És. 14:13, 14), espère vaincre le second Homme, comme il a vaincu le premier. Il y emploiera toutes ses armes, ces séductions qui lui ont si bien réussi en Éden.

Comme je vous l'exprimais, mon cher ami, quelle scène à contempler quand nous connaissons les deux acteurs qui s'y présentent ! Combien il est important pour nous d'en saisir la grandeur et les résultats. D'un côté, c'est le Fils de Dieu qui s'est abaissé jusqu'à devenir un homme et qui apparaît dans la faiblesse de l'humanité ; de l'autre, c'est le chérubin tombé, autrefois parfait en beauté, établi dans la sainte montagne de Dieu, plein de sagesse (Ézééch. 28:12-15), mais dont l'orgueil a causé la chute, qui est devenu une puissance spirituelle de méchanceté, et dont la sagesse a été changée en un arsenal redoutable de ruses et d'artifices. Il ne craint pas de lutter contre Dieu, et s'il n'a pas l'espoir de recouvrer la haute position qu'il avait, ni de s'asseoir sur un trône aussi élevé que celui du Très-haut, il essaiera du moins d'entraîner dans sa chute Celui qui a droit à ce trône.

Je ne reviendrai pas sur les circonstances dans lesquelles la lutte a lieu. Je vous ferai seulement remarquer encore une fois que ce n'est pas en suivant une impulsion propre que Christ va au désert pour rencontrer l'ennemi. Moïse, autrefois, suivit le mouvement de sa propre volonté, d'un coeur généreux, dirait-on, lorsqu'il tua l'Égyptien, croyant montrer à ses frères que Dieu les délivrerait par son moyen. Il en est autrement de Christ, l'homme parfait. Il va, poussé par l'Esprit, afin de subir la tentation. Il est, par excellence, l'homme spirituel, rempli de l'Esprit, agissant par l'Esprit sans rien de la chair, et l'Esprit de Dieu, Dieu lui-même, le conduit dans le chemin où il remportera la victoire, le chemin de l'obéissance, celui où Jésus est entré dès sa venue dans ce monde.

2.3.4 Jésus pouvait-il succomber ? Pourquoi la tentation

On a soulevé cette question : Jésus pouvait-il être vaincu dans la lutte ? À quoi bon la poser ? L'important n'est-il pas de savoir qu'il a vaincu ? Et pouvait-il en être autrement ? Il était venu pour détruire les oeuvres du diable ; le dessein de Dieu en l'envoyant pouvait-il être annulé ? D'ailleurs cette question revient à celle-ci : «Jésus pouvait-il pécher ?» Et le coeur chrétien recule d'horreur devant une pareille supposition. Elle est blasphématoire. Quelle entrée Satan pouvait-il trouver en Lui ? Y avait-il le moindre défaut à sa cuirasse de sainteté ? Que pouvait l'ennemi contre cet homme parfaitement obéissant, dont toutes les pensées étaient en entière harmonie avec celles de Dieu, dont la communion avec son Père était sans intermittences (car il était sans péché), et dont la soumission à la parole divine était absolue ? La convoitise pouvait-elle exister en un pareil coeur ? Le désir de dominer et l'orgueil pouvaient-ils y élire domicile ? L'amour pour Dieu, Dieu lui-même le remplissait, comment y aurait-il eu place pour un autre objet, pour un autre sentiment ? Remarquez qu'en tout cela je parle de Christ homme.

Alors, objectent ceux qui pensent que Jésus eût pu succomber dans le combat contre Satan, à quoi bon la tentation ? Elle sert d'abord à montrer ce qu'était Jésus, à faire voir en Lui le second Homme, le vainqueur de l'adversaire, le Libérateur de l'homme placé sous la puissance du diable ; elle a eu pour but de lier l'homme fort pour le temps de la vie de Christ ici-bas, en attendant qu'il fût définitivement vaincu à la croix ; ensuite, elle nous enseigne, lorsqu'une fois nous sommes délivrés, comment, à notre tour, nous pouvons déjouer les ruses de l'ennemi et le vaincre. La difficulté pour ceux qui posent l'objection vient de ce qu'ils ne saisissent pas l'immense différence entre nous et Jésus homme ; nous, pécheurs ayant le péché pour fond de notre nature morale, et Jésus «sans

péché», tenté, éprouvé de toutes manières, sans doute, mais toujours «à part le péché». On voudrait assimiler Jésus à ce que nous sommes, ou nous assimiler à Lui ; l'un et l'autre sont inexacts. On continue en disant que si Jésus n'a pas eu la possibilité de pécher, ou s'il n'a pas ressenti la tentation comme nous, il ne peut pas sympathiser avec nous dans nos tentations. La possibilité de pécher n'a rien à faire dans la question. La tentation ne pouvait se présenter à Lui comme à nous, car il n'y avait pas de convoitise en Lui ; il n'y avait dans son cœur aucun désir qui ne fût en harmonie avec la sainteté dont il était revêtu. Jamais dans sa vie d'enfant, de jeune homme ou d'homme fait, il n'y eût d'attrait pour ce qui nous séduit si aisément. Il n'y avait place en Lui que pour Dieu seul. Cela l'a-t-il empêché de sentir ce qu'est la tentation ? Nous avons vu que non. Cela l'empêche-t-il de sympathiser avec nous quand nous sommes tentés ? Nullement. Il sympathise avec nous dans la souffrance que nous cause la tentation dans la lutte que nous soutenons, et nous aide dans notre faiblesse. Mais il ne saurait sympathiser avec nous si nous cédon à la convoitise et si nous péchons. Il peut dans ce cas être notre Avocat auprès du Père.

2.3.5 Jésus, modèle pour la victoire

Il faut, mon cher ami, nous bien souvenir de ce que Jésus est venu accomplir en notre faveur. Il vient d'abord pour nous sauver en expiant nos péchés ; puis il nous donne la vie et l'Esprit Saint, puissance de cette vie, pour habiter en nous, et ainsi assimilés et unis à Lui dans une vie et une condition nouvelles — bien qu'ayant toujours la chair en nous, ce que Lui n'eut jamais — nous entrons dans la lutte. Alors pour vaincre le monde, la chair et Satan, quand nous sommes tentés, nous avons à prendre exemple sur Lui, à employer les mêmes armes que Lui, et, dans ces combats, nous avons sa sympathie et son aide puissante. Il intercède sans cesse pour nous. Pour être ainsi notre Libérateur et notre Modèle, il fallait qu'il fût lui-même tenté, il fallait qu'il montrât par sa victoire que Satan n'avait rien en Lui (Jean 14:30) et que Lui, Jésus, était plus fort que l'adversaire.

Dans les deux premières tentations rapportées par Matthieu, Satan s'appuie sur la déclaration divine : «Tu es mon Fils bien-aimé». Il veut soulever un doute dans l'esprit de Jésus quant à la réalité de cette parole et le pousser à éprouver si elle est vraie. Il joue le même rôle qu'en Éden, lorsqu'il dit à la femme : «Quoi ! Dieu aurait-il dit ?» Faire douter de la parole divine est le grand coup qu'il porte, car si l'on cède à cette suggestion, l'arme, l'épée de l'Esprit est brisée entre nos mains. Jésus laisse de côté cette tentative maligne de l'ennemi. Il sait ce qu'il est, parce que Dieu l'a dit et n'a pas besoin d'une confirmation. Pour nous, si Satan veut nous faire douter de la réalité de notre relation avec Dieu, quand nous avons cru et que nous sommes sauvés, nous n'avons aussi d'autre ressource que la Parole qui nous affirme : «Nous sommes maintenant enfants de Dieu».

Des trois tentations par lesquelles l'ennemi attaque Jésus, la première s'adresse à son caractère d'homme qui a des besoins inhérents à sa nature et légitimes à satisfaire — il a faim. Ensuite, c'est à son caractère de Messie — il doit manifester son droit d'une manière éclatante. Enfin, c'est à son caractère de Fils de l'homme — comme tel il doit hériter de toutes choses ; Satan veut les Lui donner. On voit en même temps que ce qui excite les trois convoitises mentionnées en 1 Jean 2:16, est présenté à Jésus comme à Ève dans le jardin d'Éden. Mais quelles que fussent les tentations par lesquelles Satan s'efforçait de le faire sortir du chemin de l'obéissance et de la dépendance envers Dieu, Jésus les repousse comme un homme peut et doit les repousser, par la soumission à la parole de Dieu. Il n'use d'aucune autre arme que de l'épée de l'Esprit. Il se montre ainsi l'homme parfait : la soumission à Dieu est la perfection de l'homme. Dans la tentation et son issue se fait donc voir en Christ la perfection de son humanité. Car, remarquons-le bien : Jésus, pour repousser Satan et le vaincre, n'use en rien de la puissance divine qu'il possède comme Fils de Dieu. Il en réfère toujours comme un homme aux Saintes Écritures, à ce que Dieu a dit ; il ne sort point de cette position inexpugnable, et Satan doit céder le terrain. Le second Homme en reste maître. Il n'en a pas fini avec l'ennemi ; Satan se retire de Lui pour un temps (Luc 4:13). La puissance des ténèbres reviendra à la charge à la fin de la carrière terrestre de Christ ; la même arme — la soumission à la volonté de Dieu — Lui fera remporter une seconde victoire. «Père», dira-t-il, «que ta volonté et non la mienne s'accomplisse». Mais pour le moment, Jésus, ayant lié l'homme fort, peut entrer dans son ministère de grâce et délivrer les captifs de Satan.

S'il plaît à Dieu, mon cher ami, ma prochaine lettre vous parlera de la personne de Christ et de son service au milieu des hommes.

3 Le caractère personnel de Christ

Mon cher ami,

Je ne me propose pas de suivre avec vous dans tous les détails que nous donnent les évangiles, la vie et les enseignements de Jésus. Je signalerai seulement à votre attention quelques points qui se rapportent spécialement à son humanité parfaite et qui ressortent des récits des évangélistes.

Après la tentation et sa victoire sur Satan, Jésus : «dans la puissance de l'Esprit», «oint de l'Esprit Saint et de puissance», entre dans son ministère ; ministère d'amour, de miséricorde et de sainte activité, caractérisé par Pierre en ces termes : «Passant de lieu en lieu, faisant du bien, et guérissant tous ceux que le diable avait asservis à sa puissance, car Dieu était avec lui» (Luc 4:14 ; Actes 10:38). Sa vie privée, avant ce moment, est restée voilée, comme nous le savons ; c'est sa vie publique, que nous présentent les évangiles, qui nous font connaître sa Personne, son service et ses enseignements, ainsi que la fin de sa vie d'homme sur la terre. Nous avons donc à considérer son caractère personnel, puis à l'envisager comme serviteur, docteur et prophète, et à voir quelle était son autorité comme tel ; enfin nous avons à contempler l'achèvement de sa mission et de son oeuvre sur la terre.

3.1 Sa participation à la condition humaine, corps et âme — La mort

Homme, Jésus était venu pour l'être et le fut entièrement et d'une manière parfaite, sans cesser pour cela d'être le Fils unique dans le sein du Père et Celui qui s'appelle «Je suis» (Jean 8:58) ; mais il voila sa gloire divine sous la forme humble de Fils de l'homme qu'il avait revêtu. Comme nous, il avait un corps réel et une âme vraiment humaine. «Mon âme», disait-il, «est saisie de tristesse jusqu'à la mort», et «maintenant mon âme est troublée» (Matth. 26:38 ; Jean 12:27). Comme le nôtre, son corps croissait et se développait. Il fut petit enfant, devint adolescent, puis homme fait. Il en était de même des facultés de son esprit : il croissait et se fortifiait, avançant en sagesse et en stature. Son corps était sujet aux mêmes besoins, aux mêmes infirmités que le nôtre. Il eut faim, il eut soif, il éprouvait la fatigue, il cherchait du repos dans le sommeil. Il ressentait les douleurs physiques, et particulièrement il souffrit des outrages, des coups, des blessures et de tout le cruel supplice de la croix. «Il faut», disait-il d'avance à ses disciples, «que le Fils de l'homme souffre beaucoup... Ils se moqueront de lui, ils le fouetteront, et cracheront contre lui, et le feront mourir» (Marc 8:31 ; 10:34). Mais cette mort, terme de son existence ici-bas, n'était pas pour Lui, comme pour nous, une nécessité résultant de ce qu'il était devenu un homme. La mort est les gages et la conséquence du péché pour tout enfant d'Adam. C'est l'exécution de la sentence : «Au jour que tu en mangeras, tu mourras» (Gen. 2:17), car «par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort... et la mort a passé à tous les hommes, en ce que tous ont péché» (Rom. 5:12). Or Jésus était sans péché ; la mort n'avait donc aucun droit sur Lui ; elle ne pouvait le toucher, Lui le prince de la vie. Mais il s'y est volontairement assujéti comme couronnement suprême de son obéissance envers Dieu : «Il s'est abaissé lui-même, étant devenu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix» (Phil. 2:8). Et cette mort, il l'a aussi subie pour nous délivrer en prenant sur Lui le jugement dû au péché et prononcé contre l'homme pécheur : «Il

est mort pour nos péchés» (1 Cor. 15:3). Jésus donnait sa vie ; rien, ni personne, ne pouvait la lui prendre. «À cause de ceci le Père m'aime», dit-il, «c'est que moi je laisse ma vie, afin que je la reprenne. Personne ne me l'ôte, mais moi, je la laisse de moi-même ; j'ai le pouvoir de la laisser, et j'ai le pouvoir de la reprendre» (Jean 10:17, 18). «Il s'est offert lui-même à Dieu sans tache» (Héb. 9:14), comme un holocauste parfait, «offrande et sacrifice à Dieu, en parfum de bonne odeur» (Éph. 5:2).

3.2 Ses affections

Dans son âme humaine, Jésus éprouvait les mêmes sentiments, avait les mêmes affections, ressentait les mêmes impressions que nous, mais toujours à part le péché, sans aucun mélange de convoitise, de passion, de caprice, de préférences sans motif. Il aimait — non pas seulement comme Rédempteur — mais, tout en ayant un coeur ouvert à tous, il avait, comme nous en avons, des affections humaines particulières qui se portaient sur certaines personnes choisies, affections parfaitement pures et équilibrées et qui n'entravaient jamais le but suprême de sa venue. Jean, parmi les douze, était «le disciple que Jésus aimait» ; il «aima» le jeune homme riche à cause de ses aimables qualités naturelles. Il aimait Marthe, Marie et Lazare, et jouissait de leur intimité. Les petits enfants attiraient son coeur. La vue des misères humaines, souffrances amenées par le péché, besoins de corps et d'âme chez les individus et les foules, émouvait sa compassion et Lui faisait verser des larmes. Il pleure au tombeau de Lazare. Il a vraiment «pris nos langueurs, et a porté nos maladies». Il s'afflige en pleurant sur le sort réservé à Jérusalem à cause du péché que son peuple commet en le rejetant.

3.3 Sentiments d'indignation

Jésus ressentait de l'indignation devant l'hypocrisie ; l'incrédulité, l'opposition à la vérité et la contradiction des pécheurs l'attristaient. D'un autre côté, son âme s'épanouissait en pensant aux conseils de Dieu envers les petits. «Je te loue, ô Père !» disait-il, «de ce que tu as révélé ces choses aux petits enfants». Mais l'anticipation des souffrances qu'il devait endurer pour que ces conseils pussent s'accomplir, troublait son âme, l'attristait jusqu'à la mort, et il suppliait «avec de grands cris et avec larmes Celui qui pouvait le sauver de la mort» (Hébr. 5:7). Toutefois son coeur n'était pas troublé, sa confiance en son Dieu n'était pas altérée, et il ressentait de la joie en contemplant l'oeuvre de grâce que Dieu accomplissait et accomplirait par son moyen parmi les hommes. «En cette même heure, Jésus se réjouit en esprit» ; c'était l'heure où il voyait d'avance la puissance de Satan détruite (Luc 10:17-21). Et tout en éprouvant profondément ces divers sentiments, Jésus reste toujours calme et maître de lui-même ; ce n'est pas l'enthousiasme avec ses hauts et ses bas. Sa paix demeure parfaite.

3.4 Sainteté

Si nous considérons son caractère moral, qui oserait nier qu'il y eût en Lui une sainteté parfaite, une absolue séparation du mal ? Il passait à travers le mal, le péché sous toutes ses formes, qui l'entourait, sans en ressentir en rien l'atteinte. Il l'écartait par son entière pureté, et, par contraste, le dévoilait chez les autres. «Qui d'entre vous me convainc de péché ?» pouvait-il dire (Jean 8:46), et c'était là une des raisons de la haine que Lui portaient ses ennemis. Mais la sainteté extérieure de sa vie n'était que l'expression de ce qu'il était intérieurement : entièrement et sans réserve consacré à Dieu son Père, tout entier à Lui et pour Lui dans ses pensées, dans son coeur et tous les mouvements de son âme, ne faisant par conséquent que ce qui était agréable à ce Dieu qui est lumière et dont la nature est sainte. «Je fais toujours les choses qui Lui plaisent» (Jean 8:29), disait-il à ceux qui ne comprenaient pas et ne pouvaient comprendre les secrets mobiles de sa vie de dévouement à son Père. Toutefois sa séparation du mal n'était pas : «Éloigne-toi de moi, je suis plus saint que toi». Lui, qui touchait le lépreux et le guérissait sans être souillé par lui, Lui, qui était venu chercher et sauver ce qui était perdu, laissait les pécheurs s'approcher de Lui. Il les cherchait, entrait dans leur maison, s'asseyait à leur table, attendait au puits de Sichar une Samaritaine perdue de réputation pour la conduire aux eaux de la grâce et de la vie, et, dans sa tendre condescendance, permettait à la grande pécheresse de Lui baiser les pieds en les arrosant de ses larmes. Sa sainteté parfaite qui le séparait du péché, ne pouvait être atteinte par le contact des pécheurs que son amour attirait auprès de Lui.

3.5 Dévouement

En même temps que cette séparation du mal, nous voyons en Jésus le dévouement le plus entier à Dieu et à l'oeuvre pour laquelle il était venu. Il a pu dire au Père en achevant sa course ici-bas : «Je t'ai glorifié sur la terre, j'ai achevé l'oeuvre que tu m'as donnée à faire» (Jean 17:4), oeuvre dont le couronnement était la mort. Pour l'accomplir ; il ne se ménageait en rien. Voyez-le assis au puits de Jacob. Il était lassé du chemin, il avait soif ; mais il oublie sa fatigue et sa soif en présence de la misère d'âme de la pauvre femme à qui il s'était adressé pour avoir un peu d'eau à boire, et il lui ouvre l'accès à la fontaine d'eau jaillissant en vie éternelle. «Ma viande», dit-il à ses disciples qui le pressaient de manger, «est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé et d'accomplir son oeuvre» (Jean 4:34). Aussi les évangiles nous le montrent-ils dans une incessante activité. Plus d'une fois nous lisons des paroles telles que celles-ci : «Il allait par les villes et les villages, enseignant...» (Luc 13:22 ; Matth. 9:35 ; Marc 6:6). «Il passait par les villes et les villages, prêchant et annonçant le royaume de Dieu» (Luc 8:1). La Galilée, la Samarie, Jérusalem, les quartiers de Tyr et de Sidon, entendaient les paroles de grâce et de vérité qui sortaient de ses lèvres. Au bord du lac, sur les pentes des collines, dans les lieux déserts où les foules le suivaient, partout il dispensait les paroles de vie, partout il guérissait, consolait, encourageait, s'oubliait Lui-même pour remplir la mission qu'il tenait de son Père. Mais s'il ne cherchait pas le repos pour Lui-même, il compatissait à la faiblesse de ses disciples, ses compagnons d'oeuvre, et leur disait : «Venez à l'écart et reposez-vous un peu».

3.6 Douceur et fermeté

Pas une trace d'égoïsme, de recherche de Lui-même et de ses aises, ne s'apercevait en Lui. En même temps, il était vraiment doux et humble de coeur, ne faisant jamais valoir la hauteur de sa position. Il y avait chez Lui une douceur calme qui jamais ne se démentit, même devant les outrages les plus immérités, mais jointe à une fermeté invincible lorsqu'il s'agissait des droits de Dieu et de la vérité. Frappé injustement par un serviteur du sanhédrin, Jésus ne s'irrite point ; il se contente de dire : «Si j'ai mal parlé, rends témoignage du mal ; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu ?» (Jean 18:23). Mais devant le sanhédrin, il ne craint pas de confesser qu'il est le Christ, le Fils de Dieu, et de même devant le gouverneur romain, qu'il est Roi (Matth. 26:63, 64 ; Jean 18:37). S'il appelait à Lui avec tendresse ceux qui étaient fatigués et chargés pour leur donner le repos, il reprenait avec indignation et sévérité les scribes et les pharisiens qui mettaient sur les épaules des hommes ces fardeaux pesants qui les écrasaient, tandis qu'eux ne les remuaient pas du doigt (Matth. 11:28 ; 23:4).

3.7 Humilité, pauvreté

Humble et pauvre parmi les pauvres, il n'avait pas un lieu pour reposer sa tête, et consentait à être assisté dans ses besoins par quelques femmes qui le suivaient (Luc 8:1-3). Dans sa grâce, «étant riche, il a vécu dans la pauvreté pour nous» (2 Cor. 8:9). Il aurait

pu être Roi — et il sera reconnu un jour comme tel — «mais maintenant», dit-il, «mon royaume n'est pas de ce monde». Il ne venait pas pour régner, mais pour souffrir et sauver, et quand le peuple, saisi d'admiration à la vue de ses miracles de grâce, veut le faire roi, il se dérobe à leur enthousiasme, et se retire sur la montagne. Humble de coeur, il avait renoncé à toute grandeur d'ici-bas ; il ne voulait pas que son nom fût connu (Matth. 12:16), et ne cherchait pas la gloire qui vient des hommes. Il ne recherchait pas les grands de la terre, ni les honneurs qu'ils peuvent conférer : il s'accommodait aux petits ; il s'associait «aux humbles» (Rom. 12:16). Né dans la pauvreté, il vécut pauvre, de sorte que les plus pauvres pussent s'approcher de Lui sans crainte et avec confiance. Il ne prend pas pour compagnons d'oeuvre des rabbins doctes et vénérés, de savants scribes, mais de simples pécheurs et des péagers. Et toutefois il ne sacrifie rien de sa dignité : s'il était à son aise et plein de grâce chez Lévi, chez Zachée, chez Marthe et Marie, il ne l'était pas moins chez les riches pharisiens qui le conviaient. «Doux et humble de coeur», mais toujours Celui qui est le Fils, dans les mains duquel le Père a mis toutes choses, et sa grandeur suprême fait d'autant plus ressortir son humilité. Supérieur à tout, il marche au milieu du monde, comme n'en étant pas, mais il tend la main aux plus vils des pécheurs pour les amener à Dieu.

3.8 Pas de rancune

En tout temps, en toute circonstance, on voit Jésus rempli de tendresse, de compassion, d'affection, montrant un vrai coeur humain, sans stoïcisme, comme sans faiblesse ; un coeur ayant besoin de sympathie et la recherchant, un coeur sans fiel et sans amertume, malgré la haine qui se manifestait contre Lui. En Gethsémané, il prend avec Lui les trois disciples préférés et leur dit : «Demeurez ici et veillez avec moi» ; à Judas qui le trahit lâchement par un baiser, quel reproche plein de douceur ne lui adresse-t-il pas : «Ami, pourquoi es-tu venu ?» Bon envers tous, il répandait sans cesse ses bénédictions. Il dénonçait avec énergie l'hypocrisie, mais en même temps il pleurait sur ceux dont il était forcé de condamner les péchés, à cause du jugement qu'ils attiraient sur eux-mêmes. «Oh ! si tu eusses connu, Jérusalem, les choses qui appartiennent à ta paix !» disait-il en gémissant sur la ville coupable ; «j'ai voulu rassembler tes enfants comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et vous ne l'avez pas voulu !» Quelle plainte touchante dans ses paroles, alors qu'il marchait à la croix : «Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants !» Il ne pensait pas au mépris dont il était couvert, à l'animosité et à l'inimitié dont Lui, le Saint et le Juste, était l'objet, à la condamnation inique qui le frappait, mais, comme toujours, s'oubliant Lui-même, ne faisant pas de reproches, son coeur s'attristait en pensant à la fin qui attendait ceux qu'il aurait voulu sauver et qui l'avaient rejeté. Il maintenait la vérité en face même de la mort que sa «belle confession» attirait sur Lui ; mais, condamné injustement, il ne récriminait point. Il souffrait avec patience et pardonnait avec amour, priant même pour ses bourreaux. Quel tableau de l'homme parfait nous avons dans sa vie !

3.9 Souffrant de l'indifférence, l'opposition et l'incrédulité

Jésus sentait profondément l'indifférence et l'opposition qu'il rencontrait dans l'accomplissement de son oeuvre de grâce ; il les reprochait à ceux qui les témoignaient, et qui se préparaient ainsi un sort terrible ; mais, méconnu des hommes, il se tournait vers Dieu et trouvait en Lui ses consolations. Nous le voyons affligé de l'incrédulité des villes même où il avait fait tant de miracles, tourner ses regards en haut et dire : «Je te loue, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre, parce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents, et que tu les as révélées aux petits enfants. Oui, Père, car c'est ce que tu as trouvé bon devant toi». Il s'incline devant les conseils de Dieu, son Père. Les sages de ce monde le rejettent, Lui, le Fils venu pour révéler Dieu et ses desseins de grâce, eh bien, il s'adressera à ces petits, ces humbles que le Père aime, et qui Lui sont aussi chers, en lesquels il prend ses délices, et il les invitera à venir à Lui qui donne le vrai repos.

Jésus ne sentait pas moins douloureusement le manque de foi et d'intelligence de ses disciples. «Jusques à quand vous supporterai-je ?» dit-il dans une occasion. Mais il les supportait patiemment, les reprenait avec fidélité et douceur, et ne se plaignait pas d'être mal compris. «Pourquoi raisonnez-vous en vous-mêmes, gens de petite foi, n'entendez-vous pas ?» Telles étaient ses paroles, et alors il portait leurs regards vers le temps où, éclairés par l'Esprit Saint, ils se rappelleraient ce qu'il leur avait dit et le comprendraient. «J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez les supporter maintenant. Mais quand l'Esprit de vérité sera venu, il vous conduira dans toute la vérité». C'est ainsi que ce divin Maître condescendait à leur faiblesse et se montrait, en les enseignant, débonnaire et humble de coeur.

3.10 Communion avec le Père

Jésus vivait dans une communion intime et non interrompue avec son Père dont il accomplissait toujours la volonté. C'est le caractère distinctif de sa vie d'homme ici-bas. Il trouvait ses délices dans cette communion et y puisait sa force. «L'Éternel est la portion de mon héritage et de ma coupe», sont ses paroles exprimées par le psalmiste (Ps. 16:5). Il jouissait de la présence du Père avec Lui : «Celui qui m'a envoyé est avec moi ; il ne m'a point laissé seul, parce que moi», disait-il, «je fais toujours les choses qui lui plaisent» (Jean 8:29). Et ainsi, comme il n'y avait aucune lacune dans sa vie de sainteté et d'obéissance, il n'y en avait non plus aucune dans sa communion avec le Père. Un Paul, par exemple, pouvait dire : «Nous nous appliquons avec ardeur à être agréables au Seigneur», ou bien : «Je fais effort», car pour nous il y a lutte contre la chair et les convoitises. Rien de semblable en Jésus. Satan, le prince de ce monde, n'avait rien en Lui. Il n'avait à faire aucun effort ; comme le Père Lui avait commandé, ainsi il agissait. «La loi de son Dieu était au dedans de ses entrailles ; c'était ses délices de faire ce qui était son bon plaisir» (Jean 14:30, 31 ; Ps. 40:8). Ainsi, au milieu du mal et des ténèbres de ce monde, Jésus marchait dans la sereine lumière de la face du Père, et respirait l'atmosphère céleste que rien ne venait troubler. Pas une ombre, pas un nuage, ne venait obscurcir pour Lui le ciel. En communion avec Dieu au puits de Jacob où la femme de Samarie le rencontre, dans la maison de Simon où la pécheresse pleure à ses pieds, en communion avec Dieu chez Zachée comme à Béthanie, Jésus pouvait toujours en appeler à Dieu comme à Celui dont il venait faire la volonté. Il n'avait pas à rentrer jamais dans la communion bénie avec son Père, comme on a osé le dire, car il y demeurait sans cesse : il faisait toujours ce qui plaisait à Dieu.

3.11 Adonné à la prière

Jésus priait, jouissant, dans la solitude d'un lieu désert ou sur la montagne, de ces entretiens avec son Père où il épanchait son coeur dans le sien. Que de fois nous le voyons ainsi engagé dans cet acte où se montraient sa dépendance de Dieu, sa confiance en Lui, sa communion avec Lui, acte dans lequel se manifeste aussi son caractère d'homme parfait. Il priait à son baptême ; il priait afin d'accomplir avec Dieu l'oeuvre qu'il avait à faire, et afin de choisir avec Lui ses compagnons dans cette oeuvre ; il priait lorsqu'il fut transfiguré devant les disciples choisis ; il priait avant de quitter les siens, afin que le Père les gardât ; et, à l'heure de ses souffrances en Gethsémané, il priait pour être soutenu et soulagé.

3.12 *Confiance en Dieu — Foi*

Comme je l'ai dit, dans la prière se faisaient voir sa communion avec Dieu et sa confiance en Lui. Il passait, en effet, sur la terre, au milieu d'adversaires acharnés, en butte à toute leur inimitié ; mais il y passait rempli d'une sainte assurance en la bonté et en la fidélité de son Dieu. «Garde-moi, ô Dieu fort», s'écriait-il, «car je me suis confié en Toi». C'était cette confiance qu'il exprimait en affirmant que Dieu était avec Lui, et que ses ennemis raillaient lorsqu'il était sur la croix : «Il s'est confié en Dieu», disaient-ils, «qu'il le délivre maintenant, s'il tient à lui» ; mais quelque douloureux que ce fût pour Lui d'entendre de telles paroles, la confiance de Jésus ne défailait pas. «Tu n'abandonneras pas mon âme au shéol» pouvait-il dire, et lorsqu'il subissait les angoisses terribles du jugement, l'expression dont il se sert dans ce moment suprême d'abandon et de ténèbres : «Mon Dieu, mon Dieu», fait bien voir un coeur qui ne cessait de se confier en Celui qu'il invoquait. Puis, dans cette même confiance, ses dernières paroles sont : «Père, entre tes mains je remets mon esprit».

Oui, comme quelqu'un l'a dit de Jésus : «En homme parfait, il a parcouru tout le sentier de la foi, soutenu par la pensée de la joie qui Lui était proposée. Il a fourni la carrière tout entière de la foi. D'autres ont parcouru une partie du chemin, ont surmonté quelques difficultés, mais quant au Sauveur, son obéissance et sa persévérance ont été soumises à toutes les épreuves que la nature humaine est susceptible d'endurer : les hommes, Satan, l'abandon de Dieu, tout a été contre Lui ; ses disciples s'enfuirent lorsqu'il est en danger, son intime ami le trahit, il cherche quelqu'un qui ait compassion de Lui, et ne trouve personne». Mais au milieu de toutes ces épreuves, serré de toutes part, sa confiance et sa foi demeurent sans jamais défailir. Il reste l'homme obéissant, dépendant, soumis toujours et en tout.

3.13 *Égalité de toutes ses qualités*

Tel Jésus homme nous apparaît dans son caractère personnel ; caractère d'une égalité parfaite, où nulle qualité plus saillante ne faisait ressortir le défaut d'une autre, caractère où tout était -à sa place, complet et harmonieux. Ne cherchant pas à plaire aux hommes, il était cependant plein de condescendance ; à l'écart de tout mal, et pourtant rempli de compassion pour les pécheurs et de sympathie pour ceux qui souffraient des douleurs amenées par le péché. Qui fut comme Lui, bon, affable et d'une tendresse exquise et délicate, accessible à tous ? Qui sut comme Lui être grand dans la pauvreté, digne dans l'abaissement, ne demandant et ne sollicitant rien, si ce n'est la confiance et l'amour ? «Vous croyez en Dieu», disait-il, «croyez aussi en moi» ; «demeurez dans mon amour». Il devait être parfait dans son caractère et dans sa vie pour pouvoir remplir sa mission divine, et il l'a été. Ainsi il est et demeure aussi le Modèle suprême de l'homme ; c'est sur ses traces que nous avons à marcher.

Je n'ai touché, et encore bien imparfaitement, que quelques-uns des traits qui caractérisaient moralement l'humanité parfaite de Jésus. La grâce et la vérité étaient venues en Lui et se manifestaient dans toutes ses voies. Il était ce nouvel homme créé selon Dieu en justice et sainteté de la vérité. L'amour rayonnait dans sa Personne et dans ses actes, sans préjudice de la vérité qui, par Lui, révélait Dieu et portait la lumière dans le coeur de l'homme pécheur en lui faisant connaître son état. L'amour était le mobile de sa vie d'obéissance et de dévouement. Il aimait Dieu son Père comme un Fils bien-aimé, et c'est à son obéissance qu'on pouvait le reconnaître (Jean 14:31). Il aimait ses disciples, les siens, comme ils sont appelés, et il les aima jusqu'à la fin. Il aimait les pécheurs, les brebis perdues, qu'il cherchait partout sans se lasser, et en dépit de toutes les difficultés. Comment contempler sans l'aimer, cet amour vivant, cet Homme en qui est l'amour profond, compatissant, miséricordieux, dévoué jusqu'à la mort, manifestation éclatante, révélation glorieuse du Dieu qui est amour ? «Nous, nous l'aimons, parce qu'il nous a aimés le premier», s'écrie Jean, le disciple bien-aimé, qui avait vu cet amour dans le sein de Jésus. Quelle preuve plus grande, plus terrible de ce qu'est le coeur de l'homme, que ce fait constaté avec douleur par Jésus lorsqu'il dit : «Ils ont, et vu, et haï et moi et mon père» ? Oui, quand les hommes ont vu au milieu d'eux ce Modèle parfait de justice, de vérité, de sainteté et d'amour, ils n'ont eu que de la haine pour Lui et pour le Père que Jésus révélait !

Après avoir considéré Jésus dans son caractère personnel, comme homme sur la terre, nous avons à l'envisager dans la mission qu'il devait accomplir. Pour cela il devait être serviteur, docteur et prophète, témoin de la vérité ici-bas, et enfin victime sainte au terme de sa carrière.

L'objet de ma prochaine lettre sera d'étudier ce que les évangiles nous disent de Lui comme serviteur.

4 *Jésus serviteur et docteur*

Mon cher ami,

Plus on arrête ses pensées sur Jésus, tel que les évangiles le présentent, plus on sent son impuissance pour parler de Lui d'une manière qui en soit digne et qui réponde à sa perfection. J'essaierai cependant, ainsi que ma précédente lettre vous le disait, de retracer quelques traits du caractère de Christ comme serviteur de Dieu auprès des hommes.

4.1 *Jésus serviteur*

4.1.1 *Serviteur obéissant*

Un vrai serviteur est attentif aux ordres de son maître ; pour les accomplir il n'a d'autre volonté que la sienne ; il la suit en tout ; il le fait avec un dévouement entier, en vue uniquement de celui qui l'emploie et non pour soi-même, il n'agit point comme y étant forcé par une obligation légale : son mobile est l'amour pour son maître. C'est ce que Jésus a réalisé d'une manière parfaite.

Qu'il fût venu ici-bas pour servir dans une obéissance entière à Dieu et une dépendance complète de Lui, nombre de passages nous le disent. Déjà en l'annonçant à l'avance, l'Éternel avait dit par le prophète Ésaïe : «Voici mon serviteur que je soutiens, mon élu en qui mon âme trouve son plaisir» (És. 42:1). L'évangile de Matthieu applique ces paroles à Jésus (Matth. 12:18). Le passage d'Hébr. 10:5-9, dont nous avons parlé, nous le montre venant dans le monde pour faire la volonté de Dieu. Paul, en Phil. 2:5-11, retrace d'une manière frappante l'obéissance de Christ s'abaissant jusqu'à prendre la forme d'esclave, et allant jusqu'à la mort, la mort même de la croix. Jésus dit en parlant de lui-même : «Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et pour donner sa vie en rançon pour plusieurs» (Matth. 20:28).

Remarquons que pour Lui, Fils de Dieu, l'obéissance était chose nouvelle. Elle était une conséquence de la condition d'homme à laquelle il s'était assujéti. C'est pourquoi l'apôtre dit : «Quoiqu'il fût Fils, il a appris l'obéissance par les choses qu'il a souffertes» (Hébr. 5:8). Il a fait l'expérience de tout ce que comportait l'obéissance pour accomplir l'oeuvre qu'il avait entreprise, pour remplir la mission qu'il avait reçue de Dieu ; il a passé par toutes les peines et les douleurs qu'elle nécessitait et même par la mort. Il a ainsi appris comme homme ce que c'est que d'obéir : C'était chose qui Lui était étrangère dans la gloire de Fils unique auprès du Père avant qu'il vînt ici-bas.

Remarquons encore que son service était tout d'abord envers Dieu lui-même, selon cette parole que nous avons citée : «Voici mon serviteur», et ces autres encore d'Ésaïe : «Et maintenant, dit l'Éternel qui m'a formé dès le ventre pour lui être serviteur» (És. 49:5). Ce qui occupait la pensée et le coeur de Jésus en accomplissant son service, c'était la gloire de Dieu qu'il était jaloux de maintenir. «Ne

faites pas de la maison de mon Père une maison de trafic», disait-il aux vendeurs qu'il chassait du temple, et à cette occasion, «les disciples se souvinrent qu'il est écrit : Le zèle de ta maison m'a dévoré» (Ps. 69:9), et le Ps. 16, tout entier, expression de sa dépendance, nous fait voir la perfection de son dévouement comme serviteur de Dieu. Il l'appelle «le Seigneur», celui qui domine, et ne veut rien avoir à faire avec «un autre».

4.1.2 Serviteur dépendant de son maître

Le serviteur est attentif à la voix de son maître pour recevoir ses ordres afin de les exécuter. Or c'est là ce que nous voyons en Jésus d'une manière parfaite. Rien ne venait le distraire quand il écoutait la voix de Celui dont c'était son plaisir de faire la volonté. Son oreille y était sans cesse attentive. C'était sa joie de l'entendre ; rien ne l'affaiblissait, aucun bruit du monde ne s'y mêlait : car c'était «ses délices de faire ce qui était le bon plaisir de Dieu» (Ps. 40:8). Lorsque le prophète Ésaïe contemple par l'Esprit l'abaissement, l'humiliation, les souffrances et le rejet de Celui qui, bien que Jéhovah lui-même, était venu comme serviteur au milieu d'Israël, il Lui entend dire : «Il (le Seigneur l'Éternel) me réveille chaque matin, il réveille mon oreille pour que j'écoute comme ceux qu'on enseigne. Le Seigneur l'Éternel m'a ouvert l'oreille, et moi je n'ai pas été rebelle, je ne me suis pas retiré en arrière» (És. 50:4, 5).

4.1.3 Serviteur dépendant du Père

C'est ce que nous lisons en maints endroits de l'évangile de Jean, où se montre la dépendance constante de Jésus pour écouter et recevoir ce que le Père Lui dit, et pour parler et agir selon ce qu'il a entendu et reçu, caractère d'autant plus frappant, que cet évangile nous le présente comme une Personne divine : Dieu lui-même au milieu des hommes, mais la Parole faite chair. «Je ne fais rien de moi-même», dit Jésus, «mais selon ce que le Père m'a enseigné, je dis ces choses» (Jean 8:28). «Je n'ai pas parlé de moi-même, le Père m'a commandé ce que je devais dire... Les choses que je dis, je les dis comme le Père m'a dit» (Jean 12:49, 50). Non seulement il écoutait, comme un fidèle serviteur, la voix de Celui qui l'avait envoyé, et ne délivrait d'autres messages que ceux qu'il avait entendus de Lui, mais pour agir il n'y avait en Jésus d'autre volonté que celle du Père. Sa volonté à Lui était une soumission entière. «Non pas comme moi je veux, mais comme toi tu veux», disait-il. Elle était toujours en accord parfait avec celle de Dieu. C'est pourquoi il disait encore : «Je ne cherche pas ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé Je suis descendu du ciel, non pour faire ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé» (Jean 5:30 ; 6:38). Cette volonté était pour Lui chose infiniment douce et précieuse ; c'était sa nourriture : «Ma viande», disait-il, «est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé» (Jean 4:34) ; et il l'avait toujours devant les yeux : «Je fais toujours les choses qui lui plaisent» (Jean 8:29). Il voulait achever complètement son service pendant qu'il était jour, c'est-à-dire durant le temps de sa vie ici-bas, comme il le dit : «Il me faut faire les oeuvres de celui qui m'a envoyé, tandis qu'il est jour» (Jean 9:4). Remarquez l'expression si souvent répétée : «Celui qui m'a envoyé», qui marque son entière dépendance. Et quel était le mobile qui agissait en Jésus pour lui faire accomplir la volonté de Dieu comme son serviteur ? C'était l'amour : «Afin que le monde connaisse que j'aime le Père ; et selon que le Père m'a commandé, ainsi je fais» (Jean 14:31).

Ce que nous venons d'entendre est le témoignage que Jésus se rend, et l'expression de ce qu'il y avait dans son coeur. Le service lui-même a-t-il répondu à cette volonté de servir ? Nous, nous pouvons avoir de bonnes pensées, de fervents désirs et former de bonnes résolutions, mais dans l'exécution se trahit notre faiblesse. Lui affirme qu'il agit en tout et toujours comme un serviteur qui n'a à coeur que la volonté de Celui qui l'a envoyé, et sa vie tout entière le prouve.

4.1.4 Nature du service

En quoi consistait ce service, l'oeuvre que le Père Lui avait donnée à faire ? L'apôtre Pierre, dans son discours à Corneille et à ses amis, en résume une partie en ces mots : «Jésus de Nazareth, que Dieu a oint de l'Esprit Saint et de puissance, a passé de lieu en lieu, faisant du bien, et guérissant tous ceux que le diable avait asservis à sa puissance» (Actes 10:38). Sans doute que son service comprenait aussi le rassemblement d'Israël et celui des enfants de Dieu dispersés, son enseignement comme prophète et docteur, ses souffrances et sa mort qui en fut l'acte suprême : «Il a été obéissant jusqu'à la mort». Mais ce que dit Pierre est, pour ainsi dire, la manifestation extérieure de son caractère de serviteur. Il tenait son service de Dieu ; comme homme, l'agent en Lui était l'Esprit Saint, et le résultat était la puissance nécessaire pour faire du bien et «détruire les oeuvres du diable» (1 Jean 3:8), but pour lequel le Fils de Dieu a été manifesté, oeuvre pour l'accomplissement de laquelle il avait d'abord vaincu l'ennemi au désert.

Les oeuvres que Jésus accomplissait en passant de lieu en lieu, étaient aussi le témoignage que Dieu Lui rendait, comme dit l'apôtre : «Car Dieu était avec Lui». Jésus en appelle à ces actes de puissance et de bonté pour convaincre les Juifs de la divinité de sa mission : «Les oeuvres que moi je fais au nom de mon Père», dit-il, «celles-ci rendent témoignage de moi» (Jean 10:25, 37, 38). Et c'est en ne se rendant pas à ce témoignage que les Juifs attiraient sur eux la condamnation (Jean 15:24). En est-il autrement aujourd'hui pour ceux qui refusent de recevoir Christ ?

4.1.5 Serviteur partout

Jésus était d'abord serviteur de Dieu, comme nous l'avons vu, mais son service s'accomplissait au milieu des hommes et envers eux. Il était venu sans doute afin d'obtenir pour eux «une rédemption éternelle» (Hébr. 9:12). Son service s'étendait, nous le répétons, jusqu'à sa mort expiatoire, et même au-delà, car devenu serviteur, il le reste à toujours (Luc 12:37 ; comp. Ex. 21:5, 6) ; mais il servit durant sa vie ici-bas, «en passant de lieu en lieu, faisant du bien». Combien ce service ne demandait-il pas de dévouement, d'abnégation complète ! Pour l'accomplir envers tous, et atteindre les humbles, les petits, les plus pauvres de la terre, il s'est fait pauvre Lui-même. «Étant riche, il a vécu dans la pauvreté pour nous» (2 Cor. 8:9). Il a renoncé à la gloire qui Lui appartenait comme Messie et Roi d'Israël, et n'eut pas un lieu pour reposer sa tête. Ainsi tous, les pauvres, les méprisés, ceux que rejetait l'orgueil des riches sadducéens et des pharisiens formalistes, pouvaient s'approcher de Lui, débonnaire et humble de coeur comme il l'était.

4.1.6 Serviteur sans cesse

Chercha-t-il jamais ses aises ? Demanda-t-il jamais du repos ? Non ; son dévouement était de tous les instants. Dans sa sainte activité de serviteur, travaillant de jour, passant souvent la nuit à prier, il allait par toutes les villes et par les villages, prêchant et annonçant le royaume de Dieu, et guérissant toute maladie et toute langueur (Matth. 9:35 ; Luc 8:1). Voyez-le entrant dans la maison de Simon Pierre et guérissant la belle-mère de son disciple ; rencontrant le lépreux et le nettoyant par une parole ; accueillant le paralytique qu'on Lui apporte ; se rendant chez le centurion pour guérir l'esclave de celui-ci. Il chasse les démons du corps d'un possédé, et chassé Lui-même par les habitants de ce pays, il se retire sans récriminer. Il repasse le lac ; mais ce n'est pas pour prendre du repos. À l'autre rive, Jairos vient l'implorer pour sa fille ; en chemin il guérit la femme malade depuis douze ans. Apprenant la mort de Jean le Baptiste, il se retire à l'écart, mais les foules le suivent, elles ont faim, et Lui, infatigable en bonté, se fait le serviteur de leurs besoins. Il s'éloigne des pharisiens et des scribes de Jérusalem venus pour chercher à le trouver en faute, et va dans les quartiers de Tyr et de Sidon (Matth. 15). Son activité s'arrêtera-t-elle un moment ? Non ; là le diable exerce aussi sa puissance. La femme syro-phénicienne

vient le solliciter de guérir sa fille cruellement tourmentée par un démon, et bien qu'il soit venu pour chercher les brebis perdues de la maison d'Israël, l'humble appel de cette pauvre femme trouve le chemin de son cœur, et il guérit sa fille. Mais comment décrire toute l'activité de ce serviteur divin ? Les évangiles nous la disent. Et en s'exerçant envers les corps pour guérir et soulager, son service avait surtout en vue d'atteindre les âmes. Aussi le voyons-nous sans cesse enseignant les foules, aussi bien que les disciples, de ce qui concerne le royaume de Dieu, répondant aux attaques constamment répétées de ses ennemis, les confondant par sa sagesse divine en citant les Écritures, et se montrant encore en cela le serviteur parfait.

Il saisit toutes les occasions d'accomplir son service de grâce auprès des âmes. Assis au repas de Simon le pharisien, il accueille la pécheresse pleurant à ses pieds, et lui déclare qu'elle est pardonnée ; mais en même temps avec une douceur et, on peut dire, avec un tact et une délicatesse parfaite, il donne un sérieux enseignement à Simon et à ses convives. Dans sa vie de labeur incessant, où parfois il n'avait pas le temps de manger (Marc 3:20), comment s'étonner qu'il éprouvât de la fatigue ? Lassé du chemin, il s'assied sur le bord du puits de Jacob. Mais l'occasion de parler à une âme se présente, et il oublie la fatigue et la soif pour conduire la femme samaritaine à ces sources d'eau vive qui désaltèrent pour toujours. Il est à Jérusalem ; il a accompli un acte de son service envers Dieu en purifiant le temple des marchands qui l'encombraient, et il a fait des miracles. La nuit est venue, pourra-t-il prendre du repos ? Non ; retenu par la crainte, mais sincère de cœur, Nicodème le pharisien, le docteur d'Israël, vient le trouver « de nuit », et Jésus, sans se lasser, instruit ce docteur ignorant, lui montrant la nécessité d'une nouvelle nature, le mystère de la croix et l'amour infini de Dieu. Il se rend à Jérusalem ; c'est la dernière étape de son chemin de service, de sa route douloureuse poursuivie avec une abnégation si entière. Il a guéri les dix lépreux, dont un seul a reconnu sa grâce ; il a béni les petits enfants qu'il aimait et auxquels il faut ressembler pour posséder le royaume de Dieu ; il a enseigné au jeune homme riche que le chemin de la vie éternelle est de le suivre dans ce renoncement à toutes choses dont Lui donne l'exemple ; il a guéri l'aveugle aux portes de Jéricho, et il est entré dans la ville. Il la traverse ; mais une âme est là qui a soif de le voir et de le connaître : c'est Zachée le publicain. Jésus s'arrête, l'appelle, et entre chez lui. Il apporte le salut à ce pécheur que les propres justes méprisaient, partageant ainsi le mépris déversé sur lui : « Il est entré chez un pécheur pour y loger », disait-on. Oui, son service l'appelait à être méconnu dans ce monde, et il s'y soumettait. Il a été cloué sur la croix entre deux brigands, supplice infâme, qui ne fait qu'appeler sur ses lèvres une parole d'intercession en faveur de ceux qui commettaient ce crime. Son service l'appelait à pardonner et à proclamer le pardon. Aussi le dernier acte de ce ministère de grâce envers les hommes dans la vie de Jésus ici-bas, est-il, au milieu des souffrances de la crucifixion, d'ouvrir à un brigand repentant les portes du paradis.

4.1.7 Sentiments du Serviteur

Tout ce service, dans quels sentiments Jésus l'a-t-il accompli ? Dans l'amour, avec un cœur plein de compassion envers ceux qu'il venait soulager et délivrer, rempli d'une sympathie qui entraînait dans toutes leurs langueurs et leurs douleurs (És. 53:4). C'est ému de compassion qu'il contemple la misère du lépreux, qu'il étend sa main, le touche et le guérit. Ému de compassion envers les foules qui s'amassaient autour de Lui et étaient lasses et dispersées comme des brebis qui n'ont point de berger, il les enseigne, leur donnant ainsi la nourriture spirituelle ; puis, de peur qu'elles ne défailent en s'en retournant, il leur dispense ce qu'il fallait pour nourrir leurs corps. C'est encore ému de compassion qu'il dit à la veuve : « Ne pleure pas », et qu'il lui rend son fils. L'obéissance envers son Dieu, l'amour envers les hommes, voilà les mobiles de son service. Est-il en présence d'âmes fatiguées, chargées sous le poids de leurs péchés et des ordonnances qu'on leur imposait : « Venez à moi », dit-il avec tendresse, « et je vous donnerai du repos ». C'était là aussi une partie de son ministère béni de verser la consolation dans le cœur affligé, de donner le repos aux consciences troublées et aux âmes opprimées sous le fardeau de la vie et des conséquences du péché : « Ta foi t'a sauvée, va-t'en en paix », dit-il à la grande pécheresse. Nous le voyons aussi dans l'histoire de la Samaritaine.

4.1.8 Ce qu'a rencontré le Serviteur

Qu'a-t-il rencontré de la part des hommes pour prix de cet amour, de ce dévouement, de cette abnégation entière dans l'accomplissement de son service ? L'indifférence, l'inimitié, la haine même, voilà quelle a été sa récompense. « Il est venu chez soi », dit l'apôtre Jean, chez le peuple choisi de Dieu, son peuple qu'il venait sauver de leurs péchés, « et les siens ne l'ont pas reçu ». « Il était dans le monde, et le monde ne l'a pas connu » ; ses chefs ont « crucifié le Seigneur de gloire ». À la fin de son ministère, comme nous l'avons déjà remarqué, il a dû dire, en repassant dans son esprit tout ce qu'il avait fait en faveur de son peuple, et toute l'opposition qu'il avait rencontrée de la part de ses gouverneurs : « Ils ont, et vu, et haï, et moi et mon Père » (Jean 15:24). Il était venu pour chercher et rassembler les brebis perdues d'Israël, mais qu'elle devait être grande la peine de son cœur, lorsqu'après les trois années de son labeur, il prononçait ces paroles : « Jérusalem, que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et vous ne l'avez pas voulu ! » Et quand devant l'endurcissement orgueilleux des Juifs, il dit encore : « Vous ne voulez point venir à moi pour avoir la vie ». Lui, le serviteur appelé dès le sein de sa mère, pour ramener et rassembler Israël, s'écrie avec douleur par la bouche du prophète : « J'ai travaillé en vain, j'ai consumé ma force pour le néant et en vain ». Mais aussitôt il ajoute : « Toutefois mon jugement est par devers l'Éternel, et mon oeuvre par devers mon Dieu » (És. 49:4-6). C'est là la perfection du serviteur. C'est pour son Maître qu'il a agi en tout, partout et toujours, et non en pensant à Lui-même, à sa propre joie de voir le fruit de son travail. Il se remet à Dieu pour la gloire duquel il a agi, car il n'a pas cherché sa propre gloire, ni l'approbation des hommes. Et s'il ne voit pas actuellement le fruit de son labeur, s'il lui semble avoir travaillé en vain, Dieu lui donnera un fruit qui dépassera son attente. Il s'est attendu à l'Éternel, et l'Éternel lui dit : « C'est peu de chose que tu me sois serviteur pour rétablir les tribus de Jacob et pour ramener les préservés d'Israël ; je te donnerai aussi pour être une lumière des nations, pour être mon salut jusqu'aux bouts de la terre ». Le vrai serviteur est désintéressé ; il ne travaille pas pour lui-même ; mais le jour vient où il voit le résultat du travail accompli pour son maître ; et où il en jouit. Ainsi Jésus « verra du fruit du travail de son âme, et sera satisfait » (És. 53:11). Et l'apôtre Paul affirme à ceux qui, en servant, suivent les traces du divin Maître, que leur travail ne sera pas vain auprès du Seigneur (1 Cor. 15:58).

4.2 Jésus docteur

4.2.1 Donnant les enseignements divins

Jésus ne fut pas seulement un serviteur accomplissant les oeuvres de grâce et de puissance que Dieu Lui donnait à faire. Comme envoyé de Dieu, il apportait aussi aux hommes les enseignements divins. Ésaïe avait écrit de Lui : « Par sa connaissance mon serviteur juste enseignera la justice à plusieurs » (És. 53:11), et Jean disait : « Celui que Dieu a envoyé parle les paroles de Dieu » (Jean 3:34). Il était le prophète suscité de Dieu, annoncé par Moïse, et qu'il fallait écouter en tout ce qu'il dirait (Actes 3:22). Il était « un docteur venu de Dieu », comme le reconnaissait Nicodème (Jean 3:2), convaincu de la divinité de sa mission, par les oeuvres que Jésus faisait. Le nom de « Rabbi », ou maître, celui qui enseigne, qu'on Lui donnait souvent, montre bien qu'il était envisagé généralement au milieu du peuple comme docteur. Ses ennemis, il est vrai, contestaient qu'il vînt de Dieu, et Lui demandaient par quelle autorité il agissait ; mais eux-mêmes, s'adressant à Lui, le nommaient « Maître ».

4.2.2 **Enseignant avec puissance et autorité**

Qu'il y eût dans l'enseignement de Jésus une puissance et une autorité qui frappaient le peuple, c'est ce que plusieurs passages nous attestent. «Les foules s'étonnaient de sa doctrine, car il les enseignait comme ayant autorité, et non pas comme leurs scribes» (Matth. 7:29 ; 22:33). «Tous lui rendaient témoignage, et s'étonnaient des paroles de grâce qui sortaient de sa bouche» (Luc 4:22). «Jamais homme ne parla comme cet homme», disent les huissiers à ceux qui les avaient envoyés pour saisir Jésus (Jean 7:46). «Il enseignait dans le temple ... et tout le peuple se tenait suspendu à ses lèvres pour l'entendre» (Luc 19:47, 48).

4.2.3 **Source de son enseignement**

D'où venait à Jésus l'ascendant que son enseignement lui donnait sur les foules, l'autorité et la sagesse de sa parole qui fermaient la bouche à ses ennemis ? Quant à son enseignement, remarquons d'abord qu'aucun maître humain ne l'instruisit. Jamais il n'était allé s'asseoir aux pieds d'un Gamaliel, ou de tel autre docteur renommé, pour entendre de leur bouche les interprétations de la loi et les traditions des anciens. C'était un fait notoire et qui frappait aussi les foules. «Comment celui-ci connaît-il les lettres, vu qu'il ne les a point apprises ?» disaient-elles (Jean 7:15). La réponse de Jésus nous fait connaître la source où il puisait ses enseignements et ce qui leur conférait une autorité indiscutable. «Ma doctrine n'est pas miennne», dit-il, «elle est de celui qui m'a envoyé». Et le moyen de le reconnaître, alors comme maintenant, c'est la soumission de la volonté de l'homme à celle de Dieu. «Si quelqu'un veut faire sa volonté», ajoute-t-il, «il connaîtra de la doctrine si elle est de Dieu, ou si moi je parle de par moi-même» (vers. 17). Les paroles de Jésus étaient «les paroles de Dieu». En parlant de ses disciples lorsqu'il s'adresse à son Père, il dit : «Je leur ai donné les paroles que tu m'as données» (Jean 17:8). Oeuvres et paroles, tout ce que faisait ou disait le Serviteur parfait, venait de Dieu ; tout était vérité et grâce.

4.2.4 **Source de son enseignement : les Écritures**

Nous ne pouvons douter que, dès son enfance, Jésus n'ait entendu lire dans les synagogues, et qu'il n'ait lu Lui-même cette loi, ces Écritures, qui étaient pour Lui la parole de Dieu (Jean 10:35). Aussi les connaissait-il bien, et il les aimait : «La loi de Dieu», de son Dieu, «était dans ses entrailles» (Ps. 40:8), dans les affections profondes de son cœur. La parole de Dieu demeurait en Lui, l'homme et le modèle parfait (1 Jean 2:14) ; par elle, il avait vaincu le méchant ; par elle, il confondait ses adversaires ; par elle, il instruisait ses disciples. En lisant les Écritures, il discernait ce qu'elles enseignent, non d'après la sagesse des docteurs humains, mais par cette sagesse divine dont il était rempli dès son enfance, et dans laquelle, en grandissant, il avançait constamment, sagesse dont s'étonnaient déjà ceux qui l'entendaient dans le temple, lorsqu'il n'avait que douze ans.

Quand nous, nous lisons les Écritures, notre esprit naturel tend sans cesse à mêler nos pensées avec celles de Dieu, ou à interpréter celles-ci selon nos désirs et nos penchants, obscurcissant ainsi le conseil de Dieu, faussant sa pensée en voulant la plier et l'abaisser à notre niveau, trouvant des difficultés et soulevant des objections. En Jésus il y avait une soumission parfaite à ce qu'elles disent, éclairé comme il l'était intérieurement par la lumière d'en haut qu'aucun nuage ne venait jamais obscurcir, parce qu'il jouissait sans intermittences de la communion avec Dieu, n'ayant en Lui aucune convoitise pour les choses terrestres, le péché étant toujours tenu à l'écart de Lui. Son âme pure et sainte prenait ainsi son plaisir dans la parole de son Dieu, dont il pénétrait le sens, son oreille étant, sans distraction, tournée vers Celui qui l'instruisait. Son Père était le Maître qui, dans cette communion intime, enseignait Jésus. De là découlaient de ses lèvres les paroles de vérité et de grâce, de là la puissance et l'autorité avec lesquelles elles s'imposaient.

4.2.5 **Enseignant par l'Esprit**

Une autre chose encore ajoutait à la puissance des paroles de Jésus, soit qu'il enseignât, qu'il exhortât ou qu'il reprît les âmes. À son entrée dans son ministère, Jésus avait été rempli de l'Esprit Saint, descendu sur Lui lors de son baptême. C'est dans la puissance de l'Esprit qu'il «retourna en Galilée»... et qu'il «enseignait dans les synagogues», et que «tous lui rendaient témoignage et s'étonnaient des paroles de grâce qui sortaient de la bouche du fils de Joseph, le charpentier» (Luc 4:14, 15, 22). C'est par l'Esprit qu'avant comme après sa résurrection, il «donna des ordres aux apôtres qu'il avait choisis» (Actes 1:2). Il n'avait pas reçu l'Esprit par mesure, et ainsi ses paroles étaient «les paroles de Dieu» (Jean 3:34). C'est pourquoi elles atteignaient les cœurs et les consciences. Elles plaçaient devant Dieu ceux à qui elles s'adressaient. On pouvait les rejeter, comme firent les Juifs, mais alors c'étaient les paroles de Dieu lui-même que l'on rejetait (Jean 8:47). Au contraire, ceux qui les recevaient savaient que Jésus était sorti d'auprès du Père, et que ses paroles étaient celles de la vie éternelle. En les croyant on avait la vie, on était sauvé (Jean 17:8 ; 6:68 ; 5:24). Les uns, en entendant Jésus, se sentaient repris, ne voulaient pas de Lui, et s'irritaient de ce que ses paroles mettaient à nu leur véritable état ; les autres se réjouissaient d'entendre ce qui répondait aux profonds besoins de leurs âmes. D'une manière ou d'une autre, on était sous la puissance de sa parole.

4.2.6 **Enseignement appuyé par la vie personnelle et par les oeuvres**

Nous ne pouvons douter que le caractère personnel de Jésus, sa sainteté parfaite, sa vie d'entier dévouement, ne fissent aussi une profonde impression sur ceux qui entendaient ses paroles, et n'ajoutassent à leur autorité. Mais nous ne voyons pas qu'il en appelle à sa vie pure comme rendant un témoignage à la vérité de son enseignement, ni au fait qu'il était envoyé de Dieu. Une seule fois, affirmant qu'il dit la vérité, il ajoute : «Qui de vous me convaincra de péché ?» (Jean 8:46). Ce n'est pas le caractère moral de Jésus qui nous est présenté comme agissant sur les foules ; ce sont plutôt les oeuvres qu'il accomplissait et sur lesquelles il insistait pour démontrer qu'il était envoyé de Dieu. «Si je ne fais pas les oeuvres de mon Père, ne me croyez pas ; mais si je les fais, alors même que vous ne me croiriez pas, croyez les oeuvres», disait-il aux Juifs qui s'opposaient à ses paroles (Jean 10:37, 38).

En Jean 5:32-39, Jésus présente aux Juifs incrédules quatre témoignages démontrant qu'il était bien l'envoyé du Père venu dans le but de les sauver. «Si moi je rends témoignage de moi-même», dit-il, «mon témoignage n'est pas vrai», et alors il en appelle d'abord au témoignage que Jean le Baptiseur Lui avait rendu (Jean 1:29-34). Mais Jésus avait reçu un témoignage plus grand que celui d'un homme. Le Père lui-même, à son baptême, l'avait déclaré être son Fils bien-aimé (Matth. 3:17). Ensuite, Jésus dit : «Les oeuvres que le Père m'a données pour les accomplir, ces oeuvres mêmes que je fais rendent témoignage de moi, que le Père m'a envoyé». Et enfin les Écritures rendaient témoignage de Lui. Elles annonçaient ce que devait être le Messie, fils de l'homme, et elles étaient accomplies en Lui pour ceux qui avaient des yeux pour voir et un cœur pour comprendre. La volonté rebelle de l'homme, ses raisonnements, son orgueil et sa recherche de la gloire qui vient de l'homme, sont les obstacles qui s'opposaient à la réception de Jésus, et qui s'y opposent encore. Vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie», dit Jésus.

4.2.7 **Envoyé de Dieu**

Les Écritures ! C'est à elles qu'il en appelle sans cesse ; c'est sur elles qu'il fonde son autorité pour ceux qui, comme les Juifs, les reconnaissaient comme étant la parole de Dieu ; c'est sur elles qu'il appuie ses enseignements. Mais les oeuvres de puissance et de

bonté qu'il accomplissait, étaient surtout ce qui devait convaincre qu'il était l'envoyé de Dieu. Les foules le sentaient bien lorsqu'elles disaient : «Un grand prophète a été suscité parmi nous, et Dieu a visité son peuple» (Luc 7:16). Et encore : «Celui-ci est véritablement le prophète qui vient dans le monde» (Jean 6:14). Quoi de plus propre en effet pour affirmer aux plus ignorants, sa mission divine et son autorité pour enseigner ? C'est ce qui amenait sur les lèvres du pauvre aveugle-né cette confession touchante et frappante dans sa simplicité : «C'est une chose étrange que vous ne sachiez d'où il est», dit-il en parlant de Jésus, «et il a ouvert mes yeux. Or nous savons que Dieu n'écoute pas les pécheurs ; mais si quelqu'un est pieux envers Dieu et fait sa volonté, celui-là il l'écoute. Jamais on n'ouït dire que quelqu'un ait ouvert les yeux d'un aveugle-né. Si celui-ci n'était pas de Dieu, il ne pourrait rien faire» (Jean 9:30-33). Heureux homme ! Sa science dépassait bien celle des pharisiens, des docteurs de la loi et des scribes qui voulaient lui persuader qu'il se trompait en croyant Jésus. Heureux ceux qui aujourd'hui ouvrent leurs yeux à l'évidence, et reconnaissent Jésus comme le Docteur suprême venu de Dieu et qui ne peut errer, Celui qui «parle les paroles de Dieu», sans mélange de pensées et de paroles humaines ! En résumé, l'autorité de Jésus comme docteur découlait de la sagesse divine dont il était doué dès son enfance, de sa communion intime et constante avec Dieu dont il recevait les enseignements de l'Esprit Saint dont il était rempli, et de sa connaissance des Écritures, qui rendaient témoignage de Lui et auxquelles il en appelle constamment. Les oeuvres qu'il accomplissait venaient aussi apporter leur puissant témoignage à sa mission divine.

4.2.8 Enseignement faillible ?

Mais l'homme raisonne et demande : «Cette autorité est-elle infaillible, et si elle l'est, dans quelles limites se renferme-t-elle ?» À cela je réponds : «Elle est infaillible, et n'est point limitée». Jésus ne pouvait errer.

Afin de soutenir les résultats trompeurs d'une critique appuyée sur la science humaine, et d'infirmier l'authenticité de certains livres de la Bible, comme le Pentateuque, Ésaïe et Daniel, livres que Jésus cite comme étant l'un de Moïse, les autres des deux auteurs nommés, on a osé dire que Jésus pouvait errer et partageait sur ce point l'ignorance des Juifs de son temps. On l'a dit en enveloppant cette assertion de formes pieuses. Il a bien voulu, a-t-on affirmé, être homme jusque-là, et s'est abaissé jusqu'à partager l'erreur et l'ignorance humaines. C'est pour nous un sujet d'adoration, ajoute-t-on, que le Fils de Dieu se soit ainsi anéanti.

N'est-ce pas bien plutôt un blasphème de parler ainsi ? Eh quoi, Lui qui se nomme la vérité, qui était rempli de l'Esprit Saint, de l'Esprit de vérité, Lui qui affirme qu'il ne dit rien que ce qu'il a entendu du Père, il partagerait les erreurs de son temps et les préjugés de son entourage, sur un point aussi capital que celui d'attribuer à Moïse ce qui n'est pas de Moïse, à Ésaïe et à Daniel ce qui n'a point été écrit par ces deux prophètes ! Ne serait-ce pas dire que Dieu met son sceau sur l'erreur, et faire Dieu menteur dans la personne de son envoyé ? Certes, sur la parole de l'Apôtre de notre confession, de Celui dont le témoignage est vrai (Jean 8:14), qui dit la vérité (vers. 45), qui par conséquent ne peut errer, nous pouvons croire que l'Ancien Testament tout entier est «la parole de Dieu», et que ce qui est attribué par Lui à Moïse, Ésaïe et Daniel, est vraiment d'eux. C'est Lui, Jésus, qui peut bien dire à ses adversaires et à ceux qui pensent avec leur science humaine en savoir plus que Lui : «Vous errez, ne connaissant point les Écritures».

4.2.9 Infaillibilité seulement religieuse ?

Jusqu'où allait l'autorité infaillible de Jésus quant à son enseignement ? S'étendait-elle seulement aux choses religieuses, comme on l'a dit ? Il est certain qu'il n'était pas appelé comme envoyé de Dieu à enseigner autre chose que ce qui se rapportait au but de sa mission auprès des hommes. Il n'avait pas à s'occuper des sciences qui sont du ressort de l'intelligence humaine et qui appartiennent au domaine où elle peut se développer. Mais soyons sûrs que, si quelques savants comme ceux de nos jours fussent venus Lui faire, pour l'embarrasser, des objections tendant à renverser les récits de la Genèse, il les eût confondus par sa sagesse et sa science divines, comme il confondit l'incrédulité des sadducéens. Elles ne comportaient pas de limites, bien qu'il ne les exerçât que dans la sphère qui Lui était assignée.

4.2.10 Sa connaissance était-elle limitée ?

Mais on insiste, et pour établir qu'il n'était pas exempt d'ignorance, on cite ses propres paroles : «Combien avez-vous de pains ?» — «Où l'avez-vous mis ?» — «De quoi disputez-vous avec eux ?» etc. La réponse me semble facile. Jésus était un homme au milieu des hommes, et il n'a pas voulu agir autrement que comme homme dans les circonstances ordinaires de la vie. La gloire de sa divinité se manifestait quand il le fallait, mais il n'était pas une sorte de thaumaturge qui accomplissait sans cesse des miracles, alors que ce n'était pas nécessaire. Quand il le faut, il lit dans les pensées des hommes ; les disciples auxquels il avait dit : De quoi disputez-vous ? ont une discussion entre eux, et Jésus «voit la pensée de leur cœur» (Luc 9:47) ; Lui qui a dit : «Où l'avez-vous mis ?» savait loin de Béthanie que Lazare était mort ; Lui qui a demandé combien il y avait de pains, va les multiplier. Quand il envoie les disciples préparer la Pâque, il leur décrit minutieusement où et comment ils trouveront un gîte. De même pour son entrée à Jérusalem.

On insiste encore. Jésus n'a-t-il pas dit quant au jour et à l'heure de son apparition : «Personne n'en a connaissance, pas même les anges qui sont dans le ciel, ni même le Fils, mais le Père» ? Sans doute Jésus l'a dit, et nous devons le croire. Mais qu'en conclura-t-on ? Que Jésus n'est pas infaillible dans son enseignement ? Qu'il peut errer, et en se trompant, nous induire en erreur ? Matthieu, dans son évangile, rapporte la même parole, mais n'a pas «ni même le Fils» ; il dit : «mais mon Père seul». Marc présente Jésus essentiellement comme serviteur et prophète. Or comme tel, il n'avait pas reçu de Dieu cette révélation à nous communiquer. Quelqu'un a dit : «Les secrets divins que le Fils de l'homme avait reçus du Père pour nous les transmettre, ne comprennent point celui-là ; c'est dans ce sens qu'il l'ignore». Le Fils devenu homme sur la terre a voulu ignorer ce jour et cette heure. Il dit : «Mon Père seul». Il reste dans cette humble position de subordination qui convient à un serviteur et qu'il a voulu prendre. De là conclure à la possibilité de l'erreur chez Lui, il y a loin.

J'espère, mon cher ami, dans une prochaine lettre, vous parler de l'enseignement même de Jésus.

Croyez-moi, etc.

La merveilleuse histoire du Fils de Dieu devenu homme par Adrien Ladrière

Bibliquest

Histoire simple, pour les débutants

Bonne Nouvelle 1881-1885

Table des matières

- 1 Le grand sujet de joie.
- 2 Le plus beau nom.
- 3 La présentation du petit enfant dans le temple.
- 4 Le petit enfant, Roi des Juifs.

- 5 Le petit enfant en Égypte.
- 6 Le jeune garçon dans le temple.
- 7 Le petit enfant de Bethléem devenu homme.
- 8 L'Homme qui allait de lieu en lieu faisant du bien.
- 9 L'Homme obéissant.
- 10 L'Homme de douleurs.
- 11 L'Homme juste trahi, renié et condamné injustement.
- 12 L'Homme juste condamné injustement.
- 13 L'Homme innocent, méprisé et rejeté.
- 14 L'Homme sur la croix.
- 15 Jésus dans le sépulcre.
- 16 L'Homme ressuscité d'entre les morts.
- 17 L'Homme ressuscité sur la terre.
- 18 L'Homme ressuscité montant au ciel.
- 19 L'Homme dans la gloire.
- 20 L'Homme dans la gloire. (suite)
- 21 Le retour de l'Homme glorifié.
- 22 Ce qui se passe sur la terre après que Jésus est venu chercher les saints.
- 23 Ce qui se passe dans le ciel avant que l'Homme glorifié apparaisse au monde.
- 24 Ce qui se fera dans le ciel avant l'apparition de l'Homme glorifié.
- 25 Louange à Christ.
- 26 L'apparition en gloire du Fils de l'homme.
- 27 Le royaume de l'Homme qui fut autrefois rejeté.
- 28 Le royaume de l'Homme qui fut autrefois rejeté. (suite)
- 29 Les derniers jours de cette terre.
- 30 Le jugement dernier, ou le jugement des morts.
- 31 L'état éternel — Quand le Fils aura remis le Royaume à Dieu le Père

1 Le grand sujet de joie.

Il y a déjà bien des années que des bergers, étant aux champs, y gardaient leurs troupeaux pendant les veilles de la nuit. À quoi pensaient-ils ? De quoi s'entretenaient-ils ensemble ? Je ne le sais pas, mes amis ; mais je sais que dans l'obscurité où ils étaient, quelqu'un les voyait, pensait à eux, les aimait et voulait leur procurer un grand bonheur. C'était Dieu.

Oui, Dieu Lui-même, le grand Dieu qui a fait toutes choses, pensait à ces pauvres bergers, et il pense à vous aussi, chers amis.

Tout à coup un ange du Seigneur se trouva avec eux, et la gloire du Seigneur resplendit autour d'eux. Or la gloire du Seigneur, nous dit Paul qui l'avait vue, est plus éclatante que la splendeur du soleil qui cependant efface toute autre lumière.

Vous pouvez vous imaginer ce qu'éprouvèrent les bergers, et ce que vous auriez éprouvé vous-mêmes, mes amis. «Ils furent saisis d'une fort grande peur». Et pourquoi ? N'est-ce pas bien beau de voir un ange et la gloire du Seigneur ? Sans doute, mais les bergers, comme les autres hommes, étaient des pécheurs comme vous l'êtes aussi, et le pécheur a peur devant Dieu, parce qu'il sait qu'il mérite le jugement.

Mais Dieu n'envoyait pas son ange pour effrayer les bergers, c'était au contraire pour leur annoncer une bonne nouvelle, un message de grâce, car «Dieu est amour», et cette bonne nouvelle est aussi pour vous.

«Ne craignez point», dit l'ange. «Je vous annonce UN GRAND SUJET DE JOIE ; aujourd'hui, un SAUVEUR vous est né, le CHRIST, le SEIGNEUR».

Où donc ? pensaient peut-être les bergers. Ah ! ce sera dans quelque palais, dans la magnificence, et comment pourrions-nous y aller, nous pauvres gens ?

Non, mes amis ; Dieu n'envoyait pas un Sauveur entouré de richesses et de magnificence. C'était un petit enfant tout faible et emmailloté. Il n'était pas dans un palais, mais dans une crèche. Ses parents étaient pauvres, et il n'y avait pas eu d'autre place pour eux dans l'hôtellerie. Les bergers n'avaient pas peur d'aller dans une étable, et toi, cher ami, aurais-tu peur de venir à Celui qui a été un pauvre petit enfant ?

Mais qui était-il, ce petit enfant dont un ange annonce la naissance, pour lequel la gloire du Seigneur resplendit sur la terre ? C'était le Fils unique et bien-aimé de Dieu, descendu du ciel sur la terre pour faire connaître aux hommes l'amour de Dieu, et venu pour sauver les pécheurs.

N'est-ce pas que l'ange avait bien raison de dire : «Ne craignez pas ?» C'était le cœur de Dieu qui s'ouvrait envers l'homme misérable et perdu. A-t-on peur de qui vous aime ? N'y a-t-il pas là UN GRAND SUJET DE JOIE ?

Aussi cette joie éclate même dans le ciel. Aussitôt que l'ange eut fini de parler, il y eut une multitude de l'armée céleste qui, devant les bergers ravis, louèrent Dieu en disant : «Gloire à Dieu dans les lieux très hauts, et sur la terre paix, et bon plaisir dans les hommes !»

Que pensez-vous que firent les bergers quand les anges furent partis ? Vont-ils rester ? Ah ! ils ne se soucient pas de leurs troupeaux pour le moment. «Allons, disent-ils, à Bethléem». Ils vont et voient avec admiration le petit enfant couché dans la crèche.

Et vous, chers amis, ne voulez-vous pas venir aussi à Jésus pour connaître son amour ? Il n'est plus sur la terre, dans la crèche, il est dans la gloire du ciel. Mais il vous aime : «Laissez, dit-il, venir à moi les petits enfants». Il est mort sur la croix pour vous acquérir le ciel, et si vous venez à Lui maintenant, vous verrez un jour de vos yeux, mais sans crainte, la gloire qui autrefois resplendit sur la terre.

2 Le plus beau nom.

Vous vous souvenez, mes amis, du grand sujet de joie annoncé aux bergers par un ange. C'était simplement la naissance d'un petit enfant pauvre, dans une petite ville d'un petit pays. Combien de fois cela arrive autour de nous sans que personne s'en inquiète. Mais cette fois l'allégresse éclatait dans le ciel, parce que ce petit enfant était le Fils bien-aimé de Dieu, venu sur la terre pour sauver les hommes perdus et leur apporter le bonheur.

N'aimeriez-vous pas savoir ce qui arriva encore à ce petit enfant ? Dieu pense aux petits enfants et s'occupe d'eux, puisque son Fils a été comme l'un d'eux.

Vous savez, n'est-ce pas, que quand un petit enfant naît dans une famille, on commence par lui donner un nom. Vous en avez tous un qui vous a été donné à votre naissance. Eh bien, on donna aussi un nom au petit enfant de Bethléem.

Mais quel nom ? Oh ! vous le connaissez tous. Vos bouches me le disent. C'est JÉSUS. Mais qui avait choisi ce nom pour lui ? Ordinairement ce sont les parents qui choisissent le nom qu'ils donneront à leur enfant, et c'est ce qui eut lieu aussi pour celui dont nous parlons. Ce n'était pas Marie sa mère qui avait choisi son nom. Le petit enfant de Bethléem était le Fils du Très-Haut, et il fut nommé par Dieu son Père qui par son ange avait dit à Marie : «Tu appelleras son nom Jésus».

Quand vous êtes né, qu'est-ce qui a conduit vos parents à vous donner tel ou tel nom ? Ils ont dit peut-être : «Oh ! nous l'appellerons Louis, c'est un si joli nom». Ou bien, «elle s'appellera Marie, comme sa tante que nous aimons tant» ; ou encore : «Il s'appellera Samuel, parce que nous voudrions que notre cher garçon fut comme le petit Samuel, un serviteur de Dieu». Mais vos parents ne savaient pas ce que vous deviendrez et ce qui vous arrivera. Dieu, au contraire, connaît toutes choses, et quand il donne un nom à quelqu'un, il sait ce que sera celui qu'il nomme et le nom l'indique d'avance. Que veut donc dire le nom qu'il donne à son Fils ?

Jésus signifie «SAUVEUR». Et pourquoi Dieu donna-t-il ce nom au petit enfant né à Bethléem ? Parce que ce petit enfant devait sauver les pauvres pécheurs perdus en les délivrant de la puissance de Satan, de la mort et du péché, et leur ouvrir le ciel.

Et maintenant, mes amis, dites-moi si vous connaissez un plus beau nom que celui-là ? Oh ! non, n'est-ce pas ? S'il y en avait eu un plus beau et plus grand, Dieu ne l'aurait-il pas donné à son Fils bien aimé ? Assurément. C'est ce nom, le seul sous le ciel, qui soit donné parmi les hommes, par lequel il nous faille être sauvés ; c'est ce nom que Dieu a placé au-dessus de tout autre, afin qu'au nom de JESUS se ploie tout genou des êtres célestes et terrestres et infernaux. Tel est ce nom donné au petit enfant. Ô mes chers petits amis, que ce nom soit le plus cher à votre coeur, qu'il vous rappelle la personne adorable du Fils de Dieu venu pour vous sauver, de Celui qui pour cela est mort sur la croix et qui est maintenant dans le ciel, où il veut vous avoir près de Lui.

Le nom de Jésus

Oh ! que ton nom, Sauveur fidèle,
À mon âme soit précieux.
Que constamment il me rappelle
Que pour moi tu quittas les cieux.

À ta naissance les saints anges,
Venus du séjour éternel,
Éclatent en chants de louanges :
«Paix sur la terre, et gloire au ciel !»

Petit enfant, dans une étable
Tu t'abaissais jusques à nous.
Dévoilant au coeur misérable
Ce que la grâce a de plus doux.

C'était le coeur de Dieu lui-même
S'ouvrant à nos regards ravis
Et disant : Voyez ! je vous aime ;
Car pour vous j'ai donné mon Fils.

Et tu parcourus sur la terre
Ta route, à tous faisant du bien,
Humble, patient, débonnaire,
Aux coeurs brisés ouvrant le tien.

Puis sur la croix, dans la souffrance,
Comme un agneau tu t'es offert,
Pour qu'au croyant plein d'assurance
Le chemin vers Dieu fût ouvert.

Oh! que ton nom, Sauveur fidèle
Me soit toujours plus précieux.
Que constamment il me rappelle
Que ton amour m'ouvrit les cieux.

3 *La présentation du petit enfant dans le temple.*

J'aimerais vous parler encore aujourd'hui, mes amis, de l'enfant qui était né à Bethléem et à qui l'on donna le plus beau de tous les noms, celui de Jésus.

Bien longtemps avant la naissance de Jésus, il y avait eu au pays d'Égypte une nuit terrible. Les méchants Égyptiens avaient fait des Israélites leurs esclaves et les traitaient avec une cruauté horrible, jusqu'à jeter leurs petits enfants dans le Nil. Et quand Dieu leur commanda de laisser aller son peuple, ils ne voulurent pas. Alors Dieu envoya son ange, et à minuit l'ange entra dans les maisons des Égyptiens et y tua tous les premiers-nés. Pensez quelle épouvante ! Mais les Israélites bien tranquilles chez eux, n'avaient vu périr aucun de leurs enfants. Dieu voulait leur rappeler comment, dans sa bonté, il les avait épargnés, et il avait ordonné que le premier fils qui naîtrait dans une famille, lui serait consacré.

«Il est à moi», avait dit l'Éternel, et on devait le lui présenter quarante jours après sa naissance, en offrant en même temps un agneau, ou, si l'on était trop pauvre, deux tourterelles ou deux pigeonneaux.

C'est ce que l'on fit avec le petit enfant Jésus. Ses parents allèrent le présenter au Seigneur. Mais où ? À Jérusalem. C'était la ville que Dieu avait autrefois choisie et où Salomon avait bâti un temple magnifique dans lequel l'Éternel était venu habiter. Mais les Juifs devinrent si méchants que Dieu ne put plus rester avec eux ; il quitta le temple et les abandonna à leurs ennemis. Le grand et puissant roi Nébucadnetsar vint, détruisit la ville et le temple et emmena le peuple prisonnier à Babylone.

Dieu avait-il donc abandonné son peuple pour toujours ? Non, mes amis. Il avait toujours le dessein d'envoyer son Fils sur la terre et ce Fils bien-aimé de Dieu devait naître à Bethléem. Aussi Dieu mit-il dans le coeur d'un autre roi nommé Cyrus, de renvoyer les Juifs dans leur pays et de leur permettre de rebâtir un temple. C'est ce qu'ils firent, et plus tard le roi Hérode, dont je vous reparlerai, fit embellir magnifiquement ce temple. C'était un grand et splendide édifice situé sur une colline ; il était tout de marbre blanc et d'or,

éblouissant au soleil, et entouré de cours, d'appartements et de portiques. Devant le temple se trouvait l'autel où l'on offrait les sacrifices. Mais il y avait une chose qui y manquait. Laquelle donc ? C'est que Dieu n'y était pas venu habiter. Cependant il voulait bien l'appeler sa maison, et même il avait dit que la gloire de ce temple serait plus grande que celle du premier. Savez-vous pourquoi ? Je vais vous le dire, mes amis. C'est que son Fils bien-aimé devait y venir, Lui en qui Dieu habitait, Dieu avec les hommes, EMMANUEL. C'est en effet dans ce temple que Marie et Joseph vinrent présenter à l'Éternel le petit enfant Jésus. Mais ils étaient pauvres et ne purent offrir que deux pigeonceaux. Ah ! voyez, chers amis, le Fils de Dieu venu dans une étable, couché à sa naissance dans une crèche et se trouvant là dans la maison de son Père comme un petit enfant pauvre. Nul ne faisait attention à Lui ; le sacrificateur ne savait qui il était mais Dieu avait les yeux arrêtés sur Lui ; bien qu'un faible et pauvre enfant, c'était son Fils bien-aimé.

Dieu, mes amis, aime à faire connaître ses secrets à ceux qui le servent. Il y en avait de tels à Jérusalem qui attendaient Celui que Dieu avait promis d'envoyer, et Dieu les avertit que le Seigneur était entré dans son temple. Parmi ces serviteurs de Dieu se trouvait à Jérusalem un homme pieux nommé Siméon. Le Saint Esprit qui était sur lui, lui avait dit de la part de Dieu qu'il ne mourrait pas avant d'avoir eu le bonheur de voir le Christ. Comme Siméon devait attendre avec impatience ce beau jour ! C'est ainsi que vous, chers amis, vous attendez le moment où va arriver quelqu'un que vous aimez. Et voilà qu'un jour, Siméon se sent pressé par l'Esprit de Dieu de se rendre dans le temple ; il va et que voit-il ? Celui qu'il attendait. Non pas un Roi puissant entouré de gloire, mais un petit enfant dans les bras de sa mère, une pauvre femme, accompagnée de son mari, un charpentier. Mais qu'importait cela à Siméon ? C'était celui que son cœur désirait, et plein d'un saint ravissement, il prend dans ses bras le petit enfant, il a près de son cœur le Fils de Dieu. Oh ! mes amis, quelle chose merveilleuse qu'un homme pécheur, comme vous et moi, ait pu tenir dans ses bras le Fils de Dieu ! Quelle condescendance de la part de Dieu ! Quel amour pour nous !

Siméon n'avait plus rien à désirer. Son bonheur sur la terre était parfait, il pouvait mourir, et il bénit Dieu et dit : «Maintenant, Seigneur, tu laisses aller ton serviteur en paix, car mes yeux ont vu ton salut». Et ce n'était pas seulement le salut pour Siméon, c'était pour tous. Cher ami, n'aurais-tu pas aimé voir aussi ce petit enfant dans les bras de Siméon ? Le prendre dans les tiens, comme tu prends un petit frère, une petite sœur ? Ah ! tu peux recevoir et posséder Jésus dans ton cœur. Il frappe à la porte et demande d'y entrer.

Il y avait encore une autre personne dont le cœur fut tout réjoui de voir Jésus. C'était une très vieille femme nommée Anne. Elle était prophétesse et servait Dieu nuit et jour. Elle arriva au temple au même instant que Siméon tenait le petit enfant et l'ayant aussi reconnu comme le Sauveur, aussitôt pleine de joie, elle se mit à parler de lui à tous ceux qui attendaient le salut.

Vous voyez, mes amis, que l'ange avait bien raison d'annoncer un grand sujet de joie. Où courez-vous, bergers, au milieu de la nuit ? Oh ! nous allons à Bethléem, voir le Christ, le Seigneur, le Sauveur. Où cours-tu, Siméon ? Au temple, mes amis, le Sauveur vient d'y arriver. Que font ces gens autour d'un petit enfant dans le temple ? Pourquoi ont-ils l'air si heureux ? La mère est tout émue et tout étonnée ; les visages sont tout radieux ; les louanges éclatent. Ah ! c'est qu'ils voient, ils contemplent, ils possèdent leur Sauveur. Et quel est-il ? C'est ce petit enfant.

Les anges du ciel se réjouissaient à sa venue, les bergers louaient Dieu, Siméon, Anne et tous les saints bénissaient le Seigneur ; et vous, chers amis, que voulez-vous faire ? Ah ! venez à Celui qui, après avoir été un petit enfant présenté à Dieu dans le temple sur la terre, est maintenant pour toujours dans la présence de Dieu, dans le ciel, couronné de gloire et d'honneur, et où il veut vous conduire aussi.

4 Le petit enfant, Roi des Juifs.

Savons-nous encore autre chose touchant le petit enfant Jésus ? Oui, chers amis. Ce pauvre petit enfant, né dans une étable, couché dans une crèche était venu dans le monde pour être ROI et sa renommée comme tel devait s'étendre jusqu'aux bouts de la terre. C'est ce que je vais vous raconter aujourd'hui.

Ce ne sont plus des bergers, ni un Siméon, ni une Anne, ni même des Juifs qui viennent chercher Jésus pendant qu'il est encore à Bethléem. Ce sont des étrangers venus de fort loin, ce sont des hommes savants et riches.

Qui donc leur avait annoncé la naissance du petit enfant ? Avaient-ils vu la gloire du Seigneur, comme les bergers, ou bien étaient-ils avertis par l'Esprit Saint, comme Siméon ? Non. Ils contemplaient et étudiaient les cieux, l'ouvrage des mains de Dieu, la lune et les étoiles qu'il a agencées, et tout à coup une étoile remarquable apparut à leurs yeux. C'était ainsi que Dieu voulait attirer leur attention, et ils apprirent de Lui qu'à ce moment un petit enfant était né en Judée pour être le Roi des Juifs qui apporterait la bénédiction et le bonheur sur toute la pauvre terre souffrante à cause du péché.

Vous rappelez-vous ce que Siméon disait du petit enfant, quand il le tenait dans ses bras ? Jésus était le salut préparé devant tous les peuples, une lumière pour les nations et la gloire du peuple d'Israël. Et nous voyons ici ces hommes des nations éloignées, éclairés par cette lumière divine. Ces hommes étaient des Mages, comme ceux dont il est question dans l'histoire de Daniel. C'étaient, dans l'Orient, les personnages les plus savants et qui, avec des richesses, avaient aussi une grande autorité. Que pensez-vous qu'ils firent après que Dieu leur eut fait connaître ce qui était arrivé ? Exactement comme les bergers. «Allons en Judée», se dirent-ils, «voir ce que Dieu nous a fait connaître». — «Mais c'est si loin, si coûteux, si fatigant» — «Oh ! n'importe, nous voulons voir et adorer le Roi des Juifs».

Chers amis, avez-vous ce même désir de connaître Jésus, ce même cœur pour venir à Lui ? Il ne faut pas faire un lointain voyage ; il est là, près de vous.

Et les Mages se mirent en route pour la Judée. Mais une fois arrivés, où iront-ils ? «À Bethléem», direz-vous. Non, car ils ne savent pas que le petit enfant se trouve là. Ils se disent : «Où demeurent les rois ? C'est dans la plus belle ville, dans la capitale». Ils se rendent donc à Jérusalem et demandent : «Où est le Roi des Juifs qui a été mis au monde car nous avons vu son étoile dans l'Orient, et nous sommes venus l'adorer».

Ils étaient persuadés que tout le monde le leur dirait, et voilà, personne ne peut leur répondre et au lieu de joie ils voient le trouble partout. Quelle chose étrange, n'est-ce pas ? Comment cela se faisait-il ? Je vais vous le dire.

Il y avait alors à Jérusalem un autre roi nommé Hérode, bien différent de ce doux petit enfant de Bethléem, le Roi de paix. Hérode était un homme méchant et cruel, qui avait fait tuer presque toute sa famille. Or Dieu a dit : «Il n'y a point de paix pour les méchants», et Hérode était toujours tourmenté dans son esprit. En entendant dire que de riches étrangers étaient arrivés, qui demandaient après un roi des Juifs qui venait de naître, il eut peur. Il pensa que ce roi lui ôterait son trône et le punirait pour tous ses crimes. Et comme à Jérusalem on connaissait bien sa méchanceté, tout le monde craignit que ce ne fut l'occasion de nouvelles cruautés. Voilà pourquoi les Mages ne rencontrèrent que des cœurs troublés et non joyeux.

Ah ! chers amis, la venue de Jésus qui était un grand sujet de joie pour les uns, était un sujet de trouble pour les autres. Pensez-vous que si les habitants de Jérusalem avaient cru la parole de Dieu et attendu le Christ promis, ils eussent eu peur ? Oh non ! ils se seraient dit : «Voilà Celui qui vient pour nous délivrer et nous rendre heureux».

Mes chers amis, Jésus va revenir du ciel. Aurez-vous peur ? Ceux qui l'aiment et l'attendent seront remplis de joie, mais quel moment terrible pour les méchants !

Que va faire Hérode dans son tourment ? Il avait bien entendu dire que les Juifs attendaient un Libérateur qu'ils nommaient le Christ, mais il n'y avait sans doute pas cru jusqu'alors. Comment saura-t-il où est ce roi des Juifs qui lui fait si peur ? Il fait assembler les chefs des sacrificateurs et les scribes, c'est à dire tous ceux qui connaissaient bien les Écritures saintes, qui annonçaient la venue du Christ, et il leur demande où il devait naître. Les savants juifs lui disent tout de suite : «C'est à Bethléem, ville de Judée». Comment le savaient-ils ? Parce que le prophète de Dieu l'avait ainsi écrit plus de 700 ans à l'avance. Mais ces savants juifs qui ont bien de la science pour dire où est né le Christ, n'ont pas de cœur pour aller le trouver. Les Mages n'ont pas craint de faire des centaines de lieues, et ceux-là ne se dérangeant pas pour une petite course de deux heures à peine. Ah ! chers amis, connaître la Bible ne suffit pas, il faut que le cœur soit à Jésus.

Quand Hérode eut appris ce qu'il voulait savoir, il pensa sans doute : «Si je vais moi-même à Bethléem, on aura peur et on cachera le petit enfant, j'y enverrai d'abord les Mages». Il les fit donc venir en secret, leur demanda bien exactement le temps auquel ils avaient d'abord vu l'étoile, afin de savoir l'âge du petit enfant, et les envoya à Bethléem.

Que voulait-il donc faire ? «Afin», dit-il, «que moi aussi, j'aie l'adorer». Oh ! le méchant, cruel et hypocrite Hérode ! Ce qu'il voulait, c'était de faire périr le petit enfant et anéantir le dessein de l'amour de Dieu qui envoyait son Fils pour sauver les hommes.

Hérode savait-il cela ? Non, mes amis. Il craignait pour lui-même ; mais il était un méchant et les méchants sont les serviteurs du diable. Le diable avait fait tomber l'homme dans le péché, et maintenant que le Sauveur était venu, le diable se servait d'Hérode et le poussait par la crainte à faire périr le petit enfant. Oh ! que c'est terrible d'être un serviteur de l'ennemi de Dieu. Voilà, mes amis, comment le monde accueillit d'abord le Fils de Dieu ; les scribes et les sacrificateurs restent dans l'indifférence, et le méchant roi veut le tuer.

Les Mages ignoraient toutes ces choses. Bien heureux d'avoir appris où était Celui que leur cœur désirait, ils se mettent en route pour Bethléem, et Dieu qui les avait amenés jusque-là, leur fait voir de nouveau le signe qui leur prouve qu'il les conduit encore. L'étoile brillante reparait au ciel et va devant eux jusqu'à ce qu'elle s'arrête à l'endroit où était le petit enfant.

Oh ! quelle fut leur joie ! Extrêmement grande, nous dit la parole de Dieu. On est si heureux quand on trouve Jésus. L'as-tu trouvé, mon cher ami ? En croyant en Lui et en l'aimant, quoique tu ne puisses pas le voir maintenant, ton cœur se réjouit-il d'une joie ineffable et glorieuse ?

Mais les mages ne furent-ils pas être bien étonnés de voir que le Roi des Juifs n'avait au lieu d'un palais qu'une pauvre demeure ; au lieu d'un trône, un petit berceau ; et, autour de Lui, au lieu de serviteurs et de courtisans empressés, un charpentier et sa femme, la mère du petit enfant ? Je ne sais pas s'ils furent étonnés, en tout cas, ils ne furent pas repoussés par l'humble apparence du Roi des Juifs. Eux les riches, les savants, ils se prosternent devant le faible petit enfant ; ils l'adorent, le cœur rempli d'un profond bonheur, et offrent ce qu'ils ont apporté de plus précieux, de l'or, de l'encens, de la myrrhe. Ainsi bergers, Anne, Siméon, Mages tous sont accueillis par le petit enfant et trouvent près de Lui la satisfaction de leur âme. Viens aussi, mon cher ami, à ce précieux Sauveur, viens l'adorer et t'offrir tout entier à Lui.

5 *Le petit enfant en Égypte.*

Vous aimeriez bien savoir, n'est-ce pas, ce qui arriva au petit enfant Jésus après la visite des mages, et si le méchant Hérode le trouva. Je vais vous le dire.

Les mages, qui pensaient qu'Hérode était sincère, seraient sans doute retournés à Jérusalem pour lui dire leur bonheur d'avoir trouvé le petit enfant. Mais Dieu qui les avait conduits, ne le permit pas. Ils avaient trouvé celui qu'ils désiraient, la joie remplissait leur cœur et ils n'avaient plus rien à faire avec le méchant. Dieu, dans un songe, les avertit de ne point passer par Jérusalem, et ils retournèrent dans leur pays par un autre chemin.

Vous pouvez vous imaginer la colère du méchant Hérode, quand il vit que les mages ne revenaient pas et que, bientôt après, il apprit qu'ils étaient partis. Alors se montra ouvertement la cruauté de son cœur. Il n'avait pas comme les mages une étoile pour lui montrer où était le petit Roi des Juifs au milieu de tous les autres jeunes enfants de Bethléem.

Que faire ? Il envoie ses soldats et fait tuer tous les enfants de Bethléem et des environs depuis l'âge de deux ans et au-dessous. Ô quelle douleur, quand les cruels messagers entraient dans une maison et demandaient : «Où est votre petit enfant ? » et quand, malgré les pleurs et les supplications de la mère, du père, des frères et des sœurs, on égorgeait sans pitié le pauvre petit ! Voilà la méchanceté du cœur de l'homme conduit par Satan. Car c'est Satan, mes amis, qui, sachant que Jésus était le Sauveur, voulait le faire périr en se servant de la cruauté d'Hérode. Aussi est-il représenté dans le livre de l'Apocalypse comme un grand dragon prêt à dévorer le petit enfant à sa naissance.

Mais où était l'enfant Jésus ? Échappa-t-il ? Oui, oui, mes amis. Dieu veillait sur lui. Il ne l'avait pas envoyé dans le monde pour être tué par Hérode. Il devait grandir, devenir un homme parfait, servir Dieu en prêchant l'évangile, montrer dans sa divine personne l'amour et la bonté de Dieu, son Père, et puis mourir enfin par les mains des méchants pour nous sauver. Où était-il donc, tandis que l'on égorgeait les enfants de Bethléem ? Ah ! bien loin, sans qu'Hérode s'en doutât, car en même temps que Dieu avertissait les mages, il disait aussi à Joseph par un ange dans un songe de conduire en Égypte le petit enfant et sa mère.

L'Égypte est le pays où autrefois les enfants d'Israël avaient été esclaves sous le cruel roi Pharaon, qui voulait faire périr leurs enfants nouveau-nés. C'est alors que le petit Moïse fut sauvé des eaux. L'Égypte était loin de Bethléem. Il n'y avait dans ce temps ni voitures, ni chemins de fer. Les riches avaient des chevaux ou des chameaux et des chars, mais les pauvres allaient à pied, peut-être sur des ânes. Pensez, chers amis, comme ce devait être pénible et fatigant, dans un climat très chaud, exposé aux attaques des voleurs, de faire ce long voyage avec un petit enfant. Mais Joseph et Marie partent sans hésiter ; c'est Dieu qui le leur a dit et ils savent que Dieu les conduira et les gardera. Ils ne comprenaient peut-être pas bien tout ce que deviendrait ce petit enfant, mais ils savaient combien il était précieux aux yeux de Dieu. Marie se souvenait sans doute que l'ange lui avait dit, en annonçant sa naissance, qu'il serait grand et serait appelé le Fils du Très-Haut, et que Dieu lui donnerait le trône de David son père, et Joseph se rappelait qu'un ange lui avait aussi dit que ce petit enfant sauverait son peuple de leurs péchés.

Mais n'est-ce pas étrange que le Fils de Dieu, venu sur la terre pour être Roi, n'ait pas un lieu pour se loger quand il arrive, soit tout de suite poursuivi par Satan, et obligé de s'enfuir pour échapper aux méchants ? Ah ! mon cher ami, cela montre combien le monde où il est venu est rempli de mal et quel besoin l'on a d'un tel Sauveur. Cela ne fait-il pas aussi voir l'amour de Dieu qui a envoyé son Fils dans un tel monde, et l'amour de Jésus qui a bien voulu se soumettre à tant de fatigues, de douleurs et d'humiliations ?

Le petit enfant resta-t-il en Égypte ? Non ; autrefois les enfants d'Israël en étaient sortis sous la conduite de Moïse, et maintenant Dieu appelle son Fils hors d'Égypte. Un ange apparut en songe à Joseph, et lui dit de retourner avec le petit enfant et sa mère au pays d'Israël. Hérode, le cruel Hérode qui avait fait mourir tant de gens, était mort à son tour, d'une maladie terrible, rongé des vers. Mais son fils Archélaüs régnait à sa place ; il n'était pas moins cruel que son père, et Joseph craignait pour le petit enfant. Que faire ? Dieu qui avait les yeux arrêtés sur son Fils, qui était sur la terre son plus précieux joyau, ne laissa pas Joseph sans direction. Il le conduisit loin d'Archélaüs dans la Galilée, à Nazareth, la ville où Joseph habitait avant la naissance de Jésus.

Était-ce une grande ville ? Non, mes amis. Était-elle célèbre ? Non, encore ; loin de là. Les Galiléens étaient méprisés des autres Juifs, et parmi les Galiléens même, les habitants de Nazareth étaient méprisés au point que l'on disait : «Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth ?» Aussi le petit enfant, quand il fut devenu un homme, partagea-t-il ce mépris jeté sur cette ville. En tout il s'est abaissé, il a voulu prendre la dernière place. Et toi, mon ami, quelle place aimes-tu à prendre ?

6 Le jeune garçon dans le temple.

Le petit enfant Jésus, que nous avons vu à Bethléem, en Égypte, et enfin à Nazareth, grandit comme vous avez grandi, mes chers amis. Dieu voulut que son Fils bien-aimé venu sur la terre passât par l'enfance, afin que chacun eût confiance en Lui et qu'il fut pour vous aussi un modèle parfait.

Deux choses le distinguaient par-dessus tous les autres enfants. Qu'était-ce donc ? C'est qu'il était rempli de sagesse et que la faveur de Dieu reposait sur Lui, parce qu'il était saint, absolument sans péché. Vous n'êtes pas tels, mes amis ; mais ne pouvez-vous cependant pas jouir de la faveur de Dieu ? Oh oui ! si vous croyez au Seigneur Jésus ; et quant à la sagesse, demandez-la à Dieu qui la donne à tous libéralement.

Comme je vous l'ai dit, Joseph et Marie, la mère de Jésus, n'étaient pas riches. Joseph était charpentier, c'est dans l'humble demeure d'un ouvrier que Jésus fut élevé, au milieu de frères et soeurs, enfants de ce charpentier. Lui-même apprit l'état de Joseph et travailla de ses mains pour gagner son pain. Il sut ce que c'est que d'être pauvre, et pourtant il était 1^e Seigneur de gloire.

Mais Joseph et Marie étaient pieux ; ils désiraient servir Dieu et faire ce que sa loi prescrit. Ainsi chaque année ils allaient à Jérusalem à la fête de Pâques pour adorer l'Éternel, bien que ce fût un voyage long et coûteux. Pour faire ce voyage, on se réunissait entre parents et connaissances du même endroit ; les plus riches avaient des montures, les pauvres allaient à pied. C'est ce que l'on appelle une caravane.

Tant que l'enfant Jésus fut petit, Joseph et Marie ne pouvaient l'emmenner, mais quand il eut douze ans ils le jugèrent assez fort pour supporter les fatigues du voyage et le prirent avec eux. Vous pensez peut-être que ce devait être bien agréable de faire cette course, mais rappelez-vous que très probablement Joseph et Marie allaient à pied, et que, pendant plusieurs jours, sous un climat très chaud, il fallait tantôt monter, tantôt descendre, pour remonter encore. On était sans doute souvent bien fatigué, mais on prenait courage à la pensée de se présenter bientôt devant l'Éternel, et quand Jérusalem paraissait, couronnée de son temple magnifique, oh ! comme on oubliait la fatigue, et l'on s'écriait avec le psalmiste : «Je me suis réjoui à cause de ceux qui me disaient : Montons à la maison de l'Éternel !»

«Nos pieds se sont arrêtés en tes portes, ô Jérusalem !»

Et nous pouvons être bien sûrs que le jeune garçon Jésus jouissait de ce bonheur, car la maison de l'Éternel était celle de son Père.

Quand la fête, qui durait huit jours, fut passée, Joseph et Marie partirent. Ils auraient bien dû regarder si Jésus était avec eux et ceux qui allaient du même côté, n'est-ce pas ? Ils ne le firent pas, et le jeune garçon resta à Jérusalem. Ce ne fut qu'après un jour de marche qu'ils le cherchèrent parmi leurs parents et leurs connaissances, et ils ne le trouvèrent pas. Comme ils devaient être inquiets ! Que faire ? Il n'y avait qu'à retourner à Jérusalem. C'est ce qu'ils firent et, durant trois jours, ils cherchèrent en vain Jésus. Mais je pense, mes amis, que si Joseph et Marie s'étaient bien souvenus des paroles de l'ange qui annonçait que Jésus était Fils du Très-Haut, ils auraient su tout de suite où le trouver.

Où donc était allé le jeune garçon ? Était-il resté à Jérusalem pour jouir de sa liberté, comme d'autres enfants, pour aller s'amuser avec des garçons de son âge, pour courir dans la ville et admirer les beaux monuments, les belles rues et les soldats romains faisant l'exercice ? Non, mes amis, d'autres pensées occupaient le coeur du jeune garçon Jésus. Avait-il peut-être peur d'être seul dans cette grande ville, ne sachant où aller ? Non ; Jésus savait où aller ; il va sans crainte dans la maison de son Père, dans le temple, et c'est là que Joseph et Marie le trouvent enfin.

Mais qu'y faisait-il ? Il était assis au milieu des docteurs. Qui étaient ces docteurs ? Des hommes qui avaient beaucoup étudié et qui expliquaient les saintes Écritures. Cela vous aurait peut-être semblé bien sévère d'être au milieu de ces hommes savants, mais Jésus, dès son enfance, aimait la parole de son Dieu et Père, il y prenait son plaisir, et il venait prendre sa place comme écolier au milieu de ceux qui pouvaient s'entretenir avec Lui des choses de Dieu. Quel spectacle merveilleux ! Quel écolier modèle ! Il n'enseignait point les docteurs, il restait à sa place comme un jeune garçon, mais tout, dans sa conduite et son langage, annonçait sa sagesse sans égale. Il écoutait, il interrogeait et répondait, et tous ceux qui étaient présents étaient étonnés de son intelligence.

Cher jeune lecteur, aimes-tu comme Jésus la parole de Dieu ? Sais-tu écouter, répondre, et mets-tu assez d'intérêt aux choses de Dieu pour interroger quand tu ne comprends pas ?

Vous pouvez vous imaginer l'étonnement de Joseph et de Marie, en voyant Jésus ainsi occupé. «Pourquoi nous as-tu fait ainsi ? lui demanda Marie, nous te cherchions, étant en grande peine». Mais Jésus leur dit : «Ne saviez-vous pas qu'il me faut être aux affaires de mon Père ?» Oui, mes amis, la première chose qui doit nous occuper, c'est ce qui concerne Dieu, et Jésus nous montre que même pour un enfant, c'est l'affaire principale.

Et ensuite, que fit le jeune garçon ? Il quitta avec eux le temple, les docteurs, Jérusalem, et retourna dans la pauvre petite ville de Nazareth. Et là, pendant dix-huit ans encore, il vécut dans la soumission à ses parents, dans le travail et l'humilité, Lui qui était le Fils de Dieu. La loi de Dieu, dont il s'entretenait avec les docteurs, était dans son coeur, et il le montrait dans sa conduite. Aussi avançait-il en sagesse et en stature et en grâce auprès de Dieu et des hommes.

Mon cher ami, ne veux-tu pas suivre ce modèle parfait ? Tout se résume pour toi dans ces deux choses : t'attacher à la parole de Dieu et être soumis à tes parents.

«Oh ! combien j'aime ta loi, c'est ce dont je m'entretiens tout le jour». «Par quel moyen, le jeune homme rendra-t-il pure sa conduite ? Ce sera en y prenant garde selon ta parole». «Enfants, obéissez à vos parents en toutes choses, car cela est agréable au Seigneur».

7 Le petit enfant de Bethléem devenu homme.

Avez-vous lu quelquefois, mes amis, l'histoire d'un homme célèbre dans le monde ? On le montre dans son enfance, puis dans sa jeunesse et sa vie, et on le conduit jusqu'à sa mort. Eh bien, il y a un homme dont l'histoire n'a jamais eu et n'aura jamais sa pareille. C'est Dieu lui-même qui l'a écrite ; c'est celle de Jésus, son Fils bien aimé, sur la terre, d'abord petit enfant à Bethléem, puis grandissant à Nazareth et enfin allant de lieu en lieu dans le pays d'Israël, en faisant du bien, jusqu'au moment où il fut mis à mort par la main des méchants.

Je vous ai dit quelque chose de son enfance, je voudrais vous parler maintenant un peu de sa vie quand il fut devenu un homme.

Lorsque Jésus eut trente ans, il quitta l'atelier et la maison de Joseph, à Nazareth, et se rendit dans le désert près du fleuve du Jourdain. Il y avait alors là un homme nommé Jean le baptiseur, qui prêchait que l'on se repentît de ses péchés, parce que le Fils de Dieu allait venir, et il baptisait ceux qui croyaient sa parole et qui confessaient leurs péchés.

Jésus voulut aussi être baptisé. Pourquoi ? Avait-il quelque péché dont il dût se repentir ? Bien au contraire ; il était Celui que Jean annonçait, l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde.

Pourquoi donc se faisait-il baptiser ? Pour montrer à ceux qui s'humiliaient devant Dieu qu'il les approuvait, que son cœur était avec eux, que Dieu prenait plaisir en eux (voir Ésaïe 57 :15 ; 66 :2). Ainsi Jésus devenu un homme fait, prenait sa place, non avec les grands de la terre, mais, comme il l'avait fait dès sa naissance, avec les petits, les pauvres et les humbles. Il s'abaissait lui-même.

Mais, mes amis, Dieu élève ceux qui s'abaissent, et nous voyons à ce moment une scène merveilleuse qui jamais encore n'avait eu lieu sur cette pauvre terre, où Dieu ne pouvait voir que le péché. Aussitôt que Jésus eut été baptisé et qu'il sortit de l'eau, le ciel s'ouvrit, et la voix de Dieu le Père se fit entendre disant : «Tu es mon Fils bien aimé ; en toi j'ai trouvé mon plaisir». Et, en même temps, le Saint Esprit descendit sur lui comme une colombe.

Jésus, qui avait été un enfant saint et parfait, était aussi un homme parfait. C'est pour cela que le ciel s'ouvrait pour Lui, que Dieu le reconnaissait pour son Fils, déclarait son amour pour Lui et le remplissait du Saint Esprit. Jamais un tel homme n'avait paru ici-bas.

Et vous, chers amis, pouvez-vous être aimés de Dieu comme ses enfants et être remplis du Saint Esprit ? Dieu peut-il prendre plaisir en vous ? Oh oui, béni soit-il ! Si vous venez à Jésus, si vous croyez en Lui, Dieu vous aimera comme il aime Jésus ; vous serez ses chers enfants, et il enverra dans vos cœurs l'Esprit de son Fils.

Après que Jésus eut été ainsi déclaré Fils de Dieu, le Saint Esprit le conduisit dans un autre désert. C'était un lieu bien triste, aride, et où ne se trouvaient que des pierres et des bêtes sauvages. Jésus resta là durant quarante jours sans manger ni boire. Ne souffrait-il pas et n'avait-il pas peur ? Oh non, il savait que Dieu son Père était avec Lui pour le garder et le soutenir.

Vous me demanderez pourquoi Jésus dut aller dans le désert. Vous rappelez-vous, chers amis, ce qui arriva à Adam le premier homme ? Dieu l'avait placé dans le paradis terrestre et l'avait comblé de tout ce qui pouvait le rendre heureux, et que fit Adam ? Il fut désobéissant. Jésus, le second homme, vint dans la pauvreté et l'abaissement, fut conduit dans un désert, privé de tout, et demeura obéissant.

Mais comment savons-nous qu'il fut obéissant ? Ah ! c'est que le même méchant et rusé ennemi, Satan, qui avait tenté Ève dans le beau jardin d'Éden, vint aussi tenter Jésus dans l'affreux désert.

Après les quarante jours, Jésus eut faim. Alors Satan s'approcha et lui dit : «Si tu es le Fils de Dieu, dis à cette pierre qu'elle devienne du pain». Cela paraissait bien naturel, mais Jésus savait bien qu'il était Fils de Dieu, sans avoir besoin de faire ce miracle, et il se confiait en Dieu son Père, pour lui donner la nourriture nécessaire au temps convenable. Il dit donc à Satan : «Il est écrit : L'homme ne vivra pas de pain seulement, mais de toute parole de Dieu», c'est-à-dire l'homme vivra par l'obéissance à Dieu.

Alors le diable plaça Jésus sur le haut du temple et lui dit : «Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi en bas, car Dieu a dit que ses anges te garderaient». Mais Jésus n'avait pas besoin d'éprouver Dieu pour voir s'il était fidèle à ses promesses. Il le savait bien et s'assurait en Lui ; il dit donc au diable : «Il est écrit : Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu».

Enfin le diable mena Jésus sur une fort haute montagne, et lui montra tous les royaumes et la gloire et les richesses du monde, lui promettant de les lui donner s'il se prosternait devant lui. Mais Jésus savait que tout appartient à Dieu qui saurait bien lui donner, au temps convenable, l'honneur, la gloire et la domination. Pour le moment, il avait renoncé à tout ; il venait pour être sur la terre un homme humble et obéissant, pour servir et s'abaisser même jusqu'à la mort de la croix, et il dit à Satan : « Va arrière de moi, Satan, car il est écrit : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et tu le serviras lui seul». Jésus préférait Dieu à toutes les richesses et à toute la gloire du monde.

C'est ainsi que Jésus montra qu'il était plus fort que Satan. Il triompha de lui par son obéissance parfaite à Dieu et par sa soumission entière à la parole de Dieu. Quand le diable vit qu'il ne pouvait pas vaincre Jésus, il s'en alla, mais alors des anges s'approchèrent du Seigneur et vinrent le servir. Jésus était l'objet des soins de Dieu et restait, même dans son abaissement, Celui que les anges honoraient.

Satan vous tente-t-il aussi ? Oh oui, certainement ! Il s'efforce de toutes manières de vous faire sortir du chemin de l'obéissance pour accomplir votre propre volonté qui, au fond, est la sienne. Pouvez-vous lui résister ? Oui, certainement. Puisque Jésus l'a vaincu, ceux qui croient en Jésus, et que Jésus a sauvés, peuvent lui dire : «Va-t'en loin de moi, je ne veux pas t'écouter ; j'appartiens à Jésus ; c'est à Dieu que je veux obéir». Ainsi, comme Jésus fut vainqueur de l'ennemi et le repoussa en étant soumis à la parole de Dieu, faites de même, chers amis.

8 L'Homme qui allait de lieu en lieu faisant du bien.

Vous rappelez-vous, mes amis, ce qu'était devenu le petit enfant né à Bethléem ? Un homme n'est-ce pas, comme vous le deviendrez aussi, si Dieu vous laisse sur la terre.

Mais vous souvenez-vous aussi de ce qui arriva à Jésus quand il eut atteint l'âge de trente ans ? Le Saint Esprit descendit sur Lui ; Dieu, du haut du ciel, le reconnut pour son Fils bien-aimé, et ensuite il fut tenté dans le désert par le diable.

Le diable put-il le faire pécher en quoi que ce soit ? Oh non ; Jésus resta parfaitement obéissant à Dieu et remporta ainsi la victoire sur Satan, qui fut obligé de se retirer.

Mais que devint Jésus après cela et que fit-il ? Il fut un parfait serviteur de Dieu qui allait de lieu en lieu faisant du bien, et c'est de sa vie comme serviteur de Dieu au milieu des hommes, que je vous parlerai aujourd'hui, mes amis.

En parcourant ainsi le pays où il habitait, Jésus prêchait l'évangile. «C'est pour cela», disait-il, «que je suis venu». Savez-vous ce que c'est que l'évangile ? C'est la bonne nouvelle de l'amour de Dieu envers les pécheurs perdus. Jésus l'annonçait en disant : «Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son FILS UNIQUE, afin que quiconque croit en Lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle». «Le fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu». Et, plein d'amour, il invitait les pécheurs à venir à Lui : «Venez à MOI, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos. Et je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi».

Était-ce aussi aux enfants que Jésus s'adressait ? Oh oui, car eux aussi sont perdus. Jésus les aimait tendrement, et il disait en parlant même des tout petits : «Le fils de l'homme est venu pour sauver ce qui était perdu ;... et ce n'est pas la volonté de votre Père qui est dans les cieux qu'un seul de ces petits périsse». Aussi, quand des parents lui amenaient des petits enfants afin qu'il leur imposât les mains et qu'il priât, et que les disciples voulaient les empêcher, Jésus dans son amour disait : «Laissez venir à moi les petits enfants et ne les empêchez pas», puis il les prenait entre ses bras et les bénissait.

Chers petits enfants, Jésus vous aime, ne voulez-vous pas venir à Lui pour qu'il vous bénisse ?

Vous comprenez, mes amis, que tous les pécheurs qui sentaient leurs péchés et se repentaient, venaient auprès de Jésus pour entendre cette bonne nouvelle de la grâce de Dieu venue pour les sauver.

Un jour, une pauvre femme qui avait commis de grands et nombreux péchés, entendit dire que Jésus était dans une maison de la ville. Vite, elle s'y rendit et se mit à pleurer à ses pieds. Jésus ne la repoussa pas, bien que tout le monde la méprisât, mais il lui dit : «Tes péchés sont pardonnés, va-t'en en paix ; ta foi t'a sauvée».

C'est ainsi que Jésus reçoit tout pécheur qui vient à Lui.

Il allait aussi les chercher. Il passa une fois tout exprès dans la Samarie. C'était un pays dont les habitants étaient des ennemis des Juifs. Pourquoi Jésus y alla-t-il ? Ah ! mes amis, c'est qu'il était venu pour tous les pécheurs, et il y avait là une autre pauvre femme pécheresse qui avait besoin de Lui. Il la rencontra au bord d'un puits où elle allait chercher de l'eau. Jésus était bien fatigué du chemin qu'il avait fait dans la brûlante chaleur du jour. Malgré cela, tout de suite il se mit à annoncer l'évangile à cette femme. Il lui parla du don de Dieu et d'une eau que Lui, Jésus, donnerait à cette pauvre femme, et qui serait en elle une fontaine d'eau jaillissant en vie éternelle. Savez-vous, mes amis, qui est ce don de Dieu ? C'est Jésus lui-même, et l'eau qu'il donne, c'est la paix, la joie, le bonheur éternel, qu'il verse dans le cœur par le Saint Esprit. Jésus donne encore de cette eau à quiconque vient à Lui. La femme crut et fut tout heureuse et elle fit connaître son bonheur aux gens de la ville, qui vinrent aussi entendre Jésus et crurent en Lui comme au Sauveur du monde.

Mais Jésus ne se bornait pas à prêcher l'évangile et à instruire ceux qui venaient l'entendre. Il était descendu du ciel sur une terre où règnent, à cause du péché, la souffrance et la mort, et où le diable exerce sa puissance, et en voyant tant de larmes et de douleurs, son cœur était ému de compassion. Il avait vaincu le diable, il était venu pour détruire ses œuvres et toute sa puissance, et pour le montrer, tout en prêchant l'évangile pour le salut des âmes, il guérissait ceux que Satan avait asservis.

Les aveugles se rendaient près de Lui ; il touchait leurs yeux et ils voyaient. Un misérable lépreux se jetait à ses pieds, Jésus le touchait et la lèpre disparaissait. On lui apportait un paralytique : «Aie bon courage», lui disait Jésus, «tes péchés sont pardonnés. Lève-toi, prends ton lit, et t'en va dans ta maison». Et le paralytique marchait. — Un pauvre homme possédé d'un démon qui le tourmentait cruellement, vint un jour à sa rencontre. Jésus commande au démon de sortir, et le pauvre homme fut délivré.

Par sa puissance, Jésus pourvoyait aux besoins de ceux qui l'entouraient. Des milliers d'hommes, de femmes et de petits enfants s'étaient rassemblés pour l'entendre et être guéris. Il était tard, ils n'avaient pas de provisions, et Jésus ne voulait pas les renvoyer à jeun. «Faites-les asseoir», dit-il à ses disciples. «Maître», répondent ceux-ci, «nous n'avons que cinq pains et deux poissons». «Apportez-les», dit Jésus, et avec ce peu de vivres multipliés par sa puissance, il les nourrit tous.

La mort elle-même ne pouvait subsister devant Lui. Avez-vous vu un mort ? L'âme est partie, le corps reste immobile et froid ; on le porte en terre et une affreuse corruption s'en empare. Quelle chose terrible, elle fait frissonner, n'est-ce pas ? C'est la conséquence du péché. Mais Jésus est le Prince de la vie ; il est plus puissant que la mort.

Il rencontra un jour un triste cortège. On portait en terre un mort, fils unique de sa mère qui était veuve. Le cœur de Jésus fut aussitôt ému de compassion : «Ne pleure pas», dit-il à la pauvre mère. Puis s'adressant au mort, il lui commanda : «Jeune homme, lève-toi !» Et le mort se leva et Jésus le donna à sa mère. Une autre fois, ce fut une petite fille de douze ans qu'il rendit à ses parents.

Jésus avait quelques amis qu'il aimait tendrement. L'un d'eux, nommé Lazare, tomba malade et mourut pendant qu'il était loin. Quatre jours après, Jésus arriva. Il voulut aller au sépulcre où l'on avait mis son ami. C'était une grotte fermée par une pierre. «Otez la pierre», dit Jésus. La sœur du mort dit : «Seigneur, il sent déjà, car voilà quatre jours qu'il est là». Mais Jésus fit ôter la pierre et cria : «Lazare, sors dehors !» et le mort revint à la vie, sortit et retourna avec ses sœurs.

Telle était la puissance de Jésus, mes amis. Il l'exerçait dans son amour pour faire du bien. Par sa parole il guérissait les corps et ressuscitait les morts ; la même parole appelait les pécheurs à Lui et ceux qui venaient et croyaient avaient la vie éternelle.

Chers amis, l'amour de Jésus et la puissance de sa parole sont encore les mêmes. Avez-vous reçu cette parole dans vos cœurs ? Avez-vous la vie éternelle ?

9 *L'Homme obéissant.*

Qu'est-ce que c'est que l'obéissance ? Vous le savez tous plus ou moins, mes amis, et vous me répondez : «C'est de faire ce qu'on nous dit». Bien ; mais à qui faut-il obéir ?

«À nos parents, à nos maîtres». C'est encore juste ; on obéit à ceux qui ont le droit de commander. Mais qui a le droit suprême sur nous ? Ah ! c'est Dieu, n'est-ce pas ? et c'est à Lui que tous, jeunes et vieux, pauvres ou riches, faibles ou puissants, sont tenus d'obéir.

Et quand faut-il obéir à Dieu ? Est-ce quelquefois, quand la chose nous plaît, quand nous y voyons quelque avantage ? Non ; c'est toujours, en tout, partout, que nous en soyons contents ou non.

Je vous demanderai encore : De quelle manière faut-il obéir ? Est-ce en murmurant, parce que nous ne pouvons faire autrement, avec un cœur mal satisfait ? Non, vous le savez, c'est avec promptitude et joie.

Et savez-vous, mes amis, ce que suppose une semblable obéissance ? C'est que la propre volonté est mise de côté. On n'agit pas, parce que l'on veut soi-même faire telle ou telle chose, mais parce que Dieu le veut. Toute action, parole, pensée, mouvement du cœur, doit être réglé par la volonté de Dieu. Faites-y bien attention, mes amis. Du moment que l'on fait quelque chose de sa propre volonté, quand même cela nous paraîtrait très bon, sans que ce soit la volonté de Dieu, on cesse d'être obéissant. Ce n'est pas seulement de faire ce qui nous est commandé, mais de ne rien faire, si Dieu ne nous le commande pas.

Ah ! direz-vous, c'est impossible ; personne n'a jamais obéi comme cela. Vous avez raison, mes amis ; personne, sauf un seul qui a été sur la terre, d'un bout à l'autre de sa vie, l'homme parfaitement obéissant. Vous le connaissez, n'est-ce pas ? Vous pouvez le nommer ; c'est Jésus.

Le premier homme, Adam, avait été comblé de biens, et mis dans un lieu de délices, fut-il obéissant ? Non ; le premier pas qu'il fit fut de laisser la volonté de Dieu pour suivre la sienne, en écoutant le serpent, en regardant le fruit défendu, en le prenant et le mangeant. Et depuis ce moment, tous les hommes, petits et grands, ont suivi le même sentier de propre volonté et ont déshonoré Dieu à l'envi par leur révolte et leurs désobéissances.

Quelle différence avec Jésus ! Il ne regardait pas comme un objet à ravir d'être égal à Dieu : il était Dieu, dans le sein du Père de toute éternité, le resplendissement de sa gloire, Celui par qui et pour qui toutes choses furent faites, qui soutient toutes choses par sa parole puissante, et ce Fils unique de Dieu, qui était parfaitement heureux, a voulu devenir un homme. Pourquoi, mes amis ? Vous répondez : «C'est pour nous sauver». Ah ! sans doute, mais avant tout, par-dessus tout, c'est pour être obéissant, afin de glorifier, par son obéissance, Dieu que notre désobéissance avait déshonoré.

Ecoutez-le quand il se présente à Dieu, au moment d'entrer dans le monde : «Voici, je viens, dit-il, pour faire, ô Dieu, ta volonté». Et quand une fois il est descendu au milieu des hommes pécheurs, un homme comme eux, mais parfait, que dit-il encore : «Je suis descendu du ciel, non pour faire ma volonté, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé». «Je ne cherche pas ma volonté, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé». Ses disciples le pressaient de manger, après une course fatigante, croyant qu'il devait penser un peu à ses propres besoins. Non, disait-il, «j'ai à manger d'une viande que vous ne connaissez point. Ma viande est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre». Et à la fin de sa carrière sur la terre, il pouvait dire à son Père : «Je t'ai glorifié sur la terre, j'ai achevé l'œuvre que tu m'as donnée à faire».

Il avait été obéissant dès son enfance, alors qu'il se soumettait à Marie et à Joseph, et que cependant il s'occupait des affaires de son Père : il fut obéissant toute sa vie.

Quand il parlait, ce n'était point de lui-même, mais selon que le Père l'enseignait ; quand il agissait, c'était selon que le Père lui commandait ; aussi disait-il encore : «Je fais toujours les choses qui lui plaisent». «J'ai gardé les commandements de mon Père et je demeure dans son amour».

Et ne pensez pas, mes amis, que ce fut sans souffrances. Ah ! sans doute, Jésus était parfaitement heureux dans cette soumission de tous les instants. Mais, «quoiqu'il fut le Fils, il a appris l'obéissance par les choses qu'il a souffertes». Il n'avait pas à obéir dans le ciel. Mais une fois homme, il devait apprendre l'obéissance à travers les tentations du diable et la contradiction des pécheurs.

Jusqu'où est-il allé dans le sentier de l'obéissance ? Jusqu'au point que Dieu Lui-même avait marqué, et ce point, c'était la mort. Oui, mes amis, «il s'est anéanti lui-même, prenant la forme d'esclave», Lui qui était le Fils de Dieu ; puis, comme homme, il est allé plus loin encore, «il s'est abaissé lui-même, étant devenu obéissant jusqu'à la mort», et quelle mort ! «la mort de la croix».

Voilà, mes amis, l'obéissance parfaite ; celle qui met de côté la propre volonté, non pas pour les choses qui plaisent ou qui ne sont pas difficiles, mais pour subir ce qu'il y a de plus humiliant et de plus douloureux.

Et remarquez bien que le Seigneur Jésus savait d'avance à quoi il s'engageait quand il disait : «Je viens pour faire, ô Dieu, ta volonté». Il annonçait à ses disciples que Lui, «le fils de l'homme», devait souffrir beaucoup et être mis à mort. Quand le moment fut arrivé, la nuit où les méchants le prirent, dans le jardin de Gethsémané, en voyant devant Lui, par la pensée, tout ce qu'il allait endurer, «il commença à être saisi d'effroi et fort angoissé». Et il leur dit «Mon âme est saisie de tristesse jusqu'à la mort». Est-ce qu'il recule devant l'obéissance dans ce moment terrible ? Non ; il dit bien : «Père, si tu voulais éloigner de moi cette coupe» ; mais aussitôt il ajoute : «Que ce ne soit pas ma volonté, mais la tienne qui soit faite». Il aurait pu échapper à la main des méchants ; son Père lui aurait donné plus de douze légions d'anges pour le délivrer, mais comment les Écritures, l'expression de la volonté de Dieu, auraient-elles été accomplies ? Il laissait donc volontairement sa vie, pour que la volonté de Dieu fût faite, et c'est pour cela que le Père l'aimait. Voilà, chers amis, l'homme obéissant, le seul qui l'ait été parfaitement sur la terre et qui ainsi a glorifié Dieu. Or il nous a laissé un modèle, afin que nous suivions ses traces. Notre cœur naturel est toujours un cœur rebelle, désobéissant, plein de propre volonté, mais quand nous croyons en Jésus, Dieu nous donne une nouvelle vie, la vie même de son Fils, afin que nous soyons comme Lui, ici-bas, des enfants d'obéissance.

10 *L'Homme de douleurs.*

Le petit enfant né à Bethléem et couché dans une crèche, parce qu'il n'y avait pas de place pour lui dans l'hôtellerie, fut-il jamais riche sur la terre ? Non, mes amis. Il avait été élevé par le charpentier Joseph et avait lui-même travaillé de ses mains. Quand il se mit à prêcher l'évangile, il ne choisit pas pour ses compagnons des riches ou des grands de la terre, mais des pêcheurs et des péagers. Il était pauvre, si pauvre qu'il fallait que des femmes qui le suivaient, l'assistassent de leurs biens, et que lui-même disait à quelqu'un qui voulait être son disciple : «Les renards ont des tanières, et les oiseaux du ciel ont des demeures ; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête». Le Fils de l'homme c'était lui. Vous, mes enfants, vous avez une demeure, un abri chez vos parents qui vous soignent. Ce ne sont que les plus pauvres d'entre les pauvres qui n'ont pas un endroit où se retirer la nuit. Eh bien, Jésus avait pris sa place là, au milieu de ces plus pauvres, Lui qui avait créé toutes choses, n'avait pas sur la terre une demeure à lui. Pourquoi ? Quelqu'un qui le connaissait répond : «Étant riche, il a vécu dans la pauvreté pour vous, afin que, par sa pauvreté, vous fussiez enrichis».

Le monde n'a pas grande considération pour les pauvres. Aussi Jésus fut-il tout de suite méprisé par les grands, les riches et les savants, «N'est-ce pas là le charpentier ?» «Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth ?» Voilà comment on parlait de lui.

Non seulement on le méprisait, mais, quand il allait de lieu en lieu, guérissant les malades et chassant les démons, savez-vous ce qu'on disait de Lui ? «C'est par le prince des démons qu'il chasse les démons». On lui amenait une fois un pauvre paralytique pour qu'il le guérit. Jésus dit à cet homme : «Prends courage, mon enfant, tes péchés sont pardonnés». Et tout de suite ses ennemis se mirent à l'accuser disant : «Cet homme blasphème», c'est-à-dire il outrage Dieu. Une autre fois, Il reprenait les méchants Juifs à cause de leur incrédulité, et ils lui répondirent : «Tu as un démon», et d'autres ajoutaient «Il est fou ; pourquoi l'écoutez-vous ?» C'est ainsi qu'était traité par les hommes le Fils de Dieu, celui qui était le resplendissement de la gloire de Dieu. Il annonçait la bonne nouvelle du salut pour les pauvres pécheurs et on disait : «Il séduit le peuple» ; il avait ouvert les yeux d'un aveugle-né, et les pharisiens l'appellent un «méchant».

Oh ! combien Jésus devait souffrir en voyant tant de méchanceté ! Ses frères mêmes ne croyaient pas en lui et le traitaient rudement. Aussi était-il tout «attristé», à cause de l'endurcissement du cœur de ceux auxquels il ne témoignait que de l'amour et qui lui rendaient de la haine en retour. À la fin de sa vie, comme il était près de Jérusalem et qu'il pensait au terrible châtement que Dieu allait faire tomber sur ces méchants, il se mit à pleurer. Il aurait voulu les rassembler comme une poule sa couvée sous ses ailes, et ils ne voulaient pas. Voilà ce qui attristait son cœur.

Est-ce la seule fois que Jésus pleura ? Non, mes amis ! Il venait du ciel où il n'y a point de larmes, mais ici sur la terre, tout lui parlait du péché et l'affligeait. De tous côtés on lui amenait des malades, des aveugles, des démoniaques ; il les guérissait, mais en le faisant son cœur entraînait tellement dans ces souffrances, que réellement il prenait nos langueurs et portait nos maladies. Avez-vous quelquefois vu quelqu'un de bien malade et qui souffrait beaucoup ? Peut-être était-ce l'un de vos parents, ou bien l'un de vos frères ou soeurs ? N'est-ce pas que vous souffriez avec le malade ? Pensez donc ce que c'était pour Jésus, qui n'avait pas comme nous un cœur méchant et endurci par le péché, mais qui, au contraire, était plein d'une parfaite tendresse.

Jésus n'avait que très peu d'amis. Il y en avait un qui se nommait Lazare et qui tomba malade, comme Jésus était loin. Lazare mourut. Alors Jésus vint pour consoler les soeurs de son ami et pour le ressusciter. Mais quand il vit la douleur de tous ceux qui étaient là et leurs pleurs, son âme en fut si vivement affectée, qu'il frémit dans son esprit et pleura. Et cependant il était sur le point de ressusciter Lazare. Mais il était profondément affligé, en voyant tout ce que le péché a causé de souffrances.

Vous voyez, mes amis, combien le Seigneur Jésus a souffert durant sa vie. Mais c'est peu de chose en comparaison de ce qu'il endura à la fin. Il savait qu'il devait bientôt mourir, quoiqu'il fût encore bien jeune. Il n'avait que trente-trois ans. Le soir de la nuit où il allait être livré entre les mains des méchants, il voulut prendre un dernier repas avec ses disciples, comme pour leur dire adieu. Après ce repas, il prit un pain qu'il rompit, et il le leur distribua en disant : «Ceci est mon corps qui est donné pour vous, faites ceci en mémoire de moi» ; puis il prit une coupe pleine de vin et dit : «Buvez-en tous. Ceci est mon sang qui est répandu pour plusieurs. Faites ceci, toutes les fois que vous boirez de cette coupe, en mémoire de moi». Au moment de mourir, il désirait que ses disciples se souvinsent de Lui, de son amour, de ses souffrances, de sa mort pour les sauver. Et depuis ce moment, les chrétiens se sont rassemblés ainsi pour se souvenir de Jésus.

Qu'arriva-t-il donc cette nuit-là ? Je vais vous le dire. Après le repas Jésus alla avec ses disciples à la montagne des Oliviers, dans un endroit appelé Gethsémané. Il prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, et s'éloigna des autres pour prier. Alors il commença à être saisi d'effroi et fort angoissé, et il dit à ceux qui étaient avec lui «Mon âme est saisie de tristesse jusqu'à la mort ; demeurez ici et veillez

avec moi». Comme vous, quand vous êtes tristes, ce cher Sauveur avait besoin, dans sa grande douleur, d'être consolé et encouragé par ses amis.

Il alla un peu plus avant, et, dans son angoisse, il se jeta la face contre terre et pria, disant : «Mon Père, s'il est possible, que cette coupe passe loin de moi ; toutefois que ce ne soit pas ma volonté, mais la tienne qui soit faite». Et si grande était son agonie à mesure qu'il priait plus instamment, que sa sueur devint des grumeaux de sang découlant sur la terre. Il retourna deux fois vers ses trois disciples, et les deux fois il les trouva dormant, et il leur dit avec tristesse : «Ainsi vous n'avez pas pu veiller une heure avec moi». Ses amis sur la terre n'avaient pu le soutenir, mais un ange du ciel était venu le fortifier.

Quelle était donc cette souffrance qu'endurait Jésus ? Il était seul, dans la nuit. Il n'y avait là personne pour le tourmenter. C'est vrai, mes amis ; mais Jésus connaissait toutes choses d'avance. Il savait que le moment était venu où il retournerait auprès de son Père dans le ciel, mais il savait aussi qu'auparavant il lui fallait souffrir tout ce que la méchanceté des hommes et la rage de Satan pourraient imaginer. Il savait surtout que, puisqu'il était venu pour nous sauver, il devait supporter toute la colère de Dieu contre le péché, c'est-à-dire le jugement et la mort. Il voyait tout cela devant Lui, ce précieux Sauveur, et pensez-vous que ce ne devait pas être effrayant ! Ne croyez-vous pas que si l'on vous disait : «Dans trois heures, tu vas être torturé jusqu'à ce que tu meures», vous n'en souffririez pas d'avance ? Il en était ainsi pour Jésus ; il allait endurer de la part des hommes et de la part de Dieu des souffrances inexprimables ; c'est ce qu'il appelait la coupe, le breuvage amer qu'il ne lui était pas possible d'éviter. Et, dans son amour pour nous et son obéissance envers Dieu, il l'a bu jusqu'au bout. Oh ! combien il a été nommé avec raison «l'homme de douleurs, sachant ce que c'est que la langueur». Ne l'oubliez pas, mes amis.

Ô Jésus, sainte victime,
Tu vins jusqu'en ce bas lieu
Sous nos pieds fermer l'abîme
Où nous tombions loin de Dieu.

Tu vins dans notre nature
Prendre sur toi nos langueurs.
Pour sauver ta créature,
Tu fus l'homme de douleurs.

11 *L'Homme juste trahi, renié et condamné injustement.*

Vous vous rappelez, mes amis, combien le Seigneur Jésus souffrit durant sa vie jusqu'au moment où il était dans le jardin de Gethsémané. Comme il revenait vers ses disciples après avoir prié pour la troisième fois son Père que la coupe passât loin de Lui, voilà que tout d'un coup, au milieu de la nuit, on entend un grand bruit, on voit briller des lumières, et le paisible jardin est envahi par une grande foule de soldats et de gens portant des épées, des bâtons et des flambeaux. Qui cherchaient-ils ainsi ? Était-ce un brigand ou un voleur ? Non ; c'était Jésus qui n'avait jamais fait aucun mal, qui était doux et humble de coeur.

Un homme les conduisait et leur avait dit : «Celui à qui je donnerai un baiser, c'est Jésus ; saisissez-le !» Et il s'approcha de Jésus et lui donna un baiser en lui disant : «Maître, maître, je te salue».

Qui était ce méchant homme ? Était-ce un de ses ennemis ? Hélas non, mes amis, c'était Judas un de ses douze apôtres qu'il avait choisi, qui avait mangé avec Lui, qui l'avait suivi partout et avait vu sa vie toute sainte et pleine d'amour. Et maintenant il l'avait vendu pour trente pièces d'argent, et il le trahissait par un baiser ! Quelle douleur pour le coeur de Jésus ! Quelle méchanceté dans le coeur de Judas ! Ah ! disons-nous bien ceci : c'est le mauvais coeur que moi j'ai aussi.

Mais, direz-vous, pourquoi Jésus ne chasse-t-il pas ces méchants, Lui qui fit tant de miracles, n'était-il pas assez puissant ? Oh ! oui, sans doute. En voici la preuve : il s'avança vers cette troupe et il leur dit : «Qui cherchez-vous». Ils répondirent : «Jésus de Nazareth». «C'est moi», dit Jésus ; et frappés de stupeur ils tombèrent par terre. Mais ensuite il se laissa volontairement saisir par eux.

Et ses disciples, ne firent-ils rien pour défendre leur cher Maître ? Oui, l'un d'eux, Simon Pierre, avait une épée dont il frappa un des hommes qui venaient prendre Jésus et il lui emporta une oreille. Mais Jésus ne venait pas tuer les hommes ; il venait les sauver. Il arrêta aussitôt Pierre et lui dit : «Remets ton épée dans le fourreau. Si je priais mon Père, ne me donnerait-il pas une armée d'anges ? Mais il faut que les Écritures s'accomplissent». Et il guérit l'homme blessé. Vous voyez, mes amis, comment Jésus montra jusqu'au bout son obéissance envers Dieu et son amour pour les hommes, même pour ses ennemis.

Ni Judas, ni ces méchants ne se laissèrent arrêter par la douceur et l'amour de Jésus. Ils le saisirent brutalement et l'emmenèrent. Et ses disciples qu'il aimait tant, l'accompagnèrent-ils du moins pour le consoler et l'encourager ? Non, ils eurent peur et s'enfuirent, le laissant seul. Oh ! que le pauvre coeur de l'homme est lâche ! Un seul, Pierre, le suivit de loin, comme ayant honte de Lui. Tout cela n'est-il pas bien triste ? Aimeriez-vous, si vous aviez de la peine, être abandonné de vos amis ? Jésus l'a été.

Où le conduisit cette bande armée ? Ce fut chez ses plus cruels ennemis, chez les principaux sacrificateurs, les anciens et les scribes, qui l'avaient haï dès le commencement et qui depuis longtemps cherchaient à le faire mourir. Pourquoi ? Leur avait-il fait quelque mal ? Pas du tout, il voulait les sauver. Mais ils étaient orgueilleux et avarés ; ils auraient voulu un roi guerrier, qui les délivrât non du péché et de Satan, mais des Romains et qui les comblât de richesses et de gloire. Jésus, au contraire, était venu pour détruire les oeuvres du diable. Il les reprenait à cause de leurs mauvaises pensées et de leur hypocrisie, il était comme une lumière brillante qui découvrait tout ce qui était dans leur coeur, et au lieu de s'humilier et de se repentir, ils haïssaient Jésus et n'avaient qu'une pensée : celle de le faire mourir. Cela a toujours été ainsi. Vous rappelez-vous le premier homme qui fut tué ? C'est Abel, n'est-ce pas ? Et pourquoi Caïn le tua-t-il ? Parce que les oeuvres d'Abel étaient justes et que les siennes étaient mauvaises. Et vous-mêmes, chers amis, n'avez-vous pas souvent été fâchés quand on vous reprenait de quelque chose de mal ? Peut-être même en voyant quelqu'un d'autre se bien conduire et désirer servir le Seigneur, avez-vous eu un sentiment de mauvais vouloir à son égard.

Jésus fut donc amené devant ses ennemis qui ne désiraient que sa mort. Il était là tout seul devant eux, sans un ami pour le défendre. De faux témoins se mirent à l'accuser de toutes sortes de choses qui n'étaient pas vraies et que l'on ne pouvait pas prouver, mais Lui, doux comme un agneau, ne répondait rien. Alors le souverain sacrificateur lui demanda : «Es-tu le Christ, le Fils de Dieu ?» Jésus savait bien que, s'il disait oui, il serait condamné aussitôt, mais pouvait-il ne pas dire la vérité ? Non, il était le fidèle témoin de la vérité de Dieu sur la terre, et il répondit : «Je le suis, et désormais le Fils de l'homme sera assis à la droite de la puissance de Dieu, et il viendra sur les nuées du ciel». C'était comme s'il leur avait dit : Vous pouvez me faire mourir, mais après ma mort, je serai dans la gloire de Dieu, revêtu de sa puissance, et de là je viendrai pour le jugement. C'était pour réveiller leur conscience que Jésus disait cela, mais au contraire leur coeur s'endurcit, leur colère ne put plus se contenir, et ils s'écrièrent : «Il a blasphémé, il mérite la mort», et aussitôt ils se mirent à lui donner des soufflets et à lui cracher au visage. D'autres se moquaient de Lui, lui couvrant la figure et le frappant, en disant d'une manière dérisoire : «Prophétise, Christ, qui t'a frappé».

Représentez-vous une pareille scène, mes amis. Ces hommes graves, sérieux, religieux, les chefs du peuple, les docteurs, les sacrificateurs, tous s'unissent pour accabler de leurs injures et de leurs coups, un homme, seul, abandonné, qui n'avait fait aucun mal, qui n'avait fait que du bien, qui avait montré dans toute sa vie, la bonté, la vérité, la sainteté, la puissance de Dieu même. Si vous alliez dans une cour de justice, vous verriez que jamais on ne dit un mot même contre le plus grand des criminels. On examine tranquillement ce qu'il a fait ; on le condamne quand les preuves de son crime sont évidentes, mais sans une injure ni un coup. Et le Fils de Dieu est condamné, frappé, injurié, par des hommes ses créatures ! Voilà où Satan a conduit le coeur de l'homme ! Chers amis, on a peine à croire à une telle méchanceté. Mais souvenez-vous qu'au fond, aucun de nous ne vaut mieux que ces juifs.

12 L'Homme juste condamné injustement.

Je vous ai raconté, mes amis, ce qui arriva à Jésus chez le souverain sacrificateur où on l'avait d'abord conduit. Et Pierre, qui l'avait suivi de loin, que faisait-il pendant ce temps ? S'était-il avancé pour être à côté de Jésus, le consoler et souffrir avec Lui ? Non, le coeur naturel est lâche et sans force devant Satan, et Pierre devait l'apprendre cette nuit-là. Il se chauffait tranquillement dans la cour, à quelques pas de l'endroit où Jésus était injurié et maltraité, et il pouvait voir ce que l'on faisait au Maître qu'il avait suivi et que certainement il aimait.

Tout d'un coup une servante dit à Pierre : «N'es-tu pas des disciples de cet homme ?» — «Non», répondit Pierre tout effrayé. Puis un autre dit : «Cet homme était avec Jésus de Nazareth». Mais Pierre le nia avec serment disant : «Je ne connais pas cet homme». Quelques temps après, un homme dit : «Tu es de ces gens-là. Ne t'ai-je pas vu au jardin avec lui». Alors le pauvre Pierre, tout irrité et plein de crainte, se mit à jurer contre lui-même et répéter encore : «Je ne le connais pas». Aussitôt le coq chanta. Or Jésus avait dit auparavant à Pierre, qui se vantait de le suivre jusqu'à la mort, qu'il le renierait trois fois avant que le coq chantât. En même temps le Seigneur qui, au milieu même de ses souffrances, n'oubliait pas son disciple, se retourna vers lui et le regarda. Oh ! alors le coeur du pauvre Pierre fut brisé, et il vit l'affreux péché qu'il venait de commettre, et étant sorti, il pleura amèrement. Vous comprenez ces larmes, n'est-ce pas, mes amis ? Avoir put renier un Maître si bon, qui l'aimait tant ! Ah ! Pierre pouvait voir là toute la méchanceté et la faiblesse de son coeur.

Et Judas, me direz-vous se repentit-il ?

Oui, mes amis. Quand il apprit que Jésus serait livré à la mort, toute l'horreur de son crime se présenta à lui. Mais il n'avait pas aimé Jésus ; il reconnut bien son péché devant les hommes, mais non devant Dieu et, dans son désespoir, il se pendit. Quel sort terrible, n'est-ce pas ?

Fit-on tout de suite mourir Jésus ? Non. Les juifs n'en avaient pas le droit. Ils étaient obligés d'obéir au gouverneur romain, qui se nommait Ponce Pilate. Ils conduisirent donc Jésus à Pilate ; mais ils ne pouvaient pas dire : «Fais-le mourir, car nous le haïssons» ; ou : «Fais-le mourir, car il dit être le Christ, et nous ne le croyons pas» ; la loi romaine n'aurait pas pu le condamner pour cela, et Pilate les aurait renvoyés. Les méchants sacrificateurs et les anciens des juifs inventèrent donc ceci : ils dirent à Pilate : «Cet homme défend de payer les impôts à l'empereur et dit qu'il est roi». C'était tout à fait faux. Jésus leur avait dit au contraire peu de jours auparavant : «Rendez à César ce qui appartient à César». César, c'était le nom de l'empereur romain. Et une fois que le peuple voulait faire Jésus roi, lui ne l'avait pas voulu et s'était retiré sur la montagne. Jésus avait bien le droit d'être roi, mais il ne devait pas l'être alors à la manière des rois de la terre.

Pilate donc interrogea Jésus et lui dit : «Es-tu roi ?» Jésus répondit : «Oui, je suis né pour cela, mais maintenant mon royaume n'est pas de ce monde ; sans cela mes gens auraient combattu pour me défendre». C'était bien simple, n'est-il pas vrai ? Pilate fut obligé de reconnaître que Jésus n'avait rien fait de mal et il le dit aux juifs. Mais ceux-ci ne voulurent rien entendre, et continuèrent à l'accuser.

Le pauvre Pilate était bien embarrassé. Il aurait bien voulu délivrer Jésus, sans mécontenter les juifs. D'abord, il fit conduire Jésus à Hérode, roi de Galilée, qui se trouvait alors à Jérusalem, pour savoir s'il le condamnerait, mais Hérode se contenta de se moquer de Jésus et le renvoya à Pilate. Alors Pilate dit aux juifs : «Vous voyez bien qu'Hérode n'a pas non plus trouvé de crimes dans cet homme ; je vais donc le faire fouetter et puis je le relâcherai». Il leur dit encore : «J'ai l'habitude de vous relâcher un prisonnier le jour de la fête de Pâque, voulez-vous que je vous relâche Jésus ?» «Non, non», crièrent les foules, «relâche-nous Barabbas». Ce Barabbas, mes amis, était un brigand et un meurtrier, et c'est lui que les Juifs préférèrent au Fils de Dieu. «Que ferai-je donc de Jésus ?» demanda Pilate. «Crucifie-le» cria la foule. Oh ! mes amis, quelle méchanceté, crucifier Celui qui ne leur avait fait que du bien !

Mais Pilate n'aurait-il pas pu relâcher Jésus, puisqu'il était le gouverneur ? Certainement il le pouvait, et selon la justice il aurait dû le faire, car lui-même jugeait que Jésus n'avait commis aucun crime. Mais là encore nous voyons ce qu'est le méchant coeur de l'homme. Pilate eut peur. Il ne voulait pas mécontenter les juifs ; il craignait qu'on ne l'accusât de ne pas être ami de César, et ainsi qu'il ne perdît sa place. Le coeur de l'homme éloigné de Dieu est capable de tout, et Pilate, contre sa conviction, contre toute justice, condamna Jésus à être crucifié.

Quelle douleur pour le coeur de Jésus ! Trahi par Judas, renié par Pierre, abandonné de tous ses amis, seul devant ses ennemis ; les juifs, son propre peuple qu'il aimait tant, demandant sa mort, après avoir entendu ses paroles de grâce et vu ses miracles ; le gouverneur romain le condamnant injustement, voilà mes amis ce que trouva le Fils de Dieu sur la terre. Le juste et le saint a été condamné injustement.

Que pensez-vous de Judas, de Pierre, des juifs et du gouverneur romain ? Ils étaient bien méchants, dites-vous ; mais croyez-vous que vous valez mieux ? Non, mes amis ; et si vous aviez été là, vous auriez fait de même. Le coeur de l'homme est désespérément malin, dit Dieu, et nous avons tous à l'apprendre.

13 L'Homme innocent, méprisé et rejeté.

Vous vous rappelez que le malheureux Pilate avait condamné Jésus, bien qu'il le jugeât innocent, et Jésus devait mourir. De nos jours, quand un homme a été condamné à mort, on ne le tourmente pas, même s'il a commis les plus grands crimes. On le laisse tranquille pendant les dernières heures de sa vie. Il n'en fut pas ainsi de Jésus. Il fut tout de suite livré à ses bourreaux. Et qui étaient-ils ? De rudes et grossiers soldats romains sans aucune pitié, qui se faisaient un jeu cruel des souffrances qu'ils infligeaient au condamné. Conduisirent-ils Jésus tout de suite à la croix ? Non, mes amis, le Sauveur avait encore bien des douleurs à endurer avant de laisser sa vie.

Les Romains étaient un peuple d'un coeur dur comme le fer. D'après leur loi, tout condamné à mort, à moins d'être citoyen romain, était cruellement fouetté avant son supplice. Pour cela on le dépouillait de ses vêtements, et on le frappait avec des cordes garnies de noeuds qui meurtrissaient les chairs. C'est là le supplice humiliant et douloureux que subit le Seigneur. Lui, le bien-aimé du Père, qui habitait la gloire du ciel, adoré par les anges, oui, mes amis, c'est là ce que des hommes pécheurs lui firent souffrir, c'est jusque-là qu'il s'abaissa lui-même.

Cela vous semble bien cruel, n'est-ce pas ? Et en même temps vous vous demandez : «Comment Jésus qui faisait tant de miracles, s'est-il laissé ainsi maltraiter ?» Ah ! mes chers amis, Jésus aurait pu en effet se délivrer, terrasser d'un mot ces méchants, et remonter au ciel. Mais comment alors aurait-il pu vous sauver ? Il fallait qu'il souffrît ces choses. Ah ! il n'a pas perdu courage, il ne nous a pas laissés, il a été jusqu'au bout dans son obéissance à Dieu, il a eu sa chair meurtrie pour que nous fussions guéris. Précieux Sauveur, n'est-ce pas ? Quel amour que le sien !

Et je voudrais encore vous dire, mes amis, que Jésus savait tout cela d'avance. Il le savait avant de venir du ciel pour être un homme sur la terre, il en parlait avec ses disciples, quand ils parcouraient ensemble le pays d'Israël, il s'en entretenait avec Moïse et Élie, quand il fut transfiguré. C'est pour cela qu'il était venu, et rien ne l'a arrêté dans son oeuvre de grâce.

Les soldats avaient obéi à Pilate en fouettant Jésus. Ils pouvaient maintenant l'emmener et le crucifier. Mais la méchanceté de leur coeur leur donna la pensée de s'amuser de cet homme sans défense qu'ils avaient entre leurs mains. Cela vous paraît affreux. Mais n'avez-vous jamais vu des enfants s'amuser cruellement d'un plus faible, incapable de se défendre, le tourmenter, le faire souffrir par des moqueries, ou quelquefois par des coups, et même se rassembler plusieurs pour cela ? Ah ! le coeur est le même chez un soldat romain des anciens temps et un enfant de nos jours.

Que firent donc ces méchants soldats romains ? Ils avaient sans doute entendu dire que Jésus était condamné pour avoir voulu se faire roi, c'est de cela qu'ils résolurent de se moquer. Mais ils veulent que tous leurs camarades se divertissent avec eux aux dépens de ce Juif qui se disait roi, et vite ils les font assembler dans la grande salle où ils se trouvaient. Ils placent Jésus au milieu d'eux. À un roi il faut un vêtement royal, et ils jettent sur lui un manteau de pourpre. Un roi doit avoir une couronne ; vite, on va chercher des branches d'épines que l'on entrelace, et on met sur la tête de Jésus cette couronne douloureuse. Il faut qu'un roi ait un sceptre, marque de commandement et de puissance ; par dérision on met un roseau dans les mains du Sauveur. À un roi, il faut des hommages, et ils s'agenouillent devant lui en se moquant et disant : «Salut, roi des Juifs», puis se relevant ils crachent contre lui, prennent le roseau et en frappent sa tête meurtrie par les épines.

Voyez- vous, mes amis, cette scène terrible ? Cette multitude d'hommes brutaux, sans miséricorde, riant des souffrances, riant des insultes dont ils accablent l'innocent qui est devant eux ! Et qui est-il celui qui, sous ces outrages, reste muet comme un agneau, n'ouvrant pas la bouche pour se plaindre ? C'est le SEIGNEUR DE GLOIRE ; c'est le CRÉATEUR insulté par ses créatures ! Quelle méchanceté d'un côté, quel abaissement de l'autre ! Mais comme je vous l'ai dit, mes amis, Jésus devait souffrir ainsi pour pouvoir nous sauver. Il fallait qu'il fût le méprisé, le rejeté des hommes, homme de douleurs, sachant ce que c'est que la langueur, obéissant à Dieu jusqu'au bout, au milieu de toutes les hontes et les souffrances, et montrant ainsi sa perfection. Quand est-ce que l'obéissance se fait le mieux voir ? Est-ce dans les choses qui nous plaisent ou dans les choses pénibles ? Et où la patience sera-t-elle la plus parfaite ? Est-ce quand tout va bien, ou quand tout est contraire ? Le Seigneur Jésus fit voir là toute sa douceur, sa patience et sa parfaite obéissance.

Vous vous demandez peut-être, comment Pilate pouvait permettre toute cette cruauté des soldats. Sans doute qu'après avoir prononcé le jugement et vu fouetter Jésus, il s'était retiré. Mais son âme n'était pas tranquille, il pensait toujours aux moyens de délivrer Jésus. Il vit ce que les soldats lui avaient fait, et comme les principaux sacrificateurs et d'autres Juifs étaient encore dehors attendant sans doute qu'on conduisît Jésus pour être crucifié, il fit sortir le Sauveur couvert des marques de son humiliation et de ses souffrances. Il pensait peut-être que les juifs le voyant ainsi châtié seraient satisfaits, et qu'il pourrait le laisser aller. Il leur déclara donc encore une fois qu'il ne trouvait aucun crime en Jésus. Mais ces coeurs endurcis eurent à peine vu Jésus et entendu Pilate, qu'ils s'écrièrent : Crucifie-le ! crucifie-le ! Pilate hésitait encore, mais les Juifs lui dirent que s'il relâchait Jésus, il agirait contre César, puisque Jésus voulait se faire roi. Enfin Pilate essayant de leur présenter Jésus comme étant leur roi, les Juifs crièrent : «Ote-le, crucifie-le ! nous n'avons pas d'autre roi que César».

Ainsi les Juifs rejetaient le Fils de Dieu venu sur la terre montrer tout l'amour et la grâce de Dieu, ils voulaient faire mourir l'homme parfait et refusaient leur vrai roi, pour accepter volontairement pour roi, l'empereur des païens. Ils cessaient, vous le voyez, d'être le peuple de Dieu ; et, comme ils rejetaient Jésus, Dieu les rejetait aussi jusqu'au jour où il usera de grâce envers eux et où pleurant leur crime, ils reconnaîtront Jésus.

Pilate vit bien qu'il n'y avait rien à attendre des juifs, mais que pensez-vous qu'il fit après cette dernière épreuve ? Parfaitement convaincu dans sa conscience de l'innocence de Jésus, ayant le pouvoir en mains pour le délivrer, il céda encore une fois lâchement et livra Jésus pour être crucifié. Les soldats prirent donc Jésus et l'emmenèrent. Il était maintenant tout à fait clair que les Juifs ayant vu Jésus avaient haï et Lui et son Père, que les païens prêtaient la main à leur crime, et que le coeur de l'homme est inimitié contre Dieu. Quelle grâce que Dieu ait voulu sauver de semblables créatures.

14 L'Homme sur la croix.

Jésus avait été définitivement rejeté par les Juifs et condamné par Pilate. Les soldats l'emmenèrent donc pour le crucifier. Vous savez ce que c'est qu'une croix, n'est-ce pas, et comment on y suspendait ceux que l'on voulait faire mourir ? On les plaçait sur la croix et, les bras étant étendus, on clouait les mains et les pieds sur le bois ; puis on dressait la croix dont on affermissait le pied dans un trou creusé en terre. Ensuite on laissait les malheureux crucifiés mourir dans les souffrances. C'était un supplice bien cruel ; de plus, chez les Romains, on ne l'infligeait qu'aux hommes les plus vils et les plus criminels, et chez les juifs, Dieu avait déclaré que celui qui était pendu au bois, était maudit. Ainsi, mes amis, le Seigneur Jésus, le Fils de Dieu, venait prendre la place d'un malfaiteur, la place de la honte la plus grande, la place d'un homme maudit. Dans son amour, pour nous sauver, il s'abaissait ainsi ! Y avez-vous jamais pensé ?

Ceux que l'on crucifiait, devaient porter leur croix jusqu'au lieu du supplice. Jésus en fut donc chargé ; mais les soldats ayant rencontré un homme, nommé Simon, qui revenait des champs, le contraignirent de porter la croix après Jésus. Pourquoi ? Je ne saurais vous le dire ; mais ne pensez-vous pas que c'était un grand honneur pour Simon ? Ah ! je suis sûr que s'il croyait en Jésus, il était tout heureux de faire cela pour Lui et d'être méprisé avec son cher Maître. Et c'est ainsi, mes amis, en souffrant le mépris pour Christ, que le chrétien aujourd'hui encore est appelé à porter sa croix en suivant Jésus.

Ils arrivèrent ainsi au lieu appelé Golgotha ou le Calvaire, où l'on crucifiait les criminels. Les soldats avaient amené deux brigands pour être crucifiés avec Jésus. On commença par leur donner du vin mêlé avec du fiel pour les enivrer, afin qu'ils sentissent moins la douleur. Jésus y goûta bien, car un Psaume de David avait dit d'avance qu'on l'abreuverait de fiel, mais il refusa d'en boire. Ce précieux Sauveur voulait subir la douleur de la croix en ayant toute sa connaissance. Alors les soldats le prirent, et le Fils de Dieu fut cloué sur la croix et élevé de la terre entre les deux brigands, par la main même de ses créatures. À celui qui était vraiment Roi, on ne donna pour trône que la croix, la dernière place dans l'ignominie et la douleur.

Et ne se plaignait-il pas ? Non ; il était là comme un agneau qu'on immole. Ne disait-il rien à ceux qui le crucifiaient ? Non ; mais il s'adressait à Dieu son Père, et ce n'était pas pour demander la punition de ceux qui le traitaient ainsi, c'était pour demander leur pardon. «Père», disait-il, «pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font». Oh ! Quelle grâce !

Mais cela ne touchait pas ces cœurs endurcis. Les sacrificateurs, les scribes étaient venus le voir cloué sur la croix, et ils se moquaient de Lui. Ceux qui passaient l'injuriaient, les soldats se moquaient aussi de Lui, et jusqu'aux malheureux brigands crucifiés avec Lui, lui disaient des outrages. On avait mis au-dessus de sa tête un écriteau disant qu'il était le Roi des Juifs et on lui disait : «Si tu es le Roi d'Israël, le Fils de Dieu, descends donc de la croix !» Oh quelle méchanceté du cœur ! quel triomphe pour Satan ! mais aussi quel amour de la part de Jésus ! Il aurait bien pu descendre de la croix s'il l'eût voulu, mais alors comment nous aurait-il sauvés ? Il y resta pour tout accomplir.

Mais sur la croix même, tandis qu'il était abreuvé d'outrages, ce bon Sauveur montrait sa grâce. Un des brigands l'outrageait toujours. Alors l'autre se mit à le reprendre et à confesser son crime, et il dit à Jésus : «Seigneur, souviens-toi de moi quand tu viendras dans ton royaume». Il avait foi au Seigneur crucifié quand tout le monde le rejetait. Et Jésus lui dit : «Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis». N'était-il pas heureux, mes amis, ce pauvre brigand dans les souffrances. Oh ! oui, infiniment heureux ! Et Jésus était heureux avec lui ; c'était sa consolation et sa récompense, car il était venu chercher et sauver ce qui était perdu. Mes amis, si vous mouriez aujourd'hui, seriez-vous avec Jésus dans le paradis ?

Et en même temps, ne pensant jamais à Lui-même, Jésus pouvait aussi s'occuper de sa mère. Elle était là près de la croix avec quelques femmes et l'apôtre Jean, que Jésus aimait particulièrement. Marie, en voyant son fils attaché à la croix, avait son cœur comme transpercé d'une épée, ainsi que le lui avait dit d'avance le pieux Siméon, quand il tenait dans ses bras le petit enfant Jésus et que le Saint Esprit lui faisait connaître ce qui arriverait à ce petit enfant. Mais Jésus console sa mère en la confiant au disciple qu'il aimait, pour qu'il lui tînt lieu de fils. Jean devait être bien heureux d'être revenu près de la croix pour voir et entendre encore une fois le Sauveur.

Après cela, mes amis, vint pour Jésus le moment le plus terrible. On l'avait crucifié à neuf heures du matin. À midi, tout à coup, le soleil s'obscurcit et des ténèbres profondes couvrirent tout le pays jusqu'à trois heures. Tous s'étaient éloignés de la croix et se tenaient à distance. Et, du sein de l'obscurité, on entendit Jésus s'écriant d'une forte voix : «Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'as-tu abandonné ?» Pourquoi Jésus, qui n'avait fait aucun mal, était-il abandonné de Dieu ? Ah ! c'est qu'il n'était pas seulement l'homme parfait, l'homme obéissant jusqu'à la mort, mais sur la croix il s'offrait en sacrifice à Dieu pour ôter le péché, il était fait péché pour nous et il subissait le jugement de Dieu, il était abandonné. Dieu n'épargnait pas son propre fils. Chers amis, c'était pour que Dieu pût vous pardonner vos péchés, pour que vous ne fussiez pas abandonnés de lui pendant l'éternité, mais que vous fussiez reçus dans le ciel ; voilà pourquoi Jésus était abandonné de Dieu. Ne vous a-t-il pas aimés d'un immense amour ?

Quand ces heures terribles furent passés, Jésus dit : «j'ai soif». Et quelqu'un courut chercher du vinaigre dont il imbiba une éponge et il la présenta à Jésus au bout d'un roseau. Alors Jésus dit : «C'est accompli». Qu'est-ce qui était accompli ? Tout ce que Dieu avait annoncé dès le commencement, tout ce qu'il voulait faire pour sauver de misérables pécheurs. Et comme tout était accompli, Jésus dit : «Mon Père, je remets mon esprit entre tes mains». Et il baissa la tête et expira. Il montrait par là, mes amis, qu'il mourait volontairement.

Tel fut l'homme sur la croix, telle fut sur la terre la fin de la vie de celui que nous avons vu un petit enfant dans la crèche à Bethléem. Il n'y avait pas eu auparavant, mes amis, et il n'y aura jamais dans l'éternité un moment plus solennel que celui où Jésus expira. Aussi Dieu le fit bien voir, car à cet instant, le voile du temple se déchira en deux depuis le haut jusqu'en bas ; la terre trembla, les rochers se fendirent, les sépulchres s'ouvrirent et des saints ressuscitèrent, mais ils ne sortirent de leurs tombeaux qu'après la résurrection de Jésus. Pourquoi le voile du temple se déchirait-il ? Pour montrer que les pécheurs purifiés de leurs péchés par la mort du Seigneur Jésus, pouvaient entrer en la présence de Dieu. Et si vous me demandez, mes amis, pourquoi à ce moment des morts ressuscitèrent, je vous répondrai que cela montrait que la mort de Jésus détruisait la puissance de la mort. N'est-ce pas bien merveilleux ? Les péchés de celui qui croit en Jésus sont effacés, il peut entrer sans crainte en la présence de Dieu et il ressuscitera un jour. Oh ! quel glorieux salut !

D'après la loi de Moïse, les corps des crucifiés ne devaient pas rester sur la croix jusqu'au lendemain. Les juifs demandèrent donc à Pilate de les faire ôter. Mais habituellement, les malheureux suppliciés n'étaient pas encore morts, de sorte que pour achever de les tuer, on leur rompait les jambes. C'est ce que l'on fit aux deux brigands. Mais en venant à Jésus, on s'aperçut qu'il était déjà mort. On ne lui rompit donc pas les jambes, mais un des soldats lui perça le côté d'un coup de lance, et aussitôt, il en sortit du sang et de l'eau. L'apôtre Jean était présent et nous raconte qu'il l'a vu. Que voulaient dire ce sang et cette eau ? C'est le signe de notre salut parfait et éternel ; le sang expie le péché, l'eau purifie le pécheur. C'est le fruit de la mort de Jésus, et c'est pour chacun de ceux qui croient. Est-ce pour vous aussi, chers amis ? Oui si vous croyez en Jésus.

Voilà l'histoire de la croix. N'est-elle pas belle et précieuse ? C'est l'histoire de la méchanceté horrible de l'homme qui fait mourir le Fils de Dieu, mais c'est l'histoire de l'amour de Dieu qui, pour sauver l'homme si méchant, donne son Fils unique ; c'est l'histoire de l'amour de Jésus qui s'offre Lui-même pour que tous nos péchés soient effacés.

Jésus sur la croix.

Ah ! voyez sur la croix ce Sauveur débonnaire !
Ses membres sont cloués sur un infâme bois.
Les Juifs ont réussi. Conduits par l'adversaire,
Ils ont condamné Christ d'une commune voix.

Qu'il meure ! ainsi criait toute la multitude,
Qui se pressait pour voir injurier Jésus.
Qu'il meure ! Il s'est fait Christ ! Dans leur ingratitude
Ils disputent à qui l'outragera le plus !

Après avoir bandé les paupières divines
Du vrai roi d'Israël à leurs regards caché,
Ils le frappent disant : Voyons, si tu devines,
Lequel de nous, ô Christ, le premier t'a touché.

On le mène à Pilate : Ôte-le, crucifie !
Il s'est fait roi, dit-on ; il mérite la mort !
Ils rejettent ainsi le Prince de la vie :
Sur leur tête est son sang ! Oh quel terrible sort !

Le gouverneur enfin a livré la victime
 À ce peuple insensé qui, d'un commun accord,
 Préfère au Fils de Dieu, Barabbas dont le crime
 Méritait justement la sentence de mort.

Les soldats insultant sa personne divine
 Le revêtent de pourpre et placent un roseau
 Dans ses mains ; puis tressant en couronne l'épine,
 La mettent sur son front comme un sanglant bandeau.

C'en est fait : de la croix il a subi l'outrage ;
 Entre deux malfaiteurs Jésus est attaché ;
 Les principaux des Juifs ont assouvi leur rage,
 L'homme coupable a mis le comble à son péché.

Muet comme un agneau, Jésus, dans la souffrance,
 Porte sans murmurer l'opprobre et la douleur.
 Abandonné de Dieu pour notre délivrance
 Il finit dans la mort son immense labeur.

À la croix il remporte une pleine victoire
 Sur la mort, sur Satan qui se croyait vainqueur,
 Puis il sort de la tombe et, couronné de gloire,
 Sur le trône du Père, il s'assied en Sauveur.

Où donc sont nos péchés qui pesaient sur sa tête,
 Quand il cria : Mon Dieu, pourquoi m'as-tu laissé ?
 Ils sont tous effacés par son œuvre parfaite ;
 Ils sont dans le sépulcre où Christ a reposé.

15 Jésus dans le sépulcre.

Il y a déjà quelque temps, mes amis, que nous ne nous sommes entretenus du Seigneur Jésus. N'aimeriez-vous pas que nous parlions encore de Lui ? Mais, me direz-vous, nous avons vu que les méchants l'ont fait mourir sur la croix, son histoire n'est-elle pas finie ? Oh non. L'histoire des autres hommes finit avec leur vie sur la terre ; mais pour Jésus, il n'en est pas ainsi. D'ailleurs vous comprenez qu'on ne l'a pas laissé sur la croix ; et ne voudriez-vous pas savoir ce que l'on a fait de Lui après sa mort ?

Quand quelqu'un meurt dans nos pays, vous savez qu'on le place dans un cercueil, puis on le descend dans une fosse que l'on remplit de terre. Chez les Juifs on creusait pour les morts une chambre dans le rocher, et l'on y déposait le corps après l'avoir embaumé, c'est-à-dire, enveloppé de parfums et de linges. Chaque famille avait son sépulcre, mais on mettait les corps des criminels dans des sépulcres publics, et c'était un grand déshonneur.

Qu'arriverait-il du Seigneur Jésus qui avait été mis au rang des malfaiteurs ? Sa mère, les femmes qui l'avaient suivi, et Jean le seul des apôtres qui fût près de la croix, auraient bien désiré ensevelir honorablement Celui qu'ils aimaient, mais aucun d'eux n'aurait osé aller en demander la permission à Pilate, et puis dans quel sépulcre l'auraient-ils placé ?

Dieu pouvait-il permettre que le corps de son Fils bien-aimé, qui l'avait servi pendant toute sa vie et qui avait été obéissant jusqu'à la mort, fût mis avec ceux des brigands ? Non, cela ne se pouvait pas, et Dieu qui voyait l'impuissance des disciples prit lui-même soin de Jésus. Jésus avait toujours pris la dernière place sur la terre, et maintenant qu'il était mort, Dieu voulait l'honorer et lui donner une place avec les riches, comme il l'avait dit longtemps auparavant par un de ses prophètes.

Comment cela pouvait-il se faire ? Je vais vous le dire, mes amis. Il y avait alors parmi les principaux Juifs un homme riche et respecté, nommé Joseph. Il n'avait point pris part à la mort de Jésus, car c'était un homme de bien et juste ; il était même disciple du Seigneur, mais jusqu'alors il n'avait pas osé le dire, parce qu'il avait peur des Juifs. Ce jour là, quand Jésus était dans le plus grand abaissement, Dieu lui mit au cœur et lui donna le courage d'aller demander à Pilate le corps de Jésus pour l'ensevelir, et Pilate le lui accorda. C'est Dieu qui donne les bonnes pensées et au plus faible la force pour les suivre.

De plus, vous savez que dans les choses difficiles et pénibles on aime à avoir quelqu'un avec soi. Dieu le sait bien, aussi donna-t-il un compagnon à Joseph. C'était Nicodème, aussi l'un des principaux Juifs et docteur de la loi. Il était venu une fois la nuit vers Jésus pour s'entretenir avec Lui. Le Seigneur lui avait parlé de l'amour de Dieu, qui a donné son Fils pour que nous ayons la vie éternelle, il lui avait parlé aussi de la croix où Lui-même devait être élevé pour sauver les pécheurs. Nicodème avait cru le Seigneur, et plus tard, dans une occasion il avait pris ouvertement sa défense contre les autres pharisiens. Maintenant que ces méchants avaient réussi à faire mourir Jésus, il vint pour aider Joseph à accomplir son œuvre d'amour envers leur cher Maître.

Oh ! combien ils devaient être affligés, mais heureux en même temps de pouvoir rendre au Seigneur les derniers devoirs. C'était un grand honneur que Dieu leur accordait. C'est par leurs mains qu'il prenait soin de son Fils, que les Juifs et les Romains avaient crucifié. Ils descendirent donc de la croix le corps de Jésus, l'enveloppèrent soigneusement de linges et de parfums, puis le portèrent dans un sépulcre neuf qui se trouvait dans un jardin près de là, et qui appartenait à Joseph. Et c'est ainsi que Jésus, qui avait voulu être pauvre durant toute sa vie, fut avec le riche dans sa mort, selon la parole de Dieu.

Joseph et Nicodème mirent une grande pierre devant l'ouverture du sépulcre, pour que l'on ne pût y pénétrer, puis ils s'en allèrent parce que le jour du sabbat allait bientôt commencer, et qu'ils n'avaient pas le temps d'achever comme ils l'auraient voulu l'ensevelissement de leur précieux Maître.

Les pauvres femmes, qui aimaient le Seigneur Jésus et qui étaient restées près de la croix quand il y était attaché, avaient regardé de loin où l'on mettait son corps. Elles auraient bien voulu faire aussi quelque chose pour Lui ; mais il était trop tard ce jour-là ; elles partirent donc, se promettant bien de revenir et d'apporter aussi des parfums pour la sépulture du Seigneur. Vous voyez, mes amis, qu'au milieu de tant de méchants qui avaient voulu la mort de Jésus, et de tant d'indifférents qui ne se souciaient pas de Lui, il y avait quelques cœurs qui lui étaient bien attachés en dépit de tout. Il en est de même aujourd'hui ; la foule des hommes n'aime pas Jésus et ne se soucie pas de Lui : voulez-vous sortir de la foule et être de ceux qui l'aiment ?

Vous avez peut-être été étonnés de ce que je vous ai dit que le jour du sabbat allait commencer, et vous vous demandez si la mort du Seigneur eut lieu la nuit et s'il fut enseveli la nuit. Non, mes amis. Le Seigneur Jésus fut crucifié le vendredi matin à neuf heures. À midi, il y eut ces terribles ténèbres dont je vous ai parlé la dernière fois, et à trois heures, Jésus expira. Mais chez les Juifs le jour commençait à six heures du soir, et durait jusqu'au lendemain à six heures du soir. Le sabbat commençait donc le vendredi, trois heures après que le Seigneur fut mort, et vous voyez que Joseph et Nicodème eurent peu de temps pour arranger et placer son corps dans le sépulcre.

Vous savez que le jour du sabbat était le septième de la semaine, et que c'était le jour du repos que Dieu avait établi pour les Juifs. Il était absolument défendu par la loi de Dieu de faire aucune oeuvre en ce jour-là. Les femmes eurent donc juste le temps d'acheter et de préparer leurs aromates et leurs parfums, et une fois le sabbat commencé, le vendredi à six heures du soir, elles se reposèrent le reste du soir et toute la journée du samedi.

Tandis que les amis de Jésus s'occupaient ainsi de sa sépulture, — et c'était tout ce qu'ils pouvaient faire maintenant pour Lui, — il y avait d'autres personnes qui pensaient à Lui, mais d'une manière bien différente. Les méchants qui l'avaient fait mourir n'étaient pas tranquilles. Ils se souvenaient que Jésus avait dit qu'il ressusciterait le troisième jour après sa mort. Ils savaient bien ce que cela voulait dire, ils n'ignoraient pas que ressusciter, c'est revenir à la vie ; ils savaient bien quelles oeuvres de puissance Jésus avait faites, et ils se rappelaient sans doute particulièrement que Jésus avait ressuscité Lazare, un de ses amis, mort depuis quatre jours. Cela les inquiétait beaucoup. Ah ! l'on n'est jamais tranquille quand on a fait le mal. Ils vinrent donc trouver Pilate et lui dirent : « Nous nous souvenons que ce séducteur (c'est ainsi qu'ils nommaient le Seigneur, le Fils de Dieu) a dit qu'il ressusciterait après trois jours. Ordonne donc que son sépulcre soit bien gardé, de peur que ses disciples ne viennent enlever son corps et ne disent au peuple qu'il est ressuscité ». Pilate leur dit : « Mettez-y une garde de soldats comme vous l'entendez ». Ils placèrent donc une troupe de soldats romains devant le sépulcre et pour plus de sûreté, ils scellèrent la pierre, c'est-à-dire qu'ils prirent une courroie dont ils mirent un bout sur le roc dans lequel le sépulcre était creusé et l'autre sur la pierre qui en fermait l'entrée. Puis ils fixèrent ces bouts au moyen d'une sorte de cire et y posèrent leurs cachets. Ainsi on ne pouvait ôter la pierre, puis la remettre, sans qu'on s'en aperçût.

Ils s'en allèrent alors un peu tranquilisés. Ils pensaient, ayant ainsi solidement fermé le sépulcre, en avoir fini avec Jésus, que leur méchant coeur avait haï sans cause. Pauvres gens, n'y avait-il pas quelqu'un qu'ils oubliaient ? Oui, ils oubliaient Dieu et sa puissance pour laquelle il n'y a ni gardes, ni pierre si fortement scellée soit-elle. Ils oubliaient le Dieu vivant qui avait là son Fils bien-aimé et qui ne voulait pas le laisser sentir la corruption du sépulcre, mais qui allait l'en faire sortir en dépit de la puissance des hommes, de la mort et du diable. Jésus avait été mis à mort par un monde méchant, le sépulcre l'avait dérobé aux yeux des hommes, et le monde ne devait plus le voir avant son glorieux retour, quand il viendra pour le jugement des méchants ; mais Dieu le voyait, et bientôt ses disciples affligés allaient aussi le revoir.

16 L'Homme ressuscité d'entre les morts.

Tandis que Joseph et Nicodème descendaient de la croix et mettaient dans le sépulcre le corps du Seigneur, les femmes qui aimaient Jésus, regardaient de loin où on le mettait pour venir l'embaumer dès que le sabbat serait passé. Leur coeur avait été tout le temps occupé de leur cher Maître ; aussi, le premier jour de la semaine, de très grand matin, elles se rendirent au sépulcre avec leurs aromates.

Tout en marchant, elles étaient inquiètes. Elles ne savaient sans doute pas que l'on avait mis une garde au sépulcre, cela les aurait fort effrayées, mais elles avaient vu placer devant l'entrée une fort grosse pierre et elles se disaient : « Qui nous ôtera la pierre qui ferme le sépulcre ? »

Jugez de leur étonnement lorsqu'en approchant elles virent que la pierre avait déjà été roulée, et que le sépulcre était ouvert. Que s'était-il donc passé ? Quelqu'un était-il venu avant elles ? Oui, mes amis, quelqu'un était descendu dans le sépulcre. C'était Dieu lui-même, dans sa gloire et sa puissance, qui était venu délivrer des liens de la mort son Fils bien-aimé. Jésus était ressuscité et était entré dans une vie où la mort n'a plus de puissance.

Et la pierre, qui l'avait roulée ? Un grand tremblement de terre avait eu lieu, un ange du Seigneur, resplendissant de gloire, était descendu du ciel, avait ôté la pierre, et s'était assis dessus. C'est là ce que les femmes virent. Mais pourquoi l'ange était-il venu rouler la pierre ? Était-ce pour que Jésus ressuscité pût sortir ? Oh non, mes amis, Jésus ressuscité était déjà sorti ; il n'avait pas eu besoin qu'on lui ouvrît l'entrée du sépulcre. L'ange avait ôté la pierre pour montrer que le sépulcre était vide.

Vous représentez-vous quelle fut la terreur des gardes en sentant la terre trembler, et en voyant l'ange glorieux qui venait ouvrir la tombe ? La frayeur qui les saisit les rendit comme morts. Et les femmes eurent-elles aussi peur quand elles virent l'ange. Ah ! sans doute ; mais elles aimaient Jésus, et l'ange les rassura tout de suite en leur disant : « N'ayez pas peur. Vous cherchez Jésus le crucifié ; il n'est plus parmi les morts. Il est ressuscité et vous le verrez. Venez voir où était le Seigneur, et allez vite dire à ses disciples qu'il est ressuscité d'entre les morts ».

Quelle joie, n'est-ce pas, pour ces pauvres femmes. Mais elles devaient avoir un plus grand bonheur encore, ainsi que vous allez le voir. Comme elles s'en retournaient avec un coeur tout heureux pour annoncer aux disciples ce qui était arrivé, voici que tout d'un coup elles voient devant elles Jésus qui leur dit : « Je vous salue ». Elles furent d'abord saisies mais c'était bien leur cher Maître et ses paroles pleines de grâce ; et elles tombèrent à ses pieds et l'adorèrent. Le coeur de Jésus n'avait pas changé ; il aimait les siens autant qu'avant d'avoir passé par la mort, aussi les rassure-t-il en disant : « N'ayez pas de peur. Allez annoncer à mes frères qu'ils aillent en Galilée ; ils me verront là ». Ses frères, vous le savez, c'étaient ses disciples. Oh ! mes amis Dieu ne veut pas que nous ayons de la crainte. Pourquoi a-t-on peur de Dieu ? C'est que l'on a péché et que l'on sait que Dieu est juste et doit punir le pécheur. Mais pourquoi Jésus est-il mort sur la croix ? Ah ! c'est pour ôter nos péchés. Et la preuve que nos péchés sont ôtés c'est que Jésus est ressuscité. Cela ne nous montre-t-il pas que Dieu nous aime. Avez-vous peur de quelqu'un qui vous aime ? Non, n'est-ce pas ? Eh bien, Dieu veut que vous sachiez qu'il vous aime tellement qu'il a donné son Fils bien aimé pour vous sauver, et, du haut du ciel, Jésus ressuscité vous dit aussi : « Mon enfant, n'aie pas peur, mon Père t'aime ». Ah ! si vous croyez que Dieu vous aime, vous n'aurez point de crainte. Après avoir vu Jésus, les femmes allèrent raconter aux apôtres tout ce qui leur était arrivé, mais, chose triste à dire, ils ne voulurent d'abord pas les croire. Pensez-vous qu'ils étaient heureux en ne croyant pas ? Non, l'on n'est heureux qu'en croyant ce que Dieu nous dit.

Mais il y avait une personne qui vit Jésus avant ces femmes dont je viens de vous parler. Je vais vous raconter son histoire. Elle se nommait Marie, et était surnommée Magdeleine, parce qu'elle était de la ville de Magdala. Elle avait été bien malade et bien malheureuse car elle était possédée de sept démons. Mais Jésus l'avait délivrée de ce terrible état, et son coeur s'était attaché à son Sauveur, et elle l'avait suivi partout. Elle était aussi près de la croix quand il expira. Ce fut elle qui arriva la première près du sépulcre, et, le voyant ouvert, vite, elle vint avertir Pierre et Jean. Aussitôt ceux-ci coururent au sépulcre qu'ils trouvèrent vide. Mais ils ne virent pas le Seigneur et retournèrent chez eux.

Cela ne satisfaisait pas Marie. Elle ne pouvait se résoudre à quitter le sépulcre sans avoir trouvé le corps de son cher maître, car elle ne savait pas qu'il était vivant. Dans sa détresse elle pleurait. Et en pleurant elle se baissa pour regarder dans le sépulcre. Elle pensait peut-être que Pierre et Jean avaient mal regardé et que Jésus était là. Mais non, il n'y était pas ; seulement à la place où il avait été couché, Marie vit deux anges qui lui demandèrent pourquoi elle pleurait. «Ah ! dit Marie, on a enlevé mon Seigneur, et je ne sais pas où on l'a mis». Elle ne pensait pas que Jésus était près d'elle en ce moment même. En se retournant, elle vit quelqu'un. C'était le Seigneur lui-même, mais elle ne le reconnut pas. Alors Jésus l'appela par son nom, et le cœur de Marie fut remué ; elle reconnut la voix de son Seigneur. Le bon Berger appelle ses propres brebis par leur nom et elles entendent sa voix et le suivent. Chers amis, connaissez-vous cette douce voix de Jésus qui vous appelle par votre nom et vous dit : «Marie ou Louise, ou Paul ou Albert, viens à moi, suis-moi pour que je te rende heureux ?»

Êtes-vous venus à Lui ?

Marie fut bien heureuse quand elle vit le Seigneur. Elle avait bien plus qu'elle ne cherchait ; au lieu de trouver Jésus parmi les morts, elle le trouvait vivant. Quand nous venons à Dieu, il nous donne toujours beaucoup plus que nous ne pensons. Il se plaît à remplir nos cœurs de joie déjà sur la terre, et bientôt, mes amis, nous verrons dans le ciel, couronné de gloire, le même Jésus que vit Marie et nous serons toujours avec Lui.

Le Seigneur reconnaît ceux qui sont fidèles et il les honore. Il chargea Marie d'un message pour ses disciples : «Va vers mes frères, lui dit-il, et dis-leur : Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu». Qui est-ce que Jésus appelle ainsi ses frères ? Ce sont ces pauvres disciples, dont l'un l'a renié et qui tous l'ont abandonné. Mais Jésus les avait aimés jusqu'à la croix, il les aimait encore, et ce message leur montrait son grand amour. Malgré leur faiblesse et leur péché, il leur donne une place avec Lui auprès de Dieu son Père comme des enfants bien-aimés. Il veut qu'ils sachent cela avant que Lui ne retourne au ciel, afin qu'ils soient bien assurés qu'ils ont le même Père que Lui et que Dieu les aime comme il l'aime lui-même.

Mes chers amis, Jésus est mort et ressuscité pour vous aussi, afin qu'en croyant en Lui, vous soyez aussi des enfants de Dieu et que vous ayez place auprès de Lui dans la maison du Père. Le voulez-vous ?

Pendant ces scènes bénies où un homme ressuscité, le Seigneur, apparaissait à ses amis, que faisaient les gardes. Revenus de leur frayeur, ils coururent à la ville et rapportèrent aux sacrificateurs ce qui était arrivé. N'étaient-ils donc pas convertis ? Non, mes amis. Ce qui convertit, ce ne sont pas les miracles, mais la parole de Dieu reçue dans le cœur. Voyez ces méchants sacrificateurs. Ils ont la certitude que Jésus est ressuscité, mais leur cœur endurci refuse de croire. Ils donnent de l'argent aux gardes pour dire que les disciples sont venus durant la nuit prendre le corps de Jésus, et les gardes, qui savent très bien le contraire, consentent à dire ce mensonge. Voilà le pauvre méchant cœur de l'homme.

Mais tout cela n'empêchait pas Jésus d'être ressuscité. Chose merveilleuse, n'est-ce pas ? Il y eut sur notre terre durant quarante jours un homme ressuscité d'entre les morts. Mais, direz-vous, Lazare et d'autres ressuscités ont vécu peut-être plus longtemps sur la terre. Oui, mes amis, mais ils vécurent de la même vie que nous, et elle se termina par la mort, tandis que Jésus était sur la terre vivant d'une vie que la mort ne pouvait toucher, de la vie qu'il a maintenant dans le ciel. Nous verrons une autre fois ce qu'il fit durant ces quarante jours.

17 *L'Homme ressuscité sur la terre.*

Jésus ressuscité ne monta pas tout de suite au ciel auprès de Dieu son Père. Il resta quarante jours sur la terre. Mais il ne se montra point à ceux qui l'avaient crucifié ; ses disciples seuls le virent. Toutefois il ne vécut plus avec eux, comme il le faisait avant sa mort. Il venait les voir de temps en temps pour les bien assurer qu'il était vivant, Lui, le même Jésus qu'ils avaient connu, et c'était aussi pour continuer à les instruire et leur communiquer des dons précieux pour leurs âmes. Je veux, mes amis, vous raconter quelques-unes de ces entrevues de Jésus avec ceux qu'il aimait.

Nous savons qu'après s'être montré à Marie Magdeleine et aux femmes, il apparut aussi à Pierre, mais nous ne savons pas ce qu'il lui dit. Mais dans l'après-midi du jour de la résurrection, deux des disciples s'en allaient à un village nommé Émmaüs. Ils n'avaient pas entendu le message de Marie, ni le récit des femmes qui avaient vu Jésus ; ils savaient seulement qu'on avait trouvé le sépulcre vide, et ils n'avaient pas encore cru que Jésus était ressuscité. Ils cheminaient donc tout tristes, en s'entretenant ensemble de ce qui était arrivé. Tandis qu'ils causaient ainsi, un étranger vint se joindre à eux. C'était Jésus, mais ils ne le reconnurent pas. «Pourquoi êtes-vous tristes ?» leur demanda le Seigneur.

Et ils lui racontèrent que c'était parce que Jésus de Nazareth avait été crucifié, et qu'ils avaient espéré que Lui serait le Libérateur d'Israël. Ils dirent bien aussi qu'on avait trouvé son sépulcre vide, mais que personne n'avait vu Jésus.

Alors Jésus leur reprocha d'être si lents à croire ce que les prophètes avaient dit. Et il se mit à leur expliquer ce que toutes les Écritures disaient de Lui. Les disciples écoutaient de tout leur cœur, et à mesure que Jésus parlait, ils sentaient leur âme s'émouvoir et comme brûler d'amour. C'est si doux d'entendre parler de quelqu'un que l'on aime. Arrivés à Émmaüs, ils pressèrent Jésus de rester avec eux. Ils auraient toujours voulu l'entendre. Jésus consentit à entrer. Et comme ils s'étaient mis à table pour prendre leur repas, Jésus prit le pain, le bénit et le rompit, comme il avait fait quand il nourrit les cinq mille hommes. Alors leurs yeux s'ouvrirent, ils le reconnurent, et ils comprirent pourquoi leur cœur avait été si ému en l'entendant. Mais Jésus, à ce moment, disparut.

Que faire ? Pouvaient-ils garder pour eux seuls cette heureuse nouvelle ? Non ; sans penser au long chemin qu'ils avaient déjà fait, sans dire : Nous sommes bien fatigués, attendons à demain, — vite ils se lèvent et retournent à Jérusalem pour annoncer aux apôtres ce qui leur était arrivé. Mes amis, le cœur ne calcule pas.

Les apôtres étaient assemblés. Jésus était déjà apparu à Pierre, et voilà que les deux disciples arrivent, et disent aussi que Jésus est ressuscité. Vous pouvez penser comme cela devait occuper ceux qui n'avaient pas vu le Seigneur. Ils n'étaient cependant pas encore bien sûrs de ce que leur disaient Pierre, les femmes et les deux disciples. Tandis qu'ils étaient ainsi à s'entretenir de ces choses, les portes étant bien fermées, parce qu'ils avaient peur des Juifs, Jésus se trouva au milieu d'eux. «Paix vous soit !» leur dit-il. Mais ils furent remplis de crainte et ne crurent pas encore, s'imaginant, dans leur folie, voir un fantôme, comme si Dieu aurait voulu les tromper. Alors Jésus leur dit : «Venez, touchez-moi. Voyez mes mains et mon côté». Et pour les assurer encore plus fortement que c'était lui-même, il mangea devant eux. Alors ils crurent enfin et furent remplis de joie. Mes amis, croire Dieu est la source de la joie.

Jésus leur dit alors une seconde fois : «Paix vous soit !» Maintenant ils avaient cette paix dans leur cœur, ils ne pouvaient plus être troublés, puisque Jésus, leur cher Maître, était vivant. Croyez-vous que Jésus est vivant après être mort pour vos péchés ? Alors, chers amis, vous ne devez plus avoir de crainte.

Dans cette première entrevue avec les apôtres, Jésus leur donna plusieurs choses, non pas de celles que le monde donne, mais de bien plus précieuses. D'abord il souffla en eux l'Esprit Saint, pour leur communiquer sa propre vie. Puis il leur ouvrit l'intelligence pour qu'ils comprissent les Écritures, et enfin il les envoya dans le monde, comme lui-même y avait été envoyé par son Père, pour prêcher l'évangile à tous, Juifs et païens. Mais il leur dit d'attendre à Jérusalem que le Saint Esprit descendît du ciel sur eux. Mes amis, si vous

croyez au Seigneur Jésus, vous êtes sauvés, mais de plus vous avez, tout comme les apôtres, la vie de Christ en vous, car c'est la seule qui plaise à Dieu et dont on puisse vivre au ciel.

Tous les apôtres n'étaient pas là ce soir du jour de la résurrection de Jésus. Thomas se trouvait absent. Quand il revint, les autres tout joyeux, lui dirent : «Thomas, nous avons vu le Seigneur». Ah ! dit Thomas : «À moins que je ne voie la marque des clous en ses mains, et que je mette mon doigt dans les marques des clous, et que je ne mette ma main dans son côté, je ne croirai pas». Quelle incrédulité ! Les apôtres auraient pu être bien fâchés, mais n'avaient-ils pas fait comme lui ? Mais le Seigneur est plein de grâce et de patience, il ne se lasse pas. Huit jours après (c'était le premier jour de la semaine), comme tous étaient encore rassemblés et Thomas avec eux, Jésus vint encore et leur dit : «Paix vous soit !» Il n'était pas là quand Thomas avait parlé, mais il savait tout, et il dit à Thomas de voir ses mains et de toucher son côté. Alors Thomas crut. Mais le Seigneur déclara bienheureux ceux qui croiraient sans avoir vu. Vous ne pouvez pas voir Jésus qui est dans le ciel, mais vous pouvez être bienheureux en croyant ce que la parole de Dieu vous dit de Lui et de son grand amour ; et si vous croyez maintenant, vous le verrez un jour là où il est.

Jésus avait fait dire par les femmes auxquelles il était d'abord apparu, que les disciples devaient aller en Galilée, et qu'il les verrait là. Pourquoi ? Parce que c'était en Galilée qu'il les avait d'abord connus et appelés à Lui. Les disciples y allèrent donc, et en attendant de voir Jésus, ils reprirent leurs occupations. Vous vous rappelez que plusieurs étaient des pêcheurs. Un soir, ils se trouvèrent sept réunis sur le bord du lac. Parmi eux, étaient Pierre et Jean. Pierre leur dit : «Je m'en vais pêcher», et tous allèrent avec lui, mais de toute la nuit, ils ne purent rien prendre. Le matin venu, étant dans leur nacelle, à quelque distance de la rive, ils virent sur le rivage quelqu'un qui leur demanda : «Enfants, avez-vous quelque chose à manger ?». «Non», dirent-ils. C'était Jésus qui leur parlait, mais ils ne le savaient pas. «Jetez le filet du côté droit de la nacelle», dit-il. Ils le firent et prirent une quantité de gros poissons. Alors Jean reconnut le Seigneur et le dit à Pierre, qui se jeta vite dans l'eau pour être plus promptement auprès de son cher Maître. Quand tous furent arrivés à terre, ils trouvèrent un repas préparé par le Seigneur, qui les invita à venir manger et les servit lui-même. Quelle grâce, n'est-ce pas, mes amis. Et Jésus a dit qu'il servirait aussi les siens quand ils seraient avec Lui dans le ciel. N'aimerez-vous pas vous y trouver ?

Après le repas, le Seigneur demanda à Pierre trois fois de suite : Pierre, m'aimes-tu ? Et même la première fois, il lui dit : M'aimes-tu plus que ne font ceux-ci ? Oh ! comme Pierre devait se rappeler cette triste nuit où, trois fois aussi, il avait dit qu'il ne connaissait pas Jésus après s'être vanté d'être prêt à mourir pour Lui. Pierre aimait Jésus ; il ne pouvait pas dire le contraire ; mais, quand il avait renié Jésus, il avait agi comme s'il ne l'avait pas aimé, et ce souvenir l'attristait beaucoup. Ah ! mes amis, nous sommes d'autant plus affligés d'avoir péché, que nous connaissons mieux l'amour de Jésus. Pierre n'osait plus avoir confiance en lui-même, il n'osait plus se comparer aux autres, mais il pouvait se confier en Jésus, et c'est pourquoi il lui répondit simplement : «Seigneur, tu sais que je t'aime». Le Seigneur Jésus connaissait en effet l'affection de Pierre, et pour lui montrer que son affreux péché était pardonné et combien Lui, Jésus, l'aimait, il lui confia le soin de paître ses brebis et ses agneaux. Êtes-vous des agneaux de Jésus ? Pierre ne peut plus vous paître, c'est-à-dire vous nourrir en vous parlant de bouche, car il est mort depuis longtemps, mais il a écrit deux lettres, et dans l'une il dit : «J'aurai soin qu'après mon départ, vous puissiez en tout temps vous rappeler ces choses». Quelles choses ? Celles qui se rapportent à Christ, le Seigneur, et dont Pierre parle avec amour dans ces lettres que vous pouvez lire et comprendre, mes amis, et ainsi votre âme sera nourrie.

Jésus annonça aussi à Pierre un grand honneur. C'est que, comme autrefois il avait voulu mourir pour Lui, mais qu'au lieu de cela il l'avait renié, maintenant il mourrait en effet pour Jésus quand il serait devenu vieux. Cela ne devait-il pas effrayer Pierre ? Non, il aimait vraiment le Seigneur, et celui qui aime Jésus est heureux de donner sa vie pour Lui.

Pierre aurait bien voulu savoir ce qui arriverait à Jean, son ami, et il le demanda au Seigneur. Mais Jésus ne lui répondit pas autre chose que ceci : «Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe». Chacun des apôtres avait son service particulier. Jean resta sur la terre beaucoup plus longtemps que les autres, et le Seigneur lui fit écrire un livre appelé l'Apocalypse ou Révélation, qui nous parle des derniers temps, de la venue glorieuse de Christ, et de ce qui arrivera, jusqu'à la fin du monde.

L'apôtre Paul nous rapporte dans une de ses lettres que cinq cents disciples étant une fois réunis, Jésus se montra à eux, mais nous ne savons pas où ce fut, ni ce qu'il leur dit. Mais il y avait eu assez de témoins pour que tous fussent assurés qu'un homme ressuscité d'entre les morts, Jésus qui avait été sur la croix, avait vécu sur la terre de cette vie de résurrection qui est au delà du péché, du jugement, de la mort et de la puissance de Satan. Chers amis, si vous appartenez au Seigneur Jésus vous avez déjà sur la terre, cette même vie, car il est dit du chrétien qu'il a été ressuscité avec le Christ, et bientôt vos corps aussi seront rendus semblables à celui du Seigneur Jésus, afin que vous puissiez habiter dans le ciel.

Une autre fois, si Dieu le permet, je vous parlerai de la dernière entrevue de Jésus avec les siens, et nous verrons où il est allé et où il se trouve maintenant.

18 L'Homme ressuscité montant au ciel.

Après que Jésus fut resté quarante jours avec ses bien-aimés disciples depuis sa résurrection, et qu'il leur eut encore donné bien des instructions et des enseignements, le moment vint où il dut les quitter pour retourner auprès de son Père. Vous vous rappelez qu'il leur avait dit d'aller en Galilée, où ils devaient le voir, et qu'il les avait rencontrés au bord du lac de Génézareth, où il avait surtout parlé avec Pierre. Mais il les vit aussi sur une montagne, où il leur avait ordonné de se rendre. Là il leur dit que toute autorité lui avait été donnée dans le ciel et sur la terre, qu'ils devaient proclamer cela parmi toutes les nations, en leur enseignant à garder tout ce qu'il avait commandé. Et comme les disciples auraient pu être effrayés d'aller ainsi au milieu d'un monde si méchant, il leur promit d'être avec eux jusqu'à la fin. Quelle précieuse consolation, ô mes amis, de savoir que, bien que nos yeux ne puissent le voir, Jésus, à qui appartient toute puissance au ciel et sur la terre, est toujours avec les siens !

Mais la dernière entrevue de Jésus avec ses disciples n'eut pas lieu en Galilée ; ce fut à Jérusalem. Les disciples croyaient toujours que leur Maître allait établir son royaume à Jérusalem, et qu'ils régneraient avec Lui. Ils pensaient que, maintenant qu'il était ressuscité, nulle puissance humaine ne pourrait Lui résister, et ils lui demandèrent si ce serait bientôt. Pauvres disciples, ils ne comprenaient pas qu'il y a une gloire bien au-dessus de celle de tous les rois de la terre, la gloire du ciel, où devait entrer Jésus, l'Homme que le monde avait rejeté, méprisé et cloué à la croix. Et vous, mes amis quelle gloire pensez-vous la plus excellente, et laquelle voudriez-vous posséder ?

Et puis, dans la pensée et dans le cœur de Dieu, il y avait, non seulement pour les Juifs, mais pour toutes les nations, des biens beaucoup plus précieux que ceux d'un royaume terrestre. Savez-vous lesquels, mes amis ? Ce sont les biens célestes, la paix de Dieu, la vie éternelle, l'entrée dans la maison du Père, la jouissance des richesses de la grâce et de l'amour de Dieu durant l'éternité. Pour que ces biens-là pussent être donnés aux pauvres pêcheurs, il fallait que Jésus quittât cette terre et allât auprès de Dieu, dans le ciel, d'où il les a répandus.

Mais les apôtres ne pouvaient pas comprendre cela. Pourquoi ? Parce que le Saint Esprit n'était pas encore venu leur faire connaître les choses célestes. Est-il venu maintenant ? Oui, mes amis ; c'est Lui qui révèle ces choses par la parole de Dieu, et qui vous presse

de croire au Seigneur Jésus pour que vous soyez sauvés. Alors vous vous réjouirez d'une joie ineffable, car vous posséderez les trésors du ciel, la paix dans l'amour du Père, dont vous serez les heureux enfants. Voulez-vous ces trésors ?

Être un enfant de Dieu,
Avoir en ce bas lieu
Le ciel pour son partage !
Quel bonheur, quelle paix,
De jouir à jamais
Du divin héritage !

Le Seigneur Jésus dit donc à ses apôtres de rester à Jérusalem et d'y attendre tranquillement qu'il eût envoyé le Saint Esprit, qu'il leur avait promis, et qu'alors ils seraient capables de prêcher à toutes les nations l'évangile, la bonne nouvelle de la rémission des péchés. Pourquoi les apôtres avaient-ils besoin pour cela du Saint Esprit ? Parce que le Saint Esprit seul pouvait les instruire et les remplir de force et de courage au milieu d'un monde méchant. Et il en est de même maintenant, mes amis. Nous avons la parole de Dieu pour nous instruire, mais c'est le Saint Esprit qui nous la fait comprendre et qui donne la force pour la mettre en pratique. Or, rappelez-vous bien ceci, chers amis, le Saint Esprit est là ; Jésus l'a envoyé du ciel, et il est en chacun de ceux — même les enfants — qui croient au Seigneur Jésus.

Après cette dernière recommandation, Jésus emmena ses disciples hors de la ville, sur la montagne des Oliviers, près de la petite ville de Béthanie, où demeuraient ses amis Lazare, Marthe et Marie. Alors il éleva les mains vers le ciel et il les bénit. Tandis qu'il les bénissait, il fut séparé d'eux et monta vers le ciel. Ils le regardaient s'en aller, mais bientôt une nuée — signe de la gloire de Dieu — le reçut, et il disparut de devant leurs yeux. Ils restaient là, ne pouvant détacher leurs regards du ciel, où leur cher maître était, lorsque deux anges se trouvèrent près d'eux et leur dirent : «Jésus, que vous avez vu monter au ciel, en reviendra de la même manière». Alors les apôtres adorèrent Jésus et s'en retournèrent à Jérusalem.

N'avaient-ils pas le cœur bien triste, maintenant que Jésus était décidément parti ? Non, mes amis ; ils étaient remplis de joie, et louaient et bénissaient Dieu. Cela vous étonne peut-être. Ah ! c'est qu'ils conservaient dans leur âme l'image de leur Maître bien-aimé les bénissant ; c'est qu'ils voyaient bien maintenant que Dieu le glorifiait en le faisant monter auprès de Lui ; c'est qu'ils étaient sûrs que dans le ciel il pensait encore à eux, qu'il ne cessait pas de les aimer et qu'il leur enverrait le Saint Esprit promis ; c'est enfin qu'ils avaient l'espérance de le revoir bientôt, puisque les anges et Lui-même avaient dit qu'il reviendrait. On a le cœur joyeux quand on peut voir Jésus dans le ciel, nous aimant et se préparant à venir nous prendre avec Lui. Connaissez-vous cette joie, mes amis ?

Le ciel renferme encore ce précieux Sauveur. Une autre fois, s'il plaît à Dieu, nous verrons ce qu'il est et ce qu'il fait là pour nous. Il va revenir. Serez-vous heureux de le voir ?

Plein de puissance
Au ciel monté,
Ceint d'excellence,
De majesté,
Jésus de gloire
Environné,
Pour sa victoire
Est couronné.
Il va descendre,
De ces hauts cieux,
Pour venir prendre
Dans les saints lieux,
Tous ceux qu'il aime,
Qu'il a sauvés,
Qu'en son sang même
Il a lavés.

Joie infinie,
Bonheur sans fin,
Quand réunie,
Sauveur divin !
L'Église heureuse
T'adorera,
Et glorieuse
T'exaltera.

19 *L'Homme dans la gloire.*

Vous vous souvenez, mes amis, que le Seigneur Jésus, ayant conduit ses apôtres sur la montagne des Oliviers, fut élevé de la terre pendant qu'il les bénissait. Leurs yeux le suivirent jusqu'à ce qu'il disparut enveloppé par une nuée.

Où alla-t-il ? Au ciel, me direz-vous. Oui mes amis, et n'est-ce pas une chose merveilleuse que celle-ci : Il y a maintenant dans le ciel un homme qui a vécu sur la terre comme nous, qui y a été petit enfant, qui y a souffert, qui y est mort. On pense bien que Dieu est dans le ciel, c'est sa demeure ; que Jésus y est comme Fils de Dieu, que les anges y sont, mais qu'il y ait dans le ciel un homme, qui est le Fils de Dieu, c'est vrai, mais qui est là comme homme, voilà une chose vraiment merveilleuse.

Mais comment est-il dans le ciel et qu'y fait-il ? N'aimeriez-vous pas le savoir ? Sans doute, mais qui nous le dira ? Personne n'est monté au ciel pour revenir ensuite nous le dire. C'est vrai ; mais quelqu'un est venu du ciel pour nous faire connaître ce qui concerne le Seigneur Jésus là-haut.

Quelle est donc cette personne ? est-elle encore sur la terre ? est-ce que nous pouvons la voir ? Elle est sur la terre, mes amis, mais nous ne pouvons pas la voir comme on voyait le Seigneur Jésus. C'est le Saint Esprit que le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le voit pas, et qui a été envoyé du ciel par le Seigneur Jésus pour habiter dans les croyants et dans l'Église.

Le Seigneur Jésus était venu du sein du Père pour nous le faire connaître, sans cela, comme personne ne vit jamais Dieu, nous n'aurions pas pu savoir combien il nous aime. De même le Saint Esprit est venu nous faire connaître ce qu'est et ce que fait Christ dans le ciel.

Mais, me direz-vous, est-ce que le Saint Esprit nous parle et pouvons-nous l'entendre ? Certainement, mes chers amis, et je vais vous dire de quelle manière. Le Saint Esprit a enseigné les apôtres qui ont écrit le Nouveau Testament, les Évangiles, les Actes, les Épîtres et l'Apocalypse. Il leur a rappelé tout ce que Jésus avait fait et dit sur la terre, et il leur a annoncé ce qu'est Jésus dans le ciel, ce qu'il y fait, et les choses qui sont encore à venir. Comme Jésus le leur avait promis, le Saint Esprit les a conduits dans toute la vérité, et, dans leurs écrits, il nous fait connaître les choses célestes. Mais pour les comprendre, il faut que ce même Esprit les explique à nos coeurs et alors nous voyons ce qu'est le Seigneur Jésus là-haut, ce qu'il y fait, et nos coeurs sont remplis de joie. Et pour cela, mes chers amis, écoutez attentivement ce que le Saint Esprit vous dit, par la parole de Dieu et par le moyen des serviteurs de Jésus. Toutes les fois qu'on vous parle de Celui qui vous a tant aimés, le Saint Esprit est là qui vous presse de le recevoir dans vos coeurs. Voudriez-vous lui fermer l'oreille ? Ah ! si vous l'écoutez, il vous parlera de Jésus dans le ciel, et ne le désirez-vous pas ?

Dans le désert, pendant la route,
Fermant l'oreille à tout vain bruit,
Oh ! que mon coeur toujours écoute
La douce voix de ton Esprit.

Eh bien, mes amis, la première chose que nous apprenons, c'est que Jésus est entré dans les lieux saints, où nul homme n'était entré et ne pouvait entrer, dans la présence glorieuse du Dieu saint et juste, devant Sa Majesté, dans la maison du Père aussi. Là, Dieu l'a reçu, l'a couronné de gloire et d'honneur, et l'a fait asseoir à sa droite. Oui, Jésus est assis sur le trône de son Père ; le trône de la Majesté divine. C'est là que le Saint-Esprit nous le montre. Ah ! il le méritait bien, n'est-ce pas ? Lui, le Fils bien-aimé de Dieu, qui avait traversé la terre, toujours soumis, doux et patient, obéissant jusqu'à la mort. Il avait eu ici-bas pour trône la croix, et pour couronne des épines ; il avait été abreuvé de honte et de souffrances, mais maintenant nous le voyons sur le trône de Dieu dans la paix, la joie et la lumière divines, le front ceint d'une couronne de gloire. Oh ! qu'il est beau de le voir là ; c'est par la foi maintenant, mais bientôt ce sera de nos yeux :

Au milieu du trône
Nos yeux le verront.
Aucune couronne
Ne manque à son front.

Ensuite le Saint Esprit nous apprend que Dieu a placé le Seigneur Jésus au-dessus de toutes les choses qui existent, lui a donné autorité sur tout, a tout mis sous ses pieds et lui a donné un nom au-dessus de tout nom. Sur la terre, dès son enfance, il fut persécuté ; il n'avait pas un lieu où reposer sa tête ; il était le méprisé, le rejeté des hommes, mais maintenant la gloire est son partage, le ciel, sa demeure, et toutes choses lui sont assujetties. Il est le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, bien que tous ne reconnaissent pas encore son autorité, et le temps vient où tout genou des êtres célestes, terrestres et infernaux, se ploiera, et où toute langue confessera que Jésus-Christ est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père.

Voilà, mes amis, la gloire suprême où se trouve maintenant Jésus. Rien n'est plus grand que Lui aux yeux de Dieu, rien n'est plus précieux pour son coeur que son Fils bien-aimé. Et vous, n'êtes-vous pas réjouis de voir Jésus dans cette place d'honneur ? Il disait à ses disciples : « Si vous m'aviez aimé, vous vous seriez réjouis de ce que je m'en vais au Père ». Et en effet quand nous aimons vraiment quelqu'un, nous sommes bien aises de le voir heureux et honoré.

N'avez-vous jamais pensé : Oh que j'aimerais voir ce qu'il y a dans le ciel ? Que ce doit être beau ! Eh bien ouvrez les yeux de votre coeur et le Saint Esprit vous montrera, en effet, dans le ciel ce qu'il y a de plus beau, puisque c'est ce qui fait la gloire de Dieu : vous verrez dans le ciel Jésus et Jésus qui vous a aimés et qui vous aime, mes chers amis.

Vous rappelez-vous l'histoire d'Étienne ? Il était devant ses ennemis qui frémissaient de rage et grinçaient les dents contre lui. Mais lui, au milieu de toute leur haine, pensait à Jésus. Et comme il levait les yeux au ciel, le Saint Esprit dont il était rempli, lui montra la gloire de Dieu et Jésus debout à la droite de Dieu. Il dit : « Je vois les cieux ouverts, et le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu ». La vue de cette gloire remplissait le coeur d'Étienne. Ses ennemis se jetèrent sur lui avec de grands cris, le poussèrent hors de la ville et l'accablèrent de pierres pour le faire mourir. Mais Étienne voyait toujours Jésus dans le ciel ; son coeur était rempli de son amour, il mourut priant pour ceux qui le tuaient, et remettant son esprit entre les mains de Jésus. Voilà mes amis, ce que produit dans le coeur, par le Saint Esprit, la vue de Jésus dans le ciel. On est heureux même dans les souffrances, on est capable de confesser Jésus, et on est transformé à la ressemblance de Jésus. N'aimeriez-vous pas ressembler à Jésus ? Eh bien, c'est en le contemplant dans le ciel que l'on est ainsi changé.

Une autre fois, nous parlerons encore de ce précieux Sauveur dans le ciel, et nous verrons ce qu'il fait là pour nous.

20 L'Homme dans la gloire. (suite)

Nous avons vu, mes amis, que maintenant, dans la gloire du ciel, il y a un Homme assis à la droite de Dieu, couronné d'honneur, ayant toutes choses sous ses pieds. Et cet homme est le même qui a été sur la croix, Jésus le Sauveur.

Mais environné de cette gloire, adoré par les anges, pense-t-il à nous ? Ah oui, béni soit son nom ! Il est le même Jésus qui aimait les siens sur la terre, qui les aime maintenant et qui ne cessera de les aimer. Dans le monde, quand quelqu'un devient riche et puissant, il oublie souvent ses amis pauvres. Vous rappelez-vous l'échanson du Pharaon, auquel Joseph expliqua ses songes ? Une fois hors de la prison et rétabli dans la faveur du roi, il ne se souvint plus du pauvre Joseph. Mais il n'en est pas ainsi du Seigneur Jésus. Il n'oublie aucun de ceux qui lui appartiennent, qu'il a rachetés par son sang, et qui sont encore ici-bas. Il s'occupe constamment d'eux dans le ciel. Même des enfants, direz-vous ? Certainement, même des enfants qu'il aimait quand il était ici-bas.

Mais comment Jésus s'occupe-t-il de nous dans le ciel ? Eh bien, mes amis, en premier lieu, il paraît pour nous devant la face de Dieu. Comment pourrions-nous paraître devant la face du Dieu saint ? Impossible ; mais quelqu'un y paraît pour nous, revêtu de sainteté et de justice ; c'est Celui qui a ôté tous nos péchés, qui a subi le jugement à notre place. Oh ! quel parfait et précieux et glorieux représentant nous avons là ! Il paraît devant la face de Dieu pour nous, avec tout l'amour qu'il nous porte dans son coeur, et il est là le Fils bien-aimé de Dieu. Si vous appartenez à Jésus, les yeux de Dieu trop purs pour voir le mal, ne tombent pas sur vous, mais sur son Fils bien-aimé, qui a pleinement accompli l'oeuvre de la rédemption et qui est devant Lui pour vous. Dieu vous voit, pour ainsi dire, à travers toute l'excellence de Jésus et de son oeuvre sur la croix. Et il est là constamment pour nous, « à perpétuité », nous dit Dieu. N'est-on pas bien en sûreté quand on sait et croit cela ?

Nous pouvons regarder en arrière, et nous voyons Jésus sur la croix devant Dieu, portant à notre place le jugement contre le péché, et si nous regardons en haut, nous voyons encore Jésus devant Dieu pour nous. Oh ! que ce précieux Sauveur remplisse nos pensées et nos coeurs.

Que fait encore le Seigneur Jésus dans le ciel ? Il y est notre grand souverain sacrificateur. Est-ce pour offrir des sacrifices ? Non, sur la croix il s'est offert une fois pour toutes en sacrifice pour nos péchés ; il a été la victime sainte, pure, sans tache : l'Agneau de Dieu. Dans le ciel, il est notre souverain sacrificateur ; comme tel il sympathise avec nous, et il intercède auprès de Dieu pour nous.

Chers amis qui connaissez Jésus et sa grâce, vous désirez servir Dieu, n'est-ce pas ? Mais vous éprouvez tous les jours que vous êtes pleins de faiblesse et d'infirmité et qu'il y a de grandes difficultés pour résister au mal et faire le bien, n'est-il pas vrai ? Eh bien, Jésus a traversé la terre au milieu des mêmes circonstances, il a été tenté comme nous en toutes choses, mais en restant toujours à part du péché, et là-haut dans le ciel, se souvenant de nous, il sympathise avec nous dans nos infirmités. Oui, mes chers amis, qui désirez ardemment être agréables à Dieu et qui sentez votre faiblesse, Jésus vous voit de là-haut, vous porte sur son cœur devant Dieu, et est plein de sympathie pour vous, Lui qui a connu toutes les difficultés du chemin à travers un monde plongé dans le mal. Et qu'en résulte-t-il ? C'est que vous pouvez aller avec une entière confiance au trône de la grâce pour recevoir miséricorde, trouver grâce et avoir le secours nécessaire au moment opportun. Et vous pouvez y aller constamment, dans les petites comme dans les grandes difficultés ; celles que vous rencontrez à la maison, comme celles que vous rencontrez à l'école ou dans le monde. Vous trouvez toujours là, à ce trône de la grâce, Jésus qui vous a tant aimés et qui vous aime.

Mais il intercède là-haut pour nous. Vous rappelez-vous, mes amis, l'histoire d'Israël attaqué au désert par Amalek ? Moïse monte sur la montagne et intercède pour le peuple qui combat dans la plaine. Et ainsi Israël est vainqueur. Vous êtes et nous sommes tous exposés aux attaques de l'ennemi de nos âmes. Comment ne pas être vaincus dans notre impuissance ? Ah ! mes amis, Jésus pense à nous, il intercède pour nous pour que nous ne péchions pas. Si nous regardons sans cesse à Lui, nous pouvons toujours être plus que vainqueurs par Lui qui nous a aimés. Ah ! pensez à cela quand la tentation vient : Jésus intercède pour moi afin que je ne pêche pas, et alors vous pourrez résister au diable et il s'enfuira loin de vous.

Alors, me direz-vous, nous ne devrions jamais pécher. En effet, mes amis ; mais il arrive que, en ne veillant pas, ou en nous confiant en nous-mêmes, nous tombons en faute. Que faire alors ? Christ dans le ciel, nous laisse-t-il ? Non, béni soit-il. Il s'occupe constamment de ceux qui sont à Lui ; il les conduit à travers tout, et les sauve jusqu'à la fin de la course. Chers amis chrétiens, êtes-vous heureux quand vous êtes tombé en faute ? quand vous vous êtes laissé aller à désobéir, à être irrité ou impatient ? Oh non ! Pourquoi ? Parce que vous sentez que Dieu ne peut vous approuver ; le Saint Esprit qui est en vous est contristé. Comment faire pour être de nouveau heureux ? Ah ! ce n'est pas en vous efforçant d'oublier votre faute. Non, regardez en haut quand vous avez péché, et voyez-y Jésus le juste qui est là notre Avocat auprès du Père. Il intercède pour vous, afin que vous sentiez votre faute. Pourquoi ? Est-ce pour que vous soyez malheureux ? Non, mes amis, mais pour que vous veniez à Dieu et que vous Lui confessiez votre péché, et alors vous voyez que Dieu vous l'a pardonné, et vous jouissez de nouveau de tout son amour. Oh ! mes amis, ne laissez jamais un péché négligé, oublié, non confessé ; c'est comme si vous méprisiez la précieuse intercession de Jésus dans le ciel.

Voyez l'histoire de l'apôtre Pierre. La nuit où le Seigneur Jésus fut livré, il avait dit à ses disciples qu'il avait prié pour eux afin que leur foi ne défailût pas. Et il les avait avertis qu'ils l'abandonneraient. Pierre croyait qu'il aimait tant Jésus qu'il pourrait mourir avec Lui. Pierre ne connaissait pas son pauvre cœur présomptueux et faible dans la tentation. Et vous savez qu'il renia son précieux Maître. Mais Jésus avait prié pour lui, et Jésus le regarda et Pierre, saisi de douleur, comprit son affreux péché et sortit et pleura amèrement. Après cela, il put de nouveau être heureux.

Mes amis, nous ne pouvons être heureux que quand nos cœurs sont à l'aise avec Dieu, comme vous n'êtes heureux avec vos parents que quand il n'y a rien dans votre conduite qu'ils désapprouvent. Et Jésus dans le ciel s'occupe sans cesse de vous pour ôter ce qui vous mettrait mal à l'aise avec Dieu, et vous empêcherait d'être heureux. Pour cela, il vous le fait connaître par sa Parole et par l'action de son Saint Esprit. C'est comme s'il vous regardait, ainsi qu'il le fit à Pierre. N'évitez jamais ce regard plein d'amour, mais allez tout de suite confesser votre faute.

Mes chers amis, si vous aviez été vêtus d'habits bien propres, avec des souliers bien cirés aux pieds, pour vous rendre à une fête, vous auriez bien soin en vous y rendant de marcher en évitant la boue et la poussière et tout ce qui pourrait vous salir. Et s'il vous était arrivé de vous faire une tache, ne seriez-vous pas bien contents de trouver quelqu'un qui avant d'entrer vous nettoierait ? Eh bien, c'est ce que Jésus, dans son grand amour, fait sans cesse pour les siens. Ce précieux Sauveur, dans le ciel, dans la gloire, veut être encore le serviteur de ceux qu'il a sauvés, et qu'il aime, et pour qu'ils soient toujours propres pour la présence de Dieu son Père et heureux près de Lui, il intercède sans cesse pour eux. C'est ce qu'il enseigna à ses apôtres avant de quitter la terre ; il leur lava les pieds.

Vous voyez donc, mes amis, ce que Jésus fait dans le ciel pour nous. Il paraît devant Dieu pour nous ; il sympathise avec nous dans nos difficultés, nous soutient dans notre faiblesse, intercède pour que nous ne péchions pas, mais soyons vainqueurs, et si nous avons péché, s'occupe de nous afin que nous soyons amenés à confesser notre péché, et que nous soyons heureux près de Dieu. Ainsi, dans son amour continué, il nous garde et nous conduit jusqu'à ce que nous soyons où il est Lui-même.

En effet, mes amis, il est entré dans le ciel comme notre Précurseur, c'est-à-dire celui qui va devant quelqu'un pour préparer une place. C'est ce qu'a fait ce bien-aimé Sauveur et, parce qu'il est là, tous ceux qui croient en Lui peuvent être assurés qu'ils y seront avec Lui, c'est le désir de son cœur. Est-ce aussi le vôtre ?

Nous verrons une autre fois comment il l'accomplira.

21 Le retour de l'Homme glorifié.

Avant de quitter ses chers disciples, comme Jésus les voyait tout affligés de son prochain départ, ce bon Sauveur leur dit : «Que votre cœur ne soit pas troublé. Vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi. Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père ; je vais vous préparer une place. Et si je m'en vais, JE REVIENDRAI, et je vous prendrai auprès de moi».

Nous voilà donc bien sûrs, mes amis, que Jésus REVIENDRA chercher les siens, puisqu'il l'a dit. Cela réjouit-il votre cœur ?

Où est-ce que Jésus est allé ? Au ciel, dites-vous. Oui, mais le ciel, c'est la maison de son Père, et c'est là qu'il veut introduire ses bien-aimés, afin qu'ils soient toujours avec Lui. Oh ! combien il nous aime. Quelle belle demeure que la maison du Père ! Que l'on doit y être heureux ! Là souci, douleur, pleurs et mort ne trouvent point de place, parce que le péché n'y est point. Tout y est sainteté, joie, paix, lumière pour l'éternité. Le bonheur que l'on y goûte est celui de Jésus lui-même, et ce cher Sauveur veut que nous le partagions avec Lui. Il l'a demandé à son Père avant de quitter cette terre. «Père», a-t-il dit, «je veux quant à ceux que tu m'as donnés, que là où moi je suis, ils y soient avec moi». Il nous aime tant, qu'il veut que nous ayons une place avec Lui tout près du cœur de son Père.

Mais comment entrer dans une si belle et sainte demeure ? Nous en sommes tout à fait indignes. Mais remarquez, mes amis, qu'il a été lui-même nous préparer la place. Pour cela, il devait souffrir et mourir pour ôter nos péchés. Comment, sans cela, aurions-nous jamais pu être amenés dans cette sainte maison du Père ? C'était impossible. Mais Jésus nous aimait, il voulait nous avoir, et rien ne lui a coûté pour nous acquérir le droit de nous préparer une place là où il est. Et maintenant la place est prête, mes amis. Pour chacun de ceux qui croient au Seigneur Jésus, il y a une place dans la demeure du Père. Y avez-vous la vôtre, mes amis ?

Il reste maintenant une chose, c'est que les bien-aimés du Seigneur aillent prendre, loin de cette terre, les places qu'il leur a préparées. Comment cela arrivera-t-il ? Enverra-t-il pour les chercher un ange, le plus brillant des anges de lumière ? Non ; il viendra lui-même. Quand nous attendons l'arrivée de quelqu'un que nous aimons, nous n'envoyons pas une autre personne pour le recevoir. Nous allons nous-mêmes. Eh bien, Jésus qui nous aime, REVIENDRA en personne pour nous chercher et nous amener plein de joie dans la demeure de son Père, et il dira : «Me voici, moi et les enfants que Dieu m'a donnés». Quelle joie aussi pour nous, n'est-ce pas ?

Et comment viendra-t-il ? Il est assis maintenant sur le trône du Père ; mais quand le moment sera venu, il se lèvera et descendra du ciel. Viendra-t-il jusque sur la terre ? Non, il s'arrêtera dans l'air, et là fera entendre un cri de commandement, comme celui d'un capitaine qui appelle ses hommes. La trompette de Dieu résonnera, comme lorsque les Israélites entendaient la trompette d'argent qui leur donnait le signal du départ. Tout le monde entendra-t-il cette voix de Jésus ? Cela ne nous est pas dit, mes amis, mais tous ne la reconnaîtront pas. Elle ne sera reconnue que par ceux qui l'auront connue sur la terre, par ses brebis dont il a dit : «Mes brebis connaissent ma voix». Ceux-là seuls, en entendant cette voix de Jésus, diront : «C'est pour moi, c'est mon cher Sauveur qui m'appelle», et ils iront vers Lui. Si l'un de vous, mes amis, était dans une grande foule, et que, du dehors de la foule, votre papa vous appelât, les autres entendraient bien la voix de votre père, mais vous seul la reconnaîtrez et iriez vers lui. Il en sera de même quand Jésus viendra. Connaissez-vous sa voix, mes amis ? Êtes-vous un de ses agneaux ? Alors, vous entendrez sa voix avec bonheur quand il descendra du ciel. Mais est-ce que nous ne devons pas tous mourir avant que Jésus vienne ? Non, mes amis, car l'apôtre dit : «Nous ne mourrons pas tous». Il y aura des vivants sur la terre à ce moment ; vous et moi, nous serons peut-être de ce nombre. Et les morts entendront-ils aussi la voix de Jésus. Oui, mais non pas tous, quand Jésus viendra chercher les siens. Ceux qui sont morts en croyant et espérant en Lui, ceux-là entendront sa voix et sortiront de leurs tombeaux, pour être réunis avec les saints qui vivront sur la terre, et alors tous ensemble, nous nous en irons vers le Seigneur.

Mais vous comprenez bien, mes amis, que ce ne sera pas avec de pauvres misérables corps sujets à la souffrance, à la mort et à la corruption, comme ceux que nous avons maintenant. Non ; Christ, le Sauveur, transformera les corps de ses bien-aimés en la ressemblance du corps de sa gloire. Les morts ressusciteront avec des corps glorieux, incorruptibles, immortels, propres pour le ciel, et les vivants seront changés ; sans passer par la mort, ceux-ci seront transformés. Leurs corps, comme ceux des ressuscités, deviendront glorieux, incorruptibles, immortels. Oh ! quel merveilleux et heureux changement ! C'est la puissance de Christ qui l'opérera. Et en combien de temps ? En un clin d'oeil, dès que la trompette de Dieu se sera fait entendre.

N'aurons-nous pas peur ? Oh ! comment aurions-nous peur d'entendre la voix de Celui qui nous aime et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang ? Aurons-nous peur, quand sa puissance nous aura transformés parfaitement à sa ressemblance ? Si nous regardions à nous-mêmes, nous pourrions avoir peur, mais nous ne verrons que Lui et son amour, et nous serons ravis de joie. Aurions-nous même le temps d'avoir peur, quand tout sera fait en un clin d'oeil ?

Et quand nous aurons été ainsi changés, mes amis, la terre aura cessé d'être notre demeure. Nous irons vers Celui qui nous appelle, à sa rencontre en l'air. Il nous conduira dans la maison de son Père pour occuper la place qu'il nous a préparée, et nous serons toujours avec Lui. Oh ! quelle joie, quelle allégresse dans le ciel, pour nos coeurs et pour lui-même. N'aimerez-vous pas être là ?

Tout cela n'est-il pas beau et digne de l'amour de Jésus ? Oui, n'est-ce pas ? Et comment ne demanderions-nous pas : «Quand sera-ce ? Faut-il encore longtemps attendre ?» Le moment, mes amis, nul ne le sait. Peut-être sera-ce avant que vous n'ayez achevé ce jour. Le matin, en vous levant, vous pouvez dire : «Il viendra peut-être aujourd'hui». Le soir, en vous couchant : «Ce sera peut-être cette nuit». Jésus a dit : «Je viens bientôt». Que répond votre coeur ? Est-ce : «Oui, viens, Seigneur Jésus ?»

Mes amis, la pensée du retour de Jésus réjouit-elle votre coeur, ou bien vous cause-t-elle quelque trouble ? Êtes-vous prêts ? Oh ! soyez toujours prêts. La première chose nécessaire, pour attendre sans crainte le Seigneur Jésus, c'est de savoir que l'on est sauvé ; la seconde chose, pour l'attendre sans trouble, avec joie, c'est d'être vigilant et d'avoir tout en ordre dans ses pensées et dans son coeur.

Quand votre cher père ou votre chère mère vous ont dit en partant : «Je reviendrai bientôt», comment désirez-vous qu'ils vous trouvent à leur retour ? Comment serez-vous heureux en pensant à leur retour ? Est-ce en désobéissant, en vous conduisant mal ? Non, n'est-ce pas ? C'est en obéissant et en ayant tout en ordre. Eh bien, ne désirez-vous pas que Jésus trouve tout en ordre dans votre vie, quand il viendra ? Que le Seigneur vous donne, mes chers amis, d'attendre vraiment et avec un coeur sincère, son retour.

Et ceux qui n'auront pas cru au Seigneur Jésus et qui n'auront pas entendu sa voix, que leur arrivera-t-il ? Nous parlerons de cela une autre fois, mes amis, si le SEIGNEUR N'EST PAS ENCORE VENU.

22 Ce qui se passe sur la terre après que Jésus est venu chercher les saints.

Nous nous demandons l'autre jour, mes amis, ce qui arriverait sur la terre à ceux qui y restent après que les saints ressuscités ou vivants s'en seront allés avec Jésus. Hélas ! ceux qui, ayant entendu l'évangile, n'auront pas cru, seront abandonnés à la puissance du mal pour croire le mensonge et se rebeller toujours plus contre Dieu, jusqu'à ce qu'ils tombent enfin sous un jugement terrible.

La parole de Dieu nous trace par avance l'histoire de ces tristes temps de révolte ouverte contre Dieu.

D'abord les Juifs seront rentrés dans leur pays, mais toujours incrédules à l'égard de Jésus. Ils y rebâtiront un temple à Jérusalem et seront soutenus par l'empereur latin d'Occident. Ce sera la continuation de leur histoire, tels que nous les voyons dans les évangiles, une race méchante et perverse. Et comme ils n'auront pas voulu croire en Jésus, ils arriveront au dernier degré du mal.

Un méchant homme, que la parole de Dieu nomme l'Inique, l'homme de péché, le fils de perdition, s'élèvera au milieu d'eux. Il sera leur roi tout en étant un faux prophète qui les séduira par toutes sortes de signes et de miracles. Il prétendra être le Christ et s'assiéra comme étant Dieu dans le temple de Dieu. Et les pauvres Juifs qui n'ont pas voulu recevoir le Seigneur Jésus, le Fils de Dieu, suivront ce méchant. La parole de Dieu le représente sous la figure d'une bête, ce qui est l'image du pouvoir royal, exercé sans la connaissance de Dieu, comme nous le voyons dans le livre de Daniel *. Et cette bête a deux cornes comme un agneau, car elle veut se faire passer pour Christ ; mais elle parle comme un dragon. Ses mensonges et sa méchanceté font voir qu'elle est du diable, qui est menteur et meurtrier dès le commencement.

* cf Psaume 49:20. «L'homme qui est en honneur et n'a point d'intelligence est semblable aux bêtes brutes qui périssent entièrement».

Un peu auparavant, dans les contrées occidentales de l'Europe, celles que nous habitons, se sera élevée une autre bête. Ce sera un monarque puissant qui rétablira l'ancien empire romain. Mais il accomplira ses desseins avec la puissance que Satan lui communiquera. Car Satan aura été chassé du ciel et précipité sur la terre, et il viendra avec une grande fureur pour faire tout le mal possible, sachant qu'il ne lui reste que peu de temps. Cet empereur puissant, la bête, exercera un tel prestige, que toute la terre sera dans l'admiration à son égard et l'adorera. Sa puissance s'étendra sur une foule de peuples, mais lui blasphémera contre Dieu.

C'est lui qui, par sa puissance, soutiendra le faux roi et prophète des Juifs, et celui-ci, à son tour, emploiera toute sa subtilité pour augmenter l'autorité de la bête. Par ses prodiges et ses miracles, il fera que les hommes adoreront l'image de la bête qu'il aura eu la puissance d'animer et de faire parler. Ceux qui ne voudront pas adorer cette image seront mis à mort. Tous, petits et grands, riches et

pauvres, devront prendre sur leur front ou leur main droite une marque qui indique leur soumission à la bête. Ceux qui, par fidélité à Dieu, s'y seront refusés, ne pourront ni acheter, ni vendre.

En même temps, il y aura une grande puissance religieuse, une fausse église, appelée d'une manière figurée Babylone, dans la parole de Dieu. Elle entraînera les hommes dans l'idolâtrie la plus épouvantable. Vous voyez donc qu'il y aura une révolte générale et terrible contre Dieu. Et d'où viendra cela ? De ce que les hommes n'auront pas reçu l'amour de la vérité pour être sauvés. Oh ! combien il est important de prêter maintenant l'oreille aux appels du Seigneur.

N'y aura-t-il donc pas des fidèles, des saints de Dieu, sur la terre, dans cette sombre époque de méchanceté ? Oui, sans doute, mes amis, Dieu a toujours eu des témoins. Il en a maintenant et il en aura alors parmi les juifs et les nations. Mais combien ils auront à souffrir. Plusieurs d'entre les Juifs ne voudront pas reconnaître le Méchant comme étant le Christ, et il les persécutera et les fera mourir. Ils crieront à Dieu en attendant la délivrance. Quelques-uns iront annoncer aux nations l'évangile du royaume, l'évangile éternel. L'évangile du royaume c'est la bonne nouvelle de la venue du Roi, Christ, qui viendra délivrer les saints et régner en justice ; l'évangile éternel, c'est la bonne nouvelle que Dieu, le Tout puissant, va accomplir sa promesse de tous temps et bénir la terre, mais dans l'un et l'autre cas, les méchants subiront d'abord le jugement.

Ce ne sera pas l'évangile de la grâce, vous le voyez, mes amis. Maintenant, c'est le temps de la grâce, du pardon que Dieu offre gratuitement à tous ceux qui croient en son Fils bien-aimé. Mais ceux qui auront méprisé l'évangile de la grâce, n'auront pas d'oreille pour écouter les messagers qui annonceront l'évangile du royaume ou l'évangile éternel. Cet évangile sera pour ceux qui n'auront pas entendu celui de la grâce. Et plusieurs le recevront ; ils craindront comme Noé autrefois, ils croiront et ainsi bâtiront leur arche pour être sauvés au jour du jugement d'un monde inique.

Mais, comme je vous le disais, ce sera un temps de persécutions terribles contre tous ceux qui, Juifs ou gentils, seront fidèles à Dieu. Aussi nous sont-ils montrés comme criant à Dieu, pour demander vengeance et délivrance. À Jérusalem même, il y aura deux témoins qui prophétiseront au nom du Seigneur, en ayant, comme Moïse et Élie, la puissance de frapper la terre de plaies. Mais à la fin, la bête qui vient avec le pouvoir de Satan les vaincra, les mettra à mort, et ne permettra pas qu'ils soient ensevelis. Et tous les hommes impies se réjouiront d'être délivrés de la présence de ces serviteurs de Dieu. Mais Dieu les ressuscitera et les appellera au ciel où ils monteront à la vue de leurs ennemis. Les hommes seront épouvantés, mais non convertis.

Dieu ne donnera-t-il pas d'autres avertissements aux hommes ? Oui, sans doute, il exercera sur la terre des jugements destinés à montrer aux hommes sa désapprobation et à les engager à sortir de leur mauvaise voie. C'est ainsi qu'il avertit autrefois Pharaon.

Des guerres, des famines, des pestes séviront d'abord sur la terre. Premièrement ceux qui y habitent seront effrayés, croyant que le grand jour de la colère de Dieu est venu. Mais ensuite, ils reprendront leur mauvais train. Dieu les frappera plus fort, par des jugements si terribles qu'ils chercheront la mort et ne la trouveront point, tandis que par d'autres plaies un grand nombre seront tués. Malgré cela, ceux qui auront été épargnés ne se repentiront pas. Alors Dieu versera sur la terre, sur la mer, sur les fleuves, sur le soleil, sur le trône de la bête, les coupes de sa colère. Tout deviendra pour les hommes une cause de souffrance. Croyez-vous qu'alors ils se repentiront ? Non, mes amis, pas plus qu'autrefois Pharaon. Au lieu de se courber sous la puissante main de Dieu, ils s'endurciront et deviendront encore plus méchants.

D'abord la bête, avec les rois de la terre, s'uniront pour détruire le système idolâtre appelé Babylone. Sans doute, ils le feront pour abolir tout vestige de religion. Nous voyons déjà maintenant une quantité d'hommes qui voudraient qu'il n'y eût pas de Dieu. Ensuite ces insensés, séduits par Satan et conduits par la bête et le faux prophète, réuniront leurs armées pour livrer combat au Seigneur lui-même. Quelle folie, n'est-ce pas ? Que peuvent-ils espérer ? Ce qui les attend, nous le verrons une autre fois. Mais vous voyez, mes chers amis, quel triste tableau présentera la terre livrée à ceux qui ont rejeté Christ. Et c'est pourquoi Dieu fait annoncer maintenant le salut aux pécheurs, afin qu'ils fuient la colère à venir.

23 Ce qui se passe dans le ciel avant que l'Homme glorifié apparaisse au monde.

Nous avons vu, mes amis, ce qui se passe sur la terre après que Jésus est venu chercher ses bien-aimés, vivants ou ressuscités. Je désire maintenant vous dire ce qui arrivera dans le ciel durant ce temps.

Comment peut-on le savoir ? me demanderez-vous. Nul homme n'aurait pu le découvrir, mais le Seigneur Jésus l'a fait connaître par son ange à Jean, le disciple qu'il aimait, et Jean l'a écrit dans le livre appelé l'Apocalypse, ce qui veut dire Révélation.

Jean était dans une île appelée Patmos, lorsque Jésus lui envoya son ange. Il vit une porte ouverte dans le ciel, et entendit une voix qui lui disait : « Monte ici ». Et il fut ravi en esprit et vit les choses qui étaient dans le ciel. N'auriez-vous pas aimé être avec lui ? Oh ! sans doute. Eh bien, mes amis, vous serez là un jour, vous verrez ces choses et vous en jouirez, si maintenant vous appartenez au Seigneur Jésus.

Jean vit donc d'abord le Seigneur, Dieu, le Tout puissant, l'Éternel, Celui qui a créé toutes choses et qui vit aux siècles des siècles, assis sur un trône dans le ciel. De ce trône sortaient des éclairs, des voix et des tonnerres, pour montrer que ce n'était pas le trône de la grâce, mais celui du jugement. Cependant, on voyait aussi autour du trône un arc-en-ciel, pour rappeler la fidélité de Dieu, et sa miséricorde envers la terre. De plus, Jean vit sept lampes de feu brûlant devant le trône. Elles représentent l'Esprit de Dieu dans sa perfection, éclairant, sondant et jugeant tout. Et enfin une mer de verre, semblable à du cristal, était aussi devant le trône. Que voulait dire cela ? Le verre pur est comme de l'eau solide. Autrefois, devant le tabernacle et devant le temple, il y avait un grand bassin rempli d'eau, où les sacrificateurs se lavaient. Mais, dans le ciel, il n'est pas besoin de se laver. Ceux qui s'y trouvent, sont parfaitement purs, sans souillure, et c'est ce que nous enseigne la mer de verre.

Mais n'y avait-il dans le ciel que Dieu sur son trône ? Non, le ciel n'est pas vide, mes amis. Jean vit d'abord ceux qui s'y trouveront plus tard. Et qui sont-ils ? Les saints que Jésus viendra prendre avec Lui. Autour du trône de Dieu, Jean vit vingt-quatre autres trônes sur lesquels étaient assis des anciens ou vieillards, vêtus de robes blanches et portant des couronnes d'or sur leurs têtes. Tels lui apparurent les saints glorifiés.

Mais pourquoi sont-ils représentés comme des vieillards ? Pour montrer, mes amis, qu'ils sont remplis de sagesse pour comprendre les pensées de Dieu. Chaque saint les comprendra alors parfaitement. Ils sont assis, dans un parfait repos, sans aucune crainte, devant la Majesté divine, ils sont sacrificateurs, ce que désignent leurs vêtements blancs, et ils possèdent la dignité royale. Ils régneront avec Celui qui est assis sur le trône. Quelle glorieuse position, n'est-ce pas, chers amis ? Eh bien, elle est celle de chaque racheté de Christ, même d'un enfant.

Mais, direz-vous, n'y a-t-il donc que vingt-quatre saints dans le ciel ? Non, mais ce nombre indique le double d'un ensemble complet. Combien de patriarches, fils de Jacob, y avait-il ? Douze. Et combien d'apôtres ? Douze aussi. Tous les saints de l'Ancien Testament et les saints qui auront vécu depuis la Pentecôte jusqu'à la venue de Jésus, seront là dans cette gloire.

Vous aimeriez, sans doute, savoir ce que feront les saints glorifiés. Resteront-ils toujours assis sur leurs trônes ? Oh non ; mais avant de vous dire ce qu'ils feront, il faut que vous sachiez ce que Jean vit encore dans le ciel. Il vit quatre êtres vivants qui représentent la puissance de Dieu comme juge sur la terre. Ils étaient pleins d'yeux tout autour et au dedans, ce qui indique la connaissance parfaite

du passé, du présent et de l'avenir. L'un d'eux était semblable à un lion, c'est la force ; un autre, à un veau, c'est la fermeté ; le troisième, avec une face comme celle d'un homme, c'est l'intelligence, et le quatrième était semblable à un aigle qui vole, c'est la rapidité. Connaissance, force, fermeté, intelligence et rapidité, ne sont-ce pas là les qualités qui conviennent pour exécuter le jugement divin ? Mais de plus, ces quatre êtres vivants avaient chacun six ailes, et ils célébraient la sainteté parfaite de Dieu, en disant : «Saint, saint, saint, est le Seigneur, Dieu, Tout puissant, celui qui était, et qui est, et qui vient». Et, en même temps, les anciens, les saints dans la gloire, tombent sur leur face devant Dieu, se prosternent et jettent leurs couronnes devant le trône en disant : «Tu es digne, notre Seigneur et notre Dieu, de recevoir la gloire, et l'honneur, et la puissance ; car c'est Toi qui as créé toutes choses : et c'est à cause de ta volonté qu'elles existaient et furent créées».

C'est là l'adoration, mes amis. Quand les saints seront dans le ciel, ils adoreront le Seigneur, le Tout puissant, le Dieu créateur de toutes choses, Celui qui vit aux siècles des siècles. N'aimerez-vous pas vous trouver au milieu de ces adorateurs, et jeter aussi votre couronne devant le trône ?

Il y a une autre question que vous vous faites peut-être. Ne verrons-nous pas le Seigneur Jésus dans le ciel ? Oh ! certainement. S'il n'y était pas, nous ne pourrions pas nous y trouver, et comment, d'ailleurs, y serions-nous heureux sans Lui ? Aussi Jean le vit-il. Et sous quelle forme ? Est-ce dans la gloire ? Sans doute ; il le voit au milieu du trône, au centre de la Majesté divine, entouré des anciens et des quatre êtres vivants, revêtu de la puissance et de la connaissance parfaites, et l'un des anciens le montre à Jean comme étant le Lion de Juda, la racine de David, Celui qui a vaincu. Mais Jean le voit en même temps portant le caractère de l'Homme de douleur, de Celui qui fut attaché sur la croix pour ôter le péché. Il le voit comme un agneau immolé.

Oui, mes amis, dans la splendeur du ciel, couronné de gloire et d'honneur, notre précieux Sauveur portera les traces de ses souffrances pour nous ; nous ne pourrions pas contempler sa gloire, sans nous rappeler sa croix et l'amour dont il nous a aimés.

Et autour de Lui, le plus près de Lui, se trouveront les saints glorifiés. Ils tomberont sur leurs faces devant Lui, offrant dans des coupes d'or des parfums, les prières des saints qui seront encore alors sur la terre. Et ayant des harpes dans leurs mains, ils chanteront un cantique à la gloire du Seigneur Jésus, le Sauveur.

C'est encore l'adoration, mes amis. Les saints, dans le ciel, adoreront le Seigneur Jésus et célébreront ses louanges. Oui, chers amis sauvés, nous verrons ce divin Sauveur qui a été pour nous dans la souffrance et la mort, et nous chanterons le cantique nouveau : «Tu es digne, car tu as été immolé, et tu as acheté pour Dieu par ton sang, de toute tribu, et langue, et peuple, et nation, et tu les as faits rois et sacrificateurs pour notre Dieu ; et ils régneront sur la terre».

Mais les saints ne seront pas seuls à adorer Jésus. Les anges, les milliers et milliers d'anges seront à l'entour du trône et des saints, et diront : «Digne est l'Agneau qui a été immolé de recevoir la puissance, et richesse, et sagesse, et force, et honneur, et bénédiction». Et toutes les créatures sur la terre, sur la mer et sous la terre, se joindront à ces chants de louange et de gloire, et diront : «À Celui qui est assis sur le trône, et à l'Agneau, la bénédiction, et l'honneur, et la gloire, et la force, aux siècles des siècles !»

Voilà, mes chers amis, ce qu'il y a dans le ciel, après que Jésus est venu chercher ses bien-aimés, et voilà, à l'égard de Dieu et de Jésus, la sainte occupation des habitants du ciel, tandis que, sur la terre, les hommes poursuivent le cours de leurs méchancetés. Mais j'ai encore d'autres choses à vous dire touchant le ciel et ceux qui y seront. Ce sera pour une autre fois. En attendant, rappelez-vous que, déjà maintenant, c'est l'heureuse part de tous ceux qui appartiennent à Jésus, fut-ce le plus faible enfant, d'adorer Dieu et l'Agneau, de chanter ses louanges, et de dire avec ravissement : «À Celui qui nous aime et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang ; et il nous a faits un royaume, des sacrificateurs pour son Dieu et Père ; à Lui la gloire et la force aux siècles des siècles ! Amen».

24 Ce qui se fera dans le ciel avant l'apparition de l'Homme glorifié.

J'ai essayé de vous montrer, mes chers amis, ce qu'il y a dans le ciel, après que Jésus y a introduit ses bien-aimés rachetés. Maintenant, vous me demanderez peut-être : Que feront les saints et les anges dans ce séjour de gloire et de bonheur ? Ils adoreront Dieu et l'Agneau, nous l'avons vu. Mais ne s'occuperont-ils pas d'autre chose, par exemple, de ce qui se passera sur la terre ? Oui, mes amis ; tous s'en occuperont, car il s'agit de la gloire et des droits de Dieu et de son Christ ici-bas.

Jean voit d'abord les quatre animaux, appelant successivement les exécuteurs des premiers jugements de Dieu. Ensuite, avant que d'autres jugements ne viennent, Jean voit un ange qui va marquer du sceau de Dieu le front des serviteurs fidèles de Dieu qui sont de la race d'Israël.

Après cela, Jean voit une grande foule d'entre toutes les nations se tenant devant le trône et devant l'Agneau. Ils sont vêtus de longues robes blanches, ils ont des palmes dans leurs mains et disent : «Le salut est à notre Dieu qui est assis sur le trône et à l'Agneau». Et tous les anges, entendant cela, tombent sur leurs faces et adorent Dieu.

N'aimeriez-vous pas savoir quelle est cette multitude ? Jean le désirait aussi. Alors l'un des anciens lui expliqua que ce sont ceux qui auront passé par la grande tribulation, par ces temps terribles de persécution qui auront lieu sur la terre. «Ils ont», dit l'ancien à Jean, «lavé leurs longues robes et les ont blanchies dans le sang de l'Agneau. C'est pourquoi, ils sont devant le trône de Dieu et le servent jour et nuit dans son temple. Ils n'auront plus faim ni soif, parce que l'Agneau les paîtra et les conduira aux fontaines des eaux de la vie, et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux». Tel sera le bonheur de ceux qui auront été fidèles pendant ce temps de détresse. Que c'est doux, mes amis, de contempler cette scène de consolation divine envers ceux qui auront tant souffert ! Ah ! Dieu n'oublie point ceux qui lui sont fidèles.

Mais Jean nous rapporte encore d'autres choses qui se passeront dans le ciel. Les sept anges qui se tiennent devant Dieu, reçoivent sept trompettes. C'est pour proclamer d'une manière éclatante de nouveaux jugements de Dieu sur les hommes méchants et idolâtres, qui, malgré tous les avertissements que Dieu leur aura donnés, ne voudront pas se repentir.

Et, après que le septième ange a sonné de la trompette, on entend dans le ciel de grandes voix annonçant que le royaume du monde de notre Seigneur et de son Christ est venu, et qu'il régnera aux siècles des siècles. Et les vingt-quatre anciens adorent le Seigneur, Dieu, Tout-Puissant.

Alors se passera une autre scène merveilleuse dans le ciel. C'est un combat. Un combat dans le ciel ! Quelle chose étrange, pensez-vous. Sont-ce les saints qui combattront ? Non, mes amis, leurs combats auront pris fin. Ce seront les anges qui combattront, ayant à leur tête l'archange Michel. Et contre qui ? Contre le dragon, c'est-à-dire Satan et ses anges. Vous vous étonnez, sans doute, que Satan et ses anges puissent être dans le ciel. Quand on pense à cet ennemi de Dieu, on se le figure dans l'enfer. Il n'y est pas encore. La parole de Dieu nous le montre se promenant çà et là sur la terre, et rôdant autour de nous comme un lion rugissant, cherchant qui il pourra dévorer. Il est le prince de ce monde, et il agit dans ceux qui n'appartiennent pas au Seigneur. Quand l'évangile est prêché, il est là, cherchant à empêcher d'écouter et à ôter du cœur la parole de Dieu, de peur qu'en croyant on ne soit sauvé. Voilà ce qu'il fait maintenant sur la terre. Oh ! quel terrible ennemi, n'est-ce pas ? Mais il peut aussi se présenter dans le ciel, devant Dieu, pour accuser les saints et le peuple de Dieu, comme on le voit dans l'histoire de Job et celle du souverain sacrificateur Joshua. Et la parole de Dieu nous dit que maintenant les chrétiens ont à combattre contre les puissances de méchanceté qui sont dans les lieux célestes.

Mais le Seigneur Jésus ne l'a-t-il pas vaincu ? Oh ! sans doute. Et c'est pour cela, mes amis, que le chrétien peut lui résister hardiment, et Satan s'enfuit loin de lui ; c'est pour cela aussi, que Satan et ses anges ne seront pas les plus forts dans le combat livré dans le ciel. Ils seront précipités du ciel sur la terre, et une grande voix se fera entendre, disant : «L'accusateur de nos frères, qui les accusait devant notre Dieu jour et nuit, a été précipité ; et eux l'ont vaincu par le sang de l'Agneau».

Vous voyez donc, mes amis, combien tout ce qui concerne les saints et la gloire de Dieu sur la terre, occupera les pensées et la vie de ceux qui seront dans le ciel.

Comme je vous l'ai dit auparavant, quand Satan aura été précipité sur la terre, il emploiera toute sa ruse et son énergie pour pervertir les hommes et persécuter les saints. Il n'y réussira que trop. Les hommes s'endurciront toujours plus, et ceux qui seront fidèles à Dieu souffriront et seront mis à mort.

Alors Jean voit sept anges sortir de devant la présence de Dieu. L'un des quatre animaux leur donne sept coupes d'or pleines du courroux de Dieu. Ce sont les derniers jugements qui frappent les hommes rebelles, avant que le Seigneur vienne. Ces coupes d'or, mes amis, représentent la sainte justice de Dieu s'exerçant par le jugement. Quelle chose terrible ! Les hommes auront refusé de recevoir Christ qui a subi le jugement sur la croix à la place de ceux qui croient en Lui, et maintenant la colère de Dieu va être répandue sur eux ! Oh ! mes amis, ne voulez-vous pas venir à Jésus pour être sauvés de la colère qui vient ?

Les sept anges verseront leurs coupes, et les hommes seront frappés de plaies terribles. À la septième, Babylone sera jugée et détruite, et alors se fait entendre dans le ciel une voix comme celle d'une foule nombreuse, disant : «Alléluia ! Le salut, et la gloire, et la puissance de notre Dieu ! Car ses jugements sont véritables et justes !» Et une seconde fois, ils disent : «Alléluia !» Pourquoi cette foule proclame-t-elle la justice de Dieu ? Parce que Babylone, qui corrompait la terre et versait le sang des saints, a été jugée. Les vingt-quatre anciens et les quatre animaux se joignent à cette foule. Ils tombent sur leurs faces et adorent Dieu, en disant : «Amen ! Alléluia !» Et une voix sort du trône, disant : «Louez notre Dieu, vous tous ses esclaves, et vous qui le craignez, petits et grands».

Vous voyez donc combien tout ce qui concerne la gloire de Dieu, occupe les habitants du ciel. Mais quand Babylone a été jugée sur la terre, une scène merveilleuse se passe dans le ciel. Ce n'est plus un combat, ce sont des noces. Et quelles noces ? Qui est l'Époux et quelle est l'Épouse ? Nous allons le voir.

De nouveau, une voix puissante d'une foule nombreuse se fait entendre. Elle dit : «Alléluia ! Car le Seigneur, notre Dieu, le Tout-Puissant, est entré dans son règne. Réjouissons-nous et tressaillons de joie, et donnons-lui gloire ; car les noces de l'AGNEAU sont venues, et sa femme s'est préparée ; et il lui a été donné d'être vêtue de fin lin éclatant et pur, car le fin lin, ce sont les justices des saints».

Ainsi nous entendons d'abord proclamer dans le ciel l'établissement du royaume de Dieu. C'est ce royaume annoncé dans tout l'Ancien Testament, que Jésus vint pour établir, mais il fut rejeté. Et quel en est le Roi ? Jésus lui-même. C'est Lui qui est le Seigneur, Dieu, Tout-Puissant, le Prince des rois de la terre, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs. Dieu va mettre toutes choses sous ses pieds, à Lui le rejeté, le méprisé, le crucifié. C'est Lui qui est l'Époux glorieux.

Mais il est aussi l'Agneau : son sang a été versé ; il a été immolé. Si les hommes l'ont rejeté et crucifié, Dieu Lui a donné une place sur son trône. Et pendant qu'il était rejeté des hommes, mais sur le trône de Dieu, il s'est formé une épouse, rachetée par son sang. Quelle est-elle ? C'est l'Église, mes amis, l'Assemblée de Dieu, c'est-à-dire tous les saints depuis le jour de la Pentecôte, jusqu'à leur enlèvement auprès du Seigneur. L'Église qui, sur la terre, a eu part au rejet et au mépris de Christ, l'Église formée pour le ciel par Lui-même, qui l'a aimée et s'est donnée pour elle. La voilà dans le ciel. Son vêtement indique la pureté parfaite dont, par grâce, elle est revêtue. Aux acclamations de la foule nombreuse des habitants célestes, elle est reconnue publiquement pour son épouse, unie à Lui de la manière la plus intime, et la joie la plus grande fait tressaillir le ciel.

Ô mes amis, ne désirez-vous pas être là ? Cette joie ne fait-elle pas par avance tressaillir vos coeurs ?

Mais d'autres sont aussi là dans la gloire, ayant une part intime dans cette fête et cette joie. Ce sont les conviés au banquet des noces de l'Agneau. Qui sont-ils ? Ce sont les saints de l'Ancien Testament, qui ont attendu Christ, se sont réjouis, comme Abraham, de voir son jour, et qui maintenant, comme Jean-Baptiste, ont une joie parfaite en se trouvant associés à cette fête et en contemplant l'Époux et l'Épouse.

Voilà ce qui se passe dans le ciel, tandis que sur la terre se déchaînent le pouvoir et la méchanceté de Satan. Mais ce n'est plus que pour peu de temps. Le Vainqueur et le Vengeur va bientôt paraître, et la pauvre terre aura aussi sa part de bénédictions. Mais ce ne sera qu'après le jugement des méchants. Nous verrons cela, mes amis, une autre fois, si le Seigneur n'est pas encore venu.

25 Louange à Christ.

Nous t'adorons, Seigneur de gloire,
Exalté plus haut que les cieux
Nous célébrons, Dieu de victoire,
Ton nom à jamais précieux !
À toi notre hommage,
À toi d'âge en âge,
La louange dans les hauts lieux !

Ô Roi des rois, ceint de puissance,
Qui vas paraître en ta beauté !
Tu fus ici dans la souffrance,
Haï de tous et rejeté.
À toi notre hommage,
À toi sans partage,
Louange dans l'éternité !

Ô Jésus, Prince de la vie !
Cloué sur un infâme bois,
Abandonné, dans l'agonie,
Tu souffris la mort de la croix
Reçois notre hommage,
Qu'à toi d'âge en âge,
S'élèvent nos coeurs et nos voix !

Dans ta gloire et celle du Père
 Tu vas paraître en ta splendeur.
 Et dans le ciel et sur la terre,
 Tu régneras, Christ et Seigneur !
 Mais déjà notre âme,
 Jésus, te proclame
 Fils de Dieu, puissant Rédempteur.

26 L'apparition en gloire du Fils de l'homme.

Vous rappelez-vous, mes amis, quel est le dernier événement dont nous avons parlé comme se passant dans le ciel ? C'est la célébration des noces de l'agneau, et la joie ineffable qui éclate à ce sujet dans les parvis célestes.

Sur la terre, hélas ! les hommes, malgré tous les avertissements de Dieu, auront persévéré dans leur méchanceté et se seront toujours plus endurcis dans leur incrédulité. Les rois de la terre, séduits et entraînés par le dragon, Satan, par la bête, le dernier chef de l'empire latin, et par le faux prophète, l'Antichrist, rassembleront leurs armées pour le grand jour du combat de Dieu, le Tout-puissant. Ils se lèveront et consulteront ensemble contre l'Éternel et contre Jésus, son Oint, disant : « Rompons leurs liens, et jetons loin de nous leurs cordes ». Ils ne voudront se soumettre ni à Dieu, ni à son Christ.

Pour assurer leurs desseins, ils marcheront contre Jérusalem. Je vous ai dit que les Juifs seront alors de retour dans leur pays et qu'ils auront bâti un temple à Jérusalem. Beaucoup d'entre eux seront dans l'incrédulité, auront suivi l'Antichrist, et accepté l'alliance de la bête, mais au milieu d'eux se trouvera un résidu fidèle qui aura été persécuté, et qui soupirera en criant à l'Éternel et en attendant la délivrance.

Et voilà que les rois de la terre, la bête et le faux prophète, rassemblent leurs armées pour détruire la ville sainte, sur laquelle Dieu n'a pas cessé d'avoir les yeux. Dieu aura repris ses voies envers son peuple ; il le châtiara encore une fois, à cause de ses péchés, mais malheur à ceux qui lui feront la guerre. C'est contre Dieu même que marchent ces armées, pour anéantir si possible toute trace de son nom et de son culte. Cela vous semble bien terrible, n'est-ce pas, mes amis ? Mais jetez les yeux autour de vous, demandez à vos parents, et ils vous diront combien déjà il y en a de ces hommes qui voudraient bannir jusqu'au nom et à la pensée de Dieu. Ils préparent les voies à ces temps sombres, où Satan exercera son empire sur ceux qui n'auront pas voulu maintenant recevoir l'évangile de la grâce.

Quand ces formidables armées auront ainsi envahi la Judée et entouré Jérusalem, il y aura, pour ce pauvre peuple juif, un temps de détresse sans égale. « Si ces jours-là n'eussent été abrégés », dit le Seigneur Jésus, « nulle chair n'eût été sauvée ; mais à cause des élus, ces jours-là seront abrégés ».

Représentez-vous ces ennemis de Dieu, acharnés à détruire le reste des saints, et tout vestige du culte à rendre à Dieu ; voyez-les avec toute la puissance des engins de guerre actuels, sans doute encore perfectionnés, et avec toute la science militaire. Ils seront là, réunis en masse sous des chefs puissants et habiles ; l'un, que les hommes, dans leur enthousiasme, auront adoré comme un dieu, l'autre, qui aura fasciné les hommes par sa ruse. Ils ne douteront pas de leur réussite. Qui pourrait résister à leur unanimité et à leur puissance ? Ils croiront bien en avoir fini pour jamais avec ce Dieu qui les gêne.

Et en effet, Dieu permettra qu'ils remportent un succès apparent. Jérusalem sera prise, la moitié des habitants faits captifs, une autre partie s'enfuira, et Dieu leur ménagera une retraite en leur ouvrant un chemin à travers la montagne des Oliviers, que sa puissance séparera en deux, comme autrefois, il fendit les eaux de la Mer Rouge.

Mais quand les ennemis de Dieu et de son peuple croiront être arrivés à bout de leurs desseins, le moment du jugement divin sera là. Ils penseront n'avoir plus qu'à jouir du fruit de leur triomphe, et ils diront « paix et sûreté », mais alors une ruine subite fondra sur eux, comme autrefois sur Sodome et Gomorrhe, et ils n'échapperont point.

Oh ! quel moment solennel, mes amis ! Aussi subit et inattendu que terrible ! Le ciel s'ouvre, non plus pour laisser passer le chœur des anges disant : « Paix sur la terre » ; non plus pour que le regard de Dieu s'abaisse avec délices sur son Fils bien-aimé ; non plus pour qu'Étienne, le saint martyr, voie le Fils de l'homme à la droite de Dieu. Non ; c'est pour livrer passage à ce Fils de l'homme qui, sur la terre, a été méprisé, rejeté et crucifié, mais que Dieu a couronné de gloire et d'honneur. « Le voici qui vient avec les nuées », dit la parole de Dieu, « et TOUT OEIL LE VERRA, et ceux qui l'ont percé ; et toutes les tribus de la terre se lamenteront à cause de lui ». Oui, il viendra avec puissance et une grande gloire : dans sa gloire, dans celle du Père et des saints anges.

Écoutons, mes amis, comment la Parole nous décrit cette apparition du Seigneur Jésus Christ : « Je vis le ciel ouvert », dit l'apôtre Jean, « et voici un cheval blanc, et celui qui est assis dessus appelé FIDÈLE ET VÉRITABLE, et il juge et combat en justice. Et ses yeux sont comme une flamme de feu ; et sur sa tête il y a plusieurs diadèmes ; et il porte un nom écrit que nul ne connaît que Lui seul ; et il est vêtu d'un vêtement teint dans le sang ; et son nom s'appelle LA PAROLE DE DIEU. Et les armées qui sont dans le ciel, le suivaient sur des chevaux blancs, vêtues de fin lin, éclatant et pur. Et une épée aiguë à deux tranchants sort de sa bouche, afin qu'il en frappe les nations, et il les paîtra avec une verge de fer... Et il a sur son vêtement et sur sa cuisse un nom écrit : ROI DES ROIS, ET SEIGNEUR DES SEIGNEURS ».

Qui est celui qui apparaît ainsi dans son appareil de guerrier invincible et triomphant ? C'est Jésus. Tel il descendra du ciel et ses pieds se poseront sur la montagne des Oliviers, d'où il était monté au ciel, à la vue des douze apôtres. Maintenant il revient sur la terre avec tous ses saints. Les anges de sa puissance sont aussi là, prêts à exercer la vengeance et à exécuter le jugement contre ceux qui ne connaissent pas Dieu, et contre ceux qui n'obéissent pas à l'évangile. La présence glorieuse du Seigneur arrêtera les impies vainqueurs et les frappera de terreur. Les saints persécutés lèveront la tête : ce sera la fin de leurs douleurs.

Ce combat suprême, mes chers amis, ne sera pas comme ces batailles ordinaires dont l'issue est plus ou moins douteuse. Satan et l'homme pourraient-ils un moment subsister devant l'éclat de l'avènement de Christ ? Il ne lui faudra pas longtemps pour accomplir sa victoire. Qui pourrait résister à sa puissance ? Le souffle de sa bouche suffit pour anéantir ses ennemis.

La bête et le faux prophète, ces deux méchants hommes, instruments de Satan, seront pris et jetés vifs dans l'étang de feu et de soufre, subissant ainsi immédiatement le châtiement d'une destruction éternelle de devant la présence du Seigneur. Le reste, je veux dire les rois qui les auront suivis, avec leurs armées, seront frappés de mort par l'épée aiguë qui sort de la bouche du vainqueur. Qu'est-ce que cette épée ? C'est la parole de jugement qu'il prononcera contre eux. Ah ! cette parole de Jésus qui maintenant vivifie ceux qui l'écoutent et produit la vie éternelle, cette même parole fera entendre le jugement de mort. Chers amis, écoutez maintenant la voix si tendre de la grâce qui vous appelle, de peur que vous n'ayez à entendre un jour la voix du jugement. Hélas ! ceux qui tomberont ainsi morts en ce jour du combat de Dieu, le Tout-puissant, se relèveront mille ans plus tard pour entendre leur jugement final devant le grand trône blanc.

Et ces temps sont proches ! Oh ! chers amis, hâtez-vous de chercher votre refuge auprès de Jésus. Fuyez, fuyez la colère qui vient. Quelle terreur saisira à ce moment les nations ! Quel soulagement pour les saints ! « Cessez », dira Jésus, l'Éternel, aux nations,

«reconnaissez que je suis Dieu : je serai exalté parmi les nations, je serai exalté par toute la terre». Et les saints répondront : «L'Éternel des armées est avec nous ; le Dieu de Jacob nous est une haute retraite». En effet, l'Éternel, le Dieu d'Israël, sera intervenu en leur faveur d'une manière mille fois plus éclatante qu'autrefois, en Égypte, quand il détruisit l'orgueilleux Pharaon.

Mais, mes amis, ce ne sera que le premier acte du jugement de Dieu contre le monde impie. La révolte ouverte, audacieuse, et à main armée, aura été anéantie. Mais tous les méchants, vivant encore sur la terre, n'auront pas été jugés. Il en restera qui n'auront pas été pour Christ dans ces scènes finales, qui n'auront pas prêté l'oreille aux avertissements de Dieu et à la parole des témoins de la vérité. Ceux-là doivent avoir leur tour.

Après le combat et la victoire, le Fils de l'homme venu dans sa gloire avec tous les anges, s'assiéra sur le trône de sa gloire. Toutes les nations seront alors rassemblées devant Lui ; non pas les morts, mais les nations des vivants. Ce sera alors le jugement des vivants, dont il est souvent parlé dans l'écriture. Le jugement des morts ressuscités aura lieu bien longtemps après.

Vous vous souvenez, mes amis, que je vous ai dit que, pendant le temps où la bête régnera et où les hommes l'adoreront, il y aura de fidèles témoins d'entre les Juifs qui lui refuseront cet hommage et qui annonceront l'évangile du royaume. Les saints alors subiront une cruelle persécution. Personne ne pourra acheter ni vendre, à moins d'avoir une marque sur le front ou sur la main droite, savoir, le nom de la bête ou le nombre de son nom. Tous ceux qui n'auront pas voulu adorer l'image de la bête, devront être mis à mort. De quelle patience et de quelle foi les saints n'auront-ils pas besoin ! Ils seront persécutés, poursuivis, jetés en prison, mis à mort.

Or, quand les nations seront rassemblées devant le trône de gloire de Jésus, le Fils de l'homme, elles auront à rendre compte de la manière dont elles auront agi envers les saints et les messagers de Dieu, si chers à Jésus, qu'il les appelle ses frères. Les uns auront reçu leur message et cru Dieu, et loin de les repousser et de les mépriser, ils les auront accueillis, nourris, vêtus, visités dans leurs prisons. En ce jour solennel de jugement, le Roi, Jésus, les ayant placés à sa droite, reconnaîtra ce qu'ils auront fait à ses frères comme lui ayant été fait à lui-même, et il leur dira : «Venez, les bénis de mon Père ; héritez du royaume qui vous est préparé dès la fondation du monde».

Mais pour ceux qui, sans avoir marché dans une révolte ouverte contre Dieu, n'auront montré qu'indifférence pour son message et ses appels, qui, par conséquent, n'auront point accueilli, ni soulagé ses messagers persécutés, prouvant ainsi leur insouciance et leur incrédulité envers le Roi lui-même, oh ! que leur sort sera terrible. Ils auront mieux aimé leurs aises sur la terre, ils auront craint la bête et le faux prophète, au lieu de craindre Dieu, ils auront eu honte de prendre parti pour Jésus et les siens persécutés ; ils recevront alors la rétribution qui leur sera due. Ils entendront ces paroles foudroyantes sortir de la bouche du Roi : «Allez-vous-en loin de moi, maudits, dans le feu éternel qui est préparé pour le diable et ses anges».

Chers amis, faites bien attention à cela. Ce n'est pas seulement l'incrédulité ouverte, le blasphème et l'impiété scandaleuse qui appellent le jugement de Dieu. Vivre pour soi et pour la terre, ne pas se soucier de l'évangile, être timide, avoir honte de Jésus et des siens, dénote aussi un cœur incrédule. Or celui qui ne croit pas au Fils n'a pas la vie.

Ainsi, après cette séance solennelle de jugement, le sort final des uns et des autres sera fixé pour jamais : «Ceux-ci», dit le Seigneur, «s'en iront dans les tourments éternels, et les justes, dans la vie éternelle».

Après le jugement des vivants, s'établira sur la terre le royaume du monde de notre Seigneur et de son Christ ; l'Éternel sera roi sur toute la terre.

S'il plaît à Dieu, mes amis, nous parlerons une autre fois de ces temps de bénédictions.

27 Le royaume de l'Homme qui fut autrefois rejeté.

Le Seigneur Jésus, après avoir anéanti les audacieux ennemis qui auront rassemblé leurs armées contre Lui, et après avoir jugé les nations, établira sur la terre son règne de gloire, de justice, de paix et de bénédiction. Il y aura bien encore quelques tentatives faites contre le peuple de Dieu qui habitera en paix dans son pays. Ainsi certains peuples du Nord, sous la conduite de Gog, prince de Rosh, de Méshec et de Tubal, viendront pour s'emparer des richesses d'Israël. Mais ils tomberont sous le jugement de l'Éternel, et toutes les nations de la terre saisies de crainte, se soumettront quand il dira : «Cessez et connaissez que je suis Dieu».

Il y a eu plusieurs grands empires sur la terre ; vous apprenez cela dans l'histoire, mes amis. Vous avez entendu parler des empires de Nébucadnetsar, de Cyrus, d'Alexandre le Grand, et de celui des Romains ; mais aucun n'est à comparer avec celui du Seigneur Jésus qui s'étendra sur tout le globe, remplacera tous ceux qui l'ont précédé et ne sera suivi par aucun autre.

N'aimeriez-vous pas, mes amis, savoir ce que sera ce royaume du Fils de l'homme ? La parole de Dieu nous le fait connaître dans sa magnificence, et j'essaierai de vous le montrer.

La première grande bénédiction, c'est que Satan ne pourra plus exercer sa pernicieuse influence sur la terre, pendant la durée de ce règne. «Je vis un ange», dit l'apôtre Jean, «descendant du ciel, ayant la clef de l'abîme et une grande chaîne dans sa main. Et il saisit le dragon, le serpent ancien qui est le diable et Satan, et le lia pour mille ans ; et il le jeta dans l'abîme et l'enferma ; et il mit un sceau sur lui, afin qu'il ne séduisît plus les nations, jusqu'à ce que les mille ans fussent accomplis ; après cela, il faut qu'il soit délié pour un peu de temps».

Ces mille ans sont la durée du règne de Christ. Quel bonheur pour les hommes, quand ce terrible ennemi sera lié, lui, l'adversaire, le séducteur, menteur et meurtrier dès le commencement ! Cela ne changera pas les cœurs ; il faudra encore naître de nouveau et recevoir la vie de Dieu ; mais il ne sera plus là pour ôter la parole de Dieu du cœur quand elle sera annoncée ; il ne rôdera plus comme un lion rugissant, cherchant qui il peut dévorer ; il ne pourra plus, par ses ruses, égarer les cœurs. Il ne sera plus le prince de ce monde ; c'est le Prince de vie qui régnera. Oh ! quel heureux temps pour toutes les nations !

Mais il y a une nation sur laquelle Dieu a toujours les yeux. Savez-vous quelle elle est, mes amis ? Ce sont les Juifs. Bien que dispersés et méprisés, à cause de leurs péchés, ils n'ont jamais cessé, dans la pensée de Dieu, d'être son peuple. Revenus dans leur pays, ils auront passé par de terribles jours de détresse avant l'apparition du Seigneur. Ils auront crié vers l'Éternel qui les aura délivrés. Mais qui reconnaîtront-ils dans leur Libérateur ? Précisément ce Jésus qu'autrefois leurs pères ont rejeté et crucifié. «Ils regarderont vers moi qu'ils ont percé», dit l'Éternel. Oh ! quelle profonde douleur saisira leurs âmes, quand ils penseront à leur longue incrédulité et au crime affreux dont leurs pères se sont rendus coupables ! Leur douleur sera telle qu'est celle d'une mère qui a perdu son fils unique.

L'Esprit de grâce et de supplications sera répandu sur eux. Touchés de componction, ils imploreront la miséricorde divine. Comme David autrefois, ils s'écrieront : «Ô Dieu, Dieu de mon salut, délivre-moi de tant de sang !» Et Dieu répondra à leurs prières.

Ils verront que ce même Jésus, que leurs pères ont crucifié et qui disait alors : «Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font», est Celui qui a aboli le péché par le sacrifice de lui-même et qu'à cause de Lui, Dieu déclare à son peuple qu'il ne se souviendra plus de leur péché et pardonnera leur iniquité. Quelle allégresse remplira alors leurs pauvres cœurs ! Leur deuil sera changé en joie et leurs pleurs en chants de louanges.

Ils s'empresseront de nettoyer leur pays de toute trace d'idolâtrie ; ils ne souffriront plus les faux prophètes et se sépareront de toute impureté. Et Dieu mettra sa loi au dedans d'eux et l'écrira dans leur cœur. Chacun n'enseignera plus son prochain ou son frère, en

disant : Connaissez l'Éternel, car ils le connaîtront tous, depuis le plus petit jusqu'au plus grand. Et de même que Joseph fut reconnu par ses frères, ils reconnaîtront Jésus comme le roi d'Israël et s'écrieront comme autrefois les disciples : «Béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur ! Hosanna au Fils de David !»

Ainsi s'accompliront les promesses de Dieu et les paroles de l'ange à Marie, touchant le petit enfant qui naquit à Bethléem et fut couché dans une crèche : «Tu enfanteras un fils et tu appelleras son nom Jésus. Il sera grand et sera appelé le Fils du Très-Haut ; et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père ; et il régnera sur la maison de Jacob à toujours, et il n'y aura pas de fin à son règne».

Oh ! quelle merveilleuse histoire que celle de cet homme parfait qui, venu d'abord comme un pauvre petit enfant, grandit dans l'humiliation, fut rejeté et crucifié, puis ressuscita et monta au ciel ! Et c'est Lui qui en reviendra avec gloire pour régner comme roi d'Israël sur ces pauvres Juifs et dans cette ville de Jérusalem qui n'avait pas voulu le recevoir. Là il sera roi de justice et roi de paix ; rempli de majesté, il sera assis et dominera sur son trône et sera sacrificateur étant sur son trône.

Où sera placé son trône ? Dans Jérusalem, la ville du grand Roi. Cette ville tant de fois prise et saccagée sera alors rebâtie avec une magnificence sans égale, remplie d'une population nombreuse et entourée de la protection de Dieu, comme d'une muraille de feu. Écoutez ce que dit l'Écriture à l'égard de cette cité chérie de Dieu : «Les ruisseaux de la rivière réjouiront la ville de Dieu, qui est le saint lieu des demeures de l'Éternel. Dieu est au milieu d'elle ; elle ne sera point ébranlée. Ce qui se dit de toi, cité de Dieu, ce sont des choses glorieuses». L'Éternel lui dit : «Tu appelleras tes murailles SALUT, et tes portes LOUANGE» ; «Jérusalem sera appelée ville de vérité et son nom sera : L'Éternel est là».

Et dans cette ville sainte, sera rebâti le temple de l'Éternel, selon les directions divines que nous trouvons dans un prophète. Ce qui en fera la splendeur, c'est que le trône de l'Éternel s'y trouvera de nouveau. Après les péchés des Juifs, Nébucadnetsar détruisit le temple de Salomon ; mais auparavant, comme nous l'apprend le prophète Ézéchiël, la gloire de l'Éternel avait quitté le temple et la ville, et depuis elle n'y était point revenue. Mais alors, les péchés d'Israël seront pardonnés, le Roi, Fils de David, sera là, et la gloire de l'Éternel reviendra dans ce nouveau temple. Comme signe de la présence de l'Éternel, Ésaïe le prophète dit : «L'Éternel créera sur toute l'étendue du mont de Sion et sur ses assemblées, une nuée de jour avec une fumée, et une splendeur de feu flamboyant de nuit, car la gloire se répandra partout. L'Éternel lui sera pour lumière éternelle et son Dieu pour sa gloire».

Telle sera Jérusalem, la joie de toute la terre, la ville des fêtes solennelles, séjour tranquille, tabernacle qui ne sera point transporté, car c'est là que l'Éternel se montrera magnifique pour son peuple.

28 Le royaume de l'Homme qui fut autrefois rejeté. (suite)

Voyons maintenant ce que sera le peuple d'Israël lui-même sous le règne du Seigneur. Vous savez, mes amis, qu'au temps de Roboam, fils de Salomon, dix tribus se séparèrent et formèrent le royaume d'Israël. Elles furent emmenées en captivité par le roi d'Assyrie, à cause de leur idolâtrie, et jamais ne rentrèrent dans leur terre. Où se trouvent-elles ? On l'ignore, mais Dieu le sait : il saura les retrouver et les ramènera dans leur pays, et là elles seront de nouveau réunies à Juda sous la domination du même Roi, Jésus, Fils de David.

Le pays qu'habiteront les douze tribus sera beaucoup plus étendu qu'il n'a jamais été, et sera partagé entre elles. Les villes seront rebâties ; une population nombreuse les remplira. On y vivra dans une paix profonde. Partout on entendra les chants de l'allégresse ; la voix des jeunes gens et des jeunes filles retentira en accents joyeux et les places seront remplies d'enfants jouant ensemble ; et chacun se reposera sous sa vigne et sous son figuier. Quel tableau de paix et de bonheur, sans aucun sujet de crainte de la part d'aucun ennemi !

La terre sera alors d'une fertilité extraordinaire, car il n'y aura plus de malédiction. L'Éternel répandra d'en haut sa bénédiction, et ainsi s'accompliront ces paroles d'un Psaume : «Tu couronnes l'année de ta bonté, et tes sentiers distillent la graisse. Ils distillent sur les pâturages du désert, et les collines se ceignent d'allégresse. Les prairies se revêtent de menu bétail, et les plaines sont couvertes de froment ; elles poussent des cris de triomphe : oui, elles chantent». Et ailleurs, pour montrer la succession non interrompue des récoltes, le prophète dit : «Le laboureur atteindra le moissonneur, et celui qui foule les raisins atteindra celui qui jette la semence ; et les montagnes distilleront le moût, et tous les coteaux en découleront». Plus de famine, plus de disette, sous ce règne du Seigneur.

Écoutez encore, mes amis, un fait bien remarquable qui caractérisera cette époque bienheureuse : les bêtes sauvages elles-mêmes auront perdu leur férocité. Deux fois, le prophète Ésaïe le dit : «Le loup demeurera avec l'agneau, et le léopard gîtera avec le chevreau ; le veau et le lionceau, et le bétail qu'on engraisse, seront ensemble, et un petit enfant les conduira. La jeune vache paîtra avec l'ourse, leurs petits gîteront ensemble, et le lion mangera du fourrage comme le boeuf. Et l'enfant qui tête s'ébattra sur le trou de l'aspic, et l'enfant qu'on sèvre mettra sa main au trou du basilic». Sous la domination du Seigneur, le dernier Adam, il en sera dans la création comme aux jours d'Éden, avant que le premier Adam n'eût péché. Ne sera-ce pas merveilleux ? Mais cela ne conviendra-t-il pas bien à la présence de Celui qui est venu pour détruire les oeuvres du diable ?

Vous rappelez-vous la vie extraordinairement longue des patriarches avant le déluge ? Elle atteignait presque à mille ans. Il en sera de même durant le règne du Seigneur. Écoutez encore ce que dit à ce sujet le prophète Ésaïe : «Je m'égayerai donc sur Jérusalem, et je me réjouirai sur mon peuple, et on n'y entendra plus de voix de pleurs, ni de voix de clameurs. Il n'y aura plus désormais aucun enfant né depuis peu de jours, ni aucun vieillard qui n'accomplisse ses jours, car celui qui mourra âgé de cent ans sera encore jeune ; mais le pécheur âgé de cent ans sera maudit. Ils ne bâtiront pas des maisons pour qu'un autre y habite ; ils ne planteront pas des vignes pour qu'un autre en mange le fruit ; car les jours de mon peuple seront comme les jours des arbres, et mes élus perpétueront le travail de leurs mains». Vous voyez donc que la mort ne frappera que le pécheur obstiné, et n'eût-il que cent ans, il sera encore jeune ; mais que la règle sera la vie et non la mort, puisqu'on ne laissera pas son bien à d'autres, comme il arrive maintenant, et qu'il n'y aura plus de pleurs de deuil. Y aura-t-il donc encore des pécheurs ? demanderez-vous. Hélas ! le coeur de l'homme n'aura pas été changé ; on aura besoin, comme maintenant, du salut par le sang de Christ ; mais la justice régnera et, chaque matin, nous dit un Psaume, le Roi retranchera du pays le méchant, c'est-à-dire celui qui volontairement ne voudra pas se soumettre à son autorité.

À cette époque de gloire, il y aura encore sur la terre des nations diverses avec leurs gouvernements et leurs rois. Mais entre tous ces peuples, les pauvres Juifs, depuis si longtemps méprisés et persécutés, occuperont le premier rang, comme le dit Moïse : «Il sera à la tête et non à la queue». Les rois et les nations rechercheront leur alliance en disant : «Nous irons avec vous, car nous avons entendu que Dieu est avec vous». Comme le dit un autre prophète, en parlant à Jérusalem : «Les fils des étrangers rebâtiront tes murailles, et leurs rois seront employés à ton service. Tes portes seront continuellement ouvertes ; elles ne seront fermées ni nuit ni jour, afin que les forces des nations te soient amenées, et que leurs rois y soient conduits. Car la nation et le royaume qui ne te serviront point périront. Même les enfants de ceux qui t'auront affligée, viendront vers toi en se courbant ; et tous ceux qui te méprisaient, se prosterneront à la plante de tes pieds, et t'appelleront la ville de l'Éternel, la Sion du Saint d'Israël. Au lieu que tu as été délaissée et haïe, je te mettrai dans une élévation éternelle, et ta joie sera de génération en génération».

Telle sera la gloire de la nation d'Israël ; «aux derniers jours, la montagne de la maison de l'Éternel sera affermie au sommet des montagnes, et elle sera élevée au-dessus des coteaux».

Mais Israël, au milieu duquel habitera le Seigneur, ne sera pas seulement honoré par les nations, et une cause de bénédictions matérielles pour elles. Il sera aussi employé pour la bénédiction spirituelle des peuples. D'Israël, il est dit : «Tous tes enfants seront enseignés de l'Éternel», «et quant à ton peuple, ils seront tous justes» ; la loi de Dieu sera au dedans d'eux, écrite dans leur coeur ; ils connaîtront tous l'Éternel. De cette nation bénie sortiront des messagers qui iront de lieu en lieu annoncer la gloire de l'Éternel. Ce seront les missionnaires d'alors, et, par leur moyen, la connaissance de l'Éternel remplira toute la terre, comme le fond de la mer est couverte par les eaux.

Ainsi, mes amis, toutes les nations du monde participeront aussi à la bénédiction apportée par la présence de Jésus. C'est ce que dit Dieu par la bouche du prophète Ésaïe, en parlant de la gloire du Seigneur : «C'est peu de chose que tu me sois serviteur pour rétablir les tribus de Jacob et pour délivrer les captifs d'Israël ; c'est pourquoi je t'ai donné pour lumière aux nations, afin que tu sois mon salut jusqu'aux bouts de la terre. Ainsi a dit l'Éternel, le Rédempteur, le Saint d'Israël, à la personne méprisée, à celui qui est abominable dans la nation, au serviteur de ceux qui dominent : Les rois le verront et se lèveront, et les principaux aussi, et ils se prosterneront devant Lui». Voilà, mes amis, qu'elle sera la gloire de Jésus de Nazareth.

Et quel sera l'effet de la prédication des missionnaires juifs ? L'idolâtrie disparaîtra de la surface de la terre, et tous les peuples reconnaîtront et adoreront l'Éternel, le vrai Dieu. «Venez», diront les peuples, «montons à la montagne de l'Éternel, à la maison du Dieu de Jacob ; et il nous instruira de ses voies, et nous marcherons dans ses sentiers ; car la loi sortira de Sion, et la parole de l'Éternel sortira de Jérusalem». «Ainsi plusieurs peuples et de puissantes nations viendront rechercher l'Éternel des armées à Jérusalem et y supplier l'Éternel». «Depuis le soleil levant jusqu'au soleil couchant, son nom sera grand parmi les nations».

Alors s'accomplira la promesse faite à Abraham : Toutes les nations de la terre seront bénies en ta semence. Or la semence d'Abraham, c'est-à-dire sa postérité, c'est Christ.

D'ailleurs, mes amis, le Seigneur Jésus n'est pas seulement le Christ, fils de David, roi d'Israël, et la semence d'Abraham. Il est aussi le Fils de l'homme, et comme tel, il reçoit un empire qui doit s'étendre sur toute la terre ; toutes choses dans la création sont mises sous ses pieds, afin qu'il domine et répande la bénédiction sur tout. Le prophète Daniel, après que Dieu lui eut montré les quatre grands empires qui devaient se succéder sur la terre, dit : «Je regardais encore dans les visions de la nuit, et voici comme le Fils de l'homme, qui venait avec les nuées des cieux ; et il vint jusqu'à l'Ancien des jours et se tint devant Lui. Et il lui donna la seigneurie, et l'honneur et le règne : et tous les peuples, les nations et les langues le serviront : sa domination est une domination éternelle qui ne passera point, et son règne ne sera point dissipé». Tel sera l'empire du Fils de l'homme autrefois méprisé et crucifié, et c'est pourquoi nous avons vu que son front porte plusieurs diadèmes, et qu'il porte le titre de Roi des rois, et Seigneur des seigneurs.

Mais combien son règne sera différent de celui de ces grands conquérants qui ont ensanglanté et dévasté la terre ! «Voici», est-il dit de lui, «un Roi régnera en justice, et les princes présideront avec équité. Et ce personnage sera comme le lieu auquel on se retire à couvert du vent, et comme un asile contre la tempête ; comme sont les ruisseaux d'eaux dans un pays sec, et l'ombre d'un gros rocher en une terre altérée». La justice pour faire droit à chacun, la protection, le rafraîchissement et le repos, oh ! ce sera toujours le même Jésus qui disait : «Venez à moi, et je vous soulagerai».

Et il sera aussi Roi de paix. «Il exercera le jugement parmi les nations et reprendra plusieurs peuples : ils forgeront de leurs épées des socs, et de leurs hallebardes des serpes ; une nation ne lèvera plus l'épée contre l'autre, et elles ne s'adonneront plus à la guerre. Mais chacun s'assiéra sous sa vigne et sous son figuier, et il n'y aura personne qui les épouvante».

Tel sera le règne du Seigneur, mes amis, et cette période de paix, de bonheur, de bénédiction où les soupirs de la création auront cessé, durera mille ans. C'est en la voyant d'avance, que le Psalmiste s'écrie : «L'Éternel règne ; que la terre s'égayé, que les îles nombreuses se réjouissent ! Dites parmi les nations : L'Éternel règne ! Aussi le monde est affermi, il ne sera pas ébranlé. Il exercera le jugement sur les peuples avec droiture. Que les cieux se réjouissent, et que la terre s'égayé ; que la mer bruite, et tout ce qui la remplit ; que les champs se réjouissent et tout ce qui est en eux ! Alors tous les arbres de la forêt chanteront de joie, devant l'Éternel ; car il vient ; car il vient pour juger la terre : il jugera le monde avec justice, et les peuples selon sa fidélité».

Et nous, mes amis, nous pouvons répéter ces versets du cantique :

Tout mon coeur s'enflamme
Lorsque je te vois,
Des yeux de mon âme,
Ô grand Roi des rois !
Régner en puissance
Sur tout l'univers,
Et, par ta présence,
Briser tous les fers.

Ta tendresse extrême
Remplira les coeurs
Des saints, dont toi-même
Essuieras les pleurs.
Aux aimables rives
L'Agneau les paîtra,
Le fleuve d'eaux vives
Les abreuvera.

Seigneur ! quand sera-ce
Que ces temps heureux
Où luira ta face
Comblent nos vœux ?
Ton épouse crie :
«Viens, Prince de paix !
Viens, Prince de vie,
Régner à jamais !
Régner à jamais !

29 *Les derniers jours de cette terre.*

Chers amis, avez-vous lu avec attention ce que je vous ai dit les dernières fois ? Votre coeur n'a-t-il pas été ravi en voyant la terre, maintenant remplie de douleurs, mais alors heureuse sous le règne de Jésus ? Vous rappelez-vous la gloire des saints, et leur bonheur en haut dans la sainte cité où se trouve le trône de Dieu et de l'Agneau, et ainsi toutes choses étant réunies en un, en Christ, la joie et les actions de grâces s'élevant partout à Dieu comme un parfum ?

Comment supposer qu'un tel bonheur pourra être troublé sur la terre ? Les hommes ne devront-ils pas être tellement heureux sous la domination juste du Prince de la paix, qu'ils n'auront pas même la pensée de vouloir s'y soustraire ?

Mes chers amis, il y a une grande leçon que nous avons à apprendre, et qui nous est enseignée depuis le commencement de la Bible jusqu'à la fin. C'est que le coeur naturel reste toujours le même : les plus grandes bénédictions ne le changent pas, ne l'améliorent point ; l'homme peut en jouir, mais son coeur naturel, ce que la parole nomme la chair, n'est pas changé.

Ainsi les Israélites avaient été sauvés du jugement en Égypte, conduits à travers la mer Rouge, nourris et abreuvés au désert où Dieu habitait au milieu d'eux. Ils avaient entendu sa voix sur le mont Sinaï. Dieu ensuite les avait introduits dans le bon pays de Canaan, et que firent-ils ? toujours ils se montrèrent désobéissants et rebelles.

Les Juifs eurent au milieu d'eux le Fils de Dieu lui-même, plein de grâce et de vérité, de compassion et d'amour. Leur coeur fut-il changé ? Qu'ont-ils fait ? Ils ont crucifié le Seigneur de gloire.

Ensuite le Saint Esprit a été envoyé du ciel ; la parole du salut par grâce a été annoncée et l'est encore ; les hommes sont-ils meilleurs ?

Non, mes chers amis ; dans tous les temps, il y a une chose qui est et reste absolument nécessaire, c'est la nouvelle naissance, car ce qui est né de la chair est chair. Le Seigneur Jésus l'a dit : Il vous faut naître de nouveau. Sans cela l'homme reste le même : la chair est inimicitie contre Dieu.

Et cela a amené et amène toujours le jugement.

Maintenant je voudrais vous demander : Qui est-ce qui a ainsi poussé les Israélites à se révolter, les Juifs à crucifier Jésus, et de nos jours les chrétiens de nom à ne pas recevoir le salut et à rejeter Christ ? C'est celui qui a fait tomber Adam dans le paradis terrestre ; c'est l'ennemi de Dieu et des hommes, Satan qui séduit l'homme, qui s'empare de son méchant coeur et le fait se révolter contre Dieu.

Mais, direz-vous, sous le règne de Jésus, Satan sera lié. C'est vrai, mes amis, aussi pendant ce temps-là, tous les hommes se soumettront à Christ ; mais les uns le feront du coeur, ceux qui seront nés de nouveau ; les autres, des lèvres et extérieurement, car il le faudra. La justice régnera et le méchant, qui se manifestera tel, sera retranché.

Cela durera mille ans, mais au bout des mille ans, il faut que Satan soit délié. Alors se fera l'épreuve de ce qui est réel et de ce qui n'est qu'apparence. Dieu, dès le commencement, a toujours mis l'homme à l'épreuve, afin que l'on sût ce qu'il y a en lui.

Que fait Satan quand il est délié ? Il vient, le même qu'avant d'être jeté dans l'abîme, avec sa méchanceté et sa ruse. Et quel est le résultat. Les hommes résisteront-ils à ses séductions ? Hélas ! mes amis, c'est son dernier effort, mais comme il avait réussi autrefois en Éden, quand l'homme jouissait de tout ce que Dieu avait créé pour lui, il réussit sur la terre couverte des bénédictions du règne de Christ.

Comment Satan agit-il et parvient-il à séduire les nations ? Cela ne nous est pas dit en détail ; il vient pour égarer, et il trouve des coeurs prêts à écouter ses conseils rusés. Il agit comme toujours. Pendant le règne de Christ, vous vous le rappelez, mes amis, il y a un peuple cher à Dieu, un peuple de saints, et une cité bien-aimée, Jérusalem. Ce peuple a la prééminence, il est à la tête des nations. Les richesses et la gloire sont à lui d'une manière excellente, et la cité est la métropole de la terre. Les nations doivent monter là pour apporter leurs tributs et adorer le seul Éternel ; les nations et leurs rois n'ont plus la première place.

Alors Satan souffle dans les coeurs l'esprit d'indépendance, de révolte et d'envie. On ne veut plus du joug que l'on a porté, être soumis à Christ comme on l'a été. On veut jouir pour soi-même. C'est le même coeur, vous le voyez, chers amis, c'est la même histoire qu'autrefois. Après le déluge comme avant, après Christ comme pendant qu'il était sur la terre, après le millénium comme avant *, le coeur de l'homme, poussé par Satan, dit : « Rompons leurs liens, secouons leurs chaînes, soyons les maîtres. Abaissons cette cité orgueilleuse qui veut dominer, détruisons ce peuple qui se vante d'être saint et cher à Dieu, emparons-nous de leurs richesses. Tout sera à nous sur une terre heureuse ». Ce sont les mêmes pensées qu'aujourd'hui, les mêmes principes que de nos jours. Et qui sait si l'homme, oubliant qu'il doit tout à Christ, ne se vantera pas d'avoir amené, par ses efforts, la prospérité merveilleuse dont aura joui la terre durant mille années.

* Lisez Ézéchiël 38, 39 ; ceci a lieu avant le millénium.

Et alors, mes amis, conduites par Satan, malgré la gloire de Dieu à Jérusalem sur la terre, et la gloire de Dieu dans la cité céleste rayonnant d'en haut, les nations (car on s'habitue à tout, et cela montre ce qu'est le coeur) s'assembleront pour un dernier combat. C'est la dernière et suprême révolte contre Dieu.

Ce sont les nations qui sont aux quatre coins de la terre, ils sont en nombre comme le sable de la mer, et ils oseront, dans leur impiété, monter contre ce pays, sur lequel Dieu a les yeux, contre cette cité bien-aimée, que Dieu lui-même aura restaurée. Ce n'est pas la cité céleste, ils n'y peuvent atteindre. Ils iraient bien jusque-là s'ils le pouvaient, mais Satan a été chassé du ciel pour jamais. La multitude de leurs armées enveloppe le camp des saints. Qui pourra leur résister ? Ils marchent contre un peuple sans défense.

En effet, les saints ne peuvent résister, les portes de Jérusalem sont ouvertes ; mais quelqu'un intervient. C'est Celui qui a dit à Jérusalem : « Nulles armes forgées contre toi ne subsisteront ». Le dernier combat contre Dieu est une dernière défaite pour Satan et pour l'homme pécheur ; c'est une ruine totale pour les combattants et leur chef. Le feu du ciel les dévore ; c'est Dieu qui agit. Ils périssent sur la terre, ils meurent sous le jugement. Et Satan ? Lui ne peut mourir, mais son règne, sa puissance et son histoire sont finis pour jamais. Il va dans l'étang de feu, dans le feu éternel qui lui était préparé et à ses anges. Il y est jeté par la puissance irrésistible de Dieu et va y retrouver ceux qui, sur la terre, avaient été ses actifs instruments : la bête et le faux prophète.

Et c'est ainsi que se termine l'histoire de cette terre, mes amis. Nous en savons plus par la parole de Dieu que tous les savants et les politiques du monde. Les premiers jours de cette triste histoire, de même que les derniers, sont marqués par la révolte de l'homme. Cette terre a été ainsi souillée par le péché. Même la puissance de Christ, régnant en justice et apportant la bénédiction, n'avait pas changé ce fait. La terre était souillée par l'homme pécheur. Elle aussi doit être changée ; toutes choses doivent être faites nouvelles. Mais comment cela a-t-il lieu ? Je vous le dirai une autre fois, s'il plaît au Seigneur.

30 *Le jugement dernier, ou le jugement des morts.*

Vous rappelez-vous, mes amis, ce que je vous ai dit sur le moment où le Fils de l'homme, Jésus, viendra et s'assiéra sur le trône de sa gloire ? Les nations seront assemblées devant Lui et Il les jugera. Il donnera le royaume et la vie éternelle aux uns ; aux autres les peines éternelles. C'est le jugement des vivants, après lequel viendra l'heureuse époque du règne de Christ sur la terre durant mille ans.

J'ai maintenant à vous parler d'une dernière scène qui concerne ce monde. Je vous ai raconté la dernière révolte des hommes contre Dieu. Les méchants ont été consumés par le feu du ciel ; Satan a été jeté dans l'étang de feu et de soufre avec la bête et le faux prophète, et c'est pour jamais. Dans le ciel sont les saints d'en haut, sur la terre restent les saints, les fidèles, qui ont traversé les temps du règne de Christ, dans la terre sont les morts.

Et qui sont ces morts ? Ce sont ceux qui n'ont pas été ressuscités dans la première résurrection, parce qu'ils n'avaient pas la vie de Dieu ; les morts depuis le commencement du monde jusqu'à l'ascension de Christ ; ceux qui, depuis ce moment jusqu'à l'enlèvement des saints, n'auront pas voulu recevoir Jésus ; ceux qui, après cette période, auront adoré la bête et auront été frappés par l'épée sortant de la bouche de Celui qui viendra du ciel, et enfin ceux que nous venons de voir périr dans la dernière révolte.

Car, mes amis, ce qui attend tout homme qui n'est pas sauvé, c'est la mort, et après — le JUGEMENT. Or c'est le jugement final, le jugement dernier qui s'exerce sur les MORTS. Ils sont morts — leur corps est dans la terre, leur esprit attend dans le lieu invisible.

Dans ce que j'ai à vous dire, le temps des morts est venu, le temps où ils doivent être jugés. C'est tout ce qui reste à faire pour terminer l'histoire de cette pauvre terre.

Un TRÔNE est dressé pour le juge, — un grand trône blanc, — symbole de pureté et de sainteté, éblouissant de la lumière qui découvrira tout pour le jugement. Où est dressé ce trône ? Dans aucun lieu terrestre, car devant la face de Celui qui est assis sur le trône de jugement, la terre et le ciel que le péché a souillés, ne sauraient subsister. La terre est brûlée avec les oeuvres qui sont en elles, fruits du travail de l'homme pour sa gloire et ses plaisirs ; les cieux en feu sont dissous. Tout ce vaste édifice fait d'abord pour l'homme, et que l'homme a souillé, s'évanouit par suite du jugement qui les atteint d'abord.

Et quel est CELUI qui siège sur le trône ? C'est Celui à qui tout jugement a été donné, Celui que les hommes ont rejeté, quand il venait ici-bas plein de grâce et de vérité, Celui qu'ils rejettent maintenant que, depuis la gloire où il est, il agit par le Saint Esprit, qu'ils rejettent même quand il aura régné sur la terre ; c'est Celui-là, contre qui l'homme s'est toujours rebellé, mais que Dieu a toujours honoré. C'est le FILS DE L'HOMME qui a été mort, mais qui est vivant aux siècles des siècles. Ciel et terre ont disparu, et le JUGE, dans sa majesté suprême, s'est assis sur le grand trône blanc au milieu d'un silence solennel. Les mille bruits de la nature ou du travail ou du plaisir des hommes ont cessé.

Quels sont ceux qui comparaissent devant le Juge ? LES MORTS. Tous les saints morts en Christ ont été ressuscités ; tous les vivants qui ont cru en Lui sont avec eux, glorifiés ; ils sont avec Lui, près de Lui, dans une sécurité parfaite. Ils ne viendront pas en jugement. Il ne reste que les morts, ceux qui, sur la terre, étaient morts dans leurs fautes et dans leurs péchés, et sont descendus tels dans le sépulcre. Eux aussi ont entendu à la fin la voix du Fils de Dieu, sa voix puissante qui ressuscite les morts. Elle s'est fait entendre dans leurs sépulcres où gisent leurs corps, dans le sombre domaine de la mort ; elle a retenti jusque dans les profondeurs de la mer ; le lieu invisible où sont les âmes des morts l'a entendue. Et TOUS REPRENENT VIE, les grands et les petits, nul n'est oublié, et les voilà tous devant le Juge. Terre et ciel ont disparu ; ils sont là seuls. Pas un endroit pour se cacher, pas un objet pour se distraire, pas un avocat pour plaider leur cause, pas un regard pour les encourager. La puissance de Dieu, dont ils faisaient peu de cas sur la terre, les a amenés là et les y retient. Le trône, le grand trône blanc, dans sa pureté parfaite, les inonde de sa lumière ; le regard du Juge, semblable à une flamme de feu, les pénètre ; ils sont là, devant Lui, et ils ATTENDENT. Oh ! quel moment solennel et redoutable !

La séance de jugement commence : les LIVRES sont ouverts. Quels sont ces livres ? Les livres de mémoire de Dieu. Toutes les pensées, toutes les paroles, tous les actes les plus secrets de la vie de chacun sont là enregistrés. Rien n'est oublié ; c'est Dieu lui-même qui a tout lu au fond des cœurs, qui a tout vu, tout entendu et tout enregistré. Elles sont là pour chacun des hommes, ces pages noires de leurs péchés, parmi lesquels le plus noir, le plus affreux de tous, est d'avoir méprisé les appels de sa grâce. Oui, chacun y a sa page ; elle s'écrit maintenant, mes amis.

N'y a-t-il donc aucun moyen pour qu'elles soient blanchies, pour que ce compte terrible soit annulé ? Oui, MAINTENANT ; dans ce jour de grâce qui dure encore, mes amis. LE SANG DE JÉSUS-CHRIST PURIFIE DE TOUT PÉCHÉ. S'il passe sur la page noire de vos péchés, il n'en reste aucune trace, elle devient plus blanche que la neige, car Dieu lui-même déclare : «Je ne me souviendrai plus jamais de leurs péchés, ni de leurs iniquités». Et comment ce sang précieux peut-il ainsi effacer mes péchés ? Si tu crois en Jésus, mon ami. Dès que tu es venu à Lui, la page est blanchie.

Il EFFACE, Il efface

Tes péchés AUJOURD'HUI.

Ce jour est le jour de grâce :

AUJOURD'HUI viens à Lui.

Mais devant le grand trône blanc, c'est TROP TARD. Les pages sont là, ces morts n'ont pas cru, sans quoi ils seraient vivants, ils n'ont pas voulu de ce sang précieux. Leurs péchés subsistent : ils les voient, ils les lisent, ils se souviennent : ils ne peuvent autrement que SE SOUVENIR de TOUS leurs péchés. Il n'y a plus rien là pour se distraire, pour s'étourdir, pour se faire illusion. C'est la réalité ; on ne peut plus là s'aveugler mutuellement, se moquer, s'affermir l'un l'autre dans l'incrédulité. On ne peut plus douter devant le grand trône blanc. Ah ! pourront dire ces âmes, c'est là ce Christ dont je n'ai pas voulu ! J'ai préféré mes plaisirs, ma propre volonté, à sa croix, à son amour ! Et le voilà, mon Juge ! Oui, il sera là comme Juge ; il n'y aura plus lieu à la miséricorde et à la grâce. La grâce a fini de s'exercer, et ceux qui seront devant le grand trône blanc, reconnaîtront que c'est justice. Les livres et leur conscience les accuseront.

Et un autre livre sera ouvert. C'est LE LIVRE DE VIE. Bienheureux ceux dont les noms y sont écrits ; ils n'ont rien à redouter du jugement. Mais qui a son nom écrit sur ses pages bénies ? Ceux-là seuls qui ont la vie, la vie de Dieu, la vie éternelle. Et comment a-t-on cette vie ? En croyant au nom du Fils de Dieu. Oui, chers amis, dès qu'un pauvre pécheur est venu à Jésus pour être sauvé, son nom est écrit dans ce livre d'où nulle puissance ne peut l'effacer. IL EST PASSÉ DE LA MORT À LA VIE.

Mais ces morts qui sont devant le grand trône blanc n'ont aucune part dans le livre de vie. Ici-bas ils n'ont pas voulu venir à Christ pour avoir la vie ; leur nom, dans ce dernier jour, ne se trouve pas écrit dans le livre de vie : TOUTE ESPÉRANCE EST PERDUE.

Oh ! terrible certitude ! Qu'ils voudraient pouvoir mourir ! Mais c'est impossible. Il n'y a plus de mort, plus de lieu invisible où les âmes vivent séparées du corps, en attendant la résurrection. Ces morts ont été ressuscités pour la résurrection de jugement ; la mort et le lieu invisible ont été jetés dans l'étang de feu et de soufre, détruits pour jamais, et ceux qui sont devant le grand trône blanc, quoique morts pour Dieu et pour le bonheur, vivent, mais c'est pour le désespoir éternel.

Une main puissante, irrésistible, les saisit, et ils sont jetés dans l'étang de feu et de soufre. Ils subissent la peine d'un jugement éternel, la SECONDE MORT ; non anéantis, mais séparés et éloignés pour toujours de Dieu, duquel la face est un rassasiement de joie.

Telle est la fin et de ce monde et de son prince, et de tous ceux qui ont suivi et servi le prince de ce monde. Ô mes chers amis, fuyez, fuyez la colère à venir ; AUJOURD'HUI, tandis qu'il est temps, VENEZ À CHRIST.

Et les autres, ceux qui étaient dans le ciel et les saints qui étaient sur la terre, que deviennent-ils ? Nous le verront une autre fois, si Dieu le permet.

31 *L'état éternel — Quand le Fils aura remis le Royaume à Dieu le Père*

Il y a déjà longtemps, mes chers amis, que j'ai commencé à vous raconter l'histoire merveilleuse du Fils de Dieu devenu un homme, depuis le moment où, comme petit enfant, il naquit dans le monde et fut couché dans une crèche.

Nous l'avons suivi ensemble dans son humble chemin sur la terre, chemin d'amour et de sainteté, jusqu'à la croix où la méchanceté des hommes l'a cloué, et où il est mort pour nos péchés.

Ensuite, nous l'avons vu ressuscité, et montant au ciel, s'asseoir à la droite de Dieu, où il est maintenant couronné de gloire et d'honneur, et attendant que Dieu mette sous ses pieds ses ennemis et établisse son règne sur la terre.

Je vous ai parlé de ce règne de bonheur et de justice qui durera mille ans sur cette terre, mais qui aussi prendra fin.

Alors les derniers ennemis seront vaincus. Le diable sera jeté dans l'étang de feu et de soufre, et les morts, jugés devant le grand trône blanc, iront l'y rejoindre.

Un autre grand fait sera accompli, la MORT ne sera plus. Comme le dit l'apôtre Paul : «Le dernier ennemi qui sera aboli, c'est la mort». Pour le chrétien, mes amis, la mort n'a plus de terreur ; c'est un ennemi vaincu. Mais il n'est pas encore aboli. Jusqu'à la fin des mille ans, il est là. Mais comme je vous l'ai dit, la mort sera aussi jetée dans l'étang de feu et de soufre. Elle ne sera plus. Elle n'était déjà plus pour les sauvés, elle ne sera plus pour les autres. Ils vivront, mais hélas ! loin de Dieu pour toujours, dans l'étang de feu et de soufre.

Mais qu'arrivera-t-il alors ? Les voies de Dieu seront terminées pour la terre et le ciel actuels, ils auront disparu. Le Seigneur Jésus, le Fils de Dieu devenu Fils de l'homme, aura accompli ce qui était dans les pensées de Dieu. Venu sur cette terre, il y a été obéissant jusqu'à la mort de la croix et est devenu le SAUVEUR. Venu pour régner sur Israël, il a été rejeté, et Dieu l'a fait asseoir sur son trône dans le ciel et Lui a donné la domination universelle. Tout a été mis sous ses pieds et tout genou des êtres célestes, et terrestres, et infernaux, se ploiera devant Lui. Mais après le jugement devant le grand trône blanc, son règne aussi prendra fin, il remettra le royaume au Père, et Lui-même sera aussi assujéti à Celui qui lui a assujéti toutes choses.

Qu'y aura-t-il alors ? La parole de Dieu nous le dit, mes amis. Il y aura une nouvelle création. Dans la première création, Dieu avait d'abord fait et orné les cieux et la terre, puis il avait formé le premier homme pour y habiter.

Le ciel et la terre de la nouvelle création n'existent pas encore, mais le fondement en est posé. C'est Christ, le second homme, le nouvel homme. Et tous ceux qui appartiennent au Seigneur Jésus font déjà partie de la nouvelle création, comme dit l'apôtre Paul : «Si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création ; les choses vieilles sont passées ; voici toutes choses sont faites nouvelles». Le nouvel homme est créé selon Dieu en justice et sainteté de vérité, et le chrétien a revêtu le nouvel homme. Plus tard, les saints auront aussi des corps incorruptibles.

Ainsi, chose merveilleuse ! les futurs habitants de la création nouvelle sont formés d'avance. Mais il leur faut une nouvelle demeure. La terre et le ciel d'à présent auront disparu, alors Celui qui est assis sur le trône dira : «Voici, je fais toutes choses nouvelles», et il fera en effet des cieux nouveaux et une terre nouvelle où la justice habitera, une terre appropriée à ces hommes justes et saints, faits selon l'image de Dieu et revêtus de corps incorruptibles.

C'est ce que l'apôtre Jean nous montre : «Je vis», dit-il, «un nouveau ciel et une nouvelle terre ; car le premier ciel et la première terre s'en étaient allés, et la mer n'est plus». C'est donc quelque chose de tout nouveau, qui ne ressemblera en rien à la terre actuelle, dont les trois quarts sont recouverts par la mer.

Comment sera-t-elle, cette terre ? La parole de Dieu, mes amis, qui nous décrit tout au long la création de la lumière, du firmament, et de ce qui couvre cette terre-ci, ne nous dit rien de ce qui distinguera extérieurement la nouvelle terre, je ne puis donc rien vous en dire. L'important, et ce que je sais avec une entière certitude, c'est que le bonheur de ceux qui y habiteront sera parfait.

Ce bonheur résultera de deux choses. La première, c'est l'absence du mal. Il n'existera pas sur cette terre nouvelle : la justice y habitera. Les premières choses sont passées. Ces premières choses, c'était le péché qui séparait de Dieu, la source du bonheur, c'était le tourment, l'angoisse, le trouble et la mort, fruits du péché. Mais tout cela aura disparu pour jamais. Là, il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni peine, la mort ne sera plus. Christ a ôté le péché, il a aboli la mort. S'il y a un souvenir des douleurs passées, l'amertume en sera effacée, les pleurs seront essuyés de leurs yeux par Dieu lui-même. Quelle tendresse, quel amour, de la part de Dieu ! Quelle ineffable jouissance pour les saints !

Une seconde chose constituera le bonheur, le bonheur suprême et indicible, c'est la présence de Dieu, Dieu lui-même : «Et j'ouïs», dit Jean, «une grande voix venant du ciel, disant : Voici, l'habitation de Dieu est avec les hommes, et il habitera avec eux». Sur cette terre bénie il n'y aura plus, comme aujourd'hui, de nations diverses, séparées par les langues, les coutumes, et hélas ! des haines profondes. Cela aussi est un fruit du péché. Il n'y aura plus, comme sur la terre millénaire, des Juifs distincts des autres nations. Il y aura des hommes, des hommes saints, justes de la justice divine, avec lesquels Dieu prendra son plaisir, et ils seront tous son peuple, et Dieu lui-même sera avec eux, leur Dieu.

Sur la première terre, en Éden, Dieu venait visiter l'homme mais n'habitait pas avec lui. Plus tard, sur la terre souillée, Dieu, dans sa grâce, daignait condescendre à venir sous la tente d'Abraham son ami, mais il ne demeurait pas avec lui. Au désert ou en Canaan, Dieu avait un sanctuaire où il habitait, mais il y restait caché, et c'était pour les Juifs seuls. Actuellement, par son Esprit, il habite dans les chrétiens et dans l'Église, mais le monde ne le connaît pas.

Sur la terre nouvelle, rien ne limitera la bénédiction, tous y auront part ; il y aura un seul peuple et Dieu avec eux, leur Dieu ; Dieu TOUT EN TOUS. Dieu habitera pour toujours avec eux, Lui le Dieu bienheureux, la source du bonheur. Une allégresse éternelle remplira leur cœur ; un ravissement ineffable dans la lumière, la sainteté, la justice et l'amour, sera leur partage.

Et quel sera le temple où, sur cette terre bienheureuse, Dieu habitera au milieu des hommes ? Il y a une chose, mes amis, à laquelle Dieu a pensé de toute éternité, pour la gloire de son bien-aimé Fils ; elle se forme maintenant et durera éternellement, à part, céleste et distincte de tout : c'est l'Église et c'est elle qui sera l'habitation de Dieu sur la nouvelle terre.

Actuellement les saints sur la terre, édifiés sur le fondement des apôtres et prophètes, sont l'habitation de Dieu par l'Esprit. Quand Jésus vient, tous s'en vont avec Lui, réunis avec ceux qui sont morts en Lui, mais qui ressuscitent à sa venue. Ils ne cessent pas pour cela d'être l'habitation de Dieu ; c'est une chose éternelle. Vous vous rappelez, mes amis, ce que je vous ai dit de la sainte cité, qui est en même temps l'Épouse de l'Agneau, c'est l'Église. Jean nous la montre, après les mille ans du règne de Christ, quand il y a un ciel nouveau et une terre nouvelle. Elle n'a pas changé, elle n'est pas vieillie, elle est aussi jeune, aussi pure, aussi belle, qu'au commencement. «Je vis», dit l'apôtre «la sainte cité, la nouvelle Jérusalem, descendant du ciel d'auprès de Dieu, préparée comme une épouse ornée pour son mari». C'est là l'habitation de Dieu avec les hommes, où il déploie sa gloire à leurs yeux, d'où coule pour eux la bénédiction et le bonheur, et elle vient sur la terre, la terre nouvelle où la justice habite, afin que Dieu soit là, au milieu des hommes, son peuple. Le ciel et la terre sont ainsi réunis en Dieu pour toujours, dans une félicité sans fin. Et l'Église, vase de la gloire, reste pour l'éternité, le canal des bénédictions divines.

Mes chers amis, nous ne pouvons rien imaginer de plus grand et de plus précieux que ces paroles : «Voici, l'habitation de Dieu est avec les hommes». Tous les plans de Dieu sont accomplis, le désir de son cœur est satisfait : être avec les hommes selon sa nature

sainte, et les rendre parfaitement heureux par sa présence. Et rappelons-nous bien que tout cela est le résultat de l'oeuvre du Seigneur Jésus sur la croix. Il n'y a pas un seul de ceux qui seront sur cette terre heureuse qui ne s'y trouve en vertu du sang de Christ. L'Église, aussi, ne possède sa beauté sans tache et sa place bénie que parce que Christ l'a aimée et s'est livré lui-même pour elle. À Lui toute gloire !

Et vous êtes invités, mes chers amis, à venir prendre votre place dans cette gloire. Jésus dit : «À celui qui a soif, je donnerai, moi, gratuitement, de l'eau de la vie». «Que celui qui a soif vienne». Mais il faut aussi combattre et vaincre, et pour cela Dieu nous donne sa force.

Hélas ! mes amis, il y a une autre chose qui demeurera pour l'éternité, et je ne puis faire autrement que vous en parler, puisque la parole de Dieu nous le dit. Cette chose terrible, c'est l'étang brûlant de feu et de soufre, qui est la seconde mort. Là seront pour toujours, loin du bonheur ineffable de la présence de Dieu, les timides, les incrédules, tous les menteurs..., tous ceux dont les péchés n'auront pas été lavés dans le sang de Christ.

Où serez-vous ?

Le MINISTÈRE de CHRIST dans le PASSÉ, le PRÉSENT et l'AVENIR par Auteur : inconnu

Bibliquest

ME 1938 p. 280, 289, 323

Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest Lire Exode 21:1-6 : Jean 13:1-10 ; Luc 12:37

Table des matières

- 1 Christ serviteur des besoins de son peuple
- 2 Christ serviteur des besoins de l'âme
 - 2.1 Besoin de salut
 - 2.2 Besoin de méditer sur le service de Christ
- 3 Ministère de Christ dans le passé — Exode 21:1-6
- 4 Ministère de Christ dans le présent — Jean 13:1-10
 - 4.1 L'action de notre Seigneur à l'égard des siens dans le monde
 - 4.2 La source de l'action du Seigneur à l'égard des siens
 - 4.3 La mesure de l'action de Christ pour nous et en nous
- 5 Ministère de Christ dans le futur — Luc 12:37

1 Christ serviteur des besoins de son peuple

«Car aussi le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et pour donner sa vie en rançon pour plusieurs» (Marc 10:45).

Il est de toute importance, bien-aimés en Christ, de détourner nos pensées de notre service envers le Seigneur, pour les occuper du service que Lui remplit à notre égard. Et, d'abord, ne supposez pas que je veuille affaiblir en rien votre activité chrétienne ; je désire, au contraire, stimuler chacun de vous à faire valoir, dans la sphère où il se trouve, le talent qui lui a été confié. Mais, n'est-il pas vrai que, trop souvent, nous sommes tellement occupés de notre service pour Christ, que nous perdons de vue celui que Christ remplit pour nous ? Notre expérience personnelle, sur ce point, me semble être en parfait accord avec ce que nous observons chez les autres.

Le but que je me propose aujourd'hui est de vous présenter le Seigneur Jésus comme le serviteur des besoins de son peuple. C'est dans ce caractère que nous le fait considérer la partie des Écritures ouverte devant nous. — Le Seigneur Jésus est le serviteur des besoins de l'âme dans chaque phase de la vie : dans la profondeur de notre ruine et de notre dégradation comme pécheurs, aussi bien que dans nos faiblesses et nos chutes comme rachetés ; et ceci jour après jour, jusqu'à ce qu'Il nous ait placés dans la gloire de son propre royaume. Même alors, son ministère envers nous n'aura pas pris fin ; car il est dit, dans Luc 12:37, qu'il se ceindra et nous servira dans la gloire. Ainsi son oeuvre de serviteur s'étend au passé, au présent et à l'avenir, et correspond à toutes les périodes de notre histoire. Il nous a servis dans le passé, il nous sert aujourd'hui, et il nous servira dans l'avenir.

2 Christ serviteur des besoins de l'âme

2.1 Besoin de salut

Et ici, permettez-moi de vous faire observer que la vérité, présentée à ce sujet par les Écritures, est d'un caractère individuel ; elle a trait à la condition et aux besoins personnels de chaque âme. Placez-vous donc, bien-aimés, en toute simplicité et avec sérieux en présence de ce fait béni : — Christ, serviteur des besoins de l'âme.

Il se pourrait que quelques âmes, entre les mains desquelles tomberont ces lignes, se trouvassent placées au commencement de la carrière que ce sujet ouvre devant elles, c'est-à-dire qu'elles eussent besoin de connaître Christ, comme Celui qui est venu dans ce monde pour les soustraire à la condamnation due au péché. — S'il en était ainsi, je les supplierais de méditer ces paroles : Le Fils de l'Homme est venu «pour servir et pour donner».

Vérité merveilleuse, divine ! Jésus Christ est venu dans ce monde pour répondre à nos besoins, pour nous servir dans tout ce qui réclamait son précieux ministère, et pour donner sa vie en rançon pour plusieurs ; pour nous servir en expiant nos péchés en son corps sur le bois, et en nous obtenant, par ce sacrifice, un salut éternel et glorieux. Il n'est pas venu ici-bas pour acquérir, pour prendre, pour être servi, pour être honoré ; il y est venu accomplir une oeuvre dont les fruits sont incalculables ; c'est pourquoi, si une âme se pose cette question : «Que ferai-je pour plaire à Dieu ?» La réponse se produit d'elle-même : «Arrêtez-vous et considérez, et croyez ce que le Seigneur a fait pour vous. Contemplez dans sa plénitude le salut de votre Dieu». — Souvenez-vous de ces paroles divines : «À celui qui ne fait pas des oeuvres, mais qui croit en Celui qui justifie l'impie, sa foi lui est comptée à justice» (Rom. 4:5). Pour que votre service soit intelligent et fructueux, il faut d'abord connaître comment Christ vous a servi, vous ; il faut en avoir fini avec vous-même, il faut vous reposer sur une oeuvre divinement accomplie. Alors, et seulement alors, une âme peut entrer dans la carrière du service chrétien. Que toute personne désireuse de servir sache donc que le ministère chrétien commence par la possession de la vie éternelle, et qu'il ne peut être accompli que par la puissance du Saint Esprit, à la pleine lumière des Écritures et sous leur divine autorité.

Quoique ces lignes aient principalement en vue ceux qui sont déjà engagés dans la course, cependant, nous croirions méconnaître le coeur et les sympathies de Christ, si nous ne disions un mot à ceux qui en sont au début, et qui n'ont jamais pris la place que leur donne l'oeuvre complète de Christ. Ils ont peut-être commencé à penser à leur âme et à l'éternité ; mais, pris de la pensée que Dieu réclame quelque service de leur part, ils se disent : «Je dois faire ceci ou cela, ou plus encore». — Or, bien-aimés, je vous le répète avec le plus profond sérieux, il vous faut en finir avec vos actes, vos raisonnements, vos sentiments personnels : sachez que rien de

semblable ne vous mettra jamais en possession du salut. Il faut vous arrêter sur cette route que vous avez foulée jusqu'à ce jour, puis contempler ce que Dieu vous présente. Il vous faut écouter et croire, détourner vos regards de vous-mêmes et les fixer sur Christ ; — abandonner vos oeuvres sans valeur et vous reposer dans une pleine et parfaite assurance, sur l'oeuvre complète de Christ ; cette oeuvre qui a parfaitement satisfait la justice de Dieu, quant à la question de votre péché et de votre culpabilité. Voilà le grand, le suprême secret de la paix, de la paix en Jésus, de la paix avec Dieu, de la paix éternelle. Vous ne goûterez le véritable affranchissement que lorsque vos pieds seront solidement posés sur ce roc immuable. Si vous regardez à votre service, vous n'y trouverez rien qui apaise votre conscience, mais si vous prenez Dieu sur parole et vous reposez sur son Christ, vous posséderez une paix que la terre et l'enfer ensemble ne sauraient ni ravir, ni troubler.

Y aurait-il un seul coeur qui pût dire : «Je ne saurais être satisfait du service de Christ, je ne trouve aucun repos dans son oeuvre ?» — Quoi ! Celui de qui vous tenez la vie, Celui de qui nous dépendons tous, le Fils de Dieu s'est abaissé jusqu'à nous, et le travail de son âme serait insuffisant ! Vous demande-t-il de faire quelque chose, de donner quelque chose ? — Non. — Il vous déclare que le Fils de l'Homme est venu «pour servir et pour donner» ; — pesez ces paroles et acceptez-les dans toute leur portée, comme si vous étiez, dans le monde, l'objet unique de ce service. L'esprit légal pour présente Dieu comme un exacteur qui réclame des droits rigoureux, — qui exige de vous un service. Oh ! je vous en supplie, souvenez-vous que notre première et grande affaire, celle qui prime toutes les autres, c'est de croire en Jésus, — de vous reposer sur ce qu'il a fait pour vous sur la croix, et sur ce qu'il fait aujourd'hui pour vous sur le trône. «C'est ici l'oeuvre de Dieu, que vous croyiez en Celui qu'il a envoyé». — Quelle était la réponse du psalmiste, lorsque son oeil fixé sur la grandeur et les bienfaits de Jéhovah, il s'écriait : — «Que rendrai-je à l'Éternel pour tous les biens qu'il m'a faits ? Je prendrai la coupe du salut, et j'invoquerai le nom de l'Éternel» (Ps. 116:12).

2.2 Besoin de méditer sur le service de Christ

Telle est la manière de «rendre au Seigneur», c'est celle qui lui plaît et qui le glorifie. — Si vous tenez réellement à rendre, il vous faut prendre d'abord. — Prendre quoi ? — La coupe du salut, une coupe qui déborde, — et, tandis que vous la porterez à vos lèvres, et que sur votre âme brillera le salut de Dieu, de votre coeur reconnaissant s'élèveront vers lui des hymnes d'actions de grâces ; or, vous savez qu'il a dit : «Celui qui sacrifie la louange me glorifie». — En un mot, plus vous méditez le merveilleux mystère du service que Christ accomplit pour vous, dans la profondeur de vos besoins, plus vous serez placés dans l'attitude où vous pourrez le servir.

Prenons un autre exemple. Dans le deuxième livre de Samuel, nous trouvons David assis dans une maison de cèdre ; il considère tout ce que le Seigneur a fait pour lui et, dans un sentiment de gratitude, il dit : «Je bâtirai une maison à son nom». — Mais cette même nuit Nathan reçut de la part de Dieu ce message pour David : «Tu ne me bâtiras pas une maison, mais, moi, je t'édifierai une maison». — Ainsi Dieu demande que vous contempiez attentivement tous ses actes en votre faveur. Il veut vous voir considérer non seulement le passé et le présent, mais encore l'avenir glorieux qui est devant vous.

Et maintenant demandons-nous quel fut l'effet de tout ceci sur le coeur de David ? — La réponse est brève, mais elle renferme un enseignement précieux : «Et le roi David entra et s'assit devant l'Éternel, et dit : Qui suis-je ?» (2 Sam. 7:18). — Remarquez son attitude, il «s'assit» ; — c'était du repos et un doux repos. Il avait voulu se livrer au travail hors de temps ; — non, lui fut-il répondu, assieds-toi et considère mes actes à ton égard dans le passé, le présent et l'avenir.

Puis vient la question : «Qui suis-je ?» — L'éclat d'une révélation divine a jeté dans l'ombre la personnalité de David : la gloire de Dieu fait perdre le moi de vue et couvre la pauvreté de ses actes.

Peut-être quelques-uns auraient-ils pensé que David se présente ici comme un homme actif et intelligent, lui, si bien disposé à saisir la truelle pour élever un temple à son Dieu ; peut-être aussi auraient-ils jugé sévèrement son inaction apparente, en le voyant s'asseoir lorsqu'il y avait de l'ouvrage à faire. Souvenons-nous, chers frères, que les pensées de Dieu ne sont pas nos pensées. Il apprécie notre adoration au-dessus de notre travail ; — nous dirons même que le vrai et intelligent adorateur est seul un réel et intelligent ouvrier. Nous savons que dans son infinie grâce, Dieu accepte nos faibles services, même lorsqu'ils sont, comme c'est, hélas ! souvent le cas, marqués du sceau de nos errements ; mais si nous mettons en présence la valeur du service et celle de l'adoration, cette dernière l'emporte de beaucoup. Bien-aimés, quand sera terminée notre journée de labeur, alors commencera notre éternité d'adoration. Quelle douce et solennelle pensée !

Que nul de vous, je tiens à le redire, ne craigne que l'effet pratique de ce que je viens d'exposer soit de vous lier les mains ou de vous induire à vivre dans une indolence coupable. Non, mille fois non. Étudiez avec sérieux 1 Chron. 28 et 29, et vous y trouverez non seulement un bel exemple de ce qu'est le service, mais une réponse concluante à tous ceux qui voudraient placer le service avant l'adoration. Dans quelle attitude David s'y présente-t-il ? D'abord dans celle d'un adorateur, puis dans celle d'un ouvrier ; il réunit d'immenses matériaux pour élever cette maison dont il ne lui est pas permis de poser une pierre. Son service n'est pas seulement en rapport avec la grandeur et la sainteté du lieu, mais il est un besoin réel de son coeur. «De plus», dit-il, «dans mon affection pour la maison de mon Dieu, je donne pour la maison de mon Dieu, de ce que j'ai d'or et d'argent m'appartenant en propre, — outre tout ce que j'ai préparé pour la maison du sanctuaire — trois mille talents d'or, d'or d'Ophir, et sept mille talents d'argent épuré, pour revêtir les murs des maisons». — En d'autres termes, il donne de ce qui lui appartient en propre la somme princière de quatre cents millions or, à part ce qu'il avait déjà donné pour bâtir le temple.

Ainsi, nous le voyons, c'est après avoir contemplé ce que Christ a fait pour nous, que nous sommes, en quelque mesure, rendus capables d'agir pour Lui. Alors, et seulement alors, nous pouvons dire comme David lorsqu'il considérait les trésors amassés pour bâtir la maison de Dieu : «Tout vient de toi ; et ce qui vient de ta main, nous te le donnons».

3 Ministère de Christ dans le passé — Exode 21:1-6

Maintenant, bien-aimés, ouvrons le livre de l'Exode, au chapitre 21, nous y trouverons ces paroles : «Si tu achètes un serviteur hébreu, il servira six années, et, la septième, il sortira libre, gratuitement. S'il est venu seul, il sortira seul ; s'il avait une femme, sa femme sortira avec lui. Si son maître lui a donné une femme, et qu'elle lui a enfanté des fils ou des filles, la femme et ses enfants seront à son maître, et lui, il sortira seul. Mais si le serviteur dit positivement : J'aime mon maître, ma femme et mes enfants, je ne veux pas sortir libre ; alors son maître le fera venir devant les juges, et le fera approcher de la porte ou du poteau, et son maître lui percera l'oreille avec un poinçon ; et il le servira à toujours».

N'avons-nous pas ici une des ombres des choses à venir ? — Une figure du serviteur par excellence : de Jésus Christ, qui a aimé l'Eglise et s'est donné pour elle ? L'esclave hébreu, après avoir légalement servi son maître, était libre de le quitter ; mais s'il avait une femme et des enfants, pouvait-il laisser dans les chaînes ces objets de son affection ? Impossible. Son coeur était lié au bonheur des siens, et, dans son amour pour eux, il marchait résolument vers le lieu où, en présence des juges, son oreille était transpercée comme signe de son service perpétuel.

Voilà de l'amour : nul n'en pouvait douter ; et lorsque la femme et les enfants de cet esclave fidèle portaient leurs regards sur ce signe indélébile de la servitude à toujours, ils pouvaient comprendre combien profond et puissant était l'amour qui le lui avait fait joyeusement accepter.

Arrêtons-nous un moment, bien-aimés ; que notre coeur saisisse la beauté du type qui nous représente Jésus, l'ami éternel de nos âmes, — le vrai serviteur. Vous vous souvenez de cette scène remarquable de la vie de notre Sauveur, lorsqu'il exposait devant ses disciples l'histoire de sa passion et de sa mort : — «Et il commença à les enseigner : Il faut que le fils de l'homme souffre beaucoup, et qu'il soit rejeté des anciens et des principaux sacrificateurs et des scribes, et qu'il soit mis à mort, et qu'il ressuscite après trois jours. Et il tenait ce discours ouvertement. Et Pierre, le prenant à part, se mit à le reprendre» (Marc 8:31, 32).

Sans en avoir conscience, Pierre voulait entraver le vrai serviteur dans sa marche vers le poteau. Il l'engage à avoir pitié de lui et à maintenir sa liberté personnelle. — Mais écoutons la réponse, bien-aimés ; quelle sévère leçon à celui qui venait de confesser que Jésus était le Christ !

Remarquez ce fait. Il se tourna vers ses disciples et les regarda comme pour dire : qu'advient-il à ceux-ci, si j'écoute tes conseils, si j'ai pitié de moi, si je me détourne de cette croix vers laquelle je marche ? — N'est-ce pas dans toute sa beauté morale, le serviteur hébreu disant : «J'aime... ma femme et mes enfants, je ne veux pas sortir libre» ?

Ne perdons jamais de vue, bien-aimés, car c'est un point d'une suprême importance, que si Christ a quitté la gloire qu'il partageait avec le Père, s'il est descendu dans ce monde, s'il a marché résolument vers la croix, ce n'est pas que la nécessité lui en fût imposée. La mort n'avait aucun droit sur lui. Le prince de ce monde n'avait rien en lui. — Il pouvait dire en parlant de sa vie : «Personne ne me l'ôte, mais moi, je la laisse de moi-même» (Jean 10:18). Et en Gethsémani, ne l'entendons-nous pas proférer ces paroles, lorsque s'approchait l'heure suprême : «Penses-tu que je ne puisse pas maintenant prier mon Père, et il me fournira plus de douze légions d'anges ? Comment donc seraient accomplies les Écritures, qui disent qu'il faut qu'il en arrive ainsi ?» (Matt. 26:53, 54). Ah ! combien peu la foule insensée qui entourait la croix, avait le sentiment de la vérité qu'elle proférait, lorsqu'elle faisait entendre ces accents moqueurs : «Il a sauvé les autres, il ne peut se sauver lui-même» ! Que ne disait-elle : «Il ne veut pas se sauver lui-même» ?

Oui, que béni soit à jamais son saint nom ! Jésus Christ n'a pas eu pitié de lui, mais de nous. Il nous a vus gisant dans la ruine, perdus, sans espoir. Aucun oeil sympathique n'était ouvert sur nous, aucun bras n'était tendu pour nous relever, et, quittant le trône de sa gloire, Christ est descendu dans ce monde, s'est fait homme, afin que comme homme, il pût nous délivrer de la géhenne et nous unir à lui, en vertu d'une rédemption éternelle, et dans la puissance d'une vie de résurrection.

Nous ne saurions trop insister sur ce fait que Christ était le Fils unique du Père, Dieu sur toutes choses, béni éternellement. Il n'y avait ni dans sa personne, ni dans sa nature, ni dans ses rapports, aucune cause qui lui imposât la nécessité de rencontrer la colère de Dieu et de souffrir la croix. Dans son humanité, il s'est montré sans péché, sans tache, parfait. Il a toujours fait les choses qui plaisent au Père. Il l'a glorifié dans l'oeuvre rédemptrice qu'il a accomplie ; il nous a sauvés, et, par ce salut, Dieu est exalté de la manière la plus admirable. — Pour nous servir de l'expression typique de l'Exode, il était personnellement libre, mais je vous le demande, bien-aimés, s'il n'eût sacrifié cette liberté, où seraient votre place et la mienne ? Inévitablement «dans l'étang de feu et de soufre».

Ah ! si de la hauteur de sa gloire Christ est descendu sur la terre, si lui, l'Être divin, a revêtu notre humanité, y aura-t-il un besoin qu'il n'ait connu, et qu'il ne puisse combler, dans son précieux ministère comme serviteur de son peuple ?

Frères, gardons soigneusement dans nos coeurs le souvenir de ceci. Plus nous considérerons la gloire personnelle de Christ, plus nous comprendrons la profondeur de son humiliation. — «Vous connaissez la grâce de notre seigneur Jésus Christ, comment, étant riche, il a vécu dans la pauvreté pour vous, afin que par sa pauvreté vous fussiez enrichis» (2 Cor. 8:9).

Qui mesurera l'étendue de ces deux termes : riche et pauvre appliqués à notre adorable Sauveur ? Nulle créature humaine ne pourra les sonder ; — mais nous, chrétiens, sachons que notre devoir, comme notre privilège, est de contempler sans cesse l'amour qui illumine le sentier que foula Christ, lorsqu'il marchait vers le Calvaire. — C'est en présence de cet amour divin que nos coeurs, poussés par le Saint Esprit, pourront s'écrier : «L'amour du Christ nous étirent, en ce que nous avons jugé ceci, que si un est mort pour tous, tous donc sont morts, et qu'il est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui pour eux est mort et a été ressuscité» (2 Cor. 5:14, 15).

4 Ministère de Christ dans le présent — Jean 13:1-10

Et maintenant passons du ministère que Christ a accompli pour nous dans le passé, à celui qu'il remplit aujourd'hui pour nous encore dans la présence de Dieu. Ce ministère vous a été présenté dans la première partie du chapitre 13 de Jean. La même grâce s'y reflète dans tout son éclat. Dans le passé, nous avons vu le serviteur par excellence cloué sur une croix maudite ; — aujourd'hui, si nous le contemplons sur le trône, nous le voyons ceint pour le service, non seulement selon nos besoins, mais selon l'amour parfait de son coeur, — son amour pour le Père, son amour pour l'Église, — son amour pour chaque croyant, du premier jusqu'au dernier de tous, jusqu'à la fin des temps.

«Or, avant la fête de Pâque, Jésus, sachant que son heure était venue pour passer de ce monde au Père, ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'à la fin. Et pendant qu'ils étaient à souper, le diable ayant déjà mis dans le coeur de Judas Iscariote, fils de Simon, de le livrer — Jésus, sachant que le Père lui avait mis toutes choses entre les mains, et qu'il était venu de Dieu, et s'en allait à Dieu, se lève du souper et met de côté ses vêtements ; et ayant pris un linge, il s'en ceignit. Puis il verse de l'eau dans le bassin, et se met à laver les pieds des disciples, et à les essuyer avec le linge dont il était ceint».

Quel merveilleux exposé du service que Christ accomplit pour nous. Il y a quelque chose de particulièrement doux dans cette expression «les siens» ; elle nous place si près du coeur du Christ ! Quel repos de savoir qu'il veille sur des êtres pauvres, faibles, coupables tels que nous sommes et qu'il dit : «Ils sont à moi. Ils m'appartiennent, et il faut que je les place dans une position digne du lieu d'où je viens et où je me rends».

Rien ne peut être plus édifiant pour l'âme. Christ avait le sentiment de sa gloire personnelle ; il était parfaitement conscient qu'il venait de Dieu et qu'il s'en allait à Dieu, quand il s'inclina pour laver les pieds de ses disciples. Il n'y avait rien, il ne pouvait y avoir rien de plus élevé que le lieu d'où il descendait. Il n'y avait, il ne pouvait y avoir rien de plus bas que les pieds souillés de ses disciples. Mais, gloire soit à jamais rendue à son nom : dans sa divine Personne, dans son admirable ministère, il remplit tous les offices qui se trouvent entre ces deux extrémités, et il est ainsi le divin et éternel lien entre Dieu et nous.

Trois choses dans le sujet que nous méditons me semblent devoir être clairement placées devant nous : — L'action spéciale de notre Seigneur à l'égard des siens dans le monde ; — la source de cette action ; — enfin, sa mesure.

4.1 L'action de notre Seigneur à l'égard des siens dans le monde

Prenons d'abord l'action elle-même. Veuillez vous rappeler, bien-aimés, que ce que je vous présente ici n'est pas l'oeuvre de la régénération ; cette oeuvre appartient à la première phase du service de Christ envers nous. Il s'agit maintenant «des siens qui sont dans ce monde», c'est-à-dire de ceux qui croient en son nom, et qui, ayant été lavés, sont déclarés nets.

Il ne reste pas une tache, pas une souillure sur le plus faible de ceux que Christ appelle «les siens». — «Celui qui a tout le corps lavé n'a besoin que de se laver les pieds ; mais il est tout net ; et vous, vous êtes nets, mais non pas tous» (Jean 13:10). S'il pouvait en être autrement, ce serait un déshonneur jeté sur Christ lui-même, car il nous a purifiés non seulement selon la perfection de son oeuvre, mais encore comme étant le serviteur des conseils éternels de Dieu et de la gloire du Père.

Telle est l'oeuvre de la régénération qui ne se répète pas, et dont nous avons un type dans la consécration du sacrificateur sous l'économie mosaïque. Il était entièrement lavé ce jour-là, cérémonie qui ne se renouvelait plus ; seulement, pour remplir ses fonctions quotidiennes, il devait chaque jour se laver les mains et les pieds à la cuve d'airain, s'il officiait dans le tabernacle, ou à la mer d'airain, s'il officiait dans le temple. Cette purification est celle dont il s'agit dans Jean 13. — Ces deux oeuvres étant distinctes, il est aussi important de ne pas les confondre que de ne pas les séparer. Le lavage de la régénération est divinement et éternellement complet ; le lavage de la purification doit être divinement et continuellement poursuivi. Le premier ne se répète pas, le second ne doit jamais être interrompu. L'un est le fondement de notre vie éternelle, l'autre la base sur laquelle se maintient notre communion quotidienne avec le Père et avec son Fils Jésus Christ.

Bien-aimés, examinez si vous avez compris la haute portée du ministère de celui qui, heure après heure, vous lave les pieds de ses propres mains. Nul ne saurait apprécier à sa juste valeur l'importance de cet acte ; mais nous pouvons en comprendre quelque peu le prix par ces paroles de Jésus à Pierre : «Si je ne te lave, tu n'as pas de part avec moi».

Voilà le grand point — «tu n'as pas de part avec moi». Le lavage de la régénération nous donne une part en Christ ; — le lavage quotidien de la sanctification nous donne une part avec Christ. Il est impossible de jouir d'une pleine, intelligente et heureuse communion sans avoir une conscience purifiée et des pieds parfaitement lavés. Le sang de Christ nous obtient le premier de ces privilèges, l'eau de la purification nous maintient dans le second ; mais l'eau et le sang procèdent d'un Christ crucifié. — Christ est la base de tout : il est mort pour nous purifier, il vit pour nous maintenir tels. — Et, souvenons-nous que ce ministère de Christ à notre égard ne s'interrompt jamais. Dans les lieux célestes où il est entré, il agit pour nous, et il agit sur nous et en nous, par sa Parole et son Esprit. Il parle à Dieu pour nous, et il parle de nous à Dieu. — Il est venu de Dieu pour descendre dans la profondeur de nos besoins. Il est retourné vers Dieu, portant nos noms sur son coeur, pour suppléer à nos nécessités de chaque instant, et pour nous maintenir dans l'intégrité de la position qu'il nous a acquise par son oeuvre expiatoire.

Ces vérités n'apportent-elles pas à l'âme de puissants encouragements, de sublimes consolations ? — Nous traversons un monde de péché, à chaque pas nous y contractons des souillures, et nous savons tous qu'il est impossible de fouler le seuil du divin sanctuaire avec des pieds souillés. Qu'en serait-il pour nous, bien-aimés, si dans une telle condition, nous n'avions pas, en la présence de Dieu, celui qui a traversé aussi la scène de ce monde, qui en connaît le vrai caractère, et qui, étant venu de Dieu et s'en étant retourné à Dieu, sait tout ce qu'il réclame de sainteté parfaite, et peut suffire à tout ce qui est nécessaire pour nous maintenir dans une entière communion avec lui ? Ni le péché, ni l'impureté ne sauraient subsister devant Dieu ; nous pouvons passer légèrement sur le mal, mais Dieu le traite pour ce qu'il est ; — et la sainteté qui requiert une pureté absolue brille d'un éclat aussi vif que la grâce destinée à y pourvoir. La grâce a fourni les moyens de purification, la sainteté demande que l'application en soit faite. La bonté de Dieu avait donné la cuve d'airain pour les sacrificateurs, la sainteté de Dieu exigeait qu'ils en fissent usage.

La purification que les sacrificateurs devaient subir lors de leur consécration, les introduisait dans leur sacerdoce ; — l'eau de la cuve d'airain les rendait propres à en accomplir les devoirs. Auraient-ils pu remplir leur service sacré avec des mains impures ? Impossible. Avec la même vérité, nous pouvons dire qu'il nous est impossible de marcher dans la sainteté, si nos pieds ne sont pas lavés par celui qui s'est ceint pour nous servir continuellement dans cet important office.

Ceci est très simple, divinement simple. Il y a, dans le christianisme, deux liens, celui de la vie éternelle, que rien ne saurait rompre, et celui de notre communion spirituelle, qui peut être brisé à chaque instant du jour. Or, nous sommes maintenus dans une constante communion selon que nos voies sont purifiées par la sanctifiante action de la Parole, accompagnée de l'efficace du Saint Esprit. Mais, si je me soustrais volontairement à cette action, si je crains de regarder la Parole en face, comment puis-je jouir du doux regard et de la communion bénie de Dieu !

Et ici, chers frères, je ne parle pas du péché par ignorance. Le Seigneur supporte notre ignorance au-delà de ce que nous pensons, et bien autrement que nous ne savons la supporter chez les autres. Supposons, pour un moment, dans le but de rendre ma pensée claire à tous, qu'une jeune fille soit entrée dans un lieu de réunion, il y a quelques semaines, avec le coeur plein de vanité et de folie, et armée de tout ce que la mode du jour impose à ceux qui la suivent. Elle s'assied, elle écoute, et la grâce de Dieu dans toute sa plénitude va droit à son coeur. Le Saint Esprit agit avec puissance et applique la Parole à son âme. Pénétrée de repentance envers Dieu, elle est amenée à la foi au Seigneur Jésus Christ. Elle saisit le salut et regagne sa demeure en se réjouissant de l'avoir trouvé parfait, gratuit, éternel. Les jours se succèdent, durant lesquels le trésor qu'elle possède absorbe toutes ses pensées. Elle se revêt encore de ses ornements, mais elle s'en revêt avec simplicité ; sa conscience ne lui a rien dit, et elle n'a encore rencontré dans la Parole rien qui condamne cette vanité mondaine.

Ici, frères, permettez-moi de faire une petite digression, et de vous dire que nous devrions être plus disposés que nous ne le sommes à rencontrer de tels cas. Laissons la parole de Dieu agir sur la vie que l'Esprit de Dieu a implantée. Quel bien durable ai-je produit si, à ma suggestion, quelqu'un a adopté telle ou telle manière de faire ou d'agir ? La grande question est que le royaume de Dieu exerce son empire sur l'être en entier ; c'est en cela que consiste le vrai progrès, et c'est en cela aussi que la gloire de Dieu est manifestée (*).

(* Ceci n'infirmes rien le devoir d'une assemblée de veiller à la simplicité et à la modestie dans la tenue de ceux qui la composent. (Note de l'Éditeur).

Mais reprenons notre exemple. Dans le cours de ses lectures, notre jeune amie est soudainement arrêtée par ce passage : — «De même aussi, que les femmes se parent d'un costume décent, avec pudeur et modestie, non pas de tresses et d'or, ou de perles, ou d'habillements somptueux, mais par de bonnes oeuvres, ce qui sied à des femmes qui font profession de servir Dieu» (1 Tim. 2:9, 10). — Dans l'épître de Pierre, elle rencontre celui-ci : «Vous, dont la parure ne doit pas être une parure extérieure qui consiste à avoir les cheveux tressés et à être paré d'or et habillé de beaux vêtements, mais l'homme caché du coeur, dans l'incorruptibilité d'un esprit doux et paisible qui est d'un grand prix devant Dieu» (1 Pierre 3:3, 4).

Évidemment, bien-aimés, nous avons dans ce fait une application du ministère actuel de Christ : — l'action de la Parole sur la conscience, — l'usage du bassin pour nos pieds, — l'eau de purification par la Parole. C'est Jésus s'abaissant devant sa jeune disciple pour lui laver les pieds. Une question demeure : comment ce service sera-t-il reçu ? — La jeune fille résistera-t-elle ou cédera-t-elle ? Repoussera-t-elle le bassin et le linge ? Refusera-t-elle le divin ministère de Christ ? — «Si je ne te lave, tu n'as pas de part avec moi». Ceci est une question qui, par son importance morale, se place à côté de celle qui résout la possession du salut pour chacun de nous. Par la possession du salut, nous sommes unis à Christ, par la purification qui s'exerce au moyen de la Parole, et par l'efficacité du Saint Esprit, nous avons une part avec Christ. Si nous désirons avoir cette part, il faut lui permettre de nous laver les pieds ; nous ne pouvons pas plus nous approcher du divin sanctuaire avec des pieds souillés, que nous ne pouvons en fouler le seuil avec une conscience chargée de péchés.

S'il en est ainsi, bien-aimés, oh ! soumettons-nous à l'action purifiante de cette divine Parole. Mettons de côté toute position, toute association, toute pratique qu'elle condamne. Rien n'est plus dangereux que de jouer avec le mal, sous quelque apparence qu'il se présente. Dans sa grâce, Dieu supporte notre ignorance, mais une résistance soutenue à sa Parole amènera des résultats désastreux. Le cœur s'endurcit, la conscience s'endort, le sens moral s'émousse et l'être entier tombe dans une déplorable condition. Nous nous éloignons du Seigneur, nous faisons naufrage quant à la foi et à une bonne conscience. Que le Seigneur veuille nous tenir près de lui ! — Puisse sa Parole exercer sur nous une telle puissance, que nos voies soient toujours dressées selon que le réclame la sainteté du sanctuaire.

4.2 La source de l'action du Seigneur à l'égard des siens

Passons maintenant à la source de cette action. — Cette source nous est présentée dans Jean 13. «Ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, [il] les aima jusqu'à la fin». — Voilà, chers frères, la source inépuisable d'où procède le ministère de Christ : l'amour de son cœur, un amour plus fort que la mort et que beaucoup d'eaux ne pourraient éteindre. «Christ a aimé l'assemblée et s'est livré lui-même pour elle, afin qu'il la sanctifiât, en la purifiant par le lavage d'eau par la parole» (Éph. 5:25, 26). — Il savait ce qui l'attendait quand il exprima ces paroles du Psaume 40 : «Me voici, ô Dieu, pour faire ta volonté». — Son amour embrasse tout, est égal à tout : il a triomphé des horreurs du Calvaire, et il est descendu dans les sombres régions de la mort et du jugement.

On entend dire parfois que l'amour est aveugle ; à mon avis, c'est une étrange qualification pour le véritable amour. On ne saurait, on ne pourrait ainsi présenter celui de Christ. Il savait tout ce qui est caché dans les replis de nos cœurs ; il voyait tout ce qui se dérobe à notre vue bornée ; il nous a aimés, il nous aime encore en dépit de nos faiblesses, de nos folies, de nos voies détournées et, dans la puissance de cet amour, il agit pour nous délivrer de tout ce qui empêcherait notre communion avec le Père et avec lui-même.

Frères, je vous le demande, de quelle valeur serait pour nous un amour aveugle ? — Pourrions-nous nous reposer en assurance dans un amour qui ignorerait ce que nous sommes réellement ? Impossible. Il nous faut un amour supérieur à toutes nos imperfections et assez puissant pour nous en délivrer, et, cet amour, nous le trouvons en Christ, — en Christ seul ! — Christ vient à nous avec le bassin et le linge ; il efface toute souillure, toute tache, et nous laisse dans le précieux sentiment que nous sommes parfaitement nets. Tel est l'amour que nous avons rencontré avec autant de puissance que de plénitude dans le Serviteur par excellence, qui est ceint à toujours pour nous servir devant le trône de Dieu. «Ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, [il] les aima», jusqu'à quand ? Aussi longtemps qu'ils ont répondu à ses désirs, qu'ils ont marché dans la sainteté ? — Ah ! non ! Il «les aima jusqu'à la fin». Insondable, parfait, divin, éternel est l'amour qui recouvre — qui cache — qui survit à toutes nos fautes, nos erreurs, nos faiblesses, nos lacunes, nos égarements ; amour qui est venu à nous, armé de tout ce que requérait notre condition, amour qui ne cessera jamais d'agir pour nous et en nous jusqu'à ce qu'il nous présente dans une perfection consommée devant le trône de Dieu.

4.3 La mesure de l'action de Christ pour nous et en nous

Enfin, disons quelques mots sur la mesure de l'action de Christ pour nous et en nous. De quelque côté que nous considérons le service de Christ, soit dans le passé, soit dans le présent, la mesure en est et ne peut en être que selon les justes réclamations du sanctuaire, du trône et de la nature de Dieu. — Peut-être aurions-nous supposé que cette mesure était établie selon nos besoins, — mais une telle mesure eût été insuffisante. Nos âmes ne jouiraient d'aucune paix solide si la mort expiatoire de Christ n'avait répondu qu'aux besoins de la conscience humaine, même dans ce qu'elle peut éprouver de plus élevé. — L'oeuvre de Christ a divinement satisfait à toutes les demandes de Dieu. — Oui, Dieu soit béni, de ce que nous sommes assurés par une autorité divine que les droits, quant au gouvernement, au caractère, à la nature et à la gloire de Dieu, ont trouvé une réponse parfaite dans l'oeuvre infinie de Christ. Quelle grâce insondable ! Nos âmes peuvent se reposer dans une entière tranquillité, car nous avons, dans la présence de Dieu, celui qui connaît tous nos besoins aussi bien que les exigences de sa justice ; — Celui qui connaît le milieu que nous traversons aussi bien que celui où il est entré : — Son précieux ministère atteint ces deux extrémités. Or, si toutes les exigences de la justice de Dieu trouvent en lui leur satisfaction, à plus forte raison nos besoins personnels, car le plus petit est contenu dans le plus grand.

Quelle paix ! Quel immuable repos ! — Tout ce qui nous concerne est déposé dans les mains de celui qui est à la droite de Dieu ; nos plus précieux intérêts sont maintenus dans une sûreté complète, parce que c'est une sûreté divine, et le plus faible de ceux que Christ appelle «les siens» dans le monde est en aussi parfaite sûreté que Christ lui-même.

Quelle grande réalité ! Avec quelle assurance nous pouvons référer à ce divin directeur, quand sa Personne ou son caractère sont attaqués. Et quelle folie quand nous voulons, de nous-mêmes, répondre à ses adversaires. Oh ! puissions-nous, bien-aimés, nous appuyer avec une confiance plus entière sur Celui qui se présente à nous ceint pour nous servir dans nos besoins sans nombre. — Souvenons-nous qu'il connaît toutes nos chutes, qu'il les sait, et qu'il plaide pour nous comme il plaide pour Pierre. «J'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas». Qui dira ce qu'il y a de grâce dans ces paroles ! — Il ne demande pas que Pierre soit gardé de chute, mais que sa foi ne défaille point lorsqu'il sera tombé. Ainsi, il prie pour nous, c'est pourquoi nous sommes soutenus dans nos combats et relevés dans nos chutes. Et si son divin ministère ne s'exerçait pas incessamment en notre faveur, ne serions-nous pas bientôt, de chute en chute, entraînés jusqu'à un complet naufrage ! Mais loué soit son saint Nom ! Il est «toujours vivant pour intercéder» pour nous (Héb. 7:25). — Il connaît non seulement nos besoins, non seulement les demandes du sanctuaire, mais il pourvoit à tout selon son infinie perfection et d'une manière parfaitement agréable au Père.

On rencontre souvent des personnes qui ne prennent qu'un côté de la vérité, quant à la position du croyant, et pour lesquelles le ministère actuel du Seigneur Jésus comme sacrificateur semble n'avoir qu'une importance secondaire. Bien-aimés, rien n'est plus dangereux que de ne voir, ou de ne vouloir qu'un côté de la vérité. Je redouterais moins l'influence d'un homme qui enseignerait une erreur palpable, — erreur que l'esprit du plus simple pourrait juger, que je ne redoute le ministère de celui qui s'empare d'un côté de la vérité à l'exclusion de tout autre. — Il existe une telle harmonie dans les Écritures — je dirai même que c'est une de leurs gloires morales — qu'une vérité ajoute à la puissance de l'autre. Ainsi, tandis qu'elles établissent ce fait que le croyant est complet en Christ, accepté dans le Bien-aimé, parfaitement net, elles établissent aussi, avec non moins de clarté et de force, cet autre fait, que le croyant est par lui-même une pauvre créature, qu'il est exposé à diverses tentations, à des pièges sans nombre, à des influences hostiles, sujet à l'erreur, incapable de se garder lui-même, et pouvant, à chaque pas, contracter des souillures qui le rendent impropre à jouir de la communion et de l'adoration du sanctuaire.

Bien-aimés, exposés comme nous le sommes aux attaques d'un ennemi puissant et rusé, portant en nous une mauvaise nature, rencontrant à chaque pas les hostilités d'un monde avec lequel nous avons affaire, qui nous ramènera de nos égarements ? Qui nous relèvera dans nos chutes ? — La réponse est certaine ; elle est d'inspiration divine : — Christ est «toujours vivant pour intercéder» pour nous. — «Il peut sauver entièrement ceux qui s'approchent de Dieu par lui» (Héb. 7:25). — Nous sommes «sauvés par sa vie» (Rom. 5:10). — «Parce que moi je vis, vous aussi vous vivrez» (Jean 14:19) ; et enfin, «Nous avons un avocat auprès du père, Jésus Christ, le juste» (1 Jean 2:1).

Ah ! ces promesses ne sont-elles pas fraîcheur et santé à l'âme ? Comment en présence de telles déclarations, pour ne rien dire de nos expériences personnelles, comment mettre en question cette vérité fondamentale de la sacrificature de Christ, dans son application au croyant ? — Hélas ! hélas ! dans quelles erreurs ne pouvons-nous pas tomber quand les Saintes Écritures n'ont pas nous toute leur divine autorité. Et ne disons-nous pas qu'une preuve du besoin réel, profond, que nous avons de l'intercession de Christ, c'est qu'il puisse se trouver parmi ses serviteurs des personnes qui en nient la nécessité.

En terminant ce sujet, je dirai aux chrétiens de veiller contre une si funeste erreur ; elle suit, quant à son importance, celle qui nie la nécessité de l'oeuvre expiatoire de Christ ; car si cette oeuvre rédemptrice met nos âmes en sûreté, — la sacrificature de Christ les maintient dans un état de sécurité et de paix durable.

5 *Ministère de Christ dans le futur — Luc 12:37*

Après avoir brièvement et, hélas ! bien imparfaitement jeté un rapide coup d'oeil sur le ministère de Christ, dans le passé et dans le présent, disons aussi un mot sur son ministère futur. Quelques-uns, peut-être, seraient portés à se demander comment le Seigneur nous servira dans le royaume. Son ministère sur la croix et son oeuvre d'intercession, aujourd'hui, s'expliquent par la nécessité que nous en avons ; mais, dans la gloire, y aura-t-il encore lieu, pour Christ, de nous servir ?

Si nous n'avions pas les propres paroles du Seigneur, nous hésiterions à mentionner ce fait, que Christ servira les siens dans la gloire. Mais lisons quelques versets du chapitre 12 de Luc : «Que vos reins soient ceints et vos lampes allumées ; et soyez vous-mêmes semblables à des hommes qui attendent leur maître, à quelque moment qu'il revienne des noces, afin que, quand il viendra et qu'il heurtera, ils lui ouvrent aussitôt. Bienheureux sont ces esclaves, que le maître, quand il viendra, trouvera veillant. En vérité, je vous dis qu'il se ceindra et les fera mettre à table, et, s'avançant, il les servira» (v. 35-37).

On ne saurait s'y tromper. C'est un fait merveilleux, sans doute ; mais aussi simple qu'il est merveilleux. — Christ nous servira dans le royaume, il nous servira à toujours. Son ministère s'étend à toutes les phases de notre vie. Il nous prend dans la profondeur de nos besoins comme pécheurs, et nous amène jusqu'à la gloire la plus élevée. Son coeur d'amour trouve ses délices à nous servir, et il nous donne l'assurance que, lorsqu'il entrera dans la gloire de son propre royaume, il nous y servira avec le même amour qui a caractérisé son service dès le commencement de notre histoire. Qu'un éternel hommage soit rendu à son saint et glorieux Nom !

Une autre chose, dans ce même chapitre, mérite de fixer un moment notre attention. Au 41^e verset, Pierre adresse cette question : «Seigneur, dis-tu cette parabole pour nous, ou aussi pour tous ? Et le Seigneur dit : Qui donc est l'économe fidèle et prudent que le maître établira sur les domestiques de sa maison, pour leur donner au temps convenable leur ration de blé ? Bienheureux est cet esclave-là que son maître lorsqu'il viendra, trouvera faisant ainsi. En vérité, je vous dis qu'il l'établira sur tous ses biens».

Deux choses nous sont ici présentées : veiller et faire. Quelle est celle que Christ apprécie le plus ? La première, évidemment, puisque c'est à celle-là qu'est attachée la plus grande récompense : Christ nous servant dans la gloire est au-dessus de tout ce que sa grâce peut nous assigner.

Ne perdons jamais de vue que ce que Christ apprécie, c'est cette attitude d'un coeur qui veille en attendant son retour. Sans doute, il est important de faire ce qu'il nous confie, soit qu'il nous appelle à évangéliser une nation, soit qu'il place dans nos mains le service le plus infime et le plus obscur. Il n'abaisse pas le service ; le plus petit recevra sa récompense, mais il place, avant tout, la vigilance d'un coeur pressé du besoin de voir sa face. La nature elle-même nous enseigne à cet égard. — Qu'un chef de famille soit absent, ses serviteurs veillent à ce que tout soit prêt pour son retour, et chacun accomplit, à sa place, le service qui lui est dévolu. Mais, n'y a-t-il pas, dans la maison, quelqu'un dont le coeur répond au coeur de ce chef de famille absent ? Il y a, bien-aimés, l'affection d'une épouse qui veille, qui attend, qui vit dans l'espérance du retour de son mari, et sans laquelle la maison la mieux ordonnée serait une demeure froide et sans attrait.

Il en est de même de notre Sauveur absent. Il apprécie au-dessus de tout un coeur qui soupire après sa venue, un coeur qui éprouve quelque chose du sentiment qui animait Méphibosheth quand il disait à David : «Qu'il prenne même le tout, puisque le roi, mon seigneur, est revenu en paix dans sa maison» (2 Sam. 19:30).

Oh ! bien-aimés, cultivons ce sentiment, examinons si nous sommes de ceux qui aiment l'apparition de notre adorable Seigneur et Sauveur. — Puisse le cri de nos coeurs être continuellement : «Pourquoi son char tarde-t-il à venir ?»

Et, maintenant, je vous le demande, ce que nous venons d'exposer nous portera-t-il au relâchement dans le service ? — Impossible. C'est, au contraire, ce qui lui donnera une impulsion durable, — et communiquera un vrai parfum à l'oeuvre la plus petite, à l'acte le moins important. Ôtez ce secret ressort, cette affection personnelle pour Christ, et le service, quelque grand qu'il paraisse aux yeux des hommes, sera sans valeur devant Dieu. Jésus remarqua la veuve jetant deux pites dans le tronc du temple, et il ne dit rien des riches offrandes que d'indifférents donateurs pouvaient y verser.

Peu importe le genre de service auquel nous sommes employés, pourvu qu'il s'applique à l'objet que le Seigneur lui-même a commis à nos soins ; — et rien ne nous donne du discernement à cet égard, comme un coeur dévoué à Christ. — Il y a, dans la véritable affection, un instinct, un sens par lequel nous sommes amenés à saisir, même dans les nuances les plus délicates, ce qui est agréable à la personne aimée.

Frères, pensons-y, c'est ce qui nous manque. Il peut y avoir beaucoup d'activité, — on peut se dépenser, — aller et venir, — donner et recevoir, — si le coeur n'est pas occupé de Christ, tout ce que les mains, les pieds et la tête peuvent produire ensemble, est de peu de valeur. Christ s'est donné à nous sans partage, et rien ne peut le satisfaire en retour que le don de notre coeur tout entier. Son ministère, dans le passé, le présent et l'avenir, est le résultat d'un amour parfait, et son désir est de trouver en nous un coeur qui réponde à l'affection dont nous sommes les heureux objets.

Puisse le Saint Esprit nous remplir d'un amour profond pour la personne de notre adorable Sauveur, afin que notre unique but soit de vivre pour lui, au milieu d'un monde qui l'a rejeté, et de hâter, par nos vœux et nos prières, le moment où nous le verrons tel qu'il est, et où nous lui serons faits semblables. — «Bienheureux sont ces esclaves, que le maître, quand il viendra, trouvera veillant».

Quelques paroles de Jésus par Édition Vevey

Édition Vevey 1946, rééditée partiellement en série 314 de 25 minibrochures

Table des matières

Introduction

1^{er} Jour — Une invitation miséricordieuse

2^e Jour — Une consolante assurance

3^e Jour — La puissance de la prière

4^e Jour — Les voies de Dieu

5^e Jour — La gloire du Père

- 6° Jour — Tendre sollicitude
 7° Jour — Le bon Berger
 8° Jour — Le vrai consolateur
 9° Jour — Le juge miséricordieux
 10° Jour — La plus étonnante des relations
 11° Jour — L'ami des orphelins
 12° Jour — La victoire sur le monde
 13° Jour — Le petit troupeau
 14° Jour — La grâce à la portée de tous
 15° Jour — Une douce servitude
 16° Jour — L'amour de Dieu
 17° Jour — Le résumé de l'Évangile
 18° Jour — Le grand calme
 19° Jour — Un legs
 20° Jour — Le pouvoir suprême
 21° Jour — L'office de l'Esprit
 22° Jour — Une heureuse transformation
 23° Jour — Une prière toute puissante
 24° Jour — Un gage immuable
 25° Jour — Jésus toujours présent
 26° Jour — La résurrection et la vie
 27° Jour — Encore un peu de temps
 28° Jour — Une contemplation bienheureuse
 29° Jour — Plusieurs demeures
 30° Jour — Le royaume de l'Étoile du matin
 31° Jour — La servitude et l'attente
 Épilogue — Le jour de Dieu (2 Pierre 3:11-14)

Introduction

« Des pommes d'or incrustées d'argent, c'est la parole dite à propos » (Proverbes 25:11). Si cela est vrai de paroles prononcées par des lèvres non inspirées, de quelle incomparable valeur ne doivent pas être les paroles de Celui qui est la vérité même, les « paroles de Jésus » !

Ce sont quelques-unes de ces paroles que nous rappelons dans les pages suivantes et que nous vous invitons à considérer pour la consolation et la paix de vos cœurs. Notre désir est que par ces simples réflexions le lecteur soit mis en contact avec Celui qui est la Source de toutes bénédictions et qui a dit lui-même : « Les paroles que moi je vous ai dites sont esprit et sont vie » (Jean 6:63).

Sachons mieux écouter cette voix qui nous parle des cieux et puissions-nous dire comme le psalmiste : « Que tes paroles ont été douces à mon palais, plus que le miel à ma bouche ». — « Tes témoignages me sont un héritage à toujours, car ils sont la joie de mon cœur » (Ps. 119:103, 111).

Lecteur, cherche à rendre vivante en toi, par la méditation de ces paroles, et de tant d'autres qui remplissent les Évangiles, cette vérité simple et saisissante : « C'est Jésus qui me parle ». Rien assurément ne te sera plus doux, soit en posant le soir la tête sur ton oreiller, soit en vaquant à tes occupations journalières, soit à l'heure de l'épreuve, que de posséder dans ton cœur « une parole de Jésus ».

1er Jour — Une invitation miséricordieuse

Souvenez-vous des paroles du Seigneur Jésus qui Lui-même a dit :

« Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos » (Matt. 11:28).

Oh ! précieuse parole du Sauveur sur laquelle l'âme peut se reposer en toute confiance et où elle trouve une paix éternelle ! Et cette paix ne nous est pas promise seulement pour les demeures célestes ; non, nous pouvons la goûter dès à présent. En attendant le repos de la gloire, nous pouvons jouir du repos de la grâce. Pendant que l'ombre du grand rocher s'étend sur notre terre aride, nous pressentons déjà les splendides clartés de la cité de Dieu. Sans doute, la mer de verre parfaitement unie ne se trouve que devant le trône de Dieu ; mais il y a déjà un abri sur cette terre pour ceux qui sont battus par la tempête : Nous qui avons cru, nous entrons dans ce repos.

Lecteur, as-tu trouvé la douce paix acquise au prix du sang de Jésus ? Après avoir longtemps erré de côté et d'autre, cherchant du repos et n'en trouvant point, cet appel de ton Sauveur : « Venez à moi », résonne-t-il à ton oreille comme la plus suave harmonie ? Toute autre paix est dangereuse, factice ou mensongère. L'aigle captif ronge la cage dorée qui le retient... ; pauvre compensation à sa liberté perdue ! les aspirations immortelles de l'âme ne peuvent être satisfaites par rien moins que par la possession de la grâce de Dieu et de l'amour de Jésus.

Et quelle largeur, quelle plénitude dans cette invitation ! Si nous avons dû remplir une seule condition avant d'entrer dans l'arche du salut, nous aurions été ballottés par l'orage pendant toute l'éternité ; mais tous sont également appelés, tous seront également les bienvenus, la paix de Dieu est offerte à chacun sans argent et sans aucun prix. La porte de la grâce est ouverte pour le faible, pour le pécheur travaillé par le sentiment de ses iniquités, pour l'âme chargée du poids de l'affliction.

Retourne donc en ton repos, ô mon âme ! que cette douce parole de Jésus te donne du courage pour supporter les épreuves de la terre. À son ombre tu es en sûreté pour le temps, en sûreté pour l'éternité !

Tu auras encore à endurer bien des secousses, bien des craintes, bien des égarements (autant de conséquences de ta corruption intérieure) ; mais ces fluctuations ne seront plus que comme celles qui rident la surface de l'Océan. Au-dessous des vagues il y aura un calme inaltérable : « Tu garderas dans une paix parfaite l'esprit qui s'appuie sur toi, car Il se confie en toi » (És. 26:3).

Si l'avant-goût de ce repos est déjà si précieux, que sera donc ce repos même dans toute l'éternité ? Ô ravissante perspective ! lorsque nous entrerons dans le bonheur ineffable du Paradis, nous verrons disparaître derrière nous le songe fugitif de notre vie terrestre ; notre foi sera changée en vue, notre espérance en réalité ; il n'existera plus en nous de penchant au mal ; rien ne viendra troubler la sérénité éternelle de l'âme, et le cœur trouvera pour jamais dans la jouissance du Dieu infini un repos parfait et éternel !

« Je vous ai dit ces choses afin qu'en moi vous ayez la paix » (Jean 16:33).

2° Jour — Une consolante assurance

Souvenez-vous des paroles du Seigneur Jésus qui Lui-même a dit :

« Votre Père céleste sait que vous avez besoin de toutes ces choses » (Matt. 6:32).

Quoique cette parole ait été prononcée par Jésus à l'occasion des biens temporels de ses disciples, elle s'applique indistinctement aux vicissitudes de tout genre que l'enfant de Dieu peut rencontrer sur sa route. Qu'elle est propre, en effet, à adoucir toute déception, à imposer silence à tout murmure, à inspirer une soumission humble et confiante, cette pensée : « Mon Père céleste sait que j'ai besoin de toutes ces choses ! »

Où un enfant pourrait-il se trouver plus en sûreté que dans les bras de son père ? Où le fidèle pourrait-il être mieux que dans ceux de Dieu ? Nous sommes de mauvais juges de ce qui nous convient le mieux, mais Dieu nous est un guide infailliblement sage. Si dans un moment d'orgueilleuse présomption, nous étions tentés de dire avec dépit et amertume : « Toutes ces choses sont contre moi », oh ! qu'alors cette parole de Jésus vienne réprimer l'indigne révolte de notre cœur, et souvenons-nous que la sagesse parfaite du Père et son amour nous ont donné l'assurance que nous « avons besoin de ces choses ». Mon âme, n'y a-t-il rien qui trouble en ce moment ta paix ? Ce que la Providence dispense à ton égard te semble-t-il obscur ? Ta force spirituelle t'a-t-elle abandonnée ? Ceux de qui tu attendais des consolations se sont-ils éloignés de toi ? Ton kikajon s'est-il desséché comme l'herbe ? S'il en est ainsi, écris sur chacune de tes épreuves : « Votre Père céleste sait que vous avez besoin de toutes ces choses ». Pourquoi ce tendre Père a-t-il accru ton fardeau ? parce que tu en avais besoin ! Pourquoi a-t-il réduit en poudre tes idoles ? encore parce que tu en avais besoin. Elles usurpaient la place de Dieu dans ton cœur et il a dû les enlever. Pourquoi a-t-il contrarié tes plans terrestres et anéanti tes plus chères espérances ? parce que cela aussi t'était nécessaire. Dans le sentier que tu avais choisi se trouvait une épine cachée, tandis que dans la voie opposée se trouvait une bénédiction spirituelle : Il t'a prévenue par toutes sortes de biens.

Cherche donc à l'avenir, ô mon âme, à te confier avec plus de simplicité et de confiance enfantines en la volonté de ton Père céleste. Tu n'es pas abandonnée à toi-même, tu n'as pas à affronter seule et sans ami les tempêtes de cet aride désert. Tes « Maras » comme tes « Élims » [Exode 15:23 et suiv.] sont voulus de lui. Une colonne de nuée marche devant toi. Suis-la dans les jours de soleil comme dans les jours d'orage. Dieu peut te conduire « par des chemins que tu ne connais pas », mais il ne te conduit, sois-en certain, que là où il t'est bon d'aller. Un amour inexprimable dirige toutes tes voies. « Béni soit son nom ! » s'écriait un fidèle dans l'épreuve, « il a rendu mes pieds semblables à ceux des biches, et m'a fait tenir debout sur des lieux élevés ».

Et quel est Celui qui nous adresse cette douce parole : « Votre Père céleste sait que vous avez besoin de toutes ces choses » ? C'est Celui qui a éprouvé lui-même durant sa vie de tribulations le prix de cette assurance, qui a reconnu que de la crèche de Bethléhem à la croix du Calvaire il ne se trouvait pas une épine de trop dans la longue suite d'épreuves que lui, l'homme de douleur, a voulu endurer. Il n'était pas une goutte de cette coupe amère qui n'eût été préparée par son Père ; aussi que disait-il ? « La coupe que tu m'as donnée ne la boirai-je pas ? ». Oh ! si en cette heure d'agonie inexprimable Jésus a trouvé sa consolation dans la pensée que la main de son Père avait allumé la fournaise ardente, quelle consolation immense ne doit pas trouver à son tour, dans cette même vérité, son peuple affligé et défaillant !

Quoi ! il y aurait, ô mon âme, une goutte de trop dans ton calice ? une épreuve inutile, une douleur superflue dans ta vie ? Arrière de toi ce secret athéisme ! il t'a donné son Fils ! il a voulu s'appeler « ton Père » ! Quelle que soit l'épreuve sous laquelle tu gémisses à cette heure, que la parole d'un Sauveur miséricordieux soit comme « l'huile jetée sur la mer en courroux » ; qu'elle sèche tes larmes rebelles ; « ton Père », ton Père lui-même, « sait que tu as besoin de toutes ces choses-là ».

« Ta parole est bien affinée, et ton serviteur l'aime » (Ps. 119:140).

3° Jour — La puissance de la prière

Souvenez-vous des paroles du Seigneur Jésus qui Lui-même a dit :

« Quoi que vous demandiez en mon nom, je le ferai, afin que le Père soit glorifié dans le Fils » (Jean 14:13).

Oh ! Sauveur bien-aimé, c'est toi qui as donné à ton peuple un libre accès au sanctuaire de la prière ! Sans toi, nous n'eussions jamais pu y pénétrer. Ce sont tes mérites expiatoires qui nous en ont d'abord ouvert les portes ; c'est ton intercession dans le ciel qui les laisse encore ouvertes pour nous.

Quelle immense étendue à cette promesse : « Tout ce que vous demanderez ! » C'est la réponse anticipée à tout ce dont un pauvre pécheur a besoin, à tout ce qu'il peut attendre d'un Sauveur tout-puissant !

En outre, Il nous engage à demander « en son nom ». Quel amour ! Celui qui sollicite une faveur dans le monde est heureux de pouvoir se réclamer du nom d'un protecteur influent ; eh bien, Jésus nous donne son nom comme pouvant nous ouvrir le cœur de Dieu. De même que David aimait le pauvre impotent de la maison de Saül, pour l'amour de Jonathan, ainsi le Père céleste, grâce à nos rapports avec le « vrai Jonathan » (don de l'Éternel), se plaît à nous donner « infiniment plus que tout ce que nous demandons et même pensons ».

Lecteur, connaissez-vous le bonheur immense qu'il y a à confier au Sauveur tous ses besoins et toutes ses peines, toutes ses douleurs et tous ses fardeaux ? Il est « l'Admirable », le « Conseiller ». Sa sympathie si exquise et si tendre peut pénétrer jusqu'aux profondeurs les plus intimes de vos peines. Ces peines peuvent être grandes, mais les bras éternels de sa miséricorde vous entourent. Pensez à lui en ce moment même comme au Souverain Sacrificateur qui se charge d'offrir à son Père et à votre Père vos plus faibles aspirations, vos plus douloureux soupirs. La réponse à vos prières pourra tarder ; vos supplications sembleront peut-être voltiger autour du trône de la grâce, sans pouvoir jamais arriver jusqu'à lui, car le Dieu de miséricorde fait quelquefois attendre ses enfants. Il le fait pour éprouver leur foi et leur persévérance, pour les former aussi à plus de soumission et de patience. Il aime à les voir surmonter tout obstacle, espérer contre toute espérance, ne pas se laisser décourager par un apparent oubli de sa part. Mais il viendra bientôt, et la source de la grâce et de l'amour jaillira enfin pour eux. Il leur fera entendre, au moment qu'il a choisi lui-même pour cela, ces consolantes paroles : « Qu'il te soit fait comme tu as cru ».

Cœur affligé, remets donc ta cause à ton Rédempteur ; ne crains pas de le laisser par ton importunité ; encore une fois, il prend plaisir à t'entendre, et son Père met sa gloire à bénir. Ces paroles mémorables prononcées à Béthanie seront toujours vraies, toujours irrévocables : « Je sais que tu m'entends toujours ». Oui, Jésus est à la droite de Dieu pour être ton intercesseur et ton avocat. Celui qui a fait les promesses est fidèle et Il est puissant pour les accomplir. « Qui est-ce qui nous séparera de l'amour du Christ ? »

« J'ai attendu l'Éternel ; mon âme l'a attendu et j'ai eu mon attente en sa parole » (Ps. 130:5).

4° Jour — Les voies de Dieu

Souvenez-vous des paroles du Seigneur Jésus qui Lui-même a dit :

« Ce que je fais, tu ne le sais pas maintenant, mais tu le sauras dans la suite » (Jean 13:7).

Oh ! jour bienheureux que celui où toutes choses seront manifestées, où tant de mystères seront révélés à la lumière de l'éternité et où se déroulera à nos yeux le plan merveilleux d'une sagesse souveraine et d'un amour ineffable !

Ici-bas ce que le Seigneur permet à notre égard nous étonne ; nous ne pouvons sonder ses voies. Mais bientôt « le mystère de Dieu sera accompli », les sceaux fermés seront ouverts et expliqués. Oui, le jour vient où tout nuage sera dissipé, où l'ombre fera place à la lumière parfaite.

Demeure donc en paix, ô croyant ! le propos divin te semble obscur peut-être ; tu n'y peux discerner aucun reflet lumineux ; tu ne peux distinguer la lumière au travers des ténèbres ; mais voici, le jour vient où tout sera dévoilé. Prends patience encore un peu de temps. Le petit enfant se fie à ce que lui dit son père, et quand arrive pour lui l'âge de raison, bien des choses qui paraissent étranges à sa jeune intelligence lui sont expliquées tout naturellement. Tant que tu demeures sur cette terre, tu n'es qu'un enfant ; mais dans l'éternité, ton âme immortelle atteindra la stature de l'homme fait. Là, toutes les voies de Dieu seront mises au grand jour ; toute obscurité disparaîtra, perdus que nous serons dans les flots « de la gloire magnifique ! »

Mais hélas ! combien souvent, au lieu de faire taire nos désirs, comme un enfant sevré auprès de sa mère, ne recherchons-nous pas des choses trop grandes et trop élevées pour nous ! (Ps. 131:1, 2). Non contents de savoir que tout ce qui nous arrive est voulu par notre Père, nous cherchons présomptueusement à découvrir le comment et le pourquoi. Or, s'il est difficile d'apprécier à leur juste valeur les œuvres incomplètes et inachevées de l'homme, si le peintre et le sculpteur tremblent de voir leurs travaux jugés quand ils ne sont encore qu'à l'état d'ébauche, combien plus ne devons-nous pas craindre de juger témérairement les œuvres de Dieu ! Combien au contraire ne glorifierions-nous pas le Seigneur en acceptant sa volonté avec une humble soumission, une confiance illimitée, et en attendant patiemment l'accomplissement de cette promesse : « Ce que je fais, tu ne le sais pas maintenant, mais tu le sauras dans la suite » ! Oui, n'en doutons pas, dans la suite les lumières et les ombres du tableau inachevé seront fondues en un tout harmonieux. Et en contemplant l'édifice des voies de Dieu à notre égard, nous trouverons que chaque pierre occupe la place qui lui convient, que chaque détail de l'œuvre ajoute à l'ensemble et à la symétrie du monument entier.

« Ce que je fais ». Et qui nous adresse cette parole ? C'est Celui qui est mort et qui vit maintenant pour nous ! Oh ! Sauveur bien-aimé ! tu fais beaucoup de choses que nos cœurs aveugles voudraient repousser, « des choses terribles que nous n'attendions point » ; mais voici : quelque lourdes ou sévères en apparence que soient les épreuves que tu voudras nous imposer, nous ne les regarderons désormais que comme une preuve de ton inexprimable et inaltérable amour. L'éternité nous dévoilera que nous avons besoin de toutes ces choses qu'il a permises envers nous ; nous verrons que rien d'autre, que rien de moins n'eût pu être fait pour nous que ce que tu as fait ! Et lorsque du ciel nous jeterons un regard en arrière sur notre vie terrestre, nous ne pourrions que nous écrier avec admiration et reconnaissance :

« La parole de l'Éternel est droite, et toute son œuvre est avec vérité » (Ps. 33:4).

5° Jour — La gloire du Père

Souvenez-vous des paroles du Seigneur Jésus qui Lui-même a dit :

« En ceci mon Père est glorifié, que vous portiez beaucoup de fruit » (Jean 15:8).

En contemplant l'océan sans bornes de cette miséricorde dont chaque vague vous crie : « Dieu est amour ! » ne vous êtes-vous jamais demandé : « Que pourrais-je faire pour Celui qui a tant fait pour moi ? » Lui offrir un équivalent ? je ne le puis ! l'obéissance la plus parfaite ne pourrait ajouter un iota à la gloire inaccessible de Dieu, — pas plus qu'un flambeau ne saurait ajouter à l'éclat du soleil en plein midi, ou qu'une goutte d'eau n'ajouterait à l'Océan.

Et cependant, ô merveille ! tout indigne que je suis, je peux offrir un sacrifice que celui qui aime les cœurs contrits et brisés ne méprisera point : « En ceci mon Père est glorifié, que vous portiez beaucoup de fruit ».

Lecteurs ! portez-vous des fruits dans la vigne du Seigneur ? Cherchez-vous à faire de votre vie un acte permanent de consécration à la gloire de Dieu ? La lui offrez-vous sans cesse en oblation, en retour de l'amour gratuit qu'il vous a témoigné ? Peut-être ne pouvez-vous pas porter des fruits visibles aux yeux du monde. Votre position et les circonstances dans lesquelles vous vous trouvez vous interdisent peut-être de rendre des services éclatants à l'œuvre du Seigneur, ou de vous distinguer par votre zèle, votre activité, vos généreux efforts ; mais qu'importe ? Les fruits inconnus et ignorés des hommes, ceux qui mûrissent dans la retraite, sont souvent ceux que Dieu estime le plus. Un esprit paisible et modeste, la patience et la soumission, la douceur et l'humilité ; une volonté qui abdique entièrement pour se laisser conduire par celle de Dieu, lui disant toujours : « Non pas ce que je veux, mais ce que tu veux » ; un cœur exempt d'égoïsme, débonnaire, plein de support ; une bonté sans ostentation : voilà quelques-uns des fruits auxquels votre Père prend plaisir, et par lesquels vous pouvez le glorifier.

Peut-être vous trouvez-vous maintenant dans l'épreuve, la maladie ou le deuil ; vous êtes appelés à passer par quelque fournaise ardente. Eh bien, là aussi vous pouvez glorifier Dieu. Jamais le Père n'est mieux glorifié sur la terre que lorsque du milieu de la fournaise ses enfants font monter vers lui les soupirs de l'amour et de la foi, et qu'ils s'écrient : « Que le Seigneur fasse ce qui lui semblera bon ! » Oui, âmes affligées, vous pouvez glorifier Dieu, et vous pouvez le faire plus parfaitement même que ne le font les anges ; car habitant un monde où l'épreuve est inconnue, ils ne peuvent glorifier Dieu qu'en se prosternant devant son trône, tandis que vous, vous pouvez le glorifier dans vos épreuves d'abord, par votre soumission à sa volonté, et bientôt par « la couronne » que vous attendez avec espérance et que vous jetterez à ses pieds. Ah ! s'il vous éprouve sévèrement, si le divin cultivateur taille sa vigne, émonde ses sarments les plus riches, et retranche ses plus beaux rameaux, rappelez-vous dans quel but il agit ainsi : « Il les nettoie », nous dit le Seigneur Jésus, « afin qu'ils portent plus de fruit », et « c'est en ceci », ajoute-t-il, « que mon Père est glorifié ».

Puissions-nous tous nous remettre entièrement entre ses mains, disant avec un complet abandon : « Père, glorifie-toi toi-même », soit que tu donnes, soit que tu reprennes, soit que tu remplisses ma coupe ou que tu la vides, que je ne veuille jamais que ce que tu veux ! — Les anges mêmes ne possèdent pas d'honneur et de privilège plus grand que celui de glorifier le Dieu devant lequel ils s'inclinent nuit et jour. Quel bonheur que d'être appelés à le glorifier par notre vie ici-bas ! Quel bonheur surtout que d'être en communion d'esprit avec le Seigneur Jésus lui-même, qui a pu dire en vérité : « Père, je t'ai glorifié sur la terre ! »

« Je vous ai dit ces choses afin que ma joie soit en vous et que votre joie soit accomplie » (Jean 15:11).

6° Jour — Tendre sollicitude

Souvenez-vous des paroles du Seigneur Jésus qui Lui-même a dit :

« Les cheveux même de votre tête sont tous comptés » (Matt. 10:30).

Quelle parole que celle-là ! Quoi ? Dieu prend garde à tout ce qui vous concerne, il compte vos cheveux mêmes ! Rien ne peut arriver par hasard ou par accident. Rien ne peut échapper à son regard ; la chute de la feuille dans la forêt, le vol de l'insecte éphémère, les anges qui parcourent le ciel, les mondes qui gravitent dans l'espace, tout est également vu de Dieu. L'homme appelle les choses de la terre « grandes » ou « petites », selon son appréciation bornée ; mais Dieu ne connaît pas de telles distinctions.

Et qu'il est surtout consolant de penser à sa tendre sollicitude envers son peuple, auquel il mesure lui-même sa part de joies et de douleurs ! Douceurs ou amertumes, tout nous est également dispensé par notre Père. Pas « une nuit de misère » qui ne soit « ordonnée » de lui (Job 7:3), pas une douleur, pas une larme qui ne lui soit connue.

Ce que nous appelons des voies ténébreuses ne sont que les manifestations de sa fidélité immuable. L'homme peut se tromper ; ses voies sont tortueuses, mais la voie du Dieu fort est parfaite. Il met mes larmes dans ses vaisseaux ; ses bras miséricordieux s'étendent sur moi et m'enveloppent ; il me garde « comme la prunelle de son œil » ; il me « porte comme un homme porte son fils ».

Lorsque je cherche à lire dans l'avenir, je n'y entrevois peut-être qu'incertitude, mystère ou épreuve ; mais qu'importe ? j'ai mis en Dieu ma confiance, je sais que tout ce qui me concerne est voulu de lui. Les dangers qui me menacent, il peut m'en délivrer, les labyrinthes de difficultés où je m'égarais s'expliqueront un jour, grâce à sa miséricordieuse providence : « Il garde les pieds de ses bien-aimés ». Il ne tombera pas un cheveu de leur tête sans sa permission. Tantôt il nous conduit par des chemins obscurs, tantôt par des voies douloureuses, le plus souvent par des sentiers détournés que nous n'aurions pas choisis nous-mêmes ; mais il nous conduit toujours avec sagesse et compassion, et quelque fatigante, pénible et raboteuse que soit la route par laquelle il nous fait passer, soyons assurés qu'elle est bonne, — bien plus, qu'elle est la seule bonne, la seule qui pût s'accorder avec une volonté pleine d'amour et de sagesse. « Rien, disait un chrétien distingué, n'affermirait l'âme au milieu des vicissitudes et du bruit des choses présentes comme de jeter un regard au-dessus et un autre au-delà de ces choses : au-dessus, c'est-à-dire à la main sûre et paternelle qui dirige tout ; au-delà, c'est-à-dire au but glorieux et réjouissant vers lequel cette même main nous conduit ».

« Le grand Conseiller, dit un autre auteur chrétien [Thomas Brooks], s'enveloppe de nuées et d'obscurité, nous appelant à le suivre, au moindre signe, à travers ces nuages, et nous prometant de l'autre côté de l'horizon un soleil éternel et sans ombre de changement ».

Oui, c'est de « cet autre côté », ô Jésus, que nous saurons comment les vents, si rudes en apparence, de la vie, ont poussé nos barques vers le port désiré. Je puis donc te remettre mon âme en toute confiance comme à mon Créateur. Tu t'es donné toi-même pour moi ! Cette preuve si immense de ton amour me garantit que tu me donneras toutes les autres bénédictions dont je pourrai avoir besoin. — Oh ! quelle douce pensée ! Quoi ? mes épreuves sont toutes comptées par Celui qui s'appelle l'Homme de douleurs ! mes pleurs sont connus de Celui qui répandit premièrement ses larmes, puis son sang pour moi ! Il ne m'imposera pas de fardeau inutile, il n'exigera pas de sacrifices superflus. Non, de même qu'il n'y a pas eu une goutte de trop dans la coupe de ses propres souffrances, de même il n'y en aura pas une de trop dans le calice de chacun de ses bien-aimés : « Voici, qu'il me tue, j'espérerai en lui » (Job 13:15)

« Car Lui-même a dit : Je ne te laisserai point et je ne t'abandonnerai point » (Héb. 13:5).

« Il est bon pour moi que j'aie été affligé » (Ps. 119:71).

7° Jour — Le bon Berger

Souvenez-vous des paroles du Seigneur Jésus qui Lui-même a dit :

« Je suis le bon berger ; et je connais les miens, et je suis connu des miens » (Jean 10:14).

Quelles douces paroles ! les brebis qui connaissent la voix du bon Berger peuvent rendre témoignage à sa vérité et à sa fidélité. Que serait pour nous l'éternité, si, quittant son trône de lumière et de gloire, il n'avait daigné descendre dans cette sombre vallée de malédiction, et n'avait donné sa vie en rançon pour plusieurs ? Qui pourrait dire l'amour qu'il porte à chacune des brebis de son troupeau ? Quelle patience et quelle ardeur infatigables ne met-il pas à chercher celle qui est perdue dans le désert, ne s'accordant aucun repos jusqu'à ce qu'il l'ait trouvée ! Écoutez la voix de son amour qui vous dit aujourd'hui encore : « Je suis le bon Berger ». Son œil suit toujours avec la même sollicitude l'âme perdue et coupable. Son cœur est toujours plein d'amour, et ni les gloires célestes, ni les cantiques des anges ne sauraient lui faire oublier une seule de ses brebis ; sa voix est toujours aussi pleine de charme, et de ses lèvres sortent, avec la même grâce que lorsqu'il les prononçait pour la première fois, ces paroles ineffables : « Je connais mes brebis ». Oui, Jésus connaît chacune d'elles par son nom, quelque faible, quelque lasse, quelque malade qu'elle soit. Ô douce pensée ! Il me suit de son regard compatissant, jour après jour, à travers le désert ; il me mène dans des parcs herbeux ; il connaît mes besoins, mes épreuves, mes douleurs et mes perplexités ; il me guide à travers les chemins arides, les ruisseaux, les sentiers semés de ronces et d'épines. « Il marche devant ses brebis » ; il ne les rudoie pas, mais les conduit doucement, et les voies par lesquelles il les fait passer, il les a lui-même parcourues. Lui aussi a bu du « torrent dans le chemin » ; il a souffert, et « ayant été tenté lui-même en toutes choses, il est à même de secourir ceux qui sont tentés ». Il semble nous dire : « Ne craignez pas ; je ne puis vous égarer ; suivez-moi à travers les plaines desséchées et les sombres déserts, aussi bien que dans les gras pâturages ou le long des eaux tranquilles. Vous vous demandez peut-être pourquoi, au lieu de vous mener dans la fraîche vallée émaillée de mille fleurs et inondée des rayons du soleil, j'ai choisi pour vous quelque mont escarpé et solitaire, quelque site triste et douloureux ? mais ne craignez pas ; si je vous conduis par un chemin que vous ne connaissez pas, moi je le connais, et c'est moi qui l'ai choisi. Suivez-moi ! »

« Et mes brebis me connaissent ! » ajoute le Seigneur Jésus. Lecteur ! ton expérience personnelle est-elle en accord avec ces dernières paroles ? Connais-tu véritablement Jésus dans toute la gloire de sa personne, dans la plénitude de sa grande œuvre, dans l'inépuisable amour et la tendre sympathie qu'il t'a témoignée et qu'il te témoigne encore à toi-même ?

Des voyageurs, en parcourant la Palestine, ont remarqué que les brebis de ces contrées ne se contentent pas de suivre leur berger, mais que tout en paissant le long du chemin, elles cherchent d'un regard anxieux à s'assurer qu'il n'est pas loin d'elles. — Est-ce là ton attitude, ô chrétien ? Regardes-tu constamment à Jésus ? « Dans toutes tes voies connais-le et il dirigera tes sentiers ». Laisse-le pourvoir à ton avenir. — Que cette parole : « Le Seigneur est mon berger, je ne manquerai de rien », soit ton mot d'ordre, durant ton voyage à travers le désert, jusqu'au jour où la dispensation de la grâce se changera pour toi en gloire. Oh ! puisses-tu être du nombre de ces âmes simples et confiantes, desquelles on peut dire avec vérité : « Elles suivent l'Agneau où qu'il aille ».

« Ses brebis le suivent, car elles connaissent sa voix » (Jean 10:4).

8° Jour — Le vrai consolateur

Souvenez-vous des paroles du Seigneur Jésus qui Lui-même a dit :

« Je prierai le Père, et il vous donnera un autre consolateur, pour être avec vous éternellement » (Jean 14:16).

Lorsqu'un ami bien-aimé nous a été enlevé, avec quelle force le cœur ne se sent-il pas attiré vers ceux qui restent ! Jésus, sur le point de quitter ses disciples affligés, veut les adresser à « quelqu'un » qui puisse remplir par sa présence le vide que son départ va laisser. Le nom de cet ami est le « consolateur » ; sa mission est de « demeurer éternellement avec eux ». En conséquence, aussitôt que le Seigneur Jésus fut remonté au ciel, dix jours après son élévation dans la gloire, le Saint Esprit vint sur les disciples et les revêtit de la puissance d'En-haut. « Si je m'en vais, je vous l'enverrai », avait dit Jésus.

Lecteurs, jouissez-vous de l'immense privilège de vivre sous la dispensation du Saint Esprit ? Êtes-vous bien pénétrés de cette pensée que toute votre vie d'enfant de Dieu dépend de son action dans votre esprit et dans votre cœur ; vos prières, vos cantiques, vos méditations de la Parole de Dieu, votre marche, votre service, votre espérance ? N'oubliez pas, chers rachetés du Seigneur, que « vous êtes le temple du Saint Esprit » et que « l'Esprit de Dieu habite en vous ». Ne l'attristez pas ; restez humblement soumis à son action et vous expérimenterez qu'il est un Esprit de lumière et d'amour, de grâce et de vérité, de justice et de sainteté, de paix et de

joie ineffable. Vous ne pouvez vivre sans l'Esprit de Dieu ; pas une sainte inspiration, pas un soupir d'amour, pas un regard de foi qui ne vienne de sa miséricordieuse influence. Sans lui point d'efficace dans la Parole sainte, point de bénédiction dans les assemblées chrétiennes, point de fruit permanent de justice au temps de l'affliction. De même que l'ange dirigea Agar vers la source cachée, de même le Saint Consolateur, fidèle à son nom et à sa mission, conduit son peuple aux eaux rafraîchissantes, faisant briller les promesses divines d'une gloire nouvelle et revêtant l'œuvre et la personne du Sauveur d'une grâce et d'une beauté nouvelles aussi.

Qu'il est précieux le nom que lui donne ici Jésus : « le Consolateur » ! Quelle parole pour son peuple affligé !

L'Église étrangère dans ce monde a sa tente plantée dans « une vallée de larmes », et le nom du divin conducteur qui s'est chargé d'elle, comme autrefois Éliézer s'était chargé de Rebecca, et veut pourvoir à tous ses besoins est « le Consolateur ». Grande est la famille des affligés ; mais il a pour tous un baume bienfaisant. Il en a pour le faible, pour celui qui est aux prises avec la tentation, pour le malade, pour le cœur brisé, pour le pauvre, pour le mourant. Que ce Consolateur est différent des autres ! Les amis humains, un regard peut les aliéner, l'adversité peut les désunir, la mort les séparer pour toujours. Mais Jésus nous parle d'un ami dont l'attribut et l'office particulier sont de demeurer éternellement avec nous.

« Lui vous enseignera toutes choses et vous rappellera toutes les choses que je vous ai dites » (Jean 14:26).

9° Jour — Le juge miséricordieux

Souvenez-vous des paroles du Seigneur Jésus qui Lui-même a dit :

« Moi non plus, je ne te condamne pas ; va, — dorénavant ne pèche plus » (Jean 8:11).

Combien Jésus est plus compatissant que le plus compatissant des amis terrestres ! Dans un moment d'irritation, les disciples veulent faire descendre le feu du ciel sur des pécheurs obstinés, mais le Maître reprend leur coupable emportement. Pierre, le disciple si fervent pour son Maître et qui, cependant, le renia, Pierre ne pouvait s'attendre à recevoir de lui que de sévères reproches pour son manque de foi ; mais Celui qui connaît le fond des cœurs et savait le profond repentir de son disciple, lui envoie tout d'abord le plus tendre des messages (Marc 16:7), et ensuite lui adresse le plus doux des reproches : « M'aimes-tu ? ». Les gardes, au livre des Cantiques (5:7), frappent l'épouse, lui arrachent son voile et la couvrent d'injures ; mais lorsqu'elle retrouve l'Époux qu'elle avait perdu, celui-ci ne fait entendre ni plainte, ni reproche !

« Dieu est si lent à s'irriter et si prompt à pardonner, disait un chrétien distingué, qu'alors même que les prophètes perdaient toute patience avec le peuple d'Israël et le vouaient à la malédiction divine, le Seigneur continuait pourtant à user de support envers ce peuple qu'il avait élu pour l'amour de son nom ».

La pécheresse à laquelle Jésus adressait les paroles consolantes que nous désirons méditer aujourd'hui était repoussée avec mépris par ses accusateurs ; mais, tandis que ces derniers réclamaient contre elle la rigueur de la loi, Jésus lui dit : « Je ne te condamne pas ». Quel bonheur que de tomber entre les mains de ce Dieu Sauveur, si plein de miséricorde, et dont les compassions sont sans bornes ! Mais devons-nous en conclure que Jésus ferme les yeux sur le péché ? Loin de nous une telle pensée. Son sang et son œuvre, Bethléhem et le Calvaire, réfutent une supposition aussi impie ! Avant que le crime d'une seule âme ait pu être lavé, le Fils de Dieu a dû quitter le trône éternel de la gloire et venir endurer la mort et le jugement sur un bois infâme. Mais cette parole de Jésus est une parole d'encouragement pleine de douceur pour le cœur sincère et repentant ; elle lui dit que « quand ses péchés seraient rouges comme le cramoisi, ils seront blancs comme la neige, et quand ils seraient comme l'écarlate, ils seront comme la laine » ; car il n'y a pas de limites au pardon libre, entier et éternel qui lui est offert. De même que les anciens Israélites, au milieu de leur agonie, devaient « regarder au serpent d'airain pour vivre », de même Dieu nous dit encore : « Vous tous les bouts de la terre, regardez à moi et soyez sauvés ». À côté de la croix de Jésus s'élève un autre monument glorieux de la grâce de Dieu ; c'est le bois où expira le brigand et sur lequel sont gravées ces paroles adressées à tout pécheur qui se sent perdu : « C'est une chose certaine et digne de toute acceptation que Jésus Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs ». — « Quels que soient nos péchés, dit Rutherford, lorsqu'ils tombent dans l'océan de la miséricorde divine, ils ne sont plus que comme une goutte de sang qui, tombant dans le vaste Océan, s'y perdrait aussitôt ».

Lecteur, tu es peut-être le premier des pécheurs. Semblable au banqueroutier qui craint de regarder ses livres, tu redoutes peut-être de sonder ton cœur, tu es près de tomber dans le désespoir ; ta conscience et le souvenir de tes péchés sans nombre s'élèvent contre toi et te crient : « Je te condamne ». Mais prends courage, pauvre âme ; Jésus te fait entendre une parole plus douce, une déclaration plus réjouissante : « Je ne te condamne pas », te dit-il en cet instant même ; « va, et ne pèche plus à l'avenir ».

« Et tous lui rendaient témoignage et s'étonnaient des paroles de grâce qui sortaient de sa bouche » (Luc 4:22).

10° Jour — La plus étonnante des relations

Souvenez-vous des paroles du Seigneur Jésus qui Lui-même a dit :

« Quiconque fera la volonté de Dieu, celui-là est mon frère, et ma sœur, et ma mère » (Marc 3:35).

Il semble qu'une seule comparaison empruntée à la terre ne suffisant pas à nous dépeindre l'amour de Jésus, ce bon Sauveur ait dû réunir dans cette seule parole tout ce qu'il y a de plus tendre dans nos relations terrestres. Et dans toute la Bible, il en est ainsi. Les affections les plus puissantes que l'homme puisse ressentir sont employées tour à tour par l'Esprit saint pour nous peindre la profondeur et l'intensité de l'amour de Jésus. Tantôt il est comparé à « une mère qui console son enfant », tantôt il appelle son peuple « ma sœur », « mon amie », « mon épouse ».

Un tel langage nous surprend-il ? Ne serait-ce là qu'une simple figure plus expressive que réelle ? Mais Jésus n'a-t-il pas donné sa vie pour nous ? Oh ! devant ce gage de Son amour, cessons de nous étonner qu'il ait pu s'exprimer en ces termes.

Chrétien, es-tu triste ou solitaire ? Les liens les plus chers qui t'attachaient à la vie viennent-ils de se rompre ? La tombe a-t-elle fait des vides autour de toi et brisé tes plus intimes affections ? Oh ! s'il en est ainsi, regarde à Jésus, tu trouveras en lui un amour qui surpasse toute connaissance. Il est « l'Ami plus attaché qu'un frère », dont la présence et la douce société compensent toutes les pertes et remplissent tous les vides. « Il fait habiter en famille celui qui était seul ». Es-tu orphelin, sans consolation ? Souviens-toi que tu es au ciel un tendre ami qui t'aime d'un amour aussi profond que l'Océan, aussi incommensurable que l'éternité.

Et pour qui sont les bénédictions présentées sous cette étonnante image ? À qui Jésus prodigue-t-il ces témoignages d'un amour sans bornes ? Pour avoir accès à ces grâces, il ne suffit pas de faire une profession extérieure de christianisme, d'appartenir à telle ou telle Église, de suivre tel ou tel ministre, d'observer certains rites ou de porter telle dénomination religieuse ; non, les paroles de Jésus ne s'appliquent qu'à celui seul qui est revêtu de sainteté, qu'à celui qui « fait la volonté du Père ». Oui, l'âme qui cherche à refléter, pour ainsi dire, l'esprit de Christ, l'âme qui est remplie de l'Esprit, qui prend sa Parole pour règle de sa conduite journalière et fait de la gloire de Dieu le grand but de son existence ; l'âme qui vit pour Dieu, avec Dieu et en Dieu, en un mot, l'âme croyante, douce et humble qui cherche à vivre de la vie de Christ et en vue du ciel, cette âme, — et celle-là seule, — peut goûter les joies et les bénédictions de la famille de Dieu.

Si l'amitié des puissants et des vertueux de la terre est chose désirable, qu'est-ce donc que de posséder cet amour divin auprès duquel l'affection terrestre d'un frère ou d'une sœur, celle d'un père, d'une mère, ou d'un ami ne sont que comme de pâles étoiles à côté du soleil resplendissant ! Jésus ne craint pas de nous appeler ses frères. Jetant les yeux sur de pauvres vermisseaux tels que nous, il dit : Voici mon frère, ma sœur et ma mère ! » N'est-il pas plein de beauté et d'amour ce premier message du Christ ressuscité : « Va dire à mes frères : Je monte vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu ? » (Jean 20:17). Et ce doux langage qu'il tient à son Père après les souffrances endurées pour faire de nous une famille d'adorateurs : « J'annoncerai ton Nom à mes frères ; au milieu de l'assemblée je chanterai tes louanges » (Ps. 22:22 ; Hébr. 2:12). « J'écrirai sur eux, dit-il ailleurs, mon nouveau nom ». Comme nous écrivons notre nom sur un livre pour montrer qu'il nous appartient, de même Jésus écrira son nom sur nous, — merveilleux ouvrage de sa grâce, — afin que ce nom soit lu et connu des principautés et des puissances célestes. Avons-nous « connu et cru l'amour que Dieu a pour nous » ? Ah ! que notre gratitude est faible ! Qui ne pourrait souscrire à ces mots d'un chrétien dont le nom est resté en vénération dans l'Église :

« Ton amour a été pour moi comme une ondée abondante ; mais ma reconnaissance n'est que comme une goutte de rosée, et cette goutte elle-même est souillée par le péché ».

Puis au matin de l'éternité, bienheureux celui qui aura gardé la parole du Seigneur et n'aura pas renié son Nom. Il verra s'accomplir la promesse donnée en Apoc. 3:12 : « Celui qui vaincra, je le ferai une colonne dans le temple de mon Dieu, et il ne sortira plus jamais dehors ; et j'écrirai sur lui le nom de mon Dieu, et le nom de la cité de mon Dieu, de la nouvelle Jérusalem qui descend du ciel d'auprès de mon Dieu, et mon nouveau nom ».

« Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui » (Jean 14:23).

11° Jour — L'ami des orphelins

Souvenez-vous des paroles du Seigneur Jésus qui Lui-même a dit :

« Je ne vous laisserai pas orphelins, je viens à vous » (Jean 14:18).

Le chrétien est-il destiné à marcher toujours dans les sentiers de la joie ? Non, il a été averti au contraire qu'il doit s'attendre à beaucoup de tribulations. Il a ses Maras aussi bien que ses Élims, ses vallées de Baca comme ses heures de repos. Il est souvent seul pour résister à la fureur de l'orage ; souvent son kikajon se flétrit au moment où il en aurait besoin ; son soleil se voile quand il est encore jour. Sa demeure et son cœur, autrefois si joyeux, sont soudain obscurcis par une douleur qu'aucun étranger, qu'un frère même peut-être ne saurait partager. Mais nous avons quelqu'un qui, venu ici-bas pour souffrir, est toujours prêt à nous soulager. Que de fois sa voix d'amour n'a-t-elle pas fait entendre ses doux accents dans la triste chambre d'un malade ou auprès d'un lit de mort : « Je ne vous laisserai pas orphelins ! » — C'est comme si Jésus nous disait : « Le monde, les amis pourront vous abandonner ; les séparations douloureuses, la mort pourront vous atteindre ; mais ne craignez rien, moi je ne vous abandonnerai pas. Vous pourrez être solitaires, mais non pas seuls ; car moi, votre Seigneur et votre Dieu, je suis avec vous ! »

Jésus semble avoir une tendresse toute particulière pour ses enfants orphelins et affligés. Un père aime d'autant plus tendrement son enfant qu'il le voit malade et abattu ; de tous ceux de sa maison, c'est celui sur lequel se concentrent le plus ses pensées. De même Christ semble trouver ses délices à prodiguer la plus tendre sympathie à celui qui n'a personne qui l'aide. C'est aux jours de l'affliction que son peuple sent le plus vivement combien il lui est précieux ; c'est lorsqu'il traverse le « désert » que Jésus lui « parle selon son cœur » ; c'est de là, chose merveilleuse, qu'il « lui donne ses vignes et la vallée d'Acor [ou : vallée du trouble] pour une porte d'espérance » (Osée 2:15). Là même où il s'y était le moins attendu, il voit jaillir sous ses pas les sources de ses consolations célestes. Comme autrefois Jonathan, faible et las, sentit renaître ses forces en prenant du miel coulant au milieu de la forêt, ainsi il y a pour les enfants de Dieu, fatigués et attristés, un miel rafraîchissant, — consolations éternelles découlant de l'arbre de vie et qui viennent adoucir leurs plus dures épreuves.

Ô vous, âmes affligées, soyez donc consolées ! Si Jésus vous a retranché votre portion ici-bas, c'est afin de vous amener à lui comme à votre portion éternelle. S'il a tari les ruisseaux et la source de vos bénédictions temporelles, il l'a fait pour vous amener à dire : « Toutes mes sources sont en toi ». « Dieu semble vouloir remplir tous les vides que son amour a dû creuser dans nos cœurs, disait un fidèle, parlant d'après sa propre expérience ; son but de grâce est de guérir les cœurs brisés ».

Quelle admirable peinture le Seigneur nous donne de la profondeur, de la tendresse et de l'immuable certitude de ses consolations, quand il nous dit : « Comme quelqu'un que sa mère console, ainsi moi, je vous consolerais ; et vous serez consolés » ! (Ésaïe 66:13).

Ah ! qui ne voudrait voir se transformer ainsi toutes ses épreuves, ses tristesses, ses amertumes, en témoignages de sympathie et d'amour du Consolateur des orphelins, de ce Consolateur puissant et tendre dont le seul regard dissipe les plus sombres douleurs ! Comme une brillante constellation jette sa clarté la plus vive à l'heure de minuit, de même les paroles de Jésus, véritables messagères, répandent leur douce clarté dans la sombre nuit de nos douleurs terrestres. Nous pouvons ne pas en discerner la beauté lorsque l'horizon nous apparaît brillant et lumineux, mais Dieu nous les tient en réserve pour les jours où notre ciel est couvert de sombres nuages.

« Je vous ai dit ces choses, afin que, quand l'heure sera venue, il vous souvienne que moi je vous les ai dites » (Jean 16:4).

12° Jour — La victoire sur le monde

Souvenez-vous des paroles du Seigneur Jésus qui Lui-même a dit :

« Vous avez de la tribulation dans le monde ; mais ayez bon courage, moi, j'ai vaincu le monde » (Jean 16:33).

Qu'aurai-je à craindre d'un monde déjà vaincu ? Le Triomphateur tout-puissant, près de recevoir la couronne de gloire, se tourne vers ses faibles et timides soldats et leur dit de prendre courage. Ils n'ont pas à combattre des ennemis inconnus. L'Homme-Dieu, notre Médiateur, connaît leurs épreuves. « Il a été tenté en toutes choses ». Il marche devant nous et nous crie à nous, pauvres pèlerins : Je vous ferai connaître le chemin de la vie. Et ce chemin, il l'a ouvert lui-même ; il en sait par expérience toutes les difficultés. Pas une épine douloureuse qui ne l'ait blessé, pas une offense qu'il n'ait supportée, pas de larmes qu'il n'ait aussi répandues !

Une chose, il est vrai, manque à cette parfaite identité entre Christ et les siens : il a été « sans péché » ; mais cette horreur du péché qu'éprouvait sa nature sainte prête peut-être à sa sympathie envers ceux qui ne sont que corruption au dedans et assaillis de tentations au dehors, quelque chose de plus intense et de plus profond.

Lecteur ! es-tu près de succomber à la tentation ? le monde a-t-il déployé devant toi ses appâts séducteurs, ou ton cœur serait-il inconstant et léger ? Considère Celui qui a souffert ! écoute ton Rédempteur adorable, te disant du haut de son trône : « J'ai vaincu le monde » ! Il a triomphé des ruses de l'ennemi ; par trois fois, avec les mêmes armes dont il veut que tu te revêtes, il a repoussé le tentateur en disant : IL EST ÉCRIT. Serais-tu sous le poids de quelque peine écrasante ou de quelque détresse extrême ? « Il sait ce que c'est que la langueur ». Lui, le vrai Cep, connaît jusqu'aux moindres fibres de ses sarments ; la serpe qui les blesse le blesse aussi. « Il a parcouru, disait un affligé, toutes les phases de l'école de douleur par laquelle nous avons à passer ». Il aime à mettre son

peuple dans des positions exceptionnelles et difficiles, pour le contraindre à s'appuyer sur lui et à se confier en sa puissance. S'il nous laisse balloter au gré des vagues, c'est pour nous faire sentir le besoin de la lumière conductrice qui émane de lui-même et qui peut seule nous guider au milieu de la tempête.

Soyez assurés qu'il n'y a qu'amour dans toutes ses voies. Celui qui nous connaît infiniment mieux que nous ne nous connaissons nous-mêmes, met souvent une épine sur notre chemin pour nous contraindre à prendre notre essor vers le ciel et à nous élever au-dessus de la terre où nous rampons. « Nous glissons sur une glace unie, dit Evans ; les chemins raboteux sont les plus sûrs ». Ne nous attendons pas à ne point verser de larmes sur cette terre ; ce bonheur est réservé pour le ciel.

Qui pourrait dire combien sont nécessaires à l'enfant de Dieu les afflictions qu'il trouve dans le monde ? La vraie semence spirituelle de Christ (c'est-à-dire le peuple qu'il s'est acquis) est d'ordinaire déposée bien profondément dans le sol et doit se frayer sa voie à travers des difficultés sans nombre avant d'atteindre la surface ; mais ses racines n'en sont que plus fortes ; et si ces plantes du jardin de Dieu n'étaient sorties de ces profondeurs cachées, comme l'arbrisseau elles auraient été déracinées par le premier coup de vent. Jésus aime conduire ses disciples, comme il le fit autrefois, « sur une haute montagne à l'écart », c'est-à-dire en un lieu bien élevé au-dessus des choses du monde ; mais lui-même, vainqueur du monde, leur adresse, tout en les conduisant, ses consolations ineffables en attendant de les introduire dans sa gloire.

« Les souffrances du temps présent ne sont pas dignes d'être comparées avec la gloire à venir qui doit nous être révélée » (Rom. 8:18).

13° Jour — Le petit troupeau

Souvenez-vous des paroles du Seigneur Jésus qui Lui-même a dit :

« Ne crains pas, petit troupeau, car il a plu à votre Père de vous donner le royaume » (Luc 12:32).

Encore la voix du bon Berger ! Encore une parole de consolation, et quelle tendre parole ! Son troupeau est petit, faible, craintif ; mais il est aimé du Père, il jouit de son « bon plaisir » et il sera bientôt un troupeau « glorifié », abrité dans la bergerie céleste et dans une sécurité éternelle et parfaite ! Et comment le bon Berger apaise-t-il les craintes et les angoisses de ses brebis ? S'il les voit haletantes et fatiguées au penchant de la montagne, il leur montre de sa houlette les portes brillantes du royaume de gloire, en leur disant : « Le bon plaisir de votre Père est de vous le donner ! » Quelles paroles réjouissantes ! Quelle bienheureuse perspective ! Sauveur miséricordieux, ton amour fait mon bonheur !

Le royaume de Dieu appartient aux fidèles en vertu d'une charte inaliénable et irrévocable. « Je vous confère un royaume », leur dit Jésus dans une autre occasion, « comme mon Père m'en a conféré un » (Luc 22:29). Ce royaume est aussi sûr que l'amour éternel et que la toute puissance de Dieu. Satan, le grand ennemi du royaume, peut jeter dans vos âmes des doutes, des méfiances et des craintes pour troubler votre paix, mais il ne peut vous dépouiller de votre propriété. Il faudrait qu'il arrachât la couronne du front de Celui qui est assis sur le trône avant de pouvoir affaiblir ou altérer en quoi que ce soit cette promesse certaine. S'il a plu à Dieu de frapper le pasteur du troupeau, il lui plaira aussi de donner la joie à son peuple racheté. S'il a dit à l'épée de se réveiller contre son compagnon, alors que le « troupeau était dispersé », il mettra certainement son plaisir, pour l'amour du bon Berger, à tourner sa main avec amour sur les petits de ce troupeau (Zach. 13:7).

Chrétiens, songez à cette parole : « C'est la volonté de votre Père ». Le bon Berger, tout en vous conduisant à travers les montagnes qui vous séparent encore de son heureux bercail, vous montre de toutes parts sur la route des signes et des gages de l'amour de son Père. Il peut, il est vrai, vous conduire dans votre patrie par une voie qui vous est inconnue. Après avoir fait sortir son peuple d'Israël hors d'Égypte, comment le fit-il entrer dans la terre promise ? En le faisant passer par quarante ans d'épreuves et de privations au désert. Souvent il en agit encore ainsi ; mais confiez-vous en lui, ô croyants ; ne le déshonorez pas par vos doutes et vos craintes coupables. Ne regardez pas à vos sentiers obscurs ou à votre cœur capricieux et vacillant, mais regardez plutôt au but qui est devant vous. Avec quelle ardeur Dieu désire votre salut ! Combien d'autres paroles, tout aussi tendres que celles-ci, ne vous a-t-il pas adressées !

Que la douce voix du bon Berger vous redise : « Il a plu à votre Père ». « Je vous ai donné, semble-t-il nous dire, la meilleure preuve que telle est aussi ma volonté, car pour ouvrir les portes de ce royaume, j'ai donné ma vie pour vous ; mais c'est aussi la volonté de mon Père ». « Comme un berger prend soin de son troupeau au jour où il est au milieu de ses brebis dispersées, a dit le Seigneur l'Éternel, ainsi je prendrai soin de mes brebis et je les sauverai de tous les lieux où elles ont été dispersées au jour de la nuée et de l'obscurité profonde » (Ézéchi. 34:12).

« Or c'est ici la volonté de Celui qui m'a envoyé, c'est que je ne perde rien de tout ce qu'il m'a donné.. » (Jean 6:39).

« Mes brebis écoutent ma voix, et moi je les connais, et elles me suivent, et moi, je leur donne la vie éternelle, et elles ne périront jamais ; et personne ne les ravira de ma main. Mon Père qui me les a données est plus grand que tous, et personne ne peut les ravir de la main de mon Père. Moi et le Père, nous sommes un » (Jean 10:27-30).

Ne crains donc point, petit troupeau ! quoique tu aies à traverser pendant quelques jours encore une terre aride et desséchée, quoique ta toison soit peut-être mise en lambeaux par les ronces du chemin et tes pieds ensanglantés par les cailloux, ne crains point, te dis-je, car

« Ce n'est pas la volonté de votre Père qui est dans les cieux qu'un seul de ces petits périsse » (Matt. 18:14).

14° Jour — La grâce à la portée de tous

Souvenez-vous des paroles du Seigneur Jésus qui Lui-même a dit :

« Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive » (Jean 7:37).

N'est-ce pas une des paroles les plus réjouissantes qui soient jamais « sorties de la bouche du Seigneur » ? Le jour où elle fut prononcée était des plus solennels ; c'était le dernier, le « grand jour » de la fête des Tabernacles, et la foule était plus considérable encore qu'elle ne l'avait été pendant les sept autres jours de la fête.

Le bassin d'or venait probablement, selon la coutume, d'être rempli des eaux de Siloë et apporté au temple au bruit des acclamations du peuple, lorsque le Sauveur du monde saisit cette occasion pour proclamer la bonne nouvelle du salut. Nombreuses, sans doute, furent les paroles que Jésus prononça en ces jours particulièrement solennels, mais il semble avoir réservé la plus importante de toutes pour la dernière. Quelle est donc cette vérité capitale sur laquelle il veut attirer l'attention de son nombreux auditoire ? C'est celle-ci : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive ».

Lecteur, doutez-vous de la réalité de cette miséricordieuse promesse ? Vos péchés sans nombre s'élèvent-ils comme une barrière entre vous et la miséricorde gratuite du Sauveur ? Croyez-vous ne pas pouvoir venir à lui tel que vous êtes, et qu'une guérison partielle, une réforme préparatoire doivent s'opérer en vous avant que vous osiez vous approcher de la source de vie ? Si vous le croyez, grande est votre erreur, car Jésus vous dit : « Quiconque a soif » ; il ne fait aucune exception. Quoi de plus gratuit que l'eau ? Le plus pauvre mendiant peut se désaltérer, « sans argent et sans aucun prix », à la fontaine du chemin. Telle est l'image du salut

glorieux que vous offre le Seigneur. Il vous invite à venir à lui avec votre misère et votre pénurie, votre faiblesse et votre indignité. Souvenez-vous de l'entretien du Rédempteur avec la Samaritaine. Elle était une grande pécheresse, perdue, endurcie, dégradée, mais il n'exige d'elle aucune condition ; croire et croire seulement : voilà tout ce qu'il lui demande. « Si tu connaissais le don de Dieu, lui dit-il, toi tu lui eusses demandé, et il t'eût donné de l'eau vive ».

Mais n'y a-t-il pas cependant une condition requise dans cette parole de Jésus : Si « quelqu'un a soif » ? Peut-être êtes-vous abattu en pensant combien peu vous recherchez la sainteté, combien peu vous sentez le besoin d'un Sauveur. Mais cette conviction même de votre misère n'est-elle pas un signe que vous soupirez à quelque degré après Jésus Christ ? et quelque faible que soit ce soupir, si vous dites : « Je n'ai rien pour puiser, et le puits est profond », Celui qui vous offre l'eau du salut remplira lui-même vos vaisseaux desséchés. « Car Il a rassasié l'âme altérée et a rempli de biens l'âme affamée » (Psaume 107:9).

« Jésus se tint là, et cria ». — C'est le seul trait de ce genre qui nous soit raconté dans la vie de Celui dont il était dit : « Il ne criera pas et il n'élèvera pas sa voix, et il ne la fera pas entendre dans la rue » (És. 42:2). Mais la vérité qu'il avait à faire entendre à la foule étant d'un intérêt et d'une importance de premier ordre, il tenait particulièrement à la proclamer devant tous. Et c'est par une invitation semblable que le Seigneur Jésus a voulu sceller le livre inspiré : « Que celui qui a soif vienne et que celui qui veut prenne gratuitement de l'eau de la vie », nous répète-t-il encore à la dernière page de l'Apocalypse. Puissent ces paroles miséricordieuses résonner jusqu'aux extrémités du monde, en sorte qu'on puisse dire aujourd'hui comme autrefois :

« Comme il disait ces choses, plusieurs crurent en lui » (Jean 8:30).

15^e Jour — Une douce servitude

Souvenez-vous des paroles du Seigneur Jésus qui Lui-même a dit :

« Mon joug est aisé et mon fardeau est léger » (Matt. 11:30).

Pourrait-on en dire autant du joug de Satan et du joug du péché ? Combien ne serait-il pas plus vrai de dire : « Son joug est dur et son fardeau pesant » ? Le service de Christ est un service heureux et le seul heureux. Mon joug, dit-il. Ce joug nous est imposé par un ami éprouvé, par un ami qui a porté lui-même le fardeau qu'il veut nous donner. « Il s'est chargé de nos douleurs ». Quelle bénédiction que de se sentir sous la sainte servitude d'un Maître aussi bon ! Il n'en est pas de nous comme des esclaves que l'on frappait pour les faire travailler, mais nous sommes « conduits » d'autant plus tendrement que Jésus a mis son joug et son fardeau sur nous. Le grand apôtre Paul, en parlant de lui-même, emploie toujours les plus humbles épithètes ; ce n'était pas cependant qu'il n'eût bien des sujets de se glorifier : il avait pris la parole devant des rois, avait pénétré dans le palais des Césars et comparu devant César lui-même ; il avait été ravi jusqu'au troisième ciel ; mais le seul titre qu'il se donne dans toutes ses épîtres, le seul qu'il soit heureux de prendre, est celui-ci : « Serviteur (ou littéralement « esclave ») de Jésus Christ » !

Lecteur ! connais-tu cette douce servitude ? Peux-tu dire aussi avec joie : « Ô Seigneur, je suis véritablement ton serviteur » ? Jésus n'est pas un maître dur ; et si jamais Satan cherchait à te le persuader, réponds hardiment : « Il m'a aimé et il s'est donné lui-même pour moi ». — Il est vrai, le joug est la discipline dont il se sert pour préparer ses enfants à une glorieuse immortalité. Mais ne craignez pas ! C'est sa main toujours tendre qui a mis sur vous son joug, et qui l'y maintient. Il a proportionné lui-même son joug à vos forces ; « mon fardeau est léger », dit-il ; il vous accordera ses grâces dans la mesure exacte de vos besoins. Mieux encore, il vous amènera à aimer vos épreuves, parce qu'elles vous feront apprécier toutes les richesses de la fidélité et de la miséricorde de Dieu. Ah ! que son peuple a besoin de se sentir ainsi sous le joug, au milieu des tentations sans nombre qui l'environnent, pour rester soumis et humble. L'amour de Dieu use de tous les moyens pour subjuguier nos cœurs, pour nous humilier et nous éprouver, pour nous faire sortir de nous-mêmes, de nos goûts, de nos relations, de notre bien-être, en un mot pour nous charger de son joug !

Et qui a jamais regretté cette heureuse servitude ? Parmi les mille regrets qui entourent souvent un lit de mort, et qui ont mouillé plus d'une fois de larmes amères l'oreiller du mourant, y en a-t-il jamais eu un seul qui ait eu pour objet de s'être soumis à ce joug ?

Chrétien dans l'épreuve, Jésus t'a-t-il jamais fait défaut ? Son joug t'a-t-il jamais paru trop lourd ? Tes larmes n'ont-elles pas toujours été essuyées, et tes douleurs apaisées ? Tes tentations ont-elles jamais été au-dessus de tes forces ? Ah ! ne dois-tu pas bien plutôt t'écrier : « Oui, la parole de l'Éternel est bonne » ; je lui ai remis mon fardeau et il m'a soutenu ? Comme tous les obstacles se sont dissipés ! Comme le joug a perdu sa pesanteur et la croix son amertume dans la pensée que tu les portais pour l'amour de Jésus ! Un repos est promis dès ici-bas à celui qui accepte franchement ce joug ; mais un repos meilleur encore attend l'âme fatiguée et chargée qui atteint le terme de sa course, car ainsi a dit Jésus :

« Prenez mon joug sur vous et apprenez de moi, car je suis débonnaire et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes » (Matthieu 11:29).

16^e Jour — L'amour de Dieu

Souvenez-vous des paroles du Seigneur Jésus qui Lui-même a dit :

« Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés » (Jean 15:9)

N'est-ce pas le plus étonnant des versets de la Bible ? Qui peut sonder la profondeur incommensurable de l'amour qui était dans le sein du Père de toute éternité pour le Fils de ses dilections ? Et cependant c'est cet amour qui sert de terme de comparaison au Sauveur, quand il veut exprimer sa tendresse pour ses disciples.

Rien de plus mystérieux que la communion qui existe entre la première et la seconde personne de la Trinité adorable dès avant la création du monde. L'Écriture ne nous donne à ce sujet que quelques révélations, mais qui doivent nous suffire. « J'étais alors à côté de lui son nourrisson », nous dit la Parole, « j'étais ses délices tous les jours, toujours en joie devant lui ».

Nous savons que nos affections terrestres sont susceptibles de croître en profondeur et en intensité. La grandeur de l'amitié d'hier n'est pas encore ce qu'elle pourra devenir, alors qu'elle aura été consacrée et mûrie par des années de rapports mutuels. Mais quelle perfection dans ce mutuel amour du Père et du Fils qui est de toute éternité ! cet amour qui n'est pas comme le nôtre, capricieux, passager, vacillant, sujet à mille fluctuations, mais qui est, au contraire, pur, immuable, sans ombre de changement ! — Et cependant écoutez ce que dit Jésus : « Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés ».

Assurément, s'il nous eût dit : « Comme mon Père a aimé les anges, moi je vous ai aimés », c'eût été déjà infiniment plus que nous n'étions en droit d'attendre. Mais le vrai symbole de l'amour ne pouvait être qu'un amour infini. Bien avant que les jours et les mondes fussent créés, cet amour existait. L'amour du Père, et son propre amour pour les pécheurs : tels sont les deux sujets de la joie éternelle du Sauveur.

Pour compléter l'image que nous montre notre texte, regardons à la description de l'amour du Père pour nous. « À cause de ceci le Père m'aime », dit ailleurs Jésus, « c'est que je laisse MA VIE » ! Dieu possédait en lui-même un amour entier, parfait ; il n'avait pas besoin de l'amour de ses créatures pour ajouter à sa gloire ou à son bonheur ; néanmoins il semble dire que son amour pour nous est si intense, qu'il en aime davantage son Fils bien-aimé (si un amour infini est susceptible de s'accroître), parce qu'il a donné sa vie pour

les coupables enfants d'Adam ! C'est en parlant des rachetés qu'il est dit : « Il se reposera dans son amour ; — il s'égayera en toi avec chant de triomphe ».

En vérité, cette assertion : « Dieu est amour », nous a été surabondamment prouvée, et il ne nous est plus possible désormais de considérer l'amour comme une perfection abstraite de la nature divine. « Par ceci », nous dit l'apôtre Jean, « nous avons connu l'amour, c'est que Lui a laissé sa vie pour nous » (1 Jean 3:16).

Après cette preuve de la tendresse de Jésus, aucune autre ne peut nous étonner. Ah ! qu'elles sont faibles nos plus tendres affections, comparées à celle qu'il nous a témoignée ! Notre amour n'est qu'un pâle reflet de celui de Dieu, aussi froid que les rayons de la lune comparés à ceux du soleil. — Nous refuserions-nous donc à aimer davantage Celui qui nous a aimés le « premier » et qui nous a « tant aimés » ?

« Voyez de quel amour le Père nous a fait don, que nous soyons appelés enfants de Dieu » (1 Jean 3:1).

17° Jour — Le résumé de l'Évangile

Souvenez-vous des paroles du Seigneur Jésus qui Lui-même a dit :

« Crois seulement » (Marc 5:36).

Cette parole est à la fois la plus brève et la plus consolante peut-être des paroles de Jésus. Elle contient le résumé et l'essence même de la vérité qui sauve.

Lecteur, es-tu assailli par les terreurs de Satan ? La pensée de tes péchés, de ta vie de misères, s'élève-t-elle en témoignage contre toi, menaçant de te jeter dans le désespoir ? Ne crains rien ! Une douce voix murmure à ton oreille : « Crois seulement ». Tes péchés sont nombreux, il est vrai, mais ma grâce et mes mérites les surpassent encore. « Crois seulement » que je suis mort pour toi, que j'intercède pour toi, et que cette parole est certaine et digne d'une entière croyance. — As-tu honteusement déserté la bonne voie ? As-tu renié ton Sauveur ? et par suite de cette coupable défaillance, Celui qui était pour toi tout amour et dont le service faisait autrefois tes délices, a-t-il caché sa face de toi ? Ton cœur brisé soupire-t-il en songeant aux jours bénis où tu marchais avec Dieu, et t'écries-tu avec angoisse : « Oh ! que ne suis-je comme aux jours d'autrefois, ... quand la clarté de Dieu luisait sur ma tête » ? (Job 29:2, 3). S'il en est ainsi, « crois seulement ». Change tes plaintes en prières. Crois la parole de Celui dont les voies ne sont pas nos voies, et qui a dit à des pécheurs tels que toi : « Revenez, fils infidèles, et je guérirai vos infidélités » (Jér. 3:22). — Ou bien encore, es-tu accablé sous quelque lourde épreuve ? tes plans les plus chers ont-ils été renversés ? tes plus belles fleurs se sont-elles flétries, à peine écloses ? « Le Seigneur aurait-il oublié d'avoir compassion » ? Alors écoute cette parole de Jésus qui résonne jusque dans la plus sombre nuit de l'épreuve, et qui retentit même au delà des portes de la mort : « Crois, crois seulement ».

Toutes tes épreuves, n'en doute pas, ont leur raison d'être. C'était peut-être une épine qu'il fallait enlever de ton sentier, ou une leçon pleine de miséricorde qu'il fallait t'enseigner. Le coup terrible qui a fondu sur toi t'a été envoyé par amour ; la gloire de Dieu et le salut de ton âme exigeaient que tu fusses ainsi frappé. Ici-bas, tu dois accepter avec foi ce qu'Il permet à ton égard. Maintenant la parole que Jésus t'adresse est celle-ci : « Ne t'ai-je pas dit que, si tu crois, tu verras la gloire de Dieu ? »

Es-tu craintif et agité à la pensée de la mort ? As-tu été « toute ta vie » assujéti à la « servitude », dans la crainte du dernier ennemi ? « Crois seulement ». « Tel sera ton jour, telle sera ta force ». À l'heure de la mort il te sera accordé une grâce toute particulière. Un bras protecteur te soutiendra lorsque tu traverseras la sombre rivière, et ce bras est plus puissant que les plus hautes vagues. Avant même que tu t'en sois aperçu, l'obscurité sera passée et la vraie lumière brillera ; le murmure de la foi qui te répétera dans la sombre vallée : « Crois seulement », sera soudain remplacé par le rassasiement de joie devant la face de ton Sauveur. Alors la foi sera changée en vue, et l'espérance en réalité.

Jésus lui-même n'a pas de remède plus puissant contre le péché, l'épreuve et la souffrance, que celui renfermé dans ces deux mots : « Crois seulement ». À l'heure suprême de sa propre agonie et à la vue de l'affliction de ses disciples, quelles sont les paroles qui sortent de ses lèvres ? « Que votre cœur ne soit pas troublé ; vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi » Croyez, oh ! « croyez seulement » !

« Je crois, Seigneur, viens en aide à mon incrédulité » (Marc 9:24).

18° Jour — Le grand calme

Souvenez-vous des paroles du Seigneur Jésus qui Lui-même a dit :

« C'est moi, n'ayez point de peur » (Marc 6:50 ; Jean 6:20).

C'est moi, ou, comme le porte le texte original, JE SUIS ! n'ayez point de peur. — Jésus vit ! Jésus est là ! Que son peuple chasse donc toute crainte. Le Dieu tout-puissant marche sur les vagues. La raison humaine peut, il est vrai, juger autrement des choses ; elle peut dire que l'aveugle hasard, des circonstances imprévues règlent les destinées de l'homme ; mais le chrétien sait qu'il n'en est pas ainsi. « La voix de l'Éternel est sur les eaux ». Assis près du gouvernail, il dirige la barque ballottée sur les vagues, et la conduit en sûreté dans le port.

Que de fois n'est-il pas venu à nous comme il vint vers ses disciples, lorsque tout semblait perdu, — « à la quatrième veille de la nuit », lorsque nous y pensions le moins ! Que de fois lorsque, comme l'apôtre Paul (Actes 27:20), nous étions sur le point de faire naufrage, que « ni le soleil ni les étoiles ne paraissaient autour de nous », et que « la tempête était si violente que nous perdions toute espérance de nous sauver », — que de fois, dans de pareils moments, n'avons-nous pas entendu la parole de Jésus, s'élevant au-dessus du bruit des vagues pour nous dire : « C'est moi, n'ayez point de peur ! »

Chrétien dans l'épreuve, écoute la voix qui te crie du milieu de l'orage : « Ne crains point, C'EST MOI » ; cette voix, comme celle de Joseph lorsqu'il s'adressait à ses frères, peut te sembler étrange, rude même, mais les paroles qu'elle prononce n'en sont pas moins pleines d'amour. « C'est moi », semble-t-il dire, « qui soulève cette mer en furie, et c'est moi qui, lorsqu'elle aura accompli son œuvre, l'apaisera en lui disant : « Tais-toi, sois tranquille ». Chacune de ses vagues obéit à ma parole, chacune de tes épreuves est voulue par moi dans un but miséricordieux ; elles ne sont pas destinées à te jeter sur la côte aride et rocailleuse, mais à t'amener plus près du ciel. Est-ce la maladie qui t'atteint ? Mais j'ai connu ces douleurs, cet épuisement, ces nuits d'insomnie, et c'est moi qui te les ai envoyés pour te bénir. Est-ce la solitude et le deuil qui font couler tes larmes ? Mais ne suis-je pas ton consolateur, venu au monde pour souffrir avec toi ? Les êtres bien-aimés que tu as perdus, c'est moi qui les ai recueillis. Est-ce la mort qui t'effraie ? Mais je suis le vainqueur de la mort. « Quand tu passeras par les eaux, je serai avec toi, et par les rivières elles ne te submergeront pas ». Bientôt c'est moi qui viendrai te chercher, et qui t'introduirai dans la maison du Père pour toujours ».

Lecteur, tu auras sujet, n'en doute pas, de rendre grâce à ton Dieu, pendant l'éternité, de chacune des tempêtes qui t'assaillent ici-bas, car les tempêtes mêmes font avancer le voyageur chrétien vers le port désiré. La tourmente et l'obscurité vont passer et l'aurore inonder bientôt de ses glorieux rayons les rivages de l'éternité !

Quelle doit donc être l'attitude de l'enfant de Dieu ? Il doit regarder constamment à Jésus, et non plus à lui-même, ni au péché, ni aux hommes ; il doit fixer le regard ferme et assuré de la foi sur le Sauveur. Ah ! comme la contemplation vivante et vraie de Jésus Christ

éloigne toute crainte coupable ? Les gardes romains, à la résurrection de Jésus, furent tellement effrayés « qu'ils en devinrent comme morts », mais les pauvres femmes juives ne craignirent pas ; pourquoi cela ? parce qu'elles « cherchaient Jésus ». « Il arrête la tempête, la changeant en calme, et les flots se taisent ; et ils se réjouissent de ce que les eaux sont apaisées, et il les conduit au port qu'ils désiraient » (Psaume 107:29, 30). Lecteur, que ton esprit fatigué se repose à l'ombre de ces paroles d'un Sauveur miséricordieux, en disant :

« J'ai attendu l'Éternel ; mon âme l'a attendu, et j'ai eu mon attente en sa parole » (Ps. 130:5).

19° Jour — Un legs

Souvenez-vous des paroles du Seigneur Jésus qui Lui-même a dit :

« Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix, je ne vous donne pas, moi, comme le monde donne » (Jean 14:27).

Quel trésor pour nous que les dernières paroles d'un mourant qui nous est cher ! Comme ses derniers mots, ses derniers regards nous sont particulièrement précieux ! Or, voici les dernières paroles, le legs sacré du Sauveur allant à la mort pour nous : « Je vous laisse la paix ».

De quelle paix s'agit-il ? de celle qu'il nous a acquise, d'une paix qui provient du pardon gratuit par son sang précieux. « Il a fait la paix par le sang de la croix ». C'est cette paix que peut seule donner la grâce infinie de Dieu en vertu du grand sacrifice de « son Fils unique et bien-aimé ». « Jésus, notre Seigneur, lequel a été livré pour nos fautes et a été ressuscité pour notre justification » (Romains 4:25). L'âme humaine a besoin de paix. L'existence n'est qu'une longue aspiration après le repos, et ce repos ne se trouve que dans le sang de la croix ! « Ayant donc été justifiés sur le principe de la foi, nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus Christ » (Romains 5:1). — « Il donne du repos à ses bien-aimés ». Après avoir dit : « Je vous laisse la paix », Jésus ajoute : « Je vous donne MA PAIX », la sienne propre, douce, profonde, parfaite paix dans la communication intime de son âme avec le Père, et à laquelle il nous donne part avec lui ; paix de Dieu qui surpasse toute intelligence et qui gardera nos cœurs et nos pensées dans le Christ Jésus » (Philippiens 4:7).

Qu'elle est différente, cette douce paix, de la fausse et trompeuse sécurité dans laquelle tant d'hommes vivent et meurent, « Ce n'est pas ici un lieu de repos », dit le prophète Michée. « Paix, paix » — crie le monde, « et il n'y a point de paix ». — « Il n'y a pas de paix, dit l'Éternel, pour les méchants » (Ésaïe 48:22). « Quand ils diront : « Paix et sûreté », alors une subite destruction viendra sur eux » (1 Thess. 5:3). Mais la paix de Jésus n'est pas celle que le monde donne ! la paix du croyant est véritable, profonde, solide, éternelle. Le monde avec tous ses appas, toutes ses séductions, ne peut la donner ; le monde avec toutes ses vicissitudes, toutes ses fluctuations ne peut nous l'ôter ! Elle brille d'un nouvel éclat à l'heure de l'épreuve, et éclaire la sombre vallée de la mort : « Prends garde à l'homme intègre et regarde l'homme droit, car la fin d'un tel homme est la PAIX » (Ps. 37:37). — « Tu garderas dans une paix parfaite l'esprit qui s'appuie sur toi, car il se confie en toi » (Ésaïe 26:3). Que de fois, en effet, le lit de mort du chrétien n'a-t-il pas été aussi paisible que le plus beau ciel d'un soir d'été, alors que tout repose dans le silence ? Que de fois l'âme qui s'envolait pour l'éternité n'a-t-elle pas disparu comme le soleil à son déclin, pour briller d'un nouvel éclat dans une hémisphère plus belle ? « Il me semble », disait un chrétien éminent sur son lit de mort, « il me semble n'avoir plus rien à faire qu'à attendre : tout est paix, douce paix ! »

Lecteurs, connaissez-vous cette paix qui surpasse toute intelligence ? Pouvez-vous répéter chaque matin à l'heure du réveil : « J'ai la paix avec Dieu » ? Les flots de l'adversité peuvent mugir autour de l'enfant de Dieu, mais ils ne l'atteindront jamais, car il est à l'abri dans le creux du rocher, et les plus violentes tempêtes ne sauraient l'en arracher. Oh ! n'attendez pas votre dernière heure pour posséder une telle paix ! Comment sera-t-il possible d'adoucir les angoisses de cette heure solennelle, si vous n'avez pas reçu avant ce moment-là « la grâce et la paix » que Dieu vous offre ? Et souvenez-vous que toutes les paroles du Seigneur Jésus sont autant de ruisseaux destinés à grossir le fleuve de votre paix. « Oh ! si tu avais fait attention à mes commandements, ta paix aurait été comme un fleuve... » (És. 48:18). — Il a dit lui-même : « Je vous ai dit ces choses afin qu'en moi vous ayez la paix » (Jean 16:33).

« J'écouterai ce que dira Dieu, l'Éternel ; car il dira paix à son peuple et à ses saints. Mais qu'ils ne retournent pas à la folie ? » (Ps. 85:8).

20° Jour — Le pouvoir suprême

Souvenez-vous des paroles du Seigneur Jésus qui Lui-même a dit :

« Toute autorité m'a été donnée dans le ciel et sur la terre » (Matt. 28:18).

Quel empire que celui-ci, comprenant les cieux et la terre. Les anges dans le ciel et les saints sur la terre sont soumis à Jésus. À sa voix, les flots s'apaisaient, les démons s'enfuyaient avec terreur, la tombe rendait sa proie. Il porte sur la tête plusieurs diadèmes. Toutes choses lui sont assujetties (voir Hébr. 1 et 2), et il a été donné pour être chef sur toutes choses à l'Église qui est son corps (Éph. 1:20-23). Oui, « au-dessus de toutes choses », des plus petites comme des plus grandes. Il tient les sept étoiles en sa main droite ; il marche au milieu des sept lampes d'or, alimentant celles-ci de l'huile de « sa grâce », et maintenant celles-là dans leur véritable orbite. Grande, sans doute, est la puissance du prince des ténèbres ; mais Dieu en soit loué, ce n'est pas à lui qu'appartient la toute-puissance. Christ le retient captif ; il lui oppose une barrière infranchissable. Nous lisons dans l'Évangile que Satan ne put pas même entrer dans le troupeau de pourceaux avant que Christ le lui eût permis. Nous lisons aussi qu'il demanda à cribler Pierre, mais le Seigneur dit à son disciple : « J'ai prié pour toi afin que ta foi ne défaille pas ».

Chrétien, que de fois cette grâce de Jésus ne t'a-t-elle pas délivré du piège de l'ennemi ? La clef de Satan n'ouvrait que trop bien, hélas ! la porte de ton mauvais cœur, mais celui qui est « plus fort que l'homme fort », s'opposa victorieusement à son entrée ; le pouvoir de l'adversaire attisait le feu, mais la toute-puissance de Jésus l'éteignait. En ce moment même, es-tu oppressé par le sentiment de la grandeur de ta corruption, de la faiblesse de ton cœur, ou bien serais-tu aux prises avec quelque tentation extérieure ou intérieure ? Regarde à Celui qui t'a promis que sa grâce suffirait. À lui est la toute puissance, à lui est l'amour infini ! La même main qui tient le sceptre de l'empire universel conduit doucement son peuple fatigué et chargé. Celui qui compte les étoiles aime aussi à compter les épreuves de ses enfants ; rien n'est trop grand, rien n'est trop petit à ses yeux. Il met nos larmes dans ses vaisseaux, il fait à son peuple un sentier uni dans son amour.

Ô Sauveur bien-aimé ! nos intérêts éternels ne pourraient être en mains plus sûres et meilleures que les tiennes. Je puis me reposer en paix sur ta toute-puissance ; je puis me réjouir de la tendre sympathie que tu nous as témoignée par ton humanité ; je puis avoir toute confiance en la parfaite sagesse de tes voies. « Quelquefois », disait un chrétien, « nous attendons une bénédiction de notre façon, mais Dieu juge bon de nous en donner une de la sienne ». Quoi qu'il en soit, ses voies et sa volonté sont toujours les meilleures. — Amour infini, puissance infinie, sagesse infinie, voilà autant de garanties infaillibles de notre bonheur. Ses desseins sont immuables, ses promesses sont fidèles, et pas un seul iota de sa parole ne tombera en terre sans être accompli.

« Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point ».

21° Jour — L'office de l'Esprit

Souvenez-vous des paroles du Seigneur Jésus qui Lui-même a dit :

« Celui-là me glorifiera, car il prendra de ce qui est à moi et vous l'annoncera » (Jean 16:14).

Le Saint Esprit glorifie Jésus dans sa personne, dans son caractère, dans son amour et devant son peuple. Il est en quelque sorte le lien qui unit le chef glorieux dans le ciel et son Église ici-bas ; c'est lui qui présente au grand Intercesseur assis sur le trône les besoins et les prières incessantes des saints selon Dieu (Rom. 8:26, 27), et qui est chargé de leur communiquer en retour des trésors de consolation pour leurs épreuves, de force contre leurs tentations, de sympathie pour leurs larmes, de richesse pour leur misère, — le tout couronné par cette parole sublime qui nous dévoile le but de l'œuvre de l'Esprit : « Il me glorifiera ».

Oui, l'Esprit glorifie Jésus ; « il ne parle pas de par lui-même, mais il dit tout ce qu'il a entendu » ; il rappelle au croyant la toute-puissante intercession du Sauveur, ses paroles de sympathie, les messages pleins de tendresse d'un cœur qui, bien qu'humain, ne saurait être sujet à aucune ombre de changement : « Il ne vous parlera », dit un vieux théologien en commentant le passage qui nous occupe [Goodwin], « il ne vous parlera que de mon amour, il trouvera ses délices ineffables à me glorifier dans l'Église, à me rendre toujours plus cher au cœur de mes rachetés ; et il est digne de toute croyance, car il est l'ESPRIT DE VÉRITÉ ».

Et quelle n'a pas été la fidélité de l'Esprit dans tous les siècles à glorifier, Jésus ! Voyez la première manifestation de sa puissance dans l'Église chrétienne le jour de la Pentecôte ; quelle fut en ce jour à jamais mémorable la grande vérité sur laquelle se concentra l'intérêt de ces milliers de pécheurs qui fléchirent le genou devant Dieu ? Ce fut l'œuvre de Jésus. L'Esprit de vérité mit cette œuvre en lumière et glorifia ainsi le Sauveur devant les hommes qui jusqu'alors n'avaient vu en lui rien qui le fît désirer. Écoutez la déclaration que le Saint Esprit inspira à l'apôtre Pierre, — admirable résumé de cette merveilleuse prédication qui fut accompagnée « d'une démonstration d'esprit et de puissance » : « Que toute la maison d'Israël sache certainement que Dieu a fait et Seigneur et Christ ce Jésus que vous avez crucifié ».

Et c'est toujours cette sublime vérité que l'Esprit saint se plaît à présenter au pécheur abattu ; cette vérité qui, seule, peut lui donner la force de renverser les forteresses de Satan. Toutes les beautés intimes et glorieuses de l'œuvre et du caractère de Christ sont invisibles à l'œil naturel. « C'est l'Esprit qui vivifie ». « Personne ne peut dire Seigneur Jésus, si ce n'est par l'Esprit saint ». Il est le grand annonciateur du Christ et c'est par lui que Jean Baptiste pouvait déclarer à son peuple : « Voilà l'agneau de Dieu ! »

L'Esprit de Christ qui était dans les prophètes de l'Ancien Testament « rendait par avance témoignage des souffrances qui devaient être la part de Christ et des gloires qui suivraient (1 Pierre 1:11). C'est le Saint Esprit qui a rappelé aux apôtres toutes les choses que Jésus a dites pour nous les rapporter (Jean 14:26). C'est par l'Esprit Saint que Jésus, avant son élévation au ciel, a donné des ordres aux apôtres qu'il avait choisis (Actes 1:2).

C'est le Saint Esprit qui a communiqué « toute la vérité » aux écrivains inspirés du Nouveau Testament afin de « compléter la parole de Dieu » (Jean 16:13). — Richesses insondables ! Ô merveilleux dons de la grâce infinie de Dieu envers l'homme : Christ la vérité, l'Esprit la vérité, sa Parole la vérité (Jean 14:6 ; 17:17 ; 1 Jean 5:6).

Lecteur, si la sainteté, la gloire et l'amour de Jésus ont été dévoilés à votre âme, c'est au Saint Esprit que vous le devez. Si, à l'heure de l'épreuve, vous avez puisé de grandes consolations dans la pensée de la profonde sympathie de votre Rédempteur et de son amour toujours vivant ; ou bien si, à la perspective d'une mort prochaine, vous éprouvez la puissance de ses promesses magnifiques, qui est-ce qui a produit cette œuvre en vous, sinon le Saint Esprit, qui, fidèle à sa mission de paix, prend de ce qui est à Christ pour vous le donner, vous rendant ainsi capable de le bénir, soit dans la vie, soit dans la mort. Puisse votre devise être toujours celle-ci : Rien que Christ ; mais pour croître dans la connaissance et dans la grâce de Christ, ne négligez pas de rechercher les communications de Celui qui peut seul vous révéler « l'excellence de cette connaissance ».

« L'Esprit de vérité qui procède du Père, celui-là rendra témoignage de moi » (Jean 15:26).

22° Jour — Une heureuse transformation

Souvenez-vous des paroles du Seigneur Jésus qui Lui-même a dit :

« Votre tristesse sera changée en joie » (Jean 16:20).

Le peuple de Christ est un peuple affligé. L'épreuve est son héritage ; la tribulation est sa discipline. Mais si vous êtes affligés maintenant de diverses manières, c'est « afin que l'épreuve de votre foi, bien plus précieuse que celle de l'or qui périt et qui toutefois est éprouvé par le feu, soit trouvée tourner à louange, et à gloire, et à honneur, dans la révélation de Jésus Christ » (1 Pierre 1:7). Vos épreuves vous sont mesurées par une main compatissante. Il vous connaît trop bien, il vous aime trop tendrement pour faire de ce monde un monde sans épreuve et sans larmes. « Il faut de la pluie, de la grêle, des orages, au ciel des saints », disait Rutherford. Si votre chemin terrestre était semé de fleurs et que les rayons du soleil se jouassent sans cesse autour de votre demeure, vous risqueriez d'oublier que votre existence n'est qu'une existence « nomade », et que vous n'êtes ici-bas qu'étrangers et voyageurs. Il faut que la tente soit parfois ébranlée, il faut que les liens qui retiennent ce tabernacle terrestre se relâchent les uns après les autres, afin de vous amener à sentir que vous n'êtes véritablement qu'un pèlerin, et à soupirer après une meilleure patrie. Mais encore une fois soyez consolés ; et tandis que l'affliction est votre partage, pensez à Celui qui dit à chacun de vous : « Je connais tes afflictions ». Les anges ne pourraient comprendre vos douleurs, ils ne sauraient sympathiser avec vous, car la douleur est chose inconnue pour eux. Mais il y a un Être plus puissant que les anges qui compatit à toutes vos peines, à toutes vos tristesses. L'amour est au fond de tout ce qu'il dispense à votre égard. Il a un but caché dans toute épreuve qu'il vous envoie, en sorte qu'épreuve et bénédiction sont pour son peuple des mots synonymes. « Pourquoi me demandez-vous ce que j'aime ? » disait un fervent serviteur de Dieu sur son lit de mort, « je suis le malade du Seigneur, je ne puis que tout aimer ».

Quand vos dispositions seront telles, alors « votre tristesse sera changée en joie ». Le matin s'approche, — ce brillant matin où la rosée amassée durant des nuits de larmes brillera à l'éclat du soleil de justice. À ce moment bienheureux, tout le travail, toutes les épreuves du temps présent seront oubliés, ou si le souvenir en subsiste encore, il ne servira qu'à établir un contraste plus frappant entre cette vie de douleur et la plénitude des joies de l'éternité. Quelle révélation ineffable ! Voici, la carte du temps est déroulée, et je découvre que toute épreuve, de quelque nature qu'elle fût, — faible ruisseau ou fleuve impétueux, — se dirigeait vers le ciel, et que chaque rafale, chaque souffle de la tempête a contribué à pousser ma barque dans le port ! Et le Seigneur lui-même prendra part à mon bonheur. Car si nos tristesses sont ses tristesses, nos joies sont aussi ses joies.

Lecteur, puisse une telle joie être la vôtre ! Détachez-vous de celles du monde. Appréciez avec reconnaissance les joies légitimes que Dieu vous accorde et qu'il peut sanctifier et bénir, mais prenez garde de ne pas y mettre votre cœur, ou de leur attribuer une permanence qu'elles n'ont pas. Souvenez-vous que Jésus avait les regards fixés non sur la terre, mais vers le ciel, lorsqu'il ajouta :

« Personne ne vous ôte votre joie » (Jean 16:22).

23° Jour — Une prière toute puissante

Souvenez-vous des paroles du Seigneur Jésus qui Lui-même a dit :

« Père, je veux, quant à ceux que tu m'as donnés, que là où moi je suis, ils y soient aussi avec moi, afin qu'ils voient ma gloire » (Jean 17:24).

Il n'y a qu'une seule « requête » que Christ ait jamais faite, qui fût rejetée par son Père : c'est celle que lui arracha la violence de son agonie surhumaine : « Père, s'il est possible, que cette coupe passe loin de moi ! ». Si cette prière eût été exaucée, nous n'eussions pas reçu une seule parole de consolation de Jésus. « S'il est possible » : — sans cette parenthèse pleine d'amour nous étions perdus à jamais ! Mais la coupe amère, Jésus l'a bue jusqu'à la lie avec une entière soumission ; les châtements terribles prononcés par la loi, il les a supportés ; l'expiation a été complète, la justice parfaite de Dieu est satisfaite, et maintenant, comme prix de son obéissance et de sa mort, le grand vainqueur demande ses trophées. Et quels sont-ils ? Ceux que lui a donnés le Père, — les multitudes sans nombre rachetées par son sang. Pour ceux-là, son désir est qu'ils soient pour toujours avec lui, « là où il est » afin qu'ils soient spectateurs de sa gloire. Paroles et désirs étranges de la part d'un testateur mourant ! Ses derniers mots sur la terre sont un ardent plaidoyer pour la gloire des siens ; son dernier souhait, de les retrouver dans le ciel ; comme si ces joyaux terrestres pouvaient ajouter à l'éclat de sa couronne ; comme si leur bonheur et leur joie devaient être le complément nécessaire du sien. « Il verra du fruit du travail de son âme et sera satisfait » (Ès. 53:11).

Lecteur ! apprends de là que le grand élément de ton bonheur dans ta condition à venir sera la « présence de Christ » : « avec moi, là où je suis ». « Nous le verrons tel qu'il est ». C'est là ce qui constitue la bienheureuse espérance du chrétien. Le ciel ne serait pas le ciel sans Jésus ; son absence serait comme la disparition du soleil dans le firmament. Mais, ô bonheur ! il a stipulé lui-même dans la prière qu'il nous a laissée comme legs, que nous passerions l'éternité tout entière dans l'union et la communion avec lui, contemplant les mystères insondables de son amour, rendus conformes à sa ressemblance glorieuse, et buvant à longs traits dans l'océan sans bornes de ses délices.

Si quelque chose peut encore rehausser la grandeur de ces bénédictions promises, ce sont les mots qui terminent ce verset et par lesquels Jésus motive en quelque sorte son désir : « Afin qu'ils voient ma gloire ». Et pourquoi ? « Car tu m'as aimé avant la fondation du monde ! »

Chrétien, te réjouis-tu d'être avec ton Sauveur comme Lui se réjouit de t'avoir dans sa présence ? Et peux-tu chanter avec bonheur et adoration :

Toi-même tu verras ce que ton cœur réclame,
De ton œuvre à la croix le fruit mûr et parfait.
Tu jouiras, Seigneur, du travail de ton âme,
Et ton amour divin en sera satisfait.

« Nous serons toujours avec le Seigneur. Consolez-vous donc l'un l'autre par ces paroles » (1 Thess. 4:17, 18).

24° Jour — Un gage immuable

Souvenez-vous des paroles du Seigneur Jésus qui Lui-même a dit :

« Parce que moi je vis, vous aussi vous vivrez » (Jean 14:19).

Dieu choisit quelquefois les objets les plus stables du monde matériel pour nous faire comprendre sa fidélité et son amour envers son Église : « Jérusalem ! — des montagnes sont autour d'elle, et l'Éternel est autour de son peuple ». Mais ici le Rédempteur nous présente un argument tiré de son essence divine. Il lie pour ainsi dire la vie de ses rachetés à la sienne : « Parce que moi je vis, vous aussi vous vivrez ! »

Chrétien, ne vois-tu pas dans cette parole de Jésus le gage assuré de ta gloire ? Ton Sauveur « vit », et sa vie est la garantie infaillible de la tienne. Sa vie, voilà ce qui nous sauve d'une ruine éternelle. Mais si Christ est à nous pour la vie, de quelle inviolable sécurité la nôtre n'est-elle pas entourée ? La grande source de la vie aurait à tarir avant que le plus petit ruisseau fût desséché. Le grand soleil aurait à s'éteindre avant qu'un seul des satellites qu'il éclaire de sa splendeur pût perdre sa clarté. Satan aurait à arracher la couronne du front divin avant de toucher au plus petit joyau du peuple de Dieu. Il ne pourrait ébranler un pilier sans ébranler le trône. « Si nous périssons », dit Luther, « Christ périt avec nous ».

Lecteur, ta vie est-elle cachée maintenant « avec Christ en Dieu » ? Connais-tu le bonheur d'une union vivante avec le Sauveur qui a la vie en lui-même et qui la donne à qui il veut ? Peux-tu dire avec une confiance humble et joyeuse, au milieu des phases si mobiles de ta vie spirituelle : « Je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi » ? — JÉSUS VIT ! telle est la plus réjouissante déclaration qu'une âme et un monde perdus par le péché puissent entendre. Job s'était réjoui dans cette consolante assurance quatorze cents ans à l'avance, puisqu'il s'était écrit : « Je sais que mon Rédempteur est vivant ». Jean, exilé dans Patmos, fut reconforté par cette parole : « Ne crains point : moi, je suis le premier et le dernier, et le vivant ; et j'ai été mort ; et voici, je suis vivant aux siècles des siècles » (Apoc. 1:17) — parole sublime, adressée à son serviteur par le Rédempteur lui-même quand il lui apparut tout rayonnant de la splendeur de son humanité glorifiée. « C'est ici le témoignage que Dieu a rendu au sujet de son Fils », dit Jean, résumant dans une parole tout l'Évangile, « c'est que Dieu nous a donné la vie éternelle et cette vie est dans son Fils : Celui qui a le Fils a la vie, celui qui n'a pas le Fils de Dieu n'a pas la vie » (1 Jean 5:11, 12). Paul, au chapitre 8 de l'épître aux Romains, où il trace la peinture la plus sublime du caractère et des privilèges du chrétien, commence par ces mots : Point de condamnation, et finit par ceux-ci : Point de séparation. Pourquoi n'y a-t-il rien qui puisse séparer le chrétien de l'amour de Dieu ? Parce que sa vie est en quelque sorte incorporée à celle de son Chef et de son Garant adorable. Le cœur divin et infini d'un Christ vivant fait vibrer ses pulsations dans chaque membre de son corps, en sorte qu'avant que la vie spirituelle du croyant puisse être détruite, la toute-puissance aurait à devenir faiblesse et l'immutabilité inconstance !

Mais béni sois-tu, ô Jésus ! « ta parole est bien affinée, et ton serviteur l'aime ».

« Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle » (Jean 3:16).

Ô Dieu ! tu l'as donné dans ton amour immense !

Il a tout accompli pour notre délivrance ;

Il est notre justice et notre sainteté,

Sa vie est notre vie, — et pour l'éternité.

25° Jour — Jésus toujours présent

Souvenez-vous des paroles du Seigneur Jésus qui Lui-même a dit :

« Voici, moi je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation du siècle » (Matt. 28:20).

Telles sont les paroles que Jésus adressa à ses disciples lorsqu'il se préparait à les quitter pour remonter au ciel. Déjà il voyait le trône de miséricorde où il allait reprendre sa place ; mais toutes ses pensées étaient pour l'Église qu'il allait laisser dans la lutte et la souffrance ; ses bénédictions et ses dernières paroles sont pour elle. « Je suis sorti d'auprès du Père, et je suis venu dans le monde ; et de nouveau je laisse le monde, et je m'en vais au Père », avait-il dit avant sa mort ; mais au moment de son départ, avec quel amour il laisse aux siens cette précieuse promesse : « Et voici, moi je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation du siècle ».

Combien les apôtres n'en éprouvèrent-ils pas la réalité ! Écoutez le témoignage que rendait longtemps après la glorification du Seigneur le disciple bien-aimé qui avait coutume de reposer sa tête sur le sein de son Maître, qui l'avait « entendu, vu et contemplé ». Peut-être ne va-t-il parler de son Seigneur et de sa divine société que comme d'un précieux souvenir des temps passés ? Non, il s'écrie avec joie : « Nous avons communion avec Jésus Christ ! » L'apôtre Paul eut plusieurs fois l'occasion de voir le Seigneur à ses côtés et de l'entendre lui donner ses directions et ses encouragements. « Le Seigneur s'est tenu près de moi et m'a fortifié », dit-il après sa comparution devant César, alors que tous ses compagnons l'avaient abandonné et qu'il n'avait personne pour le soutenir.

Oh ! combien, du sein des choses fugitives d'ici-bas, le cœur s'attache à cette certitude de la présence éternelle du Sauveur ! Quelques semaines suffisent, hélas ! pour changer le cœur de nos meilleurs amis ; mais siècles après siècles s'écouleront, et Christ sera toujours le même. Combien il est doux de penser que si je suis réellement un enfant de Dieu, il n'y a pas un seul instant où je ne sois gardé par lui ! Quand les rayons du matin éclairent ma chambre, les rayons plus brillants d'un plus brillant soleil resplendent sur moi. Quand les ombres du soir m'entourent, il n'y a pas de nuit pour moi si Jésus, le Soleil immuable de mon âme, est auprès de moi. Il est présent également aux jours de la prospérité et aux jours de l'adversité. Il ne peut changer. Il est le même dans la maladie et dans la solitude, dans la joie et dans l'épreuve, dans la vie et dans la mort. De même que la colonne de feu ou la nuée des enfants d'Israël les accompagnèrent jusqu'à la frontière de Canaan, de même Jésus, dans son amour, conduit son peuple pas à pas dans les sentiers de la vie. Sa parole a-t-elle jamais été trouvée fautive ? Que la nuée de témoins qui sont maintenant dans la gloire répondent. Tous diront d'un commun accord : « Il n'est point tombé un seul mot de toutes les bonnes paroles que l'Éternel notre Dieu a dites ». — Oui, « la parole du Seigneur est bonne » ; comme il « avait aimé les siens, qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin ».

Chrétien ! es-tu assailli ou troublé par des tentations ? Des choses permises par Dieu, impénétrables et de sévères afflictions semblent-elles te dérober la vérité et la réalité des promesses miséricordieuses de Dieu ? Es-tu sur le point de dire comme Gédéon : « Si l'Éternel est avec nous, pourquoi donc toutes ces choses nous sont-elles arrivées ? » Ne crains pas ; il a des vues de miséricorde à ton égard. En t'enlevant tes espérances terrestres, en te privant des appuis auxquels tu attachais tant de prix, il a déployé envers toi toute sa tendresse. Au sein du naufrage de ton bonheur, que la tombe peut-être a caché à tes yeux, un Ami plus précieux, plus cher, plus tendre que celui dont tu pleures la perte, t'invite à lui dire avec confiance : « L'Éternel est vivant et mon rocher est béni ; que le Dieu de mon salut soit exalté ».

« Grâce à Dieu qui nous donne la victoire par notre Seigneur Jésus Christ » ; et jamais nous ne jouissons plus complètement de cette victoire qu'au moment où, dépouillés de tout objet digne d'affection, nous restons, comme les disciples sur la montagne, « avec Jésus seul ! » ; en attendant la victoire définitive sur la mort au jour de la résurrection et de la gloire.

« Même quand je marcherais par la vallée de l'ombre de la mort, je ne craindrai aucun mal ; car tu es avec moi » (Ps. 23:4).

26° Jour — La résurrection et la vie

Souvenez-vous des paroles du Seigneur Jésus qui Lui-même a dit :

« Je suis la résurrection et la vie : celui qui croit en moi, encore qu'il soit mort, vivra » (Jean 11:25).

Quelle voix que celle qui retentit sur un monde plongé depuis six mille ans dans le sommeil du péché et de la mort ! Pendant quatre mille ans, le paganisme ne put jeter aucune lumière sur les sombres régions de la tombe ; ses oracles restèrent muets sur la grande doctrine de la vie à venir et plus particulièrement sur ce qui concerne la résurrection des corps. Le peuple juif lui-même, sous la dispensation de l'Ancien Testament, ne pouvait guère jouir à cet égard que d'une lumière incomplète. Il fallait la mort du grand Vainqueur pour faire briller aux yeux d'un monde aveuglé le lumineux « chemin de la vie ». C'est lui « qui a introduit une meilleure espérance », qui a déchiré le voile mystérieux étendu depuis des siècles sur toutes les générations humaines. Merveilleuse révélation ! Ce corps mortel, qui doit se décomposer et se dissoudre dans la poussière, renaîtra de ses cendres et ressuscitera en gloire ! Il ne sera plus un tabernacle terrestre, une tente fragile, mais il sera incorruptible, immortel ! La belle transformation de la chrysalide en insecte, celle de la graine qui meurt au printemps pour s'élancer de sa tombe en épi fertile ou en fleur splendide, sont autant de voix muettes de la nature qui proclament à leur manière cette grande vérité. Mais l'Évangile a pleinement révélé ce que la raison, dans ses plus sublimes conceptions, n'avait pu rêver, — Jésus a fait luire « la vie et l'incorruptibilité par l'évangile » (2 Tim. 1:9). Sa résurrection est le gage de la résurrection de son peuple. Il est le premier fruit de la moisson immortelle qui doit être recueillie dans les greniers célestes.

Précieuse vérité ! cette parole de Jésus brille comme un céleste arc-en-ciel à l'entrée de la sombre vallée ; la mort perd son aiguillon. La tombe retient, comme un dépôt précieux, les cendres de tout enfant de Dieu, parce qu'il a été racheté. Dieu le fera sortir au jour où il mettra dehors « tous ses précieux joyaux » ; alors il sera revêtu d'une beauté impérissable à la ressemblance du corps glorieux du Rédempteur. En attendant, « ceux qui se sont endormis en Jésus » sont « absents du corps et présents avec le Seigneur » (2 Cor. 5:8). L'apôtre avait « le désir de déloger et d'être avec Christ, car cela est de beaucoup meilleur » (Phil. 2:23).

Chrétien affligé et dépouillé de toute joie, toi qui peut-être pleures amèrement ceux qui ne sont plus, réjouis-toi au milieu de tes larmes, à cause de cette espérance immortelle. « La corde d'argent » est relâchée, mais non rompue. Tandis que tu es dans la chambre mortuaire, ou sur le bord d'une tombe à peine fermée, ou sous le poids d'une affreuse solitude et d'un morne silence, souviens-toi de ces paroles : « Tes morts vivront, mes corps morts se relèveront. Réveillez-vous et exultez avec chant de triomphe, vous qui habitez dans la poussière ; car ta rosée est la rosée de l'aurore, et la terre jettera dehors les trépassés » (És. 26:19).

« Ne vous étonnez pas de cela ; car l'heure vient en laquelle tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront sa voix ; et ils sortiront, ceux qui auront pratiqué le bien en résurrection de vie ; et ceux qui auront fait le mal en résurrection de jugement » (Jean 5:28, 29).

27° Jour — Encore un peu de temps

Souvenez-vous des paroles du Seigneur Jésus qui Lui-même a dit :

« Un peu de temps et vous ne me verrez pas, et encore un peu de temps et vous me verrez, parce que je m'en vais au Père » (Jean 16:16).

Qu'elles nous paraissent longues les heures qui nous séparent d'un être aimé ! oh ! que le moment du retour d'un frère absent est impatientement attendu ! Or, voici, le Rédempteur vivant envoie un message à son Église qui l'attend, — message de consolation et de paix, — lui disant que bientôt, « dans peu de temps », il reviendra pour ne plus la quitter.

Le fidèle jouit à la vérité, dès à présent, de précieux moments de communion avec son Sauveur bien-aimé ; mais hélas ! qu'ils sont courts et passagers ! Aujourd'hui, la vie est un court voyage où l'âme jouit de la présence d'un Sauveur invisible, mais il arrive parfois que le cœur solitaire se demande à lui-même d'un accent plaintif : « Où est ton Dieu ? ». Et lors même que le fidèle n'aurait pas à passer par ces jours d'obscurité et d'abattement, que de choses dans le monde qui l'entoure sont propres à le remplir de tristesse ! son Sauveur rejeté et méconnu ; — son amour compté pour rien ; — ses voies providentielles méprisées ; son saint nom blasphémé ; — la création tout entière opprimée et gémissante ; la désunion parmi le peuple même de Dieu ; — le cœur aimant de Jésus « blessé dans la maison de ses amis ».

Mais « encore un peu de temps », et tout ce mystère d'iniquité prendra fin. Les pas du Bien-aimé se font déjà entendre. « Le voici qui vient » (Cant. des cant. 2:8) chercher les siens pour les conduire dans les demeures éternelles que son amour leur a préparées. Et quel jour béni que celui où toute cette création en souffrance sera aussi délivrée de la servitude de la corruption pour jouir de la liberté de la gloire des enfants de Dieu (Rom. 8). Alors le Seigneur, si longtemps méconnu, régnera enfin au milieu des hosannas de l'univers, des cantiques et des actions de grâces des rachetés ! « Et l'œuvre de la justice sera la paix, et le travail de la justice, repos et sécurité à toujours » (Ès. 32:17).

Oui, « encore très peu de temps, et celui qui vient viendra, et il ne tardera pas ». « Il n'attendra pas un moment de plus qu'il n'est nécessaire », dit un auteur chrétien. Avec quelle joie ne fera-t-il pas entendre « le cri de commandement » annonçant que « ce peu de temps » est enfin passé, et nous appelant à sa rencontre sur les nuées pour nous introduire au festin éternel de son amour et de sa gloire.

Enfants de Dieu dans l'épreuve, pensez souvent à ce « peu de temps ». Les jours de votre deuil seront bientôt passés. Il y a un terme mis aux épreuves du temps présent. — « Après que vous aurez souffert un peu de temps », Dieu vous appellera à sa gloire éternelle par Jésus Christ. Chacune des vagues qui vous séparent encore du port sont comptées, et lorsque vous aurez atteint ce port désiré, oh ! quelles révélations glorieuses luiront à vos yeux ! le « peu de temps » sera pour jamais absorbé dans les jours sans fin de l'éternité ! vous serez pour « toujours avec le Seigneur », avec ce Sauveur immuable qui n'a pas changé et ne peut changer !

« Encore un peu de temps et vous me verrez ! ». Oh ! si les yeux de la foi pouvaient être plus constamment dirigés sur cette apparition glorieuse ! mais, hélas ! le monde et ses coupables séductions s'efforcent de voiler et d'obscurcir cette bienheureuse espérance. Le cœur est prompt à jeter ici-bas ses filets et à les fixer sur des objets périssables.

Lecteur ! cherche à vivre plus constamment dans la pensée de cette réalisation de tes vœux les plus chers ; que ton âme soit toujours comme la colombe prête à prendre son vol.

« Attendant la bienheureuse espérance et l'apparition de la gloire de notre grand Dieu et Sauveur Jésus Christ » (Tite 2:13).

28° Jour — Une contemplation bienheureuse

Souvenez-vous des paroles du Seigneur Jésus qui Lui-même a dit :

« Bienheureux ceux qui sont purs de cœur, car c'est eux qui verront Dieu » (Matt. 5:8).

Voici le ciel ! Cette parole de Jésus représente le bonheur futur des saints glorifiés comme dépendant, non des lieux qu'ils habitent, mais de leur position devant Dieu ; l'essence de ce bonheur est la présence et la vue de Dieu. Notre attention est parfois attirée vers des théories vagues et indéfinies sur les accessoires de la félicité à venir ; mais le seul grand objet digne de notre contemplation, la gloire par excellence, « c'est la face du Seigneur lui-même » ! La grande leçon pratique donnée ici par Jésus à son peuple est la nécessité d'un cœur pur sans lequel personne ne verra Dieu. « Poursuivez la paix avec tous et la sainteté sans laquelle nul ne verra le Seigneur » (Héb. 12:14). Il faut que le cœur soit purifié par le sang de Jésus et sanctifié par sa Parole.

Lecteur ! connais-tu quelque chose de cette pureté et de cette sainteté du cœur ? On a dit : « les rues du ciel commencent sur la terre ». Dès ici-bas, nous pouvons jouir de cette sainteté, avant-goût des bénédictions à venir. Qui n'a senti que les plus heureux moments de la vie sont ceux où nous marchons le plus près de Dieu, où, renonçant à nous-mêmes, nous dirigeons nos regards vers Jésus glorifié comme vers notre seul but ? Que sera le ciel, sinon la communion constante de l'âme avec Dieu, la délivrance de tout penchant au mal et de toute crainte de céder aux tentations extérieures ? Ne sera-ce pas un état de l'âme où tout sera dans une parfaite harmonie avec toute la pensée et toute la volonté de Dieu, avec ses voies réalisées et son amour satisfait ; où notre intelligence sera rendue capable de connaître à fond comme nous avons été connus et de sonder tous les glorieux mystères qui sont encore voilés à nos yeux. « Car nous voyons maintenant au travers d'un verre, obscurément, mais alors face à face » (1 Cor. 13:12), dans le plein éclat de la Lumière et dans la parfaite jouissance de l'Amour. « En ta lumière nous verrons la lumière » (Ps. 36:9). « Ta face est un rassasiement de joie ; il y a des plaisirs à ta droite pour toujours » (Ps. 16:11). Le cœur sera changé, pour ainsi dire, en une fontaine limpide dont aucune impureté ne viendra souiller la transparence, dont aucune douleur ne viendra troubler les eaux calmes. La longue nuit de la vie est passée, et voici la gloire du matin éternel qui lui succède ! « Je verrai ta face en justice ; quand je serai réveillé, je serai rassasié de ton image » (Ps. 17:15).

Oui, c'est bien là le ciel : « pureté du cœur », « Dieu tout en tous ! », « face adorable du Sauveur », « hymne éternel à la gloire de l'Agneau immolé ». Sans doute, dans cette félicité des rachetés il y aura, pour ainsi dire, bien des sujets de joie. C'est ainsi, par exemple, qu'ils jouiront de se trouver dans la communion des saints et la compagnie des anges, et d'être réunis aux bien-aimés dont la mort les avait séparés. Mais toutes ces joies secondaires ne seront que comme dépendantes de la grande et suprême joie : d'être ensemble pour toujours avec le Seigneur et de le voir « comme il est » (1 Jean 3:2). « Et il n'y aura plus de malédiction ; et le trône de Dieu et de l'Agneau sera en elle ; et ses esclaves le serviront et ils verront sa face » (Apoc. 22:4).

Lecteur, puissiez-vous, pendant toute l'éternité, connaître par expérience le sens de ces admirables paroles de l'apôtre : « Nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est ».

« Quiconque a cette espérance en lui se purifie comme lui est pur » (1 Jean 3:3).

Ô lumière ineffable !

Splendeur inaltérable !

Quand de leur Dieu les saints jouiront à jamais ;

Bonheur incomparable !

Quand sa face adorable

Resplendira sur eux dans l'éternelle paix.

Toujours dans la lumière

De la maison du Père !

Toute ombre a disparu devant l'éclat du jour.

Et, bien loin de la terre,
Notre âme tout entière
Goûtera, près de Lui, le repos de l'amour.

29° Jour — Plusieurs demeures

Souvenez-vous des paroles du Seigneur Jésus qui Lui-même a dit :

« Dans la maison de mon Père, il y a plusieurs demeures » (Jean 14:2).

Quelle touchante allusion à la vie de famille, que celle renfermée dans ces paroles de Jésus ! Il console son Église en lui annonçant que bientôt elle aura atteint les limites du désert, que le tabernacle temporaire, bon pour le pèlerinage terrestre, va être changé en une « demeure » permanente. Ce ne sera pas un asile étranger, mais une demeure paternelle où nous attend un accueil paternel. Là, il y aura place pour tous. Des milliers de bienheureux ont déjà franchi ces portes resplendissantes de gloire, des patriarches, des prophètes, des saints, des martyrs, des jeunes et des vieux, — et il y a encore de la place.

La devise du pèlerin sur la terre est celle-ci : « Nous n'avons point ici-bas de cité permanente ». Les joies les plus douces, les heures les plus bénies prendront fin. « Levez-vous et allez, car ce n'est pas ici un lieu de repos ! ». Tel est l'appel qui vient souvent interrompre les moments de repos de l'Église ici-bas. — Mais dans le ciel, tout fidèle devient « une colonne dans le temple de Dieu et il ne sortira plus jamais dehors » (Apoc. 3:12). Cette terre n'est que le gîte où le voyageur s'arrête pour passer une nuit. Nous-mêmes ne sommes que des étrangers en passage ; rien ne nous appartient en propre ; ce qui est à nous aujourd'hui, un autre peut le posséder demain. Mais ces demeures qui nous sont promises seront un héritage incorruptible et qui ne se peut flétrir. Aucune vicissitude ne peut atteindre le patrimoine céleste. Une fois entrés dans la maison paternelle, nous y serons à toujours.

Pensons aussi à l'amour de Jésus, qui a été lui-même nous préparer une place dans une telle demeure. « Je vais », a-t-il dit, « vous préparer une place ». Et il a ajouté : « Je reviendrai et je vous prendrai auprès de moi ». Quelle sublime pensée ! Jésus s'occupant dans le ciel du bonheur de son Église !

Lecteur, que l'espérance de ce lieu béni que le Seigneur tient en réserve pour les siens, te réconcilie avec les aspérités et les difficultés de la vie présente, avec la rude carrière du pèlerin. Laisse-toi conduire à la clarté de ce phare qui parle à ton cœur d'une demeure incomparablement plus belle que la plus somptueuse des habitations terrestres ; oublie ces vagues qui t'en séparent encore, ou plutôt ne les considère que comme devant servir à te pousser de plus en plus vers le port ! « Je voudrais », disait un fidèle entré maintenant dans son repos, « qu'on pût lire, écrire, prier, manger, boire et s'endormir avec cette pensée toujours présente à l'esprit : Je serai bientôt dans le ciel, dans le ciel pour l'éternité ! »

« La maison du Père ! » Que d'âmes à l'heure du délogement ont été réjouies et consolées par la vue de ces demeures glorieuses qu'elles entrevoyaient au travers des ténèbres de la sombre vallée ! que de larmes versées par des amis affligés ont été séchées à l'ouïe de ce tendre reproche : « Si vous m'aviez aimé, vous vous seriez réjouis de ce que je m'en vais au Père ! » — Oui, la mort pour le chrétien n'est réellement que l'entrée dans la maison paternelle. Et que sera-ce lorsque le Seigneur accomplira sa promesse en venant Lui-même à la rencontre de sa chère Église et la fera entrer au lieu qui lui est destiné, pour la joie de son cœur et des nôtres !

« Car le Seigneur lui-même, avec un cri de commandement, avec une voix d'archange, et avec la trompette de Dieu, descendra du ciel ; et les morts en Christ ressusciteront premièrement ; puis nous, les vivants qui demeurons, nous serons ravis ensemble avec eux dans les nuées à la rencontre du Seigneur, en l'air ; et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur » (1 Thess. 4:16-17).

Lieu de repos, sainte patrie,
Séjour heureux des rachetés,
Ô ville d'or, cité chérie,
J'aspire à tes félicités.
Repos, repos, près de Jésus,
Peines, douleurs ne seront plus.

Là, j'entrerai sauvé par grâce,
Là, tu m'attends aux saints parvis.
Viens, me dis-tu, j'acquis ta place
Par ma croix, dans le Paradis.
Repos, repos, près de Jésus,
Peines, douleurs ne seront plus.

30° Jour — Le royaume de l'Étoile du matin

H. Rossier

Souvenez-vous des paroles du Seigneur Jésus qui Lui-même a dit :

« Je suis l'Étoile brillante du matin » (Apoc. 22:16).

Sur la sainte montagne, Pierre avait eu la merveilleuse vision du « fils de l'homme venant dans son royaume » (Matt. 16:28). C'est là que les gloires qui devaient accompagner cette venue, lui avaient été révélées ; elles étaient restées gravées dans son cœur jusqu'au moment de déposer sa tente. D'abord il avait contemplé la majesté du fils de l'homme, déclaré Fils de Dieu par la « gloire magnifique ». Il avait vu son visage resplendissant comme le soleil et ses vêtements blancs comme la lumière. Ses regards s'étaient arrêtés ensuite sur les saints célestes qui l'accompagnaient. Il avait été témoin des entretiens que l'on a dans la gloire et s'était familiarisé avec eux. De ses propres oreilles il avait entendu la voix du Père lui parler du Fils de son amour. Ses compagnons et lui, représentant pour ainsi dire la scène inférieure et terrestre du royaume, avaient été illuminés des rayons du soleil de justice qui se levait sur la montagne.

Cette vision confirmait la prophétie tout entière, car le sujet auquel aboutit toute prophétie c'est le royaume du Christ et surtout dans sa partie terrestre. En mentionnant la parole prophétique, l'apôtre ajoute : « À laquelle vous faites bien d'être attentifs, comme à une lampe qui brille dans un lieu obscur ». La prophétie, dans sa portée pour nos consciences, est une chose très importante et très négligée. Tout en nous parlant du royaume, elle nous renseigne sur la manière dont il sera établi. Il ne pourra l'être que par le jugement. Pourquoi ? Parce que le monde est entièrement corrompu, et que ce n'est pas la corruption que le Seigneur prendra comme sphère de son royaume dans ce monde. Le monde est un « lieu obscur » et ténébreux ; la prophétie est une lampe qui nous permet de constater son état actuel et qui projette sa lumière sur la condition finale des hommes, lorsque le Seigneur viendra « et tous les saints avec lui ».

Les fidèles étaient en danger de se laisser gagner par le sommeil au milieu de ces ténèbres. La lampe prophétique leur en faisait voir l'horreur et discerner les pièges cachés ; elle les séparait du monde par la crainte. Comment s'associer à ce qui allait être balayé par le jugement ? Comment faire des plans d'avenir dans un monde qui n'a pas d'avenir ? Comment s'établir dans un lieu où tout allait être ébranlé et détruit ? Oui, nous « faisons bien d'y être attentifs », et je crois que la négligence actuelle des chrétiens au sujet de la prophétie a porté ses tristes fruits en abaissant les barrières qui les séparaient autrefois du monde.

Mais déjà maintenant nous avons mieux que la lampe. L'apôtre ajoute : « Jusqu'à ce que le jour ait commencé à luire ». Nous sommes fils de la lumière, et fils du jour. Enfants du royaume, nous sommes rendus capables d'avoir part au lot des saints dans la lumière. En attendant, nous sommes déjà délivrés du pouvoir des ténèbres et, si nous n'avons pas encore été transportés dans le royaume du roi de justice, de paix et de gloire sur la terre, nous l'avons été dans un royaume infiniment plus grand et plus glorieux, dans le royaume céleste du Fils de son amour. Déjà nous jouissons en Christ des relations de fils et de tout l'amour du Père qui repose sur lui. Le jour se lèvera bientôt ; puissions-nous marcher comme des fils du jour !

La prophétie éclaire la terre ruinée ; le soleil de justice éclairera la terre renouvelée. Il n'a pas encore paru ; cependant déjà nous en connaissons la splendeur, comme Pierre qui la contempla sur la sainte montagne. Mais l'apôtre mentionne encore une autre lumière, celle de l'étoile du matin : « Et que l'étoile du matin se soit levée dans vos cœurs ». Si le soleil éclaire la terre, l'étoile du matin a le ciel pour domaine. Elle attire les yeux vers elle-même et vers ces espaces infinis où brille sa pure lumière. L'étoile du matin est un astre gracieux et plein d'une fraîcheur merveilleuse. Il est levé bien avant l'aube, et celui qui veille toute la nuit a seul le privilège de le voir. L'étoile du matin, c'est le Christ céleste quand il apparaîtra aux yeux des siens. Nous ne le voyons pas encore, mais nous sommes au moment précis où il va paraître ; car « la nuit est fort avancée, et le jour s'est approché » (Rom. 13:12). Déjà cette étoile s'est levée dans nos cœurs, déjà l'espérance céleste occupe nos pensées et remplit nos affections, et cette espérance c'est notre Sauveur en personne.

« Celui qui rend témoignage de ces choses dit : Oui, je viens bientôt. — Amen ; Viens, Seigneur Jésus ! » (Apoc. 22:20).

31° Jour — La servitude et l'attente

H. Rossier

Souvenez-vous des paroles du Seigneur Jésus qui Lui-même a dit :

« Bienheureux sont ces esclaves que le Maître, quand il viendra, trouvera veillant » (Luc 12:37).

Le Seigneur allait quitter les siens ; car définitivement le monde le rejetait. Un complot qui devait aboutir à la croix, s'était déjà formé contre lui (Luc 11:53-54). Sans doute les apparences contredisaient encore ce que Satan tramait dans les ténèbres, car jamais sa « popularité » n'avait brillé d'un tel lustre : Les foules se rassemblaient par milliers autour de Jésus, de sorte qu'ils se foulaiement les uns les autres (12:1). Mais lui voyait et connaissait ce que recouvrait de son hypocrisie le cœur humain. C'est à ce moment, qu'en présence de la multitude, il se met à parler à ses disciples. Il s'isole avec ce pauvre résidu angoissé, sur lequel son départ projette déjà son ombre, et, ouvrant tout son cœur à ses bien-aimés, les exhorte, les encourage, leur adresse consolation sur consolation. Un volume ne suffirait pas pour méditer ce chapitre divin ; mais une parole y domine : « Ne craignez pas ». Devant tout ce qui pourrait abattre ce faible troupeau, que son Berger allait laisser comme à la merci des loups, il leur répète : « Ne craignez pas ». La puissance et la haine des hommes qui va jusqu'à tuer le corps, votre propre insignifiance, ne doivent pas vous inquiéter ; Dieu a soin de vous et vous aime. Vous courez des dangers en me confessant, mais je vous confesserai devant les anges de Dieu. On vous traînera devant les synagogues et devant les juges ; ne craignez pas, car la puissance du Saint Esprit vous enseignera. Les hommes seront contre vous : Dieu lui-même, et le Fils, et le Saint Esprit sont pour vous. Ne soyez pas en souci pour la vie, ne soyez pas en peine de ce que vous mangerez et de ce que vous boirez et comment vous serez vêtus ; vous avez un Père qui sait que vous avez besoin de ces choses !

Il les exhorte aussi : « Tenez-vous en garde, dit-il, contre le levain des pharisiens qui est l'hypocrisie ». « Voyez, et gardez-vous de toute avarice » ; et certes, nous avons besoin de ces tendres exhortations, mais il veut avant tout remplir de confiance ces cœurs troublés et craintifs ; « Ne craignez pas ; ne craignez pas ! »

Puis il introduit le passage de ce chapitre que nous désirons méditer : « Recherchez son royaume » (5:31). Le royaume de qui ? Du Père ! Ce royaume du Père n'est pas celui du fils de l'homme. Il n'a pas, comme ce dernier, une sphère terrestre où resplendira sa gloire. C'est le royaume céleste où le Père a son domicile. Ce nom de Père, comme il parle au cœur d'êtres craintifs, faibles, sans défense et sans connaissance ! Ne renferme-t-il pas sa protection, ses soins journaliers, son amour, tout son amour pour ceux qu'il a engendrés, qu'il appelle ses enfants ? — C'est aux lieux où ces choses se trouvent que le Seigneur veut élever l'âme de ses disciples. Oh ! comme nous serons portés au-dessus des craintes, des soucis desséchants de cette vie, si nous cherchons le royaume du Père ! Toutes les choses terrestres dont nous avons besoin « nous seront données par-dessus », car nous aurons le Père ; elles nous seront données à titre de supplément, pour parfaire le poids des choses éternelles que nous trouverons dans son royaume !

Le Seigneur résume encore une fois toutes les exhortations qui précèdent, par un mot : « Ne crains pas, petit troupeau ». Après avoir détaillé tous nos sujets de crainte, il dit : « Ne crains pas ! » Vous êtes le petit troupeau au milieu de cette multitude hostile. Cela convient bien à son amour que les enfants de Dieu ne soient que cela. Nous ne pouvons nous confier dans notre nombre, dans notre force ou notre intelligence, mais nous pouvons nous confier en lui. Et voyez quelles grandes choses le Père a faites pour le petit troupeau ! « Il a plu » — entièrement en dehors de nous, qui sommes sans mérite pour l'obtenir — il a plu « au Père » — qui nous a mis en relation avec lui-même comme ses bien-aimés — « de nous donner » — non pas de nous prêter pour un temps, en nous accordant une jouissance passagère, mais — « de nous donner », de nous donner en propre « le royaume », — le royaume du Père, le ciel ! Comme cette libre et pure grâce de Dieu, comme cet intérêt et cet amour du Père sont faits pour remplir de confiance le cœur du petit troupeau !

Le royaume est à nous, nous le possédons, nous pouvons y entrer aujourd'hui et demain et chaque jour.

Mais, pour en jouir, j'ai quelque chose à faire. Pour entrer dans ma maison, il me faut en avoir la clef. Le Seigneur place cette clef dans la main de ses disciples ; il leur révèle le secret par lequel ils peuvent prendre aujourd'hui possession de ce qu'ils auront à jamais.

« Vendez ce que vous avez, et donnez l'aumône ; faites-vous des bourses qui ne vieillissent pas, un trésor qui ne défaille pas, dans les cieux, d'où le voleur n'approche pas, et où la teigne ne détruit pas ; car là où est votre trésor, là aussi sera votre cœur ». Le secret qu'il me confie est de n'avoir ici-bas rien que je possède en propre, de rompre tous les liens qui me rattachent aux choses terrestres en les considérant comme des entraves, et d'employer ces choses, dont il laisse l'administration entre mes mains, à donner l'aumône, — à faire du bien aux pauvres et aux déshérités, devenant ainsi comme la main du Père qui sait qu'ils ont besoin de ces choses. Alors nous nous faisons un trésor dans les cieux ; nous montrons par nos actes que les biens incorruptibles ont seuls de la valeur, et quand nous avons, pour ainsi dire, constitué notre trésor, nos cœurs le suivent. Ces trois choses se lient : le renoncement, l'acquisition du trésor, et le cœur suivant le trésor. Si je me fais « des bourses qui vieillissent », mon cœur s'y attachera nécessairement. Un beau jour, elles périssent et me sont dérobées. Alors, pauvre cœur misérable, que deviens-tu, quand ton trésor a disparu ?

Mais, notre cœur ayant suivi notre trésor, nous avons encore une chose à faire. « Que vos reins soient ceints, et vos lampes allumées ; et soyez vous-mêmes semblables à des hommes qui attendent leur maître, à quelque moment qu'il revienne des noces, afin que, quand il viendra, et qu'il heurtera, ils lui ouvrent aussitôt ». Nous avons à prendre ici-bas une certaine attitude en attendant celui qui nous a quittés, mais qui est sur le point de revenir. On peut avoir les reins ceints pour le service, pour la marche, pour le combat et pour le culte. Dans ce passage, ils doivent être ceints pour l'attente. Nous avons à veiller sur nos pensées, sur nos affections, sur tout ce qui pourrait nous distraire et nous empêcher d'entendre les pas de l'époux qui s'approche. C'est bien l'attitude d'un serviteur, mais d'un serviteur qui se tient près de la porte, attentif au moindre bruit, pour ouvrir aussitôt que la main du maître heurtera. Les lampes allumées ne sont pas ici le témoignage, mais la vigilance qui combat contre le sommeil. Que nos reins soient donc ceints et nos lampes allumées, en sorte qu'il nous trouve veillant, car avec ces deux choses nous attendrons le Seigneur.

Cette expression est bien frappante : « À quelque moment qu'il revienne des noces ». Sans doute, la relation de l'Époux avec son Église ne fut révélée qu'à la suite de l'exaltation du Seigneur et de la descente du Saint Esprit, et cela peut en quelque mesure expliquer le vague intentionnel de cette parole. Mais ne pouvons-nous pas y voir encore autre chose ?

L'événement capital de la maison, c'est le mariage du maître et le moment où il vient, ramenant son épouse. Cela introduit et établit un tout nouvel état de choses, en contraste avec ce qui a précédé. Le gouvernement et l'ordre de la maison sont désormais complets et définitifs. C'est aussi le moment de la joie du maître, son cœur satisfait ayant obtenu ce qu'il désire et se reposant enfin sur celle qu'il possède comme l'objet de ses affections. Il amène son épouse dans le lieu où elle habitera désormais, lieu orné par lui et préparé pour elle. Ce jour est aussi celui de la joie des serviteurs qui voient leur maître répandant sur tous ceux qui lui appartiennent l'expression de son bonheur et de sa satisfaction.

Voilà ce qui occupe le cœur d'un esclave fidèle. Comment penser à autre chose ? Fera-t-il attendre à la porte ce maître chéri et respecté ? Il tient à lui prouver que tout est prêt pour le recevoir en ce jour de fête joyeuse et solennelle. Aussi espère-t-il son arrivée de moment en moment. Le temps s'écoule et ne lui paraît pas long ; son affection donne des ailes à la marche des heures. Que son Seigneur vienne à la seconde ou à la troisième veille, « bienheureux sont ces esclaves, que le maître, quand il viendra, trouvera veillant. En vérité, je vous dis qu'il se ceindra et les fera mettre à table, et s'avançant, il les servira ». Il leur donne plus que le royaume, plus que ses biens, plus même que la joie de leur Seigneur. Ce qu'il fait pour eux dépasserait la mesure, s'il y avait une mesure à l'amour. Nous le verrons, revêtant, lui, le Maître, les insignes du serviteur, de ce qu'il a toujours été, de ce qu'il veut toujours rester pour nous ; nous le verrons s'abaissant, aimant à s'abaisser dans la gloire ! Pourquoi ? Pour servir lui-même ses esclaves. Et comment nous servira-t-il ? Comme lui, le serviteur par excellence, sait servir. Ce ne sera plus la rédemption, ni le lavage de nos pieds (Marc 10:45 ; Jean 13:4) ; il nous aura devant lui, parfaits nous-mêmes dans l'amour. Nous comprendrons cet amour sans limite et nous le laisserons faire. Nous ne dirons pas comme Pierre : Tu ne t'abaisseras jamais à de telles fonctions. Nous ne nous étonnerons pas de l'entendre nous dire : Mon service est la réponse au tien. La réponse à mon service !... Une telle parole ne peut que m'humilier profondément aujourd'hui, mais dans la gloire je comprendrai, en adorant, que son service glorifie éternellement son amour, et je le laisserai m'aimer avec délices, lui donnant en échange tous les mouvements d'un cœur capable de sonder l'amour parfait de mon Seigneur et de mon Sauveur.

« Ô profondeur des richesses, et de la sagesse, et de la connaissance de Dieu !... à lui soit la gloire éternellement ! Amen » (Romains 11:33, 36).

Épilogue — Le jour de Dieu (2 Pierre 3:11-14)

Souvenez-vous du Seigneur Jésus qui Lui-même a dit :

« Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point (Luc 21:33)

Cette dernière parole sert d'épilogue à nos méditations. Elle nous parle de l'établissement des temps éternels. Nous en avons besoin au milieu de ce monde révolté contre Dieu, et qui court à sa dissolution. L'apôtre Pierre prend la lampe prophétique pour nous éclairer sur l'état moral des hommes de la fin, en nous rappelant « les paroles dites à l'avance à leur sujet par les saints prophètes », qui nous ont annoncé que les impies se moqueraient de « la promesse de sa venue ». Cette venue est pour eux une fable de vieilles femmes. Ils disent que « toutes choses demeurent dans le même état depuis le commencement de la création ». Ils professent l'immutabilité de la matière, et ignorent volontairement que l'existence et la destruction du monde dépendent d'une parole de Dieu. Le monde fut créé (Héb. 11:3), subsiste et sera détruit par cette parole (2 Pierre 3:5-7). Déjà le déluge l'a submergé une fois. Ces hommes ne veulent pas le croire, et ne voient pas que « les cieux et la terre de maintenant sont réservés par sa parole pour le jour du jugement et de la destruction des hommes impies ». « Or le jour du Seigneur viendra comme un voleur ; et, dans ce jour-là, les cieux passeront avec un bruit sifflant, et les éléments embrasés seront dissous, et la terre et les œuvres qui sont en elles seront brûlées entièrement ».

Cette vérité est un motif puissant pour notre conduite chrétienne : « Toutes ces choses devant donc se dissoudre, quelles gens devriez-vous être en sainte conduite et en piété ? ». Attachés à cette parole, nous ne pourrions vivre avec le monde et comme lui, ni conserver des liens avec ce que nous savons devoir être entièrement brûlé.

Mais la crainte de nous trouver liés à cet état de choses ne peut être notre seul, ni même notre principal motif. Le jour du Seigneur sera suivi d'un autre, le jour de Dieu. C'est « à cause de lui que les cieux en feu seront dissous et que les éléments embrasés se fondront ». Ce sera le jour de la pleine et définitive stabilité de toutes choses. Nous l'attendons, car le jour du jugement ne peut être l'objet de notre espérance. Le jour du Seigneur introduira le règne de la justice sur la terre purifiée par le jugement ; après ce règne, quand il aura détruit « le premier ciel et la première terre », il introduira le jour de Dieu, qui resplendira dans de nouveaux cieux et sur une nouvelle terre dans lesquels la justice habite.

Nous attendons ce jour, mais nous sommes exhortés à hâter sa venue.

Comment donc pouvons-nous le hâter ? En manifestant dès maintenant dans toute notre conduite les caractères stables de justice et de sainteté qui appartiennent à ce jour. Quelles gens devrions-nous donc être ! « C'est pourquoi, bien-aimés, en attendant ces choses, étudiez-vous à être trouvés sans tache et irréprochables devant lui, en paix ; et estimez que la patience de notre Dieu est salut ».

Frères bien-aimés ! le Seigneur vient. Nous allons le voir comme Étoile du matin, comme Sauveur, comme Maître, comme Seigneur, comme Époux ; nous reviendrons avec lui en gloire pour régner avec lui comme Roi, puis le jour de Dieu apparaîtra. En attendant, le mal règne dans le monde et nous en souffrons, si nous ne souffrons aussi de nos propres et humiliantes expériences. Ne craignons pas et ne perdons pas courage. Estimons que la patience de notre Dieu est salut : que cette pensée nous soutienne. N'avons-nous pas, au milieu du bouleversement de toutes choses, les plus puissants motifs pour « renier l'impiété et les convoitises mondaines, et vivre dans le présent siècle, sobrement et justement, et pieusement, attendant la bienheureuse espérance et l'apparition de la gloire de notre grand Dieu et Sauveur Jésus Christ » ?

Lettre sur la DIVINITÉ de CHRIST Adrien Ladrière

Bibliquest

Les sous-titres sont de Bibliquest

La Parole était Dieu... Et la Parole devint chair (Jean 1:1, 14)

par AJAL (principalement Adrien Ladrière) 1892

Table des matières

- 1 Importance du sujet
- 2 Disciples d'un homme ou du Fils de Dieu (homme-Dieu) ?
- 3 Doctrines niant la divinité de Christ
 - 3.1 Préexistence de Christ
 - 3.2 Un Christ historique ? Les évangiles synoptiques diffèrent-ils de Paul et Jean ?
 - 3.3 Une question de science ou de foi ?
- 4 Trois passages de l'Écriture sur la préexistence et la divinité de Christ — Jean 1:1-18 ; Col. 1:13-20 ; Hébreux 1
- 5 «en forme de Dieu» — Phil. 2:6-11
- 6 «à la ressemblance des hommes» — Phil. 2:7
- 7 Jean, chapitres 5, 8, 10, 12
- 8 Jean 14
- 9 Union du Père et du Fils en Jean 14 à 17
- 10 Jean 20:31
- 11 1 Jean chapitres 1, 3 et 5
- 12 2 Jean
- 13 Apocalypse
- 14 Actes des apôtres
- 15 Divinité éternelle de Jésus-Christ à la base des autres vérités (Paul et Jean)
- 16 Évangile synoptiques
- 17 Naissance de Jésus Christ (évangiles synoptiques)
- 18 Attributs divins manifestés en Christ dans les évangiles synoptiques
- 19 Évangiles synoptiques : Jésus-Christ demandant, jugeant ; en relation avec le Père ; plus grand que Abraham et Moïse
- 20 Conclusion

Mon cher ami,

1 Importance du sujet

Dans une lettre précédente, j'ai cherché à établir les preuves de l'entière inspiration des Écritures. C'est pour l'âme un grand soulagement et un profond, repos, de savoir qu'elle possède dans la Bible la parole de Dieu, toute sa parole, et rien que sa parole. Elle y trouve une autorité infaillible, un rocher inébranlable pour appuyer sa foi.

Or il y a, dans ces Écritures de vérité, un Objet qui domine et remplit tout, c'est la Personne de Christ, le Fils de Dieu. Il est le centre des pensées, des affections et des mystères de Dieu ; sur Lui repose l'accomplissement de tous ses desseins. Tout, dans la parole de Dieu, converge vers Lui. Sans Lui, elle est un livre scellé dont on ne peut pénétrer le sens ; avec Lui, toutes les pages de l'Écriture deviennent brillantes de clarté. Le connaître est pour l'âme, non seulement le salut, mais une source intarissable de délices, car lui seul répond aux besoins profonds d'un cœur créé pour Dieu. En même temps, le connaître est une sauvegarde contre les séductions du monde, les égarements du cœur naturel, et les erreurs où l'esprit risque de se laisser entraîner. Son amour et ses compassions nous donnent le repos, et nous attirent après Lui dans les sentiers de la sainteté. En Lui, nous avons la vie éternelle, et une espérance bienheureuse et assurée pour l'avenir, au delà du temps, dans l'éternité.

Mais ce qui est la source et la garantie de toutes les bénédictions que nous avons en Christ, c'est la divinité de sa Personne, la gloire divine qu'il possède de toute éternité. Or c'est là ce qui est attaqué et battu en brèche de nos jours, et, — chose bien propre à remplir à la fois d'étonnement et de douleur — par des hommes qui se disent chrétiens. Quantité d'âmes simples sont ainsi ébranlées par des affirmations — ou plutôt des négations — apportées au nom de la raison ou de la science contre cette vérité vitale ; bien des cœurs sont troublés, parce qu'on veut leur ravir leur Seigneur. Chose triste à constater aussi : parmi ceux qui ne sont pas des adversaires, il se rencontre des hommes qui semblent regarder la question comme étant de peu d'importance, et disent : «Paix, paix», là où il ne peut y avoir de paix. C'est donc un devoir d'élever la voix et de montrer, par la parole de Dieu qui ne peut mentir, que Christ, le Rocher des siècles, le même hier et aujourd'hui éternellement, est vrai Dieu de toute éternité. Sur cette vérité repose tout le christianisme. Elle en est la vie. C'est d'elle, mon cher ami, que je désire m'entretenir avec vous aujourd'hui.

2 Disciples d'un homme ou du Fils de Dieu (homme-Dieu) ?

Jésus demandait un jour à ses disciples : «Qui disent les hommes que je suis, moi, le fils de l'homme ?» (Matth. 16:13-17). Après avoir entendu leur réponse témoignant des incertitudes et des idées flottantes de l'intelligence humaine, incapable par elle-même de comprendre et d'apprécier sa Personne, Jésus leur dit : «Et nous, qui dites-vous que je suis ?» Question capitale pour eux, car de la réponse dépendait leur position comme disciples. L'étaient-ils d'un homme, fût-ce du plus excellent, du plus saint et du plus sage des hommes, semblable ou même supérieur au plus éminent des hommes de Dieu ou des prophètes : à un Abraham ou à un Moïse ? Ou bien l'étaient-ils du Fils de Dieu, dans le sens suprême et unique où les Juifs eux-même entendaient ce titre ? (voir Jean 5:18 ; 10:33 ; Matth. 26:63-65). La réponse de Pierre : «Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant», nous dit quelle était sa foi et celle de ses compagnons, foi formée et fondée en eux, non par des raisonnements, mais par la révélation de Dieu même, de Celui que Jésus ici, comme en tant d'autres occasions, appelle son Père.

La question adressée aux disciples se pose, aussi de nos jours, et s'impose impérieusement à chacun. Il s'agit de savoir ce que nous pensons du Christ. On sait les opinions diverses qui ont cours à son sujet parmi ceux qui n'acceptent pas le christianisme. Mais nous tous qui nous réclamons du nom de Christ, et qui nous disons ses disciples, quelle sera notre réponse ? Qu'est-il pour nous ? Sommes-nous les disciples d'un homme, ou bien les disciples de Celui qui, bien qu'un homme ici-bas, — le fils de l'homme, — était et est «sur toutes choses Dieu béni éternellement ?» (Rom. 9:5). Il est de toute importance d'être au clair sur ce point. Le christianisme tout entier en dépend. Mais qui décidera ? Comme Jésus le disait à Pierre, ce n'est pas «la chair et le sang», la science, la raison ou la conscience de l'homme, mais Dieu seul, et Dieu dans sa parole.

3 **Doctrines niant la divinité de Christ**

Vous savez, mon cher ami, quelles sont les doctrines soutenues par une certaine école à l'égard de la Personne de Christ, doctrines renversant ce qu'ont toujours cru ceux qui se sont attachés simplement aux Écritures.

3.1 **Préexistence de Christ**

On nie que Christ ait eu une existence antérieure à son apparition sur la terre, qu'il ait préexisté comme l'on dit. En d'autres termes c'est nier qu'Il soit vrai Dieu de toute éternité ; c'est affirmer qu'il n'est qu'un homme. En effet, sa divinité, dit-on, ne réside pas dans sa préexistence, mais en ce qu'il a montré les attributs moraux de Dieu, son amour, sa miséricorde, sa justice et sa sainteté (*). Sa préexistence, dit-on encore, consiste en ce qu'il était l'élu prédestiné avant la fondation du monde à accomplir l'oeuvre du salut (**). Il est le fils de Dieu, parce qu'en vertu de sa sainteté, il a complètement révélé son Père (remarquons, en passant, que c'est l'inverse de ce que dit l'Écriture : Jean 1:18). Il n'est qu'un homme, car, affirme-t-on, la différence entre lui et nous est de rang, non d'essence. Comme Dieu a donné Abraham et Moïse, il a donné Jésus-Christ (***)).

(*) «Pour comprendre les textes qui parlent de sa préexistence, il faut se souvenir que les Juifs, ennemis des idées abstraites, remplaçaient la notion d'excellence, de supériorité, par celle d'antériorité...

En quoi donc consiste la divinité du Christ ? Non dans le fait de la préexistence, mais dans un autre fait... Il a montré Dieu... Ce qu'il nous a montré, ce n'est, sans doute, pas la toute science, la toute puissance de Dieu, mais ses attributs moraux, ceux que Dieu réclame de ses adorateurs : son amour, sa miséricorde, sa justice, sa sainteté» (Évangile et Liberté, 26 juin 1891).

(**) Il rejette la préexistence du Christ et ne voit dans les textes qui en parlent que ceci : «Notre Seigneur et Sauveur, fils de Dieu et fils de l'homme, est l'élu prédestiné, dès avant la fondation du monde, à accomplir l'oeuvre du salut» (Doumergue : L'autorité en matière de foi, page 217 ; citation d'une réponse de M. Chapuis au Journal religieux).

(***) «Jésus-Christ est le Fils de Dieu, parce qu'en vertu de sa sainteté il a complètement révélé son Père.

La sainteté du Christ est la chose qui fait de lui à nos yeux le Fils unique et bien-aimé du Père.

La différence entre lui et nous est de rang, non d'essence. Dira-t-on qu'avec une telle conception de la divinité de Jésus-Christ, le passage : «Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils...» perd beaucoup de sa force ? Mais Jésus ne reste-t-il pas le don de Dieu ? Dieu a donné Abraham, Moïse, Jésus-Christ» (Évangile et Liberté, 26 juin 1891. Doumergue, L'autorité, etc., page 218, citation de la même réponse).

Il est vrai que, d'un autre côté, on exalte sa personne. Il est plus qu'un simple homme, dit-on ; il est, au contraire, une apparition unique dans l'histoire, et son nom est au-dessus de tout autre nom. «Un simple homme ! Vraiment ? Cet homme qui ressuscita le troisième jour, qui est vivant aux siècles des siècles, qui «à la droite de Dieu, dirige l'Église dont il est le chef» (*). C'est bien, mais en même temps on nie qu'il ait préexisté, on nie sa divinité éternelle. Il n'est qu'un homme. Il est parvenu par sa sainteté à la gloire divine qu'il n'avait pas eue auparavant ; nous n'avons donc à voir en Lui que l'apothéose d'un homme — un homme devenu Dieu, et non pas Dieu qui se fait homme pour opérer le salut. Voilà sans doute aussi pourquoi on nous parle de la personne humano-divine de Jésus-Christ (**).

(*) Doumergue : L'autorité en matière de foi, page 218, citation de la même réponse.

(**) Thèses de M. le professeur Astié.

Or que nous disent les Écritures ? Est-ce vraiment ainsi qu'elles nous présentent Christ ? Avant de répondre, reconnaissons la portion de vérité que renferment les assertions précédentes.

Il est évident que Christ ne préexistait pas comme homme, et qu'en Lui, avant son incarnation, il n'y avait rien de ce qui caractérise l'homme. Qu'il fût l'Homme des conseils de Dieu, le second Homme qui devait venir, le dernier Adam, cela est vrai également. Qu'il ait été véritablement homme, un homme parfait, juste et saint, manifestant l'amour, la grâce et la miséricorde de Dieu, et révélant le Père, nous l'admettons pleinement, mais ce n'est pas ce qui constitue sa divinité. Nous reconnaissons aussi qu'après son abaissement, ses souffrances et sa mort, il est ressuscité, et que Dieu l'a souverainement exalté et l'a fait asseoir à sa droite. Mais il rentrait alors comme homme dans la gloire divine qui Lui avait toujours appartenu.

Aurait-il pu révéler Dieu dans sa Personne, s'il n'était Dieu Lui même ? S'il ne l'était pas, aurait-il pu montrer en Lui et d'une manière parfaite les caractères et les attributs de la Divinité ? Dieu ne cède pas sa gloire à un autre. Si les croyants, les vrais adorateurs, ont à manifester les caractères moraux de Dieu, amour, sainteté et justice, c'est, n'est-il pas vrai, parce que Christ habite en eux et vit en eux. Cela peut-il se dire d'un homme ? Un homme peut-il vivre dans un autre homme ; devenir sa vie ? De plus, s'il n'est qu'un homme, fût-ce un nouvel Adam, une nouvelle création, comme on dit, il reste un homme, une créature — différent de nous en rang, non en essence. Comment, dans ce cas, revendiquer le droit de l'adorer et de Lui dire : «Mon Seigneur et mon Dieu ?» N'est-ce pas s'abuser étrangement ? Pouvons-nous lui donner le titre de Dieu, s'il ne l'est pas ? Ce serait un blasphème. Pouvons-nous le prier et l'adorer, s'il n'est qu'un homme ? Ne serait-ce pas une idolâtrie analogue à celle qui fait de Marie, mère de Jésus, un objet de culte ? Ce serait, comme je vous l'ai fait remarquer, la déification de l'homme. Si l'homme Christ Jésus (1 Tim. 2:5) a été élevé au rang suprême, si nous lui disons «mon Dieu», si nous le prions et l'adorons, c'est qu'avant de devenir un homme, il était Dieu, et qu'en même temps qu'il était un homme sur la terre, il était aussi Dieu — Emmanuel, Dieu avec nous, comme il le sera à jamais. Il est le même hier, et aujourd'hui, et éternellement. L'Écriture le démontre abondamment.

On prétend, par cet enseignement relatif à la Personne de Christ, nous faire revenir «à la simplicité évangélique», au christianisme primitif (*), celui des disciples qui suivaient Jésus. Il est certain que les disciples qui les premiers s'attachèrent à Jésus, virent d'abord en Lui essentiellement le Messie promis et attendu pour la délivrance d'Israël. Mais par ce fait même, ils reconnaissaient qu'il était plus qu'un homme. La confession de Pierre le prouve suffisamment ; d'autres passages l'attestent (Jean 1:50 ; 11:27), et les propres Écritures des Juifs l'enseignent (Michée 5:2 ; Ésaïe 9:6). Et si durant un certain temps, dans l'Église, la question de la divinité éternelle de Christ ne préoccupait pas les esprits en général, c'est qu'elle ne souffrait pas de doute. Les martyrs ne mouraient pas pour un homme, mais pour Celui qui, étant Dieu, s'était, dans son amour, abaissé jusqu'à nous, avait souffert et était mort pour nous sauver. C'est quand les hérésies touchant la Personne de Christ eurent surgi, qu'en faisant appel aux Écritures, on a été conduit à établir ce qu'elles enseignent à cet égard.

(*) Évangile et Liberté, 3 juillet 1891. — Thèses présentées à la Société vaudoise de théologie. «Les chrétiens primitifs, dont nous nous réclamons». «Nous sommes des chrétiens avant la lettre».

3.2 **Un Christ historique ? Les évangiles synoptiques diffèrent-ils de Paul et Jean ?**

On veut aussi, dit-on, «ramener le public intelligent au Christ historique» (*). Si je comprends bien l'expression, c'est le Christ tel qu'il apparaît dans l'histoire, le Christ comme homme ici-bas, mais en mettant de côté sa divinité éternelle que, cependant, il manifesta aussi sur la terre. On ne veut pas du vrai Christ, du Christ complet, tel que nous le présente l'ensemble des Écritures du Nouveau

Testament. À sa place on nous offre, si j'ose dire ainsi, un Christ fictif qui ne blesse ni la raison, ni les sentiments ; qui s'accorde avec les expériences personnelles et la conscience religieuse — celle-ci étant placée, comme juge, avant les Écritures et au-dessus d'elles.

(*) Thèses présentées, etc.

On trace la figure de ce Christ, que l'on professe cependant entourer de respect, en extrayant des documents évangéliques, comme on les appelle, les traits qui doivent le caractériser. Pour cela, on critique, on juge et l'on trie les textes, élaguant ce que l'on estime ne pas répondre à la conscience religieuse. Les documents évangéliques, pour ceux qui veulent ramener à ce Christ historique, sont surtout, vous le savez, les évangiles synoptiques qui semblent plus favorables à la thèse qu'ils soutiennent. Paul et Jean ne sont-ils pas, à leur sens, entachés de rabbinisme et de mysticisme ? Il est bon ici de nous rappeler ce que le Seigneur Lui-même disait du public «intelligent» de son temps : «Tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents, et tu les as révélées aux petits enfants» (Matth. 11:25). Être un petit enfant, simple et dépendant de Dieu et de sa parole, est ce que le Seigneur réclame.

Nous voulons certes aussi le Christ historique, l'Homme Christ Jésus qui a marché ici-bas, au milieu des hommes, mais en même temps nous voulons Christ tel que nous le font connaître les quatre évangiles, les épures, tous les écrits du Nouveau Testament ; comme le placent devant nous «les témoins oculaires et ministres de la parole» (Luc 1:2), qui «ont entendu, vu de leurs yeux et contempilé, touché de leurs mains» Celui qui est la vie éternelle, et que Paul a vu dans la gloire (1 Jean 1:1, 2 ; 1 Cor. 9:1 ; 15:8). Ce n'est pas seulement parce qu'il correspond et en tant qu'il correspond à la conscience humaine, que nous reconnaissons la dignité et l'excellence de sa Personne, mais parce que Dieu nous le fait connaître dans sa Parole. Sans doute, Christ répond à tous les besoins de l'âme humaine, mais ni la raison, ni la conscience d'un être pécheur ne peuvent juger de ce qu'il doit être. Il faut accepter le témoignage de ces «ministres de la parole», des apôtres et de leurs compagnons. Or, d'après eux, Christ n'est pas seulement un homme, le plus saint, le plus parfait des hommes, Il est Dieu, dans le sens absolu du mot. On ne peut trop le répéter, sur cette vérité repose tout le christianisme. En rejetant la préexistence de Christ, c'est-à-dire sa divinité éternelle, car les deux ne se séparent point, on introduit de fait un nouveau christianisme qui n'en est plus un, comme Paul le disait aux Galates, en parlant du faux évangile des docteurs judaisants (Gal. 1). Il est vrai que l'on prétend que c'est l'ancien, puisque l'on se réclame des chrétiens primitifs, et que l'on affirme que la doctrine de la préexistence n'est pas conforme à ce que l'on nomme les documents apostoliques (*). Est-ce exact ? Pour nous, nous estimons que le vrai christianisme primitif est celui des apôtres, celui de Pierre, de Paul, de Jean, «ce qui était dès le commencement» (1 Jean 1:1 ; 2:24), et dans lequel nous sommes exhortés à demeurer ; or ce christianisme-là confesse le Père et le Fils. La doctrine qui nie le Fils — le Fils éternel, la Parole qui était Dieu — nie en même temps le Père (1 Jean 2:22, 23). Ce n'est plus le christianisme.

(*) «La doctrine... qui fait de Christ un Dieu, devenant à un moment donné un simple homme pour redevenir un Dieu, n'est pas conforme aux documents apostoliques... Quant à nous, nous partons, non d'une conception métaphysique, mais des faits évangéliques» (Évangile et Liberté, 26 juin 1891).

3.3 Une question de science ou de foi ?

On veut encore que la question qui nous occupe soit du domaine de la science et non de la foi. Les divergences à l'égard de la préexistence et de la divinité de Christ sont d'ordre scientifique, dit-on : on, n'a pas lieu de s'en alarmer. Cela ne touche point aux choses de la foi et de la vie chrétienne (*). Eh quoi ! L'existence éternelle de Christ, la gloire divine du Fils, serait simplement un objet de spéculation pour l'esprit humain, une chose sur laquelle il serait loisible à chacun de se faire l'opinion qu'il voudrait ! Telle n'était certes pas la pensée de Christ, lorsqu'il s'adresse à Pierre après la confession de celui-ci (Matth. 16:13-17). Et cela n'importerait pas à la foi ! Qu'est donc la foi, sinon la réception dans le cœur du témoignage que Dieu rend dans sa Parole ? Et l'objet de la foi n'est-il pas Christ et toutes les déclarations de cette Parole qui concernent Christ ? À moins, peut-être, qu'on ne veuille pour objet de la foi que les choses que la conscience religieuse de chacun a sanctionnées [= approuvées ; note Bibliques], mettant ainsi cette conscience au-dessus de l'Écriture (**). Pour nous, si l'Écriture proclame la préexistence de Christ, sa divinité éternelle, elle devient un objet de foi ; la science n'y a rien à voir, nous n'avons qu'à recevoir le témoignage de Dieu et à adorer. Peut-on penser aussi qu'il soit indifférent à la vie chrétienne que Christ soit Dieu, la Parole éternelle devenue chair, ou simplement un homme ? Il est la source de la vie spirituelle, c'est Lui qui vit dans le croyant, c'est à Lui que le croyant est uni ; pourrait-il être tout cela s'il n'était Dieu, en même temps qu'homme parfait ? S'il n'est qu'un homme, tout ce qu'il peut être, c'est un modèle, mais sans la puissance de vie qui fait marcher sur ses traces.

(*) «Il ne s'agit point des choses de la foi, mais des formules de la foi Nous pouvons rassurer, car entre les deux écoles, il n'y a pas divergence dans les choses de la foi et de la vie chrétienne : il n'y a entre elles que des diversités d'ordre scientifique, des manières différentes d'interpréter les faits et les idées de la foi». (Évangile et Liberté, 3 juillet 1891).

(**) «La troisième tendance sent comme premier devoir la nécessité d'établir la valeur toute spéciale de la Bible. Elle s'adresse pour cela à la conscience morale ... La Bible présente, soit chez les précurseurs de Jésus, soit chez Jésus lui-même, soit chez ses disciples, des expériences religieuses, se formulant en vérités... Il faut croire tout ce que l'expérience personnelle de l'action de Jésus sur vous-même vous enseigne, tout ce qu'elle vous oblige à retenir de la pensée des auteurs bibliques... Il importe que la hiérarchie soit toujours nettement indiquée d'abord, au premier rang, Jésus lui-même, son action personnelle ; ensuite, au second rang, le témoignage biblique... L'influence de Christ fait le chrétien et lui permet de juger de ce qui répond à sa foi dans les livres sacrés» (La crise théologique actuelle dans l'Église réformée de France, par G. Fulliquet. Pages 11, 16).

Au fond, ceux qui remanient ainsi le christianisme, en usent fort librement avec l'Écriture. Si elle était pour eux l'autorité dernière, devant laquelle s'inclinent la science, la raison et la conscience, si «il est écrit» terminait pour eux tout débat, il leur serait difficile de ne pas reconnaître que toutes les Écritures du Nouveau Testament affirment la vérité dont nous parlons : «Christ, sur toutes choses Dieu béni éternellement», «le Fils unique dans le sein du Père», dans l'éternité passée, comme il l'est à jamais ; vérité sur laquelle reposent le salut, l'Église, nos espérances éternelles.

4 Trois passages de l'Écriture sur la préexistence et la divinité de Christ — Jean 1:1-18 ; Col. 1:13-20 ; Hébreux 1

Laissant donc maintenant de côté «les discours spécieux» et «l'enseignement des hommes», qui tendent à obscurcir la gloire du Fils de Dieu, et prenant en mains l'infaillible parole de Dieu, examinons ensemble, mon cher ami, ce qu'elle nous enseigne touchant la préexistence et la divinité de Christ. Il sera précieux et rafraîchissant, pour vous comme pour moi, d'arrêter nos regards sur sa Personne glorieuse.

Il est d'abord trois passages principaux que je rapprocherai l'un de l'autre pour les passer en revue avec vous. Ce sont Jean 1:1-18 ; Col. 1:13-20, et Hébr. 1. L'Esprit Saint, par la plume de Jean et de Paul, fait ressortir, dans ces passages, la gloire divine de Christ à des points de vue différents, en rapport avec le but et la portée de l'évangile et des épîtres où ils se trouvent. Ainsi, le premier nous montre en Christ, Dieu lumière et vie, le second le présente comme un Être divin au-dessus de toutes les vaines conceptions de l'esprit humain, et le dernier affirme sa divinité en contraste avec la position et la nature des anges. Mais dans tous les trois, nous voyons sa personnalité distincte et son existence comme Dieu avant les temps. Sa relation éternelle avec Dieu est établie dans nos

trois passages. Dans Jean, il est «le Fils unique qui est dans le sein du Père». Y eût-il dans l'éternité un moment où le sein du Père ne possédait pas un Fils, objet de son amour ? Il est, dit Paul aux Colossiens, «le Fils de son amour». «Dieu est amour» (1 Jean 4:8), c'est son essence éternelle. Pouvons-nous concevoir l'amour éternel sans une personne à aimer ? Non ; aussi le Fils éternel était-il là, Lui, la sagesse incréée, «ses délices de tous les jours» (Prov. 8:30). Le passage de l'épître aux Hébreux le présente simplement comme le Fils, mais c'est une relation qui le place infiniment au-dessus des anges.

Il est vrai que, dans quelques endroits, Christ est nommé Fils de Dieu en vertu de sa naissance miraculeuse dans ce monde (Luc 1:35). Mais, même alors, ce titre ne saurait s'appliquer à une créature, à quelqu'un qui ne serait qu'un homme (voy. Hébr. 1:5). «Dieu a envoyé son Fils, né de femme», dit l'apôtre (Gal. 4:4). Celui qui naissait de femme, était déjà le Fils de Dieu. On voudrait que la relation indiquée pour Christ, par l'expression fils, ne différât point de celle dans laquelle nous pouvons entrer par la foi. Mais nos trois passages montrent clairement qu'il s'agit d'une filiation tout autre, d'une relation unique et éternelle, qui emporte avec elle l'égalité de nature et d'essence avec Dieu. C'est bien ainsi, comme je vous l'ai fait remarquer, que l'entendaient les Juifs, et Jésus ne leur dit pas qu'ils se trompent. Remarquez, de plus, qu'en aucun de ces passages, Jésus-Christ n'est déclaré Fils de Dieu en vertu de sa sainteté. Il est Fils de Dieu par nature.

Les passages dont nous nous occupons placent, en effet, devant nous, la gloire divine que possède le Fils en lui-même.

Il est DIEU. «La Parole (ou le Verbe) était Dieu». — «Toute la plénitude de la Détéité s'est plu à habiter en lui» (comp. Col. 2:9). — «Ton trône, ô Dieu, demeure aux siècles des siècles» [Hébr. 1:8]. Son existence est éternelle, non seulement dans l'avenir, mais dans le passé ; elle a précédé les siècles. «Au commencement était la Parole», dit Jean. Quel commencement ? Avant que rien n'existât, elle était, et elle était une personne distincte dans l'essence divine, car il ajoute : «La Parole était auprès de Dieu». «Par Lui, Dieu a fait les mondes» (Hébr. 1:2). Il existait donc avant les mondes. «Il est», dit Paul, «le premier-né de toute création», c'est-à-dire avant et au-dessus de toutes les choses créées. En effet, l'apôtre continue : «Car en lui ont été créées toutes choses... et lui est avant toutes choses». Et aux Hébreux, il écrit, en citant un Psaume qu'il applique à Christ : «Toi, dans les commencements, Seigneur, tu as fondé la terre, et les cieus sont l'ouvrage de tes mains» [Hébr. 1:10]. Il préexiste donc à tout comme Dieu et Créateur de tout.

«Toutes choses furent faites par elle» (la Parole). «Toutes choses furent créées par lui et pour lui». Notez la différence entre le début du vers. 16 [Col. 1], «en lui (en autw) ont été créées toutes choses», et la fin du vers. 16, «par lui (di autou)», le premier indiquant que la puissance créatrice réside en Lui-même ; par lui montre plutôt son action créatrice. Ne trouvez-vous pas remarquable l'insistance des écrivains sacrés sur ce fait de la création de toutes choses par Christ ? L'Esprit Saint, par avance, répondait aux négations de la science moderne, touchant la préexistence et la divinité de Christ.

Mais poursuivons. Jean, après avoir affirmé que la Parole est une Personne distincte, divine et éternelle, ajoute : «En elle était la vie», et non pas est la vie, bien que ce dernier soit vrai. Mais Jean parle de son existence antérieure. Or, avoir la vie en soi, n'est-ce pas un attribut divin ? Toute créature vit par un acte divin, mais Lui, Christ, a la vie en lui-même ; il en est la source éternelle ; il est le vivant» (Apoc. 1:18), titre qui n'est donné qu'à Dieu. Cette «vie était la lumière des hommes», et «la vraie lumière qui, venant dans le monde, éclaire tout homme», c'est Lui. Voilà encore sa préexistence nettement affirmée. Elle l'est d'une manière non moins positive par ces paroles : «La Parole devint chair». Elle devint ce qu'elle n'était pas — un homme — mais avant cela elle existait d'une existence divine, personnelle et éternelle.

Les passages que nous étudions nous montrent en Christ d'autres attributs divins. «Toutes choses subsistent par lui», ou plutôt «en lui» ; «il soutient toutes choses par la parole de sa puissance» ; voilà sa toute puissance. Depuis quand toutes choses subsistent-elles en Lui et les soutient-il par sa parole ? Est-ce seulement depuis qu'il a été ressuscité et qu'il est entré dans la gloire divine ? Et que signifient encore ces paroles : «Eux (les cieus et la terre), ils périront, mais toi, tu demeures ;... ils seront changés, mais toi, tu es le même» ? N'est-ce pas son immutabilité en contraste avec la création changeante sortie de ses mains ? C'est encore le Dieu éternel. Aussi, quand Dieu l'introduit dans le monde comme le Premier-né, (vous voyez encore là sa préexistence), il dit : «Que tous les anges de Dieu lui rendent hommage». Quel est Celui devant qui les anges mêmes doivent se prosterner et adorer ? Serait-ce une créature ? Vous remarquerez encore un autre trait de sa gloire divine. Il révèle Dieu, non comme un prophète qui apporte des communications divines qu'il a reçues, mais comme étant Lui-même l'expression de tout ce qu'est Dieu. Or, comment cela pourrait-il avoir lieu s'il n'était pas Dieu lui-même ? «Personne ne vit jamais Dieu», dit Jean, «le Fils unique, qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître». Voir Dieu, c'est le contempler dans son essence. Or cela n'est donné à aucun homme, à aucune créature. C'est «la lumière inaccessible», où il habite, Lui que personne n'a vu, ni ne peut voir (1 Tim. 6:16). Mais c'est là où le Fils se trouve de toute éternité ; pour Lui, c'est le sein du Père. Comment être là, dans cette lumière, s'il n'est pas Dieu ? Et c'est parce que là est sa demeure, où il jouit de l'amour du Père, dans une union ineffable avec Lui, participant de son essence et de ses attributs, que Lui, le Fils unique, a pu le faire connaître. Il rend témoignage de ce qu'il a vu (Jean 3:11).

Ce passage est tout à fait parallèle à celui de l'épître aux Colossiens. «Le Fils de son amour», est «l'image du Dieu invisible». Dieu ne peut être connu et contemplé en Lui-même, dans son essence — c'est là ce que veut dire invisible. Christ est la manifestation parfaite de ce Dieu que l'homme ne peut voir ; mais il l'est parce qu'il a en Lui la plénitude de l'essence et des perfections divines. C'est ainsi qu'il est son image, le reproduisant, si j'ose dire ainsi, d'une manière parfaite et, en même temps, accessible à l'homme. Or c'est là ce qui ne peut appartenir à une créature, mais à Celui-là seul qui est de nature et d'essence divines. Qui connaît Jésus, connaît le Père ; qui l'a vu, a vu le Père (Jean 8:19 ; 14:7, 9). Et ce ne peut être uniquement dans le sens moral que l'apôtre nomme Christ l'image du Dieu invisible, car aussitôt après il le montre revêtu des attributs divins en puissance créatrice.

Le passage de l'épître aux Hébreux exprime en d'autres termes la même vérité. Le Fils est «le resplendissement de la gloire de Dieu et l'empreinte de sa substance». Comme les rayons du soleil révèlent le soleil et ne peuvent être séparés de lui, ainsi Christ révèle Dieu, parce qu'il est Dieu. «Nous vîmes sa gloire», dit Jean, «une gloire comme d'un Fils unique de la part du Père» (Jean 1:14). La gloire de Dieu, c'est toutes ses perfections, tous ses attributs, tout ce qu'il est, tout-puissant, omniscient, immuable, amour, vie et lumière, et tout cela est manifesté et resplendit en Christ. Il est «l'empreinte de sa substance», ou de son Être, de ce qu'Il est en lui-même. Comme l'empreinte d'un sceau reproduit tous les traits du sceau même, ainsi Christ, dans sa Personne éternelle, présente tous les traits incommunicables de la nature divine. Or cela pourrait-il appartenir à un homme ? Cela peut-il être sans une similarité d'essence ? Non ; car Dieu ne donnera pas sa gloire à un autre (Ésaïe 42:8). Pour être le resplendissement de cette gloire, il faut la posséder, il faut être Dieu.

5 «en forme de Dieu» — Phil. 2:6-11

Ces trois portions de l'Écriture ne sont-elles pas la démonstration victorieuse de l'existence éternelle de Christ comme Personne divine, de même nature et de même essence que le Père ? Il me semble que, pour le nier, il faut fermer les yeux à l'évidence, ou plutôt on ne le peut qu'en niant la parole de Dieu.

Homme, Christ l'est devenu, mais pour le devenir, il fallait qu'il existât auparavant. Outre les paroles de Jean : «Et la Parole devint chair», d'autres passages enseignent d'une manière positive cette existence antérieure de Christ, ainsi que son égalité de nature avec

Dieu. Le plus remarquable et le plus clair se trouve dans le second chapitre de l'épître aux Philippiens (vers. 6 à 11). Il est d'autant plus frappant que cette épître n'est point du tout doctrinale, et qu'ici Christ nous est présenté comme modèle à imiter. Ne voyons-nous pas par là que l'existence éternelle de Christ comme Dieu, un avec le Père, égal à Lui en essence, était un fait qui pénétrait tout l'enseignement apostolique, doctrinal et pratique, et en était le fondement ? On pourrait en trouver bien d'autres exemples. Mais arrêtons-nous un instant sur ce que l'apôtre dit aux Philippiens. Christ «étant (ou existant) en forme de Dieu», c'est-à-dire possédant en Lui-même tout ce qui fait que Dieu est Dieu, l'essence et les perfections divines ; «il n'a pas regardé comme un objet à ravir (ou une usurpation), d'être égal à Dieu, mais s'est anéanti». Adam, en forme d'homme, voulait être comme Dieu ; mais Christ, «en forme de Dieu», en possession de la Majesté et de la gloire divines, n'a pas fait comme Adam : «Il s'est anéanti». Ces dernières paroles, comme celles qui suivent, montrent bien qu'il est question de son existence antérieure au moment où il a paru sur la terre. «Mais il s'est anéanti lui-même, prenant la forme d'esclave, étant fait (ou devenu) à la ressemblance des hommes». Il devient ainsi ce qu'il n'était pas auparavant ; le contraste est complet de toute manière et fait ressortir sa préexistence comme Dieu. Il existait «en forme de Dieu» ; de cette gloire divine, il s'abaisse volontairement, s'anéantit et prend «la forme d'esclave», tout ce qui appartient à la condition d'homme et de serviteur, obéissant même jusqu'à la mort de la croix. En «forme de Dieu» est ce qu'il était ; «en forme d'esclave» est ce qu'il devient. N'oublions pas toutefois que, dans cet abaissement où il était descendu en devenant un homme, il n'avait pas abdiqué sa divinité, il ne cessa jamais d'être Dieu. Je dis cela, mon cher ami, parce que l'on a prétendu que la doctrine que nous défendons, consiste en ce que Christ était «un Dieu devenant à un moment donné un simple homme pour redevenir un Dieu». Il est devenu un homme, un homme parfait, «tenté en toutes choses comme nous, à part le péché» (Hébr. 4:15), mais sans cesser d'être ce qu'il était, est, et sera, Dieu béni éternellement. Cela n'est pas être un simple homme. De cet abaissement profond où il s'était placé, «Dieu l'a haut élevé». Il lui a donné comme Homme la place suprême d'honneur et de gloire (Hébr. 2:9). Christ n'est pas redevenu Dieu, mais, revêtu de l'humanité qu'il avait prise et qu'il garde à jamais, le Fils rentre, avec une gloire nouvelle, dans la gloire divine qui n'avait jamais cessé d'être sienne (Jean 17:5).

6 «à la ressemblance des hommes» — Phil. 2:7

Bien d'autres témoignages à la réelle et éternelle divinité de Christ, sont rendus dans l'évangile de Jean, les épîtres et l'Apocalypse. Elle y éclate partout. Supprimez-la, et tout, dans le christianisme, doctrine et morale, perd sa force. Le culte rendu au Sauveur devient une idolâtrie, et ce que la plume a peine à écrire, une idolâtrie sanctionnée [= approuvée] par Christ lui-même qui, n'étant qu'un homme, se serait fait Dieu, comme les Juifs le Lui reprochent (Jean 10:33). Sans doute, Christ, dans l'Écriture, apparaît comme vrai Dieu. Il l'est, non pas dans le sens que Dieu l'animait d'une manière spéciale par son Esprit et Lui communiquait quelque chose de divin ; non, Il était Dieu dans le sens absolu du mot : «Dieu manifesté en chair» (1 Tim. 3:16).

Même dans ce passage de Philippiens 2, où sa vraie et parfaite humanité est établie en termes si clairs, remarquez, mon cher ami, avec quel soin l'apôtre le distingue des autres hommes pour bien réserver sa nature divine. «Fait à la ressemblance des hommes» ; «en figure comme un homme» ; pourquoi ces expressions ? C'est que l'homme Jésus ne diffère pas seulement de nous en rang, comme on l'a voulu dire, mais en essence, c'est-à-dire en ce qu'il était né du Saint-Esprit, et était en même temps vrai Dieu.

7 Jean, chapitres 5, 8, 10, 12

Au risque d'allonger, je voudrais rappeler encore d'autres témoignages de l'Écriture, démontrant la préexistence et la divinité éternelle du Sauveur. Lorsqu'il s'agit d'un sujet aussi important et qui touche à sa gloire, pourrions-nous trop insister ? Jésus disait aux Juifs : «Mon Père travaille jusqu'à maintenant, et moi je travaille» (Jean 5:17, 18). C'est son union avec le Père — son Père — qu'il affirme ainsi, union qui provient de ce que le Père et Lui sont de même nature. Comment, sans cela, se mettre sur le même rang ? Ce n'est pas une imitation du Père, ou le résultat d'un ordre du Père, mais une nécessité de sa nature divine. Et cela est tellement vrai que le Seigneur ajoute : «Le Fils ne peut rien faire de lui-même, à moins qu'il ne voie faire une chose au Père, car quelque chose que celui-ci fasse, le Fils aussi de même le fait» (vers. 19).

Les Juifs ne se trompent pas sur la portée de la première déclaration de Christ. Ils veulent le faire mourir, parce qu'en disant que Dieu était son propre Père, c'est-à-dire son Père dans un sens exclusif et qui n'appartient qu'à Lui, il se faisait égal à Dieu, et se plaçait ainsi sur la même ligne en travaillant comme le Père. Jésus détrompe-t-il les Juifs ? Leur dit-il qu'ils interprètent mal sa pensée, comme il aurait dû le faire, s'il n'avait pas accepté que c'était la vérité ? Non, il l'affirme encore plus fortement dans les versets suivants, où il déclare qu'en union intime de volonté et d'amour avec le Père, il possède et accomplit lui-même et par lui-même tout ce qui caractérise exclusivement Dieu, comme de donner la vie et d'exercer le jugement, «afin», ajoute le Seigneur, «que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père. Celui qui n'honore pas le Fils, n'honore pas le Père qui l'a envoyé». Honorent-ils le Fils comme le Père, ceux qui privent le Fils de sa préexistence éternelle, affirmée encore ici, et le font descendre au rang d'une créature ?

Lisez au chap. 8, vers. 58, cette déclaration solennelle et d'un sens si profond : «En vérité, en vérité, je vous dis : Avant qu'Abraham fût (ou devint), JE SUIS». Vous avez là encore sa préexistence, mais bien plus : l'affirmation qu'il possède en lui-même l'être absolu, éternel, appartenant à Dieu seul. «JE SUIS», est la parole adressée à Moïse par Jéhovah, du sein du buisson ardent (Ex. 3:14) ; c'est le nom essentiel et incommunicable de Dieu. Abraham fut ou devint ; c'est ce qui caractérise toute créature ; Lui, Christ, dit : «JE SUIS». Qui donc ose après cela le mettre sur le même rang qu'Abraham ? Les Juifs ont bien compris. Pour eux, c'est un blasphème, et ils veulent lapider Jésus. J'ajouterai qu'aux versets 24 et 28 du même chapitre, Jésus fait une déclaration analogue : «Si vous ne croyez pas que c'est moi — ou littéralement «que je suis», — vous mourrez dans vos péchés».

Prenez au chap. 10, les vers. 31 à 37. Le Seigneur vient de parler aux Juifs de son unité d'action avec le Père, dans le soin qu'il prend de ses brebis auxquelles il donne la vie éternelle. Donner la vie éternelle ! Cela appartient-il à un homme, faites-le aussi excellent que vous voudrez ? Nul, si ce n'est Celui «en qui est la vie», qui est Lui-même la vie éternelle, ne peut la communiquer. De plus, ces paroles : «Personne ne les ravira de ma main», expriment que Jésus a la puissance divine, la même que celle du Père. «Personne», dit-il, «ne peut les ravir de la main de mon Père». Aussi termine-t-il en disant «Moi et le Père, nous sommes un». Un homme, une créature pourrait-elle s'exprimer ainsi sans blasphème ? En disant : «nous», Jésus se place positivement sur le même rang que le Père ; et «nous sommes un», ou une même chose, ne signifie pas seulement avoir un même sentiment, une même pensée, ou agir de concert. Cela va plus loin et exprime l'unité de nature et d'essence.

Cette fois encore les Juifs ont parfaitement compris Jésus. Ils veulent le lapider, «parce que toi, étant Homme», lui disent-ils, «tu te fais Dieu». Pour eux c'était un blasphème, et pour nous c'en est un aussi, si Christ n'est pas Dieu réellement, mais un homme, même un homme au-dessus des autres par sa naissance et sa sainteté. Jésus ne détrompe pas les Juifs ; il ne rectifie pas leur pensée, comme il l'eût fait si elle n'avait pas été exacte. Au contraire, il la confirme : «Dites-vous à celui que le Père a sanctifié et qu'il a envoyé dans le monde : Tu blasphèmes, parce que j'ai dit : Je suis le Fils de Dieu ?» Vous avez de nouveau ici sa préexistence et sa déité. Jésus en appelle ensuite aux oeuvres qu'il fait et termine en disant : «Croyez les oeuvres, afin que vous connaissiez et que vous croyiez que le

Père est en moi, et moi en Lui» ; paroles qui, à coup sûr, indiquent une union qui ne peut être celle d'un homme avec Dieu, mais d'une Personne divine avec une Personne divine.

Voyez encore ce que dit l'évangéliste, au chap. 12, vers. 37 à 43. Le Jéhovah, l'Éternel des armées qu'Ésaïe vit siégeant dans le temple, sur son trône haut et élevé, entouré des séraphins qui adorent, n'est autre que l'humble Jésus de Nazareth, que Jean a entendu, vu et touché, la Parole faite chair. «Ésaïe dit ces choses quand il vit sa gloire et qu'il parla de Lui» (vers. 41). C'est ainsi que «JE SUIS» qui parlait avec Moïse, était Celui qui disait aux Juifs : «Avant qu'Abraham fût, JE SUIS».

Que de témoignages pour attester avec puissance l'existence éternelle, personnelle, divine et glorieuse de Christ ! Combien l'âme du croyant est heureuse de les lire et de savoir avec une certitude toujours plus grande, que son Sauveur, Celui sur lequel elle s'appuie pour le temps et l'éternité, est le Rocher des siècles. Les vagues de l'incrédulité et des spéculations humaines peuvent le battre, mais non l'ébranler. En contemplant des yeux de la foi cette Personne divine, le fidèle s'écrie avec l'évangéliste : «Nous vîmes sa gloire, une gloire comme d'un Fils unique de la part du Père», et il adore. Si Christ n'est qu'un homme, un homme miraculeux même dans sa naissance et sa vie, une personne humano-divine, comme l'on a dit, mais qui n'a commencé d'exister comme nous, qu'à sa naissance ici-bas, tous ces témoignages de l'Écriture sont mensongers et nous induisent en erreur quant à la vraie nature de Celui qui se nomme le Fils de Dieu.

8 Jean 14

Mais ils sont vrais, et beaucoup d'autres s'y ajoutent.

«Vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi» dit Jésus : (Jean 14:1). Qui est celui qui se place ainsi sur un pied d'égalité avec Dieu, et réclame de ses disciples, pour Lui-même, la même foi, la même confiance qu'ils ont en Dieu ? Peut-il n'être qu'un homme ? Moïse, le plus excellent des prophètes, Paul ou Jean, ou quelqu'un des apôtres, eussent-ils prononcé une telle parole (*) ?

(*) Luther dit à propos de ce passage : «Ici tu vois que Christ parle de Lui-même comme étant égal au Dieu tout-puissant, puisqu'il veut que nous croyions en Lui, ainsi que nous croyons en Dieu. S'il n'était pas vrai Dieu avec le Père, cette foi serait une erreur et une idolâtrie, car le cœur de l'homme ne doit placer sa foi et sa confiance qu'en Dieu seul».

Le Seigneur dit plus loin : «Si vous m'aviez connu, vous auriez aussi connu mon Père ; et dès maintenant vous le connaissez et vous, l'avez vu... Celui qui m'a vu, a vu le Père» (vers. 7-9). Pouvait-il exprimer d'une manière plus claire et plus positive son union avec le Père comme Personne divine ; le fait que Lui-même a énoncé, en disant : Moi et le Père nous sommes un ? La suite de ses paroles le confirme : «Ne crois-tu pas que je suis dans le Père, et que le Père est en moi ? Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même ; mais le Père qui demeure en moi, est celui qui fait les oeuvres» (vers. 10).

9 Union du Père et du Fils en Jean 14 à 17

Remarquez que, dans la suite de ces derniers discours du Sauveur, cette union de Jésus avec le Père, union qui suppose sa nature divine est clairement indiquée par un autre grand fait : l'envoi du Saint-Esprit. C'est le Père qui l'envoie mais c'est aussi Jésus (chap. 14:16, 25, 26 ; 15:26 ; 16:7) ; et quand le Père l'envoie, c'est au nom de Jésus. Cette grande vérité ressort encore de passages tels que ceux-ci : «Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui» (14:23). «Tout ce que le Père a est à moi» (16:15). «C'est ici la vie éternelle, qu'ils te connaissent seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ» (17:3). Je vous le demande, ces paroles ne seraient-elles pas blasphématoires dans la bouche d'une créature ? Elle se mettrait ainsi sur le même rang que Dieu.

La préexistence de Christ n'est pas moins clairement exprimée que sa nature divine. «Jésus, sachant ... qu'il était venu de Dieu, et s'en allait à Dieu» (13:3). «Je suis sorti d'auprès du Père, et je suis venu dans le monde ; et de nouveau je laisse le monde, et je m'en vais au Père» (16:28). «Glorifie-moi, toi, Père, auprès de toi-même, de la gloire que j'avais auprès de toi avant que le monde fût» (17:5).

10 Jean 20:31

Tout cet évangile rend donc témoignage à la gloire divine de Christ. Il en est imprégné ; elle brille dans toutes les lignes, pour ainsi dire. Il ne nous montre pas Jésus devenant Fils de Dieu en suite de son obéissance et de sa sainteté, mais Fils unique de Dieu de toute éternité. Dieu, dans sa grâce, nous a donné ce précieux écrit pour fonder la gloire de son Fils bien-aimé, devant le monde et dans les âmes des saints ; aussi est-ce celui des évangiles qui a été en butte aux plus ardentes attaques de l'incrédulité et du rationalisme. Il indique d'ailleurs lui-même clairement son but : «Ces choses sont écrites afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et qu'en croyant vous avez la vie en son nom» (Jean 20:31). Oui, il est le Fils unique et éternel, la Parole créée et créatrice, Dieu lui-même. Jean, ou plutôt le Saint Esprit par sa plume, répond ainsi aux hérésies qui déjà alors se donnaient carrière à l'égard de la Personne de Christ, et que de nos jours on ne fait que rééditer.

11 1 Jean chapitres 1, 3 et 5

Jetons maintenant un coup d'oeil sur les autres écrits du même apôtre, les épîtres et l'Apocalypse. On ne peut qu'être frappé, en lisant le début de la première épître, de retrouver ce qui caractérise le commencement de l'évangile. On y voit Celui qui est la Parole, la vie, la vie éternelle, préexistant auprès du Père (1 Jean 1:1-3). Les termes même dont Jean se sert affirment sa déité, car on ne peut dire d'un homme qu'il est la vie, la vie éternelle ; ils affirment en même temps son union avec le Père.

Remarquez comment plus d'une fois, dans le courant de l'épître, l'apôtre se sert du pronom «il» ou «lui», pour désigner indifféremment Dieu et Christ. Prenez, par exemple, la fin du chapitre second. «Il sera manifesté» ; Il, c'est-à-dire Christ. «Il est juste», c'est encore Lui. Mais ensuite, nous trouvons, «est né de lui», et au chap. 3, «nous sommes enfants de Dieu». Puis de nouveau, «quand il sera manifesté», et «se purifie comme Lui est pur», c'est de Christ qu'il s'agit. Comparez encore les vers. 5 à 7 du même chapitre avec les vers. 21 à 24. C'est de Christ que parlent les premiers, et les autres parlent de Dieu. Mais on «demeure en lui» (vers. 6), Christ, de même que l'on «demeure en lui» (vers. 24), Dieu. Si nous examinons les vers. 18 à 20 du chap. 5, nous y verrons ressortir le même fait. On est né de Dieu, par Lui on a la vie, il est le Véritable ; mais ce Dieu véritable, c'est Christ, Lui, le Fils de Dieu qui est venu nous le faire connaître, et qui est la vie éternelle, Celui en qui nous la possédons.

Voyez maintenant l'importance que l'apôtre attache à la doctrine du Christ, c'est-à-dire du Fils unique. Les croyants ont à demeurer dans ce qu'ils ont entendu dès le commencement, et alors ils demeureront dans le Fils et dans le Père. De nouveau le Fils est associé au Père, de manière à montrer leur union intime excluant la pensée que le Fils puisse ne pas posséder la même nature divine que le Père, puisse être une créature, car il est mis sur le même rang. Nier le Fils, c'est n'avoir pas non plus le Père, et c'est là l'antichristianisme. Nier le Fils, c'est Lui refuser ce que la doctrine de Jean expose : son union éternelle et ineffable avec le Père, sa déité non moins que son humanité. Le Fils est Celui dont l'évangile nous parle dans les chap. 1:14, 18, et 3:16, car nous lisons : «En ceci a été manifesté l'amour de Dieu pour nous, c'est que Dieu a envoyé son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par lui»

(1 Jean 4:9). Ici encore, de même qu'aux vers. 10 et 14, nous avons la preuve de la préexistence de Christ : «Dieu a envoyé son Fils», Celui qui était la vie éternelle auprès du Père (1:2). Le témoignage que Dieu a rendu, c'est qu'il nous a donné la vie éternelle, «et cette vie est dans son Fils» (5:11). Ici encore, n'avons-nous pas une preuve frappante de la divinité absolue de Christ ? La vie éternelle est en Lui, le Fils de Dieu. Pourrait-elle être dans une créature ? N'est-ce pas un attribut essentiel de Dieu d'avoir en soi la vie ? Une créature a besoin de recevoir la vie pour la posséder, elle ne saurait en être la source. «Celui qui a le Fils», qui le possède par la foi, «a la vie, celui qui n'a pas le Fils de Dieu, n'a pas la vie» (vers. 12). La vie et le Fils, le Fils de Dieu, Christ, sont ici identifiés. Il est la vie. Je le répète : pourrait-il l'être sans être Dieu ?

12 2 Jean

J'ai parlé de l'importance que l'apôtre attache à la doctrine du Christ, telle qu'il l'expose dans ses écrits, c'est-à-dire sa divinité éternelle et sa réelle humanité. Écoutons, à cet égard, ce qu'il dit à la dame élue : «Quiconque vous mène en avant (en dehors de la doctrine du Christ, par les spéculations de la science humaine) et ne demeure pas dans la doctrine du Christ, n'a pas Dieu. Celui qui demeure dans la doctrine, celui-là a le Père et le Fils. Si quelqu'un vient à vous et n'apporte pas cette doctrine, ne le recevez pas dans votre maison et ne le saluez pas, car celui qui le salue participe à ses mauvaises œuvres» (2 Jean 9-11). Quelle étroitesse d'esprit ! quelle intolérance ! s'écrierait-on, si quelqu'un, de nos jours, se permettait de telles paroles. À entendre ce qui se dit aujourd'hui, la doctrine du Christ, ce qui concerne la nature du Fils de Dieu, est affaire d'opinion ; cela relève de la science et non de la foi. Qui sait si, en affirmant sa déité, ce n'est pas moi qui me trompe, tandis que ceux qui la nient seraient dans le vrai (*) ? Voilà où nous en sommes réduits avec les docteurs de ce siècle. Où est la vérité ? Où est la certitude ? Mais Jean, ou plutôt l'Esprit Saint par sa plume, dit : «Nous savons», ce n'est pas une opinion ; c'est une certitude ; «nous savons que le Fils de Dieu est venu ; et il nous a donné une intelligence afin que nous connaissions le Véritable ; et nous sommes dans le Véritable, savoir dans son Fils Jésus-Christ : lui est le Dieu véritable et la vie éternelle» (1 Jean 5:20). Et l'apôtre nous trace le chemin à suivre à l'égard de ceux qui n'apportent pas cette doctrine et rabaissent la gloire du Fils de Dieu. Si c'est être intolérant, soyons-le avec Jean, plutôt qu'être indifférent à l'erreur ou de pactiser avec elle.

(*) Les hérétiques dans l'Église libre, 4^e lettre

13 Apocalypse

Si nous passons à l'Apocalypse, nous n'y verrons pas moins ressortir d'une manière frappante la gloire de la déité de notre adorable Sauveur. Quelque difficulté que puisse offrir l'interprétation de ce livre, duquel cependant il est écrit : «Bienheureux celui qui lit et ceux qui entendent les paroles de la prophétie» (Apoc. 1:3), ce qu'il dit de Christ est aussi clair et positif que possible. Christ y est présenté comme homme, sans doute, car il y est question de Lui comme chef de l'Église et comme établissant son règne dans le monde (chap. 1:12, 13 ; 11:15) ; mais cet homme est revêtu de tous les caractères et de tous les attributs qui n'appartiennent qu'à Dieu ; il est vu constamment associé à Dieu comme une créature ne peut l'être, et il est l'objet de l'adoration de tous les êtres créés.

Considérez d'abord la salutation : «Grâce et paix à vous, de la part de celui qui est, et qui était, et qui vient, et de la part des sept Esprits qui sont devant son trône, et de la part de Jésus-Christ». Voilà Christ associé à Dieu dans son Être immuable et à l'Esprit Saint, mis sur le même rang comme source de grâce et de paix. Comparez les vers. 7, 8 et 17 de ce même chapitre, avec les vers. 12 et 13 du chap. 22. Il en ressort que Christ, celui qui vient, qui est l'Alpha et l'Oméga, le premier et le dernier, le commencement et la fin, est aussi le Seigneur Dieu, le Tout-puissant, Celui qui est, qui était et qui vient. Tous ces titres sont ceux attribués à Dieu dans l'Ancien Testament. Son double caractère d'homme — témoin fidèle et premier-né des morts — et de Dieu éternel, tout-puissant et immuable, est ainsi affirmé de la manière la plus distincte. Nous le voyons encore aux vers. 13 et 16 du même chapitre. Le Fils de l'homme y apparaît revêtu du caractère distinctif de l'Ancien des jours, dans Daniel 7:9. Je ferai la même remarque sur les vers. 17 et 18 : «Moi», dit Jésus, «je suis le premier et le dernier, et le vivant». Le voilà dans sa déité absolue ; Il est le premier, Celui de qui tout tire son être, qui est avant toutes choses ; et Il est aussi le dernier, Celui qui est la fin de tout, à qui tout vient aboutir. Ces paroles d'ailleurs sont le titre que prend Jéhovah lui-même, dans Ésaïe : «Ainsi dit l'Éternel, le roi d'Israël, et son rédempteur, l'Éternel des armées : Je suis le premier, et je suis le dernier ; et hors moi il n'y a pas de Dieu» (Ésaïe 44:6). Jésus, en se les attribuant, ne proclame-t-il pas de la manière la plus formelle sa déité ? Il se nomme ensuite «le vivant» ; comme homme, il a été mort, mais, ressuscité, il est vivant aux siècles des siècles. «Le vivant» exprime autre chose : c'est Celui en qui réside la vie, Dieu même, et c'est encore un des titres de l'Éternel : «L'Éternel Dieu est vérité ; lui est le Dieu vivant» (Jér. 10:10). Écoutons encore l'effusion du cœur de l'apôtre et de l'Église, quand Christ, le fidèle témoin, lui est présenté : «À celui qui nous aime à lui la gloire et la force aux siècles des siècles» (1:6). Cette doxologie pourrait-elle, sans une idolâtrie flagrante, être adressée à Christ, s'il n'est pas réellement Dieu ? (comparez Psaume 29:1 ; 96:7).

Contemplons maintenant les scènes célestes décrites aux chap. 4 et 5. Dans le premier, nous avons le Dieu créateur (vers. 11). Sa gloire comme l'Être tout-puissant, saint et immuable, est proclamée par les quatre animaux qui portent les caractères à la fois des séraphins d'Ésaïe 6, et des chérubins d'Ézéchiël 1 : «Saint, saint, saint, Seigneur, Dieu, Tout-puissant, celui qui était, et qui est, et qui vient», disent-ils, de même que les séraphins d'Ésaïe. Les saints glorifiés, représentés par les vingt-quatre anciens, se prosternent et adorent Celui qui vit aux siècles des siècles. N'est-il pas frappant de voir là le Jéhovah des armées d'Ésaïe 6, le même qui en Jean 12, est identifié avec Jésus ?

Mais passons au chap. 5. L'Agneau, qui a été immolé, Celui qui a vaincu, le Lion de la tribu de Juda, Christ, l'homme qui a souffert, est vu au milieu du trône de la Majesté divine. Il est revêtu des symboles de la puissance parfaite et de la toute-connaissance — sept cornes et sept yeux. Les saints glorifiés et les anges l'entourent, et ils adorent l'Agneau rédempteur, comme ils ont adoré le Jéhovah créateur. Puis la création tout entière unit, dans un même acte d'adoration, Celui qui est assis sur le trône et l'Agneau. Le culte du ciel place sur une même ligne Celui qu'on veut nous faire regarder comme un homme et le Dieu suprême, Jéhovah, Élohim, le Tout-puissant ! Encore une fois, Dieu ne donne pas sa gloire à un autre (Ésaïe 42, 8). Si Christ sur la terre et dans le ciel est présenté à l'adoration des saints, c'est qu'il y a droit, c'est qu'il est véritablement Dieu. Sans cela, se prosterner devant Lui n'est qu'un acte d'idolâtrie. S'il n'est qu'une créature, c'est une offense faite à Dieu que de Lui donner son nom ; Thomas a eu tort de Lui dire : «Mon Seigneur et mon Dieu !».

Remarquons encore l'association intime du Dieu Tout-puissant et de l'Agneau dans tout ce livre. La colère de l'Agneau est la colère de Dieu (6:16, 17 ; 11:18) ; le salut vient de Dieu et de l'Agneau (7:10) ; quand le royaume du monde de notre Seigneur et de son Christ est venu, c'est le règne du Tout-puissant (11:15, 17) ; le Seigneur, Dieu, le Tout-Puissant, et l'Agneau, sont le temple de la sainte cité, et le trône de Dieu est aussi celui de l'Agneau (21:22 ; 22:1). Partout, c'est l'exaltation de l'Agneau ; partout, il est associé à Dieu dans la gloire divine comme la possédant lui-même, et que serait-ce, je le répète, sinon la déification de l'homme et une idolâtrie, s'il n'est pas Dieu essentiellement ? Le jour vient où un homme s'assiéra comme Dieu dans le temple de Dieu, se présentant lui-même comme Dieu (2 Thess. 2:4). Mais celui-là c'est l'Inique, l'homme de péché, l'Antichrist. Hélas ! ceux qui privent Christ de sa déité, de sa gloire

divine et éternelle, ne frayent-ils pas la voie à ce fils de perdition ? Car qui est l'antichrist, sinon «celui qui nie le Père et le Fils ?» «Quiconque nie le Fils», quiconque ne le reconnaît et ne le confesse pas pour ce qu'il est dans l'essence divine, celui-là «n'a pas non plus le Père», ne saurait être en communion avec le Père qui revendique pour son Fils le même honneur que pour Lui-même (1 Jean 2:22, 23 ; Jean 5:23). Combien ces paroles sont solennelles !

14 **Actes des apôtres**

J'ai rappelé, les trois grands témoignages donnés par Paul en Col. 1, Hébreux 1, et Phil. 2. Il en est d'autres du même apôtre que nous trouvons dans les épîtres et les Actes. Nous trouvons dans ce dernier livre, un fait digne de remarque. Jésus avait été condamné par le sanhédrin comme blasphémateur, pour avoir confessé qu'il était Fils de Dieu. Pour les Juifs, nous l'avons vu, se donner ce titre c'était poser son égalité avec Dieu, se faire Dieu. Paul, avant sa conversion, adoptait sans doute les vues du sanhédrin. «J'étais», dit-il, «un blasphémateur» (1 Tim. 1:13). Mais dès qu'il eut vu Jésus dans la gloire et qu'il eut cru en Lui, «aussitôt il prêcha dans les synagogues que Jésus est le Fils de Dieu» (Actes 9:20). Quelle était la portée de sa prédication sur un tel texte. Par là il reconnaissait l'injustice de la sentence du sanhédrin et confessait que Jésus est Dieu. Lorsqu'il le niait, il était un «blasphémateur». Si Christ n'eût été qu'un homme, Paul aurait pu être un «outrageux», et un «persécuteur», mais non un blasphémateur. Ne pas confesser Christ comme Dieu est un blasphème. Ainsi répudier la condamnation de Jésus par le sanhédrin, non seulement parce qu'elle est injuste, mais blasphématoire ; reconnaître ainsi que Jésus est Dieu, voilà la grande vérité qui est à la base de la conversion de Saul de Tarse. Aussi la voyons-nous proclamée dans ses lettres, comme elle l'était dans ses prédications. «Issu des pères selon la chair, Christ est sur toutes choses Dieu béni éternellement», écrit-il aux Romains (Rom. 9:5). À Timothée, en parlant du grand mystère de la piété, il dit : «Dieu a été manifesté en chair» (1 Tim. 3:16). Je sais qu'il existe une variante, selon laquelle il faudrait traduire : «Celui qui a été manifesté en chair». Mais quoiqu'il en soit, c'est de Christ qu'il s'agit : Lui seul a été manifesté ou est apparu en chair — nous, nous naissons de la chair (Jean 3:6). Dès lors, nous avons le fait qu'avant d'être manifesté ou d'apparaître en chair, il existait. Sa préexistence ou sa divinité éternelle sont donc affirmées dans l'un ou l'autre cas. Écrivant à Tite, l'apôtre dit : «En attendant la bienheureuse espérance et l'apparition de la gloire de notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ» (Tite 2:13). Lors même que l'on traduirait «de notre grand Dieu et de notre Seigneur Jésus-Christ», comme plusieurs le font, ce passage ne fournit pas moins une preuve de la divinité de Christ, puisque la gloire du grand Dieu est sa gloire. D'ailleurs, il n'est jamais parlé dans l'Écriture de l'apparition de Dieu le Père, venant pour accomplir ses desseins, mais toujours de l'apparition de Jésus-Christ. C'est donc bien «la gloire de notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ».

Dans les adresses en tête des épîtres, Jésus-Christ notre Seigneur est constamment associé à Dieu le Père. Cela n'indique-t-il pas égalité de nature divine, tout en rappelant l'humanité de Jésus ? Pourrions-nous supposer que celui qui ne serait qu'un homme, une créature, fût ainsi placé sur le même rang que Dieu, pour donner grâce, paix et miséricorde ? Je pourrais m'étendre sur ce sujet ; mais je me borne à relever encore quelques points. Ainsi, nous voyons que le royaume de Dieu est le royaume de Christ : «Aucun cupide (qui est un idolâtre) n'a d'héritage dans le royaume du Christ et de Dieu» — ou «de celui qui est Christ et Dieu» (Éph. 5:5). La grâce de Dieu est la grâce du Seigneur Jésus-Christ (2 Thess. 1:12) ; les appelés de Jésus-Christ sont les appelés de Dieu (Rom. 1:6 ; 8:28, 30) ; l'amour de Dieu et l'amour du Christ sont identifiés (Rom. 8:35, 39).

15 **Divinité éternelle de Jésus-Christ à la base des autres vérités (Paul et Jean)**

En résumé, nous pouvons affirmer que tout, dans les écrits des apôtres, mais surtout ceux de Paul et de Jean, enseigne ou suppose cette grande vérité, la divinité éternelle de Christ. Elle est à la base de tout leur enseignement. Les vérités capitales de la justification par la foi chez Paul, et de toute la rédemption comme il l'expose, ne peuvent subsister si Christ n'est pas Dieu. Et, dans Jean, c'est parce qu'il est Dieu, qu'il est vie et lumière pour les hommes plongés dans les ténèbres et dans la mort.

16 **Évangile synoptiques**

Vous avez remarqué, mon cher ami, que je n'ai point parlé des témoignages que les évangiles synoptiques rendent à la déité de Christ. Je l'ai fait à dessein. Comme ils présentent essentiellement le côté humain de sa Personne, et parlent plutôt de sa gloire à venir, c'est chez eux que l'on cherche de préférence les caractères de celui que l'on appelle le Christ historique. Il convenait donc, pour terminer la démonstration de la grande vérité qui nous occupe, de faire voir que leur enseignement sur ce point est parfaitement d'accord avec celui des autres Écritures. Il est vrai que la préexistence de Christ n'y est pas aussi directement établie que dans d'autres parties du Nouveau Testament, mais toute âme simple qui les lit, sans idées préconçues, sans système formé à l'avance, ne peut qu'y voir, manifestés en Jésus, les caractères et les traits qui ne conviennent qu'à Dieu.

Je n'entends point par là simplement que, dans sa vie sans tache ici-bas, il a montré, comme on l'a dit, les attributs moraux de Dieu, son amour, sa sainteté, sa justice ; cela est vrai, sans doute. Mais il y a plus. Il était Dieu venu sur la terre — Emmanuel, Dieu avec nous — et il manifestait les attributs incommunicables de la Déité. Les évangiles synoptiques le montrent clairement. Partout Christ y apparaît comme étant plus qu'un être purement humain, plus qu'un prophète qui, suscité par Dieu, enseigne la voie du salut. Le salut est attaché à sa Personne même (Luc 19:9). Cela prouve qu'il est Dieu, car le salut ne saurait être dans un homme. Mais examinons quelques-uns des passages des évangiles synoptiques d'où ressort cette vérité.

J'ai déjà fait allusion à la question de toute importance que pose Jésus à ses disciples : «Qui disent les hommes que je suis, moi, le fils de l'homme ? ... et vous ; qui dites-vous que je suis ?» Il fait une distinction entre les opinions diverses et flottantes des hommes, et ce que doit connaître avec certitude celui qui se dit son disciple. De plus, en disant «moi, le fils de l'homme», il fait pressentir que, sous son humanité, derrière son voile d'humiliation, il faut que la foi discerne une gloire plus qu'humaine et que l'esprit de l'homme ne saurait découvrir. La réponse spontanée et positive de Pierre est : «Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant». Jésus l'accepte, cette réponse ; il ne reprend pas Pierre, comme il le fait quand celui-ci veut le détourner de l'accomplissement de son oeuvre (Matth. 16:13-16, 22, 23). Il approuve les paroles de son disciple comme exprimant un fait qui lui est révélé par le Père céleste qui se plaît à glorifier son Fils dans son humiliation. «La chair et le sang ne t'ont point révélé cela», dit Jésus, «mais mon Père qui est dans les cieux». L'homme, avec ses facultés naturelles, peut voir en Jésus un être excellent, un sage, un prophète ; il faut une révélation de Dieu lui-même pour découvrir à l'âme la relation divine qui existe entre Lui et Dieu. «Mon Père» dit Jésus. Il exprime ainsi qu'il est son Fils, d'une manière toute spéciale. Il l'est par nature ; nous ne sommes enfants de Dieu que par grâce, en vertu de l'adoption. Ce titre de fils de Dieu, absolument et exclusivement appliqué à Jésus, se retrouve en maints autres endroits de ces évangiles, et toujours, ainsi que dans la confession de Pierre, comme désignant plus qu'un homme. Marc commence son évangile en lui donnant ce titre : «Commencement de l'évangile de Jésus-Christ, Fils de Dieu» (Marc 1:1), et les versets qui suivent font voir avec évidence que ce Fils de Dieu n'est autre que le Seigneur, Jéhovah, dont Jean, dans le désert, annonce la venue. Témoins de sa puissance qui commande aux éléments, ceux qui sont avec Lui dans la barque se prosternent en disant : «Véritablement tu es le Fils de Dieu» (Matth. 14:33), et il ne repousse pas leur hommage, comme il aurait dû le faire s'il n'eût été qu'un homme ou une créature (voyez Actes 10:25, 26 et

Apoc. 22:8, 9 (*)). Les démons mêmes sont forcés de le reconnaître comme étant revêtu de cette dignité et se prosternent devant Lui (Luc 4:41 ; Matth. 8:29). À son baptême, quand il va commencer son ministère public, la voix du Père déclare qu'il est son Fils bien aimé (Matth. 3:17 ; Marc 1:11 ; Luc 3:22), et lorsqu'à la transfiguration, sur la sainte montagne, il déploie devant ses trois disciples la gloire du royaume à venir, de nouveau Dieu le Père, du sein de la gloire magnifique, fait entendre ces paroles : «Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir» (Matth. 17:5 ; Marc 9:7 ; Luc 9:35 ; comp. 2 Pierre 1:17). Cela ne rappelle-t-il pas ce qu'écrit Paul aux Colossiens : «Il nous a transportés dans le royaume du Fils de son amour» ? (Col. 1:13). Ce que nous enseignent les évangiles synoptiques, ne diffère pas de la doctrine de Paul.

(*) Dans ce passage, les paroles de l'ange font bien ressortir que l'hommage ou l'adoration appartient à Dieu seul.

On pourrait objecter que Dieu déclare que Jésus est son Fils à cause de son excellence au-dessus des autres hommes, et qu'il le met ainsi à part. Mais nous ne saurions trop nous rappeler que l'expression «Fils de Dieu» avait pour les Juifs, une portée tout autre. Pour nous en convaincre, voyons Jésus devant le sanhédrin. Le souverain sacrificateur l'adjure de dire s'il est le Fils du Béni, du Dieu digne de toute adoration (Marc 14:61-64 ; Matth. 26:63-65). «Je le suis», répond Jésus, et aussitôt le souverain sacrificateur s'écrie : «Il a blasphémé !» Pourquoi cette exclamation, si la confession de Jésus avait simplement signifié : Je suis un homme aimé de Dieu, le Christ ? C'est, que, pour le souverain sacrificateur et pour les membres du sanhédrin, comme pour les Juifs dans l'évangile de Jean, ce titre de Fils de Dieu comportait l'égalité avec Dieu — le prendre, c'était se faire Dieu, usurper la gloire due à Jéhovah seul. De là l'accusation de blasphème, qui n'aurait sans cela aucun sens, et de là aussi la sentence unanimement prononcée : «Il mérite la mort». Et remarquez, mon cher ami, que, dans ce moment critique, où toutes les autres accusations portées contre Jésus avaient été reconnues fausses, et où cette confession était sa sentence de mort, Jésus ne dit pas à ceux qui le condamnaient : «Mais non ; vous me comprenez mal. Je n'entends point par là ce que vous voulez dire. Je ne suis Fils de Dieu que moralement, comme vous aussi vous pouvez l'être». Non ; il affirme de plus la gloire dont Il sera revêtu comme fils de l'homme, mais en laissant subsister ce qu'il a dit comme étant Fils de Dieu : «Je le suis». Que dirons-nous à cela ? Christ a-t-il accepté ce titre, sachant ce qu'il signifiait pour ses juges, tout en ayant la conscience que ce n'était pas vrai de Lui ? S'est-il laissé condamner à mort pour soutenir un mensonge ? A-t-il ainsi laissé volontairement l'erreur dans l'esprit de ses ennemis, ou bien s'est-il abusé Lui-même jusqu'à croire être ce qu'il n'était pas ? Toutes ces suppositions révoltent le sentiment chrétien, et cependant c'est à l'une d'elles que sont réduits ceux qui n'admettent pas que la déité de Christ brille autant dans les évangiles synoptiques que dans les autres portions du Nouveau Testament.

Dans l'enseignement de Jésus, sa relation et son identité de nature avec le Père sont aussi affirmées. Prenez la parabole des vigneronniers (Marc 12:6). Il est dit que le maître de la vigne, «ayant donc encore un unique fils bien-aimé, il le leur envoya». Nous voyons clairement ici la distinction de nature entre les cultivateurs et les serviteurs, et le fils unique bien-aimé. Ce passage ne vous rappelle-t-il pas d'une manière frappante celui de Jean 3:16 ? Lisez encore la question adressée par Jésus aux pharisiens, et la conclusion qu'il en tire : «Que vous semble-t-il du Christ ? de qui est-il fils ? Ils lui disent : De David. Il leur dit : Comment donc David, par l'Esprit, l'appelle-t-il Seigneur ? (Matth. 22:41-46). Il est fils de David comme Messie, mais il est bien plus ; il est le Seigneur de David, assis à la droite de la Majesté.

17 Naissance de Jésus Christ (évangiles synoptiques)

Mais prenons un autre ordre de faits. Voici la naissance de Jésus-Christ, son entrée dans ce monde. On veut que, d'après la généalogie donnée par Luc et remontant à Adam, duquel l'évangéliste dit : «De Dieu», pour marquer de qui Adam tenait la vie, Jésus soit homme et fils de Dieu au même titre que nous, et rien de plus — différence de rang, non d'essence. Mais au début de cette généalogie, n'est-il pas dit : «Étant, comme on l'estimait, fils de Joseph ?» Certes, il était un homme parfait, fils de Marie, la semence de la femme, mais en vertu de sa naissance ici-bas, conçu du Saint-Esprit, il est nommé Fils du Très-haut, ce qui n'appartient à aucun homme. Il y a là plus qu'une différence de rang. Voyez aussi le soin avec lequel, à la fin de la généalogie de Joseph, l'idée de la paternité de celui-ci est écartée : «Le mari de Marie, de laquelle est né Jésus, qui est appelé Christ» (Matth. 1:16). Et quand Marie a enfanté, le saint enfant qui est né, n'est-il pas «Emmanuel, Dieu avec nous ?» N'est-ce pas Dieu lui-même, Jéhovah, qui se trouve là, venu au milieu de son peuple, comme l'indique son nom de Jésus, c'est-à-dire Jéhovah le Sauveur ? Et l'explication donnée par l'ange à Joseph, rend d'autant plus certain que c'était Dieu lui-même qui venait sous cette forme d'homme (Matthieu 1:20, 21). Du reste, nous voyons la même vérité briller dans le chapitre second de l'évangile de Luc. Le petit enfant qui vient de naître à Bethléhem, qui est couché dans la crèche, parce qu'il n'y avait pas de place dans l'hôtellerie, est, selon les paroles de l'ange du Seigneur, «le Sauveur, le Christ, le Seigneur», et les armées célestes célèbrent sa venue sur la terre (Luc 2:11). Le Seigneur, c'est-à-dire Jéhovah, l'Éternel, le Dieu d'Israël, venu pour sauver son peuple, pour être aussi le Sauveur du monde. Ainsi sa gloire divine, gloire qu'il possédait en entrant dans le monde, est constatée et proclamée dès qu'il y apparaît. Les bergers comme les mages l'adorent.

18 Attributs divins manifestés en Christ dans les évangiles synoptiques

On prétend que ce que Jésus a montré de Dieu, ce sont ses attributs moraux, ce qui peut être aussi vu en nous, ce que Dieu demande de ses adorateurs, et non la toute-science, la toute-puissance et les autres attributs divins incommunicables. Les faits rapportés dans les synoptiques et les effets qu'ils produisent, détruisent complètement cette affirmation. Les miracles accomplis par Christ démontrent non seulement une puissance divine agissant par Lui, mais une puissance qui lui appartient en propre. Comparez la multiplication des pains par Élisée (2 Rois 4:42-44), avec celles opérées par Jésus. Le prophète dit : «Ainsi a dit l'Éternel», mais Jésus agit par lui-même (Matth. 14:19 ; 15:36). Élie et Élisée ressuscitent des morts (1 Rois 17:20, 21 ; 2 Rois 4:33) ; mais pour cela ils crient à l'Éternel, ils le supplient de leur accorder la grâce de rendre la vie aux enfants. Jésus, Lui, parle en Maître souverain, comme Celui en qui réside la vie, qui a la puissance de faire mourir et vivre (1 Sam. 2:6). À la fille de Jaïrus, il dit : «Jeune fille, JE te dis, lève-toi» ; au jeune homme de Naïn que l'on portait en terre, il adresse les mêmes paroles, et l'une et l'autre sont aussitôt rappelés à la vie (Marc 5:41 ; Luc 7:14). Il parle avec autorité, on voit que c'est sa propre puissance divine qui agit. Et remarquez-le, l'effet suit immédiatement la parole. Cela ne vous rappelle-t-il pas le «que la lumière soit, et la lumière fut», et ce que dit le psalmiste : «Il a parlé, et la chose a été» ? (Ps. 33:9). Christ commande aux créatures et aux éléments comme Celui qui, les ayant faits, en est le Maître (Luc 5:5-7 ; Matth. 17:27 ; 8:26 ; Marc 4:39). Il guérit, et c'est toujours comme ayant la puissance en Lui-même. Au lépreux, dont la guérison ne pouvait s'opérer que par l'intervention de l'Éternel même, il dit : «JE VEUX, sois net» (Marc 1:41). «Croyez-vous que JE puisse faire ceci ?» dit-il aux aveugles qui implorent sa pitié (Matth. 9:27, 28). C'est toujours Lui qui agit, c'est la foi en Lui qu'il demande. Aurait-il pu la réclamer sans blasphème, s'il n'eût été qu'un homme ? On ne peut qu'être frappé de cette manière de parler et d'agir, qui le distingue des prophètes et des apôtres accomplissant des actes de puissance. Et non seulement il exerce la puissance divine comme la possédant en lui-même, mais comme Dieu envoya autrefois des prophètes, Jésus envoie de son chef des hommes qu'il revêt de pouvoirs miraculeux (Matth. 10 ; Luc 10). En tout, il agit en Dieu.

Au cinquième chapitre de l'évangile de Matthieu, il passe en revue plusieurs des préceptes que l'Éternel donna à Israël, par le moyen de Moïse. Il en étend la signification aux sentiments et aux mouvements du cœur, ou même les abroge par ces simples mots «Mais

MOI, je vous dis». Quel autre que le Législateur lui-même pourrait parler ainsi ? Quelle audace à qui ne serait qu'un homme de dire : DIEU a dit, mais MOI, je vous dis !

Jésus s'attribue le pouvoir divin de pardonner les péchés. Et quand les scribes, à bon droit, disent : «Qui peut pardonner les péchés que Dieu seul ?» que fait-il ? Il montre, par un acte de puissance, qu'en effet c'est bien Dieu qu'ils ont devant eux. Il affirme ainsi clairement ce qu'il est. Celui qui, revêtu de sa propre autorité, disait au paralytique : «JE te dis, lève-toi», était la Personne divine qui pouvait pardonner les péchés. L'accuser de blasphème, ne pas le reconnaître pour ce qu'il était, c'était «penser du mal dans son cœur» (Matth. 9:4-6 ; Marc 2:5-11). Autre part, il se borne à insister et répète, en dépit des raisonnements des scribes et des pharisiens : «Tes péchés sont pardonnés, ta foi (en moi) t'a sauvé» (Luc 7:47-50). Partout on voit, sous l'humble apparence de Jésus de Nazareth, percer les rayons de la gloire du Fils de Dieu.

Il s'attribue la toute-science. Il connaît ce qu'il y a de plus caché — les pensées des cœurs. Il se montre comme le Dieu qui sonde «les cœurs et les reins» (Matth. 9:3, 4 ; 12:25 ; Luc 6:8 ; 9:47 ; Marc 2:8). Il s'attribue la toute-présence. Où que soient rassemblés deux ou trois en son nom, il est là au milieu d'eux (Matth. 18:20). Remarquez ce rassemblement en son nom. En Israël, on s'assemblait là où l'Éternel mettait son nom, où il manifestait sa présence (Ex. 20:24 ; Deut. 12:11 ; 16:2, 6, 11, 15, 16 ; 26:2), et maintenant que l'on rend culte en esprit et en vérité, c'est là où se trouve Jésus, en quelque lieu que ce soit. C'est son nom, sa Personne qui rassemble. Il se substitue à Jéhovah ; c'est Lui qui le remplace pour les chrétiens. Encore une fois, s'il n'est pas Dieu, le Dieu béni éternellement, pourrait-il parler ainsi ? Ne serait-ce pas blasphème et idolâtrie que de s'assembler au nom d'un homme qui prétendrait être présent partout ? Les dernières paroles du Seigneur à ses disciples dans l'évangile de Matthieu, le montrent assumant le même attribut divin : «JE suis avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation du siècle» (Matth. 28:20). Cela ne nous rappelle-t-il pas les paroles du psalmiste à Israël : «L'Éternel est ton ombre... L'Éternel gardera ta sortie et ton entrée, dès maintenant et à toujours» ? (Ps. 121) Considérons encore l'ordre de baptiser au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. Le Fils est mis sur le même rang que le Père. Serait-il donc possible que le Fils ne fût qu'un homme, une créature, qui aurait commencé d'exister dans le temps ? Ne serait-ce pas une prétention blasphématoire de sa part de se mettre à côté du Père dans cet acte du baptême ? Peut-il y avoir une affirmation plus forte de la divinité éternelle de Christ, de son unité de nature avec Dieu ?

19 Évangiles synoptiques : Jésus-Christ demandant, jugeant ; en relation avec le Père ; plus grand que Abraham et Moïse

D'autres considérations viennent encore à l'appui de la vérité que nous affirmons. Remarquez ce que Christ exige de ses disciples dans les évangiles synoptiques, comme dans le reste du Nouveau Testament.

L'homme le plus excellent, le plus saint, le plus rempli d'amour, peut-il, si en même temps il n'est pas Dieu, demander à ses disciples, avec une autorité absolue, ce que Jésus réclame des siens ? Moïse l'a-t-il fait ? Les prophètes, et celui qui est le plus grand des prophètes, Jean le baptiseur, l'ont-ils fait ? Non ; tous s'effacent eux-mêmes et dirigent leurs regards et le regard de ceux qui les écoutent, vers Celui qui est plus grand qu'eux tous. Que demande donc Christ de ses disciples ? Ce que Dieu seul est en droit d'exiger. C'est le dévouement le plus entier à sa Personne : on ne peut être son disciple, si l'on n'est prêt à sacrifier pour Lui sa vie et ses relations les plus sacrées, établies par Dieu même. Il est objet de la foi ; le confesser est la vie, le renier, c'est la condamnation et la perte. L'amour pour Lui est le motif suprême de ce que l'on fait — il faut donc l'aimer de tout son cœur, de toute sa force et de toute sa pensée, comme l'Éternel le réclamait de son peuple. Recevoir en son nom, c'est le recevoir, et avec Lui, Dieu lui-même ; faire du bien ou ne pas le faire à un de ses frères, c'est avoir ainsi agi à son égard, et c'est la cause du salut ou de la condamnation, de la bénédiction ou de la malédiction éternelles (Matth. 10:37-39 ; Luc 9:23-26 ; 14:26, 27, 33 ; Marc 10:21, 29, 30 ; Luc 12:8, 9 ; Matt. 25:34, etc). Qu'est-ce que Dieu pourrait demander de plus ?

Faites aussi bien attention à ce fait que c'est Lui qui réclame pour Lui-même, ce dévouement, cette abnégation, cet amour, cette foi. Ce n'est pas sur l'ordre de Dieu, comme c'était l'ordre de l'Éternel d'écouter Moïse et Josué. Il prend cette place et réclame ces choses, comme Lui appartenant de plein droit. S'il n'est qu'un homme, n'est-ce pas inviter à l'idolâtrie, que de revendiquer ce qui n'appartient qu'à Dieu seul, qui ne donne point sa gloire à un autre ? (Ésaïe 48:11). D'ailleurs, il souffre qu'on l'adore (Matth. 14:33 ; 28:9, 17). Il ne repousse pas cet hommage, comme un ange l'eût fait (Apoc. 22:8, 9). Pardonnez-moi, mon cher ami, si je me répète, mais dans un sujet d'une importance aussi capitale, on ne saurait trop insister sur ce qui relève la gloire du Fils bien-aimé de Dieu.

Selon les évangiles synoptiques, aussi bien que selon les écrits de Jean et de Paul, Jésus sera le juge du monde, des vivants et des morts, et à ce moment il enverra ses anges (Matth. 13:41 ; 25:31, etc. ; 16:27 ; Luc 9:26), ceux que Paul appelle «les anges de sa puissance» (2 Thess. 1:7). Pour exercer ce jugement, ne faut-il pas avoir la toute-science et l'autorité divine que Jean attribue aussi au Fils ? (Jean 5:22, 27). Remarquez dans le passage cité en Luc 9, la triple gloire dans laquelle apparaît Jésus en ce jour solennel de jugement : «Dans sa gloire et dans celle du Père et des saints anges». Sa gloire, comme Fils de l'homme, celle du Père, comme son Fils unique et bien-aimé, le resplendissement de sa gloire, de toutes ses perfections (comp. Jean 17:5), et celle des saints anges, ses créatures, ses serviteurs, les exécuteurs de ses jugements. Tout cela appartient-il à un homme ? Comparez avec l'Ancien Testament où partout c'est Jéhovah qui juge.

Ainsi les synoptiques, tout en présentant plus particulièrement la Personne de Christ sous son côté humain, laissent percer, dans tout ce qu'ils nous montrent de Lui, sa divinité éternelle. C'est bien le même Christ que celui que nous font connaître Jean et Paul.

Les vers. 25 à 30 du chap. 11 de l'évangile de Matthieu, prouvent à l'évidence la conclusion que je viens de tirer. Toutes ces paroles, si simples, si touchantes et si profondes à la fois, brillent de l'éclat de la divinité absolue de Christ. Que l'on pèse les expressions de cette invocation où le Christ, rejeté par les sages et les intelligents de son temps, tourne ses regards en haut et loue Dieu qui a ouvert les trésors de la connaissance divine aux petits enfants. Comme dans Jean 17, il s'adresse au Père, à son Père. Toutes choses ont été livrées entre ses mains ; comparez avec cela Jean 3:35 : «Le Père aime le Fils, et a mis toutes choses entre ses mains», et Jean 13:3 : «Jésus, sachant que le Père lui avait mis toutes choses entre les mains», et encore Jean 17:2 : «Tu lui as donné autorité sur toute chair». N'est-ce pas bien là le même Christ, possédant, en union avec le Père, la puissance et l'autorité divines sur toutes choses ? Il se désigne lui-même comme le Fils, le Fils par excellence, le Fils unique ; et cette glorieuse Personne est telle, que le Père seul peut la connaître dans les profondeurs de son être : «Personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père». Quel est cet Être insondable à tout autre que Dieu ? Peut-il n'être qu'une créature ? Non ; — c'est Celui qui est un avec le Père — unité de nature et d'essence, et qui en même temps — mystère ineffable — unit dans sa Personne la divinité et l'humanité. Comme quelqu'un l'a dit : «Celui qui avait été de toute éternité un avec le Père, et qui était devenu homme, dépassait, dans la profondeur du mystère de son être, toute connaissance, sauf celle qui est dans le Père lui-même. L'impossibilité de connaître Celui qui s'était anéanti pour être homme, soutenait devant l'esprit incrédule de l'homme, la certitude, la réalité de la divinité que cet anéantissement aurait pu cacher aux yeux de son incrédulité. L'incompréhensibilité d'un être, fini en forme, décelait l'infini qui était en Lui : sa divinité était garantie pour la foi contre l'effet de son humanité sur l'esprit de l'homme».

Et enfin, comme dans Jean, Celui que le Père seul connaît, est aussi le seul qui connaisse le Père — qui le connaisse pleinement en vertu de cette unité de nature. Comme tel, il est le révélateur du Père. De même que le Père révèle son Fils, non point le mystère de sa Personne, chose insondable, mais révèle que Jésus est son Fils (Matth. 16:17), ainsi le Fils fait connaître le Père à qui il veut. «Personne ne vit jamais Dieu ; le Fils unique qui est dans le sein du Père, Lui, l'a fait connaître», dit Jean. Et voici les paroles identiques de Matthieu : «Personne ne connaît le Père que le Fils, et celui à qui le Fils voudra le révéler». Pouvons-nous lire cette déclaration solennelle de Jésus, quant à ses rapports avec le Père et à la puissance dont il est revêtu, sans y voir l'affirmation formelle de sa déité, et ainsi l'accord complet de Matthieu et de Luc (Luc 10:21, 22) avec la doctrine de Jean. Combien il est précieux pour l'âme, d'entendre ensuite cette Personne adorable, Christ, s'adresser à nous, et dire : «Venez à moi, et moi je vous donnerai du repos !» Il n'appartient qu'à Celui qui est vraiment Dieu, d'appeler à Lui ; Celui seul aussi qui est Dieu peut donner du repos, un repos complet et permanent à l'âme agitée et troublée. Pourrais-je mettre ma confiance, une confiance absolue en quelqu'un qui ne serait qu'un homme ? Ce n'est pas l'enseignement de l'Écriture qui déclare «béni l'homme qui se confie en l'Éternel» (Jér. 17:7). Un homme, oui, certes Christ l'est véritablement ; il l'est avec un cœur sympathique et tendre. Mais c'est l'amour divin, Dieu même, venu dans un homme, et qui m'invite à venir à Lui, à me jeter dans ses bras. C'est parce qu'il est Dieu que je puis le faire sans réserve et m'abandonner à Lui.

L'amour pourra-t-il m'être vraiment révélé, si Celui qui me le révèle n'est pas l'amour même, c'est-à-dire Dieu ? Dieu seul révèle Dieu. On a osé dire à propos du texte le plus touchant de l'évangile : «Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique» (Jean 3:16), qu'il ne perd point de sa valeur quand même on ne verrait en Jésus qu'un homme, que Dieu nous a donné Abraham, Moïse et Jésus-Christ ! Ah ! quand Pierre, sur le mont de la transfiguration, veut, dans son ignorance, mettre Moïse et Élie sur le même rang que Christ, tout en conservant peut-être pour Celui-ci la première place, la voix du Père revendique aussitôt l'honneur dû à son Fils, ce qu'il est pour Lui : «son Fils bien-aimé». Mais aujourd'hui on le place à côté de Moïse et d'Abraham, Lui qui a dit : «Avant qu'Abraham fût, je suis !» Laissons les enseignements des hommes, et prêtons plutôt l'oreille à la voix du Père qui dit de son Fils : «Écoutez-le». Devant cette déclaration, Moïse et Élie disparaissent, Jésus reste seul, Lui, le Fils. Les ombres fuient, le Soleil de justice, l'Éternel lui-même, le Seigneur a paru (Mal. 4:2).

Dieu, dans son amour infini pour un monde coupable, a donné son Fils ; il l'a livré pour nous, et ne l'a pas épargné (Rom. 8:32). Il n'a nullement donné ainsi ni Abraham, ni Moïse. C'est une profanation de mettre Christ sur le même rang. Pour tout cœur chrétien, il y a entre Christ et les plus excellents des hommes une distance infinie. La différence n'est pas de rang, mais d'essence. Toutes les Écritures le démontrent. Que signifierait ce don du Fils unique — «ce don ineffable», comme dit Paul — si Christ n'avait pas été auparavant personnellement et éternellement dans le sein du Père ?

20 Conclusion

Je ne puis que le répéter. Si Jésus n'est pas Dieu — non pas simplement un homme rempli de l'Esprit divin (bien qu'il l'ait été), et manifestant les caractères moraux de Dieu, un homme qui a atteint la gloire divine par sa sainteté — mais Dieu même ; s'il n'était pas Dieu avant de paraître comme homme sur la terre, si, par conséquent, il n'est qu'une créature, ceux qui prétendent pouvoir l'adorer et lui dire : «Mon Dieu» commettent un acte d'idolâtrie. Le christianisme tout entier s'écroule, car il repose sur Christ — Dieu et homme — mystère de la piété. Sans cette vérité, la rédemption, telle que l'enseigne l'Écriture et non les docteurs humains, n'a pas de fondement. Nous n'avons plus de Sauveur. La position de Christ comme souverain sacrificateur dans le ciel, n'a non plus de valeur que vu sa dignité divine — parce qu'il est Fils. Il ne peut être en réalité notre Modèle que si nous contemplons en Lui, Celui qui, étant Dieu, s'est anéanti et est devenu l'homme obéissant jusqu'à la mort. Et pour l'imiter, nous avons besoin d'une vie et d'une puissance qui ne peuvent découler de Lui, s'il n'est pas le Dieu qui vivifie. Toutes les vérités du salut sont ainsi mortellement atteintes, si Christ n'est pas Dieu, le Dieu béni éternellement.

Mais il l'est, et tant que les Écritures subsisteront — or le ciel et la terre passeront, «mais la parole du Seigneur demeure éternellement, l'Écriture ne peut être anéantie» (1 Pierre 1:25 ; Jean 10:35), — nous n'avons pas à craindre que cela devienne «un devoir de ne plus parler de la déité du Sauveur» (*). Au contraire, c'est et ce sera toujours notre devoir, notre joie et notre gloire, d'affirmer hautement que Celui qui fut un homme sur la terre, était la Parole éternelle, le Fils unique dans le sein du Père, Dieu béni éternellement. Quand cette vérité aura disparu dans l'église professante, l'apostasie sera venue, car ce sera la négation du Père et du Fils, l'antichristianisme.

(*) «Si la sincérité théologique nous faisait un devoir de ne plus parler de la déité du Sauveur» (Évangile et Liberté, 5 août 1892).

Veuille le Dieu de toute grâce nous préserver de cet esprit d'erreur et nous affermir dans la foi au Fils de Dieu, Lui qui est le Dieu véritable et la vie éternelle. Puissent tous ceux qui se réclament du nom de Jésus-Christ, fermer l'oreille à la voix de ceux qui n'apportent pas la doctrine du Christ. «Pour vous, que ce que vous avez entendu dès le commencement demeure en vous : si ce que vous avez entendu dès le commencement demeure en vous, vous aussi vous demeurerez dans le Fils et dans le Père» (1 Jean 2:24). Croyez-moi toujours, mon cher ami, votre affectionné en Christ.

Le sang précieux de Jésus Christ par Arend Remmers.

Bibliquest

La lecture du texte original de l'éditeur est recommandée. Le texte condensé retient les points essentiels sur la vérité relative au sang selon l'Écriture. La valeur du sang de Christ aux yeux de Dieu est un fondement essentiel de la rédemption et de la paix du croyant, en dépit des attaques de beaucoup de milieux religieux. Cependant Jean 6 n'a rien à voir avec la Cène.

Texte Condensé

Auteur du texte original : Arend Remmers.

Original complet publié en 2009 par EBLC, La Foge C, 1816 Chailly-Montreux, Suisse.

Condensé par Bibliquest : La lecture du texte de l'original est recommandée pour bien saisir la totalité du sujet, y compris les détails et les nuances.

Table des matières abrégée

- 1 Remarques préliminaires
- 2 La propitiation pour les péchés par le sang
- 3 La rançon
- 4 La valeur du sang de Christ
- 5 Les effets du sang de Christ
- 6 Le sang de l'alliance
- 7 Le sang et l'eau
- 8 Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang : Jean 6:53-58

Table des matières détaillée

- 1 Remarques préliminaires
 - 1.1 Raison d'être de l'ouvrage
 - 1.2 Le sang et l'âme
 - 1.3 Interdiction de consommer le sang
- 2 La propitiation pour les péchés par le sang
 - 2.1 Les sacrifices de l'AT, le sacrifice de Christ, et la propitiation
 - 2.2 Vie pour vie
- 3 La rançon
 - 3.1 Propitiation et substitution
 - 3.2 La propitiation
 - 3.3 Pas de réconciliation universelle
 - 3.4 Une parfaite assurance du salut
 - 3.5 La substitution
- 4 La valeur du sang de Christ
 - 4.1 Achetés pour Dieu
- 5 Les effets du sang de Christ
 - 5.1 Aspersion du sang et purification
 - 5.2 Lavage
 - 5.3 La paix par la justification
 - 5.4 L'accès à Dieu
- 6 Le sang de l'alliance
 - 6.1 Ancienne et nouvelle alliance
 - 6.2 Quand le sang de Christ a-t-il été versé ?
- 7 Le sang et l'eau
- 8 Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang : Jean 6:53-58
 - 8.1 Jean 6
 - 8.2 Manger et boire une fois
 - 8.3 Manger et boire continuellement
 - 8.4 Ce n'est pas la Cène

1 Remarques préliminaires

1.1 Raison d'être de l'ouvrage

Dans le monde chrétien lui-même on attaque l'intervention du sang et des sacrifices comme étant des pratiques barbares. Certaines versions modernes de la Bible remplacent même les mentions du « sang » par la « mort ». C'est un pas vers l'apostasie finale, car seul « sang de Jésus Christ nous purifie de tout péché » (1 Jean 1:7).

La vérité impliquée dans le « sang » a son expression la plus élevée à la croix de Golgotha, car là, le Seigneur Jésus a « fait la paix par le sang de sa croix » (Col. 1:20).

1.2 Le sang et l'âme

La première ordonnance en rapport avec le sang se trouve après le déluge (Genèse 9:4-6) : interdiction de manger le sang... et « qui aura versé le sang, par l'homme son sang sera versé ; car à l'image de Dieu, il a fait l'homme ». Ensuite Lévitique 17:11-12 confirme l'interdiction de manger le sang en indiquant que « l'âme de la chair est dans le sang... le sang fait propitiation pour l'âme ». Deutéronome 12:23 dit « le sang est la vie » (ce dernier mot ayant le sens de vie ou âme dans l'original hébreu).

Le sang est donc l'âme de tout être vivant, mais ce n'est pas à prendre au sens littéral, car le sang est matériel et l'âme est immatérielle. On n'a donc pas à suivre ceux qui interdisent les transfusions sanguines au motif qu'on mélangerait les âmes de plusieurs personnes. Mais le sang est une expression concrète et visible de l'âme invisible, car quand on est vidé de son sang, la vie et l'âme quittent le corps. Ces considérations se rapportent non aux connaissances humaines sur le sang, mais aux pensées divines à son sujet — sujet à traiter avec révérence et adoration (voir 1 Cor. 2:13 ; 2 Cor. 10:5).

1.3 Interdiction de consommer le sang

Dieu, le Créateur, a donné le droit de manger la chair, et donc de tuer des animaux. Cela rappelle à l'homme que sa vie est maintenue au prix de la mort de bêtes innocentes. Le respect pour le Créateur s'exprime dans la non consommation du sang (parce qu'il est le symbole de l'âme dont l'origine est en Dieu ; Gen. 1:20 être = âme ; 2:7) et dans l'interdiction de tuer l'homme (sauf qu'une autorité est donnée de punir de mort celui qui tuerait un autre homme, Genèse 9:6 ; dans le cas de Caïn qui a versé le sang d'Abel, Dieu s'est réservé son châtement).

L'interdiction de consommer le sang a subsisté après Noé (Lévitique 17:10 ; Actes 15:20, 29 ; 21:25) ; elle n'est pas spécifique ni au judaïsme ni au christianisme, mais il s'agit de respecter la souveraineté du Créateur.

2 La propitiation pour les péchés par le sang

2.1 Les sacrifices de l'AT, le sacrifice de Christ, et la propitiation

Il n'est parlé de sang et de sacrifices qu'après la chute. Le sang versé lors d'un sacrifice témoigne que le péché est présent dans le monde. Il parle de la mort salaire du péché (Rom. 6:23), mais rappelle aussi le Créateur qui est le Conservateur de toute vie (1 Tim. 4:10). La seconde conséquence de ce que le sang est le symbole de l'âme, est que le sang est le moyen ordonné de Dieu pour la propitiation et le pardon des péchés. La portée de cette vérité s'étend jusque dans l'éternité.

Le vêtement de peaux de bêtes donné par Dieu à Adam et Ève à la place de l'inutile ceinture de feuilles pour cacher leur nudité suppose la mort et le sang versé : première allusion à l'œuvre rédemptrice du Seigneur Jésus.

Le moyen de salut donné au peuple d'Israël pour échapper à la mort des premiers-nés dans la dixième plaie d'Égypte était le sang de l'agneau de la Pâque qui devait être mis sur les poteaux et les linteaux des portes. L'ange destructeur passait par-dessus les maisons marquées par le sang, car Dieu avait dit : « Je verrai le sang et je passerai par-dessus vous » (Exode 12:13). L'agneau pascal était une image du Seigneur Jésus (1 Corinthiens 5:7) et la valeur du sang provient de l'appréciation de Dieu et non des hommes.

Il y avait aspersion de sang sur les sacrificateurs lors de leur consécration (Exode 29:21), et sur le propitiatoire du lieu très-saint au jour des propitiations (Lévitique 16:14-15). Pour toute transgression de la loi, le sang d'une victime devait couler, et en signe de propitiation il fallait qu'il y ait aspersion du sang sur l'autel ou que le sang soit mis sur les cornes de l'autel ou versé à son pied (Lév. 4 et 5 et 7). « Sans effusion de sang il n'y a pas de rémission » de péchés (Hébreux 9:22).

Mais ce sang versé n'était pas les péchés, il n'était qu'un acte mémoratif de ces péchés et de la condition pécheresse de l'homme (Héb. 10). La loi de Sinaï ne permettait pas d'être justifié devant Dieu, elle donnait seulement la connaissance du péché (Rom. 3:20 ; Gal. 2:16 ; Hébr. 7:19). David, homme de foi, avait déjà discerné du temps de l'Ancien Testament que pour être pardonné, il fallait repentance et confession (Psaume 51:16, 17 ; 32), le fondement du pardon n'étant pourtant que l'œuvre rédemptrice de Christ.

Les sacrifices étaient nécessaires à titre de rappel de la condition pécheresse de l'homme, et comme préfiguration du sacrifice de Christ encore à venir à la croix de Golgotha. Dans Sa justice, Dieu agissait avec support pour les péchés antérieurs à la croix ; dans le temps présent Il justifie ceux qui croient au Seigneur Jésus et en Son œuvre à la croix (Rom. 3:25, 26 ; 1 Jean 1:9).

2.2 Vie pour vie

En Eden, Adam n'avait qu'un commandement qui lui rappelait qu'il y avait au-dessus de lui un plus grand que lui (Gen. 2:16-17). L'homme avait liberté de décision illimitée, mais s'il désobéissait, il perdrait la vie : le salaire du péché c'est la mort (Rom. 6:23). Le premier couple a désobéi, et donc le péché est entré dans le monde et avec lui la mort : mort naturelle (séparation de l'âme et du corps) + mort spirituelle (séparation de l'homme incrédule d'avec Dieu) + mort éternelle (future ; = la seconde mort = la séparation terrible pour l'éternité des pécheurs d'avec Dieu dans l'étang de feu ; Rom. 5:12 ; Éph. 2:1 ; Apoc. 20:12-15). Tous leurs descendants sont à leur image et à leur ressemblance (Gen. 5:3 ; Ps. 51:5), et par nature placés sous la condamnation à mort de Dieu.

Personne ne peut se libérer de cette condition caractérisée par le péché et la mort. Mais il y a une issue évoquée dans la loi de Sinaï : « s'il arrive malheur, tu donneras vie pour vie » (Exode 21:23). Au sens premier, cela voulait dire que le meurtrier devait expier par sa propre vie. Pour l'homme, cela veut dire que s'il mérite la mort, il n'y a qu'une issue : qu'un autre donne sa vie pour lui. Mais aucun homme ne peut le faire, chacun a besoin de propitiation pour lui-même (Psaume 49:7 ; Matthieu 16:26).

C'est pourquoi, par amour envers un monde perdu, Dieu a envoyé Son Fils, le Seigneur Jésus, qui a pris sur Lui, à la croix, la mort comme salaire du péché, donnant à Dieu Sa propre vie en rançon, accomplissant parfaitement le principe « vie pour vie ». Le Seigneur Jésus innocent a donné Sa vie précieuse et sainte pour des pécheurs coupables, et en cela a payé la seule rançon acceptable pour Dieu. Voir Ésaïe 53:12.

3 La rançon

La rançon pour l'âme, dans la Bible, a un sens différent de celui du rachat de prisonnier ou d'esclave. Le Seigneur a payé une rançon en donnant Son sang et Sa vie : celle-ci nous a délivrés du jugement de Dieu et de la condamnation éternelle. L'Ancien Testament en donne une image avec le rachat des premiers-nés en Israël et l'argent de la rançon de l'âme de chaque Israélite (Exode 13:13 ; 21:30 ; 30:12). Pour l'éternité, personne ne peut racheter son âme ni celle d'autrui (Ps. 49:7,8).

Seul Christ était en mesure de racheter (1 Tim. 2:5,6 ; Marc 10:45), et pour cela Il s'est donné Lui-même en rançon pour tous ; cette rançon était suffisante pour le salut de tous les hommes, mais n'en profitent que ceux qui reçoivent par la foi la rédemption accomplie. Lui seul était Dieu et homme et pouvait ainsi satisfaire les deux côtés.

3.1 Propitiation et substitution

Envers Dieu, le paiement de cette rançon fait propitiation ; envers les hommes Christ a en même temps porté en substitution les péchés de ceux qui croient en Lui. Le type de tout cela se trouve en Lévitique 16, avec le grand jour des propitiations. Le bouc pour l'Éternel dont le sang était porté dans le lieu très saint, avec aspersion sur le propitiatoire et sept fois devant le propitiatoire, représente la propitiation. Le bouc azazel envoyé vivant dans une terre inhabitée après les péchés du peuple aient été confessés sur lui, représente la substitution.

L'enseignement trouvé ailleurs dans l'Écriture confirme ces doctrines de la propitiation (ou expiation) et de la substitution. Elles sont totalement opposées aux fausses doctrines de salut universel ou de possibilité de perdre le salut.

Le sens du mot « propitiation » en hébreu est « couvrir », et en grec « rendre propice ». La pensée de réconciliation est incluse dans les deux cas. Par contre le mot substitution ne se trouve pas dans l'Écriture.

3.2 La propitiation

L'homme pécheur est incapable de satisfaire aux saintes exigences de Dieu (Ps. 49:7, 8). Mais Dieu a aplani le chemin de la rédemption des pécheurs. Il l'a fait en donnant Son propre Fils en propitiation (1 Jean 2:2 ; 4:10). Par le don de Lui-même à la croix, le Seigneur Jésus a payé un prix par lequel les saintes et justes exigences de Dieu quant au péché ont été parfaitement satisfaites, et vertu duquel Il peut offrir la rédemption à tous les hommes.

Dans le type de la propitiation donné par Lévitique 16, le sang du sacrifice pour le péché sur et devant le trône de Dieu assurait la propitiation et en était l'attestation (Lév. 16:15-17 ; voir Exode 25:17-22 ; 1 Samuel 4:4 ; Romains 3:25). La réalisation de ce type est décrite en Hébreux 9:11-12.

Rien ne peut ni ne doit être ajouté à l'œuvre de la propitiation qui est de valeur éternelle. Lors des trois heures de ténèbres à la croix, Christ « a souffert une fois pour les péchés », et a été « fait péché » pour nous, la sainteté et la justice de Dieu étant satisfaites (2 Cor. 5:21 ; 1 Pierre 3:18). La propitiation parfaite est représentée par l'unique aspersion du sang du premier bouc sur le propitiatoire au grand jour des propitiations.

Simultanément Dieu a été parfaitement glorifié par l'œuvre de Christ. On a vu la plus haute expression de Son amour et Sa grâce lorsqu'Il a livré Son Fils bien-aimé pour Ses ennemis (Rom. 5:8 ; 1 Jean 4:8-10). Le Seigneur Jésus a glorifié Son Dieu et Père en allant à la croix dans une obéissance parfaite et en se livrant à Lui « en parfum de bonne odeur » (Éph. 5:2 ; Phil. 2:8). Tous les caractères de Dieu et du Seigneur Jésus ont pleinement été révélés à la croix (Jean 13:31, 32 ; 17:4). Et lorsque Dieu est révélé, Il est glorifié, car en Lui tout est gloire. Ce côté de l'œuvre de Christ est surtout présenté par l'holocauste.

3.3 Pas de réconciliation universelle

Certes 2 Cor. 5:19 parle de réconciliation du monde, mais si tous les hommes étaient effectivement réconciliés, l'apôtre ne continuerait pas en disant « nous supplions pour Christ : soyez réconciliés avec Dieu » !

Le passage de 1 Jean 2:2 souvent utilisé pour appuyer le salut universel n'appuie pas cette fausse doctrine. Christ est la propitiation pour nos péchés (2:2a). La suite (« et non seulement pour les nôtres, mais pour le monde entier ») ne dit rien de plus que le fait que

l'œuvre de Christ est suffisante pour tous les hommes. Toutefois, sans repentance et foi, il n'y a pas de rédemption (Marc 16:16 ; Hébr. 11:6).

Il en est de même pour le verset de Jean 1:29 (« l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde »), et Col. 1:19 qui ne parle que de réconcilier « toutes choses » et non pas « tous les hommes ».

3.4 Une parfaite assurance du salut

Certains se servent de 2 Pierre 2:1 qui parle des faux docteurs qui « renient le Maître qui les a achetés » pour soutenir que ceux-ci pourraient perdre le salut.

Le Maître est quelqu'un qui a une autorité absolue ; il ne s'agit pas d'une relation personnelle. Le Seigneur Jésus s'est acquis un droit sur toute la création, mais cela ne veut pas dire que les hommes qui en font partie sont sauvés. Voir la parabole de Matt. 13:44 sur le trésor caché dans le champ. Afin d'acquérir le « trésor » (= ceux qui sont vraiment sauvés), l'homme achète « le champ » (= image du monde entier).

De même les deux passages de Hébreux 6:4-8 et 10:26-31 ne concernent pas de vrais enfants de Dieu, mais des Juifs qui s'étaient joints à eux en se bornant à professer avoir adopté la foi. Dans la suite de ces deux passages, l'auteur de l'épître s'adresse aux vrais croyants avec des paroles bien différentes, pleines d'encouragement.

3.5 La substitution

Sur le fondement de l'œuvre de Christ, la rédemption peut être offerte à tous les hommes, mais ne sont sauvés que ceux qui ont cru (Marc 16:15 ; voir 2 Cor. 5:20). C'est conforme à l'image du bouc azazel de Lévit. 16 (voir aussi Ps. 103:12 ; Jér. 31:34 ; Michée 7:19).

L'application à nous-mêmes est la suivante : celui qui se reconnaît pécheur devant Dieu, et confesse ses péchés dans une vraie repentance, et qui croit au Seigneur Jésus, peut avoir l'assurance que, sur la croix, Christ a pris sa place, et qu'il est mort pour lui comme substitut. La propitiation accomplie devant Dieu a des conséquences en substitution pour le croyant (Romains 3:24-25).

C'est pourquoi il n'y a pas contradiction entre 1 Tim. 2:6 (« rançon pour tous » = tous peuvent en profiter) et Matt. 20:28 (« rançon pour plusieurs » = Christ s'est substitué à la place de ceux qui Le reçoivent par la foi). Ces deux passages sont deux aspects de la rédemption.

4 La valeur du sang de Christ

Quelle valeur a le sang de Christ aux yeux de Dieu pour qu'Il l'ait agréé comme rançon ! Combien tous ceux qui en bénéficient devraient estimer très haut ce prix précieux et rendre grâces ! (1 Pierre 1:18-19). Ce sang était celui de l'Agneau de Dieu, qui était le Fils éternel de Dieu, venu comme homme dans ce monde pour révéler pleinement Dieu et Le glorifier parfaitement par le don de Lui-même sur la croix. Il était seul à être un Agneau « sans défaut et sans tache ». Quel motif d'adoration : nous avons été rendus agréables dans le Bien-aimé en qui nous avons la rédemption par Son sang (Éph. 1:6,7 ; 1 Cor. 1:30 ; Col. 1:14).

À la Cène, la coupe de bénédiction que nous bénissons (= pour laquelle nous rendons grâces) est l'expression de « la communion du sang de Christ » (1 Cor. 10:16). La coupe est ici mentionnée en premier, avant le pain, comme le sang était versé en premier dans les sacrifices de l'Ancien Testament, mais contrairement à l'institution de la Cène (la coupe de Luc 22:17 ne fait pas partie de la Cène, mais accompagnait la Pâque juive). La coupe de bénédiction que nous recevons de Sa main (Lui a eu la coupe des souffrances) rappelle que toutes nos bénédictions reposent sur Son sang précieux. Ce sang, le prix le plus élevé qui puisse être payé, nous a acquis la purification de la conscience + rédemption + justification et paix + accès au sanctuaire de Dieu (1 Pierre 5:19 ; Hébr. 10:19 ; Rom. 5:9 ; Éph. 1:7 ; Col. 1:20). Tout croyant est introduit pour toujours dans la « communion du sang de Christ » = il a part à ce sang versé et à toutes les bénédictions qui en découlent. C'est ce que nous exprimons avec joie et reconnaissance en buvant la coupe.

Lorsque nous sommes réunis pour annoncer la mort du Seigneur, et nous souvenir de Son sang versé, nous sommes naturellement conduits à adorer. Il peut y avoir adoration en dehors de la Cène (Jean 4:23), mais quelle occasion appropriée pour exprimer les sentiments de ceux qui sont sauvés par le sang !

4.1 Achetés pour Dieu

Il y a trois mots différents : délivrer (grec : lutromai) – acheter (grec : agorazô) – racheter (grec : exagorazô), et dans les trois cas il y a un prix payé.

Tite 2:14 : « ...rachetés de toute iniquité » (ce devrait être plutôt délivrés vu le grec lutromai). Le sang comme symbole du don de la vie de Jésus est tout autant une rançon qu'un prix d'achat.

Apoc. 5:9 : « tu as acheté pour Dieu par ton sang... ». La grandeur du prix payé par le Seigneur est au premier plan, mais ici le résultat essentiel est l'établissement d'une nouvelle relation de propriété. Dieu est le nouveau propriétaire et maître légitime. Le même mot « acheté » (grec : agorazô) est utilisé en 1 Cor. 6:20 et 7:23. Le prix n'est pas précisé, mais ne peut être que le sang de Christ.

Dans le rachat (grec : exagorazô), il s'agit d'une délivrance d'un état antérieur : Gal. 3:13 les Juifs sont rachetés de la malédiction de la loi ; Tite 2:14 ceux des nations sont rachetés de toute iniquité. En outre nous sommes délivrés du pouvoir des ténèbres (Col. 1:13) et de la servitude de la crainte de la mort (Hébr. 2:15).

Voir aussi Actes 20:28, l'assemblée acquise aux prix du sang de Son propre Fils. Quel amour et quelle appréciation pour l'assemblée et pour Dieu ! Ce passage est le seul où Dieu est « l'acheteur ». Puisse nous estimer et aimer davantage cette Assemblée si précieuse au cœur de Dieu – aimer plus ardemment le Père qui a livré Son propre Fils pour elle, et le Fils (a) qui a tout donné pour cette perle de grand prix et (b) qui s'est donné Lui-même dans toute la grandeur et la gloire de Sa personne, et (c) qui a donné Son sang et Sa vie pour elle

5 Les effets du sang de Christ

Outre la rançon et le prix payé pour notre délivrance, le sang a une efficacité bien plus étendue. Si nous comprenons mieux tous ces aspects, nous éprouverons une joie plus profonde et davantage de reconnaissance.

5.1 Aspersion du sang et purification

L'aspersion exprime en premier lieu que le sang de Christ a parfaitement répondu aux saintes exigences de Dieu.

On a deux sortes d'aspersion : a) celle du sang du premier bouc sur le propitiatoire au grand jour des propitiations, et b) l'aspersion du sang sur des personnes (consécration des sacrificateurs en Exode 29:21 et purification des lépreux en Lévit. 14:7), celles-ci se trouvant ainsi sous la protection de ce par quoi les exigences divines ont été pleinement satisfaites.

Comme pour la rançon, on retrouve dans ces deux cas la propitiation et la substitution.

Le sang du premier bouc typifie l'efficacité devant Dieu du sang répandu de Christ, lors de l'œuvre de propitiation à la croix. C'est le sang d'aspersion qui parle mieux qu'Abel (Héb. 12:24) : le sang d'Abel versé par Caïn criait vengeance (Gen. 4:8-11) tandis que le sang de Christ parle d'une parfaite propitiation, et ne parle donc que de grâce et de pardon.

L'aspersion du sang sur un individu symbolise le résultat de la foi en l'efficacité de ce sang comme le décrit Hébr. 9:13-14. Le but final de Dieu pour l'homme est l'aspersion du sang de Jésus Christ (1 Pierre 1:2). Cette aspersion est le dernier maillon d'une chaîne qui commence par notre élection selon la préconnaissance de Dieu le Père. La première activité de l'Esprit Saint dans notre âme est la « sainteté de l'Esprit » par laquelle l'âme est mise à part pour Dieu ; seulement alors elle est rendue apte à la foi (1 Cor. 1:30 ; 2 Thes. 2:13), premier fruit de la nouvelle vie d'« obéissance de Jésus Christ ». L'aspersion du sang de Jésus Christ forme le dernier maillon. Celui qui est sous l'aspersion du sang n'est plus sous le jugement de Dieu ; il est purifié de la souillure du péché (Rom. 3:25 ; Hébr. 10:22).

Dieu voit pour ainsi dire sur nous l'aspersion du sang par lequel Il a été si grandement glorifié et ne découvre plus aucune injustice en nous. Le sang l'a couverte. L'aspersion du sang n'opère pas un renouvellement comme le fait la nouvelle naissance, mais elle met fin à notre conduite antérieure comme pécheur et nous introduit dans une position de pureté en contraste avec notre manière précédente de vivre et avec le monde. Celui qui a perdu cela de vue dans sa vie de foi pratique marche au déshonneur du Seigneur et à son propre détriment (2 Pierre 1:9).

La purification par le sang est un fait unique qui n'est pas renouvelé (Héb. 1:3), et qui a une valeur éternelle. Les sacrificateurs de l'Ancien Testament ne recevaient l'aspersion du sang qu'une fois, lors de leur consécration. Il n'y a pas de ré-aspersion du sang de Christ sur le croyant dans l'Écriture. 1 Jean 1:7 (le sang de Jésus Christ nous purifie de tout péché) ne parle que du principe et non pas de la vie de foi pratique.

5.2 Lavage

Dans l'Ancien Testament le lavage est toujours à l'eau, jamais avec le sang. Il y avait beaucoup de lavages à l'eau (lavage des vêtements en cas d'impureté, lavage des sacrificateurs en entier avant leur consécration, et de leurs pieds et mains à chaque entrée dans le sanctuaire ; Exode 29:4 et 30:19 et Lévit. 11:25,40). Cette distinction de deux sortes de lavage pour les sacrificateurs se retrouve en Jean 13 pour les disciples : il y a (a) le lavage de tout le corps, un bain, Jean 13:10, qui évoque la purification du cœur et de l'âme, et n'a lieu qu'une fois ; ce n'est pas la nouvelle naissance elle-même, mais la purification de la souillure morale, 1 Cor. 6:11 et Tite 3:5 ; toutes les souillures de la vie antérieure sans Dieu sont enlevées ; le baptême inclut aussi ce symbole (Actes 22:16 ; 1 Pierre 3:21). Mais le lavage des pieds et des mains (b) est à renouveler continuellement, pour la souillure contractée par le croyant dans la vie journalière dans ce monde méchant et pécheur. Ces lavages ont lieu par l'eau, c'est-à-dire par la Parole de Dieu selon Éph. 5:26.

La signification de ces lavages a été manifestée après la rédemption par Christ, mais certains croyants de l'Ancien Testament avaient déjà compris plus que ce qui était alors révélé (David, Ps. 51:2,7 ; comparer Lévit. 14:4-6 et Nombres 19:6,9 ; Ps. 51:18,19 et Hébr. 9:9,10).

Notre purification initiale au début de la vie de foi a lieu par le sang (de Christ) et par l'eau (la Parole de Dieu). Le sang donne lieu à aspersion pour une purification judiciaire de notre culpabilité. Le lavage d'eau produit notre purification morale de la souillure du péché. L'aspersion du sang et le lavage d'eau vont ensemble pour donner la liberté d'accès aux lieux saints, en pleine assurance de foi (Héb. 10:22, où il s'agit de la foi en l'œuvre de Christ, et non pas de l'expérience journalière du croyant). À la consécration des sacrificateurs (Lévit.8) le lavage d'eau précédait l'aspersion du sang ; en Hébr.10 l'aspersion du cœur vient en premier, car le règlement de notre relation avec Dieu par la foi en l'œuvre de Christ précède notre purification morale ; en 1 Cor. 6:11 on a l'ordre véritable : purification morale (lavés), puis œuvre du Saint Esprit envers nous (sanctifiés), puis justification devant Dieu.

Seul Apoc. 1:5 parle que nous sommes lavés par le sang. Apoc. 7:14 parle de croyants ayant lavé leurs vêtements dans le sang de l'Agneau. Les vêtements sont d'habitude une figure de la marche pratique, mais ici ils symbolisent la position de ces saints comme rachetés. Le fait qu'ils ont lavé eux-mêmes leurs vêtements exprime la nécessité de leur foi. L'appel de Jérémie (4:14) à laver son cœur était un appel à la repentance et à la confession.

Le sang a aussi pour effet la sanctification (Héb. 13:12), qui va plus loin que le lavage et la purification. Ces deux derniers délivrent du mal, tandis que la sanctification conduit à Dieu.

5.3 La paix par la justification

Le Seigneur Jésus a fait la paix par le sang de la croix (Col.1:20). Les hommes sont à la fois pécheurs par nature, et coupable par leur comportement envers le Dieu saint, et ennemis par leur haine contre toute évocation d'un Dieu auquel ils ont des comptes à rendre (Rom. 5:10). Or Dieu n'était pas notre ennemi : Il nous a aimés et a envoyé Son Fils comme propitiation pour nos péchés (Rom. 5:8 ; 1 Jean 4:10). Lui a posé le fondement pour une paix parfaite. Le résultat de l'œuvre de Christ est non pas une paix de Dieu avec les hommes, mais « la paix avec Dieu » pour les hommes (l'Évangile l'annonce, Éph 2:17). L'homme reçoit la paix avec Dieu par la foi en l'œuvre de Christ de la rédemption accomplie.

Celui qui croit est justifié par Dieu = déclaré juste = libéré de toute culpabilité. Le fondement de notre justification est le sang de Christ ; elle est acquise par la foi, mais a sa source dans la grâce de Dieu (Rom. 3:24 ; 5:19 ; Tite 3:7). Celui qui est justifié par Dieu sait qu'il possède la paix avec Dieu (Rom. 3:24-26 ; 5:1). Cette paix n'est pas fondée sur un sentiment ou une impression, mais sur le sang de la croix de Christ, c'est-à-dire sur le don de sa vie sous le jugement de Dieu. La paix n'a pas seulement mis fin à notre inimitié contre Dieu, mais nous avons été introduits dans une conformité intérieure et profonde avec Lui. Nous avons donc accès à la faveur (ou : grâce) dans laquelle nous sommes, et nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire de Dieu (Rom. 5:1-2).

5.4 L'accès à Dieu

Par le sang de Christ nous avons aussi reçu accès à Dieu et avons la liberté de nous approcher de Lui (Éph.2:13 ; Hébr. 10:19-22). Ces privilèges sont en contraste avec l'Ancien Testament où seul le souverain sacrificateur entrait une seule fois par an dans le lieu très saint. Maintenant le sang de Christ a pleinement satisfait les saintes exigences de Dieu. Autrefois le voile fermait l'accès du lieu de la présence de Dieu ; la preuve que le sang a satisfait aux exigences de Dieu est que ce voile a été déchiré au moment de la mort du Seigneur Jésus sur la croix (Matt. 27:51). Symboliquement cela exprimait que l'accès à Dieu était désormais ouvert pour toujours (Héb. 9:8 ; 10:20).

Non seulement l'accès est ouvert, mais nous sommes rendus capables d'y entrer (Héb. 10:10 « nous avons été sanctifiés par l'offrande du corps de Jésus Christ... ». Nous pouvons donc « entrer » en pleine liberté, soit comme sacrificateur pour adorer, soit pour prier comme ayant besoin de miséricorde afin de trouver grâce pour avoir du secours au moment opportun (Héb. 4:16).

Un pécheur non réconcilié avec Dieu ne peut avoir « hardiesse et accès en confiance » (Éph. 3:12) devant Dieu comme Père, car Dieu a les yeux trop purs pour voir le mal (Hab. 1:13). En vertu de la propitiation, Dieu n'a plus rien contre nous : Il est « pour nous » (Rom. 8:31). Nous n'avons plus d'inimitié contre Lui ; le Seigneur Jésus nous a donné la paix, et même plus : « Il est notre paix » (Éph. 2:14), et nous avons accès auprès du Père par un seul Esprit (Éph 2:18).

Ce libre accès auprès de Dieu comme notre Père pour l'adoration, les actions de grâces, la prière et l'intercession est un des privilèges spécifiques de notre foi chrétienne.

6 Le sang de l'alliance

En instituant la Cène, le Seigneur Jésus a parlé du « sang de la nouvelle alliance » (Matt. 26:28 ; Marc 14:24 ; Luc 22:20 ; 1Cor. 11:25).

6.1 Ancienne et nouvelle alliance

La nouvelle alliance remplacera celle de Sinaï, qui a été rompue par la désobéissance du peuple (Exode 19:5 ; 34:27, 28). La nouvelle alliance est annoncée par Jérémie (31:31-34), d'où il ressort que :

- La nouvelle alliance ne concerne pas les chrétiens, mais Juda et Israël,
- Le pardon des péchés est un préalable à la nouvelle alliance, contrairement à l'ancienne alliance,
- L'obéissance envers Dieu caractérise ceux qui participent à la nouvelle alliance.

Ésaïe parle du Messie comme personnifiant la nouvelle alliance (És. 42:6 ; 49:8) ; selon l'épître aux Hébreux le Seigneur est le garant et le médiateur de la nouvelle alliance, une « meilleure alliance » (Héb. 7:22 ; 8:6 ; 9:15 ; 12:24), une alliance éternelle (És 55:3 ; 61:8 ; Jér. 32:40 ; 50:5 ; Éz 16:60 ; 37:26 ; Hébr. 13:20). Hébr.8:8-12 montre que la nouvelle alliance est conclue « pour » Israël et non pas « avec » Israël ; ainsi les bénédictions ne reposent plus, comme l'ancienne, sur l'obéissance du peuple envers Dieu (impossible), mais elles seront fondées seulement sur l'œuvre de Christ accomplie dans une parfaite obéissance. À la croix Christ a satisfait à toutes les exigences de Dieu à l'égard des hommes. Son œuvre expiatoire a permis que Dieu pardonne à Son peuple terrestre tous ses péchés, et lui donne une nouvelle vie et le Saint Esprit selon la prophétie d'Ézéchiel (36:24-29).

Lors de l'institution de la Cène, le Seigneur allait livrer son corps et son sang. Sur la croix, Il allait poser le fondement de l'accomplissement de toutes les prophéties de l'Ancien Testament, notamment celles sur la nouvelle alliance. C'est pourquoi le Seigneur dit « ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance qui est versé pour plusieurs en rémission de péchés » (formulation spécifique à Matthieu qui présente le Seigneur Jésus comme le Messie et le roi d'Israël, celui qui accomplit toutes les promesses et toutes les prophéties). L'ancienne alliance fut consacrée avec du sang d'animaux, la nouvelle alliance avec le sang de Christ (Exode 24:8 ; Hébr. 9:18-20 ; 10:29 ; 13:20). Le pardon des péchés, selon la prophétie de Jérémie, caractérise tous les participants de la nouvelle alliance.

Les bénédictions qui procèdent du sang de Christ, ne sont pas la part exclusive du peuple d'Israël sous la nouvelle alliance future ; les croyants du temps actuel y ont aussi part, et même dans une mesure infiniment plus grande — selon l'esprit, selon les principes spirituels impliqués ; c'est pourquoi l'apôtre Paul se désigne, lui est ses compagnons, comme « ministres de la nouvelle alliance, non de la lettre, mais de l'esprit, car la lettre tue, mais l'Esprit vivifie » (2 Cor. 3:6).

La « lettre tue », car Israël ayant failli, les commandements de l'ancienne alliance devenaient la mort (Rom. 7:10), au lieu de signifier vie et justice (Lév. 18:5 ; Deut. 6:25). L'interprétation consistant à dire que tenir ferme la Parole de Dieu littéralement tue la vie spirituelle est une grave erreur, ou pire. On ne peut jamais garder la Parole de Dieu trop scrupuleusement. L'esprit mentionné en 2 Cor. 3:6, n'est pas seulement le principe spirituel divin de l'évangile, mais c'est la personne du Saint Esprit.

6.2 Quand le sang de Christ a-t-il été versé ?

Le sang du Seigneur versé est mentionné en Matt. 26:28, Marc 14:24, Luc 22:20. Voir aussi Hébr. 9:22. Ce sang précieux de Christ a été versé par un acte personnel et volontaire de Sa part (Jean 10:17-18), non pas à cause des coups de fouet, de la couronne d'épines, ou des clous de la croix. Ces tourments terribles étaient provoqués par les hommes méchants et pécheurs, et ils témoignaient de péché et non de pardon. L'Écriture ne parle pas du sang ayant coulé de ces blessures.

L'épée de Dieu devait se réveiller contre Christ (És. 53:10 ; Zach. 13:7).

Héb. 9:11 ne dit pas que Christ est entré dans les lieux saints avec son propre sang ; il est dit « étant venu avec son propre sang, Il est entré une fois pour tous dans les lieux saints, ayant obtenu une rédemption éternelle » (1 Jean 5:6). L'œuvre de la rédemption avec toutes ses conséquences éternelles a été accomplie au moment où le Seigneur est mort sur la croix — ce qui a été scellé par la résurrection le troisième jour (Rom. 4:25 ; 1 Cor. 15:3, 17) — tandis qu'Il n'a été élevé au ciel à la droite de Dieu que 40 jours plus tard (Marc 16:19 ; Hébr. 9:24).

7 Le sang et l'eau

Le sang et l'eau ont coulé du côté de notre Seigneur quand le soldat a percé son corps mort avec sa lance (Jean 19:33-35). Nous laissons de côté toute explication humaine ou « réaliste ». C'est un des rares passages où il est parlé du sang physique de notre Seigneur : la plupart sont symboliques. Le Fils de Dieu a été réellement homme et est réellement mort (Héb. 2:14, 15). Le sang et l'eau sortis du corps mort du Seigneur ont témoigné en premier lieu de Sa mort.

Mais il y a plus. Le Seigneur qui est la vie éternelle en personne, a pris volontairement sur Lui, comme homme, le salaire du péché afin de donner la vie à des êtres perdus (Jean 1:4 ; 11:25 ; 14:6 ; Rom. 6:23). Pour cela, l'expiation du péché et la purification des pécheurs étaient nécessaires ; le sang et l'eau jaillissant du côté de Jésus témoignent symboliquement que Sa mort en est le fondement éternellement valable — « afin que vous croyiez ». Par le sang propitiation est faite devant Dieu pour le péché, et par l'eau de la Parole de Dieu, nous sommes par la foi pour toujours purifiés.

Jean reprend ce sujet dans son épître (1 Jean 5:6-8). Dans l'évangile on voit le témoignage rendu à l'œuvre de la rédemption accomplie et aux conséquences bénies qui en découlent, tandis que dans l'épître on trouve le langage symbolique profond exprimant par quel chemin Jésus Christ est « venu » jusqu'à nous, croyants : par l'eau et par le sang. Il s'agit là non pas de son incarnation ni de Son ministère incomparable, mais de Sa sollicitude envers des perdus en vertu de l'œuvre de la rédemption. Sur la croix Il dut rencontrer le Dieu saint comme juge, pour pouvoir se révéler à nous comme Sauveur (Tite 2:13, 14). Il est venu à nous « par l'eau et par le sang ».

L'eau est une figure de la puissance purifiante de la Parole de Dieu. Dieu parle à nos consciences par Sa Parole et nous fait connaître notre culpabilité, mais la Parole révèle aussi le chemin de la purification par la foi en un Seigneur mort. L'eau en liaison avec le Saint Esprit opère la nouvelle naissance : L'eau nous purifie moralement, tandis que l'Esprit nous communique la vie nouvelle divine (Jean 3:38 ; cf 13:10 ; 15:3 ; Tite 3:5). Cela était impossible sans l'œuvre de l'expiation accomplie.

C'est pourquoi Christ dut aussi venir à nous « par le sang » qui parle de propitiation. Appliqué à nous, le sang opère une parfaite purification selon le jugement de Dieu sur le mal. L'eau et le sang sont inséparables. C'est pourquoi Jean ajoute « non seulement dans la puissance de l'eau, mais dans la puissance de l'eau et du sang ». — « Par » l'eau, « par » le sang : « par » (préposition grecque « dia ») décrit le moyen par lequel Christ est venu. « Dans la puissance de » (préposition grecque « en ») souligne la puissance inhérente à l'eau et au sang.

En tant que témoin de cela, l'Esprit Saint est appelé « Esprit de vérité ». Il n'est pas seulement venu comme conducteur et consolateur, mais pour rendre témoignage de toute la vérité de Dieu (Jean 15:26 ; Rom. 8:16 ; Hébr. 10:15).

Au témoignage parfait du Saint Esprit, Dieu en ajoute deux autres : l'eau et le sang (mentionnés précédemment comme instruments de salut). Ce sont des témoins au sens figuré. Tous les trois rendent un témoignage unanime, qui est le suivant : « que Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est dans son Fils : celui qui a le Fils a la vie, celui qui n'a pas le Fils de Dieu n'a pas la vie » (1 Jean 5:11, 12). Merveilleux résultat de l'œuvre expiatoire de Christ ! Par sa mort de laquelle le sang et l'eau rendent témoignage, Il a frayé le chemin à Lui-même, et par-là à la vie éternelle, pour des hommes sous le juste jugement de Dieu.

Dans la consécration des sacrificateurs (Exode 29 ; Lévi. 8), il y avait d'abord un lavage à l'eau, puis le sang était mis sur eux (oreille, pouce, orteil) et sur l'autel ; puis il y avait aspersion sur eux du sang qui était sur l'autel et de l'huile. Tout ces types concordent exactement avec la vérité quant au lavage, à la propitiation et au sceau du Saint Esprit par lesquels nous sommes constitués une sainte sacrificature (1 Pierre 2:5).

8 Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang : Jean 6:53-58

8.1 Jean 6

La multiplication des pains pour les 5000 est le seul événement de la vie du Seigneur (hormis l'entrée du Seigneur à Jérusalem et Ses souffrances) qu'on trouve dans les 4 évangiles ; mais Jean relate en outre l'entretien suivant avec les Juifs. Ceux-ci Le suivaient parce qu'ils avaient mangé les pains (Jean 6:26). Le Seigneur les exhorte alors à travailler pour la nourriture qui demeure jusque dans la vie éternelle ; or Lui seul, le Fils de l'homme, pouvait donner cette nourriture. Puis ces Juifs incrédules qui venaient de voir le miracle de la multiplication des pains, exigent un autre signe, citant la manne (« pain du ciel ») dans le désert. Le Seigneur leur rappelle que ceux qui avaient mangé la manne étaient morts ; Lui, au contraire, était le véritable pain venant du ciel que Son Père leur donnait (Jean 6:35, 48, 50).

C'est évidemment une manière symbolique de parler : en contraste avec la manne, le Seigneur est « le pain vivant descendu du ciel » (Jean 6:51) ; dans la suite de ce parler symbolique, le fait de manger, et ensuite de boire, est aussi une expression imagée de la foi en Lui. Dans la vie naturelle, ce que nous mangeons et buvons devient partie de nous-mêmes. Cette figure s'applique facilement à la foi et la vie spirituelle.

8.2 Manger et boire une fois

Pour manger le pain de vie, il ne suffit pas de croire au Fils de Dieu vivant comme homme sur la terre ; il faut aussi la foi en sa mort expiatoire. C'est pourquoi Il ajoute (Jean 6:51) : « or le pain que moi je donnerai, c'est ma chair, laquelle, moi, je donnerai pour la vie du monde ».

Malgré le scandale déjà produit par ces paroles, le Seigneur poursuit en expliquant : « si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'avez pas la vie en vous-mêmes » (6:53). Comme « pain qui vient du ciel », Il était devenu homme sur la terre (incarnation). Mais Sa chair en tant qu'homme vivant ne pouvait donner la vie éternelle à personne — elle devait passer par la mort. Et pour confirmer que seule la foi en Lui comme Celui qui est mort pour des pécheurs conduit à la vie éternelle, le Seigneur ajoute à « sa chair », « son sang ». Les deux ensemble parlent de Celui qui est mort pour des êtres perdus : Il a souffert dans la chair pour nous, Il a fait une fois pour toutes l'offrande de son corps (Hébr. 10:10 ; 1 Pierre 4:1), Son sang précieux a été versé pour le pardon des péchés (Matt. 26:28), par Sa mort Il a annulé la mort et fait luire la vie et l'incorruptibilité (2 Tim. 1:10 ; Jean 3:14-16).

Manger Sa chair et boire Son sang signifie d'abord croire en Son œuvre et en sa mort sur la croix, s'approprier par la foi qu'Il est mort pour nous et pour nos péchés. Ceci, nous le faisons une fois. Les verbes manger aux v. 50, 51, 53 et boire au v. 53 sont à la forme verbale aoriste qui indique une action ponctuelle, unique. Par la foi en Celui qui est mort, nous avons reçu la vie éternelle ; et celle-ci, qui a son siège éternel dans la personne de Christ, le Fils de Dieu, est devenue notre vie, et nous l'avons en nous-mêmes. Il est solennel que celui qui ne croit pas, n'a pas la vie (v. 53 ; 1 Jean 5:11, 12, 20).

8.3 Manger et boire continuellement

Celui qui a mangé la chair et bu le sang du Fils de l'homme de la manière qui vient d'être indiquée, et a ainsi reçu la vie éternelle, a besoin de nourriture pour la nouvelle vie. Cette nourriture fait l'objet de tout le chapitre : c'est Christ, le Fils de Dieu devenu homme, qui s'est infiniment abaissé et est mort pour nous. Lui est la vraie manne, « le véritable pain qui vient du ciel » (6:32).

Cette alimentation spirituelle constante et régulière, et ses effets, sont le sujet des v. 54 à 58. La forme verbale (participe présent) indique un fait continu ou général. Les Israélites recueillaient la manne chaque jour, et nous aussi avons chaque jour à nous occuper de Christ mort pour nous, pour croître et prospérer spirituellement. Paul avait Christ pour contenu, modèle, but et force de sa vie. Il n'y a pas d'objet plus élevé et plus glorieux pour le cœur du croyant. Lui, le Fils de l'amour du Père, l'objet de Son plaisir, en qui habite toute la plénitude de la Dité corporellement, qui nous a aimés et s'est livré Lui-même pour nous ; qui est assis à la droite de Dieu dans la gloire, après être mort et ressuscité, et Il va revenir recueillir tous Ses rachetés — Lui est la vraie nourriture de nos âmes, « le véritable pain qui vient du ciel ». En nous nous nourrissant spirituellement de manière constante, nous demeurerons pratiquement en Lui, et Lui en nous — dans la dépendance et la confiance qu'Il a manifestées envers Son Père durant Sa vie sur la terre (6:56-57).

« Apprenez de moi car je suis débonnaire et humble de cœur » est une invitation à nous nourrir de Lui spirituellement (Matt. 11:29). Pareillement Phil. 2:5-8 et 1 Pierre 2:21-23.

8.4 Ce n'est pas la Cène

Dans de nombreux milieux chrétiens, on applique ces versets de Jean 6 à la Cène, et ensuite on fait de la Cène un sacrement, un « mystère religieux », des moyens de grâce pour le salut. Si cela était vrai, cela voudrait dire que la participation à la Cène est la condition pour recevoir la vie éternelle, et que celui qui n'y participe pas n'aurait pas la vie en lui-même. Or l'idée qu'en participant à la Cène, on prend symboliquement la chair et le sang de Christ comme une véritable nourriture spirituelle n'est pas en accord avec le sens de la Cène. Voyons les divers passages parlant de la Cène :

1. la Cène est prise en mémoire de notre Seigneur mort (Luc 22:19 ; 1 Cor. 11:24-25)
2. en participant au pain et à la coupe, on exprime la communion du sang et du corps du Seigneur (1 Cor. 10:16 ; cf « tous » en Matt. 26:27)

3. par le fait de manger ensemble du seul pain, nous rendons visible l'unité du corps de Christ (1 Cor. 10:17)
 4. dans le monde qui a rejeté le Seigneur, nous annonçons la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne (1 Cor. 11:29).

La Parole de Dieu ne contient absolument aucun argument étayant l'idée que participer à la Cène ferait participer au salut.

La participation à la Cène est un acte pour honorer et glorifier notre Seigneur et Sauveur, non pas pour recevoir une nourriture. À la Cène, on vient apporter, non pas recevoir (*). Le pain et la coupe dirigent les pensées sur le Seigneur dans Sa mort. Dans le souvenir recueilli de Sa personne, de Son amour et du don de Lui-même dans la mort, nous avons le privilège, en tant que sacrificateurs occupés de l'offrande faite une fois pour toutes du corps de Jésus Christ et de Son précieux sang, d'entrer en pleine liberté dans les lieux saints, et de nous tenir dans l'adoration dans Sa présence et celle de Dieu.

(*) Dans la participation à la Cène, il est peut-être possible de discerner quand même une figure du fait que les participants ont une fois spirituellement mangé et bu « la chair et le sang » du Seigneur Jésus selon Jean 6. — Par ailleurs nous retirons toujours de la bénédiction en étant occupés de Lui.

Apporter au Seigneur et au Père notre adoration en esprit et en vérité, est un privilège grand et élevé, faisant contraste avec toutes les autres activités spirituelles. Nous l'exercerons en perfection dans la gloire du ciel.

Apoc. 5 décrit la louange et l'adoration au ciel, avec le cantique nouveau mentionnant que l'Agneau (Christ) a « acheté par son sang » de toute tribu et langue et peuple et nation. La louange des 24 anciens surpasse celle des anges et de la création entière : elle exprime des sentiments que seule la jouissance de la réconciliation peut produire.

Les Sept Paroles de la Croix Par Paul REGARD

Table des matières

- 1 Introduction
 - 1.1 Paroles prononcées avant les trois heures de ténèbres :
 - 1.2 Parole prononcée pendant les trois heures de ténèbres :
 - 1.3 Paroles prononcées après les trois heures de ténèbres :
- 2 La Première Parole — «Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font» — Luc 23:34
- 3 La Seconde Parole — «En vérité, je te dis : Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis» — Luc 23:43
- 4 La troisième Parole — «Femme, voilà ton fils» et «Voilà ta mère» — Jean 19:26 et 27
- 5 La quatrième Parole — «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?» — Matthieu 27:46 ; Marc 15:34
- 6 La cinquième Parole — «J'ai soif» — Jean 19:28
- 7 La sixième Parole — «C'est accompli» — Jean 19:30
- 8 La septième Parole — «Père ! entre tes mains je remets mon esprit» — Luc 23:46
- 9 Synthèse
 - 9.1 Sujet préliminaire : Avant la CROIX
 - 9.2 Sujet capital — SUR LA CROIX — LES SEPT PAROLES
 - 1.1.1 Conclusion
- 10 Conclusion

1 Introduction

Les sept paroles — les sept paroles par excellence — ce sont les sept paroles du Seigneur sur la croix. Elles constituent, en quelque sorte, le testament spirituel du Sauveur.

L'Écriture, notamment dans le Psaume 22, a conservé le souvenir d'un assez grand nombre de paroles mémorables qui ont été, sinon sur les lèvres, du moins dans le coeur du Seigneur souffrant et mourant. Il y a, d'après l'Écriture, des prières réelles, mais, pour ainsi dire, abîmées de silence, que le Saint et le juste a faites au temps de sa passion. Et l'existence de telles prières ne manque pas de rehausser la grandeur solennelle du supplice et de la mort du Fils de l'homme et du Roi des rois.

Mais il y a, selon le témoignage formel des Évangiles, sept paroles d'importance capitale que la bouche auguste du Sauveur a vraiment prononcées du haut de la croix.

Or la substance de ces sept paroles fournit un sommaire magistral du christianisme. Il convient que nous donnions toute notre attention aux sept paroles du Seigneur sur la croix et à la façon dont l'Écriture nous les présente, chacune à sa place légitime.

Il y a quatre Évangiles comme il y a quatre aspects de la personne du Sauveur. Chacune des sept paroles du Seigneur sur la croix se trouve conservée dans le cadre qui lui est approprié. La suite chronologique des sept paroles doit donc être cherchée dans quatre textes distincts.

L'Évangile selon Matthieu s'offre à nous comme l'Évangile du Roi Messie ; ce texte s'adresse essentiellement aux fils d'Israël. L'Évangile selon Marc est celui du parfait Serviteur et Prophète de l'Éternel. L'Évangile selon Luc nous fait voir la sainte et glorieuse humanité du Sauveur ; ce texte est destiné, sans distinction, à tous les hommes, aux Gentils comme aux juifs. L'Évangile selon Jean nous montre surtout la divinité du Seigneur : le Sauveur y apparaît bien comme un homme (1:30) ; mais cet homme est le Fils du Père, le Dieu du ciel manifesté en chair.

Il faut observer encore que l'Écriture nous présente la mort du Sauveur tantôt comme un tout, tantôt comme un ensemble composé de parties distinctes.

Lorsqu'il nous dit, au chapitre 2 de l'Épître aux Philippiens (verset 8), que le Christ Jésus est «devenu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix», l'apôtre Paul parle de la croix comme d'un tout qui ne se divise pas. Les Évangiles détaillent, en revanche, les heures et les scènes de la croix.

La suite chronologique des sept paroles du Seigneur sur la croix comporte, de ce point de vue, trois subdivisions. Il y a lieu de distinguer historiquement : 1° les paroles prononcées par le Sauveur avant les trois heures de ténèbres ; 2° les paroles prononcées par le Sauveur pendant les trois heures de ténèbres ; 3° les paroles prononcées par le Sauveur après les trois heures de ténèbres.

Ces considérations permettent de dresser, avec une certitude à peu près complète, le tableau suivant :

1.1 Paroles prononcées avant les trois heures de ténèbres :

1° parole : «Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font» (Luc 23:34).

2° parole : «En vérité, je te dis : Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis» (Luc 23:43).

3° parole : «Femme, voilà ton fils» et «Voilà ta mère» (Jean 19:26 et 27).

1.2 Parole prononcée pendant les trois heures de ténèbres :

4° parole : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Matthieu 27:46 et Marc 15:34).

1.3 Paroles prononcées après les trois heures de ténèbres :

5° parole : « J'ai soif » (Jean 19:28).

6° parole : « C'est accompli » (Jean 19:30).

7° parole : « Père ! entre tes mains je remets mon esprit » (Luc 23:46).

L'Écriture marque, avec une extrême précision, la place exacte de presque toutes ces paroles. Une légère hésitation ne semble permise que pour les mots « Femme, voilà ton fils » et « Voilà ta mère ». Le texte de Jean ne montre pas avec une clarté absolue que ces mots sont séparés des mots « J'ai soif ». Mais ce fait ne doit donner lieu à aucun étonnement. Il est tout naturel. Et c'est le fait contraire qui surprendrait. L'Évangile selon Jean laisse dans l'ombre la description des souffrances expiatoires du Seigneur : cette description se rapporte au côté humain de la personne du Sauveur ; et ce n'est pas le sujet de Jean. Le quatrième évangéliste nous présente en général, et dans les scènes de la croix tout spécialement, la divinité du Seigneur et ce qui s'y rattache. Jean ne parle pas non plus de l'agonie du Sauveur au jardin de Gethsémani. Ce fait est frappant. L'étude profonde des paroles du Seigneur sur la croix prouve, d'autre part, que la parole rapportée dans Jean 19:26 et 27, tout en ayant sa place marquée dans le quatrième Évangile, appartient à la même catégorie morale que les deux premières paroles conservées par le texte de Luc 23:34 et 43. Il y a donc lieu de conclure, avec une grande vraisemblance, à la troisième place pour les mots « Femme, voilà ton fils » et « Voilà ta mère ».

Il faut du reste se garder de confondre la scène rapportée dans Jean 19:25 à 27 avec la scène moins spécifique que racontent Matthieu 27:55 et 56, Marc 15:40 et 41, et Luc 23:49. Dans Jean 19, les femmes sont tout près de la croix. En Matthieu 27, Marc 15, Luc 23, les femmes, dont la liste n'est pas exactement la même que dans Jean (cf. Matthieu 27:56 et Marc 15:40 avec Jean 19:25), regardent « de loin ».

La quatrième parole, celle qui résume la détresse poignante du Sauveur à la fin des trois heures de ténèbres, c'est-à-dire le cri qui exprime toutes ses souffrances et toutes ses douleurs expiatoires, se trouve dans deux évangiles. Cette double présence, qui constitue dans la série des sept paroles une exception unique, accentue l'importance et souligne l'intérêt de la quatrième parole du Seigneur sur la croix. Dans l'Évangile selon Matthieu, les mots « Mon Dieu, mon Dieu » se trouvent transcrits de l'hébreu, et le reste de la phrase est transcrit de l'araméen, avant la traduction en grec. Dans l'Évangile selon Marc, la phrase sémitique qui précède la traduction grecque est toute entière araméenne. Nous verrons que ce fait ne demeure pas sans explication.

Il faut noter, enfin, parmi les généralités, que le Seigneur mis en croix, dit « Père » lorsqu'il s'adresse à Dieu avant les trois heures de ténèbres (Luc 23:34) ou après les trois heures de ténèbres (Luc 23:46). Mais, pendant les trois heures de ténèbres, le Sauveur ne peut dire que « Mon Dieu » (Matthieu 27:46 ; Marc 15:34). Pendant les trois heures de ténèbres, « fait péché pour nous » (2 Corinthiens 5:21), « portant nos péchés en son corps sur le bois » (1 Pierre 2:24), le Saint et le juste, abandonné et éloigné de son Dieu Fort, a été privé de la bienheureuse communion de son Père, communion dans laquelle il avait toujours vécu en le glorifiant. Cette différence indique l'utilité et la nécessité qu'il y a de répartir historiquement les sept paroles du Seigneur sur la croix en trois catégories : avant les trois heures de ténèbres, pendant les trois heures de ténèbres, après les trois heures de ténèbres.

À la lumière des considérations qui précèdent, nous devons maintenant passer à l'examen détaillé de chacune des sept paroles du Christ sur la croix et du contexte auquel elle appartient. Nous réunirons ensuite, comme il y a lieu, dans une large synthèse, les sept paroles, en leur donnant, avec l'Écriture et les précautions qu'elle suggère, le double prologue du jardin de Gethsémani et de la Voie douloureuse. Et nous tirerons, Dieu voulant, de notre étude, la conclusion pratique qu'elle comporte.

2 La Première Parole — « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font » — Luc 23:34

La première parole du Seigneur sur la croix concerne le pardon de ses ennemis : « Et Jésus disait : Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font » (Luc 23:34).

Au milieu des pires douleurs et des plus cruelles offenses, le Sauveur a imploré le pardon du Père céleste en faveur de ceux qui l'avaient crucifié, parce que son cœur débordait d'amour, parce que son esprit possédait la parfaite sérénité, parce que la paix régnait dans son âme.

L'Évangile selon Luc nous montre toute la majesté de la paix divine réalisée dans la glorieuse humanité de notre Seigneur Jésus Christ au milieu de l'ignominie, de la détresse et de la douleur.

Le Saint et le juste, le Fils de l'homme et le Fils de Dieu, le Roi d'Israël, le Roi des rois, a trouvé, dans ce monde corrompu par le péché, un tribunal assez inique pour le condamner au supplice de la croix, tout en proclamant son innocence (Luc 23:4, 14 et 22 ; Jean 18:38 ; 19:4 et 6).

Au Sauveur Jésus Christ les pécheurs ont préféré le meurtrier Barabbas (Matthieu 27:15 à 26 ; Marc 15:6 à 15 ; Luc 23:17 à 25 ; Jean 18:39 et 40).

La foule, entraînée par ses chefs, a poussé des cris de violence et de mort. Le peuple d'Israël tout entier a dit : « Que son sang soit sur nous et sur nos enfants ! » (Matthieu 27:25). Pour mieux obtenir la condamnation du Christ, les juifs ont été jusqu'à nier l'existence de leur Messie national en disant : « Nous n'avons pas d'autre roi que César » (Jean 19:15).

Victime de la haine des chefs de son peuple, voué à l'ignominie et à la mort par la foule excitée, abandonné, enfin, par le représentant officiel du pouvoir romain, le Seigneur de gloire subit, tout d'abord, le cruel supplice de la flagellation (Matthieu 27:26 ; Marc 15:15). Meurtri, sanglant, insulté dans sa dignité royale, le Seigneur est emmené sur la Voie douloureuse qui aboutit au Calvaire. Deux autres condamnés, qui étaient des malfaiteurs, sont conduits à la place des exécutions avec lui, l'Innocent et le juste, pour être mis à mort. Le cortège arrive au Lieu du Crâne. Les soldats crucifient le Sauveur des hommes et les deux malfaiteurs, l'un à droite, l'autre à gauche, Jésus au milieu (Matthieu 27:38 ; Marc 15:27 ; Luc 23:33 ; Jean 19:18).

Le Seigneur de gloire supporte les atroces tortures du crucifiement. Les clous trouent ses mains amies qui s'étaient étendues sur l'humanité coupable pour la bénir et ses pieds diligents qui avaient foulé cette terre impure pour apporter de lieu en lieu les bienfaits de la grâce divine. Le sang du Sauveur coule. La croix est ensuite placée dans le trou préparé pour la recevoir et dressée vers le ciel. Le Seigneur est élevé de la terre sur la croix.

Placé dans une position tout à fait contraire à la nature, le corps adorable du Fils de l'homme connaît les tourments les plus cruels : les troubles affreux de la circulation, l'horrible rigidité du tronc et des membres étirés, l'amaigrissement des chairs flétries et la saillie des os meurtris, la torture épouvantable de la soif brûlante, ces maux atroces que la suite des heures accentuera d'une manière inexorable.

Les douleurs morales du Sauveur accompagnent ses souffrances corporelles. Il est élevé sur le bois maudit de la croix, délaissé par ses disciples, rejeté par son peuple, abandonné de tous les hommes, offensé par les regards impudiques des spectateurs. Les pécheurs font entendre à ses oreilles saintes les plus odieux sarcasmes.

Et, par-dessus tout, le Saint et le juste a devant lui, sous l'abandon et dans l'éloignement de son Dieu, les heures terribles de l'expiation...

Le Seigneur de gloire, élevé de la terre sur la croix contrairement à toute justice, domine ses souffrances atroces. De sa bouche sainte ne sortent ni plaintes, ni protestations, ni menaces. Seule la grâce resplendit sur ses lèvres. C'est la plus belle illustration de ce verset de l'apôtre Pierre : «...qui lorsqu'on l'outrageait, ne rendait pas d'outrage, quand il souffrait, ne menaçait pas, mais se remettait à celui qui juge justement» (1 Pierre 2:23). L'Homme parfait intercède pour les transgresseurs, au nombre desquels il est compté (Luc 22:37. Cf. Ésaïe 53:12). Le Sauveur sollicite le pardon de son Père — dans la bienheureuse communion duquel il demeurerait avant les trois heures de ténèbres — en faveur des pécheurs et de ses bourreaux. «Et Jésus disait : Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font». Voilà ce que nous raconte l'Évangile selon Luc, 23:34.

C'est ainsi que l'ignominie et les douleurs de la croix servent à révéler l'étendue de la grâce du Seigneur, l'intensité de sa gloire morale, et la puissance de sa paix. La douceur, la magnanimité, la sérénité du Christ forment un contraste saisissant avec la brutalité haineuse et vile des exécuteurs et des assistants. L'humanité du Sauveur offre à l'admiration de notre foi une plénitude d'amour dont la splendeur, grandiose et magnifique, illumine les âges et rayonne jusque dans les siècles infinis.

Ce pardon souverain des injures les plus graves et des actes les plus ignobles à des ennemis aussi cruels que dénués de conscience et de scrupules, aussi acharnés que dépourvus de justice et d'honneur, apparaît comme l'une des principales oeuvres de la vie divine au sein de l'humanité. Le noble exemple de l'Homme saint, parfait, glorieux, est une source de grâce efficace.

Principal auteur du supplice du Seigneur, le peuple d'Israël a été le bénéficiaire de son intercession. En réponse à la prière de son Fils, Dieu a trouvé bon d'accorder au peuple juif, pour sa repentance, un important délai. Pendant une longue suite de jours après la mort du Sauveur, les apôtres ont prêché la personne et annoncé l'oeuvre du Christ au peuple juif

Peu après l'ascension du Seigneur, l'apôtre Pierre s'exprime en ces termes : «Hommes israélites, écoutez ces paroles : Jésus le Nazaréen, homme approuvé de Dieu auprès de vous par les miracles et les prodiges et les signes que Dieu a faits par lui au milieu de vous, comme vous-mêmes vous le savez, ayant été livré par le conseil défini et par la préconnaissance de Dieu, — lui, vous l'avez cloué à une croix et vous l'avez fait périr par la main d'hommes iniques, lequel Dieu a ressuscité, ayant délié les douleurs de la mort, puisqu'il n'était pas possible qu'il fût retenu par elle.» (Actes 2:22 à 24), et : «Le Dieu d'Abraham et d'Isaac et de Jacob, le Dieu de nos pères, a glorifié son serviteur Jésus que, vous, vous avez livré et que vous avez renié devant Pilate, lorsqu'il avait décidé de le relâcher. Mais vous, vous avez renié le saint et le juste, et vous avez demandé qu'on vous accordât un meurtrier ; et vous avez mis à mort le prince de la vie, lequel Dieu a ressuscité d'entre les morts ; ce dont, nous, nous sommes témoins» (Actes 3:13 à 15).

Et l'apôtre Pierre rattache avec une parfaite clarté à la première parole du Seigneur sur la croix : «Père, pardonne-leur ; car ils ne savent ce qu'ils font» les derniers appels de la grâce de Dieu au peuple d'Israël : «Et maintenant, frères, je sais que vous l'avez fait par ignorance, de même que vos chefs aussi ; mais Dieu a ainsi accompli ce qu'il avait prédit par la bouche de tous les prophètes, savoir que son Christ devait souffrir. Repentez-vous donc et vous convertissez, pour que vos péchés soient effacés, etc.» (Actes 3:17 à 19).

L'Écriture nous fait voir, comme fruit de ce ministère, la conversion de plusieurs milliers d'Israélites. Mais, en tant que peuple, Israël a continué de mépriser et de rejeter son Messie. Les juifs ont repoussé le Sauveur ressuscité et glorifié comme ils avaient rejeté le Sauveur souffrant et humilié. Interrompu au moment même où il commençait à parler du Messie, Étienne, le fidèle témoin du Seigneur, fut mis à mort par la foule en fureur (cf. Actes 7:51 à 60). Et la ruine de la nation juive s'est consommée dès l'an 70, date de la prise et de la destruction de Jérusalem par Titus, fils de Vespasien.

Le martyr d'Étienne, lapidé comme un blasphémateur, pour avoir rendu témoignage au juste, nous laisse un exemple émouvant. Avant de s'endormir, Étienne a crié à haute voix : « Seigneur, ne leur impute pas ce péché » (Actes 7:60). Cette dernière parole du premier des martyrs rappelle à nos coeurs la parole de grâce du Sauveur : «Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font» (Luc 23:34). Bien qu'exempte de souffrances expiatoires, la mort d'Étienne ressemble à plus d'un titre à la mort du Seigneur jusque dans ses souffrances expiatoires, qu'aucun homme n'a pu ni ne saurait partager, le Christ nous a, en effet, «laissé un modèle afin que nous suivions ses traces» (cf. 1 Pierre 2:21).

La première parole d'Étienne pendant son supplice correspond, d'autre part, à la dernière parole du Seigneur sur la croix. Nous aurons à revenir plus loin sur la différence qu'il y a dans l'ordre des paroles d'Étienne lapidé comparées à celles du Sauveur crucifié et sur les différences de détail qu'elles comportent. Ces différences tiennent à des raisons profondes.

Le futur apôtre Paul — ce Saul en qui le chapitre 8 du livre des Actes nous montre le destructeur des chrétiens — a été le témoin oculaire du supplice d'Étienne ; et le texte des Actes dit qu'au meurtre du premier martyr «il était consentant» (8:1 ; Cf. 22:20). Or, dans sa première Épître à Timothée, après avoir rappelé qu'il était auparavant un blasphémateur, un persécuteur, un coutumier de la violence, l'apôtre Paul ajoute : «... mais miséricorde m'a été faite, parce que j'ai agi dans l'ignorance, dans l'incrédulité» (1:13).

Le grand pardon accordé à Paul de Tarse — devenu non seulement un vrai croyant, mais encore le modèle accompli de la foi chrétienne active et efficace, résumée dans ces paroles : «je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi ; — et ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi, la foi au Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi» (Galates 2:20) — ce pardon n'est autre chose que la réponse sublime de l'amour du Père à la prière du Fils de l'homme sur la croix : «Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font» (Luc 23:34). Et la réponse de la grâce divine est aussi vaste que l'orbe de la terre. Elle s'applique aux chrétiens de tous les lieux et de tous les âges, comme le prouve le contexte du passage où l'apôtre Paul rappelle son ancien état d'ignorance et d'incrédulité.

Il importe de citer ces versets qui se terminent par une remarquable doxologie : «je rends grâce au christ Jésus, notre Seigneur, qui m'a fortifié, de ce qu'il m'a estimé fidèle, m'ayant établi dans le service, moi qui auparavant étais un blasphémateur, et un persécuteur, et un outrageux ; mais miséricorde m'a été faite, parce que j'ai agi dans l'ignorance, dans l'incrédulité ; et la grâce de notre Seigneur a surabondé avec la foi et l'amour qui est dans le christ Jésus. Cette parole est certaine et digne de toute acceptation, que le christ Jésus est venu dans le monde pour sauver les pécheurs, dont moi je suis le premier. Mais miséricorde m'a été faite, à cause de ceci, savoir afin qu'en moi, le premier, Jésus Christ montrât toute sa patience, afin que je fusse un exemple de ceux qui viendront à croire en lui pour la vie éternelle. Or, qu'au roi des siècles, l'incorruptible, invisible, seul Dieu, soit honneur et gloire aux siècles des siècles ! Amen» (1 Timothée 1:12 à 17).

Le pardon magnifique du Sauveur et la façon si belle dont Étienne l'a imité sont restés gravés dans l'esprit de Paul jusqu'à la fin de son ministère. La dernière lettre de l'apôtre contient ces mots qui rappellent la première parole du Seigneur crucifié et la seconde parole d'Étienne lapidé : «Dans ma première défense, personne n'a été avec moi, mais tous m'ont abandonné : que cela ne leur soit pas imputé. » (2 Timothée 4:16).

Telle est aussi la base des sublimes enseignements que Paul donne aux chrétiens dans un passage capital de l'Épître aux Colossiens, passage où se trouvent énumérés sept caractères du Seigneur que les croyants sont appelés à refléter dans leur vie mortelle. L'apôtre invite ses frères à acquérir un coeur miséricordieux, à se vêtir de bonté, d'humilité, de douceur, de longanimité, et ajoute : «vous

supportant l'un l'autre et vous pardonnant les uns aux autres, si l'un a un sujet de plainte contre un autre ; comme aussi le Christ vous a pardonné, vous aussi, faites de même» (3:12 et 13).

Le salut et le témoignage de tous les rachetés constituent ainsi, dans la suite des âges, la multiple réponse de l'amour de Dieu à la première parole du Seigneur mis en croix : «Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font» (Luc 23:34). Gloire au Fils de l'homme ! Gloire au Fils de Dieu, Gloire au Sauveur souffrant sur la croix !

3 **La Seconde Parole — «En vérité, je te dis : Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis» — Luc 23:43**

La seconde parole du Seigneur sur la croix est sa réponse à la prière du malfaiteur repentant. Au pécheur contrit, le Sauveur promet les joies immédiates de sa présence et les délices du paradis. La seconde parole du Seigneur sur la croix — «En vérité, je te dis : Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis» (Luc 23:43) — montre aux hommes le chemin du ciel.

Le texte matériel de cette réponse du Sauveur sollicite tout d'abord notre attention. Quelques remarques préliminaires, destinées à prévenir une grave erreur d'interprétation, sont indispensables à notre étude.

Les premiers textes du Nouveau Testament étaient écrits sans séparation de mots, sans indication des esprits et des accents, sans signes de ponctuation. Les éditeurs et les commentateurs ont donc, ce semble la liberté de ponctuer les phrases du Nouveau Testament à leur gré. Mais une telle liberté est loin d'autoriser la fantaisie. L'ordre des mots dans la langue grecque est à la fois libre et expressif. La souplesse de la langue grecque et les procédés dont elle use comportent, à vrai dire, une précision qu'il y a lieu de respecter. Pour la respecter, il faut d'abord la saisir.

Parce que la ponctuation n'est pas matériellement indiquée dans le texte original du Nouveau Testament, dès l'antiquité, les traducteurs de deux versions syriaques et, plus récemment, certains exégètes peu informés des finesses de la langue grecque ont cru nécessaire ou possible d'entendre : «En vérité, je te dis aujourd'hui : tu seras avec moi dans le paradis». Or, cette traduction, contraire aux données de la science, altère la pensée et déforme la parole du Seigneur. À une promesse précise et immédiate, elle substitue, en effet, une promesse vague et incomplète, d'une portée amoindrie et restreinte, mais singulièrement périlleuse, puisqu'elle supprimerait l'obligation de croire, d'après l'Écriture, que l'âme du Seigneur ressuscité et celle du brigand repentant sont entrées au paradis le jour même.

Il importe d'écarter cette fausse et dangereuse interprétation. Le mot «aujourd'hui» figure sans doute, dans le texte original de Luc, au début de la phrase «aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis» en tant que mot important, conformément à l'usage selon lequel le mot important se trouve placé au début de la phrase en grec. La traduction : «En vérité, je te dis, aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis», ou, si l'on veut : «En vérité, je te dis qu'aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis», est seule correcte.

Il est, d'ailleurs, évident que la parole du Sauveur a été prononcée le jour même où il l'a dite. N'y aurait-il pas quelque irrévérence à prétendre le lui faire spécifier ?

Une raison en apparence susceptible de faire modifier la place du mot «aujourd'hui» est la croyance en une prétendue descente du Seigneur aux enfers, descente qui aurait retardé l'arrivée de son âme au paradis. Or cette hypothèse n'est pas à soutenir. Elle repose sur la mauvaise interprétation d'un verset de l'Écriture — 1 Pierre 3:19 — et sur une addition présentée par le texte latin du Symbole des Apôtres, dont le texte original, c'est-à-dire la rédaction grecque, ne mentionne pas la descente aux enfers.

C'est «en esprit» par le moyen de Noé lui-même (cf. 2 Pierre 2:5), auquel s'applique l'expression «étant allé (ayant marché)», laquelle ne convient pas à un esprit, que le Christ a prêché à ces esprits en prison dans le Hadès, qui n'étaient autres, de leur vivant, que les contemporains de Noé. Noé, est, en effet, appelé «prédicateur» ou, plus exactement, «prédicateur de justice» dans la seconde Épître de Pierre (2:5).

L'hypothèse d'une descente du Seigneur aux enfers pour prêcher aux morts est d'ailleurs contredite par les enseignements du Sauveur (cf. Luc 16:19 à 31). Et, même si elle s'était produite — ce que l'Écriture ne dit pas — elle aurait pu avoir lieu sans dépasser les limites du jour du crucifiement.

La réponse du Sauveur au malfaiteur repentant est donc bien : «En vérité, je te dis : Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis».

Ce point établi, nous sommes en mesure d'étudier la seconde parole du Seigneur sur la croix et la scène à laquelle elle appartient (Luc 23:39 à 43).

Quelle scène grandiose et solennelle ! Trois croix dressées sur le Mont Calvaire supportent trois suppliciés. Le Saint et le juste est là, sur le bois maudit, ayant à ses côtés deux criminels crucifiés comme lui. Aux côtés du Sauveur, les deux malfaiteurs, comme en une puissante synthèse, représentent les deux classes de personnes que l'humanité comporte désormais.

Au début, les deux brigands insultent leur auguste compagnon de supplice (Matthieu 27:44 ; Marc 15:32). Tous les fils des hommes commencent de même par méconnaître et par outrager le Fils de Dieu. Mais, bientôt, la scène change. Et la distinction se précise. Les deux catégories apparaissent.

L'un des malfaiteurs demeure dans son état dénaturé, ne songe qu'au moment présent, continue d'insulter le Fils de Dieu.

L'autre malfaiteur, atteint dans sa conscience par la grâce du Sauveur, discerne et reprend la perversité de son camarade, reconnaît sa propre culpabilité, proclame la justice du châtement qu'ils endurent tous les deux, et rend à la parfaite innocence du Seigneur un hommage éclatant. Puis il s'occupe du Christ seul. Il demande au Christ de se souvenir de lui. Par la foi, il appelle Seigneur cet homme crucifié et, ce semble, réduit à l'impuissance comme lui. Par la foi, il sait que le royaume du Seigneur viendra. Oubliant ses propres maux et tout ce qui l'entoure, il voit les souffrances du Christ et les gloires qui suivront. Alors, le Seigneur lui promet le bonheur immédiat.

Le Seigneur occupe lui-même, par amour, sur la croix, la place du misérable pécheur condamné à mort, et le misérable pécheur, converti par grâce, va partager, aujourd'hui même, la bienheureuse place du Sauveur, avec lui, dans le paradis. Ô paix ! Ô joie ! Ô gloire !

Le nom du paradis est un mot d'emprunt, d'origine persane. Ce terme s'applique à un parc, à un jardin de délices. Le paradis, dans le Nouveau Testament, c'est pour ainsi dire l'Éden céleste, où tout est grâce ineffable, pure fraîcheur et parfait repos. C'est le «paradis de Dieu» (Apocalypse 2:7).

La précieuse dépouille du Seigneur a été confiée au sépulcre pour un peu de temps. Son âme sainte a atteint le paradis le jour même du crucifiement.

En vertu de l'oeuvre expiatoire du Sauveur, l'âme du malfaiteur repentant est entrée dans le paradis, le même jour, selon la parole du Seigneur : «En vérité, je te dis : Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis» (Luc 23:43).

La réponse du Seigneur nous fait connaître la condition immédiate des croyants qui s'endorment en lui. C'est la bienheureuse intimité avec le Sauveur, en attendant les gloires de la résurrection. Et cette part bénie constitue pour la foi des pécheurs repentants une réalité immédiate.

Un seul autre passage du Nouveau Testament nous instruit sur le même sujet. C'est la magnifique scène du ravissement de l'apôtre Paul dans la première partie du chapitre 12 de la seconde Épître aux Corinthiens.

Quatorze ans avant la rédaction de la seconde Épître aux Corinthiens, l'apôtre avait été ravi au troisième ciel, jusque dans la présence de Dieu.

Paul s'exprime en ces termes : «Je connais un homme en Christ, qui, il y a quatorze ans (si ce fut dans le corps, je ne sais ; si ce fut hors du corps, je ne sais ; Dieu le sait), je connais un tel homme qui a été ravi jusqu'au troisième ciel. Et je connais un tel homme (si ce fut dans le corps, si ce fut hors du corps, je ne sais, Dieu le sait,)— qu'il a été ravi dans le paradis, et a entendu des paroles ineffables qu'il n'est pas permis à l'homme d'exprimer » (2 Corinthiens 12:2 à 4).

En disant : «un homme en Christ» et «un tel homme (l'homme de cette qualité)», l'apôtre signifie que le séjour au paradis ne lui est pas strictement personnel mais qu'il s'applique, après la mort, réellement à tout croyant qui s'est endormi dans le Seigneur, et, pour la vie présente, virtuellement à tout croyant qui réalise ce que c'est que d'être «en Christ».

Quant aux mots «si ce fut dans le corps, je ne sais, si ce fut hors de son corps, je ne sais, Dieu le sait», «Si ce fut dans le corps, si ce fut hors du corps, je ne sais, Dieu le sait», ces expressions montrent que, dans l'état de béatitude ineffable où il s'était trouvé au paradis, l'apôtre Paul n'avait pas conscience de l'absence ou de la présence de son corps. Son corps, en d'autres termes, n'avait pas participé aux béatitudes du paradis. Le paradis a ses mystères qu'il n'appartient pas à l'homme d'exprimer.

L'enseignement de l'apôtre Paul est rigoureusement conforme à la seconde parole du Seigneur sur la croix.

Dans Luc 23:43 et dans 2 Corinthiens 12:2 à 4, il ne s'agit pas de la résurrection des corps. Ce grand sujet se trouve traité ailleurs dans l'Écriture, notamment dans le chapitre 15 de la première Épître aux Corinthiens.

Ainsi donc, la seconde parole du Sauveur sur la croix ouvre au pécheur repentant l'accès du paradis et lui révèle la douceur de la bienheureuse intimité avec le Seigneur de gloire, dans le ciel.

En parlant des joies délicieuses du paradis où la foi conduit les rachetés du Seigneur, l'apôtre Paul a reflété le caractère et suivi l'exemple du Sauveur.

Après être descendu sur la terre auprès des hommes, en Jésus-Christ, Dieu élève les croyants jusqu'auprès de lui dans le ciel, avec Jésus-Christ.

Montrer aux hommes le chemin du paradis, c'est l'une des plus belles oeuvres de la vie divine.

Gloire au Fils de l'homme et au Fils de Dieu, qui nous a ouvert l'accès et les félicités du paradis !

4 La troisième Parole — «Femme, voilà ton fils» et «Voilà ta mère» — Jean 19:26 et 27

La troisième parole du Sauveur sur la croix — parole dont nous avons indiqué la place vraisemblable dans l'Introduction de ce travail — se trouve rapportée dans l'Évangile selon Jean. Elle établit un lien divin entre Marie, la mère de Jésus, et Jean, son disciple bien-aimé, un lien doux et puissant entre les rachetés du Seigneur. Et c'est encore une manifestation efficace de la vie divine.

La présence de cette troisième parole dans l'Évangile qui montre à notre foi surtout le côté divin de la personne du Sauveur ne doit procurer aucun étonnement. Le Verbe est Dieu. Mais le Verbe est devenu chair. Et l'Évangile de la Divinité lui-même appelle Jésus «un homme» (1:30). Tout est à sa place dans la Parole de Dieu. Et l'amour divin lui-même illumine les affections humaines.

Voici l'admirable description que contient le quatrième Évangile :

«Or, près de la croix de Jésus, se tenaient sa mère, et la soeur de sa mère, Marie, femme de Clopas, et Marie de Magdala. Jésus donc voyant sa mère, et le disciple qu'il aimait se tenant là, dit à sa mère : Femme, voilà ton fils. Puis il dit à son disciple : Voilà ta mère. Et, dès cette heure-là, le disciple la prit chez lui» (Jean 19:25 à 27).

Il n'est pas sans intérêt de remarquer, d'après ce passage de Jean, que, contrairement à une opinion assez répandue, le Sauveur ne paraît pas avoir eu de frères à proprement parler. Dans le récit de Luc 2:39 à 52, la présence du Sauveur à la fête de Pâques se justifie par son âge — douze ans — mais aucun autre enfant n'apparaît ni dans la société, ni dans les préoccupations des parents du Seigneur. La double indication fournie par Luc 2:39 à 52 et Jean 19:25 à 27 est frappante. S'il faut le dire en passant, ceux que le Nouveau Testament appelle, en un sens un peu large, mais qui ne cesse pas d'être naturel pour une famille juive, les «frères» de Jésus (Matthieu 13:55. Cf. Marc 6:3 ; Jean 7:2, 5 et 10 ; Actes 1:14 ; Galates 1:19 ; 1 Corinthiens 9:5) peuvent très bien avoir été, selon notre propre terminologie, ses cousins germains, dont la vie, à Nazareth, semble du reste s'être déroulée en partie sous le même toit que celle du Sauveur.

La scène que nous décrit le quatrième évangile (19:25 à 27) est pleine de grâce :

Près de la croix de Jésus, se tiennent sa mère, que le Seigneur, pour remplir son ministère divin, avait dû ne pas reconnaître et dont une épée transperçait l'âme (cf. Luc 2:35), Marie de Clopas, et Marie de Magdala, trois saintes femmes qui avaient suivi et servi le Sauveur pendant sa vie ici-bas. Elles sont là, près de la croix. Jésus voit sa mère et le disciple qu'il aimait. Son oeuvre en voie d'achèvement, le Seigneur reprend, pour un instant, avant de les quitter pour toujours, ses parfaites affections humaines, et apporte au délaissement de sa mère et du disciple qu'il aimait le plus doux soulagement. Il dit à sa mère : «Femme, voilà ton fils», et à son disciple : «Voilà ta mère». Et, dès ce moment-là, le disciple la prit dans sa maison.

La tendresse du coeur du Seigneur se manifeste sur la croix avec une plénitude de douceur ineffable. Gloire à lui, gloire sans cesse.

La troisième parole du Sauveur crucifié indique la troisième oeuvre de la vie, celle qui consiste à établir un lien divin entre les âmes des croyants. L'exemple du Seigneur unissant les coeurs de Marie et de Jean est pareil à une source féconde jaillissant en vie éternelle. L'Esprit de vérité glorifie le Seigneur en prenant de ce qui lui appartient pour le communiquer à ses disciples

(Jean 16:13-15).

Il y a, dans la troisième parole du Seigneur sur la croix, comme la primeur de cet «amour dans l'Esprit», de cet «amour qui est le lien de la perfection», dont l'apôtre Paul parle plus tard dans l'Épître aux Colossiens (1:8 et 3:14) et donne une si belle illustration dans son Épître à Philémon.

Une délicatesse exquise remplit l'Épître de Paul à Philémon. L'apôtre, avec un coeur débordant de grâce et d'amour, se substitue à l'esclave coupable, comme le Sauveur s'est substitué aux pécheurs ; et il établit, entre le serviteur fugitif et le maître lésé, un lien spirituel d'une inaltérable solidité.

Voici la partie principale de l'intercession pleine de tact que Paul adresse à son frère et collaborateur Philémon, en faveur d'Onésime :

«C'est pourquoi, tout en ayant une grande liberté en Christ de te commander ce qui convient, — à cause de l'amour, je te prie plutôt, étant tel que je suis, Paul, un vieillard, et maintenant aussi prisonnier de Jésus Christ, je te prie pour mon enfant que j'ai engendré dans les liens, Onésime, qui t'a été autrefois inutile, mais qui maintenant est utile à toi et à moi, lequel je t'ai renvoyé, — lui mes propres entrailles. Moi, j'aurais voulu le retenir auprès de moi, afin qu'il me servît pour toi dans les liens de l'Évangile ; mais je n'ai rien voulu faire sans ton avis, afin que le bien que tu fais ne fût pas l'effet de la contrainte, mais qu'il fût volontaire.

Car c'est peut-être pour cette raison qu'il a été séparé de toi pour un temps, afin que tu le possèdes pour toujours, non plus comme un esclave, mais au-dessus d'un esclave, comme un frère bien-aimé, spécialement de moi, et combien plus de toi, soit dans la chair, soit dans le Seigneur. Si donc tu me tiens pour associé à toi, reçois-le comme moi-même ; mais, s'il t'a fait quelque tort ou s'il te doit

quelque chose, mets-le-moi en compte. Moi, Paul, je l'ai écrit de ma propre main ; moi, je payerai, pour ne pas dire que tu te dois toi-même aussi à moi. Oui, frère, que moi, je tire ce profit de toi dans le Seigneur : rafraîchis mes entrailles en Christ» (Philémon 8 à 20). L'Épître à Philémon souligne l'importance de ce lien spirituel qui s'établit entre les âmes, selon le plan de Dieu, et dont la constitution, sans cesse renouvelée comme la troisième oeuvre de la vie, brille ainsi qu'un reflet de la gloire morale du Christ dans ses rachetés.

5 La quatrième Parole — «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?» — Matthieu 27:46 ; Marc 15:34

La quatrième parole du Sauveur sur la croix : «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Matthieu 27:46 ; Marc 15:34) est le cri de détresse qui résume et qui condense, à la fin des trois heures de ténèbres, tous les tourments de l'expiation. C'est la formule de la douleur absolue. Elle exprime la souffrance suprême de celui qui a reçu des mains de son Père, au jardin de Gethsémané, le terrible calice du courroux divin, et qui, abandonné de son Dieu, a bu jusqu'à la lie, la coupe amère sur le bois maudit de la croix. Le Sauveur ici-bas, «quoiqu'il fût Fils, a appris l'obéissance par les choses qu'il a souffertes» (Hébreux 5:8). Et il est «devenu obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix» (Philippiens 2:8). La souffrance est un trait fondamental de la vie du Seigneur, un caractère essentiel de la vie chrétienne sur la terre.

En raison de son importance et de sa solennité, la quatrième parole du Christ sur la croix se trouve répétée dans deux Évangiles à la fois, l'Évangile selon Matthieu et l'Évangile selon Marc. Il y a là une exception unique. Aucune autre des sept paroles du Sauveur sur la croix ne nous a été conservée dans plus d'un texte du Nouveau Testament.

En prononçant les mots «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?», le Seigneur a cité le commencement du Psaume 22. Chacun des deux Évangiles selon Matthieu et selon Marc contient cette phrase deux fois ; car chacun de ces deux textes donne d'abord la phrase transcrite du sémitique, ensuite sa traduction en grec. Ce procédé augmente l'importance et rehausse la solennité de la quatrième parole du Sauveur sur la croix.

L'examen précis des faits matériels que nous présentent les textes permet d'étudier dans de meilleures conditions la portée spirituelle de cette parole.

Nous lisons dans l'Évangile selon Matthieu : «Mais, depuis la sixième heure, il y eut des ténèbres sur tout le pays, jusqu'à la neuvième heure. Et vers la neuvième heure, Jésus s'écria d'une forte voix, disant : Éli, Éli, lama sabachthani ? c'est-à-dire : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?» (27:45 et 46) ; et dans l'Évangile selon Marc : «Et quand la sixième heure fut venue, il y eut des ténèbres sur tout le pays jusqu'à la neuvième heure. Et à la neuvième heure, Jésus s'écria d'une forte voix, disant : Éloi, Éloi, lama sabachthani ? ce qui, interprété, est : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?» (15:33 et 34).

Matthieu ajoute : «Et quelques-uns de ceux qui se tenaient là, ayant entendu cela, disaient : Il appelle Élie, celui-ci !» (27:47) et Marc : «Et quelques-uns de ceux qui étaient là présents, ayant entendu cela, disaient : Voici, il appelle Élie» (15:35).

Dans l'Évangile selon Matthieu, avant la traduction en grec de la quatrième parole du Sauveur crucifié, les mots «Mon Dieu, mon Dieu» se trouvent transcrits de l'hébreu, et le reste de la phrase est transcrit de l'araméen. Dans l'Évangile selon Marc, la phrase sémitique qui précède la traduction grecque est tout entière araméenne.

Il est probable que le Seigneur a poussé son cri de détresse en araméen, mais qu'il a prononcé les mots : «Mon Dieu, mon Dieu» en hébreu, avec l'intention de rattacher d'une manière directe ses tourments expiatoires au début du Psaume 22 et, par-là, aux Écritures de l'Ancien Testament.

Trois faits semblent confirmer cette hypothèse :

En premier lieu, le participe grec, rendu dans notre traduction de Matthieu 27:46 par ces mots «Jésus s'écria d'une forte voix», signifie dans la langue du premier Évangile «en ces termes». La traduction littérale est : «Jésus poussa un cri en ces termes». Il s'agit du participe du verbe «dire», participe qui, dans la langue de l'époque, avait pris un sens un peu adverbial. L'expression «en ces termes», qui paraît indiquer une citation précise, se trouve dans le texte de Matthieu, mais ne se trouve pas dans celui de Marc.

En second lieu, la traduction du début du Psaume 22 dans les Évangiles selon Matthieu et selon Marc rappelle en quelque mesure le texte de la Septante ou version grecque de l'Ancien Testament. Chacun des deux Évangiles en reproduit même librement certains mots. Mais il est visible que la citation de ce passage dans le Nouveau Testament n'est pas faite littéralement d'après la Septante, comme c'est le cas si souvent ailleurs dans l'Écriture. Les différences qui existent dans le menu détail linguistique entre Matthieu 27:46 et Marc 15:34, en regard du verset de la Septante (où le Psaume 21 correspond au Psaume 22 de la Bible hébraïque, parce que les Psaumes 9 et 10 se trouvent réunis ensemble), ne laissent aucun doute sur ce point. La citation du début du Psaume 22, dans la bouche du Seigneur, est une citation directe.

Enfin, la confusion de certains auditeurs qui ont cru que le supplicié appelait Élie, confusion qui a fourni à certains autres la matière de nouveaux et odieux sarcasmes, donne une troisième indication. Le nom grec d'Élie offre plus de ressemblance avec les mots «Mon Dieu, mon Dieu» en hébreu qu'avec les mêmes mots en araméen. La confusion dont il s'agit s'explique aisément. À l'époque du Sauveur, l'hébreu n'était plus qu'une langue religieuse et nationale. En tant que langue parlée, l'araméen avait depuis longtemps supplanté l'hébreu en Palestine comme sur d'autres territoires. Un grand nombre des Juifs qui se rendaient à Jérusalem pour la fête de Pâque avaient d'ailleurs le grec pour langue usuelle et ne possédaient qu'une connaissance rudimentaire ou à peu près nulle de l'araméen.

Ainsi donc, le Seigneur paraît avoir prononcé les mots «Mon Dieu, mon Dieu» en hébreu et cité ces mots d'après le texte original du Psaume 22.

La façon directe dont le Sauveur semble avoir voulu rattacher son cri douloureux et ses souffrances expiatoires au Psaume 22 — et par-là même aux Écritures de l'Ancien Testament — est un fait d'une portée capitale.

L'emploi de l'araméen pour la suite de la phrase, dans les deux Évangiles selon Matthieu et selon Marc, avant la traduction grecque des mots : «pourquoi m'as-tu abandonné ?», n'offre rien que de très naturel. Le Sauveur avait parlé l'araméen dès sa plus tendre enfance. Et nous trouvons l'emploi de cette langue dans sa bouche en une autre occasion solennelle (Marc 14:36).

Les Évangiles selon Matthieu et selon Marc rapportent, d'une manière frappante, la quatrième parole que le Sauveur a prononcée du haut de la croix. Et ces deux textes nous indiquent le moment exact où le Seigneur a poussé son cri douloureux ; ce moment offre une importance considérable.

Les Évangiles nous présentent le côté historique du crucifiement. Le Psaume 22 nous fait connaître ce qui s'est passé dans l'âme et dans le coeur du Sauveur pendant son supplice et surtout pendant les trois heures de ténèbres.

Les premiers mots du Psaume 22 — ceux que le Seigneur a historiquement prononcés sur la croix — annoncent et résument le sujet du Psaume.

Le fait que le Seigneur a poussé le cri «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?» à la fin des trois heures de ténèbres prouve que ce cri résume ou, pour mieux dire, condense toutes les douleurs de l'expiation.

Les autres paroles contenues prophétiquement dans le Psaume 22 révèlent à notre foi ces prières, tout abîmées de silence, que le Seigneur a faites en lui-même sur la croix. Mais l'Écriture ne dit nulle part que les lèvres du Sauveur les ont réellement prononcées. Ce sujet prend une grandiose solennité dans le cadre, à la fois discret et profond, que le Saint-Esprit, pour notre instruction, lui a donné. À vrai dire, le Psaume 22 dépasse en quelque mesure les limites de l'expiation proprement dite. En d'autres termes, l'expiation forme le sujet essentiel du poème ; et tout le reste vient se rattacher au sujet central de l'expiation.

En présence du tableau grandiose et solennel de l'expiation, l'attitude normale des rachetés, dans la suite des âges, est le prosternement, l'extase et l'adoration. L'hommage de l'Église commence sur cette terre aride, où notre Seigneur Jésus-Christ a souffert, et se continue, pour l'éternité, dans la joie du ciel, où le diadème de gloire a remplacé la couronne d'épines sur la tête du Sauveur.

Ici-bas, l'adoration voudrait rester muette, car les expressions humaines ne sont pas à la hauteur des merveilles ineffables qui remplissent le ciel. Quelques remarques permettent, toutefois, de mieux comprendre les souffrances du Seigneur et le cri de détresse infinie qui constitue la quatrième parole du Sauveur sur la croix. Les faits sur lesquels l'Écriture appelle notre attention sont de nature à mettre nos cœurs en harmonie avec la louange céleste.

Les textes de l'Écriture nous montrent, d'un côté, les souffrances que le Sauveur a endurées du fait des hommes pour la justice, de l'autre côté, les souffrances que le Sauveur a dû subir de la part de Dieu lui-même pour l'expiation. Les souffrances du Seigneur pour la justice ont précédé, accompagné et sans doute suivi ses douleurs expiatoires. Mais elles n'étaient pour le Sauveur que les bords de la coupe amère. La coupe amère elle-même, c'étaient les souffrances du Seigneur sous l'abandon et dans l'éloignement de son Dieu.

Il faut distinguer, d'autre part, les souffrances morales et les souffrances physiques du Sauveur.

L'Écriture marque, enfin, les souffrances du Messie en sympathie avec son peuple.

Il importe de souligner la plénitude des souffrances du Seigneur sur la croix.

Pour participer à tout ce que comportait le crucifiement, le Sauveur a goûté le « vinaigre mêlé de fiel », le « vin mixtionné de myrrhe » ; mais il n'a pas voulu boire le breuvage stupéfiant que les condamnés recevaient d'ordinaire, avant le supplice de la croix, pour atténuer leurs tourments (Matthieu 27:34 ; Marc 15:23). Le Saint et le juste n'a accepté aucun allègement à ses douleurs. Le Christ a éprouvé, dans les parfaites clartés de sa conscience pure, toute l'horreur et toute l'amertume du péché, toute la puissance de Satan et tout l'effroi de la mort, toutes les terreurs et toutes les angoisses du jugement inexorable de Dieu. Et c'est avec l'incomparable délicatesse d'une sensibilité dont rien n'atténuait la puissance que le Christ a supporté tous ses autres tourments : souffrances morales et tortures physiques.

Contemplons le Christ sur la croix.

Aucun texte ne décrit les souffrances physiques du crucifiement avec la même précision que le Psaume 22.

Les mains et les pieds du Sauveur ont été brutalement percés. Le corps du Seigneur mis en croix ressent les cruels effets d'une position tout à fait contraire aux lois de la nature. Sous l'empire de la souffrance, les forces déclinent et la vie paraît se retirer peu à peu (cf. le verset 14 avec 2 Samuel 14:14). Condamnée à la rigidité, la charpente osseuse devient si douloureuse qu'elle semble se disloquer. La circulation du sang, troublée dans son cours normal, provoque dans le corps du Sauveur des maux atroces. Les chairs flétries par les rigueurs du supplice laissent voir la saillie des os meurtris. La torture de la soif brûlante accable le Seigneur. Et la poussière de la mort lui fait sentir sa redoutable odeur.

Sous l'ardeur du jugement de Dieu, le Saint et le juste a senti sa vie se répandre comme de l'eau, tous ses os se disjoindre, son cœur, comme de la cire, fondre au-dedans de ses entrailles, sa vigueur se dessécher comme un têt, sa langue s'attacher à son palais ; et il eût compté tous ses os, tant chacun lui causait de douleur !

Dans cette partie du Psaume 22 (versets 14 à 17), le texte décrit littéralement les tortures corporelles du crucifiement et métaphoriquement les ardeurs du jugement de Dieu. Plusieurs versets et membres de versets comportent ainsi deux sens dont l'intérêt poignant égale l'admirable richesse.

D'autres passages insistent sur les souffrances morales du Seigneur. L'opprobre des hommes, le mépris du peuple, les regards éhontés, les railleries et les sarcasmes des spectateurs, la présence des méchants et l'injure des clous, la honte et l'ignominie du supplice constituaient de terribles douleurs morales pour le Seigneur sur la croix.

Le Christ a éprouvé le mépris du peuple qui reniait son Messie et l'opprobre du monde qui rejetait son Sauveur. Le Christ a senti que les bourreaux qui se partageaient ses vêtements, conformément à la loi sur les biens des condamnés, et qui tiraient sa robe au sort, le déclaraient déchu de la vie et retranché de la terre des vivants. Comme l'auteur de l'Épître aux Hébreux l'enseigne de son côté (12:3), le chef et le consommateur de la foi a « enduré la contradiction des pécheurs contre lui-même ».

De tous ces maux, le Seigneur a profondément souffert. Mais qu'étaient pour lui ces maux, pourtant cruels, en comparaison des douleurs morales de l'expiation, c'est-à-dire de ses douleurs suprêmes ?

Contemplons le Christ sur la croix.

Le Christ est en détresse, seul entre la terre et le ciel. Le Saint et le juste est là, sur la croix, rejeté de la terre et des hommes en raison même de son excellence et de ses perfections. Le Saint et le juste est là, sur la croix, repoussé du ciel voilé de ténèbres, abandonné de son Dieu Fort. Il « a porté lui-même nos péchés en son corps sur le bois » (1 Pierre 2:24). Il « l'a fait péché pour nous » (2 Corinthiens 5:21). Il est « maudit de Dieu » (Galates 3:13 et Deutéronome 21:23). Victime expiatoire infinie, il subit l'éternité de notre châtement (cf. Ésaïe 53:5).

Le Christ est abandonné et éloigné de son Dieu, sous le poids écrasant de nos péchés, dans les angoisses de l'inexorable obscurité. Abandonné de son Dieu pendant les trois heures de ténèbres, le Christ se trouve privé de la bienheureuse communion de son Père dans laquelle il avait toujours vécu...

Le Saint et le juste est là, sur la croix, en proie à toutes les douleurs. Il est là, sans réponse, sans repos, et sans secours. Sa détresse augmente... Satan redouble ses assauts contre lui. Il se sent mis dans la poussière de la mort. L'épée du jugement, celle qui doit atteindre le pasteur de néant, frappe, pour ainsi dire, le Bon Berger de Dieu (cf. Zacharie 13:7 et 11:17). Et l'empire de Satan menace d'engloutir le Sauveur affligé, le Seigneur dont le cri déchirant recevra une réponse glorieuse dans les splendeurs de la résurrection, mais dont la prière, pendant les trois heures de ténèbres, ne passe point (cf. Lamentations de Jérémie 3:44)...

La valeur infinie et la perfection absolue du Sauveur expliquent comment l'oeuvre éternelle de l'expiation a pu s'accomplir dans le temps limité des trois heures de ténèbres.

Au milieu des épreuves et des souffrances de la passion, la gloire morale du Seigneur brille comme une lumière resplendissante. Le Christ abandonné se sent comme un ver. Il continue de s'adresser à son Dieu Fort avec une parfaite confiance. Il proclame la sainteté de celui qui habite au milieu des louanges d'Israël. Sa détresse augmente ; il invoque encore l'Éternel. Pas un seul instant, le Sauveur crucifié ne quitte celui dont il est délaissé. Manifestées au sein même de l'ignominie et de la douleur, la perfection personnelle et les gloires morales du Christ gardent un éclat éternel...

En raison des nécessités inéluctables de l'expiation, Dieu n'a pas pu répondre immédiatement au cri déchirant de son fils crucifié. Mais Dieu a répondu à son Fils bien-aimé, comme il le pouvait, en le couvrant de gloire dans les radieuses splendeurs de la résurrection. Dieu a délivré le Saint et le juste de la puissance de la mort qui le transperçait. Dieu a sauvé le Christ des profondeurs de la mort dans laquelle il était entré. Et la mort n'a pas pu retenir le Seigneur dans son sein (cf. Hébreux 5:7 ; Actes 2:24).

Le Sauveur ressuscité n'est plus seul. Ses heureux rachetés l'entourent. Sa personne adorable devient pour les siens un centre de rassemblement, ainsi qu'il l'avait indiqué, avant son supplice, en ces termes mémorables : «Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux» (Matthieu 18:20).

Présent en personne et en esprit au milieu de ses rachetés, le Seigneur de gloire se sert lui-même de nos bouches par le Saint-Esprit au milieu de l'assemblée pour adorer Dieu (Psaume 22:22 ; Hébreux 2:12).

L'auteur de l'Épître aux Hébreux écrit : «Il n'a pas honte de les appeler frères, disant : « J'annoncerai ton nom à mes frères ; au milieu de l'assemblée je chanterai tes louanges» (2:11 et 12). À une légère différence près, «J'annoncerai» au lieu de «Je raconterai» (un seul mot dans le texte original), Hébreux 2:12 est la citation rigoureusement textuelle du verset 22 du Psaume 22 d'après la Septante (22:22 = 21:23 dans la Septante).

La douce appellation de frères se trouve aussi dans le message confié à Marie par le Seigneur ressuscité, à l'adresse de ses disciples, avant son ascension : «Va vers mes frères, et dis-leur : Je monte vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu» (Jean 20:17).

Après le triomphe du Sauveur, vient sa célébration solennelle (cf. 2 Corinthiens 2:14 à 17).

Les souffrances du Seigneur sur la croix fournissent la matière d'une louange infinie, comme le montre la fin du Psaume 22.

Le résidu d'Israël, l'Église (littéralement représentée dans le Psaume 22 par le résidu juif qui en a formé le premier noyau sur la terre), la postérité d'Israël, les nations millénaires célèbrent l'Éternel.

Sur la sainte montagne de la transfiguration, Moïse et Élie, apparaissant en gloire, s'entretiennent avec le Sauveur et célèbrent aussi sa mort (Luc 9:30 et 31).

Le salut individuel de nos âmes et de nos corps, le rassemblement des rachetés du Sauveur autour de sa personne sur la terre et dans la gloire éternelle, la louange universelle et infinie, voilà la multiple réponse de l'amour de Dieu au cri douloureux de son Fils : «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?» (Matthieu 27:46 ; Marc 15:34).

Toutes les grâces, tous les bienfaits, tous les privilèges dont les chrétiens jouissent, individuellement et collectivement, ont pour source les souffrances du Seigneur sur la croix et son sacrifice d'amour. Et toutes les souffrances du Sauveur sont contenues et condensées dans ce cri de détresse suprême, dans ce cri unique et sans pareil que le Saint et le juste a poussé du haut de la croix, à la fin des trois heures de ténèbres et d'expiation, dans ce cri dont le souvenir, consigné par exception dans deux Évangiles, retentit à travers les âges, s'impose à notre foi présente, et reste pour l'éternité la formule de la douleur absolue.

Génératrice de résultats féconds et permanents, la douleur se présente à nous comme le caractère essentiel de la vie terrestre du Sauveur. La douleur est, pour les disciples du Seigneur, une formule bienfaisante et salutaire. «Les souffrances du Christ abondent» dans la vie de l'apôtre Paul et dans l'existence de ses frères (2 Corinthiens 1:5 et 7). Toutes proportions gardées, il n'est pas étonnant que la douleur en nous soit un trait fondamental de la vie chrétienne. Nous ne pouvons «marcher en nouveauté de vie» (Romains 6:4) qu'en fonction de la douleur par laquelle Dieu nous fait, en une certaine mesure, malgré notre faiblesse, passer par la grande ombre des souffrances de son Fils, «pour le connaître lui, la puissance de sa résurrection et la communion de ses souffrances». C'est ce que l'apôtre Paul écrivait aux Philippiens, en parlant de sa course vers le Christ dans la gloire, et en ajoutant, pour son propre compte et pour notre instruction à tous : «étant rendu conforme à sa mort, s'il y a quelque moyen pour moi de parvenir à la résurrection d'entre les morts» (3:10 et 11). La même Épître nous montre que Paul considérait les souffrances pour le Christ comme un don de grâce. Sa lettre aux chrétiens de Philippiens contient, en effet, ces mots : «il vous a été donné comme une grâce, pour Christ, non seulement de croire en lui, mais encore de souffrir pour lui» (1:29).

Et, si nous ne pouvons en aucune façon partager les souffrances expiatoires du Seigneur, dont le sacrifice parfait (Jean 19:30) a été offert «une fois pour toutes» (Hébreux 7:27 ; 9:28 ; 10:10), jusque dans ses souffrances expiatoires que nous ne saurions partager, «le Christ nous a laissé un modèle afin que nous suivions ses traces» (1 Pierre 2:21), le cœur tout embaumé du parfum de son amour.

Gloire au Sauveur dont le douloureux sacrifice a rompu nos chaînes ! Gloire au Seigneur ressuscité après l'ignominie suprême et les tourments mortels du supplice de la croix ! Gloire au Christ dans les tristesses de la vie présente et dans la joie des siècles éternels !

6 La cinquième Parole — «J'ai soif» — Jean 19:28

La cinquième parole du Sauveur sur la croix : «J'ai soif» — un seul mot dans l'original grec — nous est rapportée dans le quatrième Évangile. Elle indique, elle aussi, un caractère de la vie du Seigneur et de la vie chrétienne.

Jean l'évangéliste s'exprime en ces termes : «Après cela, Jésus, sachant que toutes choses étaient déjà accomplies, dit afin que l'Écriture fût accomplie : J'ai soif. Il y avait donc là un vase plein de vinaigre. Et ils emplirent de vinaigre une éponge, et l'ayant mise sur de l'hysope, ils la lui présentèrent à la bouche» (Jean 19:28 et 29).

La suite du texte, c'est-à-dire le récit de ce qui arriva après que Jésus eût pris le vinaigre, concerne la sixième parole du Seigneur : «Tout est accompli».

La cinquième parole du Seigneur sur la croix appelle d'importantes et nombreuses remarques :

Le fait que la cinquième parole du Sauveur crucifié se trouve conservée dans l'Évangile qui nous présente essentiellement la divinité du Seigneur offre un intérêt capital. Une telle constatation jette beaucoup de lumière sur le sens de cette parole.

Le texte de Jean indique avec une parfaite clarté que le Sauveur a prononcé les mots : «J'ai soif» après les trois heures de ténèbres et d'expiation : «C'est accompli».

Le quatrième Évangile montre de plus que le Seigneur a dit : «J'ai soif» avec l'intention formelle d'accomplir l'Écriture. Les passages que le Seigneur a voulu réaliser sont sans doute : «Ma langue est attachée à mon palais» (Psaume 22:15) et «Dans ma soif, ils m'ont abreuvé de vinaigre» (Psaume 69:21). Notre Seigneur Jésus-Christ attachait à l'Écriture une importance extrême (cf. Jean 5:46 et 47).

Le vinaigre ou vin aigri trempé d'eau dont il s'agit en Jean 19:29 était la boisson ordinaire des soldats romains. Ces derniers devaient l'emporter dans toutes leurs expéditions, au nombre desquelles les exécutions capitales ne manquaient pas d'être comptées.

Il ne faut en aucune façon confondre cette boisson avec le breuvage stupéfiant dont parlent Matthieu 27:33-34 et Marc 15:23, breuvage qui a été offert au Sauveur, selon l'usage, avant sa mise en croix, auquel il a porté les lèvres, mais dont il n'a pas voulu boire.

Le Seigneur a pu «être abreuvé de vinaigre» au moyen d'une éponge fixée à une humble tige d'hysope — semble-t-il longue de quarante centimètres au plus — parce que la croix, à la différence d'une croyance assez répandue, était peu élevée. Le mot «hysope» ne se lit que dans un seul autre passage du Nouveau Testament : Hébreux 9:19.

Matthieu (27:48) et Marc (15:36) racontent aussi que le Seigneur a été abreuvé de vinaigre. Et leur témoignage concorde avec celui de Jean au sujet du moment où le fait s'est produit. Les deux premiers Évangiles mentionnent une éponge mise au bout d'un «roseau». Le mot littéralement traduit par «roseau», d'après son sens fondamental, pouvait très bien s'appliquer par extension à d'autres tiges, à une tige d'hysope, et même à certains objets. Dans la troisième Épître de Jean (verset 13), le même mot désigne le «roseau» ou «plume à écrire».

Luc (23:36) parle aussi du vinaigre qui a été présenté au Sauveur. Mais l'événement n'occupe pas, dans le récit de Luc, la même place que dans les récits fournis par les autres Évangiles. S'il s'agit bien de la même scène, comme il est probable, la place qu'elle occupe dans le troisième Évangile n'a rien d'étrange. Luc a l'habitude de grouper, d'une part, les faits qui se trouvent aussi dans d'autres récits, de l'autre, ceux qui lui appartiennent en propre. Luc se plaît, en outre, à souligner les faits, à enchaîner les sujets, à marquer les contrastes moraux.

Luc est seul à raconter la conversion du malfaiteur repentant, à décrire sa situation morale, à faire ressortir le contraste qui existe entre sa conduite ou sa condition et l'état de son camarade de supplice. Et Luc groupe d'autres sujets pour peindre cette scène en un tableau à part.

Historiquement, le voile du temple s'est déchiré après la dernière parole et la mort du Sauveur, comme le montrent Matthieu 27:50-51 et Marc 15:37-38. Moralement, le déchirement du voile s'est réalisé en vertu de l'expiation accomplie pendant les trois heures de ténèbres, comme le marque Luc qui mentionne ce fait avant la dernière parole et la mort du Seigneur (23:45 et 46).

La connaissance des habitudes de composition du «médecin bien-aimé» (Colossiens 4:14) permet de trouver naturelle la mention du vinaigre dès le verset 36.

Nous avons déjà signalé le rôle important de la soif parmi les tourments physiques du supplice de la croix. À la souffrance physique s'ajoute la signification morale de la soif.

Placée dans le quatrième Évangile, la cinquième parole du Sauveur crucifié : «J'ai soif» revêt une solennité sans pareille. En raison du sujet qui lui est propre, Jean ne nous décrit pas les souffrances humaines du Sauveur. Jean se borne à faire allusion aux tourments du Fils de l'homme. L'Évangile selon Jean nous montre surtout que le Seigneur a senti l'aridité de ce monde ennemi, pour ainsi dire, jusque dans sa Divinité.

Le créateur de l'eau, des sources et des fontaines, le créateur des mondes, le Fils unique du Père (cf. 2 Jean 3), le Seigneur de gloire est là, sur la croix, et dit : «J'ai soif». L'étranger céleste a eu soif dans ce monde aride, sur cette terre corrompue par le péché, au milieu d'une humanité en révolte contre Dieu.

La soif a caractérisé le ministère du Sauveur ici-bas : «Il vint chez soi ; et les siens ne l'ont pas reçu» (Jean 1:11). Les nations se sont unies aux tribus d'Israël (cf. Actes 4:26 et 27) pour rejeter le Saint et le juste, l'Oint de l'Éternel, le Sauveur des hommes, le Roi des rois.

Et la soif du Seigneur de gloire a trouvé son application littérale et son expression suprême, au comble de l'ignominie, sur le bois maudit de la croix.

La soif, qui a joué un rôle si important dans le ministère et dans le sacrifice du Sauveur lui-même, est un des traits distinctifs de la condition du chrétien ici-bas, une des manifestations principales de la vie divine, de la vie du Christ dans ses rachetés. La soif est un des caractères essentiels de la nature et de la vie chrétiennes. Le chrétien fidèle a soif ici-bas.

Avant l'époque du christianisme proprement dit, le Psaume 42 — dont le verset 7 parle prophétiquement des souffrances du Seigneur sur la croix — commence par ces mots : «Comme le cerf brame après les courants d'eau, ainsi mon âme crie après toi, ô Dieu. Mon âme a soif de Dieu, du Dieu vivant. Quand viendrai-je et paraîtrai-je devant Dieu ?» (1 et 2).

Au temps de sa prédication en Galilée, le Seigneur a dit : «Bienheureux ceux qui ont faim et qui ont soif de la justice, car ils seront rassasiés» (Matthieu 5:6).

Dans sa seconde Épître aux Corinthiens (11:27) Paul mentionne la soif au nombre des souffrances qui accompagnent le ministère apostolique et le service de Dieu.

Tout est contraire à la vie chrétienne dans ce monde impur et frivole, où le Seigneur compte des détracteurs redoutables, où, hélas ! les hommes qui contemplent «la gloire de Dieu dans la face du Christ» (2 Corinthiens 4:6) mêlent à ce spectacle leur imperfection naturelle, et bien souvent ne se comprennent pas les uns les autres.

Comme le Christ, le chrétien fidèle, dans sa mesure, a soif ici-bas. Mais la voix consolante du Sauveur retentit par bonheur à ses oreilles :

«Celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, moi, n'aura plus soif à jamais ; mais l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une fontaine d'eau jaillissant en vie éternelle» (Jean 4:14) ;

«Celui qui croit en moi n'aura jamais soif» (Jean 6:35) ;

«Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. Celui qui croit en moi, selon ce qu'a dit l'Écriture, des fleuves d'eau vive couleront de son ventre» (Jean 7:37 et 38).

Les passages de l'Ancien Testament dont il est question dans Jean 7:38 paraissent être surtout Ésaïe 55:1 et 58:11.

L'Évangile qui nous rapporte la cinquième parole du Sauveur sur la croix : «J'ai soif» est aussi celui qui nous montre la plénitude avec laquelle le Seigneur rafraîchit les siens au milieu des épreuves et des luttes de ce monde aride.

Dieu utilise la multiple difficulté des circonstances et des conditions de notre vie terrestre en vue de sa louange et du bien de ses enfants.

Si nous avons soif, nos frères ont soif aussi. Plusieurs versets nous montrent combien le Sauveur apprécie ce que nous faisons, par l'effet de sa propre grâce, même à notre insu, en vue de soulager la soif de ceux qui lui appartiennent (Matthieu 10:42 et Marc 9:11. Matthieu 25:35, 37, et 40).

Le Seigneur de gloire, qui a dit «J'ai soif» sur le bois de la croix (Jean 19:28), désaltère sans cesse les siens. Sa mort est la source intarissable de toute grâce et de toute bénédiction. Il est le «rocher» frappé d'où jaillit le «breuvage spirituel» dont nous avons besoin jour après jour en traversant le désert de ce monde (cf. 1 Corinthiens 10:4). Lui seul possède et donne «l'eau qui vit» et qui ôte la soif pour toujours (Jean 4:11 et 14). Il est «la vie éternelle qui était auprès du Père et qui nous a été manifestée» (1 Jean 1:2). Il est «l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin» (Apocalypse 21:6). Il a souffert sur la croix. Et sa grâce nous rafraîchit jusque dans l'éternité. Sa voix victorieuse nous dit du haut du ciel : «À celui qui a soif, moi, je donnerai gratuitement de la fontaine de l'eau de la vie» (Apocalypse 21:6), et nous répète en s'adressant à tous les hommes «Que celui qui a soif vienne ! Que celui qui veut prenne gratuitement de l'eau de la vie !» (Apocalypse 22:17).

Il est le Sauveur qui désaltère à tout jamais. Gloire à lui pour les siècles infinis !

7 La sixième Parole — «C'est accompli» — Jean 19:30

La sixième parole du Sauveur sur la croix — «C'est accompli». — constitue la formule par excellence du travail et du travail couronné. Le travail se présente à nous comme un caractère fondamental du Christ et de la vie chrétienne.

Le travail est en ce monde loi universelle. Avant son ministère public et indépendamment de ce ministère divin, les mains du Seigneur de gloire, venu en grâce ici-bas, ont tenu l'outil. L'Écriture nous montre en lui «le charpentier» (Marc 6:3) et le fils présumé du charpentier (Matthieu 13:55). Ce fait est touchant. Mais il ne concerne pas directement le «C'est accompli» de la croix. Cette sublime parole couronne l'oeuvre spirituelle du Christ et, par-dessus tout, son oeuvre expiatoire.

Le travail, et la prière en vue du travail, ont rempli l'existence du Sauveur pendant son ministère ici-bas. Le Seigneur disait : «Mon Père travaille jusqu'à maintenant et moi je travaille» (Jean 5:17). C'est ainsi que le Sauveur s'est rendu de lieu en lieu, versant ses bienfaits sur l'humanité souffrante et asservie, jusqu'au sacrifice suprême de la croix (cf. Actes 10:36 à 43).

Si le pénible travail est sur la terre loi universelle, c'est en raison du péché, de la désobéissance et de la chute de l'homme (cf. Genèse 3:8 à 19 ; Romains 5:12 à 21).

L'humanité tout entière, par suite de l'entrée du péché dans le monde, est en proie au désordre, au mal, et à la douleur. D'après la doctrine chrétienne, toute la création subit les conséquences amères du péché (cf. Romains 8:22). Les hommes ont sans cesse devant eux les séparations et les décrépitudes, les maladies et la mort.

L'esprit de l'homme naturel se révolte volontiers contre le désordre, contre la souffrance, contre le mal qui sévissent sur la terre et dont les conséquences s'étalent partout devant lui, mais, à tant de faits incontestables et tous les jours sensibles, ne trouve aucune explication plausible.

Seule la doctrine des Écritures, acceptée par les croyants, rend compte des désordres et des maux qui ravagent les individus, les sociétés, l'humanité, et toute la création. Seule la doctrine de la désobéissance flagrante, de la chute irrémédiable de l'homme, seule la doctrine du péché odieux et des fruits mauvais qu'il produit à tout instant, permet de comprendre ce qui se passe au sein de l'humanité et sur toute la surface de la terre. Cette constatation, qui entraîne pour les hommes la nécessité de l'expiation et de la rédemption, est pleine d'importance et de solennité.

Pour comprendre la nécessité de l'expiation et de la rédemption, il faut avoir le clair sentiment de la sainteté et de la majesté de Dieu (cf. Ésaïe 6:3 ; Apocalypse 4:8). Dieu hait le péché, car il est saint (Hébreux 12:10) et juste (Romains 1:17, etc.) ; mais il épargne les pécheurs, car il est amour (1 Jean 4:8 et 16).

L'expiation et la rédemption ne pouvaient s'accomplir sans le sacrifice d'une victime pure et parfaite. C'est pourquoi Dieu s'est pourvu d'«un agneau sans défaut et sans tache», dans la personne du Fils de son amour, notre adorable Sauveur et Seigneur Jésus-Christ (cf. 1 Pierre 1:19). Dieu «n'a pas épargné son propre Fils, mais l'a livré pour nous tous» (cf. Romains 8:32). «Le Christ nous a aimés et s'est livré lui-même pour nous comme offrande et comme sacrifice à Dieu, en parfum de bonne odeur» (Éphésiens 5:2). Et «l'offrande du corps de Jésus-Christ», victime sainte et infinie, a eu lieu «une fois pour toutes» (Hébreux 10:10).

Il importe de remarquer la vigueur avec laquelle le Seigneur lui-même a souligné le caractère impératif de ses souffrances (Matthieu 16:21 ; Marc 8:31 ; Luc 9:22 et 24:26). L'Écriture insiste dans plusieurs autres passages sur la nécessité des souffrances du Christ (Luc 24:7 ; Actes 3:18 ; 1 Pierre 1:11).

Pour souffrir et pour mourir, le Sauveur a dû naître de femme (Galates 4:4), devenir homme et prendre la forme d'esclave (Philippiens 2:7 ; Hébreux 2:14 et 17). À la fois Dieu et homme — en vertu d'un mystère dont le Père a réservé le secret à sa propre autorité, car, en ce sens-là, «personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père» (Matthieu 11:27 ; Luc 10:22) — le Christ sur la croix a représenté en perfection Dieu devant l'homme et l'homme devant Dieu : Dieu dans l'exercice inéluctable des droits de sa sainteté et de sa justice, et, par-dessus tout, dans la manifestation éclatante de son amour (Jean 3:16 et 12:28) ; l'homme par substitution, sous le poids de la colère divine contre le péché et contre les péchés (1 Pierre 3:18 et 2:24 ; 2 Corinthiens 5:21. Cf. Ésaïe 53:4 et suivants). À la veille de sa passion, le Seigneur lui-même dit à ses disciples : «Je suis sorti d'auprès du Père et je suis venu dans le monde ; et de nouveau je laisse le monde et je m'en vais au Père» (Jean 16:28). Cet admirable verset résume d'une manière frappante l'activité du Sauveur. Le Seigneur quitte la place qu'il occupait de toute éternité comme Fils auprès du Père. Il vient dans ce monde pour révéler aux hommes la gloire et l'amour du Père et pour accomplir l'oeuvre immortelle de la croix. Il fait tout, sur la croix, pour la gloire de Dieu et pour le salut des hommes. Puis il quitte ce monde où il a séjourné comme envoyé du Père et comme étranger céleste. Il retourne auprès du Père, après le triomphe remporté sur la croix. Et, dans sa victoire, il entraîne ses rachetés avec lui, au-delà de la mort, dans les gloires de la résurrection, dans les splendeurs du sanctuaire, dans les félicités de la maison du Père. Tout est puissance dans l'oeuvre du Sauveur. Tout est amour dans l'histoire du Seigneur de gloire (Jean 3:35 ; 10:17 et 18 — Jean 14:31 — Jean 15:13 ; 13:1 — Jean 3:16 ; Jean 16:27).

Sur la croix, le Christ accomplit tout pour Dieu qui, à juste titre, exige tout.

Le péché est châtié. Nos péchés se trouvent expiés. Le péché du monde est ôté. Tous nos ennemis sont terrassés à jamais. Et nous sommes «rendus agréables» à Dieu «dans le Bien-aimé», pour le temps et pour l'éternité (Éphésiens 1:6).

Sur la croix, l'Homme saint et parfait, le «second homme descendu du ciel» (1 Corinthiens 15:47), le «dernier Adam» (1 Corinthiens 15:45) revendique publiquement, à la face du monde, et restaure dans sa pureté intégrale la gloire de Dieu ternie par le péché du genre humain et par les péchés des hommes. La gloire de Dieu demeure établie à la croix du Christ, pour l'éternité.

Et le Fils glorifie le Père, sur la croix, dans la révélation de son amour. L'amour souverain de Dieu, du Dieu saint et juste, qui ne peut supporter le mal, ni tenir les coupables pour innocents, brille en puissance sur la croix du Sauveur. Le Christ manifeste, dans la plénitude de son sacrifice accompli sur la croix, la paternelle tendresse et la majesté suprême du Dieu de grâce, dont il est le Fils unique et bien-aimé.

Tout est consommé. Désireux de réaliser l'Écriture, le Sauveur a bu le vinaigre trempé qui devait lui être présenté après sa cinquième parole (Jean 19:28 et 29).

«Quand il eut pris le vinaigre, Jésus dit : C'est accompli. Et, ayant baissé la tête, il remit son esprit» (Jean 19:30).

Le quatrième Évangile indique avec précision le moment où le Sauveur crucifié a prononcé sa sixième parole.

Notre Seigneur Jésus-Christ dit, dans une paix majestueuse et sublime, la paix de la Divinité : «C'est accompli».

La sixième parole du Sauveur place en quelque sorte le sceau de son autorité sur l'oeuvre parfaite et immortelle qu'il vient d'achever sur la croix.

Et cette parole, concise et magnifique, retentit Comme Un cri de victoire à travers les âges, jusque dans l'éternité.

«C'est accompli». La grâce et la vérité ont resplendi d'une manière complète. L'oeuvre d'amour est terminée. Le péché est ôté pour toujours de devant Dieu. Le péché se trouve aboli. Tous ceux qui croient au Fils entre les mains duquel le Père a remis toutes choses (Jean 3:35) sont soustraits aux conséquences terribles du péché et délivrés pour toujours du péché lui-même. La gloire de Dieu est relevée. La mort est vaincue. Une bénédiction éternelle est établie, dont les splendeurs infinies illumineront le règne de paix et embelliront les nouveaux cieux et la nouvelle terre. Tout est accompli.

Notre Seigneur Jésus-Christ incline la tête, et, laissant lui-même sa vie humaine, détache son esprit de son corps, de ce corps qui était ici-bas le temple de Dieu. Le Seigneur remet son esprit, librement et magnifiquement, par un acte souverain, car il est Dieu. Jamais le Sauveur n'apparaît plus grand qu'à ce moment-là, sur la croix. Gloire au Fils de l'homme ! Gloire au Fils unique du Père ! Gloire au Divin Crucifié pour les siècles infinis !

Le début du chapitre 21 de l'Apocalypse nous parle du nouveau ciel et de la nouvelle terre (cf. 2 Pierre 3), de la nouvelle Jérusalem et de l'établissement de la sainte cité dans les temps éternels, de l'habitation de Dieu avec les hommes et du renouvellement de toutes choses. La réalisation des promesses et des paroles véridiques de Dieu apparaît désormais comme un fait accompli. Les mots : «Elles sont réalisées» ou «C'est fait» (Apocalypse 21:6) rappellent d'une façon frappante la sixième parole du Seigneur sur la croix. L'Écriture montre de la sorte avec quelle plénitude le «C'est fait» définitif de la nouvelle création repose sur le «C'est accompli» de la croix.

Le travail accompli est un caractère essentiel de la vie chrétienne comme il est un des traits distinctifs de la vie du Sauveur. L'Évangile selon Jean nous transmet, à ce sujet, les enseignements du Seigneur lui-même.

Notre Seigneur Jésus-Christ a dit (ce sont ses propres paroles) : «Travaillez, non point pour la viande qui périt, mais pour la viande qui demeure jusque dans la vie éternelle, laquelle le Fils de l'homme vous donnera ; car c'est lui que le Père, Dieu, a scellé » (Jean 6:27).

La façon dont le Sauveur associe les siens à son travail est touchante. Avant son supplice, le Seigneur donne aux siens les explications les plus claires : C'est ici mon commandement : Que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés. Personne n'a un plus grand amour que celui-ci, qu'il laisse sa vie pour ses amis. Vous êtes mes amis si vous faites tout ce que je vous commande. Je ne vous appelle plus esclaves, car l'esclave ne sait pas ce que son maître fait ; mais je vous ai appelés amis, parce que je vous ai fait connaître tout ce que j'ai ouï de mon Père. Ce n'est pas vous qui m'avez choisi ; mais c'est moi qui vous ai choisis et qui vous ai établis, afin que vous alliez, et que vous portiez du fruit et que votre fruit demeure ; afin que tout ce que vous demanderez au Père en mon nom, il vous le donne. Je vous commande ces choses, c'est que vous vous aimiez les uns les autres» (Jean 15:12 à 17). Le travail prescrit par le Seigneur est inspiré par l'exemple de son amour, s'opère avec l'intelligence de ses pensées, s'accomplit avec le secours de la prière.

C'est en vue d'une telle activité que Dieu, dès l'époque apostolique, a suscité ses plus grands serviteurs, et qu'à la lumière de l'Écriture, aujourd'hui encore, il appelle chacun de nous dans sa mesure. Or, nous ne pouvons réaliser notre part de ce travail qu'en reflétant l'amour et les caractères du Seigneur, qui a déclaré : «Séparés de moi, vous ne pouvez rien faire» (Jean 15:5).

S'il faut «vivre dans la chair» disait l'apôtre Paul, «il en vaut bien la peine». Philippiens 1:22). Sur ce point, ainsi que sur tant d'autres, la parole de l'apôtre Paul est comme un écho de la voix du Seigneur.

Malgré son zèle immense, l'apôtre Paul, durant ses longs travaux, n'a pu participer en aucune façon aux souffrances expiatoires du Sauveur. Le sacrifice expiatoire du Christ est un sacrifice unique et complet dans toutes ses parties. Mais, si le Seigneur a souffert d'abord et surtout pour sauver, le Seigneur a souffert «aussi pour rassembler en un les enfants de Dieu dispersés» (Jean 11:52). Et l'apôtre, «pour rassembler en un les enfants de Dieu dispersés», a dû ajouter en quelque mesure à l'oeuvre du Sauveur ses propres souffrances, comme nous le voyons dans l'Épître aux Colossiens, où Paul dit : «j'accomplis dans ma chair ce qui reste encore à souffrir des afflictions du Christ pour son corps qui est l'assemblée» (1:24).

Toute l'activité de l'apôtre tendait à remplir, coûte que coûte, la tâche que le Seigneur lui avait donnée et à garder intact l'ensemble des vérités merveilleuses dont le Christ est à la fois le centre et l'objet resplendissant. Aux anciens d'Éphèse, qu'il avait mandés à Milet, Paul dit : «Je ne fais aucun cas de ma vie, ni ne la tiens pour précieuse à moi-même, pourvu que j'achève ma course et le service que j'ai reçu du Seigneur Jésus, pour rendre témoignage à l'évangile de la grâce de Dieu» (Actes 20:24). Et dans sa dernière lettre, adressée à Timothée, le bien-aimé, Paul s'exprime en ces termes : «Pour moi, je sers déjà de libation, et le temps de mon départ est arrivé ; j'ai combattu le bon combat, j'ai achevé la course, j'ai gardé la foi» (2 Timothée 4:6 et 7).

Un pareil exemple donne un grand poids aux recommandations de l'apôtre à ses frères. Paul écrit aux chrétiens de Corinthe et de l'univers : «Ainsi, mes frères bien-aimés, soyez fermes, inébranlables, abondant toujours dans l'oeuvre du Seigneur, sachant que votre travail n'est pas vain dans le Seigneur» (1 Corinthiens 15:58). À Archippe, de Colosses, Paul fait dire individuellement : «Prends garde au service que tu as reçu dans le Seigneur, afin que tu l'accomplisses» (Colossiens 4:17).

Le Sauveur ressuscité et glorifié, loin d'abandonner les siens à la peine, leur accorde, au contraire, sa protection, sa direction et son aide. La fin de l'Évangile selon Marc nous montre le travail des disciples et «le Seigneur coopérant avec eux et confirmant sa parole» des hauteurs du ciel (16:20).

Le livre des Actes (dont il importe de ne pas déformer le titre ancien par une addition malheureuse) est, en réalité, le livre des actes de notre Seigneur Jésus-Christ continuant son oeuvre, par le moyen de ses serviteurs, du sein des splendeurs de la résurrection, et, les premiers versets du texte mis à part, du haut de la gloire du ciel. Considéré comme un récit de l'activité de Pierre, de Paul ou d'autres chrétiens éminents, le livre des Actes semble être une oeuvre mal agencée, une composition pleine de lacunes et de défauts. Or, il suffit de rapporter, ainsi qu'il convient, les récits contenus dans ce texte, à la glorieuse et sublime personne du Seigneur ressuscité, pour faire apparaître aussitôt, comme par enchantement, la merveilleuse unité du livre.

Et le Seigneur ressuscité, en envoyant les siens dans son travail, leur a dit avant son ascension au ciel : «Voici, moi-même je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation du siècle» (Matthieu 28:20).

8 La septième Parole — «Père ! entre tes mains je remets mon esprit» — Luc 23:46

La septième parole du Christ sur la croix se trouve rapportée dans l'Évangile selon Luc, c'est-à-dire dans l'Évangile consacré à la sainte et glorieuse humanité du Seigneur.

L'Évangile selon Jean, qui a pour objet essentiel la divinité du Sauveur, montre comment le Seigneur a remis son esprit en tant que Dieu.

L'Évangile selon Luc fait voir comment le Sauveur a quitté cette vie en tant qu'Homme :

«Et Jésus, criant à haute voix, dit : Père ! entre tes mains je remets mon esprit». Et ayant dit cela, il expira» (Luc 23:46).

Avec Luc 23:46, il convient de citer :

«Et Jésus, ayant jeté un grand cri, expira» (Marc 15:37).

«Et Jésus, ayant encore crié d'une forte voix, rendit l'esprit» (Matthieu 27:50).

Le texte de Marc dit en outre : «Et le centurion qui était là vis-à-vis de lui, voyant qu'il avait expiré en criant ainsi, dit : Certainement, cet homme était Fils de Dieu» (15:39). Bien que certains manuscrits (et non des moindres) ne contiennent pas le mot traduit par «après avoir crié», il importe de rapprocher Marc 15:37 et Marc 15:39. La déclaration du centurion fournit en tout état de cause une réponse à la septième parole du Seigneur : «Père ! entre tes mains je remets mon esprit».

La déclaration du centurion et de ses subordonnés, rapportée dans Matthieu, offre un caractère plus général : «Et le centurion et ceux qui avec lui veillaient sur Jésus, ayant vu le tremblement de terre et ce qui venait d'arriver, eurent une fort grande peur disant : Certainement celui-ci était Fils de Dieu» (27:54).

Luc raconte, pour sa part, immédiatement après le récit de la septième parole et du dernier soupir du Sauveur, une autre déclaration du centurion, déclaration qui est en parfaite harmonie avec le sujet propre de son Évangile : «Et le centurion, voyant ce qui était arrivé, glorifia Dieu disant : En vérité, cet homme était juste» (23:47).

Le grand cri du Seigneur (Marc 15:37 ; Matthieu 27:50) est sans doute sa septième parole prononcée, comme Luc 23:46 le raconte, «d'une voix retentissante».

Non seulement les expressions employées par Matthieu (27:50) et par Marc (15:37) s'accordent très bien avec le récit de Luc (23:46), mais encore, le mot grec traduit par «de nouveau» dans le verset de Matthieu (27:50) fournit une preuve décisive : ce terme ne peut se rapporter qu'au contenu du verset 46 de Matthieu 27, où nous entendons, pour ainsi dire, le Seigneur prononcer «d'une voix retentissante» sa quatrième parole, son cri de détresse profonde à la fin des trois heures de ténèbres : «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?». Cette similitude de termes, renforcée par l'indication si précise de Matthieu — «de nouveau» — et par la déclaration du centurion (Marc 15:39), fait briller la lumière de l'évidence et permet d'atteindre l'assurance d'une pleine certitude.

Le dernier cri que le Seigneur a poussé «à haute voix» (Luc 23:46 ; Matthieu 27:50 ; Marc 15:37) atteste toute la force et toute l'énergie vitale que le Seigneur avait conservées à travers ses maux et ses tourments cruels, et montre à quel point la mort du Sauveur, somme toute, a été libre et volontaire. La grandeur de sa personne et de son sacrifice apparaît ainsi dans un jour saisissant. Entre les trois Évangiles qui nous montrent, sous plusieurs aspects, la multiple intensité des souffrances du Sauveur et celui qui nous permet de contempler le charme et l'éclat de sa majesté divine, il existe une harmonie supérieure.

Le Seigneur, aussitôt l'expiation achevée, était rentré dans la bienheureuse communion de son Père. Rien ne lui voilait plus la face de Dieu. Son douloureux abandon avait pris fin avec les trois heures de ténèbres. Au milieu des clartés revenues, le Seigneur peut, de nouveau, dire «Père».

À part le mot «Père», la septième et dernière parole du Sauveur crucifié, est, à un détail près, la citation textuelle du Psaume 31:5, d'après la Septante (où 30:6 = 31:5).

D'après Luc, le Seigneur a dit : «Père ! entre tes mains je remets mon esprit».

La Septante offre : «entre tes mains je remettrai mon esprit».

Il semble que la Septante, qui sert souvent de trait d'union entre l'Ancien et le Nouveau Testament (cf. Actes 2:18 ; Hébreux 10:5), annonce, d'une manière prophétique, le dernier cri du Sauveur sur la croix. Le léger détail dont il s'agit, «je remettrai» en regard de «je remets», offre un réel intérêt.

L'absence du mot «Père» dans le Psaume 31 est tout ce qu'il y a de plus naturel. Avant la venue du Seigneur ici-bas, Dieu n'était pas révélé comme Père ; et il n'était pas question pour les croyants de se trouver introduits dans la relation et dans la qualité d'«enfants» (cf. 1 Timothée 6:16 ; Jean 1:14 à 18 et 11 à 13). Ce n'est pas en ce sens précis et, pour ainsi dire, juridique, que Dieu est appelé «père» dans l'Ancien Testament (Malachie 2:10), comme d'ailleurs en un passage du Nouveau (Éphésiens 4:6). Dans ces deux derniers versets, il s'agit, en un sens large et général, de la paternité de Dieu en tant que Créateur de tous les hommes.

La septième parole du Sauveur sur la croix, «Père ! entre tes mains je remets mon esprit» (Luc 23:46), marque, à l'heure suprême, le couronnement de la vie de prière du Sauveur.

La prière est l'expression par excellence de la dépendance vis-à-vis du Père céleste, de la soumission à sa volonté, et, en un mot, de cette obéissance qui constitue, aux yeux de Dieu, la perfection même de l'homme.

À ce titre, jusqu'à la fin, la prière a joué un rôle considérable dans la vie du Sauveur, homme saint, parfait et glorieux. L'esprit de dépendance et de prière apparaît ainsi comme l'un des traits principaux de la nature morale du Christ, et, en conséquence, comme l'un des caractères distinctifs de la vie chrétienne, c'est-à-dire de la vie du Christ dans ses rachetés.

La prière implique, d'autre part, une touchante communion de pensée, de sentiment et d'intention. Elle ne peut se réaliser que dans la communion avec Dieu. Et la prière ne se fait à bon escient qu'éclairée par l'Écriture.

Obéir était proprement une nouveauté pour le Sauveur venu en grâce ici-bas. Le Seigneur est le Créateur qui commande à tous les êtres selon son bon plaisir. Avant sa merveilleuse incarnation, au milieu des gloires et des félicités de sa vie céleste, le Sauveur n'avait aucune occasion de pratiquer l'obéissance. La vertu d'obéissance n'existait pas pour lui dans le ciel. Sur cette terre, flétrie par les ravages du péché, le Seigneur, «quoiqu'il fût Fils», a dû «apprendre l'obéissance par les choses qu'il a souffertes» (Hébreux 5:8) ; et «il s'est abaissé lui-même, étant devenu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix» (Philippiens 2:8).

La prière tient une place capitale dans la vie terrestre du Seigneur.

L'Évangile selon Luc, qui nous rapporte la première et la dernière parole du Sauveur crucifié, est celui des quatre Évangiles qui nous montre le mieux la beauté morale de l'esprit d'oraison et le rôle constant de la prière dans la vie de l'Homme saint, parfait, glorieux. Quelques remarques mettront ce fait en évidence.

Il y a dans les quatre Évangiles, et d'une manière plus spéciale dans les trois Évangiles Synoptiques, lorsqu'ils nous racontent les mêmes événements et les mêmes scènes, des expressions spécifiques qui ont trait au sujet particulier de chacun d'entre eux et qui, pour cette raison, lui appartiennent en propre. La prière est, à ce titre, un élément spécifique de l'Évangile selon Luc.

Trois textes nous font connaître le baptême du Sauveur au Jourdain et l'admirable scène qui donne lieu, au début du ministère public du Seigneur, à la première révélation de la Sainte Trinité. Ce sont Matthieu (3:13 à 17), Marc (1:9 à 11), Luc (3:21 et 22). Seul parmi ces trois textes, l'Évangile selon Luc nous montre le Sauveur «en train de prier» (3:21) à ce moment-là.

Les trois Synoptiques racontent l'appel des douze apôtres (Matthieu 10:1 à 4 ; Marc 3:13 à 19 ; Luc 6:12 à 16). Luc est seul à mentionner la place immense de la prière dans la vie du Seigneur, à l'occasion de cet événement considérable. Nous lisons dans Luc, et dans Luc seul : «Or, il arriva en ces jours-là qu'il s'en alla sur une montagne pour prier. Et il passa toute la nuit à prier Dieu. Et quand le jour fut venu, il appela ses disciples. Et en ayant choisi douze d'entre eux, lesquels il nomma aussi apôtres» (6:12 et 13).

Il résulte de ce témoignage qu'avant de choisir les Douze, et parmi eux Judas Iscariote, le futur traître dont l'infâme conduite devait être pour lui si cruelle (cf. Psaume 41:9 ; Psaume 55:12 à 14 ; Jean 13:18), notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ avait passé la nuit entière à prier Dieu sur la montagne. Cette constatation recule, pour ainsi dire, l'horizon devant nos yeux émerveillés et rend manifeste à notre vue, à une distance précédemment insoupçonnée, le sublime degré de perfection morale jusqu'où le Fils de l'homme poussait l'esprit de prière, de dépendance et de soumission à la volonté du Père.

Les trois Synoptiques nous montrent, de même, les gloires fulgurantes de la Transfiguration et la majesté resplendissante de notre Seigneur Jésus Christ sur la sainte montagne (Matthieu 17:1 à 8 ; Marc 9:2 à 8 ; Luc 9:28 à 36. Cf. 2 Pierre 1:16 à 19). Or, Luc est seul à spécifier le rôle de la prière dans cette scène capitale de la vie du Christ à la fin de son ministère en Galilée. Luc nous dit : «Il arriva, environ huit jours après ces paroles, qu'il prit avec lui Pierre et Jean et Jacques, et qu'il monta sur une montagne pour prier. Et comme il priait, l'apparence de son visage devint tout autre, et son vêtement devint blanc et resplendissant comme un éclair» (9:28 et 29). Tel est le rôle de la prière dans cet avant-goût magnifique de la glorification du Fils de l'homme.

Dans ces trois cas importants, l'Évangile selon Luc est seul à montrer, et montre avec un relief saisissant) le Seigneur en prière dans la beauté lumineuse de ses perfections morales.

Quatre textes du Nouveau Testament nous parlent des souffrances du Seigneur au jardin de Gethsémani (Matthieu 26:36 à 46 ; Marc 14:32 à 42 ; Luc 22:39 à 46 ; Hébreux 5:7 à 9). Les trois Évangiles mentionnent, à fois répétées, la prière fervente du Sauveur. Et l'auteur de l'Épître aux Hébreux décrit lui-même la douloureuse intensité des supplications du Christ.

Nous admirons, dans les trois Synoptiques, la façon dont le Fils épanche son cœur dans le cœur du Père, et dont le souverain restaurateur du genre humain, l'Homme saint, parfait, glorieux, qui ne pouvait souhaiter l'affreux abandon de son Dieu Fort pendant les trois heures de ténèbres, soumet sa parfaite volonté humaine à une autre volonté parfaite, la volonté divine. Mais, si Matthieu et Marc nous donnent certains détails que, pour sa part, Luc ne nous donne pas, en revanche, Luc est seul à nous dépeindre l'extrême angoisse du Sauveur en prière et les effets solennels de sa lutte spirituelle, sa sueur qui devient comme des caillots de sang, signe avant-coureur du sang expiatoire et rédempteur qui va être versé sur la croix, et les caillots de sang qui tombent sur la terre (verset 44), sur cette terre en la partie habitable de laquelle le Fils éternel, trouvant ses délices dans les fils des hommes, s'était réjoui avant les origines du monde, sur cette terre où rien, pas même le péché odieux et les suites amères du péché, n'avait pu rebuter son inaltérable amour (cf. Proverbes 8:30 et 31).

Aucun texte ne met en lumière la gloire morale, les perfections et les grâces de la nature humaine du Sauveur comme l'Évangile selon Luc.

La première et la dernière parole du Seigneur sur la croix, qui sont aussi des prières, complètent et couronnent ce merveilleux ensemble.

Le grand esprit de prière, d'obéissance et de soumission qui n'a cessé d'animer le Fils de l'homme pendant son ministère ici-bas, trouve son expression finale dans cette formule de dépendance suprême qui exprime et qui condense le secret de toute la vie terrestre du Sauveur et qui nous montre la sainte humanité du Seigneur parfaitement maîtresse de la mort elle-même : «Père ! entre tes mains je remets mon esprit» (Luc 23:46).

Gloire au Fils de l'homme remettant son esprit entre les mains du Père sur la croix ! Gloire à jamais !

La première des deux paroles d'Étienne lapidé rappelle d'une façon frappante la dernière des sept paroles du Seigneur sur la croix.

Le Sauveur mourant a dit : «Père ! entre tes mains je remets mon esprit» (Luc 23:46). La description du supplice d'Étienne contient ces mots : «Et ils lapidaient Étienne qui priait et disait : Seigneur Jésus, reçois mon esprit» (Actes 7:59).

Le texte du livre des Actes indique qu'Étienne a prononcé cette phrase mémorable en priant. L'invocation d'Étienne fait invinciblement penser au modèle donné par le Seigneur en personne. Heureux celui qui a reflété dans sa propre mort la gloire morale du Christ et qui nous laisse lui-même, à ce titre, l'exemple fidèle d'un témoignage dont l'éclat brille à travers les âges et jusque dans l'éternité !

Comparées à celles du Seigneur crucifié, les paroles du premier martyr, qui sont au nombre de deux, offrent d'intéressantes différences de détail. Elles présentent, d'autre part, l'ordre inverse. Ce fait, dont l'importance est manifeste, tient à des causes profondes dont le présent travail fournira l'explication au chapitre suivant.

Le Nouveau Testament ne nous dépeint ni le supplice de Pierre, ni le supplice de Paul, ces apôtres éminents, ces personnages considérables du christianisme primitif. Notre attention, de cette manière, ne se trouve pas détournée de la passion du Seigneur lui-même. Mais le Nouveau Testament ne manque pas de nous décrire la mort d'Étienne, ce témoin plus humble, mais non moins fidèle du Sauveur, afin de marquer, avec une netteté parfaite, la façon dont nous sommes appelés à glorifier Dieu en reproduisant, dans la mesure proposée à chacun, les caractères et l'exemple du Christ.

Le cas d'Étienne est fort instructif. Étienne était un homme plein de foi et de l'Esprit Saint, plein de grâce et de puissance. La sagesse avec laquelle il parlait sous l'action du Saint-Esprit se montrait irrésistible. Et son visage semblait pareil à celui d'un ange (Actes 6:5, 8, 10 et 15. Cf. le verset 15 avec Exode 34:29).

Avant de nous rapporter la lapidation et les suprêmes prières d'Étienne, le livre des Actes indique ce qu'il était, ce qu'il faisait, ce qu'il voyait, ce qu'il disait (7:55 et 56). Étienne était plein de l'Esprit Saint (cf. 6:5). Il avait fixé les yeux sur le ciel. Il voyait la gloire de Dieu, et Jésus à la droite de Dieu. Il parlait des cieux ouverts et du Fils de l'homme glorifié à la droite de Dieu.

La contemplation du Seigneur de gloire ne manque pas de produire des résultats grandioses. Le témoignage d'Étienne projette des feux magnifiques et s'impose dans tous les temps à la mémoire de tous les rachetés du Sauveur.

De l'exemple du premier des martyrs, Paul lui-même a largement profité et fait profiter ses frères. L'apôtre — qui, avant sa conversion, avait assisté et consenti au supplice d'Étienne (Actes 8:1) — écrit plus tard, dans sa seconde Épître aux Corinthiens : «Or nous tous, contemplant à face découverte la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en Esprit» (3:18).

Si le Nouveau Testament ne nous donne ni le récit du martyre de Pierre, ni le récit du martyre de Paul, ce précieux recueil nous laisse néanmoins voir avec une clarté remarquable les sentiments de dépendance, de prière et de foi qui ont animé ces deux grands apôtres jusqu'à la fin de leur vie terrestre. Ce sujet, qui est d'un grand intérêt, se rattache, en quelque sorte, comme la première parole d'Étienne lapidé, à la septième parole du Seigneur sur la croix.

L'apôtre Pierre, qui s'appelle lui-même «témoin des souffrances du Christ» et qui marque si bien qu'il y a pour chacun l'occasion de souffrir «comme chrétien» (1 Pierre 5:1 ; 4:16. Cf. 2:20 à 25), dit, en termes formels, dans sa première Épître, écrite, ce semble, peu de temps avant sa mort : «Que ceux donc aussi qui souffrent selon la volonté de Dieu remettent leurs âmes en faisant le bien, à un fidèle Créateur.» (4:19).

La seconde Épître de l'apôtre fait voir combien, «au moment de déposer sa tente», c'est-à-dire de quitter cette vie, Pierre songeait, non seulement pour lui-même, mais aussi pour tous les croyants, à la beauté d'«une riche entrée dans le royaume éternel de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ» (1:14 ; 10 et 11). Or, Étienne fournit l'exemple accompli d'une somptueuse arrivée auprès du Seigneur de gloire.

De son côté, l'apôtre Paul, durant les dernières années de son existence ici-bas, montre un grand souci de glorifier dans sa mort le Seigneur, en reflétant les caractères du Sauveur mourant. L'une des dernières Épîtres de l'apôtre — la dernière adressée à une collectivité — l'Épître aux Philippiens, marque cette préoccupation en termes d'une vigueur frappante. Confiant dans la prière des enfants de Dieu, ses frères, et dans l'abondance des ressources fournies par l'Esprit de Jésus-Christ, Paul dit avec une pleine assurance : «Christ sera magnifié dans mon corps, soit par la vie, soit par la mort» (1:20). Renonçant à tout «en vue de gagner Christ» (3:8), l'apôtre ajoute : «pour le connaître, lui, et la puissance de sa résurrection, et la communion de ses souffrances, étant rendu conforme à sa mort, si en quelque manière que ce soit je puis parvenir à la résurrection d'entre les morts» (3:10 et 11).

Ce noble souci, l'apôtre l'avait non seulement pour lui-même, mais encore pour tous ses frères, comme l'indique expressément le verset 17 du chapitre 3.

C'est à ses frères que Paul dit au chapitre 2 : «Qu'il y ait donc en vous cette pensée qui a été dans le Christ Jésus, lequel, étant en forme de Dieu, n'a pas regardé comme un objet à ravir d'être égal à Dieu, mais s'est anéanti lui-même, prenant la forme d'esclave, étant fait à la ressemblance des hommes ; et, étant trouvé en figure comme un homme, il s'est abaissé lui-même, étant devenu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix» (5 à 8).

Et cette préoccupation générale n'a pas manqué de produire un effet qui se rapporte, lui aussi, comme la première parole d'Étienne lapidé, à la septième parole du Seigneur crucifié. La seconde Épître à Timothée — la dernière en date de toutes les Épîtres de l'apôtre — la lettre écrite au moment où Paul pressentait son prochain départ (4:6), la lettre qui nous reste comme son testament spirituel, contient cette déclaration capitale, par laquelle l'apôtre confie en quelque sorte au Sauveur sa personne et son destin jusqu'à l'heure suprême : «Le Seigneur me délivrera de toute mauvaise oeuvre et me conservera pour son royaume céleste. À lui la gloire aux siècles des siècles ! Amen» (4:18).

9 Synthèse

L'étude particulière de chacune des paroles du Sauveur crucifié est pleine de fruits. Mais il ne saurait suffire de méditer une à une les paroles du Seigneur sur la croix. Il faut encore mettre en lumière la sublime harmonie du sujet qu'elles forment ensemble. Aux sept chapitres d'analyse qui viennent d'être consacrés à l'examen de chacune des sept paroles séparément doit succéder maintenant un chapitre de synthèse.

Les sept paroles du Seigneur sur la croix constituent un tout merveilleux. Dans cet ensemble, a la fois un et multiple, qui fournit un sommaire magistral du christianisme, chacune des paroles possède sa place propre et se laisse, en outre, grouper avec d'autres paroles en catégories distinctes.

Il n'y a pas lieu de revenir sur les trois subdivisions chronologiques qui ont été signalées dès le début de ce travail. L'intérêt qu'elles présentent a été indiqué à sa place légitime, dans l'Introduction. Et c'est, comme il convenait, d'après l'ordre historique qu'au cours de notre étude nous avons passé en revue la suite des sept paroles, une à une.

Il n'est pas utile d'insister sur le fait que certaines des sept paroles (la première, la quatrième et la septième) se trouvent spécialement adressées à Dieu, certaines autres (la deuxième et la troisième) à des créatures humaines, celles qui restent (c'est-à-dire la cinquième et la sixième) ne comportant pas d'adresse particulière.

Ce qui importe, c'est de répartir, d'après le contenu spirituel qu'elles offrent, les sept paroles du Seigneur sur la croix en deux grandes séries, dont l'existence et la séparation s'affirment avec une netteté d'autant plus impérieuse et plus éclatante qu'elles concordent avec les données chronologiques sur lesquelles reposent les précédents chapitres. Les deux séries qui s'imposent dans l'ordre moral et spirituel suivent, en effet, l'ordre historique, sans mélange et sans exception. Une telle concordance mérite d'être soulignée, car elle augmente singulièrement la précision et la clarté d'un sujet admirable entre tous.

Considérées par groupes, de ce point de vue capital, les sept paroles du Sauveur sur la croix se subdivisent et, ensuite, se réunissent de la manière que voici : Les unes résument les oeuvres de la vie et forment la première série. Les autres paroles indiquent les caractères de la vie et composent la seconde série. Réunies ensemble, les deux séries constituent la science pratique de cette vie chrétienne dont notre Seigneur Jésus-Christ se présente lui-même à notre foi comme le modèle parfait et comme la source intarissable.

De ces sept paroles, les trois premières :

«Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font» (Luc 23:34),

«En vérité, je te dis : Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis» (Luc 23:43),

«Femme, voilà ton fils» et «Voilà ta mère» (Jean 19:26 et 27),

montrent les oeuvres de la vie jaillissant en quelque sorte de la mort du Sauveur. Ce sont les manifestations efficaces de la grâce. Le pardon des offenses, l'accès du paradis, les liens qui unissent les âmes, s'offrent à nous comme les trois oeuvres maîtresses du christianisme.

De ces sept paroles, les quatre dernières :

«Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?» (Matthieu 27:46 et Marc 15:34),

«J'ai soif» (Jean 19:28),

«C'est accompli» (Jean 19:30),

«Père ! entre tes mains je remets mon esprit» (Luc 23:46),

décrivent la nature et les caractères de la vie chrétienne.

La douleur — absolue dans le cas du Seigneur abandonné de son Dieu pendant les trois heures ténébreuses de l'expiation — la soif, le labeur accompli, la dépendance vis-à-vis du Père céleste jusqu'à l'heure suprême de l'existence terrestre constituent la source des oeuvres de la vie.

Il importe de remarquer que, dans l'admirable suite des paroles que le Seigneur a prononcées du haut de la croix, celles qui concernent les oeuvres de la vie précèdent celles qui énumèrent les caractères de la vie chrétienne. Ce fait, d'une portée considérable, nous frappe au plus haut point, mais ne nous cause aucun étonnement. Il s'explique, en effet, d'emblée : Le Seigneur lui-même, assurément, n'avait pas besoin des vertus de sa mort pour accomplir les oeuvres de la vie. Il est tout naturel que la manifestation des oeuvres de la vie précède l'indication de la nature et des caractères de la vie dans le cas unique du Sauveur. N'était-il pas l'Homme saint, parfait, glorieux, exempt de tout péché ? (cf. 2 Corinthiens 5:21 ; Hébreux 4:15). N'était-il pas le Fils unique du Père, le Dieu du ciel manifesté en chair ?

Pour nous, que la grâce divine appelle, malgré notre faiblesse, à reproduire, s'il se peut en quelque mesure, les traits distinctifs qui ont brillé dans la vie et dans le sacrifice de notre Seigneur Jésus-Christ avec la plénitude inaltérable d'un éclat sans pareil, la pratique des oeuvres de la vie suit nécessairement la présence des caractères de la vie et la mort du Sauveur. Et l'ordre inverse s'impose avec évidence.

C'est ce que nous fait bien voir le livre des Actes, en nous racontant le martyre d'Étienne.

Les deux paroles prononcées par le fidèle témoin de Jésus-Christ :

«Seigneur Jésus, reçois mon esprit» (Actes 7:59),

«Seigneur, ne leur impute point ce péché» (Actes 7:60),

nous rappellent de très près deux des paroles du Sauveur sur la croix :

la septième : «Père ! entre tes mains je remets mon esprit» (Luc 23:46),

et la première : «Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font» (Luc 23:34).

Pour la raison qui vient d'être indiquée, ces paroles se présentent à nous dans l'ordre inverse.

Outre cette différence d'ordre, il faut prendre garde aux différences de détail.

Prononçant sa première et sa septième parole, l'une avant, l'autre après les trois heures de ténèbres, le Sauveur crucifié s'adresse au Père. Étienne, les deux fois, invoque le Seigneur.

L'hommage rendu par Étienne à la seigneurie de Jésus Christ est d'une beauté émouvante. C'est bien là mourir pour le Seigneur et dépendre du Seigneur. Étienne, à ce titre, fournit l'illustration anticipée de l'enseignement donné plus tard par l'apôtre Paul dans son

Épître aux Romains (14:7 à 9, spécialement 8). Étienne réalise, en quelque sorte, à l'avance que nous sommes à Christ et que Christ est à Dieu (cf. 1 Corinthiens 3:23).

Étienne ne remet pas son esprit avec cette maîtrise magnifique qui est l'apanage de l'Homme parfait. Étienne demande en toute humilité au Seigneur de recevoir son esprit.

Le Seigneur dit : «pardonne-leur» avec l'aisance et avec l'autorité propres à celui dont la parfaite volonté humaine concorde avec la volonté parfaite de Dieu. Étienne dit modestement : «ne leur impute pas ce péché» et laisse, comme il convient, le privilège de la décision au Seigneur lui-même. Le mot original traduit par «imputer» dans ce passage fait allusion aux balances du Seigneur.

La spiritualité si pure et si élevée, si sereine et si lumineuse du premier des martyrs est le fruit d'une communion supérieure avec le Seigneur de gloire. Et le témoignage d'Étienne nous montre les vertus que le Seigneur, à sa ressemblance personnelle et toutes proportions gardées, nous invite à mettre en pratique, nous aussi, chacun dans sa mesure.

Cet exemple et cet appel sont d'une grande solennité. Bénéficiaires de la vie du Christ et des résultats glorieux de sa mort sur la croix, nous sommes appelés jour après jour dans notre existence terrestre à manifester les caractères et à accomplir les oeuvres de la vie chrétienne. Dieu nous laisse encore dans ce monde précisément pour refléter les traits du Christ, notre Seigneur et Sauveur, son Fils unique et bien-aimé (cf. 2 Corinthiens 2:14 à 3:6 ; 4:6 à 10). Et c'est à cette fin que «notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ» (Tite 2:13) a dit lui-même, après son rejet, avant sa passion : «Apprenez de moi, car je suis débonnaire et humble de coeur» (Matthieu 11:29).

Étudiées une à une à la lumière des données générales qui les coordonnent historiquement, comme dans le corps de ce travail, groupées d'après un principe moral et spirituel, ainsi que dans le présent chapitre, en deux séries indiquant l'une les oeuvres, l'autre les caractères et la nature de la vie chrétienne, réunies ensuite et formant ensemble, par le rapprochement des deux séries, un sommaire magistral du christianisme, les sept paroles du Sauveur sur la croix constituent, de plusieurs façons, un sujet nettement déterminé, un sujet qui possède ses contours propres, qui se suffit à lui-même et qui offre une importance capitale.

Toutefois, la synthèse peut, en une certaine manière, s'élargir encore. Avant le Calvaire, il y a Gethsémané et la Voie douloureuse.

Les paroles du Seigneur au jardin de Gethsémané et sur la Voie douloureuse ne sauraient, à vrai dire, entrer par l'effet d'une simple addition dans l'admirable ensemble dont nous venons de marquer l'unité et de souligner la plénitude. Mais il est permis de montrer, selon l'Écriture, que les paroles de Gethsémané et celles de la Voie douloureuse fournissent comme un double prologue aux sept paroles de la croix.

Il est manifeste que les paroles de Gethsémané et celles de la Voie douloureuse permettent d'apprendre à l'école du Christ les conditions préalables de la vie chrétienne. Elles impliquent une sorte de préparation à l'étude de cette science pratique de la vie chrétienne qui se dégage si nettement des sept paroles du Sauveur sur la croix et qui forme un ensemble à part. C'est à ce titre — à ce titre seulement — qu'il y a lieu de parler d'un double prologue aux sept paroles de la croix, sans mêler des sujets indépendants.

Il convient de noter que les paroles du jardin de Gethsémané et celles de la Voie douloureuse ne se présentent pas sous la forme concise, et pour ainsi dire lapidaire, des sept paroles de la croix. Cette différence a son importance et ses raisons d'être. Ce sont les caractères spécifiques qu'elles possèdent d'une manière si accusée qui font des sept paroles de la croix un sujet unique, un tout à part.

Il y a sans doute un grand profit pour les rachetés du Seigneur à passer par Gethsémané et par la Voie douloureuse avant de se tenir en pensée sur le Calvaire, au pied de la croix.

Mais il ne faut pas chercher dans le présent travail une étude profonde et sensiblement complète des textes qui nous rapportent les paroles du Sauveur au jardin de Gethsémané ou sur la Voie douloureuse. Nous nous bornerons à de brèves remarques sur les faits qui se rapportent à notre sujet.

Les trois Évangiles Synoptiques relatent les paroles du Sauveur au jardin de Gethsémané (Matthieu 26:36 à 46 ; Marc 14:32 à 42 ; Luc 22:39 à 46). Ce triple récit invite à distinguer, d'une part, les communications du Seigneur à ses disciples, d'autre part, les supplications au Père de l'homme à son Père.

Parmi les paroles du Sauveur à ses disciples, ce qui importe surtout au présent travail, c'est le verset 38 du récit de Matthieu : «Mon âme est saisie de tristesse jusqu'à la mort ; demeurez ici et veillez avec moi». Ce verset trouve un équivalent dans le verset 34 du récit de Marc : «Mon âme est saisie de tristesse jusqu'à la mort ; demeurez ici et veillez». Mais, après le mot «veillez», le texte de Marc ne contient pas les mots «avec moi». Or, ces mots, qui constituent une donnée spécifique de Matthieu, offrent, pour la question qui nous occupe, un intérêt considérable. Car ils marquent avec une grande clarté la condition à laquelle le Seigneur nous destine.

Les mots «avec moi» expriment l'idée d'union et de participation avec le Seigneur, au moment critique où l'âme affligée du Sauveur réalisait toute la prochaine horreur de l'abandon de son Dieu au milieu des tourments du supplice de la croix pendant les ténèbres de l'expiation. Être avec le Seigneur en cette heure d'anticipation, de chagrin, d'angoisse et d'effroi est un honneur dont la lourde somnolence des disciples s'est montrée, par trois fois, incapable de discerner la grâce et de goûter l'excellence. Le résultat d'une telle attitude fut qu'à l'approche du crucifiement, tous les disciples — même Pierre, Jacques et Jean — abandonnèrent le Sauveur et s'enfuirent (Matthieu 26:56 ; Marc 14:50). Le Seigneur, dans sa détresse, a cherché des consolateurs et n'en a pas trouvé (cf. Psaume 69:20).

Il est équitable d'observer qu'en ce moment solennel, comme d'ailleurs sur la sainte montagne, les disciples n'avaient pas encore le Saint-Esprit comme Personne Divine en eux et avec eux. La comparaison des scènes de la Transfiguration dans les Évangiles avec la seconde Épître de Pierre (1:16 à 18) permet de mesurer l'intérêt pratique que cette remarque comporte. Et plusieurs des textes qui composent le Nouveau Testament attestent le parti que les disciples ont tiré plus tard d'événements et de circonstances dont ils n'avaient pas su profiter tout d'abord. Tous les rachetés du Sauveur se trouvent invités à séjourner par la pensée, avec le secours du Saint-Esprit lui-même, auprès du Seigneur souffrant dans ce jardin de Gethsémané, auquel l'Écriture donne une place en vue avant les scènes de la croix. Et notre sommeil aujourd'hui resterait sans excuse.

Le Nouveau Testament ne manque pas de montrer la douloureuse intensité des supplications adressées à son Père par le Sauveur au jardin de Gethsémané. Matthieu, Marc, Luc et l'auteur de l'Épître aux Hébreux nous renseignent sur ce point avec une abondance égale à l'importance de cette scène sans pareille. Voici leur quadruple témoignage :

«Et s'étant avancé un peu plus loin, il tomba sur sa face, priant en ces termes : Mon Père, s'il est possible, que cette coupe passe loin de moi ! Toutefois, non pas mon propre vouloir, mais le tien !» (Matthieu 26:39), «Et s'éloignant de nouveau une seconde fois, il pria en ces termes : «Mon Père, si ceci ne peut pas passer loin de moi sans que je le boive, que ta volonté soit faite !» (Matthieu 26:42), «Et les ayant quittés, s'étant éloigné de nouveau, il pria pour la troisième fois, tenant de nouveau le même langage» (Matthieu 26:44) ;

«Et s'étant avancé un peu plus loin, il se prosterna par terre, et il pria que, s'il était possible, cette heure passât loin de lui ; il disait : Abba, Père, toutes choses te sont possibles ; fais passer cette coupe loin de moi ; cependant, non pas mon propre vouloir, mais le tien !» (Marc 14:35 et 36), «Et s'étant éloigné de nouveau, il pria, en tenant le même langage» (Marc 14:39) ;

«Et il s'éloigna d'eux lui-même à la distance approximative d'un jet de pierre, et, ayant ployé les genoux, il pria en ces termes : Père, si tu le veux, fais passer cette coupe loin de moi. Toutefois, que ta volonté se fasse et non la mienne !» (Luc 22:41 et 42), «Et, entré dans l'angoisse de la lutte suprême, il pria plus instamment, et sa sueur devint comme des caillots de sang qui tombaient sur la terre» (Luc 22:44) ;

«Lui qui, durant les jours de sa chair, a présenté à celui qui pouvait le sauver du sein de la mort, des prières et des supplications accompagnées de cris vigoureux et de larmes» (Hébreux 5:7), et «quoiqu'il fût Fils, il a appris l'obéissance par les maux qu'il a soufferts» (Hébreux 5:8).

La triple prière du Seigneur au jardin de Gethsémané exprime et enseigne la soumission absolue à la volonté du Père céleste. Notre esprit éprouve quelque peine à concevoir une obéissance aussi parfaite. Tout est gloire morale dans cette scène à la fois poignante et grandiose.

Homme saint et parfait, le Sauveur ne pouvait pas vouloir l'odieux calice du courroux de Dieu contre le péché et contre nos péchés, ce calice inexorable qui comportait pour lui l'abandon et l'éloignement de son Dieu — et, par voie de conséquence, l'interruption de sa bienheureuse communion avec le Père — sans réponse, sans repos, sans secours, dans les mortelles angoisses et sous l'écrasante obscurité des trois heures de l'expiation.

Le jardin de Gethsémané nous fait voir, pour ainsi dire, deux volontés parfaites dont l'une se soumet à l'autre. Le jardin de Gethsémané nous montre la parfaite volonté humaine du Seigneur s'effaçant devant la volonté parfaite de Dieu avec une telle plénitude de grâce et d'obéissance, qu'en des circonstances aussi cruelles, loin d'apercevoir les traces d'un conflit, nous ne pouvons que constater l'existence et admirer la beauté d'un contraste saisissant.

Cette soumission absolue, en des conjonctures aussi graves et aussi troublantes, fournit un parangon de beaucoup supérieur à nos circonstances personnelles et à nos propres détresses. Cette soumission parfaite n'est autre que le modèle dont le Sauveur rejeté a dit avant sa passion : «Prenez mon joug sur vous» (Matthieu 11:29). Et le secours procuré par l'exemple du Seigneur comporte tant de lumière et de puissance que le Seigneur ajoute : «Car mon joug est aisé, et mon fardeau léger» (Matthieu 11:30). Si nous contempnons fidèlement le Seigneur, avec le pieux désir de refléter ses caractères, nous nous apercevons bien vite que le Sauveur nous soutient et nous entraîne dans l'élan de sa propre force, en portant lui-même notre fardeau.

Parmi les Évangélistes, Luc est seul à nous rapporter les paroles du Sauveur sur la Voie douloureuse :

«Et une grande multitude du peuple et de femmes qui se frappaient la poitrine et qui le pleuraient, le suivaient. Mais Jésus, se tournant vers elles, dit : Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi ; mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants ; car voici, des jours viennent, dans lesquels on dira : Bienheureuses les stériles, et les ventres qui n'ont pas enfanté, et les mamelles qui n'ont pas nourri. Alors ils se mettront à dire aux montagnes : Tombez sur nous ; et aux coteaux : Couvrez-nous ; car s'ils font ces choses au bois vert, que sera-t-il fait au bois sec ?» (23:27 à 31).

Du verset 30, il y a lieu de rapprocher : «Et ils diront aux montagnes : Couvrez-nous ! et aux collines : Tombez sur nous !» (Osée 10:8. Cf. Apocalypse 6:16).

Le Seigneur s'avavançait sur la Voie douloureuse, bafoué, meurtri, affaibli par les suites cruelles du supplice de la flagellation et par les longues fatigues de son âme sainte. Il était parti pour le Calvaire, chargé de sa propre croix, selon l'usage (Jean 19:17). Mais, au sortir de la ville, Simon de Cyrène, qui revenait des champs, fut requis, ce semble en vertu de quelque droit de corvée, et contraint de porter la croix du Sauveur derrière Jésus (Matthieu 27:32 ; Marc 15:21 ; Luc 23:26). Et deux autres condamnés, qui étaient des malfaiteurs, étaient conduits au supplice de la croix en même temps que le Seigneur et faisaient partie du même cortège (Luc 23:32). Aucune aggravation n'était épargnée à l'ignominie du Fils de l'homme et du Fils de Dieu.

Une grande multitude accompagne le Sauveur, sur la Voie douloureuse. Les filles de Jérusalem donnent libre cours à l'expression de leurs sentiments naturels et pleurent sur lui. Elles ignorent leur état de chute, le sort réservé aux êtres coupables par la justice du Dieu saint et la signification profonde de la croix du Christ. Le Seigneur souffrant avertit et enseigne en termes frappants ces femmes pour le salut desquelles il va mourir, lui dont l'infâme supplice fait propitiation pour tous les humains (cf. Jean 12:32 et 33).

Les paroles du Sauveur sur la Voie douloureuse sont d'une beauté grave et forte : elles expriment avec une grâce et une puissance sans égales l'oubli de soi-même, l'oubli de ses propres maux, et l'intérêt profond du prochain.

L'oubli de soi-même et l'intérêt d'autrui sont les deux grandes leçons que le Seigneur nous apprend pour sa gloire, sur cette Voie douloureuse que l'Écriture nous invite à parcourir avec lui, par la pensée, et qui aboutit au Calvaire où le Sauveur, élevé sur le bois maudit de la croix, a prononcé ses sept paroles capitales.

Les considérations qui précèdent permettent de dresser, pour la clarté des idées, le tableau suivant :

9.1 *Sujet préliminaire : Avant la CROIX*

Double prologue	Gethsémané	Union et participation avec le Seigneur	Ce double prologue marque les conditions préliminaires de l'activité chrétienne
		Matthieu 26:38	
Soumission parfaite à la volonté du Père			
Matthieu 26:39, 42, 44 Marc 14:36, 39 ; Luc 22:42			
	Voie douloureuse	Oubli de soi-même. Intérêt d'autrui	
		Luc 23:28 à 31	

9.2 *Sujet capital — SUR LA CROIX — LES SEPT PAROLES*

Avant les trois heures de ténèbres	1. Pardon des offenses Luc 23:34	1° série Ces trois paroles montrent les oeuvres de la vie jaillissant en quelque sorte de la mort du Sauveur.
	2. Chemin du Paradis Luc 23:43	
	3. Liens entre les âmes Jean 19:26 et 27	Ce sont les manifestations efficaces de la grâce
Pendant les trois heures	4. Douleur absolue	2° série

de ténèbres	Matthieu 27:46 ; Marc 15:34	Ces quatre paroles indiquent la nature et les caractères de la vie chrétienne. Elles font voir la source des oeuvres de la vie. Dans le cas du Sauveur lui-même, la douleur est absolue.
Après les trois heures de ténèbres	5. Soif Jean 19:28	
	6. Labeur accompli Jean 19:30	
	7. Dépendance suprême Luc 23:46	

La réunion des deux séries constitue, pour ainsi dire, la science pratique de la vie chrétienne sur la terre.

L'ordre des deux séries est particulier au Sauveur, qui n'avait pas besoin des mérites de sa propre mort pour accomplir les oeuvres de la vie. Pour nous, comme le prouve le cas d'Étienne (Actes 7:59 et 60), l'ordre inverse s'impose.

Les sept paroles du Seigneur sur la croix fournissent un sommaire magistral du christianisme.

10 Conclusion

Le présent travail a été composé en vue d'éclairer et de faciliter l'étude de la Parole de Dieu. Il ne tend, en aucune façon, à en remplacer la lecture directe et personnelle, que tout croyant doit faire, assis par la pensée aux pieds du Seigneur, comme Marie (cf. Luc 10:39 et 42). Marie de Béthanie écoutait paisiblement la voix captivante du Sauveur et jouissait avec un pieux ravissement des grâces de sa personne adorable.

D'assez nombreux passages du Nouveau et de l'Ancien Testament se rattachent aux sept paroles du Sauveur sur la croix et aux enseignements qui en découlent. Il n'y a pas lieu d'énumérer ces versets un à un. Tout ami de l'Écriture peut les lire et les méditer, ainsi qu'il convient, dans l'intimité avec le Seigneur de gloire. Si le Sauveur a quitté ce monde pour retourner dans le ciel, auprès du Père, nous possédons, selon sa promesse, le Saint-Esprit, l'Esprit de vérité, cet autre Consolateur, dont le rôle salutaire consiste à prendre de ce qui appartient au Seigneur pour nous le communiquer. Et le Sauveur, avant de quitter les siens, n'a pas manqué de leur enseigner les bienfaits de la prière, dont le secours doit accompagner sans cesse l'activité de la foi et l'étude des sujets divins (cf. Jean 15 et 16).

Mais la lecture et la méditation de l'Écriture dans l'intimité avec le Seigneur de gloire conduisent à faire, sur l'esprit qui doit inspirer toutes les manifestations de la vie chrétienne, des remarques qui sont de la plus haute importance pour les enfants de Dieu. Ces considérations s'imposent, à vrai dire, comme le couronnement naturel d'une étude sur les sept paroles du Sauveur mis en croix.

Parmi les vices essentiels et fondamentaux qui ébranlent et qui menacent sans cesse la chrétienté figurent, d'une part, le relâchement doctrinal et moral, avec les formes variées de mondanité et de frivolité qu'il entraîne à sa suite ; d'autre part, l'absence ou l'affaiblissement de cet esprit évangélique qui se présente à nous comme le seul et véritable esprit chrétien parce qu'il est, par excellence, l'esprit de notre Seigneur Jésus-Christ lui-même. Cette dernière déformation, moins apparente et moins commune que la première, mais plus subtile, et tout aussi dangereuse en son genre, est celle dont les ravages s'exercent même au sein des portions les plus éclairées, les plus vivantes et les plus fidèles de la chrétienté.

La vraie doctrine chrétienne, «la doctrine du Christ» (2 Jean 9 ; Cf. Jean 7:16), n'est autre chose que l'ensemble des vérités fondamentales du christianisme considérées et mises en pratique dans le rayonnement lumineux et vivifiant de la personne de celui qui est lui-même «la vérité», comme il est le chemin et la vie (Jean 1:14 et 17 ; 14:6 ; 17:17). La vérité, c'est l'expression parfaite de la pensée de Dieu, telle que nous la trouvons manifestée dans la personne du Christ, Parole de Dieu et Verbe incarné. Le Nouveau Testament nous offre comme une collection complète de portraits de la personne du Christ, portraits que nous sommes appelés à étudier, à admirer, à refléter avec le secours du Saint-Esprit, qui prend, comme nous l'avons rappelé, ce qui est du Christ pour nous l'annoncer, et qui, à ce titre, est appelé lui-même «la vérité» (1 Jean 5:7).

Les vérités les plus belles et les principes les plus corrects du christianisme perdent toute justesse et donnent lieu à de pernicieuses déviations aussitôt que nous cessons de les contempler et de les mettre en pratique dans le resplendissement chaleureux de la personne du Christ. La claire intelligence de ce fait est d'une importance capitale pour les serviteurs du Seigneur.

Dans celle de ses Épîtres qui est consacrée au ministère chrétien, l'apôtre Paul s'exprime en ces termes : «Notre capacité vient de Dieu qui nous a aussi rendus capables d'être des ministres de la nouvelle alliance 1 non pas de la lettre, mais de l'Esprit ; car la lettre tue, mais l'Esprit vivifie», et : «Or, le Seigneur est l'Esprit ; et là où est l'Esprit du Seigneur, il y a la liberté» (2 Corinthiens 3:5 et 6 ; 17). Et l'apôtre Jean dit formellement : «Quiconque vous mène en avant et ne demeure pas dans la doctrine du Christ, n'a pas Dieu. Celui qui demeure dans la doctrine, celui-là a le Père et le Fils» (2 Jean 9. Cf. Jean 7:16). Ces citations montrent toute l'attention qui doit être donnée à «la doctrine du Christ» et à «l'Esprit du Seigneur».

«La grâce et la vérité vinrent par Jésus-Christ» (Jean 1:17). Et Jésus-Christ dit à ceux qui ont cru en lui : «Si vous persévérez dans ma parole, vous êtes vraiment mes disciples ; et vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous affranchira» (Jean 8:31 et 32). Pour reproduire dans notre vie chrétienne et pour manifester, devant les croyants et devant tous les hommes, les caractères distinctifs du Seigneur de gloire, qui est l'expression parfaite de la pensée divine, nous avons besoin d'être affranchis de tout ce qui n'est pas conforme à sa personne et à son enseignement. Nos tendances particulières et nos défauts naturels doivent s'effacer complètement à l'école du Sauveur, selon l'admirable formule de Jean-Baptiste : «Il faut que lui croisse et que moi je diminue» (Jean 3:30).

Or, le Seigneur a dit : «Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi, car je suis débonnaire et humble de cœur» (Matthieu 11:29). Ces sublimes paroles — qui résument toute la vie et toute l'activité terrestres du Sauveur, et par lesquelles notre modèle, le divin Maître, nous invite expressément à son école — le Seigneur de gloire les a prononcées en Galilée au temps où, méconnu dans sa dignité royale et frustré des honneurs et des privilèges qui devaient être son apanage, il se voyait avec douleur ouvertement rejeté par son peuple qu'il aimait ; mais ce sont les scènes de Gethsémané, de l'arrestation, du procès et du crucifiement du Sauveur qui en fournissent la plus riche illustration.

La soumission humaine du Seigneur à la volonté divine de son Père s'est affirmée dans sa plénitude magnifique au jardin de Gethsémané. La douceur et l'humilité de cœur du Seigneur, entre le moment de son arrestation et celui de sa mort — au milieu de l'injustice, de la souffrance, de la détresse suprêmes — ont brillé d'un éclat sans pareil. L'étude doctrinale et pratique des sept paroles du Sauveur sur la croix, qui fournissent, comme nous l'avons montré, un sommaire magistral du christianisme, est une partie essentielle de la tâche que le Seigneur de gloire, en disant : «Apprenez de moi, car je suis débonnaire et humble de cœur», propose à tous ses rachetés.

Notre activité au service de Dieu est «chrétienne» dans la stricte mesure où elle se conforme à l'enseignement et à l'exemple du Christ. Les événements et les circonstances ne nous autorisent jamais, en aucun cas, ni sous aucun prétexte, à délaissé le modèle et les instructions du Seigneur pour agir, envers nos frères ou envers les hommes, autrement que dans la puissance de cet esprit

évangélique que le Sauveur a préconisé durant sa vie terrestre et qui a paré de ses grâces bienfaitantes le ministère du Seigneur lui-même.

Seul le spectacle de Jésus Christ crucifié est propre à nous maintenir, comme il convient, dans la fidélité à l'état d'esprit indiqué et à la ligne de conduite tracée par le Seigneur. En cas d'écart, seul le spectacle de Jésus Christ crucifié peut nous ramener à la connaissance et à la pratique de la vérité.

Aux Galates qui avaient entendu décrire les scènes de la croix et qui s'étaient néanmoins laissés détourner du pur et unique «évangile du Christ», l'apôtre Paul écrivait : «Je m'étonne de ce que vous si promptement de celui qui vous a appelés par la grâce de Christ, à un évangile différent, qui n'en est pas un autre ; » et : «Ô Galates insensés, qui vous a ensorcelés, vous devant les yeux de qui Jésus Christ a été dépeint, crucifié au milieu de vous ?» (Galates 1:6 et 7 ; 3:1).

Il y a, d'après le Nouveau Testament, un seul christianisme, comme il y a un seul évangile, «l'Évangile du Christ». Et nous sommes, pour notre part, d'autant plus responsables de ne pas nous en éloigner que nous possédons, dans l'Écriture, une collection de peintures de Jésus-Christ crucifié dont l'ensemble forme un tout complet en harmonie et parfait en beauté. Et ces portraits sont d'autant plus instructifs et plus précieux pour nous qu'ils sont parlants : le Nouveau Testament nous apporte, en effet, l'immortel et saisissant écho des sept paroles que le Seigneur de gloire, notre Sauveur, a prononcées du haut de la croix...

Tout notre effort de chrétiens doit tendre à connaître le Christ et à nous placer, pour ainsi dire, à son propre point de vue. La connaissance pratique du Christ est, en vérité, le faite du christianisme.

Au chapitre 2 de sa première Épître, l'apôtre Jean parle en termes touchants des membres de la famille de Dieu. Tous sont des enfants, que l'apôtre réunit dans les versets 12 et 28. Cependant, les enfants qui composent la famille de Dieu se trouvent répartis en plusieurs catégories. Il y a des pères. Il y a des jeunes gens. Il y a de petits enfants. Et l'apôtre s'adresse, par deux fois, à chacun de ces groupes de personnes. Lorsqu'il s'agit des jeunes gens et des petits enfants, Jean ne manque pas de faire de longues additions à ce qu'il avait dit dans la première série de paroles. Mais, dans le cas des pères, l'apôtre répète, purement et simplement, ce qu'il avait dit tout d'abord : «Je vous écris, pères, parce que vous connaissez celui qui est dès le commencement» (13) et : «Je vous ai écrit, pères, parce que vous connaissez celui qui est dès le commencement» (14). Celui qui est dès le commencement, c'est Jésus Christ lui-même, c'est Jésus Christ manifesté en chair, c'est Jésus Christ en personne (cf. 1:1 à 4). Les pères ont acquis la connaissance pratique de la personne du Seigneur. Et si, dans sa seconde série de paroles, l'apôtre ne dit rien de plus à l'adresse des pères, c'est, de toute évidence, parce qu'il n'y a rien à ajouter à la connaissance du Christ.

L'apôtre Paul recherchait et prescrivait aussi la connaissance de notre Seigneur Jésus-Christ : «pour le connaître, lui, la puissance de sa résurrection et la communion de ses souffrances» (Philippiens 3:10).

Daigne le Dieu tout-puissant, le Père des lumières, auteur de toute grâce excellente et de tout don parfait, nous accorder la sagesse d'en haut, qui a été manifestée ici-bas en Jésus-Christ (cf. Jacques 1:17 ; 1:5 et 3:17), et nous rendre capables, durant cette vie mortelle pendant laquelle il nous appelle à son service, de penser et d'agir selon l'esprit du Sauveur qui a dit : «Apprenez de moi ; car je suis débonnaire et humble de coeur» !

Puissent l'étude et la méditation des sept paroles du Seigneur sur la croix rendre plus intime la connaissance et plus sensible l'importance de son esprit, en attendant le jour où nous serons «manifestés devant le tribunal du Christ» (2 Corinthiens 5:10) ! Nous sommes sans doute faibles et bornés ; mais la voix du Seigneur ressuscité après les tourments et l'ignominie de la croix dit à chacun de nous, du haut des splendeurs du ciel, comme à l'apôtre Paul : «Ma grâce te suffit, car ma puissance s'accomplit dans l'infirmité» (2 Corinthiens 12:9).

Que si, reflétant ici-bas dans notre infirmité l'esprit et les caractères de notre Sauveur, nous sommes incompris de nos frères et méconnus du monde, nous sachions trouver dans l'amour et dans la communion du Seigneur de gloire notre consolation et notre récompense !

Bientôt les rachetés du Sauveur quitteront pour toujours les misères de leur vie présente et les déceptions de la terre. Ils se trouveront réunis tous ensemble dans les joies de la résurrection, dans l'allégresse du sanctuaire céleste, dans les félicités de la maison du Père. Au séjour de la vérité et de la lumière, toutes leurs idées seront justes, claires, harmonieuses. Et tous leurs sentiments seront vrais, nobles et purs. Ils loueront Dieu avec un saint ravissement, au milieu de son propre bonheur. Et leurs voix unies formeront un chœur dont l'inaltérable concert célébrera, à travers l'infinité des siècles éternels, les grâces, les perfections, les gloires du Seigneur, du Sauveur débonnaire et humble de coeur, qui a dit sur le bois maudit et douloureux de la croix :

- Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font (Luc 23:34)
- En vérité, je te dis : Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis (Luc 23:43)
- Femme, voilà ton fils — Voilà ta mère (Jean 19:26 et 27)
- Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? (Matthieu 27:46 et Marc 15:34)
- J'ai soif (Jean 19:28)
- C'est accompli (Jean 19:30)
- Père ! entre tes mains je remets mon esprit (Luc 23:46).

LE TITRE (ou : écriteau) DE LA CROIX d'après les Évangiles par Paul F. Regard

Bibliquest

Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest

Table des matières

- 1 Avant-propos
- 2 Les passages de l'Écriture — la rédaction de l'écriteau
- 3 Trois inscriptions différentes
- 4 Trois langues différentes
- 5 L'inscription selon Matthieu
- 6 L'inscription selon Luc
- 7 L'inscription selon Marc
- 8 L'inscription selon Jean
- 9 Complément sur l'inscription selon Marc
- 10 Conclusion

1 **Avant-propos**

Un frère, maintenant auprès du Seigneur, disait un jour, à peu près en ces termes : «Dans la Parole de Dieu, la noix est exquise ; mais il faut se donner la peine de casser la noix».

Aucun sujet ne rappelle autant ce mot que celui de la présente étude, malgré l'effort de simplification que l'auteur a fait.

2 **Les passages de l'Écriture — la rédaction de l'écriteau**

Le Nouveau Testament mentionne en quatre passages. une fois dans chaque Évangile, l'inscription placée, selon la coutume romaine, au-dessus de la tête adorable du Sauveur crucifié. Nous lisons, en suivant l'ordre traditionnel des Évangiles dans nos éditions

1° «Et ils placèrent au-dessus de sa tête son accusation écrite (ou : une inscription indiquant le motif de sa condamnation) : Celui-ci est Jésus, le roi des Juifs» (Matthieu 27:37) ;

2° «Et l'écriteau concernant le sujet de son accusation portait écrit (ou : l'inscription indiquant le motif de sa condamnation portait) : Le roi des Juifs» (Marc 15:26) ;

3° «Et il y avait aussi au-dessus de lui un écriteau (ou : une inscription)... : Celui-ci est le roi des Juifs» (Luc 23:38) ;

4° «Et Pilate fit (ou : rédigea) aussi un écriteau, et le plaça (ou : fit placer) sur la croix ; et il y était écrit (ou : il portait l'inscription) : Jésus le Nazaréen, le roi des Juifs» (Jean 19:19).

Jean ajoute immédiatement : «Plusieurs (ou : Beaucoup) des Juifs donc lurent (ou : lurent donc) cet écriteau, parce que le lieu où Jésus fut crucifié était (ou : se trouvait) près de la ville ; et il était écrit en hébreu, en grec et en latin. Les principaux sacrificateurs (ou : grands prêtres) des Juifs donc dirent (ou : dirent donc) à Pilate : N'écris pas : Le roi des Juifs ; mais que lui a dit : Je suis le roi des Juifs. Pilate répondit : Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit» (Jean 19:20 à 22).

Le récit de la démarche des Juifs et la réponse du procureur nous serviront plus tard. Arrêtons-nous pour l'instant à la fin du verset 20, c'est-à-dire aux mots «en hébreu, en grec, en latin». Il convient d'ajouter au témoignage rendu par ce texte celui que fournit encore Luc 23:38, où nous lisons : «en lettres grecques, romaines et hébraïques». Ces mots n'ont pas été cités d'emblée parce que les principaux manuscrits ne les offrent pas tous et que plusieurs éditeurs les ont rejetés. Ils paraissent cependant authentiques : ils se trouvent suffisamment attestés pour être adoptés, et, loin de répéter faiblement Jean 19:20 comme une glose introduite après coup dans le texte, ils ont, au contraire, une allure originale et vigoureuse.

Il y a, pour les chrétiens, un grand profit à méditer, pour ainsi dire au pied de la croix, ces passages qui leur permettent de mieux comprendre les qualités, les perfections, les souffrances, les gloires du Seigneur, et qui sont de nature à mettre, dans leur cœur et sur leurs lèvres, pour l'éternité, un quadruple cantique d'adoration, en harmonie avec la divine splendeur des quatre Évangiles.

3 **Trois inscriptions différentes**

Les versets qui viennent d'être passés en revue obligent à faire, dès l'abord, deux constatations importantes

1° L'inscription de la croix était rédigée en trois langues différentes ; en d'autres termes, il y avait trois rédactions.

2° Comme le texte du Nouveau Testament fournit quatre rédactions, une dans chaque Évangile, et qu'aucune de ces quatre rédactions ne se confond avec l'une des trois autres, il arrive nécessairement qu'une des quatre rédactions ne reproduit pas à proprement parler l'une des inscriptions de la croix.

Or l'élimination paraît facile à faire. Chacune des quatre rédactions présente un caractère original et spécifique qui ne se retrouve dans aucune autre, à part toutefois celle de Marc. Le texte de Marc ne fait pas autre chose que d'exprimer d'une manière sommaire la substance commune aux trois rédactions. Loin de découvrir, avec certains savants, dans l'Évangile selon Marc, le texte de l'inscription romaine, c'est-à-dire l'équivalent grec de la rédaction latine de l'inscription, nous devons, au contraire, constater que l'Évangile selon Marc n'offre aucune rédaction spécifique du titre de la croix. L'Évangile selon Marc en indique seulement la teneur générale. Cette absence d'une rédaction spécifique du titre de la croix dans le second Évangile n'est pas sans raison. — Nous reviendrons sur ce point à la fin de la présente étude.

Pour l'instant, nous avons constaté l'absence d'une rédaction spécifique dans Marc. Ce fait nous laisse en présence de trois langues et de trois rédactions spécifiques du titre de la croix. Les termes du problème qui nous occupe sont déjà singulièrement précisés. Ce problème, il s'agit maintenant de le résoudre, et de le résoudre avec quelque vraisemblance.

Le texte du Nouveau Testament affirme que l'inscription de la croix était rédigée en trois langues et désigne ces langues. Mais il n'indique nullement que les trois inscriptions aient été identiques jusque dans le menu détail. Il laisse, au contraire, apparaître certaines différences, les différences spécifiques dont nous avons parlé.

Aucune variante n'est sans signification dans la Parole de Dieu. Il est donc légitime de supposer, en suivant le texte très précis de chacun des trois Évangiles selon Matthieu, selon Luc, selon Jean (Marc étant laissé de côté pour la raison indiquée plus haut), trois rédactions semblables pour le fond, mais présentant d'instructives divergences de détail.

Dès lors, une question d'importance capitale se pose. Ces différences de détail ne sont-elles pas en harmonie avec le caractère et le contenu de chacun des Évangiles ? En répondant à cette question d'abord pour Matthieu, Luc et Jean, ensuite pour Marc, nous éclairerons aussi le problème des trois langues. Et nous expliquerons du même coup le titre, souvent mal compris, de chacun des quatre Évangiles selon Matthieu, selon Marc, selon Luc, selon Jean.

4 **Trois langues différentes**

L'emploi de chacune des trois langues que l'Évangile selon Jean désigne par les mots «en hébreu, en grec, en latin» est en parfaite harmonie avec la substance propre et le sens profond de chacun des trois Évangiles selon Matthieu, selon Luc, selon Jean.

Les termes «en grec» (cf. Actes 21:37) et «en latin» ne comportent aucune incertitude. Il s'agit du grec, qui était la grande langue de civilisation de l'époque, et de la langue latine, qui était la langue officielle de l'empire romain, comme chacun sait. Le terme traduit par «en hébreu» offre en revanche une difficulté : s'agit-il à proprement parler de l'hébreu, langue savante et nationale des Juifs, ou bien de l'araméen, langue employée dans l'usage familial par la foule des Juifs restés en Palestine ? C'est assurément le propre de l'hébreu d'avoir, de bonne heure et sur de vastes territoires, cédé le pas à l'araméen comme langue parlée. La terminologie du Nouveau Testament laisse ici quelque hésitation.

Le terme «en hébreu», dans le Nouveau Testament, s'applique aussi bien à l'araméen (Jean 5:2 ; 19:13 et 17) qu'à l'hébreu proprement dit (Apocalypse 9:11 et 16:16). Pour Jean 19:20, il y a doute. Jean 19:13 et 17 invitent, d'une part, à choisir l'araméen pour le passage tout voisin de Jean 19:20. Il est, d'autre part, plus vraisemblable de supposer au-dessus de la tête du roi des Juifs, annoncé par les Écritures de l'Ancien Testament, une inscription proprement hébraïque.

Le texte, commenté plus haut, de Luc 23:38 ne jette aucune lumière sur ce point délicat. L'expression «en lettres... hébraïques» équivaut en quelque sorte à l'expression «en langue hébraïque». Rien n'empêche en soi des expressions de cette sorte de s'appliquer dans la langue du Nouveau Testament à l'hébreu lui-même. Mais il n'est pas douteux que dans Actes 21:40 et 22:2, les mots «en

langue hébraïque» ne désignent l'araméen. Si Paul avait pris la parole en langue hébraïque, la foule qui composait son auditoire ne l'aurait assurément pas compris. Il est en revanche difficile de dire si, dans Actes 26:14, l'expression «en langue hébraïque» signifie proprement «en hébreu» ou «en araméen». Il s'agit probablement aussi de l'araméen.

Veut-on donner aux mots «en lettres hébraïques» de Luc 23:38 un sens absolument littéral, ce qu'aucune raison n'oblige à faire, et entendre «en caractères hébraïques», c'est sans avancer d'un pas sur le chemin de la difficulté. Le judéo-araméen de Palestine ne s'est-il pas écrit lui-même avec des caractères hébraïques, à la différence de l'araméen ordinaire, qui avait son alphabet propre ?

La phrase de Jean 19:20, «Plusieurs (ou : Beaucoup) des Juifs donc lurent (ou : lurent donc) cet écriteau», n'éclaire pas davantage la situation. Une pluralité de Juifs habitant Jérusalem et de Juifs de la Dispersion en séjour, pour la Pâque, dans la ville sainte ont lu l'inscription de la croix, les uns, sans doute, sous sa forme sémitique, les autres sous sa forme grecque ou sous sa forme latine. L'écriteau de la croix a été très lu. Mais il n'a sûrement été lu que par une élite dont la portion qui connaissait le sémitique pouvait probablement lire l'araméen et l'hébreu. La foule elle-même, en ce temps-là, ne savait pas lire. Bref, le «Plusieurs (ou : Beaucoup)» de Jean 19:20 ne nous tire pas d'embarras. Le point de détail dont il s'agit reste, somme toute, un peu obscur ; mais il n'importe guère.

5 L'inscription selon Matthieu

Quoi qu'il en soit au juste, il est certain que la traduction grecque de la rédaction sémitique du titre de la croix doit être cherchée dans l'Évangile selon Matthieu. C'est dans cet Évangile, non pas dans un autre, qu'elle trouve sa place naturelle. C'est à ce texte qu'elle appartient en propre. La rédaction dont l'équivalent grec est : «Celui-ci est (ou : est bien) le roi des Juifs» domine, pour ainsi dire, tout l'Évangile selon Matthieu. C'est là le fait essentiel qui seul importe.

Tout l'Évangile selon Matthieu, qui s'adresse, comme chacun sait, particulièrement aux Juifs, est bâti d'après un ordre de preuves tendant à démontrer que Jésus, le personnage si clairement annoncé par les Écritures de l'Ancien Testament, est bien le roi des Juifs, le Messie promis. Il est possible d'expliquer tout l'Évangile selon Matthieu en prenant pour point de départ ou d'observation le titre de la croix, tant il est vrai que la rédaction donnée par Matthieu est en harmonie avec tout son Évangile !

La teneur de l'inscription conservée par Matthieu est précieuse à méditer. Le roi des Juifs, rejeté de son peuple et du monde, se trouve, sur le bois maudit, en butte à tous les outrages des méchants. Mais le Dieu souverain du ciel et de la terre, à travers la raillerie des faibles humains, proclame publiquement, du haut même de la croix ignominieuse, où le Messie, Sauveur du monde, est élevé entre deux brigands, les droits authentiques et la gloire royale de son Fils Jésus ! Et cette proclamation solennelle, conservée dans l'Écriture, retentit d'âge en âge, alliant à la concision vigoureuse de son éloquence le charme de sa sobre beauté.

Annoncé, méconnu, rejeté, crucifié, le Messie, débonnaire et humble de cœur, conserve la plénitude de sa dignité et demeure le roi des Juifs, le Roi des rois. Le sujet de tout le premier Évangile se trouve résumé d'avance, au-dessus de la tête du Sauveur, sur la croix.

L'inscription du titre de la croix, sous la forme caractéristique que nous trouvons dans l'Évangile selon Matthieu, appelle aujourd'hui encore, à la repentance et à la foi, les Juifs spécialement et par surcroît les autres hommes. Et le chœur des rachetés chante dès ici-bas : Gloire au roi d'Israël ! Gloire au Roi des rois ! Gloire à Jésus !

6 L'inscription selon Luc

Si l'Évangile selon Matthieu se présente comme l'Évangile du Roi-Messie et comme un texte destiné essentiellement aux fils d'Israël, il n'en va pas de même de l'Évangile selon Luc. Consacré surtout à la parfaite humanité du Sauveur, l'Évangile selon Luc s'adresse à tous les hommes indistinctement. La grâce de Dieu, dans ce texte, brille au même titre, et brille dans son admirable plénitude, pour tous les humains. Il résulte de là que le troisième Évangile nous conserve, selon toute vraisemblance, la rédaction grecque du titre de la croix.

Luc cite sans doute l'inscription rédigée dans la langue universelle de l'époque. Or la langue commune, c'est-à-dire générale, du 1^{er} siècle, dans le bassin oriental de la Méditerranée et même au delà, n'est autre que cette admirable langue grecque qui a servi à la rédaction originale du Nouveau Testament lui-même.

À la différence de l'Évangile selon Matthieu, l'Évangile selon Luc ne mentionne pas le nom de «Jésus» dans l'inscription de la croix.

Voici la raison de cette différence manifeste. Pour les Juifs, le Messie était, comme nous l'avons rappelé, un personnage connu, attendu, annoncé par leurs textes sacrés, un personnage au sujet duquel il n'y avait pas besoin d'éveiller l'intérêt. Tout autre est le cas des Gentils. Les fils des nations n'attendaient pas un Roi promis. En conséquence, le troisième Évangile commence par intéresser les lecteurs à la personne et aux destinées de celui qu'il appelle «la sainte chose (ou : le saint être) qui naîtra» (1:35) et dont il va montrer, ce qui constitue sa tâche propre, la sainte et glorieuse humanité. Matthieu donne d'emblée (chapitre 1) la généalogie du Roi-Messie avec la venue duquel ses lecteurs étaient familiers. Luc ne donne la généalogie humaine du Sauveur qu'un peu plus tard (chapitre 3), après avoir tout d'abord éveillé l'intérêt général au sujet de celui qui devait être le restaurateur du genre humain.

La rédaction grecque du titre de la croix est, elle aussi, en parfaite harmonie avec l'Évangile auquel elle appartient. Dans les mots si expressifs : «Celui-ci est le roi des Juifs», et bien mieux encore dans la tournure, impossible à rendre en français, que présente la phrase de l'original grec, l'humanité de Jésus brille sous son aspect le plus complet, le plus riche, et le plus général.

Par la belle inscription conservée dans l'Évangile selon Luc, Dieu, dont la suprême sagesse commande, utilise et conduit tout, rend, à la face du monde, un témoignage éclatant à la gloire de son Fils, à l'honneur du Roi des rois, à la louange du Sauveur de tous les hommes. Et, par le douloureux sacrifice du Seigneur, Dieu manifeste sa grâce adorable à tous.

Le sujet de tout le troisième Évangile se trouve, lui aussi, lumineusement indiqué, sur le bois de la croix, au-dessus de la tête auguste et sainte du Fils de l'homme et du Fils de Dieu. L'inscription grecque de la croix domine tout cet Évangile.

Une telle inscription constitue, en faveur de l'humanité tout entière, une évangélisation d'une extrême solennité. Les saints de tous les peuples discernent dès maintenant la gloire incomparable du roi des Juifs. Et l'Église, dans l'attente des noces de l'Agneau, son futur Époux, chante déjà la majesté resplendissante et les grâces souveraines du Roi des rois !

7 L'inscription selon Marc

Outre que l'Évangile selon Marc, comme nous l'avons constaté plus haut, n'offre pas de rédaction spécifique du titre de la croix, il est vain de chercher dans cet Évangile, ainsi qu'on l'a fait, l'équivalent de l'inscription latine. Marc explique parfois les usages juifs à des lecteurs sans doute domiciliés hors des limites de la Palestine (7:3 et 4 ; 12:42), et mentionne d'autre part, d'une touche rapide, comme une chose connue, l'inscription placée, selon la coutume romaine, sur la croix du Sauveur. Et le vocabulaire du second Évangile comprend un certain nombre de mots empruntés à la langue latine. Mais les préliminaires et les scènes du crucifiement n'ont rien de spécifiquement romain dans Marc.

8 *L'inscription selon Jean*

Le côté romain de ce grand sujet apparaît, en revanche, avec netteté dans un autre Évangile, l'Évangile selon Jean. Avec et après la personne du Seigneur, c'est le procureur Ponce-Pilate, c'est le pouvoir officiel romain qui se trouve au premier plan dans la partie de l'Évangile selon Jean qui raconte le procès et le crucifiement de Jésus. Très juif en d'autres endroits, l'Évangile selon Jean revêt au moment de la condamnation et du supplice du Sauveur un caractère éminemment romain. N'est-ce pas en un tel milieu qu'il convient de placer de préférence l'équivalent grec de la rédaction latine de l'inscription ?

En Jean 19:21 et 22, nous voyons les débats des Juifs avec Pilate au sujet du titre de la croix. Après avoir lâchement cédé aux Juifs et condamné au supplice notre adorable Seigneur et Sauveur Jésus-Christ tout en proclamant son innocence, ce qui était contraire à toute justice et à toute vérité, le procureur romain, redevenu le maître, prend sur les Juifs, en les humiliant dans leur amour-propre national, une cruelle et inflexible revanche. Jésus n'était-il pas le roi d'Israël, malgré les dénégations haineuses de ces grands prêtres qui, pour obtenir la condamnation du Saint et du Juste, allèrent jusqu'à nier l'existence de leur Messie et à dire : «Nous n'avons pas d'autre roi que César» (Jean 19:15) ?

L'Évangile selon Jean place vraisemblablement sous nos yeux la traduction grecque de l'inscription latine de la croix. La rédaction de Jean 19:19, «Jésus le Nazaréen le roi des Juifs» est assurément la plus complète, la plus riche, la plus solennelle des trois inscriptions. Il nous reste à voir si cette rédaction spécifique est, elle aussi, en harmonie avec le texte auquel elle appartient, c'est-à-dire avec le sujet propre de l'Évangile selon Jean.

L'Évangile selon Luc nous montre sans cesse l'humanité du Sauveur. L'Évangile selon Jean nous présente avant tout la divinité du Seigneur. Selon l'Écriture, Jésus-Christ est à la fois Dieu et Homme. Les deux natures, la nature humaine et la nature divine, coexistent dans sa personne. Ce fait se trouve clairement révélé dans la Parole de Dieu. Mais une telle coexistence demeure pleine de mystère même pour la foi des chrétiens. Dieu le Père, d'après le Nouveau Testament, est seul à posséder le secret d'un tel mystère. C'est pour cette raison, sans doute, qu'au moment même où s'accomplit le rejet du Christ, nous lisons : «Personne ne connaît (ou : connaît pleinement) le Fils, si ce n'est le Père», tandis que le même verset ajoute en parlant du Père : «personne ne connaît (ou : connaît pleinement) le Père, si ce n'est le Fils et celui à qui le Fils voudra le révéler» (Matthieu 11:27. Cf. Luc 10:22).

La divinité du Seigneur tient une place immense dans les écrits de Jean en particulier et dans le Nouveau Testament en général. Entre beaucoup de passages importants et bien connus, qu'il n'y a pas lieu de citer ici un à un, il convient cependant de choisir deux exemples typiques. À la fin de sa première Épître, Jean dit : «Or nous savons que le Fils de Dieu est venu, et (ou : et qu') il nous a donné une intelligence afin que nous connaissions (ou : pour connaître) le Véritable, et nous sommes dans le Véritable, dans son Fils Jésus-Christ : lui est le Dieu véritable et la vie éternelle» (1 Jean 5:20). Paul écrit, d'autre part, aux croyants de Colosses : «Prenez garde que personne ne fasse de vous sa proie par la philosophie et par de vaines déceptions (ou : et sa vaine séduction), selon l'enseignement (ou : la tradition) des hommes, selon les éléments du monde, et non selon Christ, car en lui habite toute la plénitude de la déité corporellement» (Colossiens 2:8 et 9). En cet endroit comme en plusieurs autres, le texte de Paul précède chronologiquement et confirme doctrinalement celui de Jean.

Dans l'Évangile selon Jean, Jésus-Christ est véritablement un homme. Jean l'Évangéliste (1:30) appelle, en rapportant les paroles de Jean-Baptiste, Jésus «un homme». Mais cet homme est le Fils du Père, le Dieu du ciel manifesté en chair, comme l'indiquent d'une manière formelle les versets 1, 2, 14 et 18 du chapitre 1, versets qui sont gravés dans toutes les mémoires et qu'il importe cependant de relire encore : «Au commencement était la Parole (ou : le Verbe) ; et la Parole était auprès de Dieu ; et la Parole était Dieu. Elle était «auprès de Dieu». «Et la Parole devint, (ou : est devenue), chair et habita (ou : a élu domicile) au milieu de nous et nous vîmes (ou : avons vu) sa gloire, une gloire comme d'un fils (ou : pareille à celle d'un Fils) unique de la part du Père — pleine de grâce et de vérité». «Personne ne vit jamais (littéralement : n'a jamais vu) Dieu. Le Fils unique, qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître». La seconde Épître de Jean (verset 3) nomme notre Seigneur Jésus-Christ «le Fils du Père».

L'étymologie du mot «Nazaréen», qui figure dans la rédaction de Jean 19:19, est loin d'être complètement claire. Quoi qu'il en soit au juste, il paraît hors de doute que ce terme, interprété en ethnique dès le 1^{er} siècle, constitue une appellation d'origine (à distinguer, bien entendu, du lieu de naissance proprement dit, qui est Bethléem, comme chacun sait) et se trouve au moins ainsi rattaché au nom de la bourgade, obscure et méprisée, de Nazareth. Au début de son Évangile, Jean, qui n'omet pas de mentionner le père légal et putatif du Sauveur, s'exprime en ces termes : «Philippe trouve Nathanaël et lui dit : «Nous avons trouvé celui duquel Moïse a écrit dans la loi et duquel les prophètes ont écrit (ou : Celui dont Moïse, dans la loi, et les prophètes ont écrit, nous l'avons trouvé), Jésus, fils de Joseph, de Nazareth. Nathanaël lui dit : Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth (littéralement : De Nazareth, peut-il venir etc.) ?» (1:46 et 47).

N'oublions pas que le Seigneur a passé, selon toute probabilité, à Nazareth vingt-huit années d'une vie qui en a compté trente-trois. C'est à Nazareth que le Sauveur a été élevé (Luc 4:16) et qu'il a pratiqué le métier de charpentier, ce semble, d'abord avec Joseph (Matthieu 13:55), ensuite seul (Marc 6:3). Ces faits montrent à quel point l'appellation de «Nazaréen» convient à Jésus.

Il est nécessaire d'ajouter aux données qui précèdent cette constatation importante : les textes de l'Ancien Testament et ceux du Nouveau Testament sont pleins les uns de prédictions, les autres d'allusions ou d'indications relatives aux radieuses splendeurs du règne de justice et de paix et à la gloire magnifique du Roi d'Israël. Notre Seigneur Jésus-Christ lui-même a proclamé sa royauté au moment de son procès, avec une netteté qui ne laisse rien à désirer, ainsi que le montrent Matthieu 27:11, Marc 15:2, Luc 23:3, et surtout Jean 18:33 à 37.

Nous lisons dans le quatrième Évangile : «Pilate donc entra encore (ou : rentra) dans le prétoire, et appela Jésus, et lui dit : Toi, tu es le roi des Juifs ? Jésus lui répondit : Dis-tu ceci de toi-même, ou d'autres te l'ont-ils dit de moi ? Pilate répondit : Suis-je Juif, moi ? Ta nation et les principaux sacrificateurs (ou : Ton peuple et les grands prêtres) t'ont livré à moi ; qu'as-tu fait ? Jésus répondit : Mon royaume n'est pas de ce monde. Si mon royaume était de ce monde, mes serviteurs auraient combattu, afin (ou : pour) que je ne fusse pas livré aux Juifs : mais maintenant mon royaume n'est pas d'ici. Pilate dont lui dit : Tu es donc roi ? Jésus répondit : Tu le dis que moi je suis roi (ou : Tu le dis toi-même : je suis roi). Moi, je suis né pour ceci, et c'est pour ceci que je suis venu dans le monde, afin de rendre témoignage à la vérité (ou : C'est afin de rendre témoignage à la vérité que, moi, je suis né, et c'est la raison pour laquelle je suis venu dans le monde). Quiconque est (ou : relève) de la vérité écoute ma voix» (Jean 18:33 à 37).

Ces versets nous font voir dans la royauté de Jésus un fait essentiel. En confessant sa royauté devant Pilate qui avait «le pouvoir de le faire crucifier» (Jean 19:10), notre adorable Sauveur a rendu à la vérité un témoignage magnifique (cf. 1 Timothée 6:13).

Quoi de plus glorieux sur la terre que cette royauté céleste et étrangère à ce monde qui s'annonçait et qui s'affirmait solennellement sans se réaliser ici-bas d'une manière immédiate, royauté que les quatre Évangiles affirment, mais dont l'Évangile selon Jean met plus que tout autre en lumière la nature profonde et la beauté supérieure ! L'Évangile selon Jean est aussi seul à mettre en contraste la gloire du roi des Juifs avec l'humilité d'un enfant de Nazareth. Ce contraste saisissant, nous le trouvons précisément exprimé dans la rédaction du titre de la croix.

En d'autres termes, l'écriteau de la croix, dans la rédaction donnée par l'Évangile selon Jean, qui traduit selon toute vraisemblance l'inscription écrite dans la langue officielle de l'empire, proclame, avec une puissance singulière, toute la valeur de la personne de notre Sauveur à la fois dans son ignominie et dans sa gloire. Oeuvre du procureur romain, qui sans doute n'en mesurait pas la portée, elle unit néanmoins, et elle unit officiellement, ce qu'il y a de plus méprisé et ce qu'il y a de plus élevé ici-bas, le plus profond abaissement et la plus haute gloire, l'humiliation complète de cet homme de Nazareth en qui l'Évangéliste montre le Créateur de toutes choses, le Dieu du ciel manifesté en chair, et la dignité souveraine, la majesté suprême, la gloire magnifique de celui qui, condamné à mort et mis en croix, demeure cependant le roi d'Israël, le Roi des rois et le Seigneur de ceux qui commandent ! «Le salut vient des Juifs» ; et la royauté du «Messie» d'Israël, «Sauveur du monde» (Jean 4:22, 25, 26 et 42), domine, pour ainsi dire, la croix.

Le procureur indique, sur la croix elle-même, conformément aux prescriptions du droit romain, le nom du supplicié et le motif de sa condamnation, et maintient, malgré la démarche et les protestations des grands prêtres indignés, le libellé établi par ses soins dans une intention évidente de revanche et d'ironie. Mais Dieu, dont la providence surpasse les usages des peuples et les actes des hommes, se sert de la coutume romaine et des dispositions de Pilate pour rendre un témoignage inéluctable aux droits méconnus de son Christ rejeté et fait concourir toutes choses à la gloire suprême du Fils de son amour.

Nulle part ailleurs nous ne voyons le Seigneur aussi humilié et aussi glorieux que dans cet Évangile et dans la rédaction qu'il offre du titre de la croix. Choeur des rachetés, sainte compagnie, peuple d'adorateurs, incline ton front, courbe les genoux, prosterne-toi dès maintenant devant le Roi de gloire ton Sauveur ! Contemple avec un respect infini l'abaissement et la majesté de ton Seigneur mis ensemble en pleine évidence sur sa croix sanglante ! Loue la magnificence de celui dont la dignité souveraine n'a pas été compromise par l'ignominie du supplice et dont les destinées royales ne manqueront pas de s'accomplir un jour sur la terre elle-même, tant il est vrai que le royaume appartient à l'Éternel ! (cf. Psaume 22:28 et Abdias 21b). Et, dans la certitude du bonheur céleste que Dieu t'a préparé, pour l'éternité, auprès du Seigneur de gloire, rends grâce au Père lui-même, en lui présentant dès ici-bas, ainsi qu'il te donne de la contempler, la personne auguste et meurtrie du Bien-aimé qui sera dans tous les âges ta joie et ton cantique : «Jésus de Nazareth le roi des Juifs» !

La rédaction fournie par l'Évangile selon Jean, elle aussi, pourrait servir de base au commentaire de tout l'Évangile. Si la rédaction donnée par Matthieu est en harmonie avec le sujet spécial du premier Évangile et la rédaction conservée par Luc avec le contenu caractéristique du troisième Évangile, il en va de même de la rédaction relatée par Jean et des rapports qu'elle offre avec la substance propre du quatrième Évangile. Dans ces trois textes, un seul et même principe général a trouvé trois applications particulières. Les trois textes présentent la personne et racontent l'activité du Sauveur ; mais il y a entre eux de frappantes différences de point de vue ou d'aspect. Et ces différences, si sensibles ailleurs dans les textes, se manifestent avec une admirable netteté dans les trois rédactions du titre de la croix.

9 Complément sur l'inscription selon Marc

Le cas de Marc, en partie laissé de côté jusqu'ici, ne fait que confirmer l'exactitude des remarques précédentes.

Le seul Évangile qui ne fournit pas de rédaction spécifique du titre de la croix est aussi le seul qui n'offre aucune généalogie du Sauveur, aucune indication sur l'existence éternelle du Seigneur avant son incarnation. Une telle coïncidence vaut la peine d'être soulignée. N'est-elle point précisément en harmonie avec le sujet spécial de l'Évangile selon Marc ? Assurément. L'Évangile selon Marc est celui du parfait serviteur de l'Éternel. Et, si le service, l'activité, et la perfection d'un serviteur importent au plus haut point, qu'importent en revanche son origine ou sa généalogie ?

Ce texte contient peu de morceaux qui lui appartiennent tout à fait en propre. Mais il abonde en notations fines, précises et vigoureuses, et raconte avec une véritable profusion de détails pittoresques le pieux ministère de celui qui, pour la gloire de Dieu et pour le salut des hommes, a été obéissant jusqu'à la mort de la croix (cf. Philippiens 2:8). La croix de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, si humble dans la bienfaisante activité de son service, malgré sa dignité de «roi des Juifs», occupe une place considérable dans le second Évangile. Marc nous a laissé en tout point, dans un rayonnement merveilleux de lumière, de puissance et d'amour, le portrait du parfait serviteur. Tous les détails que son Évangile est seul à présenter concourent à cet effet d'ensemble avec une admirable harmonie.

L'absence d'une généalogie de Jésus-Christ au début de l'Évangile selon Marc et celle d'une rédaction typique de l'inscription de la croix au chapitre 15 se trouvent en plein accord avec la nature particulière de ce texte qui montre, lui aussi, la personne et l'activité du Sauveur, sous un certain aspect, aspect qui est propre à l'évangile selon Marc. Tout dans l'Évangile selon Marc, comme dans les trois autres Évangiles que contient le Nouveau Testament, invite dès ici-bas à l'adoration, et à l'adoration perpétuelle.

10 Conclusion

Les quatre Évangiles ont un fonds commun : les quatre Évangélistes présentent la personne et montrent l'activité de notre Seigneur Jésus-Christ. Mais les quatre Évangiles offrent des différences de point de vue ou d'aspect : les quatre Évangélistes font voir la personne et racontent l'oeuvre de notre Seigneur Jésus-Christ chacun du point de vue particulier où la sagesse de Dieu l'a placé pour contempler la personne et peindre les gestes de celui qui «est plus beau que les fils des hommes» et qui s'appelle «Merveilleux» (Psaume 45:2. Ésaïe 9:6), et dont toutes les paroles «sont esprit et sont vie», car il est «le Saint de Dieu» (Jean 6:63 et 69).

L'existence des quatre Évangiles que nous trouvons dans le Nouveau Testament nous permet de discerner avec une clarté sans pareille les grâces et les perfections de notre bien-aimé Sauveur, et d'admirer, ainsi qu'il se doit, les traits adorables du Seigneur de gloire sous plusieurs aspects dont l'importance est capitale.

Toutes les différences d'aspect et tous les détails spécifiques que chacun des quatre Évangiles place devant nos yeux sont en harmonie avec la majesté resplendissante et l'oeuvre immortelle du Sauveur plein d'amour dont les rachetés, au séjour de la béatitude suprême, chanteront l'histoire à travers la succession infinie des âges.

En d'autres termes, les quatre Évangiles qu'il a plu au «Père des lumières» (Jacques 1:17) de nous donner, un certain nombre d'années après l'ascension du glorieux Ressuscité, reflètent les traits adorables et l'oeuvre parfaite du souverain Crucifié dans le miroir grandiose de l'éternité. Ce miroir possède, pour ainsi dire, quatre faces, en rapport avec l'excellence magnifique et les caractères variés de celui dont le portrait s'offre ainsi, par la grâce de Dieu, à l'étude attentive et respectueuse de la foi.

Voilà pourquoi il y a dans le Nouveau Testament, d'après le plan de Dieu lui-même, pour notre instruction présente et pour notre joie éternelle, (ce sont les titres anciens de ces quatre textes) un Évangile selon Matthieu, un Évangile selon Marc, un Évangile selon Luc, un Évangile selon Jean.

Les quatre Évangiles du Nouveau Testament, dont tous les détails spécifiques ont une signification précise, nous renseignent sur le titre de la croix. Et, par une admirable disposition de la providence de Dieu qui soumet à son dessein les usages des peuples et les actes des hommes, le titre de la croix lui-même, avec ses trois inscriptions distinctes et la donnée générale qui les résume, annonce en quelque sorte, à la face du monde, le sujet des quatre Évangiles au-dessus de la tête auguste et meurtrie de l'Agneau royal.

Christ dans la barque — Marc 4:35-41 par C. H. Mackintosh

CHM - Treasury p.451-454

Il y a un proverbe anglais qui dit. «Un extrême besoin chez l'homme est une opportunité pour Dieu». Nous aimons à le répéter, car nous le croyons ; et pourtant lorsque nous nous trouvons réduits à l'extrémité, nous sommes très souvent peu préparés à compter sur l'opportunité de Dieu. C'est une chose d'affirmer ou d'écouter une vérité, et une autre chose de réaliser la puissance de cette vérité ; une chose, en naviguant sur une mer calme, de parler de la puissance de Dieu pour nous garder dans la tempête, et une autre chose de mettre cette puissance à l'épreuve lorsque la tempête sévit autour de nous. Et cependant Dieu est toujours le même. Dans la tempête comme dans le calme, dans la maladie comme dans la santé, dans l'épreuve comme dans la prospérité, dans la pauvreté comme dans l'abondance, «le même, hier, et aujourd'hui, et éternellement», — la même précieuse Vérité, à laquelle la foi peut s'attacher pour en faire usage, en tous temps et en toutes circonstances.

Mais, hélas, nous sommes incroyables ! et cette incrédulité est la source de faiblesses et de chutes : Nous sommes perplexes et agités, lorsque nous devrions être calmes et confiants ; nous travaillons toute la nuit à jeter le filet de côté et d'autre, lorsque nous devrions demander la direction d'en Haut ; nous cherchons du secours autour de nous, lorsque nous devrions regarder à Jésus. Et de cette manière nous faisons une grande perte et nous déshonorons le Seigneur dans nos voies. Il y a, sans doute, peu de manquements pour lesquels nous avons à nous humilier plus que pour notre tendance à manquer de confiance dans le Seigneur quand les difficultés et les épreuves se présentent ; et certainement nous affligeons le cœur de Jésus en manquant de confiance en Lui, car la méfiance blesse toujours un cœur qui aime. Considérez, regardez par exemple, la scène entre Joseph et ses frères, en Gen. 50 : «Et les frères de Joseph virent que leur père était mort, et ils dirent : Peut-être Joseph nous haïra-t-il, et ne manquera-t-il pas de nous rendre tout le mal que nous lui avons fait. Et ils mandèrent à Joseph disant : Ton père a commandé avant sa mort, disant : Vous direz ainsi à Joseph : Pardonne, je te prie, la transgression de tes frères, et leur péché ; car ils t'ont fait du mal. Et maintenant pardonne, nous te prions, la transgression des serviteurs du Dieu de ton père. Et Joseph pleura quand ils lui parlèrent» (Gen. 50:15-18).

C'était bien peu en retour de tout l'amour et des soins que Joseph avait témoignés à ses frères. Comment pouvaient-ils supposer que lui, qui les avait si librement et si pleinement pardonnés, et qui avait sauvé leurs vies quand elles étaient entièrement en son pouvoir, voudrait, après tant d'années de bonté, tourner contre eux sa colère et sa vengeance ? C'était un tort grave, et il n'y a pas à s'étonner si «Joseph pleura quand ils lui parlèrent». Quelle fut la réponse à leur indigne crainte et leur noir soupçon ? Un torrent de larmes ! Tel est l'amour ! «Et Joseph leur dit : Ne craignez point ; car suis-je à la place de Dieu ? Vous aviez pensé du mal contre moi ; Dieu l'a pensé en bien, pour faire comme il en est aujourd'hui, afin de conserver la vie à un grand peuple. Et maintenant ne craignez point ; moi, je vous entretiendrai, vous et vos petits enfants. Et il les consola, et parla à leur cœur» (Gen. 50:19-21).

Il en fut de même pour les disciples dans la circonstance qui fait le sujet de cette étude. Méditons un peu les passages.

«En ce jour-là, le soir étant venu, il leur dit : Passons à l'autre rive. Et ayant renvoyé la foule, ils le prennent dans une nacelle comme il était ; et d'autres nacelles aussi étaient avec lui. Et il se lève un grand tourbillon de vent, et les vagues se jetaient dans la nacelle, de sorte qu'elle s'emplissait déjà. Et il était, lui, à la poupe, dormant sur un oreiller».

Nous avons ici une scène intéressante et instructive. Les pauvres disciples sont réduits à l'extrémité : ils sont à bout de ressources. Une violente tempête, — la nacelle remplie d'eau, — le Maître endormi. C'était vraiment un moment d'épreuve, et certainement, si nous nous considérons nous-mêmes, nous ne nous étonnerons pas de la crainte et de l'agitation des disciples. Il est bien probable que nous n'eussions pas agi autrement qu'eux si nous avions été à leur place. Néanmoins, le récit ayant été écrit pour notre enseignement, nous sommes tenus de l'étudier et de chercher à apprendre la leçon qu'il contient pour nous.

Si, en dehors de toute agitation, nous considérons les faits, rien ne nous paraît plus absurde et plus irrationnel que l'incrédulité. Dans la scène placée devant nous, l'incrédulité des disciples semble déraisonnable. En effet, était-il possible que la barque pût être submergée puisqu'elle portait le Fils de Dieu lui-même ? Et pourtant c'était ce qu'ils craignaient. Sans doute qu'en ce moment-là ils ne pensaient pas qu'il était le Fils de Dieu. Leur cœur était rempli d'effroi : les vagues menaçaient d'engloutir la frêle embarcation. Au point de vue humain, ils étaient perdus ; c'était un cas désespéré. Un cœur incrédule raisonne toujours ainsi. Il regarde aux circonstances en laissant Dieu de côté. La foi, au contraire, regarde à Dieu en considérant les circonstances à la lumière de la Parole.

Quelle différence ! La foi trouve sa jouissance dans l'extrémité de l'homme, simplement parce qu'elle est une opportunité pour Dieu. La foi se plaît à se concentrer en Dieu, — à se trouver, pour ainsi dire, sur ce terrain vide de la créature, pour laisser Dieu déployer sa gloire ; et c'est alors le moment de multiplier les «vases vides» afin que Dieu les remplisse. Telle est la foi. Nous pouvons affirmer qu'elle aurait permis aux disciples de s'endormir à côté de leur divin Maître au milieu de la tempête. C'était, d'autre part, l'incrédulité qui les tenait en émoi ; ils ne pouvaient eux-mêmes trouver du repos, et ils troublèrent effectivement le sommeil du Seigneur à cause de leurs appréhensions incroyables, lorsque, fatigué par un travail accablant, il aurait voulu profiter de cette traversée pour se reposer quelques instants. Il savait ce qu'était la fatigue. En entrant dans nos circonstances, Il eut occasion de prendre connaissance de nos sentiments et de nos infirmités, ayant été tenté en toute chose, à part le péché.

Il a été trouvé comme un homme sous tous les rapports, et comme tel Il dormait sur un oreiller, bercé par les vagues de la mer. Les vents et les flots heurtaient la nacelle, quoique le Créateur fût à bord dans la personne de ce Serviteur accablé et endormi.

Mystère profond ! Celui qui avait fait la mer, et qui pouvait tenir les vents dans sa main puissante, dormait là, au fond de la barque, et permettait au vent de le traiter sans plus d'égards que s'Il eût été un homme quelconque. Telle était réellement la nature humaine de notre précieux Seigneur. Il était fatigué, Il dormait, Il se laissait balloter au sein de cette mer que ses mains avaient faite. O lecteur, arrête-toi, et médite sur cette scène merveilleuse. Considère-la et pense-y. Nous ne pouvons pas nous y attarder davantage, mais nous l'admirons en adorant.

Comme nous l'avons dit, ce fut l'incrédulité qui fit sortir notre Seigneur béni de son sommeil. «Ils le réveillèrent et lui dirent : Maître, ne te mets-tu pas en peine que nous périssions ?» Quelle question ! «Ne te mets-tu pas en peine ?» Comme elle doit avoir blessé le cœur sensible du Seigneur ! Pouvaient-ils penser qu'Il fût indifférent à leur angoisse dans le danger ? Ils devaient avoir perdu complètement de vue son amour, pour ne rien dire de sa puissance, puisqu'ils osaient lui adresser ces paroles : «Ne te mets-tu pas en peine ?»

Et cependant, cher lecteur chrétien, n'avons-nous pas ici un miroir qui reflète notre propre misère ? Certainement. Combien souvent dans des moments d'épreuve et de détresse, nos cœurs conçoivent, si nos lèvres ne l'expriment pas, la question «Ne te soucies-tu pas ?» Il se peut que nous soyons sur un lit de maladie et de souffrance ; nous savons qu'une seule parole du Dieu de toute-puissance pourrait chasser le mal et nous relever : et cependant, cette parole, Il la retient. Ou bien nous sommes dans des difficultés pécuniaires ; nous savons que or, l'argent et le bétail, sur mille collines, appartiennent à Dieu, — que les trésors mêmes de tout l'univers sont sous sa main : — cependant un jour succède à l'autre jour, et nos soucis ne sont pas allégés. En un mot, nous passons par des eaux profondes d'une façon ou de l'autre ; la tempête se déchaîne, vague sur vague menace notre frêle esquif, nous sommes amenés à l'extrémité, nous sommes à bout de ressources, et nos cœurs sont prêts à s'écrier : «Ne te soucies-tu pas ?» Hélas ! en y songeant on se sent profondément humilié. La pensée d'attrister le cœur plein d'amour de Jésus par notre incrédulité et notre manque de confiance devrait nous remplir d'une profonde contrition.

Et encore, quelle folie, celle de l'incrédulité ! Comment peut-Il, Celui qui a donné sa vie pour nous, — qui laissa sa gloire et descendit dans ce monde de labeur et de misère et mourut d'une mort ignominieuse pour nous délivrer d'une mort éternelle, — comment peut-Il ne pas avoir soin de nous ? Nous sommes cependant prêts à douter, ou bien nous devenons impatients sous l'épreuve de notre foi, oubliant que cette épreuve même que nous appréhendons et que nous voudrions éviter est plus précieuse que celle de l'or, qui est sujet à se consumer par l'usure, tandis que l'autre demeure pour Dieu une impérissable réalité. La foi vraie, plus elle est éprouvée, plus elle devient brillante ; de là le pourquoi de l'épreuve ; plus elle est pénible, plus sûrement elle donnera louange, honneur et gloire à Celui qui, non seulement a implanté la foi dans le cœur, mais qui sait l'épurer par le feu de l'épreuve avec soin et persévérance.

Mais les pauvres disciples faillirent à l'heure de l'épreuve. La confiance leur fit défaut ; ils tirèrent leur Maître de son sommeil par cette indigne question : « Ne te mets-tu pas en peine que nous périssions ? » Hélas ! quelles créatures nous sommes ! Nous sommes prêts à oublier dix mille bontés en présence d'une seule difficulté. David put dire : « Maintenant, je périrai un jour par la main de Saül » ; et quelle fut l'issue pour lui ? Saül tomba sur la montagne de Guilboa, et David fut établi sur le trône d'Israël. Élie s'enfuit pour sa vie à la menace de Jézabel, et qu'arriva-t-il ? Jézabel fut jetée par la fenêtre de sa chambre et les chiens léchèrent son sang et Élie fut enlevé par un chariot de feu et porté au ciel. Il en fut de même avec les disciples : ils pensaient qu'ils étaient perdus, tout en ayant à bord le Fils de Dieu ; et quel fut le résultat ? La tempête fut réduite au silence, la mer redevint calme au son de la voix qui, anciennement, appela les mondes à l'existence. « Et s'étant réveillé, Il reprit le vent, et dit à la mer : Fais silence, tais-toi ! Et le vent tomba, et il se fit un grand calme ».

Quelle combinaison de grâce et de majesté y a-t-il ici ! Au lieu de reprocher aux disciples d'avoir troublé son repos, Il tance les éléments qui les avaient terrifiés. Ce fut ainsi qu'Il répondit à leur question : « Ne te mets-tu en peine que nous périssions ». Maître béni ! Qui ne se confierait pas en toi ? Qui ne t'adorerait pas pour ta grâce patiente et pour ton infatigable amour.

Il y a quelque chose de parfaitement beau dans la manière dont notre précieux Seigneur se lève, sans aucun effort, du repos de sa parfaite humanité pour entrer dans l'activité de sa vie divine. Comme homme, fatigué de son travail, Il dormait sur un oreiller ; comme Dieu, Il se lève et, de sa voix puissante, fait taire le vent impétueux et calme la mer.

Tel était Jésus, — vrai Dieu et vrai homme, — et tel Il est maintenant, toujours prêt à répondre au besoin des siens, à faire taire leurs inquiétudes et éloigner leurs craintes. Oh ! puissions-nous nous confier davantage en Lui ! Nous n'avons qu'une faible idée de ce que nous perdons en ne nous appuyant pas davantage sur les bras de Jésus jour après jour. Nous sommes si facilement terrifiés. Chaque bouffée de vent, chaque vague, chaque nuage nous agite et nous déprime. Au lieu de demeurer calmes et en repos auprès de notre Seigneur, nous sommes remplis de perplexité et de terreur. Au lieu de nous servir de la tempête pour nous confier en Lui, nous en faisons une occasion pour douter de Lui. Aussitôt que le moindre trouble surgit, nous pensons que nous allons succomber, quoiqu'Il nous assure que pour Lui les cheveux même de notre tête sont comptés. Il pourrait bien nous dire comme Il disait à ses disciples : « Pourquoi êtes-vous si craintifs ? Comment se fait-il que vous n'ayez pas de foi ? » Il semblerait en effet que nous « n'ayons point de foi ». Mais son tendre amour est toujours prêt à nous secourir et à nous protéger, lors même que nos cœurs incrédules sont si souvent disposés à douter de sa parole, Il n'agit pas envers nous selon nos pauvres pensées à son égard, mais selon son parfait amour envers nous. C'est sur cet amour que nos âmes trouvent à s'appuyer pour être réconfortées au travers d'une mer agitée, en route vers le repos éternel. Christ est dans la barque, que cela nous suffise. Soyons calmes et comptons sur Lui ! Que nos cœurs puissent être constamment dominés par ce sentiment de repos qui découle d'une réelle confiance en Jésus ! Alors, quoique la tempête fasse rage et que la mer se soulève, nous ne serons pas poussés à dire : « Ne te mets-tu pas en peine que nous périssions ? » Est-il possible que nous périssions avec le Maître à bord ? Pouvons-nous penser ainsi si nous avons Christ dans nos cœurs. Que le Saint-Esprit nous enseigne à faire plus librement et plus entièrement usage de Christ ! Nous en avons besoin maintenant même et nous en aurons toujours besoin davantage. Il faut que ce soit Christ Lui-même que notre foi saisisse et en Lui seul que notre cœur trouve son bonheur. Et que cela soit à sa gloire et pour notre paix et notre joie constantes !

Nous pouvons remarquer encore, en concluant, la manière dont les disciples furent affectés par la scène qui nous a occupés. Au lieu de manifester l'adoration qui est le résultat de la réponse à la foi, ils montrèrent la surprise de quelqu'un à qui la crainte a été reprochée. « Et ils furent saisis d'une grande peur, et ils dirent entre eux : Qui donc est celui-ci, que le vent même et la mer lui obéissent ? »

SA PRÉSENCE — Luc 24:13-53 et Jean 20:11-23 par Rossier Henri

ME 1978 p.193 — 15 novembre 1925

Table des matières

1 - Luc 24:13-53 — Emmaüs

1.1 - Le Seigneur vient au milieu des Siens

1.2 - Présence invisible

2 - Jean 20:11-23 – Paix vous soit

1 - Luc 24:13-53 — Emmaüs

1.1 - Le Seigneur vient au milieu des Siens

Jusqu'à la mort et la résurrection du Seigneur Jésus une chose manquait aux disciples. Certes, ils avaient pu le suivre, l'entourer, lui parler, l'écouter, se reposer auprès de lui — mais à côté de toutes ces bénédictions, il y avait une expérience dont ils n'avaient pas encore joui. Jamais le Seigneur n'avait pu vraiment marcher avec eux. Désormais tout est changé ! Des disciples sont ensemble, ils s'entretiennent de toutes les choses qui étaient arrivées et le Seigneur vient au milieu d'eux. Ce qui signifie qu'il a trouvé, en vertu de son œuvre accomplie à la croix, des gens qui lui sont parfaitement agréables. Nous pouvons toujours nous associer à sa marche, de même que les disciples suivaient le Seigneur depuis le début de son ministère. Mais maintenant il est venu, Lui, s'associer à nous dans notre marche ici-bas.

Dans le passage de Luc, les deux disciples dont il est question étaient de la dernière ignorance. En dépit de ce qu'ils disent à cet étranger qui vient les rejoindre, c'est à eux qu'il pourrait être dit : Vous habitez Jérusalem et vous ne savez pas ce qui vient de s'y passer ? En fait un seul savait véritablement ce qui s'était passé à Jérusalem. C'était le Fils de Dieu. Ah ! Lui savait ce qui s'était passé à Jérusalem quand Dieu avait détourné sa face de son Bien-Aimé. Mais le Seigneur Jésus connaît toute l'ignorance de ses disciples. Ce passage de Luc contient deux faits bien précieux pour nous. Le premier est celui-ci : au milieu de toute notre ignorance, malgré notre grande faiblesse, quelqu'un nous a trouvés qui s'associe à nous pendant notre marche dans ce monde. Si misérable que soit celle-ci — je ne parle pas ici du chemin de la désobéissance — nous avons quelqu'un qui vient se placer à côté de nous, qui marche avec nous, qui nous entoure de sympathie, de sollicitude. Oui, quelqu'un qui nous encourage sur ce chemin qui conduit à la gloire, dans laquelle il veut, Lui, nous introduire auprès du Père.

1.2 - Présence invisible

Un second fait que je voudrais faire remarquer dans ce passage de Luc est le suivant : le Seigneur Jésus vient s'asseoir à table avec ses disciples, il ouvre leurs yeux pour qu'ils puissent reconnaître l'œuvre accomplie à la croix, puis... disparaît de devant leurs regards. Notez bien qu'il n'est pas dit qu'il s'en soit allé, il est toujours au milieu d'eux, mais invisible. Il est là et les disciples peuvent réaliser que le Seigneur n'a pas quitté ce lieu. Et c'était une bénédiction beaucoup plus grande de posséder le Seigneur invisible. Eh bien, chers amis, c'est aussi ce que nous pouvons réaliser selon sa promesse : « Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux ». Il est là au milieu de nous. Est-ce que nous réalisons cela chaque premier jour de la semaine, à cette table où nous venons nous souvenir de la mort et de la résurrection de notre Seigneur ? Oui, est-ce que nous réalisons que nous venons y rencontrer notre Sauveur bien-aimé ? Ou bien, venons-nous avec plus ou moins d'indifférence à sa personne ? Venons-nous comme lorsqu'il était dans ce monde, prêchant au milieu de ses disciples ? Cette présence invisible du Seigneur Jésus est-elle pour nous une présence réelle ? Il est maintenant avec nous, centre du rassemblement. Il entonne la louange. Pourrons-nous dire en nous séparant : nous avons vu le Seigneur, avec les yeux de la foi, les yeux de l'âme, il est vrai ? Mais cette présence invisible au milieu des siens a infiniment plus de prix que lorsqu'il était au milieu des hommes, avant son sacrifice, avant l'œuvre accomplie à la croix.

On entend dire souvent : si seulement nous l'avions encore au milieu de nous ! Mais nous l'avons, chers amis ; il est là, dans une circonstance à la fois solennelle, et intime, dans le moment même où nous sommes réunis pour ce repas où nous célébrons sa mort et son prochain retour. Il nous a donné son Esprit par lequel nous réalisons sa présence, et de ce fait, nous pouvons élever nos voix devant Dieu le Père pour le louer. Nos louanges sont ses louanges, celles que le Seigneur Jésus lui-même entonne. Faisons-nous abstraction de toute notre faiblesse pour réaliser cela ? Il a dit lui-même : « Je te louerai au milieu de la congrégation » (Ps. 22:22). Bien-aimés, que le désir de tous nos cœurs soit de réaliser quelque chose de ces bénédictions. Que nous n'attendions pas jusqu'au moment où nos louanges seront exprimées dans la gloire d'une manière parfaite. Nous le verrons alors tel qu'il est — mais maintenant nous le possédons tout autant que nous l'aurons dans l'éternité. Nous pouvons jouir de sa présence, de sa personne comme nous le ferons dans l'éternité.

2 - Jean 20:11-23 – Paix vous soit

En Jean 20, nous avons quelqu'un qui découvre ce qu'était cette bénédiction. Il a suffi d'un seul mot prononcé par le Seigneur : « Marie ! » pour faire réaliser à cette âme d'une manière complète ce que c'est que de l'avoir avec elle, toujours avec elle, sans le perdre jamais, parfaitement certaine que Jésus sera éternellement avec elle.

Encore une remarque, chers amis. Voyez, quand le Seigneur se présente au milieu des disciples, il leur dit une chose, et la répète, tellement c'est important. Il leur dit : « Paix vous soit ». Ce seul mot me dit toute l'étendue des bénédictions que le Seigneur m'accorde. Paix vous soit. Il n'y a plus aucune séparation entre Dieu et nous, aucun obstacle à la jouissance d'une paix parfaite. Tout est réglé pour toujours par le sang précieux versé sur la croix. L'œuvre est accomplie à jamais, elle est parfaite. Qu'y a-t-il entre Dieu et moi ? Il y a la paix. Toutes les questions ont eu leur solution à la croix pour l'éternité. Autrefois il y avait l'inimitié entre nous et Dieu, maintenant il y a la paix. Que Dieu nous donne, chers amis, quand nous sommes réunis autour de notre bien-aimé Seigneur et Sauveur, de faire provision de toutes ces bénédictions infinies, éternelles, que nous possédons maintenant. Nous n'en aurons pas d'autres dans notre position céleste, bien que nous en jouissions alors d'une autre manière, il est vrai, mais elles sont notre part dès maintenant.

JÉSUS ET LA MORT par Gibert André

Bibliquest

Portée de la mort de Jésus; ce qu'elle implique

Les titres bleus sont de l'auteur, les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest ; ME 1978 p. 57

Table des matières

1 - Tu m'as mis dans la poussière de la mort — Psaume 22:15

1.1 - Le psaume 22

1.2 - Le jugement du péché

1.3 - La mort physique, une fois la colère de Dieu passée

1.4 - La mort annulée avant d'être engloutie en victoire

2 - Le jour de ma sépulture — Jean 12:7

2.1 - Pas de corruption de Son corps

2.2 - Accès à Dieu ouvert — sépulcres ouverts

2.3 - La fin des jours d'ici-bas

2.4 - Mourir : achèvement de l'œuvre

2.5 - Un sujet de contemplation

1 - Tu m'as mis dans la poussière de la mort — Psaume 22:15

1.1 - Le psaume 22

Le psaume 22 est le psaume de Celui qui, abandonné de tous — «il n'y a personne qui secoure» — se confie inébranlablement en Dieu, et que Dieu, son Dieu, le Dieu fort qui seul pourrait le délivrer, Dieu lui-même, abandonne ! «Ne te tiens pas loin de moi», implore-t-il, alors que justement Dieu s'éloigne de lui (v. 11) ; et plus tard, quand la détresse n'est plus seulement proche mais que semble triompher l'assemblée de méchants qui l'environne, taureaux puissants, lions déchirants, chiens impurs, il répète son cri, d'autant plus angoissé mais d'autant plus confiant que la gueule du lion s'ouvre déjà — mais que Dieu se hâte ! (v. 19). Pas un mot de protestation. Pas plus que sa propre puissance il ne met en avant sa justice et son intégrité. Il est là, victime, jouet des ennemis de Dieu, sans réaction extérieure, mais intérieurement labouré de détresses infinies. Nul appel au jugement de Dieu pour que les ennemis en soient atteints. Seulement, avec l'angoisse du «pourquoi ?» que personne que lui n'avait le droit de dire, s'exprime cette confiance en Dieu qui traduit ce qui est son mobile profond, l'amour absolu : il s'abandonne tout entier à son Dieu.

Or non seulement Dieu le laisse face à la mort, seul terme du supplice le plus douloureux et le plus ignominieux — la croix de malédiction — mais c'est Lui-même qui l'a placé là : «Tu m'as mis dans la poussière de la mort».

1.2 - Le jugement du péché

Les hommes qui l'ont «cloué à une croix et fait périr» par des mains iniques, en portent, il est vrai, la pleine responsabilité, mais il a été «livré» entre ces mains. Le déploiement de leur haine attisée par Satan est l'instrument que Dieu («toutes choses le servent») emploie pour l'accomplissement de «son conseil défini», selon «sa préconnaissance» (Actes 2:23). Celui à qui Jésus s'abandonne est Celui qui

frappe ; Celui dont il fait la volonté a la volonté de le meurtrir. L'homme de douleurs avait dit au cours de sa vie : «Je suis resté muet, je n'ai pas ouvert la bouche, car c'est toi qui l'as fait» (Psaume 39:9) ; quel écho, sur la croix, à ces paroles ! «Tu m'as mis dans la poussière de la mort» ! Le jugement s'abat, dans les ténèbres des trois heures de l'expiation, sur Celui qui, n'ayant pas connu le péché, a été «fait péché pour nous» (2 Cor. 5:21) ; et par qui l'a-t-il été ? Par Dieu lui-même. Entre tant de sujets de souffrances qui se conjuguèrent pour accabler l'âme de notre Sauveur à Golgotha, aucun n'approche de celui-là. «Tu m'as mis dans la poussière de la mort» : la mort, salaire du péché, la mort... Quand il anticipait la croix Jésus offrait «avec de grands cris et avec larmes, des prières et des supplications à Celui qui pouvait le sauver de la mort» (Hébreux 5:7), et le voici mis par Lui dans la poussière de la mort !

L'homme avait introduit le péché dans une création «très bonne» sur laquelle Dieu l'avait établi. Détaché de son Créateur, il a été placé judiciairement par Lui dans la mort. Dès ici-bas il est dans une mort morale (cf. Jean 5:24, 25 ; 1 Jean 3:14) dont Satan réussit à lui cacher la réalité, et qui aboutit à la mort physique par la crainte de laquelle il le tient dans la servitude. Quand, après la mort, le jugement aura lieu, la seconde mort verra les réprouvés éternellement loin de Dieu (Matt. 8:12 ; 25:41). Jésus, le second homme, l'homme sans péché, est venu pour assumer toutes les conséquences du péché de l'homme pécheur. Il l'a fait à la gloire de Dieu, réglant si complètement la question du péché qu'il l'a aboli par son sacrifice. Il est l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde. C'est pourquoi Lui le seul juste, le seul saint, après avoir été l'homme de douleurs, solitaire mais dans une communion ineffable avec Celui dont il faisait toujours la volonté, a connu sur la croix, comme nul n'aura jamais pu la connaître, la plus terrible mort morale : la séparation d'avec le Dieu offensé par nous dont il prenait la place, et qui était son Dieu. Il a été seul, abandonné, dans les ténèbres, «mis dans la poussière de la mort». Qui sondera le gouffre de cette détresse ?

1.3 - La mort physique, une fois la colère de Dieu passée

L'abîme traversé, l'expiation faite sous l'anathème, Jésus retrouve la communion avec son Dieu. Il lui reste à mourir physiquement, non point sous la colère, elle est passée, mais il lui faut «accomplir sa mort» (Luc 9:31), «être sauvé de la mort». Il doit passer par tout ce que le péché a entraîné pour l'homme. Expirer est le point culminant de l'existence humaine ici-bas. De quelque manière que celle-ci se soit déroulée, dans un corps souffrant et périssable, voici l'instant où tout cela prend fin, mais où se trouve fixé pour l'éternité le sort de celui qui passe le seuil redoutable. Jésus a été l'homme de douleurs, mais il va franchir ce seuil «avec un cri indiquant à la fois une force dans son entier et une entière confiance en son Père» (J.N.D.).

C'est bien la mort. Elle est là, avec tout ce qu'elle peut avoir de terreurs pour le premier Adam, et avec tout ce qu'elle inspire d'horreur au dernier Adam, la semence de la femme ; il va briser la tête du serpent mais lui est arrêté dans sa course, le talon brisé, au méridien de ses jours. Il faut sa mort pour rendre impuissant celui qui avait le pouvoir de la mort, c'est-à-dire le diable.

Dieu n'est plus loin, les heures de ténèbres sont passées, Dieu n'est plus contre le crucifié, Il est pour lui, mais Jésus est encore ce «crucifié en infirmité» toujours exposé à la moquerie blasphématoire des hommes (Matt. 27:47, 48), et guetté, pour ainsi dire, par les puissances de l'enfer. Mais il est l'homme obéissant «jusqu'à la mort de la croix». Il fallait que son obéissance volontaire allât jusque-là pour glorifier Dieu dans ce que la désobéissance de l'homme avait exigé, pour nous délivrer entièrement, et pour qu'il en fût fini à jamais avec le premier Adam.

Cette mort n'est pas exempte d'amertume, au contraire. Il a goûté cette amertume, «goûté la mort», selon la forte expression d'Héb. 2:9. Elle est inséparable de la coupe reçue du Père en Gethsémani. «Ne m'enlève pas à la moitié de mes jours», il faut qu'il ait dit cela pour entendre : «Tu es le même, et tes années ne finiront pas» (Ps. 102:24-27), comme «J'ai soif» pour que soient accomplies les Écritures (Jean 19:28-30). Il va «accomplir sa mort» en triomphateur, mais le triomphe est sanglant. Craignons d'affaiblir une vérité par une autre, et — pour transcrire ici une pensée recueillie récemment de la bouche d'un frère — «de sous-estimer le caractère redoutable et douloureux de cette mort ; il n'infirmes en rien, mais accentue au contraire la souveraineté avec laquelle le Seigneur y est entré et en est sorti en vainqueur». Personne ne lui ôte sa vie, les iniques n'auraient pu porter la main sur lui s'il ne leur avait été livré, mais il l'a été, et «ils l'ont fait périr» (Luc 18:33 ; Actes 2:23). Personne ne lui ôte sa vie, il la laisse de lui-même, mais il la laisse, il meurt (Jean 19:30, 33). C'est «l'offrande du corps de Christ faite une fois pour toutes». Un corps sans vie, séparé de son esprit, est descendu de la croix, mis au tombeau...

«Tu m'as mis dans la poussière de la mort.» Non point qu'il ait été fait poussière ! La poussière de la mort est le sort réservé à l'homme pécheur. Le premier homme est tiré de la terre ; poussière, et, tombé dans le péché, il retourne à la poussière, dans la décomposition de son corps mort. Mais «le second homme est venu du ciel», et il a été ici-bas l'homme sans péché. Comment retournerait-il à la poussière à laquelle il n'a jamais appartenu, bien qu'il ait «participé au sang et à la chair» ? Il ne peut pas plus devenir poussière qu'il n'est provenu de la poussière. Il peut descendre dans les parties inférieures de la terre, il en remonte pour être glorifié dans le ciel. La mort n'avait aucun droit sur lui, mais il entre dans le domaine de la mort en ayant annulé sa puissance sur ceux dont il a «porté les péchés en son corps sur le bois». De ce corps mort, séparé de l'esprit qui est dans le paradis (Luc 23:43) vont jaillir le sang et l'eau de la purification. Le corps que l'on dépose ensuite dans le sépulcre ne peut connaître la corruption et le sépulcre ne pourra le retenir.

1.4 - La mort annulée avant d'être engloutie en victoire

Il ne pourra retenir non plus, au jour connu de Dieu, les corps de ses rachetés, semés en déshonneur, poussière, mais ressuscitant en gloire. Par sa propre résurrection Jésus a fait luire la vie et l'incorruptibilité aux yeux de la foi qui reçoit l'Évangile. La mort est annulée avant d'être engloutie en victoire comme elle le sera. À l'homme Christ Jésus, mort, ressuscité et glorifié, sont associés indissolublement ceux qui auront cru. Il a été seul dans les heures de ténèbres, et il n'est fait aucune allusion aux siens dans la première partie de ce psaume 22 ; mais dès qu'il lui a été répondu d'entre les cornes des buffles il est question d'eux, et continuellement. Les voici qui se multiplient, jusqu'aux générations du plus lointain avenir. Ils se joignent à Lui pour glorifier Dieu qui a délivré l'affligé et qui fait magnifiquement fructifier la mort du grain solitaire. Christ ressuscité est «les prémices de ceux qui dorment». Il est passé par la mort pour lui enlever sa proie, et Il nous donne, chers croyants, la pleine certitude quant au devenir de nos corps. Ils restent mortels «à cause du péché» (Rom. 8:10, 11) tant que nous sommes ici-bas et que la vieille nature est toujours là, mais, sauvés en espérance, nous attendons l'adoption, la délivrance de nos corps (Rom. 8:24).

Nos corps mortels aussi connaîtront sa victoire,

Nous savons que bientôt Il les transformera.

Pour nous, ses rachetés, la mort se change en gloire.

Qu'importe que les corps des «morts en Christ» deviennent poussière, ils sont rachetés. Pour tous, endormis ou vivants, à la glorieuse venue le corps d'abaissement sera transformé en la conformité du corps de gloire de Celui qui a été «mis dans la poussière de la mort» pour être fait Seigneur et Christ à la gloire de Dieu le Père. Que dès maintenant nos genoux se ploient devant Lui !

2 - Le jour de ma sépulture — Jean 12:7

2.1 - Pas de corruption de Son corps

«Permetts-lui d'avoir gardé ceci pour le jour de ma sépulture.» «Elle a anticipé le moment d'indire mon corps pour ma sépulture» (Marc. 14:8). Marie de Béthanie avait gardé le nard pur de grand prix pour la sépulture de Jésus. Elle savait donc qu'il devait mourir, alors que les disciples refusaient de croire ce qu'il leur en avait dit. Mais elle était enseignée à répandre le parfum avant qu'il ne mourût, parce qu'ensuite il eût été trop tard. Pour elle la résurrection de Lazare préluait à celle du Fils de Dieu, qui triompherait de la mort. Marie ne sera pas au sépulcre, elle aura effectué en son temps ce que les autres saintes femmes voudront faire alors qu'il ne sera plus temps ; leur intention même sera prouvée contraire au sens profond des choses : l'embaumement était destiné à combattre la corruption du corps, or le corps de leur Maître ne devait pas connaître la corruption ! Voilà de quoi Marie de Béthanie témoignait, et son témoignage a une portée universelle : il affirmait : «Tu ne permettras pas que ton saint voie la corruption».

La mort n'a pas fait de Jésus sa proie, c'est lui qui est entré dans son domaine pour l'en déposséder, en attendant de l'anéantir elle-même. Elle ne pouvait pas plus le retenir que l'empêcher d'entrer au moment voulu par lui, en obéissance à la volonté de son Père, ayant lui-même remis son esprit, et son corps prenant place dans le sépulcre pour le quitter au temps fixé, aussi net qu'il l'avait trouvé. Un sépulcre exhale une insupportable odeur ; Lazare après quatre jours sentait. Mais le sépulcre de Jésus n'exprime que pureté. Il était neuf, taillé dans le roc, personne n'y avait été mis. Le linceul aussi était neuf. Et ce n'est pas la mixtion de myrrhe et d'aloès apportée par Nicodème pour ensevelir Jésus «selon la coutume des Juifs» qui a empêché la décomposition, mais bien l'absolue sainteté de ce corps que Dieu avait formé à son Fils, et la perfection de l'oeuvre expiatoire qui venait de s'accomplir en ce corps, sur la croix.

2.2 - Accès à Dieu ouvert — sépulcres ouverts

Quand Jésus a expiré, deux domaines bien différents se sont ouverts. Le voile du temple déchiré, l'accès vers Dieu est frayé. Et en même temps s'ouvrent des sépulcres où les corps de saints endormis ressuscitent, pour ne se montrer qu'après la résurrection de Jésus. Car c'est Celui qui en toutes choses a la première place qui apparaîtra d'abord, comme c'est lui qui ensuite inaugurera le chemin nouveau et vivant vers son Père, son Dieu. Il aura fallu pour cela qu'ait été ouvert le sépulcre neuf, pour recevoir son corps mort, qu'on le ferme rigoureusement, et qu'ensuite, montré ouvert et vide, il proclame que Jésus en est sorti vivant. Le «crucifié en infirmité» désormais «vit par la puissance de Dieu» (2 Cor. 13:4). Les douleurs de la mort ont été déliées. La vie naît de cette mort même. Jésus sort en puissance calme, laissant tout en ordre, le sépulcre net comme au premier jour.

Il vaut la peine de s'arrêter une fois de plus, pieds déchaussés, pour considérer, de si loin que ce soit, ces faits dont rien n'approche.

2.3 - La fin des jours d'ici-bas

Pour l'homme pécheur, la mort physique met fin aux jours pénibles d'ici-bas, selon la sentence prononcée sur Adam coupable, mais le changement d'état — l'esprit en hadès, le corps rendu à la terre — ne change rien à sa condition devant Dieu : «après cela, le jugement». «Dans l'Adam tous meurent», emportant leurs péchés dont le compte sera ouvert lors de la comparution devant le grand trône blanc, à la résurrection de jugement (Apoc. 20:12).

Pour Jésus, c'est la fin des souffrances, de l'opprobre, et du travail de son âme. Ayant méprisé la honte et enduré la croix, la joie qui était devant lui va devenir réalité. «Il est ôté de l'angoisse et du jugement.» En apparence, il est vrai, c'est l'échec de tout son labeur (Ésaïe 49), il est «ôté», «retranché» comme Messie, «retranché de la terre des vivants» comme serviteur de l'Éternel (Ésaïe 53:8) ; pour ses ennemis «cet homme», un «séducteur» (Jean 18:30, Matthieu 27:63), est indigne de vivre, et «on lui a donné son sépulcre avec les méchants». Mais cet homme est le Fils de l'homme, l'homme selon le cœur de Dieu, venu du ciel et non tiré du sol, et il a participé au sang et à la chair sans que c'eût été son lot (Hébreux 2:14). Il est cet Oint dont Dieu a dit : «Tu es mon Fils» ; bien plus, il est le Fils de Dieu, Dieu manifesté en chair, fait homme, un peu moindre que les anges à cause de la passion de la mort. C'est par la mort de cet homme que le diable, qui conduit la main des iniques, est dépouillé de ce pouvoir de la mort qu'il exerçait sur l'homme pécheur. Un homme meurt qui n'a pas été amené là par Satan mais qui y vient au terme d'une vie d'obéissance volontaire, dans un abaissement toujours plus profond, jusqu'à la mort de la croix. Cette croix parle toujours du jugement de Dieu ; mais Il a subi la terrible épreuve de ce jugement à la pleine satisfaction de Dieu. Il est là à cause du péché, dont il paie le plein salaire, mais il n'est plus sous la colère.

2.4 - Mourir : achèvement de l'œuvre

Il est réservé au pécheur de rencontrer la mort puis le jugement, mais Lui a subi le jugement puis affronté la mort. Quand il était fait péché et malédiction, c'était «pour nous», lui-même personnellement demeurait le saint de Dieu, et sa perfection n'était que rehaussée. C'est dans toute la valeur de sa Personne qu'il offre ensuite sa vie, la met de lui-même (Jean 10). Il entre dans les parties inférieures de la terre ayant accompli toute la volonté divine, et mourir c'est achever l'oeuvre. L'un des résultats est de s'emparer des clefs de la mort et du hadès, de revêtir l'autorité de juger vivants et morts et de faire sortir à sa voix tous ceux qui sont dans les sépulcres. Il est ainsi désormais le premier-né des morts (Apoc. 1:5), et cette souveraineté a été acquise en triomphant de toutes les puissances auxquelles le péché avait assujéti le premier homme. Elles ont eu leur pouvoir brisé à la croix où Christ est mort (Colossiens 2:15). Un à un tous les ennemis seront détruits, jusqu'à la mort elle-même, par Celui qui a été mort mais qui est vivant aux siècles des siècles, l'Agneau qui a été immolé.

Malheur à ceux dont le sort sera resté lié à ces puissances vaincues. Ils se trouveront devant le Juge. Rien de plus solennel que la pensée de tous ces «morts dans leurs péchés» auxquels la grâce aura vainement offert la vie en Christ.

Car si «par la mort, il rendit impuissant celui qui avait le pouvoir de la mort», il délivre par là «ceux qui pendant toute leur vie étaient par crainte de la mort assujéti à la servitude» (Hébreux 2:15). Quel sujet de méditation et d'adoration, pour les croyants, si humiliant qu'il soit de penser qu'il a fallu ces souffrances et cette mort pour que Christ devienne notre Sauveur ! Nous le voyons mettre fin lui-même à sa vie terrestre après avoir tout accompli, à la gloire de Dieu, pour ce salut. Il s'en est bien allé «par le chemin de toute la terre», mais c'est lui-même qui sépare, pour peu de temps, son esprit de son corps, abandonnant celui-ci à l'outrage sanglant du coup de lance dont son côté est percé, avant que des mains pieuses le mettent au tombeau.

C'est bien la mort et sa sombre étreinte, mais le sang et l'eau jaillis de ce corps mort témoignent que la source purificatrice est ouverte. L'offrande de ce corps, faite une fois pour toutes, assure, sur la base de la justice de Dieu satisfaite, la réconciliation des pécheurs avec le Dieu saint, révélé comme le Dieu d'amour, et de toutes choses avec la Dêité. L'offrande a été agréée, la résurrection va en porter témoignage. Elle a été, cette offrande, l'acte ultime, la consommation du sacrifice, au terme de l'expiation achevée, dont la vertu va opérer en salut pour nous dans le tombeau. Nous n'avons plus affaire désormais avec le «après cela le jugement», car le jugement est passé. Quittant par amour cette vie que par amour il avait prise, Christ met fin à la nôtre en Adam pour nous donner la vie éternelle. Il avait la vie en lui-même, mais il est «esprit vivifiant» pour ceux à cause desquels il est mort après avoir subi le jugement à leur place.

Ce jugement va bien au-delà de ce qu'une créature a jamais pu ou pourra souffrir : c'est en effet toute la question du mal qui trouve là sa solution. Pour nous, cette mort clôt l'histoire de notre vieil homme, crucifié avec Christ, de la chair de péché héritée d'Adam. Plus largement, lorsque Christ expire c'est tout ce qui se rattache moralement à la première création qui prend fin pour céder la place aux choses nouvelles. Christ, en tant que commencement de la création de Dieu, s'appellera le «premier-né d'entre les morts». Sa mort fait la coupure essentielle, unique, capitale, dans toute l'histoire des mondes.

2.5 - Un sujet de contemplation

Ne nous laissons pas de contempler Jésus mourant, comme Jésus glorifié parce qu'il est mort. La colère était passée, il n'était chargé d'aucun péché, la jouissance de sa relation avec le Père était retrouvée, et il meurt sur la croix... Dans la honte brille sa gloire, le fils de l'homme est glorifié et Dieu est glorifié en lui ! Il meurt comme le grain de blé, non seulement pour revivre lui-même nouveau, mais pour multiplier la vie nouvelle en des fruits innombrables. Il en a fini avec cette scène de mort. La vraie lumière luit. Le Messie retranché est reconnu Dieu dont le trône est aux siècles des siècles, Jésus qui fut «fait à la ressemblance des hommes» est fait Seigneur à la gloire de Dieu, le Père, et «tous honorent le Fils comme ils honorent le Père».

Nous disons quelquefois que Jésus a laissé nos péchés dans le tombeau. On veut exprimer par cette figure qu'ils ne seront jamais remis en mémoire, et, Dieu soit béni, c'est là la certitude absolue de la foi. Mais en réalité Jésus n'est pas descendu au tombeau chargé de nos péchés et il ne les y a pas déposés, c'est sur la croix qu'il en a fini avec eux. Son grand cri est celui de la victoire, sa tête est baissée dans le repos de l'oeuvre achevée. Son tombeau n'a pas de souillure, ni l'odeur de la mort, ni le ver, ce hideux premier-né de la mort (Job 18:13). La figure des péchés effacés à jamais se trouve dans le bouc azazel les emportant au désert pour n'en point revenir, ou encore dans cette profondeur des mers où Dieu les a jetés (Michée 7:19). Mais Christ «est mort pour nos péchés selon les Écritures», puis «a été enseveli», en ayant fini avec eux et avec ce monde. L'aiguillon de la mort, qui est le péché, ne pouvait servir contre l'homme parfait, le Prince de la vie, et celui-ci lui a ôté tout pouvoir sur ceux dont Il «a porté les péchés en son corps sur le bois». Il leur appartient le privilège d'exalter sa gloire dès maintenant et dans l'éternité.

Gloire à l'Agneau, louange au Rédempteur !

En lui la mort a trouvé son vainqueur.

L'ennemi même a connu sa puissance

Et le tombeau lui rend obéissance.

Alléluia ! Gloire à Jésus !

L'enfer et la mort sont vaincus.

Jésus assis en haut dans l'épître aux Hébreux par André GIBERT

1 - JÉSUS ASSIS EN HAUT dans l'ÉPÎTRE aux HÉBREUX

ME 1973 p.281

Dans l'épître aux Hébreux, où les cieus s'ouvrent pour que les croyants y voient Jésus glorifié, quatre passages, souvent dus et médités, sont particulièrement expressifs à cet égard. Ce sont :

1. Hébreux 1:3 : Le Fils, «ayant fait par lui-même la purification des péchés, s'est assis à la droite de la majesté dans les hauts lieux».
2. Hébreux 8:1 : «La somme de ce que nous disons, c'est que nous avons un tel souverain sacrificateur qui s'est assis à la droite du trône de la majesté dans les cieus, ministre des lieux saints et du vrai tabernacle que le Seigneur a dressé, non pas l'homme».
3. Hébreux 10:12 : «Celui-ci, ayant offert un seul sacrifice pour les péchés, s'est assis à perpétuité à la droite de Dieu, attendant désormais jusqu'à ce que ses ennemis soient mis pour marchepied de ses pieds».
4. Hébreux 12:2 : «Jésus, le chef et le consommateur de la foi..., à cause de la joie qui était devant lui, a enduré la croix, ayant méprisé la honte, et est assis à la droite du trône de Dieu».

Ces quatre passages ont en commun deux expressions : assis, ce qui suggère le repos après l'achèvement d'une oeuvre, et : à la droite, ce qui indique une place d'honneur et de puissance (*).

(*). Autres passages du Nouveau Testament parlant de Jésus assis à la droite : Matthieu 26:64 (de la puissance) ; Marc 16:19 (de Dieu) ; Éphésiens 1:20 (de Dieu). Voir aussi 1 Pierre 3:22 ; Apocalypse 3:21 ; 4:2, 9 ; 5:1, 13 ; 7:15.

Mais cette place est déterminée de façon différente dans chacun des passages, et cela en deux sens :

- dans les deux premiers passages il est question de la Majesté, donc de grandeur suprême, ce qui est souligné encore par la mention des hauts lieux et des cieus ; dans les deux derniers il est question de Dieu, en contraste avec les hommes ;
- dans le deuxième et le quatrième passages il est, de plus, question du trône, appelé trône de la Majesté dans le deuxième, trône de Dieu dans le quatrième ; le trône parle évidemment de domination et de gouvernement.

Il s'agit dans les quatre cas de la même Personne, le Fils de Dieu fait homme, reconnu expressément Fils de Dieu dans cette incarnation, et qui a pris place dans la gloire céleste avec des titres nouveaux acquis ici-bas. C'est ce que nous aimerions faire ressortir, sans développer aucunement les riches enseignements qui tournent autour de ces passages.

1.1 - Hébreux 1:3

«Il s'est assis à la droite de la majesté dans les hauts lieux» comme celui qui seul est digne d'occuper cette place suprême, en vertu de ce qu'il est et de ce qu'il a fait.

Il nous est présenté là associé à ce qui n'a aucune commune mesure avec quelque grandeur que ce soit dans tout l'univers, savoir la déité en son élévation unique et souveraine, dans les hauts lieux, les plus hauts lieux dont on puisse faire mention, la demeure inaccessible, bien au-dessus des mondes.

Le Fils avait là sa place en gloire, auprès du Père, avant que le monde fût (Jean 17:5). Il l'a prise maintenant en tant qu'«ayant fait par lui-même la purification des péchés», étant devenu homme pour cela. Un homme entrant dans ce monde y a été désigné par Dieu comme Son Fils («Tu es mon Fils, moi je t'ai aujourd'hui engendré»). Ce titre l'établissait héritier de toutes choses ; aussi bien était-il celui par qui Dieu a fait les mondes, qui est le resplendissement de sa gloire et l'empreinte de sa substance, et qui soutient toutes choses par la parole de sa puissance. Il était plus excellent que les anges (des créatures), en tant que Fils ; mais il l'est «devenu» après avoir été fait homme sans cesser d'être Dieu. Dieu parlait lui-même dans ce Fils, il n'avait jamais pu être parlé ainsi par les prophètes d'autrefois. Apôtre d'une nouvelle «confession», Fils de Dieu et Fils de l'homme il annonçait un grand salut — un «si grand salut» ! — mais il était venu pour en poser lui-même les bases par son oeuvre expiatoire. Quand ensuite Dieu a rendu témoignage avec ceux qui avaient à reprendre la prédication de cette bonne nouvelle, et que le Saint Esprit opérait en eux et par eux (2:3, 4), la purification des péchés avait été faite par cet Apôtre de leur confession, et Dieu l'avait glorifié.

Comment un homme serait-il à la droite de la Majesté si la purification des péchés n'avait pas eu lieu, si parfaite que celui qui, sans péché, a porté nos péchés en son corps sur le bois, a pu prendre une telle place ? Cette Majesté a été hautement glorifiée, comment

ne glorifierait-elle pas celui qui l'a glorifiée, et comment serait-il lui-même plus hautement glorifié que par la proclamation que lui, un homme, est bien le Fils, le Créateur, qui s'est fait le Rédempteur ? Il a pris ce siège dans toute cette double gloire personnelle. Qui aurait le droit de s'asseoir à la droite de la Majesté dans les hauts lieux s'il n'était Dieu ? Et qui pourrait porter les péchés des hommes s'il n'était homme, homme sans péché ? Mystère adorable de la Personne de Jésus ! Cet homme est associé aux privilèges divins dans les hauts lieux, les cieus lui sont ouverts dans ce qu'ils ont de plus inaccessible, et il s'y assied lui-même, comme il a fait par lui-même la purification des péchés.

Nous ne pouvons que rendre hommage à Celui qui est placé si haut, nous prosterner et adorer. Mais, un si grand objet étant proposé à notre foi, quelle « plus grande attention » devons-nous porter aux choses que nous avons entendues d'un tel Seigneur !

1.2 - Hébreux 8:1

« Il s'est assis à la droite du trône de la Majesté dans les cieus » comme souverain sacrificateur, ministre des lieux saints.

Les croyants ont « un tel souverain sacrificateur », c'est là la « somme », littéralement le point capital, de la doctrine de l'épître inspirée. L'attention est ici moins fortement appelée sur les « hauts lieux » (il est parlé, de façon plus large et plus générale, des « cieus ») que sur le trône de la Majesté. Le trône, ce symbole de l'autorité, de la puissance et du conseil en gouvernement, est joint dans notre passage à un tabernacle, un sanctuaire céleste, glorieux, « le vrai tabernacle que le Seigneur a dressé, non pas l'homme ». À la droite du trône, associé quoique d'une manière distincte à l'exercice du gouvernement divin, s'est assis Celui qui a acquis sur la terre le titre de souverain sacrificateur (5:5-10). Il appartient à Lui seul d'effectuer le service sacerdotal dans ce tabernacle du ciel. Il en est le « ministre », en contraste avec les ministres du culte lévitique sur la terre.

À la glorification du chapitre premier correspond le : « Tu es mon Fils... » ; celle du chapitre 8 répond au : « Tu es sacrificateur pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédec ». Un homme a part au trône, et le trône n'est point souillé, car non seulement cet homme est l'homme parfait, mais par son moyen les péchés de ceux dont on s'occupe là ne sont plus : le « ministre des lieux saints et du vrai tabernacle » dressé par Dieu s'est préalablement offert lui-même comme victime, et le trône de la sainteté peut être le trône de la grâce ; le jugement des ennemis viendra plus tard. « L'auteur du salut éternel pour tous ceux qui lui obéissent » a été consommé pour être le sacrificateur qui est là maintenant afin de sauver jusqu'au bout, à travers tout, ceux qui s'approchent de Dieu par lui, sur la base de l'expiation faite. Il intercède dans le ciel pour les croyants encore ici-bas, et il est « toujours vivant » pour cela.

Il est là, assis mais actif dans l'accomplissement d'un service officiel d'une incomparable valeur. Il n'y a rien à ajouter, certes, à la purification des péchés ; l'effusion du sang de sa croix y a pourvu à jamais. D'autre part, ce n'est pas encore le temps du service qu'il assumera dans le règne millénial pour la bénédiction d'Israël et des nations, vrai Melchisédec assis sur son trône, selon Zacharie 6:13. Mais son sacerdoce actuel, qu'il exerce assis à la droite du trône de la Majesté dans les cieus, s'opère en faveur de ces croyants qui sont bien faits un avec lui caché dans le ciel, mais qui, ici-bas, dans l'infirmité, sont aux prises avec toutes les difficultés et les épreuves du désert. Il fait vis-à-vis d'eux ce dont la sacrificature d'Aaron était chargée sur la terre et qu'elle a été démontrée incapable d'accomplir, ne pouvant amener à la perfection les adorateurs ni les introduire dans la présence de Dieu. Il transforme en réalités les ombres auxquelles se limitait le service lévitique. Il le fait comme sacrificateur d'un autre ordre sacerdotal que celui d'Aaron, beaucoup plus élevé : l'ordre de Melchisédec, roi de justice et de paix, sacrificateur du Très-haut, lui-même « assimilé au Fils de Dieu », non évidemment quant à sa personne mais comme type de cette sacrificature dont Christ a été investi pour l'éternité. Christ reprend ainsi l'office d'intercession pour lequel la sacrificature aaronique s'était montrée insuffisante, et il devance l'office de relations établies en bénédiction entre le Très-haut et la terre, qui est le propre de la sacrificature de Melchisédec dans l'avenir. Le tout au bénéfice des saints de la dispensation présente, dont la vocation est céleste, mais qui cheminent ici-bas comme un peuple terrestre en route vers le ciel, et qui sont appelés à saisir ces privilèges et bénédictions par la foi.

Tel est le « sacrificateur de notre confession ». Tenons ferme celle-ci (4:14) « Retenons ferme jusqu'au bout la confiance et la gloire de l'espérance » (3:6), cette « espérance proposée que nous avons comme une ancre de l'âme, sûre et ferme » (6:11, 18, 19). Béni soit Dieu, « nous avons un tel souverain sacrificateur », nous savons où il est, ce qu'il y fait, et nous le voyons là comme notre précurseur.

1.3 - Hébreux 10:12

« Il s'est assis à perpétuité à la droite de Dieu » comme celui qui a offert un seul sacrifice, d'une efficace perpétuelle, pour les péchés.

Ici, nous n'avons plus l'élévation suprême de la Personne, comme en 1:3, ni l'excellence d'une fonction exercée activement comme en 8:1, mais l'efficacité continue, que rien ne peut rompre (infrangible), d'une oeuvre accomplie à la gloire de Dieu. Rien n'est à y ajouter, et elle constitue le fondement de cette élévation du ch. 1 et de cette fonction du ch. 8. Remarquons en passant que l'expression « à perpétuité » diffère du « à toujours » d'Hébreux 5:6 ; ce dernier parle d'éternité comme 6:20, 7:17, 21, 24, 28, alors que « à perpétuité » parle d'un état ininterrompu. C'est le côté du repos que rien ne peut troubler.

L'oeuvre de grâce est terminée,

Tu t'es assis dans le saint lieu.

La présence de l'Homme Dieu à la droite de Dieu atteste que la propitiation est définitive. La volonté de Dieu a été parfaitement, absolument, complètement faite. La manifestation glorieuse attend ; Christ se lèvera pour la destruction des ennemis, mais ses rachetés auront été auparavant pris auprès de lui : ils sont dès maintenant, eux-mêmes, « rendus parfaits à perpétuité », ayant été sanctifiés par la volonté de Dieu, par « l'offrande du corps de Jésus Christ faite une fois pour toutes » (v. 10 et 14).

Nous avons visiblement ici un contraste avec des sacrificateurs obligatoirement debout, puisqu'ils devaient « offrir continuellement » (c'est le même mot original que « à perpétuité ») des sacrifices sans cesse renouvelés, qui ne pouvaient ôter les péchés, mais les remettaient en mémoire. Les croyants, que Dieu lui-même « sanctifie » maintenant, sont assurés du pardon, ils entrent déjà par la foi dans le repos où leur sacrificateur est entré. À la question : « Qu'est-ce que l'homme, que tu te souviennes de lui ? » répond ce grand fait : le voici à la droite de Dieu et avec lui tous les « sanctifiés », ses frères (2:11).

Aussi s'agit-il pour nous désormais de nous approcher, avec une pleine liberté, en pleine assurance de foi, « ayant un grand sacrificateur établi sur la maison de Dieu ».

1.4 - Hébreux 12:2

Il « est assis à la droite du trône de Dieu », comme chef et consommateur de la foi.

Il a reçu la récompense due à une vie de foi, vécue comme parfait témoin, et à cause de cela homme de douleurs. Il avait devant lui la joie de cette récompense personnelle dont il jouit déjà en attendant sa manifestation en gloire.

Nous trouvons ici le trône comme celui de Dieu, qui, dans sa souveraineté et sa justice, décerne le prix au vainqueur. Il associe à la gloire et à la domination divines Celui qui, étant en forme de Dieu, n'a pas regardé comme un objet à ravir d'être égal à Dieu, mais s'est anéanti lui-même, a été vu en figure comme un homme, et s'est abaissé lui-même. Il s'est dépouillé de tout, afin d'être obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix. Il a tout surmonté, enduré la croix, méprisé la honte, l'ignominie d'une telle mort. « C'est

pourquoi Dieu l'a haut élevé» (Phil. 2:6-11). Ici-bas la contradiction des pécheurs contre lui-même, là-haut la place d'honneur et d'autorité, à la droite du trône de Dieu.

Il «est assis», c'est l'état dans lequel il est établi, la permanence de cette joie céleste, alors que les trois premiers passages disaient : Il «s'est assis», exprimant l'acte de prendre le siège auquel il avait droit.

Il est doux pour le cœur qui aime le Seigneur Jésus de le savoir ainsi entré dans le repos et la joie, lui qui a tant lutté, tant souffert. Mais il y a plus. Nous le voyons là, objet placé devant ceux qui ont maintenant à fournir la course. Il est leur modèle, modèle de patience, de persévérance, de renoncement. Mais ce modèle est aussi le prix proposé au terme de cette course. Et enfin, il est la source de la force nécessaire pour la fournir. Il s'agit de «fixer les yeux» sur lui, qui a remporté la victoire : le contempler rend victorieuse la foi. Là est le secret pour que nos âmes, si vite abattues, ne soient pas découragées. Souvenons-nous constamment de «le considérer» (12:2 ; cf. 3:1).

À la droite de la Majesté dans les hauts lieux avec sa gloire personnelle de Fils de Dieu vue dans le Fils de l'homme,

à la droite du trône de la Majesté dans les cieux, dans sa gloire officielle présente de souverain sacrificateur,

à la droite de Dieu dans le repos de son oeuvre parfaite,

à la droite du trône de Dieu dans la joie de la foi couronnée, resplendissant au ciel de la gloire morale qui rayonnait de Lui ici-bas,

— autant de faces sous lesquelles nous pouvons, pour le bien de nos âmes et pour un témoignage plus fidèle, considérer en effet Celui qui est au-dessus de tout et de tous. Le moment vient, où, dans la plénitude de sa joie et de la nôtre, s'accomplira ce dont il parlait à son Père disant : «Et la gloire que tu m'as donnée, moi je la leur ai donnée... Père, je veux, quant à ceux que tu m'as donnés, que là où moi je suis, ils y soient aussi avec moi, afin qu'ils voient ma gloire, que tu m'as donnée...»

Alors, bien-aimés, comme l'a exprimé un autre, nous n'aurons plus besoin d'un sacrificateur paraissant pour nous devant la face de Dieu, ni d'une épître aux Hébreux pour nous montrer nos privilèges et nous encourager.

«Ils verront sa face, et son nom sera sur leurs fronts» (Apoc. 22:5).

L'HABITATION DE DIEU SUR LA TERRE par André Gibert

Table des matières

1 - Jusqu'à Christ

2 - Christ ici-bas. «Le temple de son corps»

3 - Christ en haut. L'Église, «habitation de Dieu par l'Esprit»

4 - L'avenir

ME 1968 p. 85-93

Dieu «habite la lumière inaccessible» ; il «habite l'éternité» (*). Là, caché, inconnaissable en Lui-même — IL EST.

(*) 1 Tim. 6:16 ; Ésaie 57:15

Mais il se fait connaître par ce qu'il opère, et l'Écriture parle de son habitation dans les mondes créés par Lui.

Bien que les cieux des cieux ne puissent le contenir (*), il «habite les cieux», «en haut». De nombreux passages (**) parlent de ce «lieu de son habitation», sa «demeure sainte», dans les cieux qui, peuplés de créatures invisibles, sont la demeure propre des anges (**).

(*) 1 Rois 8:27

(**) Entre autres : Deut. 26:15 ; 1 Rois 8:27, 43 ; 2 Chron. 30:27 ; Ps. 113:5 ; 123:1 ; 68:5 ; Ésaie 57:15 ; 63:15 ; Jérémie 25:30

(***) Jude 6

La terre, elle, est «l'habitation des hommes» (*).

Mais Dieu a voulu, d'une part que des hommes deviennent des habitants du ciel, et cela à un titre plus élevé que les anges — d'autre part que Lui-même ait une habitation sur la terre.

C'est ce dernier dessein que nous désirons considérer dans ses grands traits.

(*) Ps. 115:16

1 - Jusqu'à Christ

Ce dessein de Dieu d'avoir une demeure dans le lieu d'habitation des hommes date d'avant la fondation du monde. Lors de la création, la Sagesse éternelle «se réjouissait dans la partie habitable de la terre de l'Éternel» (*) : elle voyait le monde habité à venir soumis à l'Homme glorifié, avec d'autres hommes associés à lui après avoir été rendus propres pour la présence de Dieu ; et dans l'avenir éternel «l'habitation de Dieu sera avec les hommes, et il habitera avec eux» (**).

(*) Prov. 8:31

(**) Apoc. 21:3

L'accomplissement de ce dessein divin est le fait de la grâce seule. Il se poursuit à travers toutes les dispensations de l'histoire de l'humanité, bien qu'Adam, et sa descendance après lui, s'y soit montré tristement réfractaire.

Avant la chute, il y avait des communications entre Dieu et une terre où «tout était très bon». Dieu visitait l'homme, «se promenait dans le jardin», sans qu'il nous soit dit cependant qu'il habitât là, avec lui : la jouissance de la relation dans laquelle se trouvait Adam, innocent mais mis à l'épreuve, dépendait de son obéissance. Il a manqué et a été chassé d'Éden. L'homme ainsi exclu de la présence de Dieu, et Dieu à la fois se tenant et étant tenu à l'écart du monde qui s'organise sans lui, il semblait que la rupture fût définitive et irrévocable. Mais le dessein de grâce de Dieu subsiste. Dieu agit par son Esprit et sa Parole, vivifiant des croyants, et, soit avant le déluge où un Hénoc, un Noé, «marchent avec lui», soit après le déluge où un Abraham est l'«ami de Dieu», des hommes vivent dans une intimité plus ou moins grande avec ce Dieu qu'ils ont cru. Mais rien dans l'histoire de ces patriarches qui désigne ou promet une habitation de Dieu ici-bas. Il leur prépare une cité dans une patrie meilleure, c'est-à-dire une céleste ; leur foi reconnaît les droits de Dieu, reçoit ses promesses, compte sur lui. Mais Il n'habite pas avec eux.

Une telle habitation suppose en effet que l'obstacle du péché est ôté, au moins en figure ; car Dieu est saint et la terre souillée. Aussi n'en est-il parlé que lorsque Dieu eut mis à part, pour porter son nom, un peuple racheté. Comme on le sait, c'est seulement après la Pâque et la mer Rouge, dans le cantique d'Exode 15, le premier cantique de la Bible, qu'il est question expressément, à la fois de rédemption, de sainteté, et d'habitation de Dieu. L'Esprit de Dieu met au cœur de ce peuple racheté le désir d'une telle habitation («je lui préparerai une habitation» (*)) ; mais Dieu ne saurait habiter dans une maison due à l'homme, conçue et édifiée selon l'homme. Le lieu qu'il habitera, où il introduira et plantera Lui-même son peuple, il le préparera, Lui seul («le sanctuaire que tes mains ont préparé» (**)). C'est Lui qui donnera directement, par inspiration, à Moïse comme à un David et un Salomon» (**), les instructions voulues pour que ces mains humaines construisent sur la terre une demeure concrète à l'Éternel.

(*) Ex. 15:2

(**) Ex. 15:7

(***) Ex. 25:9 ; 1 Chron. 28:12, 19 ; 1 Rois 8:38.

Ce fut d'abord le tabernacle, demeure temporaire adaptée à la vie errante de son peuple, la tente où Il entre en la remplissant de sa gloire» (*). Ce fut, plus tard, une fois le peuple établi dans le pays et les ennemis subjugués, le temple érigé par un roi glorieux, en un lieu interchangeable (**), et où la gloire de l'Éternel se manifeste pareillement» (***). Le désir du fidèle à l'égard de Sion, tel qu'il s'exprime en Ps. 132:5 continue celui d'Exode 15:2, de même que le propos de Dieu d'Exode 15:17 se fixe définitivement sur ce lieu (Ps. 132:13, 14).

(*) Ex. 40:34, 35

(**) 1 Rois 9:3

(***) 1 Rois 8:10, 11

Toutefois, si l'habitation de Dieu était bien parmi des hommes, elle n'était pas dans des hommes ; et si Dieu habitait au milieu de son peuple (*), il n'habitait pas en lui ; il était avec ce peuple, il le reconnaissait, mais il le laissait, bien qu'objet de grâce, sous l'alliance de la loi. Dieu n'était pas là dans la magnificence d'une gloire illuminant tout de son déploiement : au contraire, il «habitait dans une obscurité profonde» (**), la gloire se faisait «nuée», et l'homme n'avait pas de place dans la demeure où Dieu siégeait, séparé, inaccessible, entre les chérubins, à l'intérieur du voile. La loi n'avait que l'ombre des biens à venir.

(*) 1 Rois 6:13

(**) 1 Rois 8:12

Une telle habitation, d'autre part, ne pouvait être durable que si le peuple était fidèle à l'alliance (*). Il ne l'a pas été, il ne pouvait l'être. La patience et la miséricorde de Dieu ont pourtant été grandes. Une première fois, le peuple introduit en Canaan mais non encore en repos, s'est montré si rebelle, au temps des Juges, que «Dieu l'entendit... et il abandonna la demeure de Silo, et il abandonna la tente où il avait habité parmi les hommes» (**); mais ensuite, dans sa grâce souveraine il choisit Juda, David, et «Sion qu'il aime, et bâtit son sanctuaire» (***), le temple. Mais nous savons, hélas, ce que devint le royaume après les jours splendides de Salomon.

(*) 1 Rois 9:6-9

(**) Ps. 78:59, 60

(***) Ps. 78:68-70

Le moment arrive où la gloire de l'Éternel doit quitter le temple (*), et où la maison, abandonnée, est détruite par les Chaldéens. Elle est bien rebâtie après la captivité, et le nom de l'Éternel y est de nouveau invoqué, pour la joie et la consolation de «ceux qui craignent l'Éternel et pensent à son nom» (**), un Résidu au sein d'une masse de professants sans vie ; mais on ne peut pas dire que Dieu ait repris là son habitation. L'arche n'y est plus, donc ni propitiatoire ni chérubins, et la gloire de l'Éternel n'est pas retournée en son lieu terrestre. Les fidèles étaient enseignés par le prophète à attendre le Seigneur — Celui que le peuple professait «chercher» — qui «viendra soudain à Son temple» (***). Il en a été ainsi pendant les quatre siècles de troubles où, plus d'une fois pillée et profanée, pour être somptueusement reconstruite par les soins d'Hérode, la maison, nettoyée des idoles, balayée, ornée, semblait se préparer à accueillir ce Seigneur. Mais la repentance y avait-elle préparé les cœurs ?

(*) Ézéch. 9 et 11

(**) Mal. 3:16

(***) Mal. 3:1

Le voici. Le ciel se réjouit. «Bon plaisir dans les hommes !» Jésus, le Seigneur annoncé, paraît, vient, visite le temple ; mais il n'y séjourne pas : on en a fait une «caverne de voleurs». Dieu n'est pas là !

2 - Christ ici-bas. «Le temple de son corps»

Mais, absent du temple de pierre, Dieu est «en Christ, réconciliant le monde avec Lui-même» (*). Par le plus admirable des mystères, Il habite ici-bas «manifesté en chair» (**). La plénitude se plaît à habiter dans le Fils de l'amour de Dieu ; toute la plénitude de la déité habite corporellement (***) dans cette Personne bénie, née de l'Esprit Saint, et en qui se voit le Père. Il est à la fois, «au milieu de nous», le tabernacle de la Parole devenue chair, et le temple du Dieu vivant» (****).

(*) 2 Cor. 5:19

(**) 1 Tim. 3:16

(***) Col. 1:19 ; 2:9

(****) Jean 1:14 ; 2:21

Il reste isolé, étranger ici-bas, parce qu'il est du ciel ; et on ne veut pas de Lui, parce que les hommes ne veulent pas de Dieu. Ce temple est le ciel sur la terre, et la terre ne peut le supporter. «Détruisez ce temple...» Et il a été détruit. On a crucifié le Seigneur de gloire. Certes, il avait dit : «en trois jours je le rebâtirai» (*), et effectivement le troisième jour il ressuscita, par la gloire du Père, mais c'en est fini pour ce monde, pour ce peuple, «il faut que le ciel reçoive» Celui dont on n'a pas voulu, et Dieu lui donne la gloire, le fait asseoir à sa droite, «jusqu'au temps du rétablissement de toutes choses» (**).

(*) Jean 2:19-21

(**) Actes 3:21

3 - Christ en haut. L'Église, «habitation de Dieu par l'Esprit»

La maison de pierre est ainsi plus que jamais «lâissée déserte» (*), en attendant sa destruction quarante ans plus tard. Mais, à la suite de la glorification de Christ, Dieu vient sur la terre non plus en manifestation corporelle mais dans la Personne invisible du Saint Esprit, agissant dès la Pentecôte pour former une «maison spirituelle», faite de «pierres vivantes» (**).

(*) Matt. 23:38

(**) 1 Pierre 2:5

La rédemption a été opérée. «C'est accompli». Ceux qui naissent de nouveau sont, après avoir cru, scellés du Saint Esprit de la promesse. Ils sont faits «gens de la maison de Dieu» ; ils sont «bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes dans le Christ Jésus» (*) ; ils sont déjà «assis ensemble dans les lieux célestes» en Lui (*), en attendant d'y être de fait dans des corps glorifiés ; ils sont «rendus capables de participer au lot des saints dans la lumière» (**); ils sont appelés à «la communion avec le Père et avec son Fils Jésus Christ» (***). Leur appel est céleste, mais déjà est céleste leur position en Christ, et la foi saisit dès maintenant cette part bénie, qui n'avait été celle d'aucun saint jusqu'alors. Puissions-nous la saisir vraiment, chers enfants de Dieu !

(*) Éph. 1:3 ; 2:6

(**) Col. 1:12

(***) 1 Jean 1:3

Et c'est parce qu'ils ont cette position en Christ, que la même opération du Saint Esprit fait d'eux des vases propres à l'habitation de Dieu. Le corps de chaque croyant est le temple du Saint Esprit (*), et l'Église, comme tout, est une «habitation de Dieu par l'Esprit» (**).

(*) 1 Cor. 6:19

(**) Éph. 2:22

L'état ainsi créé, savoir l'état chrétien, est unique et merveilleux. Rien de tel ne s'était jamais vu, ni ne se reverra après le temps de l'Église. Dieu habite non plus au milieu d'un peuple, avec des hommes, parmi eux, mais dans des hommes. Israël n'a jamais constitué l'habitation de l'Éternel, mais l'Église est l'habitation de Dieu. L'Église séjourne sur la terre comme Christ y a été, c'est-à-dire comme n'étant pas de la terre mais du ciel ; elle n'est pas une institution humaine mais un corps céleste, étranger ici-bas, et insupportable pour le monde. Pénétrons-nous bien de cela. «Vous êtes» (non «vous serez») «édifiés ensemble, pour être une habitation de Dieu par l'Esprit». Notre façon de vivre dans ce monde dépend dans une large mesure de la façon dont nous recevons l'enseignement de la Parole à ce sujet.

L'homme ne peut changer le caractère de cette habitation, c'est celui de Dieu, imprimé par Lui, sans rien de la chair incapable et ennemie. La maison de Dieu est sainte comme Dieu est saint ; l'ordre qui y convient est celui de Dieu. Il ne s'agit plus de rites ou de cérémonies, mais des effets moraux du travail intérieur de l'Esprit de puissance, d'amour et de conseil. Les «signes» ont eu leur place pour confirmer la Parole, et de tous temps Dieu emploie comme instruments qui Il veut ; mais le Saint Esprit est dans les croyants seuls, Dieu n'«habite» que là. Sa rencontre avec les siens, en intimité, en communion, est quelque chose de secret, et c'est de cette façon cachée qu'il habite dans l'Église. Le «mystère de la piété» (1 Tim. 3:16) se lie significativement à «la maison de Dieu, qui est l'assemblée du Dieu vivant» (v. 15). On dira que le Saint Esprit est dans le monde, qu'il est dans la «grande maison» de la chrétienté, c'est vrai, il y opère en grâce, vivifie puis scelle ceux qui croient en Jésus ; mais ce n'est nullement là son habitation, au contraire, il est là en étranger, en témoin à charge (Jean 16:8), et ceux chez qui il habite comme leur «Consolateur» sont dans le monde mais ne sont pas du monde. Nous chantons : L'Église est étrangère Maintenant ici-bas. Appliquons-nous à tirer de ce fait ses conséquences pratiques. Et ici entre en jeu notre responsabilité comme croyants.

En effet, s'il s'agit de la construction de l'Assemblée par Christ, cette action d'édification divine, invisible, est parfaite. La maison «croît pour être un temple saint dans le Seigneur» (*), les pierres vivifiées prennent place l'une après l'autre sur le fondement, en fonction de la maîtresse pierre de coin, vivante, précieuse aux yeux de Dieu» (**). Bientôt l'édifice, enfin achevé, prendra place en haut dans sa perfection immuable.

(*) Éph. 2:20, 21

(**) 1 Pierre 2:4, 5

Mais le témoignage visible de ce travail spirituel est confié aux croyants. Et là se montre l'activité charnelle, opposée à l'Esprit. Elle donne, dans l'aspect extérieur de la maison, le mélange des bons et des mauvais matériaux (*) ; et à l'intérieur elle produit le mélange des vases à honneur et des vases à déshonneur (**).

(*) 1 Cor. 3:9-17

(**) 2 Tim. 2:20

L'Esprit de Dieu, dans les épîtres, multiplie les exhortations, les enseignements et les avertissements propres à nous inciter à la sainteté pratique en serrant la Parole en nous et en la laissant agir sur nos consciences et nos cœurs ; le Seigneur, qui marche au milieu des sept lampes d'or, parle de bien des manières à son Assemblée ; Dieu discipline ses enfants et agit maintenant en jugement sur sa maison pour la purifier, avant de juger le monde. Un exercice continu est nécessaire au fidèle pour qu'il se sépare du mal et poursuive la justice, la foi, l'amour, la paix, avec ceux qui invoquent le Seigneur d'un cœur pur (*), et qu'ensemble ils vivent comme étant l'habitation de Dieu par l'Esprit. Ne nous contentons pas de la théorie de l'Assemblée ; si elle n'est pour nous que pure lettre, sachons bien que toujours la lettre tue. Réveillons-nous. L'effort inlassable de l'ennemi est de mêler l'Église au monde, alors que le propre de l'Église selon Dieu est d'être l'habitation de Dieu par cet Esprit qui convainc le monde de péché, de justice et de jugement. Cela ne nous dit-il rien ?

(*) 2 Tim. 2:21, 22

4 - L'avenir

Bientôt l'Église, habitation présente de Dieu ici-bas, quittera cette terre, et prendra place dans le ciel. Le Saint Esprit s'en ira avec elle. Restera ici-bas, pour un temps très court, la maison extérieure, ce qui a été édifié par l'homme, la profession sans Christ et sans l'Esprit. Puis cette Babylone sera jugée : il est frappant qu'elle soit appelée en Apoc. 18:1 la demeure de démons (ou : l'habitation, c'est le même mot qu'en Éph. 2:22 et ce sont les deux seuls emplois du terme grec dans le Nouveau Testament) : elle aura eu la prétention d'être l'habitation de Dieu, elle sera trouvée être celle des démons ! Dans le même temps, au temple de Jérusalem rebâti dans l'incrédulité, mais selon la parole du Christ une «maison balayée et ornée», l'Antichrist viendra s'asseoir (*).

(*) 2 Thess. 2:4

Babylone jugée, l'Antichrist «consumé par le souffle de la bouche» (*) du Seigneur Jésus manifesté en gloire, alors la place sera faite, sur la terre purifiée par les jugements, pour un temple nouveau, celui de la Jérusalem millénaire, alors que la Jérusalem céleste, «la femme de l'Agneau», la sainte cité, n'aura «pas de temple en elle» : elle appartient aux nouveaux cieux. Mais elle sera elle-même, à jamais, «l'habitation de Dieu» qui dans la nouvelle terre «sera avec les hommes» (Apocalypse 21).

(*) 2 Thess. 2:6

Alors sera accompli tout le dessein de Dieu, qui se reposera dans son amour ; alors sera éternellement glorifiée l'oeuvre de la rédemption, dans la réconciliation de toutes choses avec la plénitude.

«À Lui gloire dans l'Assemblée dans le Christ Jésus, pour toutes les générations du siècle des siècles ! Amen» (Éphésiens 3:21).

CHRIST NOTRE AVOCAT H.L. Heijkoop

Tables des matières

Si un croyant pèche

Le jugement de soi-même est la seule manière de rétablir la communion

Péchés inconscients

Christ, notre avocat

Le lavage des pieds

Le reniement de Pierre

Restauration

Chers amis,
J'aimerais maintenant m'occuper du point suivant :

Si un croyant pêche

Lorsque nous, comme croyants, péchons, que se passe-t-il? Cela peut-il changer notre position comme enfants de Dieu? Sommes-nous alors éloignés de la présence de Dieu?

Nous avons la réponse en Hébreux 9 et 10. Christ a obtenu une rédemption éternelle. «Car, par une seule offrande, il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés» (Héb. 10: 14). Notre relation de créatures envers Dieu est à jamais établie. Nous sommes amenés dans la relation d'enfants envers leur Père. Cette relation ne peut plus être changée par quoi que ce soit.

Est-ce qu'alors notre Père passe par-dessus les péchés de ses enfants? Notre Père est le Dieu qui est lumière et en qui il n'y a aucunes ténèbres. Il a les yeux trop purs pour voir le mal, et il doit être sanctifié en ceux qui s'approchent de Lui. Il peut supporter les péchés des incrédules, oui, du monde impie, mais jamais les péchés de ses enfants. Comment Lui, le Saint, pourrait-il avoir communion avec le péché ou avec quelqu'un qui est souillé par le péché? Aussi notre communion avec le Père et avec son Fils est-elle immédiatement interrompue par toute pensée pécheresse, toute parole pécheresse ou oiseuse, tout acte d'indépendance, donc de péché. La communion n'est pas rétablie avant que le péché ne soit ôté selon la pensée de Dieu: «Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité» (1 Jean 1: 9). Nous ne sommes purifiés que par la confession et le jugement de nous-mêmes.

Le jugement de soi-même est la seule manière de rétablir la communion

C'est un principe que nous trouvons dans toute l'Écriture, tant dans l'Ancien Testament que dans le Nouveau. Considérons quelques exemples typiques de l'Ancien Testament. En Lévitique 4 et 5: en partie aussi dans les chapitres 6 et 7: nous avons les instructions données pour un Israélite qui avait péché. Il ne s'agit pas là d'un pécheur venant à la repentance, quoiqu'un évangéliste puisse très bien se servir de ces chapitres pour présenter les principes de l'évangile. Dans ces chapitres, Israël est vu comme un peuple qui, par le sacrifice du grand jour des propitiations (Lév. 16) est amené à Dieu et au milieu duquel Dieu habite en vertu de l'holocauste continu (Ex. 29: 38 à 46). Mais maintenant que ce peuple est amené dans la proximité de Dieu, comme peuple de Dieu, et qu'il peut se reposer dans l'assurance qu'il est rendu agréable dans le Bien-aimé (Eph. 1: 6; Lév. 1 et 7: 8); maintenant qu'il a reçu un objet pour son cour pour la traversée du désert (l'offrande de gâteau, Lév. 2) et qu'il peut avoir communion avec Dieu, dans la participation et la jouissance du même objet (le sacrifice de prospérités, Lév. 3 et 7: 11-34), la question de la souillure journalière doit être traitée.

Lévitique 5: 1-4 place d'abord devant nous les trois grands groupes de souillures qui se présentent à nous dans la vie de tous les jours: verset 1: lorsqu'on omet de témoigner soit contre le mal, soit pour le bien. Une omission peut aussi être un péché. Le verset 2 parle de souillures résultant d'influences extérieures, de souillures provenant donc du fait que nous ne sommes pas véritablement séparés des choses de ce monde. Le verset 4 parle des conséquences du manque de sobriété et de maîtrise de soi, donc des souillures venant de notre propre cour. Verset 15: Lorsque quelqu'un porte atteinte aux choses que Dieu s'est réservées pour Lui-même. Enfin, dès le verset 20: il est encore question du vol ou de la rétention de ce qui appartient à autrui.

De quelle manière un Israélite pouvait-il être purifié lorsqu'il avait failli? Le seul chemin est indiqué au chapitre 5: 5: 6: «Et il arrivera, s'il est coupable en l'un de ces points-là, qu'il confessera ce en quoi il aura péché; et il amènera à l'Éternel son sacrifice pour le délit». D'autres choses pouvaient encore s'y ajouter (par exemple, on devait ajouter un cinquième à l'objet restitué, lorsqu'on avait pris quelque chose à l'Éternel ou à son frère, chapitre 5: 6: 23: 24), mais le premier point, la condition fondamentale est: confesser le péché et apporter un sacrifice pour le délit.

Le jugement de soi-même - la déclaration de ses propres péchés, donc de son propre manquement est la condition indispensable à tout pardon et à toute restauration (voir par exemple 1 Cor. 11: 31 et 1 Jean 1: 9). Afin de nous amener à un véritable jugement de nous-mêmes - c'est-à-dire à juger non seulement l'acte commis, mais aussi notre état comme le fit David dans le Psaume 51: 5-7 - Dieu dirige nos yeux sur la croix, pour que nous comprenions ce qu'est le péché. Non pas comme si le sang de Christ devait nous être appliqué à nouveau - cela a eu lieu une fois pour toutes - mais afin que nous soyons amenés à reconnaître combien affreux sont les péchés, celui que je viens de commettre aussi; et cela quand nous considérons ce que le Seigneur a dû endurer pour nos péchés à la croix (sacrifice pour le délit). En Lévitique 1 à 7 nous n'avons pas la croix à proprement parler, mais le rappel de la croix. La croix proprement dite, comme fondement du fait que nous pouvons être dans la proximité de Dieu, nous la trouvons en Lévitique 16 et Exode 29.

Ce n'est qu'en considérant ce que le Seigneur Jésus a dû endurer à Golgotha pour nos péchés que nous apprenons à connaître combien odieux sont les péchés. Là il a dû être abandonné de Dieu, il a dû subir le jugement de Dieu et mourir, parce que «lui-même a porté nos péchés en son corps sur le bois» (1 Pierre 2: 24). Nous sommes alors amenés à un véritable jugement de nous-mêmes, à une vraie tristesse au sujet de ce que nous avons fait. Nous ne voulons plus jamais passer à la légère sur le péché ni oublier que la confession est l'unique voie pour la restauration et la communion avec Dieu; la confession devant Dieu d'abord, mais aussi devant les hommes, pour autant qu'ils sont lésés.

Péchés inconscients

Une grosse difficulté se présente ici: souvent nous péchons sans en être du tout conscients, parfois même en pensant avoir fait quelque chose de bon. Mais l'ignorance ne nous rend pas innocents. «Si quelqu'un a péché, et a fait, à l'égard de l'un de tous les commandements de l'Éternel, ce qui ne doit pas se faire, et ne l'a pas su, il sera coupable, et portera son iniquité» (Lév. 5: 17).

Aussi dans le Psaume 19 David demande-t-il: «Purifie-moi de mes fautes cachées». Pour pouvoir confesser ses péchés, il nous faut donc d'abord y avoir été rendus attentifs. C'est pourquoi il est dit en Lévitique 4: 23: 28: «On lui a fait connaître son péché ... ». Mais qui le fera, s'il s'agit de pensées ou de paroles et d'actes dont les autres ne savent rien? Qui nous convaincra quand nous pensons être dans le vrai? L'amour de Dieu a pourvu à cela aussi: «Mes enfants, je vous écris ces choses afin que vous ne péchiez pas; et si quelqu'un a péché, nous avons un avocat auprès du Père, Jésus Christ, le juste» (1 Jean 2: 1). Lisons avant tout bien ce verset et méditons-le.

Christ, notre avocat

Le mot grec «parakletos», traduit ici par «avocat», ne se trouve qu'en Jean 14 et 16 et dans notre passage. En Jean 14 et 16: où il est traduit par «Consolateur», il est appliqué au Saint Esprit.

Ce service d'avocat, le Seigneur Jésus l'exerce maintenant pour nous dans le ciel, non pas devant Dieu, car en ce qui concerne Dieu, notre cause a été parfaitement réglée sur la croix, mais devant le Père.

Dans l'une des lettres précédentes, nous avons vu que le Seigneur Jésus est notre souverain sacrificateur, qui intercède pour nous auprès de Dieu, quant à nos faiblesses et à nos circonstances sur la terre. Ici nous trouvons ce que le Seigneur Jésus est en rapport avec nos péchés quotidiens. Il est notre avocat auprès du Père, lorsque nous péchons. Il ne l'est pas seulement lorsque nous sommes affligés et confessons nos péchés. Au moment même où je pêche, il est l'avocat dans le ciel, celui qui me défend et défend mes intérêts auprès du Père.

Qui est cet avocat? C'est Jésus Christ, le Juste. Il répond parfaitement à la justice du Père, et il est en même temps ma justice (1 Cor. 1: 30): Mais plus que cela. Il a accompli une œuvre qui est tellement parfaite, qu'il n'est pas seulement la propitiation pour nos péchés, mais aussi la propitiation pour le monde entier. Il est donc quant à sa Personne et quant à son œuvre parfaitement agréable devant le Père, et il l'est également comme mon avocat, lorsque j'ai péché.

Nous avons vu cependant dans ce qui précède qu'il y a pardon seulement après la confession. Aussi la seconde partie du service d'avocat du Seigneur Jésus consiste-t-elle à s'occuper de nous et à nous amener à la confession de nos fautes.

Le lavage des pieds

La nuit où le Seigneur fut livré, il montra ce qu'était ce service par un acte symbolique. Il voulait instituer la Cène, signe de la communion du Sauveur mort avec tous les membres du corps de Christ (1 Cor. 10: 16: 17). Mais comment pouvait-il y avoir communion entre des disciples pratiquement souillés et un Seigneur, qui devait mourir précisément pour abolir le péché? Cela ne pouvait signifier que le jugement pour les êtres souillés (1 Cor. 11: 26-32).

Aussi le Seigneur, dans la pleine conscience de ce qu'il était, et parce que son amour était extrême, un amour qui allait jusqu'à la fin, prit la position d'esclave et lava les pieds de ses disciples. Dieu se servit du manque d'intelligence de Pierre (qui ne discernait pas que tout ce que le Seigneur fait est bon et que, même si nous ne comprenons pas, nous avons toujours à nous incliner) pour nous donner clairement la signification du lavage des pieds. Les disciples étaient purs, car ils étaient entièrement lavés (baignés) (lors de la nouvelle naissance). Mais, pour avoir part avec Lui, pour vivre donc dans une communion pratique, ils devaient également être purifiés des souillures de la marche journalière (Jean 13: 8-11).

Le reniement de Pierre

Les évangiles nous montrent, dans le cas de Pierre également, de quelle manière le Seigneur exerce ce service. Pierre avait perdu la communion pratique avec le Seigneur. Il n'y avait pas eu d'incident grossier, car lui-même ne le savait pas et personne ne l'y avait rendu attentif. Mais lorsque le Seigneur dit à ses disciples que tous seraient scandalisés en Lui, on voit que Pierre avait bonne opinion de lui, qu'il était convaincu que son amour et sa fidélité étaient supérieurs à ceux des autres. «Si tous étaient scandalisés en toi, moi, je ne serai jamais scandalisé en toi» (Matt. 26: 33). Pierre n'aurait jamais pu dire cela s'il avait été véritablement en communion avec le Seigneur. Là la chair et l'orgueil n'ont point place. Le Seigneur se sert de ces paroles de Pierre pour l'avertir, mais aussi pour lui donner à connaître qu'il sait tout, afin que Pierre puisse s'en souvenir lorsqu'il l'aurait renié. Il pourrait alors être restauré par la pensée que le Seigneur avait tout su et ne l'avait pourtant pas rejeté, et avoir confiance que le Seigneur ne le rejetterait pas non plus maintenant. Quelle bonté et quelle grâce ! Quel amour ! Quels soins ! - Avant que Pierre eût péché, le Seigneur priait pour lui; non pas cependant pour que Satan fût empêché de tenter Pierre. Pierre avait besoin de cette chute pour apprendre à se connaître. Les paroles douces et pleines d'amour du Seigneur n'avaient pas pu atteindre ce but, et même ce sérieux avertissement de la bouche du Seigneur n'eut aucun résultat (v. 34). Aussi le Seigneur ne demanda-t-il pas que la tentation soit épargnée à Pierre, mais que sa foi ne défaille pas. Pour le préserver d'un trop grand découragement, après la chute, le Seigneur lui confiait déjà un service pour le temps qui suivrait son retour.

Mais Pierre était tellement occupé de lui-même que rien ne pouvait atteindre sa conscience. Les paroles du Seigneur, adressées à lui personnellement: «Ainsi, vous n'avez pas pu veiller une heure avec moi» (Matt. 26: 40), l'ont sans doute peiné; elles ne l'amènèrent cependant pas à se connaître lui-même; et pas davantage le fait que lui aussi s'enfuit, laissant le Seigneur seul sous la puissance de l'ennemi (Matt. 26: 56). Oui, même lorsqu'il renia le Seigneur, lorsqu'il commença à faire des imprécations et à jurer: «Je ne connais pas cet homme» (ce même Pierre qui avait dit: «Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant»), même à ce moment Pierre ne revint pas à lui. Combien le cœur humain est corrompu!

Mais, ô amour merveilleux ! Dans le moment même où les soldats le frappaient, lui donnaient des soufflets et lui crachaient au visage (Matt. 26: 67), le Seigneur se retourna et regarda Pierre. Ce regard, à ce moment, venant s'ajouter aux paroles du Seigneur Jésus que le chant du coq lui remit en mémoire, ouvrit les yeux à Pierre. «Et étant sorti dehors, il pleura amèrement».

Restauration

Le service du Seigneur ne prenait cependant pas fin ici. Après sa résurrection, le Seigneur envoya aussitôt un message dans lequel il nomme expressément Pierre (Marc 16: 7) et ensuite il eut une rencontre spéciale avec lui (Luc 24: 34). Ce qui fut dit alors, l'Écriture ne nous le rapporte pas. Le Seigneur a pour chacun des siens des paroles particulières, destinées à celui-là seul. Mais ensuite nous trouvons la rencontre si douloureuse, mais si bénie pour Pierre, qui est décrite en Jean 21.

N'aurions-nous pas dit que cette humiliation publique de Pierre n'était plus nécessaire? Lorsque nous nous y arrêtons, ne la trouvons-nous pas un peu dure? Pierre était pourtant revenu à lui ! Il avait pleuré amèrement !

Mais Celui qui, à la connaissance parfaite du cœur humain joint un amour parfait pour les siens et le manifeste dans une sagesse parfaite, sait ce qui est vraiment le meilleur pour Pierre.

Lorsque Pierre s'est véritablement jugé lui-même, lorsqu'il condamne non plus seulement son acte, mais lui-même, lorsqu'il reconnaît que la toute-connaissance de Dieu est nécessaire pour découvrir, en lui, l'amour pour le Seigneur, alors le Seigneur peut le restaurer complètement et le charger d'être le berger de ses brebis, de paître ses agneaux et ses brebis.

C'est là le service du Seigneur comme notre avocat auprès du Père. Où serions-nous si nous ne l'avions pas Lui comme avocat ? Toute pensée pécheresse, toute parole oiseuse, tout acte d'indépendance interrompt la communion. Et celle-ci n'est rétablie que par la confession du mal et le jugement de soi.

Notre avocat prie pour moi avant que je pêche, afin que ma foi ne défaille pas. Il me parle par sa Parole pour m'amener à me juger moi-même avant de commettre un acte de péché. Il me regarde au bon moment et se sert de frères, de lectures, de circonstances, d'un coq même, lorsque c'est nécessaire, pour me rappeler ses paroles. Il me conduit au jugement de moi-même et à la confession, afin que la communion avec le Père et avec le Fils soit rétablie. Il est mon avocat auprès du Père. Il ne se repose pas avant de m'avoir tout à fait ramené et qu'une complète restauration ait eu lieu. Même maintenant, dans la gloire, il me sert et me lave les pieds, afin que je puisse avoir une part avec Lui et que, ici-bas déjà, ma joie soit accomplie.

Avec mes affectueuses salutations.